





Digitized by the Internet Archive
in 2022 with funding from
Kahle/Austin Foundation

le meilleur du livre
les meilleurs des livres

SÉLECTION DU LIVRE



PARIS BRUXELLES MONTRÉAL ZURICH

PREMIÈRE ÉDITION

Les condensés figurant dans ce volume
ont été réalisés par *The Reader's Digest*
et publiés en langue française
avec l'accord des auteurs et des éditeurs des livres respectifs.

© Sélection du Reader's Digest, SA, 2003.
5 à 7, avenue Louis Pasteur, 92220 Bagneux.

© N. V. Reader's Digest, SA, 2003.
20, Boulevard Paepsem, 1070 Bruxelles.

© Sélection du Reader's Digest, SA, 2003.
Räffelstrasse 11, « Gallushof », 8021 Zurich.

© Sélection du Reader's Digest (Canada) Ltée, 2003.
1100, boul. René-Lévesque Ouest, Montréal (Québec) H3B 5H5.

*Tous droits de traduction, d'adaptation et de reproduction
réservés pour tous pays.*

Imprimé en France (*Printed in France*)
ISBN 2-7098-4881-3

245 (6-03)
021-0441-36

UNE ANNÉE DE NEIGE
© Éditions Albin Michel S.A., Paris, 2002.

LES MILLIONNAIRES
© 2002, Forty-four Steps, Inc.
© Belfond, Paris, 2003, pour la traduction française.
L'édition originale de cet ouvrage a été publiée par Warner Books Inc.,
New York, sous le titre *The Millionaires*.

LES ENFANTS DE LA PATRIE
III. LE SERMENT DE VERDUN
© Librairie Arthème Fayard, Paris, 2002.

RETOUR À SUMMER ISLAND
© 2001, Kristin Hannah.
© Presses de la Cité, Paris, 2002, pour la traduction française.
L'édition originale de cet ouvrage a été publiée par Crown Publishers, Inc.,
New York, sous le titre *Summer Island*.

La reine Isabeau (détail)
œuvre de Pablo PICASSO (1881-1973)
Musée Pouchkine, Moscou
ARTEPHOT/J.-C. Varga
© PICASSO ADMINISTRATION, Paris, 2003



Table des matières



UNE ANNÉE DE NEIGE

Christian Signol

page 9

Sébastien a dix ans, et il est leucémique. Son père est parti. Sa mère semble bien peu capable de l'aider. C'est alors qu'il convainc cette dernière de le laisser s'installer chez ses grands-parents, fermiers à Millac, dans le Lot, où, petit, il a été heureux. Dans ce monde hors du temps, où la vérité des saisons, des animaux, des arbres et des plantes sauvages est la même depuis toujours, il a la certitude qu'il va guérir.



LES MILLIONNAIRES

Brad Meltzer

page 119

Pour mettre fin, une bonne fois pour toutes, à leurs ennuis financiers, Charlie et Oliver Caruso, qui travaillent tous deux dans une banque, décident de détourner à leur profit trois millions de dollars oubliés sur un compte. Quelques coups de téléphone, un peu de pianotage sur un clavier d'ordinateur, bref : un petit tour de passe-passe, facile et sans grand risque ! Selon eux. Car, bien sûr, les choses ne se déroulent pas tout à fait comme prévu. Pas du tout, même...

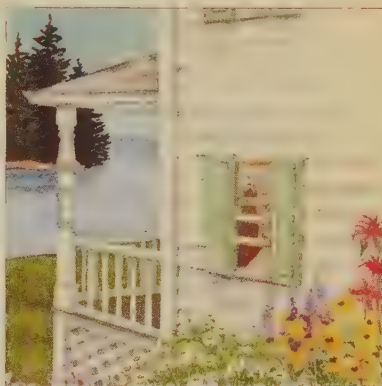


LE SERMENT DE VERDUN

Pierre Miquel

page 283

Verdun. Ce nom sonne le glas de centaines de milliers de vies. Parmi tous ces héros qui se battent pour leur patrie, les trois derniers frères Aumoine : Jean, le spécialiste des missions secrètes, Julien, le virtuose du canon de tranchée, et Raymond, qui, aux commandes de son Spad, sème la terreur parmi les chasseurs allemands. Chacun illustre un aspect de cette guerre qui, à chaque invention nouvelle, gagne un peu plus en barbarie. Tandis que les amours se renforcent...



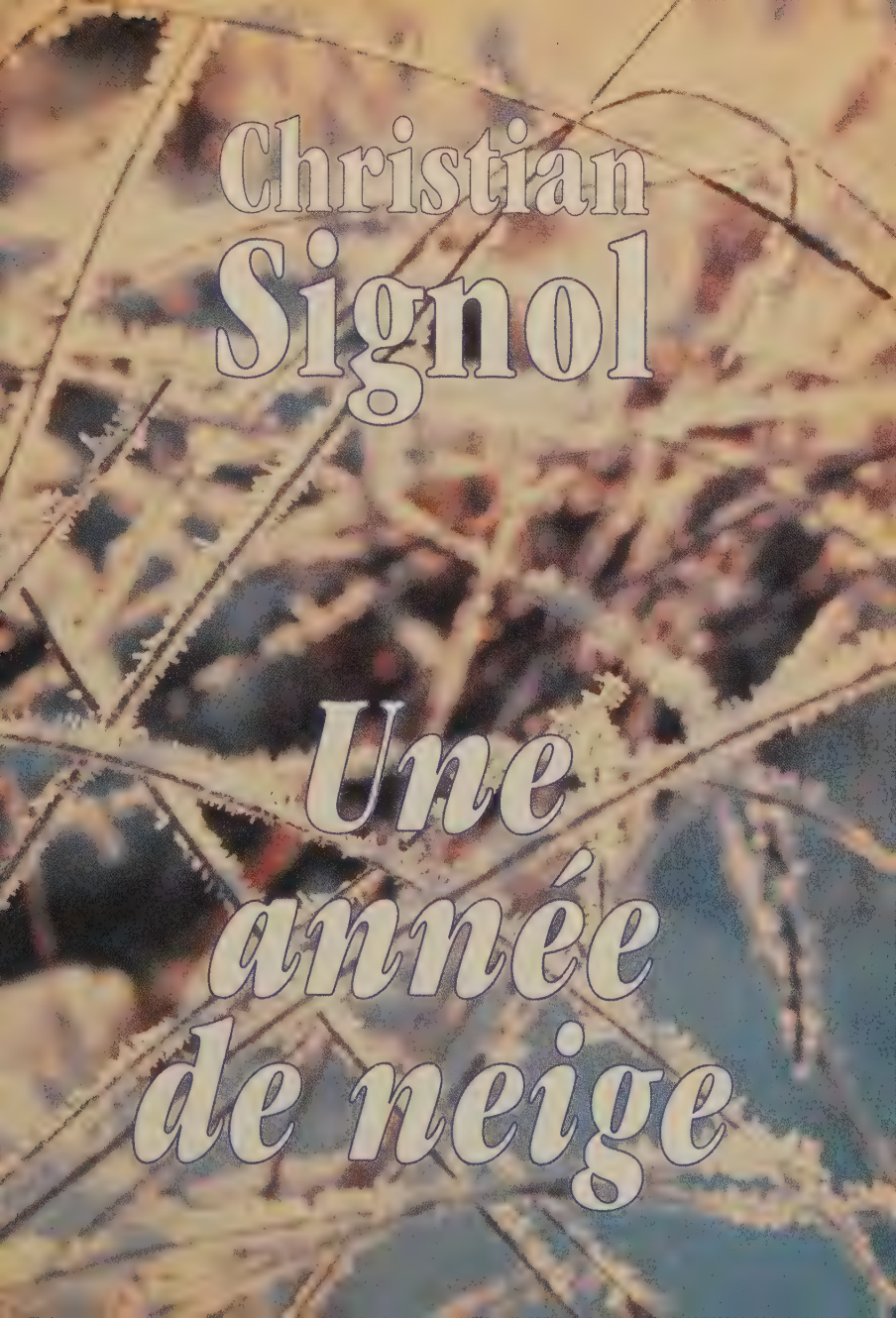
RETOUR À SUMMER ISLAND

Kristin Hannah

page 415

Situées au large de l'État de Washington, les îles San Juan sont des fragments de paradis terrestre oubliés en plein océan. L'idéal pour panser ses plaies, loin du bruit et de la fureur du monde. Surtout lorsqu'on y a jadis vécu ses meilleures années. Mais cela suffira-t-il pour réconcilier une mère et sa fille que tout désormais sépare ? Et résoudre un mystère familial vieux, déjà, d'une décennie ?



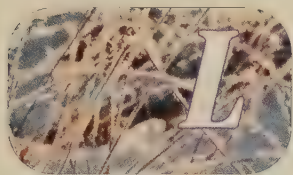


Christian
Signol

*Une
année
de neige*

*La leucémie menace le vie de Sébastien
qui n'a qu'une obsession : partir, fuir
sa grise banlieue pour aller rejoindre
dans le Lot ses grands-parents, qui
sauront éloigner de lui la peur et la mort.
Là-bas, dans le cadre enchanteur
de la petite ferme familiale, le garçon
découvre la nature, sa beauté et ses secrets.
Il rencontre aussi l'amitié. Mais surtout,
il a peut-être trouvé le chemin de la guérison.
Son grand-père, mi-herboriste, mi-sourcier,
ne lui a-t-il pas dit que l'hellébore,
l'éphémère et fragile « rose de Noël » qui
fleurit sous la neige, possédait des pouvoirs
magiques ? Et voici que cette année-là
s'annonce comme « une année de neige »...*

1



ENFANT avait tout de suite compris que c'était là-bas qu'il devait partir : loin de ces murs gris au milieu desquels les gens se regardaient sans se voir, loin de ces immeubles où la lumière du jour ne pénétrait jamais, de ces lieux redoutables où un

médecin inconnu pouvait vous dire que vous alliez mourir sans que le monde s'arrête de tourner. Là-bas, c'était ailleurs, loin de la ville, des grands immeubles de Choisy-le-Roi, des hautes tours, des façades crasseuses et des fenêtres qui s'ouvrent sur des trains qu'on rêve de prendre et qui ne s'arrêtent jamais. Sébastien aurait bien voulu les prendre, lui, mais il y avait sa mère, seule, désormais, puisque son mari était parti avec une autre, parce que les hommes sont tous les mêmes, et qu'il faut se battre dans la vie — c'est ce qu'elle répétait tous les matins, avec une voix qui avait déjà renoncé à tout, y compris peut-être à sa propre vie.

C'est quand Sébastien avait entendu parler de cette séparation définitive qu'il avait commencé à se sentir mal. Deux ans exactement. Deux ans qu'ils avaient trouvé la lettre de son père, un soir en rentrant, sur la table de la cuisine.

— Il reviendra, avait-elle dit. Je le connais, il reviendra.

Il n'était pas revenu. Au contraire : il avait demandé le divorce. D'ailleurs il aimait trop les voyages, les pays lointains où il les entraînait pour les vacances alors que Sébastien aurait préféré aller là-bas, dans le village où sa mère était née, ce

clocher et ces quelques maisons basses au creux d'une vallée, des champs pleins de coquelicots, le ruisseau où ils se baignaient, les soirs d'été, et ces chemins où ils marchaient ensemble, avec les deux vieux, Auguste et Cyprienne, entre deux haies fleuries d'églantiers. Une seule fois, ils avaient pu y aller. Un été où son père n'avait pas souhaité les emmener avec lui, mais l'enfant ne l'avait jamais oublié. Il se souvenait de tout, au contraire, même de la couleur du bol de porcelaine, d'un bleu transparent, dans lequel au matin il trempait son pain, même de l'édredon rouge qui recouvrait son lit dont les draps sentaient les fleurs des champs. Il écrivait pourtant rarement aux deux vieux : c'était si loin, et pour tout dire il avait honte que sa mère, leur fille, vive une autre vie que la leur, qu'elle les ait quittés — il pensait toujours : « abandonnés ». Pourquoi ? Pour qui ? Il avait compris, lui, qu'avoir des parents comme ceux-là, que vivre là-bas c'était une chance, et il lui demandait souvent pourquoi elle était partie.

— C'est la vie, répondait-elle d'une voix lasse. Le travail, tu comprends ?

Non, il ne comprenait pas. À Choisy, il y avait les façades noires de la fumée des anciens trains à vapeur, des fumées des usines d'aujourd'hui, cette noirceur des gens et des choses, cette dureté dans le regard. « Dans trois mois il peut être mort. » Comment s'y faire à dix ans quand on a connu un été de là-bas ?

Au sortir de l'hôpital, ils étaient rentrés sans un mot, dans la pluie et le vent, comme s'ils ne se connaissaient pas. Ils avaient trop peur et comprenaient qu'ils ne devaient surtout pas exprimer cette peur s'ils ne voulaient pas aviver une souffrance déjà trop lourde à porter. Une fois la porte de l'appartement refermée, sa mère s'était écroulée sur le divan et avait murmuré :

— Qu'est-ce qu'il nous arrive ?

Sébastien avait répondu d'une voix dure, avec violence, comme s'il devinait que son seul espoir était là :

— Je veux partir chez mes grands-parents. Demain. Très vite.

Pourquoi avait-il prononcé ces mots-là ? Un souvenir, comme un éclair, venait de traverser son esprit : là-bas, un matin d'été, un vieil homme plié en deux par la douleur avait été amené à son grand-père, qui l'avait soigné. Guéri, même, puisque deux heures après le malade repartait, non plus soutenu, mais sur ses jambes, seul, sans la moindre trace de souffrance sur son visage.

— Ce n'est pas possible, avait soupiré sa mère. Ils ne pourront pas s'occuper de toi.

— Si. Ils le pourront.

Il avait ajouté, toujours aussi fermement :

— Téléphone !

— Comme ça ? Tout de suite ?

— Oui, tout de suite, ou alors...

Il n'avait pas trouvé ses mots, car ceux du médecin s'entrechoquaient encore dans sa tête : « Leucémie aiguë avec anémie grave. Il faut agir vite. » Sébastien ne se sentait pas malade, pourtant, à part ces saignements de nez, cette pâleur étrange de son visage, cette impression d'extrême faiblesse et cette sensation de vivre dans un froid intense, un froid jamais ressenti jusqu'alors, un froid qui circulait dans ses veines, pétrifiait son cœur, comme s'il battait dans la neige.

Il n'avait jamais douté que les deux vieux accepteraient de le prendre avec eux. Cet homme et cette femme qu'il connaissait si peu n'étaient pas de ceux qui refusent un secours à qui que ce soit. Et en effet, ils avaient dit oui, tout de suite, sans discuter, sans demander d'explications, tandis que leur fille unique balbutiait des mots incompréhensibles en étouffant ses sanglots. Pourtant, au cours des deux jours qui avaient suivi, elle avait trouvé l'énergie de faire le nécessaire. Le dossier de son fils allait être transmis par l'Institut Curie au centre de traitement anticancéreux de l'hôpital La Grave à Toulouse. Auguste et Cyprienne l'y conduiraient chaque fois que ce serait nécessaire et resteraient près de lui aussi longtemps qu'il le faudrait.

Depuis le coup de téléphone, Sébastien se sentait un peu mieux. C'était comme si la peur de ce mercredi 10 avril 1990 demeurait endormie dans un coin de sa tête. Il parvenait à y penser avec moins d'angoisse, même s'il ne cessait de se poser des questions. Il allait peut-être mourir. Qu'est-ce que c'était que mourir ? Est-ce que c'était souffrir ? Il avait demandé à sa mère, mais elle n'avait pas su lui répondre. Et qu'y avait-il après la vie ? Comment c'était là-bas ? Y avait-il seulement un là-bas ? De toutes ses forces il tentait de s'imaginer que là-bas, c'était comme chez ses grands-parents, et il s'évertuait à ne pas imaginer autre chose. Un refuge. Un port. Sans souffrance. Sans médecin inconnu. Des prés, des champs, des arbres. Plus jamais de peur. Plus jamais cette morsure au fond de son estomac, ce souffle coupé. Pouvait-on mourir à dix ans ? Non. C'était impossible. Auguste et Cyprienne le savaient, eux, que c'était impossible, et ils le lui confirmeraient, assurément, dès qu'il leur poserait la question — de cela au moins Sébastien était persuadé.

ON était samedi, et ils avaient pris le train, avec sa mère, le matin de très bonne heure pour là-bas : un village aux toits bruns, aux murs d'un jaune ocre, situé à la frontière du Lot et de la Dordogne. Comment s'appelait-il ? Millac ? Oui : Millac. Rien que de prononcer ces deux syllabes dans sa tête, il se sentait un peu moins en danger.

Le train traversait une immense plaine qui, par endroits, reverdissait en ce milieu du mois d'avril. Sébastien était assis face à sa mère qui avait fermé les yeux. Elle était fatiguée. Toujours fatiguée. Toujours débordée par son travail de comptable dans une société de transports située à l'autre extrémité de Paris. Car il avait fallu déménager après le divorce : quitter le 18^e arrondissement pour Choisy-le-Roi. Elle rapportait des dossiers chez elle, veillait tard, se levait de bonne heure pour s'occuper des affaires de son fils, mais elle ne le voyait plus, ne l'embrassait plus le matin au moment du départ ni le soir au moment du coucher, comme si, désormais, rien n'avait plus d'importance, si ce n'était ces comptes, ces chiffres alignés qui n'avaient pour lui pas la moindre signification.

À quarante et un ans elle aurait été belle, encore, avec ses cheveux noirs, sa peau mate, si une mince étincelle avait éclairé ses yeux verts. Mais il n'y avait plus le moindre éclat en eux. Elle s'était mariée à vingt-huit ans, avait eu Sébastien trois ans plus tard. Cela faisait dix ans. La vie toute simple. Le destin de milliers d'autres : elle était montée à Paris à vingt-deux ans pour trouver du travail, son diplôme de secrétaire comptable en poche. Son mari, lui, travaillait dans l'informatique. Un génie dans sa discipline à ce qu'il prétendait, mais ce devait être vrai puisqu'il était appelé souvent en province ou à l'étranger. Et voilà ce qu'était la vie. Aujourd'hui, à quarante et un ans, elle avait un fils qui allait peut-être mourir et elle ne se sentait pas la force de l'aider, de le porter vers la guérison, de le sauver.

Sébastien aperçut deux larmes pourtant vite essuyées sur les joues de sa mère, et la sensation de tomber dans le vide au milieu des flocons de neige se réveilla en lui.

— Est-ce que je pleure, moi ? fit-il sans dissimuler une pointe d'agressivité.

Elle sursauta, ouvrit brusquement les yeux, tenta de lui sourire. Ce qu'il aurait souhaité, en cet instant, c'eût été qu'elle lui prît la main pour l'empêcher de chuter dans le vide, mais comment lui dire sans lui faire encore plus peur, comment trouver les mots pour exprimer un tel besoin ? Il se tut, s'efforça de

concentrer son attention sur les bouquets d'arbres qui formaient des îlots sombres au milieu des terres grises, suivit du regard des oiseaux dans le ciel, se demanda où allaient les oiseaux qui mouraient, s'ils souffraient comme les petits des hommes, s'ils avaient peur de la neige ou de ce froid glacial qui devait les saisir, parfois, brutalement, cruellement. Et il demeura un long moment avec sa peur, seul, sans secours, jusqu'à ce qu'il s'assoupît enfin.

Quand il se réveilla, la campagne à travers la vitre n'était plus la même : des collines boisées, d'un brun cendré, avaient succédé à l'immense plaine, et il n'y avait plus d'oiseaux dans le ciel. Il croisa le regard de sa mère qui lui sourit.

— Tu as dormi, dit-elle.

Il ne répondit pas. Il savait déjà qu'il y avait entre eux une distance infranchissable parce que, malgré ses efforts, elle ne pouvait rien pour lui. Il lui en voulait, inconsciemment, de cette impuissance, de le laisser seul, terriblement seul, dans cette neige où ses pieds s'enfonçaient, alors qu'il tendait vers elle une main qu'elle paraissait ne pas voir.

— Tu as mal ?

Il fit non de la tête. Elle lui fit des recommandations qui étaient bien éloignées de ce qu'il attendait d'elle :

— Il ne faudra pas trop les fatiguer. Ils ont soixante-huit et soixante-neuf ans, maintenant. Ils sont à la retraite, mais ils continuent de travailler. Ce que le temps passe, tout de même !

Sébastien ne l'écoutait plus. Il essayait de se souvenir d'Auguste et de Cyprienne, mais il y parvenait mal, parce qu'il y avait cinq ans qu'il ne les avait pas vus. Il lui tardait de retrouver ces deux visages, dans lesquels il avait découvert à l'époque quelque chose qu'il ne connaissait pas. Qu'était-ce donc ? Il ne s'était jamais vraiment posé la question jusqu'ici, ne parvenait pas à le définir. Tout ce qu'il savait, c'était que chaque fois qu'il avait pensé à eux, il avait été heureux.

— Tu m'écoutes, Sébastien ?

Il hocha la tête une nouvelle fois, mais n'écouta pas davantage. Elle comprit qu'il était désormais hors de portée, poussa un long soupir puis se tut.

La fin du voyage parut interminable à l'enfant ; la neige se mit bientôt à retomber autour de lui, et il frissonna.

— Tu as froid ? demanda-t-elle.

— Un peu.

— Il fait bon pourtant. Tu veux un autre pull ?

— Non, ça va passer.

Il songeait que ça passerait sûrement dès l'instant où il poserait les pieds sur le quai de la gare de là-bas. Il s'aperçut qu'il n'avait pas jeté le moindre regard à l'intérieur du compartiment, n'en fut pas étonné. Depuis le fameux jour où le médecin lui avait appris la nouvelle, par une sorte d'instinct de protection, il s'était comme retiré en lui-même. Il s'agissait de ne pas laisser la moindre prise au monde extérieur pour éviter qu'il n'ajoute la moindre souffrance à celle qui, déjà, était trop grande pour lui. Il se sentait écrasé par une montagne de neige. C'était étrange, songeait-il, peut-être comparable à ce que devaient ressentir ceux qui étaient pris sous une avalanche. Mais cette idée ne résistait pas à la peur véritable. Cette peur se situait bien au-delà de tout ce qu'il pouvait imaginer. Et la solitude qu'elle engendrait était insupportable. Voilà pourquoi il avait voulu partir chez les deux seuls êtres au monde qu'il croyait capables de franchir le mur de glace qui l'isolait des vivants. Cette peur provoquait par moments un sentiment de révolte contre l'injustice qui lui était faite. Pourquoi était-il frappé de la sorte, lui, alors que tant d'autres enfants ne tomberaient jamais malades ?

— Pourquoi moi ? s'entendit-il demander. Qu'est-ce que j'ai fait de mal ?

Sa mère devint livide.

— Tu n'as rien fait de mal, répondit-elle d'une voix très douce. C'est comme ça.

Elle se troubla, bredouilla :

— C'est le hasard, c'est tout. Un malheureux hasard. Ça arrive parfois, dans la vie. On n'y peut rien.

Ce défaitisme, ce renoncement le révoltèrent. Décidément, il n'y avait rien à espérer de ce côté-là. Il soupira, demanda :

— On arrive bientôt ?

— Oui, bientôt. On vient de passer Souillac et on va arriver à Gourdon. C'est là qu'on descend. Ils nous attendront à la gare.

Durant les trois quarts d'heure qui suivirent, il s'efforça de reconnaître les arbres, les champs, les prés qu'il avait connus cinq ans plus tôt, mais la saison n'était pas la même, et le monde qu'il redécouvrait lui paraissait étranger, le faisant soudain douter de l'utilité de ce voyage. Cela ne dura pas, heureusement, car les premières maisons d'une petite ville apparurent, qui semblaient s'être regroupées au pied d'un château et de ses remparts d'un beau jaune paille. Le train s'immobilisa enfin dans une gare située au milieu d'une grande plaine qui commençait à reverdir, et au-dessus de laquelle le ciel était d'un bleu très clair, parsemé de

fins nuages de laine. C'est ce que remarqua d'abord Sébastien, une fois descendu, tandis que sa mère désignait du doigt deux silhouettes au bout du quai.

— Ils sont là-bas. Regarde !

Il voulut courir, mais il n'osa pas. Déjà Cyprienne s'avavançait, suivie par Auguste. Vingt mètres les séparaient seulement. Sébastien eut peur, tout à coup, de s'être trompé, mais les deux bras qui l'empoignèrent lui firent ressentir qu'il y avait bien en eux la force espérée. Les mots ne firent qu'accentuer cette impression, lui arrachèrent une plainte de soulagement.

— À la bonne heure ! disait Cyprienne. On se languissait de toi, tu sais.

Elle était telle qu'il en avait gardé le souvenir : les cheveux bruns peignés en chignon, ronde, les yeux noirs, dégageant une sorte de vitalité qui la faisait déjà s'emparer des bagages, et disait :

— Vous devez avoir faim.

— Un peu, répondit sa fille.

— Alors, mon gars ! Tu en as mis du temps à revenir nous voir !

C'était Auguste qui, s'étant rapproché, posait sa main sur l'épaule de l'enfant, le pressait contre lui, et cette main, déjà, avait quelque chose de tellement rassurant qu'il la serra violemment, de toutes ses forces. Auguste non plus n'avait guère changé ; le front haut sous des cheveux pratiquement inexistantes, son éternel sourire aux lèvres, rond, calme, et des yeux d'un bleu si clair qu'on avait l'impression de voir au travers de lui.

— J'ai fait cuire un poulet à la cocotte, dit Cyprienne en se retournant, comme si c'était ce qu'il y avait en cet instant de plus important au monde.

Sébastien eut faim, tout à coup, et il pressa le pas, vaguement étonné, cependant, que ses grands-parents n'aient pas demandé des nouvelles de sa santé.

Une fois sur la place bordée de tilleuls et de robiniers, ils montèrent dans une Renault qui devait avoir au moins vingt ans d'âge. Auguste prit le volant, Cyprienne s'assit à l'arrière près de Sébastien, tandis que sa fille s'installait à l'avant, car elle souffrait du mal des transports. La voiture contourna la ville, tourna à droite à un carrefour, puis s'engagea sur une petite route entre des chênes, des frênes et des érables qui portaient de petites feuilles à peine écloses. Un peu plus loin, au bas d'une longue descente, elle entra dans le soleil, et Sébastien, aussitôt, eut la sensation que le froid le quittait.

AU cours du repas, ils n'avaient pas osé parler devant Sébastien. Ils avaient attendu qu'il sorte dans la cour. Il avait compris que c'était un souhait de sa mère, qu'elle devait maintenant donner ses instructions à ses parents. Il s'était assis sous le tilleul à côté de l'ancien puits qui, aujourd'hui, servait uniquement à arroser le jardin. Le domaine réservé de Cyprienne, qui y cultivait des légumes de toutes sortes. Il se trouvait de l'autre côté de la cour, et l'on y accédait par un portillon toujours fermé, à cause des poules. En face, dans le prolongement de la maison, une remise et un hangar abritaient des outils qui semblaient à l'abandon. Sur la droite, l'étable qui servait aussi de grange et dont la porte du fenil était ouverte paraissait vide.

Sébastien observait la maison sans étage, aux murs d'un jaune orangé, aux volets bleus, au toit de tuiles brunes, quand la porte s'ouvrit. Auguste apparut, se dirigea vers lui et dit :

— Tu viens ? Il faut que j'aille chercher les bêtes.

Sébastien se souvint : l'année où il était venu, il allait aussi rentrer les vaches, le soir, en compagnie d'Auguste.

— Combien en as-tu aujourd'hui ? demanda-t-il.

— Plus que trois.

— Seulement ?

— Je suis à la retraite, tu comprends, fit Auguste.

— Et les champs, alors ?

— On a loué les terres. On a gardé seulement le grand pré pour le foin.

Sébastien conservait le souvenir de fenaisons, de vendanges, mais aussi de querelles affectueuses entre Cyprienne et Auguste. Celui-ci n'était jamais où on croyait le trouver, car il partait sur les chemins pour chercher ses herbes. Auguste, en effet, soignait les gens, ou plutôt soulageait ceux que la médecine traditionnelle ne satisfaisait pas. Il avait aussi un don de guérison. Il imposait les mains et enlevait le feu. Il était également sourcier et l'on venait le chercher de très loin pour savoir où creuser. Bref, Auguste était un original, qui ne se pressait jamais et semblait n'avoir jamais assez de temps pour jouir du monde qui l'entourait. Un contemplatif, heureux de rien, qui avait toujours laissé à Cyprienne le soin de mener la maison, et de lui indiquer ce qu'il fallait faire, ce « qui pressait ». Ils avaient vécu de la vente du lait, d'un peu de blé, de maïs, de tabac, des légumes que Cyprienne portait au marché de Gourdon. Autant dire qu'ils disposaient de peu d'argent, mais ils ne s'en inquiétaient guère : ils n'avaient jamais manqué de rien dans leur vie économe.

Ils traversèrent la place entourée de grands platanes, sous lesquels des hommes nonchalants jouaient aux boules.

— Dépêche-toi, Auguste, il va pleuvoir ! lança l'un d'eux, provoquant le rire de ses compagnons.

Auguste haussa les épaules mais ne répondit pas.

— Viens ! dit-il à Sébastien qui s'était arrêté, ne sachant si son grand-père allait répliquer ou pas.

De l'autre côté de la place, ils passèrent devant l'église romane coiffée d'ardoises, prirent la route de Groléjac qui s'en allait indolemment entre des érables et des noisetiers, puis ils tournèrent à droite sur un chemin de terre qui montait vers une colline couverte de chênes nains.

— On va passer par la vigne, dit Auguste. Je veux voir si la taille a changé de couleur.

Ils eurent vite fait de sortir du village qui ne comportait qu'une trentaine de maisons, et où vivaient une soixantaine d'habitants. La vigne d'Auguste, dont il tirait son vin de l'année, se trouvait deux cents mètres plus haut, derrière un rideau de petits chênes dont certains portaient encore leurs feuilles cuivrées de l'année précédente.

PENDANT qu'Auguste, de la main, examinait les sarments taillés depuis le mois de février, Sébastien retrouvait des sensations oubliées, le souvenir des « quatre-heures » pris à l'ombre avec son grand-père, cet été-là, une fois posée sa cuve de sulfate, tandis qu'il s'épongeait le front en souriant.

— On est mieux ici qu'avec les femmes, pas vrai ? dit Auguste avec un sourire qu'il voulait complice.

L'enfant constata dans ses yeux qu'il était ému, et il lui sembla que l'instant était grave. Auguste lui parla de la vigne, des fleurs d'aubépine qu'ils iraient cueillir demain, ou après-demain, après la rosée. Il lui demanda des nouvelles de l'école, mais ce n'était pas ce que Sébastien espérait. Il s'approcha de son grand-père, planta son regard dans le sien et demanda brusquement :

— Dis, Auguste, est-ce que tu sais que je suis malade ?

Les yeux de l'homme devinrent comme une source claire, mais il ne cilla pas et répondit :

— Bien sûr que je le sais.

— Alors tu vas me soigner ? demanda Sébastien, plein d'espoir.

Auguste répondit doucement :

— Non, avec mes herbes je ne peux pas te soigner.

Sébastien, pleinement conscient à cet instant que c'était cet espoir qui l'avait poussé à venir au village, vacilla.

— Tu penses que je vais mourir ?

— Bien sûr que non, fit Auguste d'une voix offusquée. Qu'est-ce que tu dis là ? Crois-tu que je laisserais faire une chose pareille ?

Les yeux d'Auguste parurent à Sébastien encore plus grands, plus brillants. Il se sentit protégé, près de cet homme si calme, jamais pressé, que rien ne semblait pouvoir inquiéter.

— Non, dit Sébastien, je suis sûr que non.

— À la bonne heure ! fit Auguste. C'est ce que j'attendais de mon petit-fils.

Il posa une main sur l'épaule de l'enfant, ajouta :

— Et puis tu sais, s'il y a quelqu'un qui doit mourir, ici, c'est moi.

— Pourquoi, fit Sébastien, tu es malade ?

— Cyprienne dit que je suis malade de la tête et je crois qu'elle a un peu raison.

Sébastien se mit à rire, et il lui sembla que le sang qui circulait dans ses veines se réchauffait, soudain, grâce aux mots qu'il venait d'entendre, grâce au sourire et au regard de son grand-père, mais aussi à cette lumière dorée qui coulait sur cette vigne et sur les pierres jaunes qui parsemaient la terre entre les ceps. Il pensait intensément à ce que lui avait dit Auguste, à cette sorte d'assurance, de conviction qui lui faisait tellement de bien. Auguste, lui, se demandait s'il aurait la force de ne pas trahir l'inquiétude qui était née en lui le jour où sa fille avait téléphoné. Certes, ils n'avaient pas hésité, avec Cyprienne, à accueillir leur petit-fils en des circonstances aussi douloureuses, mais l'un et l'autre savaient qu'ils allaient souffrir. De ces souffrances-là, de la maladie et du malheur, ils n'avaient pas l'habitude de parler. Ils ne les traitaient pas par le mépris, mais par le silence et le courage. C'était ainsi que, depuis toujours, ils avaient traversé les épreuves de la vie. Auguste savait aussi qu'il pouvait compter sur sa femme. Elle ne renoncerait pas, elle irait jusqu'au bout, comme toujours. Mais lui, en aurait-il la force ?

Il se dirigea vers un vieux pêcher qui donnait des fruits délicieux et semblait régner sur les ceps.

— Tu aimes les pêches de vigne ?

Sébastien se souvint, tout à coup, de la chair rouge et sucrée, et il lui sembla qu'il ne s'était rien produit depuis, que le monde était resté le même, sans menace, sans danger.

— On va rentrer parce qu'elles s'inquiéteraient, dit Auguste. Et il ajouta, d'un air entendu :

— Les femmes, tu sais...

Ils redescendirent par le sentier à flanc de colline, trouvèrent la route, prirent à gauche pour entrer dans un pré. Les vaches, immobiles de l'autre côté de la clôture, semblaient attendre leur maître. Il y en avait trois, toutes de robe différente : une fauve, une rouge et une pie noire — une Aubrac, une Salers et une Bretonne. Auguste ouvrit la barrière, et elles passèrent devant eux sans un regard, d'un pas décidé.

De nouveau, dans cette paix du soir, Sébastien ressentit la révolte familière contre le sort qui lui était fait. Il faillit poser à Auguste la même question qu'il avait posée à sa mère dans le train, mais il lui sembla que parler eût altéré l'impression nouvelle de sécurité qui, depuis son arrivée, lui faisait tant de bien. Il préféra se taire. D'ailleurs il n'y avait pas de réponse au « pourquoi moi ? » qui ne cessait de le hanter.

Ils n'entrèrent pas dans le village, mais suivirent le chemin qui sinuait dans la vallée, entre deux haies poudrées de minuscules fleurs blanches. Sur leur droite, des peupliers et des saules escortaient fidèlement le ruisseau ; à gauche, des champs et des prés se succédaient jusqu'à des collines. Sébastien s'arrêta brusquement et demanda :

— Tu ne vends plus de lait, alors ?

— Non. La noire en donne encore, mais juste pour nous. Les deux autres allaitent leurs veaux.

Et, comme Sébastien semblait ne pas comprendre :

— Tu sais, le lait, même avec les trayeuses, c'était du travail. Et du temps où on trayait à la main, c'était bien pire.

— Mais alors vous vivez de quoi ?

— Oh ! fit Auguste, on n'a jamais eu beaucoup de sous, mais on n'en est pas morts.

Et il ajouta, tout d'un coup réjoui :

— Et puis j'ai ma retraite.

Auguste parut s'apercevoir que Sébastien s'inquiétait pour eux alors que c'était lui qui était malade, et son sourire se figea. Il sembla plus grave, soudain, et reprit :

— Je suis sûr que tu vas guérir, ici.

Il ajouta, avant de se remettre en route :

— Tu es notre petit-fils, à Cyprienne et à moi. Tant que tu seras avec nous, il ne pourra rien t'arriver de grave. Il faut me croire.

— Je te crois, Auguste.

— À la bonne heure ! Allez ! dépêchons-nous, que nous allons nous faire sonner les cloches.

LE lendemain, au début de l'après-midi, Auguste ramena sa fille à la gare de Gourdon et Sébastien resta avec Cyprienne au village. La mère de Sébastien avait voulu éviter une séparation sur un quai de gare, prétendant que ce serait beaucoup trop dur pour elle. Elle avait renouvelé ses instructions avant de partir, en présence du médecin du village appelé pour la circonstance. C'était un jeune homme au front haut, aux yeux noirs, légèrement frisé, à la poignée de main franche, qui avait tout de suite inspiré confiance à Sébastien. Rien de ce que lui avait dit la mère de l'enfant n'avait semblé le surprendre. Le premier rendez-vous à Toulouse serait fixé avant huit jours. Lui-même devait passer tous les trois jours chez Auguste et Cyprienne. En cas d'urgence, il faudrait transporter l'enfant à l'hôpital de Gourdon. Le jeune médecin avait assuré que l'on pouvait compter sur lui et regagné sa voiture.

Sébastien se retrouvait seul avec Cyprienne, qui lui avait donné du pain et de la confiture pour le quatre-heures traditionnel. Il ne savait pas quoi lui dire, était intimidé par cette femme si forte, si énergique, qui avait dit en rentrant, après le départ de sa fille :

— Ah ! Cette Nicole !

Sébastien n'avait su s'il fallait y voir du mécontentement ou au contraire de la considération. Il avait presque oublié que sa mère se prénommaient Nicole. Et Cyprienne continuait à hocher la tête en s'affairant devant sa cuisinière. Elle portait sa tenue de tous les jours : une robe bleue à pois blancs et un tablier noir sur lequel elle essuyait souvent ses mains constamment occupées. Sébastien devinait qu'elle s'affairait parce qu'elle était émue, gênée, comme Auguste la veille, quand il s'était trouvé pour la première fois seul avec lui.

Il l'observa un moment, qui allait de la cheminée à l'évier situé entre la cuisinière électrique et le réfrigérateur. Elle se mit à éplucher des pommes de terre sur la table, face à Sébastien, sans lui jeter le moindre regard. Il avait envie de lui poser les mêmes questions qu'à Auguste, mais il n'osait pas. Il y avait chez cette femme quelque chose qui arrêta. Il ne savait trop quoi, mais il devinait qu'elle n'était pas portée à s'apitoyer sur qui que ce soit.

— Tu mangeais de la confiture, là-bas ? demanda-t-elle brusquement, avec, dans la voix, cette nuance de mépris, pour le moins de méfiance, qu'elle portait à tout ce qui concernait les villes, Paris en particulier.

— De temps en temps.

Il était intimidé, n'osait lever les yeux sur elle qui s'en était aperçue et souriait d'un air malicieux, presque moqueur, comme si elle avait oublié pourquoi son petit-fils se trouvait là.

— Tu mangeais où, à midi ? reprit-elle.

— À la cantine de l'école.

— C'était bon ?

— Pas trop.

— Ça ne m'étonne pas.

Elle avait fait de la nourriture la condition essentielle à une bonne santé, et pour elle les choses étaient simples : pour vivre bien, il fallait manger sainement, c'est-à-dire des produits que l'on cultivait soi-même. Tout le reste était du poison. De surcroît, sa vision du monde l'incitait à penser qu'au-delà d'un rayon de vingt kilomètres autour de son village régnaient le vice et le malheur. Il est vrai que la vie ne l'avait pas épargnée. C'était une enfant abandonnée, souvent maltraitée, qui avait été recueillie dans une ferme du côté de Domme et qui avait travaillé toute sa jeunesse dans les champs. À dix-huit ans, elle avait rencontré Auguste dans une fête de village. Trois mois plus tard, ils se mariaient. Des premières années de son existence, elle avait gardé une volonté farouche de se battre contre l'adversité, et elle avait éprouvé la conviction d'être devenue une privilégiée, près d'Auguste, dans la petite propriété qu'il avait héritée de ses parents.

Sébastien avait senti une sorte d'hostilité de sa part, et il se demandait si c'était parce qu'il ne parlait pas. Peut-être ne comprenait-elle pas pourquoi il demeurerait silencieux et en était-elle vexée. Il posa alors la première question qui lui vint à l'esprit.

— Il est content, Auguste, d'être à la retraite ?

— Oh ! Tu sais, Auguste, répondit-elle, il a été à la retraite toute sa vie.

— Il travaillait, pourtant.

— Oui, si on veut.

Elle ajouta, avec une sorte de complicité dans la voix :

— Il pensait plutôt à courir les chemins.

— Pour ses herbes ?

— Oui, c'est ça, pour ses herbes.

La conversation s'éloignait de plus en plus des préoccupations de Sébastien. Pourtant, au moment où il s'y attendait le moins, ce fut Cyprienne qui s'approcha en soupirant :

— Ses herbes qui guérissent, du moins le croit-il.

— Il n'a jamais guéri personne ?

— Oh ! il en a peut-être soulagé, mais de là à les guérir !

Elle haussa les épaules, reprit :

— Qu'est-ce que tu veux ? c'est une manie chez lui.

Il sembla à Sébastien que sa voix était nuancée maintenant d'une sorte de fausse indignation.

— Il a toujours été comme ça, reprit-elle, et c'est pas maintenant que je vais le changer.

Le silence retomba. Elle épluchait ses légumes adroitement, et Sébastien, qui avait fini pain et confiture, demeurait face à elle, hésitant, ne sachant s'il pouvait poser ou pas les questions qui l'obsédaient. Il se demandait en même temps pourquoi il n'osait pas, alors qu'il n'avait pas hésité à interroger Auguste. Il fallait pourtant savoir si Cyprienne pensait la même chose que son mari. Au terme de quelques secondes durant lesquelles il retint son souffle en se forgeant une détermination, il murmura :

— Est-ce que tu crois que je vais mourir ?

Il avait parlé bas, tout bas, et, comme elle ne répondait pas, il crut qu'elle n'avait pas entendu. Il ne pouvait pas comprendre qu'elle cherchait en elle les mots dont elle mesurait l'importance. Il reposa sa question, un ton plus haut.

— Oh ! Tout de même ! Entendre des choses pareilles, ici, dans ma maison ! s'écria-t-elle avec une colère dont il ne sut si elle était feinte ou pas. Tu veux me faire perdre mes cheveux, dis ? Tu n'es pas bien ici ?

— Si, bien sûr.

— Alors ?

— Justement, dit-il tout bas.

— Justement quoi ?

— Je ne voudrais pas vous perdre.

Elle se leva, lança d'une voix sans la moindre émotion :

— Oh ! Que tant d'affaires pour un microbe de rien du tout ! T'as pas autre chose à penser que de telles bêtises ?

Cette indignation vigoureuse lui parut tellement sincère qu'il choisit de la faire sienne. Il se sentit mieux, aussitôt, si apaisé qu'il se hâta de changer de sujet pour ne pas troubler la précieuse sécurité que Cyprienne, comme Auguste la veille, lui apportait. Il aurait voulu lui dire à quel point elle lui avait fait

du bien, mais il se heurta au même barrage du regard. Elle ne se laisserait pas attendrir, et c'était bien ainsi. Il avisa le poste de télévision posé sur le buffet, à l'opposé de l'évier, et demanda :

— Je peux allumer la télé ?

— Pour ce qu'ils nous font voir !

— Vous ne l'allumez jamais ?

— Auguste regarde les informations, moi, je ne regarde jamais.

— Pourquoi ?

Cyprienne haussa les épaules, maugréa :

— Ce sont des grimaciers.

Il hésita, demanda de nouveau :

— Je peux quand même ?

— Fais comme tu veux. Moi, je vais aller donner à mes bêtes.

Et elle sortit aussitôt, le laissant un peu désemparé, pensant qu'elle était fâchée contre lui. Aussi ne regarda-t-il pas longtemps un film dont il n'avait pas vu le début. Il éteignit, sortit, rejoignit Cyprienne qui, d'abord, fit comme si elle ne remarquait pas sa présence. Il devina cependant qu'elle était contente au moment où elle lui tendit une brassée d'herbe, en lui disant :

— Tiens, donne à la porte à côté.

Il l'aïda à ravitailler aussi les volailles, puis ils s'assirent un moment sous le tilleul, à côté du puits.

— Auguste ne va pas tarder, dit-elle.

Il lui sembla qu'il y avait dans ces mots une promesse de bonheur : entre Auguste et Cyprienne, il était doublement protégé. Il avait eu raison de venir jusqu'à eux. Cet homme et cette femme, il en était sûr maintenant, étaient capables de le porter jusqu'à la guérison. Il y avait dans leurs yeux, dans leurs gestes, leurs paroles, une chaleur qui allait faire fondre définitivement la neige sous laquelle il avait failli être enseveli.

2

LE moment du départ pour Toulouse était arrivé. Sébastien avait beau penser à ces trois journées en compagnie d'Auguste dans les prés et les champs, ce matin, en déjeunant, le froid était revenu en lui. Qu'est-ce qui l'attendait là-bas ? La souffrance et la peur ? Il sentait bien que les deux vieux, non plus, n'étaient pas très rassurés. Ils n'étaient pas habitués à la

grande ville, et l'effort que ce court voyage nécessitait les rendait fébriles, différents de ce qu'ils montraient depuis son arrivée. Sa mère avait précisé qu'ils devaient se rendre à Toulouse en taxi — plus précisément en VSL : véhicule sanitaire léger —, mais l'accord de la caisse d'assurance maladie ne leur était pas parvenu et ils allaient partir en train. Ils prendraient un taxi seulement à la gare, pour se rendre dans une annexe de l'hôpital La Grave où se trouvait le centre anticancéreux. Auguste ne se sentait pas capable de conduire si loin et de s'y retrouver dans une si grande ville. D'ailleurs, sa voiture rendrait certainement l'âme avant. Là-bas, on leur dirait combien de temps Sébastien devrait rester hospitalisé pour un début de traitement. Pas plus de trois jours en tout cas. Plus probablement deux. Ils verraient sur place.

— Dépêche-toi, ordonna Cyprienne. Auguste ne roule pas vite, tu sais, et il faut au moins une demi-heure pour se rendre à la gare.

Sébastien sentait l'épouvante l'envahir. Il allait tout d'un coup se trouver en territoire inconnu, et il faisait tout pour se retarder, manquer le train, demeurer ici, en ces lieux protégés.

Les deux vieux le comprirent et furent obligés de le bousculer un peu. Au dernier moment, Cyprienne le prit par la main et elle s'installa à l'arrière, près de lui. Sébastien regarda par la fenêtre défiler les prés et les bois, le long de cette route qu'il avait trouvée si belle quelques jours auparavant et qui, ce matin, à cause du temps couvert, lui paraissait grise.

Une fois devant la gare, il remarqua que Cyprienne et Auguste, empruntés dans leurs vêtements « des dimanches » auxquels ils n'étaient pas habitués, avaient perdu le sourire qui, d'ordinaire, éclairait leur visage.

Ils étaient juste à l'heure. Le Capitole stoppa devant eux, cinq minutes après leur arrivée sur le quai. Ils montèrent et n'eurent pas trop de difficultés à trouver des places assises. Sébastien se plaça face à Cyprienne, tandis qu'Auguste s'était assis un peu plus loin, mal à l'aise de se trouver au milieu de gens inconnus, son regard exprimant une sorte d'humilité touchante. Cyprienne, elle, se tenait très droite, son regard noir allant de la vitre à son petit-fils, mais ne se posant jamais sur les voyageurs. Elle tenait fermement son sac sur ses genoux, comme si elle s'attendait à ce que quelqu'un cherche à s'en emparer.

Après les collines boisées du causse de Cahors, où le calcaire émergeait par plaques des taillis de chênes nains, le train pénétra

dans une vallée très large, qui butait au loin contre des basses collines de couleur brune, au-dessus desquelles planaient de grands oiseaux noirs. Sébastien avait croisé à plusieurs reprises le regard d'Auguste qui lui avait souri, mais ce regard lui avait fait mal. Il avait senti combien, pour son grand-père, l'épreuve était difficile. Cyprienne paraissait mieux supporter les minutes qu'elle vivait. Elle rassemblait ses forces pour faire face à ce qui les attendait, et, s'il le fallait, défendre bec et ongles son petit-fils.

Une heure plus tard, ce fut elle qui trouva un taxi tandis qu'Auguste tenait la main de Sébastien, sur le trottoir. Dans la ville, Sébastien eut l'impression de se retrouver à Paris et il se sentit oppressé. À l'hôpital, ce fut également Cyprienne qui trouva le bon service et s'adressa à la réceptionniste assise derrière un comptoir. Celle-ci consulta un écran d'ordinateur sous le regard suspicieux de Cyprienne persuadée que l'on mettait sa parole en doute : oui, ils avaient bien rendez-vous à 11 heures avec le professeur B. et il était prévu que l'enfant serait hospitalisé aussitôt après.

— Vous êtes sa mère ? demanda la réceptionniste, hautaine.

— Non, répliqua Cyprienne, je suis sa grand-mère. Ça se voit, il me semble. Sa mère est à Paris et ne peut pas se déplacer.

— Vous pouvez aller vous asseoir.

Cyprienne lui jeta un regard farouche et rejoignit Auguste et Sébastien assis côte à côte sur des chaises transparentes. D'ailleurs tout était blanc, ici, même les murs, et l'on ne parlait pas à voix haute, on chuchotait seulement, à part Cyprienne qui avait décidé de ne pas s'en laisser conter. Il régnait une très forte odeur d'antiseptique que Sébastien avait déjà sentie à Paris et qui le renvoyait douloureusement vers les moments les plus pénibles de sa vie. Il avait envie de s'enfuir, de se mettre à courir, mais il se disait en même temps qu'il n'en aurait pas la force.

Enfin une infirmière vint les chercher et les conduisit devant une porte qu'elle ouvrit elle-même. Cyprienne entra, suivie par Auguste qui serrait très fort la main de Sébastien. Le professeur était un homme brun, d'une cinquantaine d'années, les cheveux courts et raides, il avait les yeux noirs, un air las, mais il souriait. Il les fit asseoir, consulta un dossier, releva la tête, et son regard courut de Sébastien à Cyprienne et à Auguste.

— Vous êtes ses grands-parents, n'est-ce pas ?

— Oui, dit Cyprienne d'une voix qui ne trembla pas.

— Et ses parents ?

— Sa mère vit à Paris, dit Cyprienne.

— Oui, j'ai vu le rapport de l'Institut Curie, mais je ne m'explique pas pourquoi vous venez le faire traiter à Toulouse.

— C'est le petit qui a voulu venir chez nous, dit Cyprienne. Le regard aigu du professeur se posa sur Sébastien.

— Tu peux m'expliquer pourquoi, mon bonhomme ?

Sébastien, qui se sentit en faute, balbutia :

— Parce que j'avais besoin d'eux.

Et il ajouta, comme le professeur le dévisageait :

— Avec eux je n'ai pas peur.

— Eh bien voilà ! dit le professeur, retrouvant son sourire.

Tu as eu raison, parce que pour guérir il faut se sentir en confiance. Et nous allons tout faire, nous tous qui sommes autour de toi, pour que tu guérisses le plus vite possible.

L'atmosphère se détendit brusquement. Cyprienne, qui commençait à se demander quel était le sens de cet interrogatoire, se sentit rassurée, tandis qu'Auguste serrait moins fort la main de Sébastien. Le professeur décida :

— Pour ce premier séjour, nous allons te garder une semaine. Vous pourrez rester avec lui, madame, il y a un lit prévu pour cela dans nos chambres. En fonction de ses réactions au traitement, j'établirai un protocole dont je vous communiquerai les détails avant que vous repartiez. Le plus probable est qu'il faudra revenir une fois par mois pendant trois mois, le temps de mesurer les résultats. Après, nous aviserons.

Une semaine ! Sébastien, à ces mots, s'était tourné vers Cyprienne, mais celle-ci n'avait pas réagi. Elle avait manifestement jaugé le médecin et décidé de lui faire confiance. En quelques secondes, elle avait aussi décidé qu'Auguste retournerait au village pour s'occuper de la maison, et qu'il reviendrait au milieu de la semaine pour lui porter des vêtements de rechange.

— Je voudrais vous parler, monsieur, dit-elle, alors que l'entretien paraissait terminé.

— Je vous en prie.

— Auguste ! Emmène le petit, si le monsieur a fini avec lui, fit Cyprienne.

Sébastien se retrouva dans la salle d'attente, se demandant ce qu'il pouvait bien se dire dans le bureau du professeur en son absence, et il se promit d'interroger Cyprienne à ce sujet.

La porte ne tarda pas à s'ouvrir, poussée par Cyprienne qui paraissait préoccupée et évita son regard. Une nouvelle

infirmière surgit, un dossier à la main, et leur demanda de la suivre. Ils entrèrent dans un ascenseur qui monta les étages sans aucun bruit, avec à peine un souffle, puis ils suivirent un couloir désert, pénétrèrent derrière l'infirmière dans une chambre aux murs d'un blanc satiné, à la brillance étrange, qui comportait un lit et un fauteuil très large, mais pas seulement. Ce qui inquiéta tout de suite Sébastien, ce fut l'appareillage, de part et d'autre du lit : des tuyaux, des boules de verre, des bouteilles, des joints de métal ou de plastique, deux machines de couleur beige, rectangulaires, avec des cadrans, des boutons aussi mystérieux que redoutables.

— Vous pouvez l'aider à se coucher, dit l'infirmière. Vous avez ici une armoire, et la salle de bains se trouve là, à droite de la porte d'entrée.

Et, comme personne ne bougeait, elle ajouta :

— Je reviendrai dans un quart d'heure.

Sébastien observa Cyprienne, puis Auguste. Ils semblaient pétrifiés. Elle, loin de sa cuisine et de son jardin, lui, loin des champs et des chemins, ils paraissaient respirer avec peine, et il devinait combien ils devaient puiser au fond d'eux-mêmes les forces nécessaires pour demeurer dans ce lieu clos.

— Allez ! Déshabille-toi, fit Cyprienne, reprenant ses esprits la première.

Et à Auguste, qui jetait de tous côtés des regards de bête prise au piège :

— Tu peux aller manger. Ne t'éloigne pas trop de l'hôpital, tu te perdrais. Reviens nous voir avant de repartir et n'oublie pas que le train est à 2 heures et demie.

Elle lui donna le petit sac de toile dans lequel elle avait pris la précaution de placer du poulet froid, du pain et du fromage. Auguste s'en saisit, puis il s'approcha de Sébastien, chercha ses mots, soupira, passa une main hâtive dans les cheveux de l'enfant, et sortit sans rien dire. Cyprienne marmonna quelque chose que Sébastien ne comprit pas. Une fois dans le lit, il tourna la tête vers elle, qui s'était assise dans le fauteuil.

— N'aie pas peur, dit-elle, je suis là.

Et elle ajouta, comprenant que ces quelques mots n'atténuaient en rien la panique qui montait en lui :

— Tant que je resterai là, personne ne te fera de mal.

Il hocha la tête, tout entier tendu vers cette sentinelle qui semblait sculptée dans la pierre, et dont le regard lançait des éclats de lumière aussi chauds qu'un soleil d'été.

Le soir tombait. Auguste était reparti, parce qu'il fallait s'occuper des vaches et de la basse-cour. Il avait attendu le dernier moment, une main posée sur l'épaule de Sébastien. Cyprienne, elle, après avoir soigneusement surveillé les branchements effectués par deux infirmières, s'était assise et avait sommeillé dix minutes, avant de se redresser brusquement et de demander à son petit-fils comment il se sentait.

Au début, tout s'était bien passé, mais, une heure après les perfusions, il avait été pris de nausées, et il avait eu l'impression de flotter dans une sorte de brume épaisse, sale, qui l'oppressait. Chaque fois qu'une infirmière arrivait, il lui demandait quand cela cesserait, sous le regard de Cyprienne qui s'approchait, prête à intervenir. Deux heures plus tard, enfin, l'infirmière avait débranché les instruments, avec beaucoup de douceur. Maintenant, Sébastien observait Cyprienne qui murmurait :

— C'est fini, tu vois, ce n'est pas si terrible.

Il ne répondit pas, cherchant à comprendre ce qu'il y avait de changé en lui, quel était cet état bizarre dans lequel il se trouvait.

— Pourquoi es-tu restée seule avec le docteur ? s'enquit-il doucement. Qu'est-ce que tu lui as demandé ?

Comme chaque fois qu'elle était acculée, Cyprienne se redressa pour faire face.

— Ne me mens pas, dit Sébastien.

— Oh ! Je ne mens jamais, moi, et j'ai passé l'âge qu'on me fasse la morale. Je lui ai demandé des renseignements pour moi, sur quelque chose qui me tracassait.

— Tu es malade ?

— Non, c'est pas grave.

Son visage était devenu farouche, presque hostile. Sébastien comprit qu'il devait faire semblant de la croire, et pourtant il devinait qu'elle avait sans doute interrogé le professeur sur les chances exactes de guérison de son petit-fils et il aurait bien voulu les connaître, mais il n'avait plus de forces, soudain, et il s'assoupit.

Plus tard, alors que la nuit tombait, Cyprienne lui donna du bouillon à la cuillère, puis elle mangea debout, très vite, comme elle en avait l'habitude. À peine avait-elle terminé que la porte s'ouvrit, laissant apparaître le professeur et deux infirmières. Il observa un long moment le garçon, toucha son front, prit son pouls, lui demanda comment il se sentait, questionna les infirmières et eut quelques mots rassurants pour Cyprienne.

À peine avait-il disparu qu'une surveillante arriva et aida Cyprienne à transformer le fauteuil en lit. Puis le téléphone sonna : c'était Nicole qui venait aux nouvelles. Cyprienne lui raconta ce qui s'était passé depuis le matin, tendit l'appareil à Sébastien qui trouva à sa mère une voix angoissée et ne sut que lui dire. Il se sentait épuisé, n'avait qu'une seule envie : dormir. Ce qu'il fit, dès que Cyprienne fut couchée.

Il se réveilla plusieurs fois, étreint par une angoisse folle, mais elle fut tout de suite debout, lui prenant la main, murmurant :

— Dors, mon bonhomme, il faut que tu dormes.

Elle, elle ne dormait pas. Elle veillait sur cet enfant qui était venu vers elle trois jours auparavant, consciente de sa responsabilité, farouchement décidée à ne pas fermer l'œil pendant huit jours s'il le fallait, persuadée de pouvoir l'accompagner jusqu'à la guérison.

PLUS le temps avait passé, au cours de la semaine, et plus Sébastien avait souffert pour supporter le traitement. De fréquents vomissements l'avaient épuisé. Il était sans forces, se trouvait pris de vertiges dès qu'il posait le pied par terre. Auguste était venu, comme il l'avait promis, le mercredi, portant des vêtements, de la nourriture de là-bas, faisant entrer avec lui un délicieux parfum d'herbe, de terre, de village.

Après le départ d'Auguste, Sébastien s'était senti mieux. Depuis, il ne pensait qu'à son retour au village, et redoutait que le professeur ne l'empêche de partir à cause de la faiblesse dont il se sentait envahi.

— C'est normal, le rassura le professeur la veille du départ espéré. Ça ira mieux dès que tu seras dehors. Il faudra prendre quelques précautions, ne pas te fatiguer les premiers jours, c'est tout. Ensuite, dès que tu te sentiras un peu plus solide sur tes jambes, tu pourras faire ce que tu voudras : marcher, bien manger, et même courir si tu le peux.

Et à Cyprienne :

— Je vous enverrai des instructions par votre médecin traitant, ne vous inquiétez pas. Nous avons déjà bien travaillé.

Au cours de la semaine qui s'achevait, Cyprienne avait changé. Elle s'était insensiblement rapprochée de lui, avait laissé s'écrouler le mur qu'elle dressait d'ordinaire entre elle et ses semblables. Ils avaient appris à se connaître mieux. Sébastien lui avait raconté la vie qu'il menait à Paris — l'appartement de Choisy, l'école, la cantine, la voie ferrée toute

noire à proximité —, ce qui avait provoqué ses soupirs et ses lamentations.

Elle lui avait parlé de la vie qu'ils avaient menée avec Auguste, quand Nicole était petite. C'était leur conversation du soir, avant le sommeil. Elle les apaisait l'un et l'autre, comme si leurs vies se rejoignaient, s'accordaient. Sébastien revenait souvent sur le départ de sa mère, demandait :

— Mais pourquoi l'avez-vous laissée partir ?

— Elle ne trouvait pas de travail, ni à Gourdon, ni à Cahors, je te l'ai déjà dit.

— Elle aurait pu vivre comme vous.

— Oh ! Non, tu sais, ce n'était pas facile.

Et Cyprienne expliquait leurs difficultés à gagner l'argent nécessaire aux études, les privations, parfois, les campagnes qui se vident, les villages qui s'endorment.

Un soir, Sébastien ayant beaucoup insisté, elle lui avait raconté son enfance et sa jeunesse dans la ferme des environs de Domme où elle avait été recueillie : « Je ne mangeais pas souvent à ma faim, mais j'allais boire le lait des vaches la nuit, ou je cachais du pain, des fruits dans les granges. Jamais de dimanches, sauf une heure ou deux l'après-midi, et c'est à cette occasion-là que j'ai rencontré Auguste. Quel original, tout de même, pour s'être entiché de cette sauvageonne que j'étais à l'époque ! Tout le monde me disait de me méfier, que c'était un fainéant, mais moi je ne voyais que ses yeux. Et surtout, il me parlait comme à une personne, pas comme à un animal, et il me respectait. On peut dire qu'on en a eu, du bon temps, tous les deux. »

De confiance en confiance, ils avaient fait la moitié du chemin l'un vers l'autre, s'étaient découverts plus proches qu'ils ne le croyaient. Cyprienne, cependant, n'avait pas renoncé à sa vivacité de parole. Ce matin-là, avant la délivrance, ce fut elle qui obligea Sébastien à se lever, et à marcher dans la chambre avant l'ultime visite du professeur.

— Si tu veux qu'il te laisse sortir, il faut que tu lui montres que tu en es capable. Allez ! Tiens-toi droit !

Il s'efforça de lui obéir, y parvint, et la visite se passa du mieux possible. Il était libre. Il pouvait partir. Dès qu'il se retrouva dans la rue, à attendre le taxi qui devait les conduire à la gare, Sébastien se sentit mieux. Chacun faisait semblant de croire que ce départ de l'hôpital était définitif, qu'il n'y aurait pas d'autre séjour, ou, du moins, qu'il ne serait jamais aussi long.

IL était un peu plus de 7 heures, ce matin-là, quand il prit, avec Auguste, le chemin des collines. On était au début du mois de mai. L'air n'était plus le même : le vent venait du sud-ouest, réchauffant la terre où les fleurs étaient écloses dans un foisonnement de couleurs. En marchant le long des haies, Auguste désigna les nappes blanches qui les recouvraient :

— Ce sont des fleurs d'aubépine.

Il montra à Sébastien les délicats pétales, la mousse d'étamine jaune au sein de la corolle :

— Je m'en servais pour soigner le cœur et faire baisser la tension.

Plus loin, le long d'un talus, il fit provision de bardane, de chiendent, d'achillée mille-feuille dont il dit :

— Je l'ai utilisée souvent dans ma vie. C'est avec l'achillée que je soignais les coupures et les plaies. Regarde-la bien, comme ça tu la reconnaîtras facilement.

Sébastien observa les fleurs d'un rose très clair, la tige mince et nerveuse, les feuilles aux contours ronds comme des doigts minuscules. Auguste les fit disparaître dans son panier d'osier qui se remplissait rapidement. Il fallait en effet cueillir avant la chaleur, qui, selon lui, dérobait aux plantes leurs vertus. Auguste entra dans un pré, se mit à ramasser des pissenlits.

— On va se régaler, dit-il. Tu vas voir comme Cyprienne les prépare bien.

Plus loin, ils traversèrent un bois qui sentait la résine, débouchèrent dans une friche fleurie de digitales, continuèrent en décrivant une boucle autour du village, dont, de temps en temps, ils apercevaient le clocher gris perdu dans le bleu du ciel. Ils marchaient à présent depuis une heure. Sébastien se sentait fatigué mais il n'osait pas le dire à Auguste. Le soleil réchauffait l'air et faisait fondre la rosée. Au creux d'une combe ils trouvèrent un semis de violettes qu'Auguste cueillit en disant :

— Cyprienne en fait du sirop contre le rhume et les bronchites. Sens ce parfum !

Auguste continua de marcher de son pas régulier, sans hâte, mais sans se rendre compte à quel point Sébastien était fatigué. Ce dernier faillit renoncer au moment où Auguste s'arrêta enfin à l'ombre d'un noisetier.

— C'est l'heure du casse-croûte. Viens ! Assieds-toi près de moi.

Il comprit que Sébastien était à bout de forces, s'en voulut ; un éclair désolé passa dans ses yeux clairs.

— J'ai marché trop vite, je le vois bien, constata-t-il.

— Ça va, dit Sébastien, ça va.

Comprenant que le mal était fait et qu'il fallait y remédier, Auguste sortit de la musette couleur paille qu'il portait à l'épaule un pain à la croûte brune, du saucisson et du fromage. Il en coupa une tranche pour son petit-fils, lui tendit un couteau au manche de corne beige en disant :

— Ce sera le tien. Prends-en bien soin. Je l'ai depuis vingt ans au moins.

— Merci, dit Sébastien qui peinait à retrouver son souffle, et sentait monter la nausée qu'il avait appris à maîtriser.

Auguste jetait par instants un bref regard d'inquiétude à Sébastien qui avait du mal à manger.

— Une autre fois, on ira dans la plaine, pas sur les collines. Ce sera moins fatigant, surtout pour moi, parce que tu sais, il faut que je me ménage à mon âge.

Il y eut un long silence entre eux, durant lequel Auguste chercha autre chose à dire, mais il ne trouva pas. Ce fut Sébastien, au contraire, qui demanda d'une voix où le vieux décela une sorte de reproche caché :

— Parmi toutes les fleurs et toutes les plantes que tu connais, il n'y en a vraiment aucune qui pourrait me soigner ?

Auguste baissa la tête, comme pris en faute.

— Non, dit-il.

Puis il se sentit tellement coupable qu'il murmura :

— Il y en aurait peut-être une, mais on la trouve rarement.

— Laquelle ? fit Sébastien, soudain redressé par un espoir qui effraya Auguste et lui fit regretter les mots qu'il avait prononcés.

Il ne pouvait plus reculer, cependant, et il cherchait désespérément le moyen de ne pas s'enfermer davantage dans un mensonge qui lui avait échappé.

— Il faut que ce soit une année de neige, dit-il, qu'il y en ait beaucoup. Alors, parfois, en décembre ou en janvier, on en trouve.

— Comment s'appelle-t-elle ? insista Sébastien, qui en oubliait de manger.

— L'hellébore, dit Auguste, en songeant que l'hiver était loin et que d'ici là son petit-fils serait sans doute guéri.

- L'hellébore ? Jamais entendu parler.
- C'est qu'on en trouve pas beaucoup, tu comprends ?
- À quoi ressemble-t-elle ?

Auguste se débattait dans son mensonge, ne savait plus comment en sortir.

— On l'appelle aussi rose d'hiver ou herbe de feu. Les fleurs sont blanches, légèrement teintées de rouge à l'extérieur.

- Tu en as déjà trouvé ?
- Une fois, il y a longtemps.

Le regard de Sébastien se fit suspicieux. Il renonça à poser d'autres questions, mais il termina son déjeuner plus facilement qu'il ne l'avait commencé. Ils ne parlèrent plus jusqu'au moment de repartir. Alors il demanda avec détachement, sans regarder Auguste, au moment où celui-ci assurait sa musette sur l'épaule :

- Et cette année, est-ce que ce sera une année de neige ?

Une lueur de détresse traversa les yeux du vieux qui, pris au piège, murmura :

— Il me semble que oui. C'est encore un peu tôt pour le dire, mais en général, quand il fait beau au début mai, l'hiver est froid et humide. Alors, parfois, il neige.

Sébastien ne dit plus rien. Il demeura plongé dans ses pensées, marchant avec difficulté sous le soleil déjà haut. Auguste, maintenant, mesurait ses pas. Il se promettait de ne plus entraîner l'enfant si loin, du moins tant qu'il n'irait pas mieux.

LE médecin était venu un peu avant midi, car il avait reçu les conclusions du professeur de Toulouse : il faudrait se rendre à l'hôpital durant trois jours toutes les deux semaines, au moins pendant trois mois. On procéderait à un bilan complet lors de chaque séjour. À part cela, les recommandations étaient de ne pas trop se fatiguer, ne pas reprendre l'école puisqu'il ne restait plus que deux petits mois avant les grandes vacances. On aviserait à la rentrée en fonction des résultats des analyses.

Ils étaient maintenant attablés tous les trois, Auguste en bout de table, Sébastien face à Cyprienne qui reprochait :

— Je ne sais pas jusqu'où vous êtes allés, mais regarde dans quel état tu me l'as ramené ! Le médecin s'en est aperçu, et il n'était pas content.

Auguste baissa la tête, répondit :

— Je ne me suis pas rendu compte qu'on était si loin.

— Quelle manie, de toujours galoper ! Tu vas me faire le plaisir de laisser tes herbes tranquilles. Tu en as plein le grenier.

Auguste laissa passer l'orage, jetant de temps en temps un regard inquiet vers Sébastien qui s'efforçait de se redresser.

— Il ne peut même pas manger, ce gosse, dans l'état où tu l'as mis ! insista Cyprienne.

Sébastien avala précipitamment deux cuillerées de purée de pommes de terre, une bouchée de viande de porc confit.

— Tu iras faire la sieste après, décréta Cyprienne. Et tu tâcheras de dormir.

Ni l'un ni l'autre ne songeait à riposter. Ils étaient soulagés, au contraire, chaque fois que Cyprienne se levait pour aller chercher les plats sur sa cuisinière. Sébastien mangea avec plaisir la salade de pissenlits à la sauce vinaigrette très relevée, se sentit mieux. La colère de Cyprienne s'était un peu calmée, mais son regard courait toujours de son mari à son petit-fils d'un air soupçonneux, comme si elle devinait le secret qu'Auguste avait confié à Sébastien. Elle lui avait pourtant fait promettre de ne jamais lui donner à croire qu'il pouvait le soigner avec ses herbes. Mais Auguste n'avait pu s'empêcher d'offrir de l'espoir à l'enfant, tellement il l'avait vu abattu, ce matin. Il s'en voulait, mais il se rappelait heureusement avoir dit à Sébastien avant d'arriver :

— Surtout, pas un mot à Cyprienne !

Et pourtant le regard inquisiteur que leur lança Cyprienne en servant le fromage les mit très mal à l'aise.

— Je sais pas ce que vous avez manigancé tous les deux, s'exclama-t-elle, mais si tu me le ramènes une autre fois dans cet état, à l'avenir il restera ici, avec moi.

Auguste tenta de protester en avançant :

— C'est du grand air qu'il lui faut, pas de rester dans la maison. Nicole l'a bien dit, l'autre jour.

— À condition qu'il ne revienne pas plus fatigué qu'il n'est parti. C'est pas en le faisant s'épuiser qu'on le guérira.

Tout était dit. Ni Auguste ni Sébastien ne songèrent plus à discuter. Ils se dépêchèrent l'un et l'autre de finir leur fromage et leur pain, puis Cyprienne servit du café à Auguste, tandis que l'enfant s'en allait dans sa chambre.

Sébastien se coucha, en ce début d'après-midi-là, et songea pendant un moment à ce que lui avait dit Auguste. Il n'y croyait pas vraiment — d'ailleurs les roses d'hiver étaient quasiment introuvables, selon les paroles mêmes d'Auguste — mais cette seule idée, quoique fragile, le réchauffait. Sans doute parce que ces fleurs faisaient partie de l'univers d'Auguste, et que tout ce

qui concernait l'univers de cet homme ressemblait à ses yeux, à son visage, à son sourire.

Quand il se leva, Cyprienne l'attendait de pied ferme dans la cuisine, ouvrant déjà un pot de confiture de coings.

— J'ai pas faim, dit Sébastien en s'asseyant.

— Comment ça, tu n'as pas faim ?

— J'ai trop mangé à midi.

— Quand on est malade, il faut manger.

Il prit la tartine qu'elle lui tendait, mordit dans le pain brun, commença à mâcher sous le regard attentif de Cyprienne.

— Où est Auguste ? demanda-t-il.

— Va savoir ! Toujours à courir par monts et par vaux ! Ne t'occupe pas d'Auguste et mange, ça vaudra mieux.

Il eut beaucoup de difficultés à avaler trois bouchées, faillit vomir, reposa la tranche de pain en disant :

— Je peux pas.

Elle le fusilla du regard, bouillant d'une colère dont il ne savait à qui elle était destinée. Pour elle, le problème était simple : quand on avait perdu des forces, il fallait les reconstituer. Et pour cela, il fallait manger.

— Qu'est-ce qu'il t'a raconté, Auguste, ce matin ? demanda-t-elle brusquement.

— Rien, répondit-il, il m'a montré les plantes et les fleurs, comment les reconnaître. C'est tout.

— Sûr ?

— Mais oui.

Elle le dévisagea un instant d'un air dur, sans concession.

— C'est qu'Auguste, reprit-elle, il rêve, tu comprends. Il s'est raconté des histoires toute sa vie. C'est au médecin qu'il faut faire confiance, pas à lui. Il te soigne pour que tu guérisses ! Et tu guériras, aussi vrai que je m'appelle Cyprienne et que si tu continues tu vas me rendre folle ! À présent, viens, suis-moi au jardin et prends ta tartine de pain.

Il la suivit au jardin, la regarda tracer ses semis, s'agenouiller sur un sac de jute, et il eut l'impression qu'elle s'était agenouillée toute sa vie. Il s'enfuit aussitôt, et, réfugié dans la cuisine, il mangea son pain jusqu'à la dernière miette.

Le samedi suivant, sa mère arriva au train du matin. Sébastien s'en fut la chercher avec Auguste pendant que Cyprienne préparait le repas. La pluie fine des deux jours précédents avait lustré le vert des prés et des arbres. Il faisait beau, même si les

nuages n'avaient pas encore complètement déserté le ciel d'un bleu de porcelaine.

Auguste resta muet jusqu'à la gare. Depuis quelques jours, il évitait les discussions, car il craignait d'avoir à mentir de nouveau et ne savait plus quoi répondre à son petit-fils. Tous deux, en fait, se demandaient comment renouer le fil d'une conversation moins grave, plus ordinaire.

Heureusement, au retour, Nicole parla tout au long du trajet. Il sembla à Sébastien qu'elle avait changé. Elle paraissait moins fatiguée, moins inquiète, comme si le fait de vivre loin de son fils avait éloigné d'elle la peur. Il en fut secrètement blessé, car il comprit qu'elle était délivrée d'un fardeau qu'elle aurait été incapable de porter. Certes les nouvelles étaient bonnes : le résultat des analyses traduisait une amélioration évidente. Mais il restait encore beaucoup de chemin à parcourir, comme l'indiquait d'ailleurs la lettre que le professeur avait envoyée.

Au cours du repas, le téléphone sonna. Cyprienne décrocha, appela sa fille, précisant que la communication était pour elle. On l'entendit parler à voix basse, puis elle réapparut en disant à Sébastien :

— C'est ton père. Il voudrait te parler.

L'enfant devint pâle, se mit à trembler : en un instant il ne fut que refus et colère. Retrouvant soudainement un passé qu'il s'efforçait d'oublier et qui était pour lui, inconsciemment, associé à sa maladie, il fit « non » de la tête, le visage fermé, hostile, douloureux. Nicole n'insista pas. Elle disparut dans le couloir où se trouvait l'appareil, prononça quelques mots puis raccrocha. À son retour, personne n'eut le cœur à s'appesantir sur le sujet et ils parlèrent du temps, du jardin. Puis, Auguste décida d'emmener Sébastien avec lui.

— Pas trop loin, précisa Cyprienne, ne le fatigue pas.

— Mais non, mais non, fit Auguste.

Il annonça à Sébastien dès qu'ils furent sortis :

— On va essayer de pêcher une ou deux truites.

— Des truites ?

— Oui, dans le ruisseau, en bas.

Auguste eut tôt fait de préparer une ligne avec le matériel qu'il gardait dans l'appentis derrière la maison : du fil, un bouchon de liège, des plombs et un petit hameçon. Le ruisseau, qui s'appelait le Thézou, sinuait au creux de la vallée, entre des saules, des frênes et des trembles. Il ne leur fallut pas plus de cinq minutes pour se retrouver au bord de l'eau. Auguste plaça

la ligne en bordure du courant, puis il la tendit à Sébastien.

— Il faut bien laisser mordre, recommanda-t-il. Je te dirai quand tu devras ferrer.

Sébastien attendit donc que le bouchon s'enfonçât entièrement sous l'eau avant de relever la ligne d'un coup sec. Un goujon apparut dans le soleil, qu'Auguste décrocha rapidement et fit disparaître dans son panier, sur le lit d'herbe qu'il y avait aménagé. Cela paraissait facile. Parfois des vairons s'emparaient de l'hameçon avant qu'il n'atteigne le fond, et Auguste pestait. Mais il ne les remettait pas à l'eau : il les gardait dans son panier tandis que Sébastien relançait la ligne et ne sentait pas le temps passer. Il avait tout oublié. Il n'y avait plus devant lui que l'eau vive et ce bouchon rouge à surveiller, les éclairs des poissons dans la lumière du jour, les frémissements des feuilles des saules cendrés, la présence d'Auguste près de lui, et rien d'autre : ni la peur ni la maladie ne venaient plus le hanter.

Soudain le bouchon s'enfonça brusquement sans préalable et il remonta une petite truite qui faisait à peine la taille requise pour pouvoir la garder, mais qu'Auguste fit disparaître dans l'une de ses bottes, matelassées d'herbe, comme un braconnier.

Un peu plus tard, alors que le soir tombait, Auguste demanda à Sébastien de faire le guet, pendant qu'il entraînait dans l'eau. L'enfant le vit se pencher, plonger un bras entier le long des racines de la berge, recommencer un peu plus loin, et se relever brusquement en tenant une truite à la main.

— Attention aux gendarmes ! Surveille bien la route.

Un quart d'heure lui fut nécessaire pour capturer deux truites de plus, et ce fut avec soulagement que Sébastien le vit regagner la rive. Plus grosses que celle qu'il avait prise, les truites d'Auguste étaient magnifiques : argentées avec une ligne régulière de points rouges sur chaque flanc, des écailles brillantes comme de la rosée.

— Évitions la route, décréta Auguste en partant. On ne sait jamais. Prenons le sentier, là, on arrivera à la maison par derrière : il y a un trou dans la haie, au fond du jardin.

Il n'y avait pas un bruit dans la vallée. Le soleil se couchait sur les collines en incendiant le sommet des arbres. Sébastien s'aperçut qu'il avait tout oublié de ce qui s'était passé avant ces heures près du ruisseau.

IL fallut bien, pourtant, retourner à Toulouse. En VSL cette fois, et avec Cyprienne seule. Sébastien n'en était pas fâché : il était soulagé, au contraire, qu'Auguste reste au village. N'ayant

rien oublié du regard traqué, souffrant, de leur premier voyage, il souhaitait ne plus jamais lui infliger l'épreuve de la grande ville et de l'hôpital.

Avec Cyprienne, c'était différent. Même s'il l'avait devinée plus fragile qu'on ne le croyait sous sa carapace, il y avait en elle une vraie force, comme une inflexibilité qu'elle s'était forgée au cours des premières années de sa vie. Une force sans concession, sans plainte, dans laquelle il puisait comme une certitude de victoire. Durant ces trois jours-là, elle ne montra pas la moindre faiblesse, nettoyant elle-même les vomissements de Sébastien, l'aidant à se redresser, rassurante :

— C'est bientôt fini. On repart demain.

Il avait beaucoup moins peur des appareillages situés autour de son lit. Il craignait toujours les piqûres, mais les infirmières le piquaient rarement : elles avaient posé un cathéter dans son bras droit, et elles y inséraient les aiguilles sans lui faire mal. D'ailleurs, il ne souffrait pas. Il se sentait las, il vomissait, mais il n'y avait en lui aucune douleur véritable, l'une de celles qu'il avait redoutées les premiers jours. Il s'en étonnait même parfois, s'inquiétait de la ressentir brutalement une nuit, mais non : demeurait seulement en lui cette sensation de chute interminable au milieu des flocons de neige, sans jamais apercevoir ce qui l'attendait en bas. Il se forçait alors à l'imaginer : un édreon de plumes, l'eau fraîche du ruisseau, une prairie en fleurs, mais parfois il ne pouvait échapper à l'impression qu'il s'agissait de quelque chose de plus redoutable. Seul le regard de Cyprienne était capable de lui faire oublier cette appréhension. Il se sentait alors porté vers elle par une immense gratitude, mais il n'osait lui parler. Comme si elle le devinait, elle lui disait :

— J'espère qu'à notre retour, tu pêcheras des truites. Je les aime, tu sais ?

— Bien sûr, répondait-il.

— À la bonne heure ! Et ne va pas les braconner comme Auguste. Un jour il s'est fait prendre et il a fallu payer une amende.

Elle ajouta, comme Sébastien s'en montrait étonné :

— Pour un peu les gendarmes me l'auraient mis en prison, tu te rends compte ? Alors il faudra que tu le surveilles un peu. J'espère que la dernière fois vous les avez prises à la ligne et non pas à la main.

Sébastien hésita un peu, répondit :

— Quelques-unes à la ligne, et les autres à la main.

— Oh ! Misère noire ! Cet homme, il va me rendre chèvre !

Ces colères feintes, ces expressions qui venaient de très loin, de son enfance, de la vie qu'elle avait menée, faisaient beaucoup de bien à Sébastien. Il y devinait une révolte, un combat qui avait peut-être été aussi difficile que le sien. Qu'en saurait-il jamais ? Elle ne lui dirait pas le centième de ce qu'elle avait souffert, mais il l'aimait follement, durant ces moments-là, pour la faiblesse dont elle avait triomphé par son courage, pour s'être hissée à force de batailles au-dessus de sa condition misérable, avec l'énergie de ceux qui ont décidé de vivre autre chose que le malheur. Cette leçon muette, il savait qu'elle valait toutes les paroles futiles d'encouragement. Il était persuadé que cette femme allait le sauver.

Avant le départ, quand le professeur proposa à Cyprienne de ne rien cacher à Sébastien, celle-ci l'approuva. L'enfant leur en sut gré, même si ce qu'il apprit ce soir-là le meurtrit.

— Tu vas perdre tes cheveux, expliqua le professeur, mais ce n'est pas grave, ils repousseront plus beaux, plus drus quand tu seras guéri.

Sébastien regarda Cyprienne, mais elle ne sourcilla même pas. Cet homme qui avait décidé de dire la vérité, il lui plaisait beaucoup. Avec lui, au moins, les choses étaient claires et on savait à quoi s'en tenir.

— Tu vas être très fatigué dans les jours qui viennent, tu auras aussi quelques saignements de nez, et puis ça devrait aller un peu mieux.

Le professeur ajouta, prenant Cyprienne à témoin :

— Il n'y a pas d'hypertrophie des ganglions et de la rate. Nous allons poursuivre le traitement que nous avons commencé à base de cortisone et d'antimitotiques. Nous y arriverons.

Il partit. Cyprienne s'assit et lança d'un air farouche :

— Moi aussi, j'ai perdu mes cheveux à quatorze ans, quand j'ai eu la typhoïde. J'en ai guéri et regarde aujourd'hui : je n'en perds pas un. Alors, c'est bien simple : tu feras pareil puisque tu es mon petit-fils.

— Oui, répondit Sébastien, je ferai pareil.

Il repartit, cette fois-là, vers le village où l'attendait Auguste, heureux de ne plus soupçonner le mensonge autour de lui, de ne plus avoir à se poser de questions inutiles. Près de lui, à l'arrière de la voiture, Cyprienne, bien droite, indestructible, veillait, ses mains croisées sur ses genoux.

MILLAC, comme tous les villages, s'endormait doucement. Sur la place, à part le café, un seul commerce avait gardé portes ouvertes : une épicerie-mercerie-dépôt de pain que fréquentaient ceux qui ne possédaient pas de voiture et ne pouvaient donc se rendre à Gourdon. Il était tenu par un couple hors d'âge qui prolongeait dans la mélancolie l'activité d'une vie sans histoires. Des vestiges d'une civilisation rurale désormais à l'agonie subsistaient çà et là : le travail à moitié écroulé d'un maréchal-ferrant, un lavoir aux pierres polies par les ans, un foirail désertique, un monument aux morts où plus personne ne venait se recueillir les jours où l'on fêtait jadis la victoire.

Le soleil de juin sur ces toits paisibles demeurait le même, pourtant, et le ciel déployait ce bleu impérissable qui avait adouci tant de vies. C'était de ces vies-là qu'Auguste entretenait Sébastien à l'ombre d'une haie, après s'être occupé des foin. Ce matin, avec son vieux tracteur, Auguste avait coupé l'herbe en deux heures, puis il l'avait dispersée avec une écarteuse, et maintenant, il suffisait de la laisser sécher. L'air sentait la paille, les feuilles sèches, les granges ouvertes. Descendu du tracteur, Auguste racontait la vie d'avant en mangeant son fromage de chèvre : les foires, les banquets, les lessives au bord du Thézou, les charrettes, les chevaux, une manière de vivre que Sébastien n'avait jamais connue.

— Avant le tracteur, expliquait Auguste, il fallait couper à la faux, écarter, laisser sécher, monter les meules, et charger sur la charrette. On mettait parfois huit jours et il était rare qu'on échappe aux orages. Aujourd'hui, en trois jours, c'est fini. Mais les foin, malgré tout, c'était une fête : l'occasion de se réunir, de manger tous ensemble, et de rentrer le soir, dans la nuit tombante, sous les étoiles, au pas de l'homme.

Chaque fois qu'Auguste parlait, Sébastien, lui, revoyait les rues noires de Choisy, les voitures, les camions, l'école aux murs couverts de graffitis close sur elle-même, la salle de classe aux volets cassés, l'immeuble de briques rouges où il vivait les derniers temps, les lumières des grands magasins dans la pluie de l'hiver, et, malgré de réels efforts d'imagination, il ne parvenait pas à entrevoir ce qu'Auguste évoquait. Ces deux mondes n'étaient pas superposables. Ils étaient trop différents pour être

rapprochés, même par l'imagination. Auguste le comprenait, hochait la tête d'un air accablé, mais continuait à raconter tout de même. Sébastien savait combien les mots de son grand-père étaient précieux, mais lui, ce n'était pas du passé dont il avait besoin : c'était d'un présent paisible et sans menace.

Depuis son retour de Toulouse, il se sentait plus fort, moins en danger, et cela grâce au professeur, à Cyprienne, mais aussi grâce à Auguste qui feignait d'avoir oublié la maladie. Ils n'avaient plus reparlé des hellébores d'hiver, puisqu'il allait guérir.

ILS rentraient, ce matin-là, vers 10 heures, dans la paix bleutée de juin, quand les jambes de Sébastien s'effondrèrent sous lui. Il tenta de saisir une branche de noisetier, ses mains battirent l'air, puis il se sentit tomber dans un puits sans fond. Quand il rouvrit les yeux, il rencontra le regard éperdu d'Auguste penché sur lui. L'ombre qui y régnait lui fit plus peur que le néant dans lequel il avait été plongé pendant une minute et, pour la fuir, il se redressa vivement, s'assit en répétant :

— C'est rien, Auguste, c'est rien.

Il fit un effort sur lui-même pour se relever, y parvint, se remit à marcher sur le chemin, prêt à tout pour ne plus voir ce regard dans lequel il avait aperçu une lueur inhabituelle. Or Auguste n'était pas homme à avoir peur de quoi que ce soit. C'était donc qu'il venait de se passer quelque chose de grave. Quelque chose qui devait être nié, refusé. Sébastien se retourna brusquement, arrêta Auguste du bras et dit :

— J'ai marché trop vite, c'est tout. Promets-moi de ne rien dire à Cyprienne.

— Il faudrait peut-être en parler au médecin.

— Non, dit Sébastien. Regarde ! ça va très bien.

Pourquoi cherchait-il à protéger Cyprienne qui incarnait la force et le courage ? Il ne le savait pas vraiment. Ce qu'il savait, c'était qu'il ne voulait jamais plus apercevoir un regard aussi désespéré, ni ressentir cette impression d'immense solitude qui l'avait submergé à l'instant où il était revenu à lui.

— Promets-le-moi, répéta-t-il.

— C'est promis, fit Auguste, du bout des lèvres.

Il s'était repris, avait retrouvé une apparence normale. Et même la force de sourire et de dire :

— Dépêchons-nous de rentrer. Il fait trop chaud, maintenant.

Le soleil avait effectivement effacé la rosée de la nuit. On sentait la chaleur s'épaissir au ras du sol, drainant des parfums de terre et d'écorce. Sans se concerter, Auguste et Sébastien pressèrent le pas pour retrouver le plus vite possible la fraîcheur des murs de la maison où régnait Cyprienne.

DEUX jours avaient passé. Ils avaient pris l'habitude de s'asseoir sous le tilleul, le soir, après le repas, pour attendre la nuit. Sébastien se tenait entre Auguste et Cyprienne, là, au terme de ces interminables journées de juin qui n'étaient que chaleur et lumière. L'air sentait le fenil et la paille sèche. Le ciel verdissait avant de tourner au rose, puis au rouge, à mesure que la nuit avançait. Il n'y avait pas un bruit autour d'eux, sinon, parfois, très loin, dans une ferme, l'aboïement d'un chien accueillant son maître au retour des champs. Ils écosaient des petits pois ou équeutaient des haricots verts du jardin de Cyprienne, et Sébastien trouvait dans ces gestes qu'il venait d'apprendre une paix, une sécurité dont il ne pouvait plus se passer.

Il n'avait pas eu d'autre malaise, mais le souvenir de son plongeon dans le néant lui revenait parfois à l'esprit. Auguste, pourtant, avait tenu sa promesse. Il n'avait rien dit à Cyprienne qui n'aurait pas manqué d'emmener aussitôt son petit-fils à Toulouse. Sébastien, cependant, constatait que son grand-père était plus inquiet qu'auparavant et que s'il avait choisi de se taire, c'était par loyauté envers lui, pour tenir sa promesse.

Ce soir-là, juste après le repas, alors qu'ils s'apprêtaient à rejoindre leur banc, un homme arriva, qui lança joyeusement :

— Salut, la maison !

— Salut, Baptiste ! répondit Auguste.

C'était un gros homme, vêtu d'un pantalon gris et d'un maillot de corps blanc, sans manches, qui laissait apparaître des bras monstrueux. Il broya la main d'Auguste, puis celle de Sébastien, et salua Cyprienne d'un signe de tête distant, comme s'il existait entre eux un contentieux. Sébastien apprit qu'il s'agissait de l'ancien boulanger. Il souffrait d'albuminurie chronique et se faisait soigner par Auguste, car les médicaments chimiques, prétendait-il, l'empoisonnaient. Cyprienne marmonna en s'occupant à nettoyer sa cuisinière, tandis qu'Auguste entraînait le boulanger dehors, pour lui épargner les foudres de sa femme. Sébastien les suivit. Les deux hommes parlèrent un moment de la chaleur accablante, puis Auguste alla dans son appentis chercher la bouteille de vin d'oignon qu'il avait préparée pour le boulanger.

— Pas plus de quatre cuillerées à café par jour, précisa-t-il en revenant.

— Mais oui, mais oui, fit Baptiste. Ne t'inquiète pas, Auguste, j'ai pas envie d'aller manger les pissenlits par la racine.

Les deux hommes discutèrent encore un moment des affaires du village, des foins qui avaient été rentrés sans pluie, puis Baptiste, qui sentait le moment proche où Cyprienne, après avoir fait sa vaisselle, allait les rejoindre, leur serra la main et s'en alla.

— C'était ton deuxième métier, de soigner les gens ? demanda Sébastien.

— Oh ! répondit Auguste, ce n'était pas un métier, tu sais.

— Parce que tu ne gagnais pas d'argent ? demanda Sébastien qui avait remarqué que le boulanger n'avait pas payé la bouteille.

— Non, je ne me suis jamais fait payer.

— Pourquoi ?

— Parce qu'elles ne me coûtent rien à moi, ces plantes et ces fleurs. Seulement la peine de me baisser pour les ramasser.

— Il faut aussi les préparer, observa Sébastien.

Auguste, un instant, parut songeur, puis il murmura :

— Pourquoi voudrais-tu que je fasse payer ce que le bon Dieu nous donne gratuitement ?

Sébastien en resta stupéfait. Ils avaient parlé du paradis, de la mort, mais jamais du bon Dieu. Or Auguste y croyait, au bon Dieu. C'était évident, après ce qu'il venait de dire.

— Tu le vois comment, toi, le bon Dieu ? demanda Sébastien.

— Oh ! Je ne sais pas trop.

— Il est là pour nous protéger, n'est-ce pas ?

— Oui, répondit Auguste qui commençait à redouter le tour que prenait la conversation.

— Alors pourquoi permet-il qu'il y ait des enfants malades ?

Auguste se gratta le crâne de l'index, réfléchit un instant, répondit :

— Il ne peut pas être partout ; c'est tellement grand le monde.

C'était là un argument indiscutable, en tout cas la réponse que Sébastien attendait. Ils demeurèrent un instant silencieux, tandis que la nuit de juin refermait sur eux ses bras de velours.

Le lendemain, ainsi qu'elle l'avait exigé, Sébastien dut aider Cyprienne au jardin. Pendant le petit déjeuner, alors qu'Auguste projetait d'aller marcher sur les collines, elle n'en avait pas

démordu. Dorénavant, Sébastien resterait près d'elle, au lieu de s'épuiser à courir les champs et les prés.

Ce jardin était méticuleusement entretenu et nul n'y entrait sans sa permission. Elle y faisait pousser des salades, des tomates, des poireaux, des oignons, du céleri, des pommes de terre, des petits pois et des haricots verts dont c'était la pleine saison. Il fallait en ramasser tous les jours, pour en manger, certes, mais aussi pour en vendre aux marchés de Gourdon. Au fond, devant la haie, un lilas achevait de donner des fleurs, tandis qu'un chèvrefeuille enveloppait d'un jaune et d'un vert pastel la cabane où l'on rangeait les outils.

Cyprienne, qui souffrait du dos pour avoir vécu courbée vers la terre depuis toujours, installa le sac de jute sur lequel elle s'agenouillait et invita Sébastien à venir l'aider. Il n'aimait pas la voir ainsi agenouillée. Il l'imaginait dans son enfance, faible et corvéable à merci, et cette pensée lui était douloureuse. Il aurait bien aimé le lui dire, mais il n'osait pas.

Ils étaient ainsi occupés depuis une heure, quand Sébastien, brusquement, se mit à saigner du nez. Pas d'une seule narine, mais des deux, comme cela lui était arrivé à plusieurs reprises déjà. En même temps, il se mit à grelotter, à avoir froid, très froid. Vite, elle le conduisit dans la maison où elle le fit coucher, une serviette sur le nez, le couvrant d'une épaisse couverture.

— C'est rien, Cyprienne, tenta-t-il de la rassurer.

Le visage de sa grand-mère avait pris un masque dur, méconnaissable. De la chambre, il l'entendait marmonner dans la cuisine, tandis qu'elle changeait de serviette, l'humidifiant d'eau froide. Dès qu'elle revenait, il sentait son regard grave posé sur lui, et il tentait de lui sourire, mais elle ne se déridait pas.

— Je vais appeler le médecin, dit-elle.

— Mais non, c'est pas la peine.

Elle attendit encore une dizaine de minutes et, comme le saignement ne s'arrêtait pas, elle s'en fut téléphoner. Sébastien l'entendit parler, puis raccrocher. Elle revint dans la chambre, les sourcils froncés, demanda avec une inquiétude mal dissimulée :

— Tu as encore froid ?

— Non, un peu moins.

En réalité, il n'avait jamais eu aussi froid.

Elle s'assit sur une chaise, près de lui, comme elle le faisait à Toulouse.

— C'est rien, répéta-t-il. Ça passe.

— Hé ! Bien sûr que ça va passer ! fit-elle d'une voix exagérément ferme.

Le médecin arriva en même temps qu'Auguste. Il se montra rassurant : tout cela était normal, mais il allait quand même le signaler au professeur B., puisqu'un nouveau voyage était prévu bientôt. Une fois l'hémorragie stoppée, il repartit en recommandant à Sébastien de ne pas s'exposer au soleil. L'enfant en avait bien envie, pourtant : il avait l'impression que le froid le quitterait définitivement.

Une fois levé, il s'installa à table avec Auguste, qui n'avait pas déjeuné.

— C'est bien la peine de le garder avec toi ! reprocha-t-il à Cyprienne.

Elle ne répondit pas, fouilla dans ses placards à la recherche d'une casserole, pour y verser ses petits pois.

— Tu crois que c'est bon pour lui, de le faire pencher sur tes haricots verts ? reprit Auguste.

— Oh ! Que tant d'affaires ! se rebella-t-elle. C'est mieux, peut-être, de lui faire ramasser des herbes qui ne servent à rien ?

— Avec moi, au moins..., reprit Auguste, puis il s'arrêta.

Il venait de penser au malaise de son petit-fils la veille et comprit qu'il allait mentir. Le silence envahit la cuisine.

— Demain soir c'est la Saint-Jean, dit-il. Tiens-toi prêt. Je compte sur toi.

La peur, lentement, s'en allait. Elle disparut complètement quand Auguste ajouta :

— Ce soir, on ira pêcher à la sauterelle. Avec les foin, les truites s'y sont habituées. Viens, on va préparer les lignes.

Sébastien se leva et le suivit vers l'appentis, où la chaleur, prisonnière des tuiles, le réchauffa en un instant. Il lui sembla alors que le sang se remettait à circuler dans ses veines, qu'il était de nouveau sensible à la chaleur de l'été.

LA nuit de la Saint-Jean était belle, auréolée de magnifiques étoiles filantes. Ils avaient réussi à échapper à Cyprienne qui avait soupiré, de guerre lasse :

— N'allez pas trop loin, et rentrez avant une heure du matin.

Ils s'étaient dirigés vers la plaine, le long des chemins où la lune coulait en ruisseaux de lait. Ils avaient marché lentement, au milieu des parfums lourds qui se levaient en nappes sous leurs pieds, accompagnés par le chant des grillons. Auguste avait fait provision de sauge, de mélisse, de mauve et de grande berce.

Comme à son habitude, il avait expliqué à Sébastien à quoi elles lui servaient, puis ils s'étaient assis en bordure d'un pré pour se reposer avant de revenir vers le village.

Des chauves-souris griffaient l'ombre au-dessus d'eux. La nuit crépitait d'étoiles, bercée par le chant des grillons qui devenait de plus en plus intense. Sébastien ferma un instant les yeux, se demanda s'il avait déjà connu une telle paix. À Paris, il ne pouvait pas laisser la fenêtre ouverte à cause du bruit des voitures et des trains. Ici, il avait appris à goûter les nuits de juin. Il appréciait cette sensation d'être enveloppé dans une soie tiède, de ressentir par tous les pores de la peau les parfums, les murmures qui sortaient de la terre assoupie ou descendaient du ciel.

Il rouvrit les yeux, aperçut le dernier trait d'une étoile filante, demanda :

— Dis, Auguste, est-ce que tu crois que les étoiles sont habitées ?

— C'est bien possible, fit Auguste, sans véritable conviction.

— Est-ce que tu crois que nous irons dessus un jour ?

— Peut-être bien. Pas moi, en tout cas, mais toi tu pourras sans doute monter dans une fusée.

— Tu n'en as pas envie ?

— Oh ! Moi, je suis bien ici.

Ils se turent. Le panier d'Auguste, au milieu d'eux, embaumait. Tout semblait immobile, figé dans une contemplation muette de la nuit et du monde. Seul le froissement des feuilles, par instants, troublait le silence, puis, de nouveau, s'éteignait. Alors, dans cette vie délicieusement suspendue, Sébastien eut l'intuition de ce qu'il cherchait à comprendre depuis le début de juin. Au cœur de ces nuits-là, le temps s'arrêtait. Il n'y avait ni passé, ni futur, ni le moindre danger. Une sorte d'éternité délivrait les vivants. Un bien-être dans lequel il aurait voulu se fondre à tout jamais.

Ils demeurèrent silencieux un long moment, puis Auguste parut s'éveiller d'un songe et s'exclama :

— Vite ! Il est tard. Cyprienne va s'inquiéter.

Ils rentrèrent à pas pressés, entre les haies vives où les merles, dérangés, protestaient en s'enfuyant.

Cyprienne les attendait sous le tilleul, immobile. Contrairement à ce qu'ils redoutaient, elle ne leur fit aucun reproche. Son visage, que Sébastien apercevait dans la lueur de la lune, paraissait très doux. Elle murmura :

— Il faut aller dormir, à présent.

Et, sans laisser à Sébastien le temps de répondre, elle se leva et se dirigea vers la maison. Après l'avoir embrassée, Sébastien gagna sa chambre, se coucha, mais laissa la fenêtre ouverte. Le chant des grillons dans le pré l'accompagna jusqu'aux rives du sommeil, puis un bruit de voix dans la chambre d'à côté le réveilla. Il tendit l'oreille, comprit que c'était Cyprienne qui parlait, crut qu'elle faisait toujours les mêmes reproches à Auguste, et il se leva, ouvrit sans bruit la porte de sa chambre, fit un pas dans le couloir.

— Vendre ! Vendre ! disait Auguste, je veux bien, moi, mais qui va acheter ? Plus personne n'en veut, des terres, tu le sais bien.

— Et le fils Chassagne ?

— Il ne peut même pas payer les loyers de celles qu'il loue.

— Alors ? Comment allons-nous faire ?

— J'en sais rien, moi !

Comme l'une des voix se rapprochait de la porte, Sébastien battit précipitamment en retraite et se hâta de se glisser sous son drap. Auguste et Cyprienne avaient des problèmes d'argent, c'était évident. Sans doute à cause de lui, de tous ces voyages à Toulouse, de ces repas qu'en temps normal, sans doute, Cyprienne n'avait pas l'habitude de préparer. Sa mère ne participait-elle pas aux frais que sa présence occasionnait ? Cyprienne payait le médecin lors de ses visites. Elle payait aussi les médicaments. Sébastien se sentit coupable, se promit d'écrire à sa mère dès le lendemain, parvint enfin à retrouver le sommeil.

Au matin, quand il se leva, Cyprienne n'était pas là. Seul Auguste l'attendait dans la cuisine. Il prépara le déjeuner de Sébastien qui demanda :

— Où est Cyprienne ?

— Elle est allée à Gourdon.

Et, comme Sébastien levait vers lui un regard d'incompréhension :

— Elle travaille chez un maraîcher en cette saison. Deux ou trois jours par semaine.

— C'est vrai ? demanda Sébastien, étonné.

— Bien sûr que c'est vrai.

— Elle travaillait avant que j'arrive ?

— Non, c'était pas encore la saison.

— Et pourquoi elle travaille ? fit Sébastien qui regretta aussitôt sa question.

Auguste, qui, se sentant coupable, s'était troublé, répondit :

— Elle a toujours aimé ça : les serres, les jardins, les légumes. Même quand on avait toutes les terres en exploitation, elle allait parfois à la journée chez ce maraîcher.

— Et le jardin, ici ?

— On s'en occupe à ce moment-là le matin de bonne heure et le soir.

— Et quand il faudra aller à Toulouse ?

— Ne t'inquiète pas : elle ne travaille à Gourdon que si elle veut bien.

Le regard de l'enfant croisa celui d'Auguste. Il comprit qu'il ne devait pas aller plus loin. Il trempa son pain dans le bol de café au lait, mangea en silence. Auguste s'affairait maintenant devant l'évier, lui tournait le dos. Sébastien dit brusquement :

— Dès que j'aurai l'âge, je les reprendrai, les terres.

Il crut qu'Auguste n'avait pas entendu.

— Tu entends, Auguste ? Moi, je resterai ici, et je reprendrai les terres dès que je le pourrai.

— Oui, oui, j'entends !

— Et alors ? Tu ne dis rien ?

— Oh ! Tu sais, maintenant, c'est devenu bien difficile.

— Mais tu serais content si je restais ici ?

— Ah ! Si c'était possible, je serais très content, oui.

Comme le grand-père s'affairait toujours devant l'évier et ne se retournait pas, Sébastien sortit dans la cour inondée de lumière, s'assit sur le banc, regarda les prés qui fumaient doucement sous le soleil. Il se demanda si Cyprienne travaillait à l'ombre, puis il la revit agenouillée dans le jardin, et quelque chose se noua dououreusement en lui.

5

ON était à la mi-juillet et l'été était toujours aussi beau. La mère de Sébastien était venue à Millac à la suite de sa lettre, avait proposé de l'argent à Cyprienne, mais celle-ci, comme offensée, avait refusé. À Toulouse, les analyses se révélaient bien meilleures, mais Sébastien avait perdu presque tous ses cheveux. Cyprienne avait promis de l'emmener au marché de Gourdon pour lui acheter une casquette. Il avait été entendu

qu'ils s'y rendraient tous les trois le samedi suivant, et Sébastien avait attendu le matin du départ avec impatience.

Le grand jour était arrivé et ils roulaient dans le petit matin où erraient çà et là des écharpes de brume que le soleil transperçait. La ville, qui se trouvait sur une colline, baignait dans une lumière chaude. Il fallut transporter les cagettes de légumes jusqu'à l'endroit où Cyprienne semblait avoir ses habitudes : sur le trottoir entre le boulevard et le mur des remparts où se trouvaient déjà des marchands ambulants. Quand ce fut fait, Cyprienne leur suggéra de faire un tour en ville, et elle demeura devant ses légumes.

— Revenez dans une heure, dit-elle, et je l'emmènerai acheter sa casquette.

Sébastien s'éloigna en compagnie d'Auguste, mais ils ne purent aller bien loin. Auguste ne cessait de s'arrêter pour serrer la main des hommes qu'il croisait et, le plus souvent, entamait la conversation. Sébastien s'en amusa, en fut flatté : on semblait porter beaucoup d'estime à son grand-père. Auguste ne put échapper aux manifestations de reconnaissance d'un homme qu'il avait soigné trois ans auparavant et qui l'entraîna au café, malgré ses protestations.

— J'en ai pas pour longtemps, dit-il à Sébastien. Attends-moi là une minute.

Sébastien s'assit sur un mur et attendit beaucoup plus d'une minute en observant les gens autour de lui. Passaient des paysans reconnaissables à leurs vêtements usagés, à leur manière de se déplacer sans hâte, leur façon de se saluer d'une lourde poignée de main. Les gens de la ville, mieux vêtus, plus pressés, s'adressaient plutôt un signe de tête ou un sourire. Sébastien s'aperçut que beaucoup le regardaient, intrigués par son crâne presque chauve. Il y avait d'abord dans leurs yeux une lueur d'incompréhension, puis, aussitôt après, lui sembla-t-il, de pitié. Il se sentit très mal. En apercevant des garçons de son âge, il se cacha derrière un arbre, fut soulagé quand Auguste réapparut en lui disant :

— Pas un mot à Cyprienne ! Le café, elle aime pas ça.

— Oui, Auguste, ne t'inquiète pas.

Un peu plus loin, Auguste acheta des pointes et du fil de fer, et bientôt, après avoir fait le tour entier du boulevard, ils retrouvèrent Cyprienne qui s'impatientait.

— Allez, viens ! dit-elle à Sébastien, tandis qu'Auguste s'installait derrière les cagettes.

À une centaine de mètres de son étal, ils entrèrent dans une boutique où l'on vendait des chapeaux et des casquettes. Sébastien en fut consterné : jamais il ne pourrait porter l'une des casquettes que l'on trouvait ici et qui semblaient uniquement destinées à des vieux. Il protesta d'abord timidement, puis accepta d'en essayer une, mais le résultat était affligeant. Cyprienne finit par comprendre. Elle prétexta un prix trop élevé pour ressortir et demanda, une fois sur le trottoir :

— Et maintenant ? Comment va-t-on faire ?

— Je sais où aller, dit Sébastien qui avait repéré un magasin de sport un peu plus loin.

D'abord elle refusa, puis elle finit par se laisser convaincre, mais il eut l'impression qu'elle ne tenait pas à se rendre dans cette direction. Elle le suivit de mauvaise grâce et il put lui montrer dans la vitrine une casquette de base-ball, de couleur bleue, qui lui fit pousser des hauts cris.

— C'est une casquette, ça ? s'exclama-t-elle.

— Pour les jeunes, oui.

Elle le dévisagea un instant, et son visage s'éclaira. Elle venait de se rappeler que son petit-fils avait dix ans et qu'il ne pouvait pas avoir oublié la grande ville. Elle vérifia cependant le prix avant de pousser la porte et, une fois à l'intérieur, elle reconnut facilement que c'était la casquette qu'il lui fallait. Elle paya avec précaution, sortant lentement les billets de son porte-monnaie comme tous ceux pour qui le moindre franc compte, puis ils s'en allèrent, Sébastien arborant fièrement sa casquette.

À peine avaient-ils fait trois pas qu'une voix interpella la grand-mère :

— Cyprienne ! S'il vous plaît.

Elle eut une hésitation, fit comme si elle n'avait pas entendu alors que l'enfant, lui, s'était arrêté. La femme qui avait hélé Cyprienne était habillée d'un tailleur élégant de couleur verte, comme il en avait vu à Paris, dans les beaux quartiers. Elle portait aussi de fines lunettes d'argent, et souriait. Pourquoi Cyprienne paraissait-elle si contrariée ? Elle s'approcha, le visage fermé, salua d'un signe de tête.

— Je voulais vous dire, fit la femme au tailleur : la semaine prochaine, je préférerais que vous veniez le mardi au lieu du mercredi.

— C'est entendu, fit Cyprienne d'une voix froide. Au revoir, madame.

Et elle fit volte-face, au grand étonnement de Sébastien,

qui s'attendait, comme avec Auguste, à une longue conversation. Il songea que cette femme-là ne ressemblait pas du tout à une maraîchère, mais il n'eut pas le loisir de s'attarder sur cette constatation, car Cyprienne marchait devant lui sans se retourner.

Au moment où ils retrouvèrent Auguste, Cyprienne paraissait toujours aussi contrariée. Auguste demanda ce qui se passait, mais elle ne lui donna pas d'explication. Il restait encore quelques légumes dans les cagettes.

— On attend jusqu'à 11 heures, dit Cyprienne, vous pouvez repartir, si vous voulez.

Auguste prétendit avoir oublié d'acheter des semences et invita Sébastien à le suivre. Celui-ci refusa, demeura près de Cyprienne, comme s'il sentait qu'elle avait besoin de lui. Il comprit cependant qu'elle aurait préféré rester seule, faillit courir derrière Auguste, puis y renonça, songeant toujours à la femme au tailleur vert...

— Pourquoi tu me regardes comme ça ? fit-elle vivement. Elle ne te plaît pas, ta casquette ?

— Si, elle me plaît beaucoup.

— Alors ? Qu'est-ce que tu me veux ?

— Rien, Cyprienne, rien.

Il se demandait pourquoi elle était si fort en colère — plus, lui sembla-t-il, contre elle que contre lui. Des ménagères en robe ou tablier à fleurs achetèrent la presque totalité des légumes. Cyprienne faisait disparaître prestement les pièces et les billets dans sa poche, remerciait, reprenait son attitude d'attente butée. Sébastien finit par s'éloigner, quand soudain, la voix d'Auguste se fit entendre :

— On s'en va.

Sébastien aida à porter les cagettes vides dans la voiture, qui, aussitôt après, se fraya difficilement un passage dans la cohue. Enfin elle s'engagea sur le boulevard qui sortait de la ville et pénétrait dans la campagne.

Dès qu'il rentra dans la maison, Sébastien retrouva son univers familial. Cyprienne, en se mettant à la cuisine, s'était détendue. Auguste, au-dehors, déchargeait la voiture. Il était un peu plus de midi. Sébastien passa dans la salle de bains pour examiner sa casquette dans la glace. Il avait l'air d'un vrai champion américain. Quand il revint vers la cuisine, Auguste lui lança en riant :

— J'achèterais bien la même, moi.

— C'est ça, fit Cyprienne en posant une salade de tomates sur la table, et tu pourrais aussi mâcher du chewing-gum, comme ça nous serions bien lotis.

Auguste haussa les épaules d'un air résigné. Mais tous les deux riaient et Sébastien, tout à coup, se sentit mieux : il avait retrouvé l'atmosphère dont il avait besoin pour oublier la neige et la peur qu'il redoutait tant.

Le séjour suivant à Toulouse fut très pénible. Satisfait des résultats obtenus grâce au protocole qu'il avait mis au point, le professeur avait légèrement augmenté les doses du traitement.

— Il le faut, mon garçon, dit-il à Sébastien, nous sommes sur la bonne voie.

Les vomissements, cependant, épuisaient Sébastien. Heureusement, Cyprienne était là, qui veillait, toujours aussi forte, toujours aussi confiante. Elle demeurait bien droite sur sa chaise, fidèle sentinelle en qui Sébastien avait toute confiance. Ils partageaient de nouveau une intimité qui les rapprochait et, comme chaque fois, elle se montrait différente, se confiait plus facilement. Sébastien en profita, un soir, avant de s'endormir, pour lui poser la question qui lui brûlait les lèvres :

— À Gourdon, cette femme, qui c'était ?

— Bonté divine ! Qu'est-ce que ça peut bien te faire ?

— Tu m'as toujours dit la vérité, Cyprienne.

Elle tenta encore de lutter, finit par céder en s'exclamant :

— La vérité, la vérité, c'est qu'on n'a jamais pu mettre un sou de côté. Et aujourd'hui, on voudrait vendre des terres et on ne peut pas. Alors je fais des ménages.

— Des ménages ?

— Oui, des ménages, et il n'y a pas de quoi s'en étonner : je fais le ménage chez moi, je peux bien le faire ailleurs. Ça ne donne pas de boutons.

Comme à son habitude, elle avait haussé la voix, s'était redressée et ses yeux lançaient des éclairs.

— C'est pas une affaire, ajouta-t-elle en haussant les épaules. J'en ai fait bien d'autres.

— D'autres ménages ?

— Mais non. D'autres travaux. Surtout quand j'étais jeune.

— Justement, fit Sébastien.

— Justement quoi ?

— Aujourd'hui, tu pourrais te reposer un peu.

— C'est de ne pas travailler qui me fatigue. Et aussi de parler pour ne rien dire.

Sébastien n'insista pas. Il s'en voulut, au contraire, de l'avoir poussée dans ses derniers retranchements, d'avoir une fois de plus touché ce qu'il y avait en elle de meilleur et qu'elle tentait de dissimuler farouchement. Comme pour se faire pardonner, ce soir-là, il parla de sa vie en banlieue, lui révéla ses petits secrets : des devoirs copiés sur ceux de son voisin, une fille prénommée Sarah dont il était amoureux, des bonbons achetés avec l'argent destiné aux tickets de métro.

— Tu es un drôle d'énergumène ! s'écria Cyprienne, mais elle ne parut pas s'en formaliser.

Par une sorte d'accord tacite, ils ne parlaient plus de la maladie. Ils écoutaient le professeur mais ne commentaient pas ses paroles. Sébastien savait combien les questions les plus graves qu'il posait au début ébranlaient aussi bien Cyprienne qu'Auguste. Il avait décidé de les préserver le plus possible d'une souffrance qu'il devinait trop bien. En revanche, il ne comptait pas faire crédit à Auguste de son mensonge au sujet du travail de Cyprienne. Auguste avait parlé d'un maraîcher. Il y avait là quelque chose qu'il ne s'expliquait pas et qu'il saurait tirer au clair.

Aussi eut-il hâte de retrouver le village, mais aussi Auguste avec qui il avait des comptes à régler. Celui-ci parut le deviner car il évita, les premiers jours, de se retrouver seul avec son petit-fils. Puis un matin, prétextant un travail urgent, il lui demanda s'il ne voulait pas emmener seul les vaches dans le grand pré, et Sébastien, très fier, accepta.

Les vaches connaissaient le chemin. Cent mètres après le village, elles tournèrent d'elles-mêmes à droite pour s'engager dans un sentier entre deux haies d'églandiers. Il n'y avait aucun bruit, excepté le pas des bêtes et leur souffle puissant qui exhalait une épaisse buée. Sébastien marchait derrière elles, son bâton de buis à la main, les encourageant de la voix.

« Tu refermes la barrière et tu reviens tout de suite », avait dit Auguste.

Il fallut à peine dix minutes à Sébastien pour atteindre le pré et remplir sa mission. Il s'assit alors sur un tronc qui avait été coupé près de la barrière et se sentit tout à coup écrasé par quelque chose dont il sentit confusément la gravité. L'idée de la maladie et du danger, en ces lieux, lui parut insupportable. Il eut peur et se mit à courir follement vers le village.

Une fois dans la cour, il se réfugia dans la grange, où l'odeur du foin lui fit du bien. Il se calma, retrouva son souffle, s'essuya le front, bien décidé à taire à Cyprienne cette angoisse.

AUGUSTE revint à midi, ce jour-là, alors que Sébastien et Cyprienne l'attendaient pour déjeuner. Dès qu'il apparut sur le seuil, Sébastien le trouva changé : il n'avait plus un seul cheveu sur la tête, notamment au-dessus des tempes, là où, ce matin encore, il lui en restait quelques-uns.

— Il fait tellement chaud, dit-il en s'asseyant, que je suis allé chez le coiffeur.

Cyprienne haussa les épaules d'un air accablé et lança :

— Que tant de grimaces !

Auguste n'en perdit pas pour autant son sourire. Il s'installa face à Sébastien, à sa place habituelle, souffla :

— On est mieux comme ça ! Plus je vieillis, moi, et moins je supporte la chaleur.

Sébastien rencontra son regard mais ne put le soutenir, dévasté qu'il était par la lueur qui y brillait. Elle illuminait quelque chose de rare et d'immense, qui se situait entre le chagrin et le courage, le désespoir et la confiance. Et par-dessus tout, elle avouait le désir de se faire pardonner un mensonge, une faiblesse, le regret, sans doute, de n'être pas assez fort pour tenir ferme la barre dans un océan de souffrance.

— T'as rien trouvé d'autre ? fit Cyprienne en s'asseyant à son tour. Si tu continues, il faudra bientôt t'enfermer.

Et tout à coup elle se mit à rire, mais à rire si fort, si sincèrement, comme jamais Sébastien ne l'avait entendue, qu'elle déclencha aussi le rire d'Auguste, et finalement, après qu'il eut relevé la tête, celui de Sébastien, soulagé.

— Oh ! Qu'il est bête, cet homme ! répéta Cyprienne. Mais qu'est-ce que j'ai fait au bon Dieu pour me trouver acoquinée avec un façonnier pareil ?

— Attendez ! C'est pas tout, fit Auguste en se levant.

Il sortit, disparut durant quelques secondes, et réapparut avec, vissée sur la tête, la même casquette que celle de Sébastien.

— Pauvre de moi ! gémit Cyprienne, mon homme est devenu fou. Pose ça tout de suite que tu me fais dépit. C'est une casquette pour les jeunes, ça, pas pour un vieux balourd comme toi.

— Je l'ai achetée, je la porte, fit Auguste en s'asseyant.

Sébastien en restait bouche bée.

— Comment tu me trouves, toi ? fit Auguste.

Sébastien grimaça un sourire.

— Pas mal, dit-il.

— J'ai bien vu comment les filles me regardaient, fit Auguste.

— Bon, fit Cyprienne, mangeons, ça nous fera moins de mal que d'entendre ça.

Sébastien hésitait entre le rire et les larmes. Auguste aussi, sans doute, mais il le cachait bien. Cyprienne haussa les épaules, grommela des qualificatifs de son invention, fut secouée de fous rires brefs, et finit par soupirer :

— Bonté divine ! Viêrge Marie ! Ayez pitié de cet homme qui n'est plus le mien.

— En tout cas, armés comme on est maintenant, le soleil ne nous fera pas peur. Pas vrai, Sébastien ?

— Le soleil t'a déjà tapé sur la tête : le mal est fait, dit Cyprienne en se levant pour aller chercher le plat de tomates et d'aubergines.

Auguste haussa les épaules mais ne répondit pas. Il souriait d'un air satisfait, et rien n'aurait pu effacer ce sourire.

— En tout cas, fit Cyprienne en posant le plat sur la table, casquette ou pas, le petit ira faire la sieste comme d'habitude. Avec cette chaleur, il faut se tenir à l'ombre.

Il n'était pas question de protester. Ils se mirent à manger en silence, et le regard de Cyprienne courut de l'un à l'autre, tantôt accablé, tantôt indulgent. Chaque fois que Sébastien relevait la tête, il apercevait le visage rond d'Auguste dans lequel le bleu des yeux répondait à celui, plus foncé, de la casquette. La même lueur chaude, désarmante, brillait toujours dans ce regard, et Sébastien se dit qu'il ne lui ferait pas le moindre reproche au sujet de son mensonge. Qui pouvait en vouloir à un homme pareil ?

À son réveil, la première chose qui lui vint à l'esprit fut le rire de Cyprienne apercevant Auguste avec sa casquette, et il se sentit bien. Il ne se leva pas, cependant, car il savait qu'il faudrait faire « quatre-heures » et il n'avait pas faim. D'ailleurs, depuis quelques jours, manger était devenu pour lui un supplice. Il ne parvenait pas à avaler les bouchées qu'il gardait longtemps dans la bouche, taraudé qu'il était par une envie de vomir persistante. Le professeur lui avait expliqué que tout cela était normal, mais ces nausées si fréquentes lui faisaient par instants douter d'être sur le chemin de la guérison.

Pour échapper à toutes les questions qui l'obsédaient, il se résigna à se lever et ne put échapper à la tartine de confiture de

prunes qu'avait préparée Cyprienne. Muni de ce viatique encombrant, il s'en fut rejoindre Auguste dans la remise et en profita pour se débarrasser de son pain en le jetant aux poules. Ce n'était pas la première fois. Il en avait honte, mais n'avait trouvé aucune autre défense. Cyprienne ne voulait rien entendre.

— Allons au bord de l'eau, dit son grand-père quand Sébastien l'eut rejoint. On aura moins chaud.

Il régnait dans la remise une odeur épouvantable.

— N'aie pas peur, fit Auguste, c'est de la viande avariée.

— Qu'est-ce que tu veux en faire ?

— C'est pour pêcher les écrevisses.

Auguste ajouta aussitôt :

— Pas un mot à Cyprienne, surtout, parce que la pêche est fermée. On partira sans qu'elle nous voie.

— Et ça, qu'est-ce que c'est ? demanda Sébastien en découvrant des mailles de filet cerclées d'une tige de métal.

— Des balances pour les écrevisses. Tu verras. Je t'expliquerai.

Auguste rassembla tout son attirail, ajouta :

— Il faut aussi emporter les lignes à truites.

— Mais pourquoi ? Puisqu'on va pêcher les écrevisses ?

— Parce que c'est fermé, l'écrevisse. Ça n'ouvre qu'un jour dans l'année, au mois d'août. Et ce jour-là, il y a belle lurette qu'il n'y en a plus dans le ruisseau.

— Pourquoi ?

— Parce que tout le monde les pêche avant, pardi.

— Et Cyprienne le sait que tu les pêches quand c'est interdit ?

— Elle le sait mais elle en raffole. Alors elle fait semblant de ne pas savoir. Le tout est de partir sans qu'elle voie les balances.

— Et les gendarmes ?

— Il fait trop chaud. Ils ne sortent que le matin en cette saison. Va voir un peu où se trouve Cyprienne.

Sébastien sortit de la remise, fit le guet pendant qu'Auguste, ayant chargé son sac puant sur une épaule, s'échappait par l'angle du jardin. Portant les lignes autorisées, l'enfant le rejoignit dans le chemin qui était séparé du jardin par une haie couverte de baies rouges. Ils s'enfuirent comme des voleurs, en courant.

AUGUSTE et Sébastien traversèrent le ruisseau pour ne pas risquer d'être aperçus de la route. Auguste coupa alors une longue branche qui se terminait en forme de fourche et expliqua à

l'enfant qu'elle lui servirait à poser les balances dans l'eau sans faire de bruit. Il fixa un morceau de viande avariée bien au centre de chacune d'elles, fit passer une longue ficelle dans la fourche, la tint de la main gauche et s'approcha de la rive. Là, après avoir écarté quelques branches, il laissa glisser la ficelle dans la fourche, et la balance descendit lentement vers l'eau. Ensuite, il noua la ficelle à une branche, et fit de même avec la deuxième balance. Il ne restait plus qu'à attendre la venue des écrevisses qui allaient être immanquablement attirées par la viande.

Ils s'assirent à l'ombre, sans oublier de poser leurs lignes à truites à portée de la main. Auguste avait repoussé sa casquette vers l'arrière, ce qui découvrait son front brillant de sueur.

— Tu n'es pas obligé de la garder, tu sais, fit Sébastien.

— Comment ça ? Une casquette pareille ? Tu crois que j'ai l'habitude d'acheter des choses dont je ne me sers pas ?

— Non, fit Sébastien, bien sûr que non.

— Ah ! bon. D'ailleurs, j'ai l'habitude, tu sais ? Avant, pour travailler dans les champs, je mettais un chapeau. Je sais pas où il est passé.

Sébastien le savait, où se trouvait ce chapeau : au-dessus de l'armoire, dans la chambre de ses grands-parents. Il l'avait aperçu en passant, un jour que la porte était restée ouverte. Il n'en dit rien, toutefois, se contentant d'approuver de la tête.

— Juillet, c'était la saison des moissons et des battages, reprit Auguste. Autrefois, la machine arrivait la veille au soir, et tous les fermiers des alentours venaient aider. On travaillait dans la poussière et le bruit. Il faisait une de ces chaleurs !

Il soupira, reprit :

— Ça ne nous empêchait pas de manger et de boire à midi et le soir. Le banquet de fin de battages se prolongeait tard dans la nuit. C'était une autre époque. On vivait mieux qu'aujourd'hui.

— Pourquoi ? fit Sébastien.

— D'abord sont arrivées les moissonneuses-batteuses, et puis on n'a plus fait de blé. On nous le payait pas assez cher. On a fait du maïs et du tabac. Avec les machines, on n'avait plus besoin les uns des autres. Tout ça s'est perdu.

Il parut reprendre conscience de la réalité, s'écria :

— Les balances !

Suivi par Sébastien, il s'approcha de la première, passa la fourche sous la ficelle en prenant soin de ne pas la secouer, regarda derrière lui pour vérifier qu'il n'y avait pas d'obstacle, puis d'un geste brusque, il souleva le tout en reculant. La balance

jaillit dans la lumière, faisant gicler des gouttes d'eau mais aussi des écrevisses qui se répandirent dans l'herbe. Sept en tout. Auguste les fit prestement disparaître dans un sac de jute, qu'il cacha dans un buisson, puis il remplaça la balance non pas au même endroit, mais un peu plus loin. Après quoi, il s'approcha de la deuxième balance, et renouvela l'opération : six écrevisses de bonne taille rejoignirent leurs congénères dans le sac.

De nouveau ils s'assirent à l'ombre pour attendre que les écrevisses s'approchent des balances. Il n'y avait aucun bruit dans la campagne accablée de soleil, sinon le bourdonnement des mouches engluées dans l'air épais et le murmure du ruisseau. Auguste dévisagea Sébastien, murmura :

— Tu n'as rien à me demander ?

— Non, Auguste, fit Sébastien, rien du tout.

Le grand-père soupira, tourna la tête vers les collines.

— Tu sais bien ce que je veux dire, commença-t-il.

Sébastien ne répondit pas.

— Ces ménages, quoi. C'est ma faute, tout ça. Je n'ai jamais pu mettre un sou de côté. J'étais toujours à courir les chemins. Et puis, quand Nicole est partie travailler en ville, je me suis dit qu'à la retraite on vendrait les terres et qu'on serait tranquilles. Et aujourd'hui, on arrive à peine à les louer, et très mal. D'ailleurs il y en a peu. Tu sais, quinze hectares en comptant les prés, ce n'est pas grand-chose. Le problème, c'est qu'à l'époque où la main-d'œuvre s'est faite rare, on a dû compenser en empruntant pour acheter du matériel. Toujours plus de matériel. Et on le paye encore. Ce n'est pas avec nos retraites qu'on peut vivre tranquilles. Tu comprends ?

— Oui, fit Sébastien, je comprends.

— Et Cyprienne fait des ménages.

— Pourquoi ne travaille-t-elle pas chez un maraîcher, comme tu me l'as dit l'autre jour ?

— C'est trop pénible. Elle a des douleurs partout. Déjà, dans le jardin, elle a du mal pour se baisser. Tu l'as vu, sans doute ?

— Oui, fit Sébastien.

— Tout ça, c'est ma faute. Je n'ai pensé qu'à vivre le présent, je ne me suis jamais inquiété de l'avenir.

Auguste soupira, sourit et ajouta :

— Voilà pourquoi je lui fais des petits plaisirs comme avec les écrevisses. Tu verras comme elle aime ça.

Il se redressa, souleva une nouvelle fois ses balances d'où

jaillirent une douzaine d'écrevisses de belle taille, les enfouit dans son sac, revint s'asseoir, reprit :

— J'ai essayé, moi, de m'embaucher chez des maraîchers, mais je ne travaille pas assez vite. C'est un travail pour les jeunes, ça. Alors on continue petitement : on vend un veau, des oies et des canards à la saison, des légumes au marché, et voilà.

Auguste enleva sa casquette, s'essuya le front, la revissa sur sa tête, reprit :

— Faut pas croire qu'on a été malheureux, tu sais. Au-dessus de nous, il y avait du soleil. Et avec Cyprienne, on en a mangé du bon pain.

Il se tut, demeura pensif un moment, puis ajouta, tout bas :

— Et quand tu seras guéri, il y en aura encore plus, de pain et de soleil, surtout si tu restes encore un peu avec nous.

— Oui, dit Sébastien. Je voudrais bien.

La pêche miraculeuse se prolongea jusqu'à 20 heures. Ils ne parlaient plus, ou à peine. De temps en temps ils se levaient pour aller s'occuper des balances, puis revenaient s'asseoir, comme assoupis dans la paix du soir, où l'on entendait seulement les hirondelles en ronde dans le ciel.

— Il faut y aller, dit enfin Auguste en se levant péniblement, comme à regret.

Ils longèrent le ruisseau, puis le traversèrent et aperçurent le village dont le clocher semblait englué dans le bleu du ciel. Le soir tombait, réveillant des odeurs d'étable, de cuisine, de jardin qu'on arrose. Sébastien marchait devant, portant les lignes, Auguste trente mètres derrière, tenant le sac où ils avaient enfoui les balances au-dessus des écrevisses.

6

LA mère de Sébastien était venue passer ses congés du mois d'août au village. Elle avait manifesté la volonté d'accompagner son fils à Toulouse, comme c'était son devoir. Sébastien en avait été contrarié, car il avait l'habitude d'affronter ces mauvais moments en compagnie de Cyprienne, mais comment refuser ?

— Je tiens à parler au professeur, avait précisé Nicole.

Ils étaient donc partis tous les deux et avaient retrouvé leur intimité de Choisy. Elle lui avait paru moins fatiguée, davantage

capable, maintenant, de faire face. Finalement tout s'était bien passé, d'autant que les contrôles effectués par le professeur avaient fait apparaître de très bons résultats.

— Je crois que nous sommes en train de gagner la partie, avait-il conclu, le dernier jour, avant qu'ils repartent.

— Nous en serons sûrs quand ? avait-elle demandé.

— Dans deux ou trois mois. Nous saurons alors s'il s'agit d'une rémission ou d'une totale guérison. Mais ne vous inquiétez pas. Tout se passe pour le mieux.

Sébastien était reparti complètement rassuré. D'ailleurs, lors de ce séjour-là, il avait mieux supporté le traitement. Aujourd'hui, il ne saignait plus du nez, n'avait plus froid et, s'il ne mangeait pas trop, ne vomissait plus. Il lui semblait qu'il avait enfin le droit d'oublier le monstre qui le menaçait depuis quelques mois, l'angoisse qui se réveillait même dans les moments les plus heureux. Il pouvait enfin profiter pleinement de l'été, de la présence de sa mère dans la maison qui l'avait vue naître.

Cyprienne était ravie d'avoir près d'elle tous les siens. Elle ne se rendait plus à Gourdon, ni le mardi ni le vendredi.

— Surtout, pas un mot à Nicole ! avait-elle dit à Sébastien la veille de l'arrivée de sa fille.

Sébastien avait promis du bout des lèvres, mais il comptait bien entretenir sa mère des difficultés d'Auguste et de Cyprienne. Il en trouva l'occasion un matin, au cours d'un petit déjeuner, alors que Cyprienne se trouvait au jardin et Auguste on ne savait où. Sébastien ne prononça pas le mot « ménages », mais expliqua la situation à sa mère qui n'en parut pas surprise :

— Ça a toujours été comme ça, dit-elle. Il ne faut pas t'inquiéter.

— Ils voudraient vendre et ils ne peuvent pas. Tu devrais leur donner de l'argent.

— Ils n'en veulent pas.

— Pourquoi ?

— Parce qu'ils n'ont jamais rien demandé à personne. Ils sont comme ça et on ne les changera pas.

Cyprienne surgit sur ces entrefaites, comme si elle avait soupçonné que l'on parlait d'elle.

— Alors, s'indigna-t-elle, vous croyez que c'est une heure pour se lever ? Dépêchez-vous, je vous attends au jardin.

Elle leur lança un regard suspicieux, repartit aussi soudainement qu'elle était apparue. Ils la rejoignirent dix minutes plus tard, l'aidèrent à ramasser ces haricots verts dont Auguste disait

qu'il en mangeait même la nuit dans ses rêves. Sébastien détestait ce travail. On avait l'impression de ne jamais en venir à bout. Chaque fois que l'on relevait les feuilles, persuadé de ne rien trouver, on redécouvrait encore des grappes.

À 10 heures, enfin, à peine libéré par Cyprien, Sébastien s'enfuit pour retrouver Auguste qui avait depuis quelque temps délaissé les herbes pour sa vigne. Il était assis sur le petit banc de pierre accolé au cabanon dans lequel il rangeait ses outils. La vieille cuve de sulfatage gisait sur le sol, à ses pieds. Auguste avait repoussé sa casquette vers l'arrière, semblait rêver. Il réagit à peine quand Sébastien apparut, constata simplement :

— Te voilà, toi. Je te croyais avec les femmes.

— Les haricots verts, c'est fini pour aujourd'hui, fit Sébastien.

— Ah ! Ne me parle pas de ces haricots verts ! s'exclama-t-il. Quelle indigestion !

Sébastien s'assit près de lui sur le banc.

— Moi aussi, j'ai fini, dit Auguste. Il était temps, parce qu'il commence à faire chaud.

Droit devant eux, on apercevait la vallée qui s'étendait sur plusieurs kilomètres avant d'autres collines, très loin, là-bas, assoupies dans une buée bleue. Les peupliers du ruisseau formaient comme une colonne vertébrale au milieu, d'où essaïmaient les carrés verts des prés et ceux, plus clairs, des champs de maïs. Il n'y avait pas un bruit, sinon, de temps en temps, l'aboïement d'un chien.

— On va cueillir des pêches avant de redescendre, dit Auguste. Tu monteras sur l'arbre maintenant que tu es guéri.

— Pas tout à fait encore, fit Sébastien.

— Mais si. Moi, je sais bien que tu es guéri.

— Et comment peux-tu en être si sûr ?

— Je le sais.

— Alors, je n'aurai pas besoin de tes roses d'hiver ? Comment tu les appelles déjà ?

— Des hellébores.

— Oui, des hellébores. Je n'en aurai pas besoin ?

— Non, je ne crois pas.

— Comment peux-tu deviner des choses comme ça ?

— Je le tiens de ma mère. Elle enlevait le feu sur les brûlures, mais aussi le mal, parfois.

— Le mal de quoi ?

— Des inflammations, des boutons, des douleurs aussi.

- Avec des herbes ?
- Non, avec les mains.
- Et toi aussi, tu peux faire ça ?
- Plus aujourd'hui.

Il y eut un silence puis Sébastien soupira :

- C'est dommage.
- Oui, c'est dommage.

Sébastien eut l'impression qu'Auguste ne lui disait pas la vérité. Il en conçut un peu d'amertume, se sentit mal.

- Tu ne veux pas essayer quand même avec moi ? fit-il.

— Je ne peux pas. D'ailleurs ça ne marche jamais avec les membres de la famille.

— Pourtant ma mère m'a dit que tu l'avais soignée, elle, d'une maladie quand elle était petite.

- Oui, c'est vrai.
- Alors, pourquoi elle et pas moi ?
- Ce n'est plus la peine.
- Et si je ne guérissais pas ?

Auguste s'était redressé. Il semblait mal à l'aise et regrettait de s'être laissé entraîner dans une telle conversation.

— Ne me mens plus, Auguste, fit Sébastien. Ne me mens plus jamais, ou alors...

Auguste soupira, s'essuya le front, tourna vers son petit-fils des yeux de source claire, murmura :

- Ta mère n'est pas ma fille.

Sébastien en resta muet de stupeur.

— On n'a jamais pu avoir d'enfant avec Cyprienne. Quand on a compris qu'on n'en aurait jamais, on a adopté Nicole. Oh ! Ça n'a pas été facile, parce que ça ne se pratiquait pas beaucoup, à l'époque, mais nous, ça nous a sauvés. Et elle aussi, sans doute.

Auguste soupira une nouvelle fois, reprit, un ton plus bas :

— On n'a jamais été si heureux qu'à ce moment-là, quand elle est arrivée. C'a été comme si le soleil entraît dans la maison. Il n'y avait plus de nuit, plus d'hiver. Du soleil, rien que du soleil.

- Et elle, elle le sait ?

- Bien sûr qu'elle le sait.

Sébastien avait encore du mal à croire à ce qu'il venait d'entendre. En même temps, il comprenait qu'Auguste avait décidé de ne plus jamais lui mentir, et une confiance nouvelle, plus forte, montait en lui.

- Merci, Auguste, dit-il.

Puis il demanda, d'une voix blessée :

— Mais pourquoi ne me l'a-t-elle jamais dit ?

— Elle a sûrement pensé que rien ne pressait. Tu n'as que dix ans.

— Et Cyprienne ? fit Sébastien qui venait de penser à leurs longues heures d'intimité à Toulouse.

— Oh ! Cyprienne, tu sais, elle n'en parle guère.

Ils se turent. Loin, devant eux, la vallée était passée de l'argent à l'or. Des ronronnements de tracteurs montaient doucement à l'assaut de la colline, puis s'éteignaient par instants, comme étouffés par la lumière. Il faisait très chaud, à présent, même à l'ombre, et le ciel semblait si vaste que son éclat pénétrait les moindres recoins de la terre et des bois.

— Il faut redescendre, dit Auguste. Viens vite, on va cueillir quelques pêches.

Il fit la courte échelle à Sébastien pour l'aider à monter sur l'arbre et il ne leur fallut pas longtemps pour remplir le petit panier d'osier que tenait Auguste.

— Tiens, mange ! dit-il à Sébastien quand celui-ci fut redescendu.

L'enfant mordit dans la pêche dont le jus tiède et sucré coula délicieusement dans sa bouche. Il trouva qu'il avait le goût de la confiance retrouvée, peut-être même celui du bonheur.

SA mère repartit sans que Sébastien trouve la force de lui parler du secret révélé par Auguste. Cyprienne, comme à son habitude, avait deviné qu'il s'était passé quelque chose entre son mari et son petit-fils. Dès qu'elle se retrouva seule avec Sébastien, elle ne manqua pas de le questionner :

— Qu'est-ce qu'il t'a raconté, Auguste, encore ?

— Rien.

— Il aurait plus manqué que ça, maintenant que tu es guéri ! fit-elle, croyant qu'il lui avait parlé de ses herbes.

Ils se tenaient dans la cuisine pour le petit déjeuner. Il sentait bien qu'elle ne le croyait pas. Heureusement, Auguste apparut et annonça, avec une ombre d'inquiétude dans la voix :

— La Rouge vient de perdre les eaux, mais je crois que le veau se présente mal. Je vais téléphoner au vétérinaire.

Cyprienne, préoccupée, sortit aussitôt. Sébastien en profita pour expédier son petit déjeuner et la rejoignit. Il aimait l'odeur de foin et de litière qui régnait dans l'étable sombre. C'était une odeur apaisante, chaude, familière, qui, chaque fois, lui donnait la sensation d'entrer dans un refuge à l'écart des tempêtes. Il

aimait aussi entendre le raclement des chaînes contre les mangeoires, le souffle épais des bêtes, le martèlement des sabots sur la paille tassée, chaque fois que les pattes se levaient pour chasser les mouches, le va-et-vient des queues le long des flancs frémissants.

La Rouge était couchée mais tournait vers Cyprienne sa tête aux grands yeux pleins d'interrogations. Elle meuglait de temps en temps, pour exprimer une douleur qui ne pouvait se traduire autrement. Sébastien s'approcha, vit avec stupéfaction Cyprienne plonger sa main dans la matrice de la bête et demanda :

— Tu ne lui fais pas mal ?

— Ah ! Tu es bien de la ville, toi, répondit-elle. Tiens, aide-moi plutôt à la faire lever.

Et elle ajouta, comme il venait se placer près d'elle :

— Non, passe devant. On ne sait jamais. Elle souffre et elle peut donner des coups de pied.

Il se poussa alors contre la mangeoire, tira sur la chaîne comme le lui avait demandé Cyprienne qui, elle, tordait la queue de la Rouge en criant, pour l'inciter à se lever. Il fallut au moins cinq minutes avant qu'elle accepte de se redresser, meuglant comme si elle appelait à l'aide. Sébastien n'en menait pas large. En constatant combien Cyprienne s'énervait, il pressentait un drame.

Auguste surgit alors, désespéré :

— Le vétérinaire de Payrac est en congé. C'est celui de Gourdon qui est de garde, mais il est parti en tournée du côté de Groléjac, m'a dit la secrétaire.

— Eh bien, va vite le trouver là-bas ! fit Cyprienne. Le veau se présente par l'arrière. Sans césarienne, on n'y arrivera pas.

Auguste partit et Sébastien se retrouva seul avec Cyprienne, qui tentait de rassurer la pauvre bête en lui parlant :

— T'en fais pas, ma belle, je suis là. Je ne vais pas te laisser souffrir, moi, tu vas voir.

De nouveau, elle introduisit jusqu'au coude son bras dans la vache, cherchant à tirer quelque chose vers l'arrière. Et comme Sébastien paraissait affolé, elle expliqua :

— Normalement, ce sont les sabots des pattes de devant qui apparaissent en premier. Ensuite, il suffit de tirer et la tête suit. Là, il se présente par l'arrière. Si le vétérinaire n'arrive pas à temps, le veau ne pourra pas sortir et elle en crèvera.

Sébastien était sur le point de s'enfuir quand le regard de Cyprienne l'arrêta.

— Reste ici ! J'ai besoin de toi.

Chaque fois qu'elle le retirait, son bras était couvert d'une matière visqueuse, verdâtre, qui horrifiait Sébastien. Après plusieurs tentatives, et avec beaucoup de précautions, elle parvint cependant à extraire un sabot, puis le deuxième, des pattes de derrière. Elle noua alors une corde aux sabots, plaça deux bottes de paille entre elle et la Rouge, et dit à Sébastien :

— Aide-moi !

Il saisit la corde et, ses mains touchant celles de Cyprienne, il se mit à tirer comme elle, d'abord doucement, puis, quand il eut compris qu'il fallait y aller franchement, de toutes ses forces. Le corps glissa lentement vers eux : d'abord l'arrière, puis l'échine, et s'arrêta au moment du passage de la tête.

— N'aie pas peur ! Tire ! cria Cyprienne.

Il s'arc-bouta et, joignant ses forces à celles de sa grand-mère, il vit enfin apparaître la tête du petit, puis les pattes de devant. Le veau tomba alors d'un coup sur les bottes de paille, tout étonné, tout visqueux, mais bien vivant. Il se redressa aussitôt, s'approcha du museau de sa mère qui se mit à le lécher.

Sébastien n'en revenait pas. C'était donc ça, la naissance ! Une grande émotion montait en lui, qu'il avait envie de partager avec Cyprienne. Celle-ci, assise dans la paille, reprenait son souffle. Il s'assit à son côté, heureux de partager avec elle cet instant privilégié. Elle aussi semblait émue.

— Si on avait attendu..., soupira-t-elle.

— Elle serait morte ?

— Sans doute. Surtout qu'ils n'arrivent pas.

— Et maintenant, elle est sauvée ?

— J'espère. Mais il y a un risque d'hémorragie, à cause des sabots. Tu comprends, quand j'ai déplié les pattes vers l'arrière, ils l'ont peut-être blessée. Le vétérinaire vérifiera.

Et Cyprienne fit une chose qui ne lui était jamais arrivée : elle passa son bras gauche sur les épaules de Sébastien, demeura silencieuse un long moment. Lui, il repensait à cette violence de la naissance, à cette chose couverte d'humeurs, de mucus, qui avait jailli, et il se demandait s'il en était de même pour les enfants. Il pensa à sa propre naissance, à celle de sa mère, faillit demander à Cyprienne si elle avait souffert autant, puis il songea qu'elle n'avait jamais donné le jour à un enfant. Il se dit que c'était peut-être à cela qu'elle pensait, là, près de lui, et il se sentit porté vers elle par un élan qu'il n'osa pas manifester.

— Bon ! C'est pas tout ça, fit-elle en se levant brusquement. Prends de la paille et fais comme moi !

Ils passèrent de part et d'autre de la vache, afin d'essuyer le veau qui cherchait déjà les tétines. Sa mère avait commencé le travail avec sa langue, mais il restait du mucus sur le poitrail.

— Elle veut se coucher, dit Cyprienne, elle est fatiguée.

Elle tira le veau jusqu'à elle, et la Rouge s'allongea lourdement.

Un bruit de voiture se fit entendre dans la cour et brisa le charme. Bientôt, Auguste apparut avec un homme barbu, la cinquantaine, qui portait de grosses lunettes et salua à peine Cyprienne et Sébastien.

— Comment avez-vous fait ? demanda-t-il abruptement.

— J'ai retourné les pattes ! répondit Cyprienne.

Elle ajouta, comme le vétérinaire enfilait un gant sur sa main droite :

— Il a bien fallu, puisque vous n'arriviez pas.

L'homme ne répondit pas. Il enfonça sa main jusqu'au coude dans la Rouge qui meugla, s'attarda un instant, puis la ressortit et l'examina, comme s'il cherchait des séquelles de ce qui s'était passé. Paraissant satisfait de son examen, il déclara :

— Elle peut faire une hémorragie dans les vingt-quatre heures.

— Je sais, fit Cyprienne, agacée.

Elle ajouta, défiant le vétérinaire du regard :

— Je n'aime pas voir souffrir les bêtes.

L'homme haussa les épaules, soupira :

— Je vais lui faire une piqûre. Il faudra la surveiller et m'appeler si ça ne va pas.

— En espérant que vous arriverez plus vite, fit Cyprienne.

Le vétérinaire jeta un regard d'interrogation vers Auguste qui eut un geste d'impuissance, puis il sortit une seringue et fit une piqûre à la Rouge qui ne parut même pas s'en apercevoir.

— Le veau est beau, fit l'homme en se redressant.

— Il est vivant, surtout, fit Cyprienne.

Le vétérinaire jeta un nouveau regard vers Auguste et hocha la tête d'un air accablé.

— Venez, je vais vous payer, dit Auguste, soucieux d'éviter un affrontement qui pouvait dégénérer.

— C'est ça, lança Cyprienne, va payer le monsieur.

Et elle demeura dans l'étable jusqu'à ce que la voiture du

vétérinaire eût démarré. Face à Sébastien, elle souriait maintenant, savourant son triomphe.

— Non mais ! fit-elle, en guise de conclusion, parce qu'ils sont allés dans les écoles, ils se croient tout permis.

Et, statuant définitivement à l'instant de regagner sa demeure :

— Des grimaciers !

Voilà. Tout était dit. C'était fini. Mais grâce à elle, Sébastien avait découvert l'un des mystères de la vie, et il se sentait plus grand, en cette fin de matinée, plus fort aussi, comme si la Rouge, aidée par Cyprienne, lui avait transfusé un peu de son énergie.

Le soir du même jour, vers 5 heures, Cyprienne l'envoya chercher du pain à l'épicerie-mercerie-dépôt de pain qui se trouvait sur la place du village. Il ne se rendait pas seul sur la place, d'ordinaire, car il la traversait en compagnie d'Auguste pour monter à la vigne. Il n'aimait pas ce silence et cette absence de vie qui régnaient là, surtout l'après-midi, quand les vieux joueurs de boules n'avaient pas encore pris possession de leur terrain, sous les platanes. Ce qui le frappait le plus, c'était l'absence d'enfants. Il n'y avait que des adultes, à Millac, âgés pour la plupart, comme si la vie, ici, renonçait doucement.

Il entra dans la boutique du dépôt de pain tenue par une femme sans âge au chignon défait, qui portait un tablier blanc sur une robe à fleurs et paraissait désabusée. Son mari s'occupait de l'épicerie, qui communiquait avec le dépôt de pain par un passage dont on avait enlevé la porte. Pendant qu'il payait son pain, Sébastien entendit quelques mots qui lui firent penser qu'il y avait un client dans la pièce d'à côté.

— Merci, dit-il à la femme au chignon en rangeant sa monnaie, mais celle-ci ne lui répondit pas.

Il sortit et rencontra avec surprise un garçon de son âge qui calait la pédale de sa bicyclette sur le trottoir.

— Salut ! lui dit le garçon sans façon. Tu es d'où, toi ?

— Je suis chez mes grands-parents, Auguste et Cyprienne.

— En vacances ?

— Oui, en vacances.

— T'as pas l'accent d'ici, fit le garçon, qui en parut désolé.

Il était très brun, maigre, la peau mate, avec des yeux vifs et pleins d'intelligence.

— Je suis de Paris.

— Putain, t'as du bol !

Et, se dirigeant vers la boutique :

— Attends-moi, tu vas m'aider.

Sébastien, séduit par cette spontanéité, patienta près de la bicyclette qui était peinte en rose.

— C'est celle de ma frangine, dit le garçon en revenant, une minute plus tard, les bras chargés de quatre énormes tourtes de pain.

Sébastien l'aida à les installer sur le porte-bagages et à les fixer à l'aide de lanières usagées, mais elles menaçaient de tomber.

— Putain ! Je savais bien que c'était pas possible ! s'exclama le garçon, impatienté. J'irai à pied, tant pis. Tu me suis ?

— Où vas-tu ?

— À deux kilomètres, sur la route de Groléjac. J'habite la ferme du Verdier.

Ils traversèrent la place, le garçon tenant sa bicyclette par le guidon, Sébastien une main appuyée sur les tourtes brunes, puis, après l'église, ils tournèrent à gauche pour prendre la route qui descendait vers le lavoir, à proximité de ce qu'Auguste appelait le petit pré. C'était là que Sébastien était allé chercher les vaches avec son grand-père, le jour de son arrivée.

— Je m'appelle Pierre, fit le garçon en se retournant.

— Moi, Sébastien.

— Elle est super, ta casquette, fit Pierre, où tu l'as trouvée ?

— À Gourdon.

— Tu restes longtemps, ici ?

— Je sais pas.

— Tu t'emmerdes pas trop ?

— Non. Auguste m'emmène à la pêche.

— Ouais, il est génial, Auguste.

— Tu le connais ?

— Tout le monde le connaît, Auguste. D'ailleurs il loue des terres à mon père. Je m'appelle Chassagne. Tu lui demanderas.

— Oui, fit Sébastien, qui ajouta aussitôt : et toi, qu'est-ce que tu fais pendant les vacances ?

— Putain, moi, je bosse. Avec mon père, tu sais, ça rigole pas.

— Tous les jours ?

— Oui, tous les jours.

— Tu vas à l'école, quand même ?

— Heureusement. L'école, pour moi, c'est les vacances.

— T'as pas de copains, ici ?

— Ils sont comme moi. Ils habitent pas le village, mais les fermes des environs. On se voit pas souvent. Sauf à l'école.

L'idée qu'il y eût encore des enfants aux alentours de Millac séduisit Sébastien. Allons ! Il s'était fait une fausse idée du village. Ils étaient arrivés au lavoir où ils firent une halte à l'ombre. Des libellules voletaient çà et là, au-dessus des araignées d'eau qui égratignaient la surface de leurs pattes nerveuses.

— Je vais pas t'obliger à aller plus loin, fit Pierre. Je me démerderai, va.

— Non, non, fit Sébastien, ça ne me dérange pas, au contraire.

Ils écoutèrent un moment le murmure du ruisseau, et Sébastien pensa aux écrevisses. Il était sur le point de demander à Pierre s'il les pêchait lui aussi, quand celui-ci s'exclama :

— Ta casquette, je peux l'essayer ?

Sébastien hésita à peine. Il se sentait en confiance avec ce garçon de son âge, d'un naturel si étonnant. Il enleva sa casquette, la tendit à Pierre qui demanda :

— Putain ! Qu'est-ce que t'as fait à tes cheveux ?

— J'ai été malade et ils sont tombés, fit Sébastien sans baisser les yeux, mais en jaugeant, au contraire, la réaction de Pierre.

— C'était pas grave ?

— Si, c'était grave.

Pour la première fois, il se trouvait confronté à l'aveu de sa maladie à un garçon de son âge.

— Mais je suis guéri, ajouta-t-il aussitôt, un peu trop vite.

— Tu m'as fait peur, fit Pierre en vissant la casquette sur sa tête.

— C'était la leucémie, ajouta Sébastien sans bien savoir pourquoi il se confiait ainsi.

— Oh ! Con ! La leucémie ! fit Pierre, mais il garda la casquette sur sa tête, et le regard qu'il lança à Sébastien était chargé d'une sorte de solidarité reconfortante.

— Ça se soigne, tu sais, ajouta Sébastien, soucieux de tempérer l'importance de son aveu.

— Heureusement.

Pierre se pencha sur l'eau pour apercevoir son reflet, parut satisfait, se redressa et déclara :

— Je me payerai la même à Noël.

Et il rendit la casquette à Sébastien en disant :

— Ce qui est con, c'est que tu sois guéri et que tes cheveux repoussent, alors tu n'auras plus envie de la porter.

— Si. Je m'y suis habitué.

— Ah! Bon, fit Pierre, qui parut soulagé.

Il fixa Sébastien et hocha la tête :

— T'as dû déguster.

— Un peu. C'est fini, maintenant.

— On t'a soigné à Paris ?

— Non, à Toulouse. C'est Cyprienne qui m'emmenait.

— Putain! Cyprienne, c'est quelqu'un!

— Tu la connais ?

— Oh oui! Même mon père, il ne fait pas le fier avec elle.

Il soupira, resta pensif un instant, ajouta :

— Auguste non plus d'ailleurs. Quel braconnier celui-là !

Sébastien fut inquiet un instant de la réputation d'Auguste qui croyait garder secrètes ses activités coupables.

— Si tu veux, je t'emmènerai un matin, de bonne heure, relever les nasses.

Et, comme Sébastien l'interrogeait du regard, Pierre haussa les épaules et avoua :

— Tout le monde braconne, ici.

Puis il consulta sa montre et s'écria :

— Putain! Je vais me faire engueuler !

Il releva sa bicyclette et, dans le mouvement, les tourtes de pain tombèrent. Pierre lança tous les jurons qu'il connaissait, lesquels impressionnèrent vivement Sébastien. Il n'en avait jamais entendu de pareils. Il l'aida à fixer de nouveau les tourtes sur le porte-bagages et lui proposa de l'accompagner jusqu'à la ferme.

— T'es un pote, fit Pierre.

ILS repartirent sur la route et marchèrent en plein soleil, Sébastien une main posée sur les tourtes, Pierre devant, guidant la bicyclette, et se retournant souvent pour questionner Sébastien sur Paris. Pierre fut flatté et un peu étonné d'apprendre que Sébastien préférait Millac à la grande ville.

— Tu pouvais aller au ciné, là-bas, observa Pierre.

— Oui, de temps en temps. Mais tu sais, Paris, si tu n'habites pas les beaux quartiers...

— Tu habitais où ?

— À Choisy.

— Et tu préfères vivre ici ?

— Oui.

— C'est drôle comme idée.

— Pourquoi ?

— Parce qu'en ville il y a plein de trucs à faire.

— Ici aussi.

— Oui, c'est vrai, conclut Pierre, mais pour ça il faudrait pas avoir à travailler.

— Je t'aiderai si tu veux.

— Non, je me démerde, va.

Il sembla à Sébastien qu'il y avait là une frontière à ne pas franchir. Il ne comprit pas bien pourquoi, mais il l'accepta. De même qu'il accepta le fait que Pierre s'arrête à l'entrée du chemin de terre qui menait à la ferme, en disant brusquement :

— Salut, et merci ! Je te ferai signe pour les nasses.

— Entendu, fit Sébastien.

Et il regarda s'éloigner son camarade avec regret. Celui-ci disparut bientôt dans une cour où un chien noir vint l'accueillir en aboyant de toutes ses forces. Sébastien s'en retourna vers la route et repartit dans la direction du village. Il se rendit compte qu'il devait être tard, songea que Cyprienne devait s'inquiéter. Il se mit à courir, mais ce n'était pas facile car il portait son pain. Il faisait beaucoup moins chaud, maintenant : les hirondelles se poursuivaient, au ras des arbres, puis remontaient, comme prises de folie, vers ce bleu de faïence qui les renvoyait vers la terre comme une voûte infranchissable, au contact de laquelle elles paraissaient se brûler.

Sébastien s'arrêta deux minutes au lavoir pour reprendre son souffle et se rafraîchir, puis il repartit plus lentement. Quand il arriva, Auguste était déjà à table, tandis que Cyprienne s'affairait près de la cuisinière. Elle se retourna brusquement et lança :

— D'où sors-tu ? Tu as perdu la tête pour nous faire une frayeur pareille ?

Et elle ajouta, tandis qu'il posait son pain sur la table :

— Auguste t'a cherché partout. Où étais-tu passé ?

— J'ai accompagné Pierre, répondit-il.

— Quel Pierre ?

— Chassagne.

— Ah ! fit Auguste, le petit de Paul. Il est vaillant, tu sais ?

— Oui, je sais, fit Sébastien.

— C'est pas la question ! tonna Cyprienne, qui ne voulait pas en rester là. On s'est inquiétés.

— Pourquoi ?

— Pourquoi ? Pourquoi ? Parce que tu aurais pu avoir un malaise quelque part, sans qu'on sache où tu étais.

— Mais je suis guéri !

— Oui, bien sûr ! fit Cyprienne qui tentait de refréner sa peur et sa colère, mais la prochaine fois tu nous diras où tu vas, comme ça nous serons plus tranquilles.

— D'accord, concéda Sébastien, je vous le dirai.

Auguste, qui voulait faire oublier l'incident, se mit à parler de Paul Chassagne et de sa famille : ce n'était pas facile pour eux. Sur une propriété trop petite, endettés, ils avaient du mal à joindre les deux bouts. Il sembla à Sébastien comprendre pourquoi Pierre s'était arrêté à l'entrée de la ferme.

7

EN accord avec le professeur de Toulouse, mais aussi avec sa mère, Sébastien avait repris l'école en CM2 au village. Il y avait retrouvé Pierre et très peu d'enfants : une quinzaine, neuf filles et six garçons qu'un jeune maître à lunettes, barbu, en chemise et sans cravate, instruisait. La discipline n'était pas vraiment stricte, ni pendant les récréations ni pendant les heures de classe. Chaque élève pouvait donner son avis sur les sujets abordés, avec une liberté qui avait beaucoup étonné Sébastien les premiers jours.

La complicité qui liait Sébastien à Pierre ne les isolait pas des autres garçons, lesquels avaient les mêmes préoccupations qu'eux : les travaux des champs, la pêche, les matchs de football à la télévision, la soif de liberté. Sébastien ne leur avait pas caché qu'il avait été gravement malade. Il y avait été obligé pour expliquer qu'il garde sa casquette en classe, avec la permission du maître. Ils en avaient pris acte et n'en parlaient plus.

Les filles, elles, commentaient les exploits des garçons avec des regards en coin qui ne manquaient pas de susciter des commentaires et des jalousies. Régnait une certaine solidarité masculine, à laquelle Pierre, qui paraissait nourrir beaucoup d'inimitié vis-à-vis de sa sœur aînée, n'était pas étranger. Sébastien, lui, était plus sensible aux regards des filles, qui voyaient en lui aussi bien un garçon qui avait été malade qu'un possible copain détenteur de précieux secrets : ceux de la ville, de ses lumières, de ses mystères et de ses fastes, qu'elles découvriraient grâce à la télévision, non sans espoir d'y accéder un jour.

L'une d'entre elles, qui se prénomait Ludivine, lui écrivait des petits mots qu'elle lui faisait passer par l'intermédiaire d'une

copine pour ne pas se compromettre. Sébastien les lisait au retour, sur le chemin de la maison, les conservait précieusement, mais n'y répondait pas. C'eût été trahir la confiance de Pierre, qui n'était pas dupe mais haussait les épaules en disant :

— Ces filles, putain ! Elles sont pires que les doryphores. Si elles pouvaient nous lâcher un peu !

Mais Ludivine ne lâchait rien, pas même en classe. Chaque fois qu'il se tournait sur sa gauche, Sébastien rencontrait ses grands yeux verts, ses boucles brunes, et son sourire qui, à lui seul, évoquait toute la douceur du monde.

Il s'évertuait alors à écouter le maître avec une concentration la plupart du temps feinte. Seuls dansaient dans sa tête les mots écrits par Ludivine, dont il se demandait où elle pouvait les trouver. « Mon cœur ne bat plus que pour toi, disaient-ils, m'aimeras-tu un jour comme je t'aime ? » Ou encore : « N'aie pas peur, mon amour, je suis là, près de toi, et rien ne nous séparera. » Avec ces mots-là, il le devinait, on pouvait accéder à un univers merveilleux. Un univers qui délivrerait définitivement de l'angoisse et de la maladie. Il lui arrivait de les relire, parfois, avant de s'endormir, espérant qu'ils susciteraient des rêves dans lesquels Ludivine chuchoterait contre sa joue ces mots magiques qu'elle écrivait dans le plus grand secret.

Ces dispersions, heureusement, n'affectaient pas les résultats scolaires de Sébastien. Il était le meilleur de la classe, juste devant Pierre qui n'en concevait aucune amertume.

— J'en ai rien à cirer, moi ! assurait-il. Il faudra que je reprenne la ferme, alors !

— Personne ne peut t'y obliger, objectait Sébastien.

— On voit que tu ne connais pas mon père !

Sébastien ne pouvait pas admettre une pareille injustice et l'évoqua devant Auguste et Cyprienne, qui, connaissant le père de Pierre, n'en furent pas étonnés.

— Il ferait mieux de lui faire faire des études, s'indigna Auguste. C'est devenu vraiment trop difficile ici.

— Oui, observa Cyprienne, on dirait qu'il n'en bave pas assez, lui, et qu'il n'a pas compris.

Il y avait là un dilemme que Sébastien ne parvenait pas à résoudre : pourquoi ne pouvait-on vivre ici, alors qu'on y avait tout pour être heureux ? Lui-même n'avait-il pas envisagé de passer sa vie à Millac ? Il savait que c'était aussi le souhait de Pierre, même s'il ne désirait pas travailler dans une ferme :

— Tu ferais quoi, alors ? demandait Sébastien.

— Vétérinaire.

— Il faut étudier pour ça.

— Je le sais bien.

Sébastien, qui n'avait pas oublié l'épisode du veau de la Rouge et l'avait raconté à Pierre, était séduit par cette idée :

— On deviendra vétérinaires tous les deux, disait-il à Pierre, et on travaillera ensemble.

Celui-ci soupirait, faisait un signe négatif de la tête, mais une folle lueur d'espoir s'allumait dans ses yeux.

— Putain ! Si ça pouvait être vrai ! disait-il en détournant le regard pour dissimuler son émotion.

Ce projet secret les liait l'un à l'autre indéfectiblement. Ils avaient trouvé la solution pour remédier à un avenir incertain. Ainsi coalisés, ils se sentaient plus forts, capables de faire front contre tout ce qui menaçait leur vie d'enfant, mais aussi celle à laquelle ils se croyaient destinés.

UN samedi de septembre, fidèle à sa promesse, Pierre demanda à Sébastien de le rejoindre le lendemain matin de bonne heure, pour aller relever les nasses qu'il avait posées la veille au soir, dans un petit affluent du Thézou, à cent mètres derrière sa maison. C'était un ruisseau très irrégulier, mais à l'eau limpide, où remontaient pour frayer des truites et des brochets.

— Comme si un braconnier dans ma maison ne suffisait pas ! s'écria Cyprienne à cette nouvelle. Voilà que maintenant j'en ai deux, et de la pire espèce !

Auguste, au contraire, qui se réjouissait secrètement d'avoir transmis à son petit-fils cette passion coupable, promit de l'emmener en voiture chez les Chassagne, le lendemain matin, pour qu'il n'ait pas à se lever trop tôt.

— C'est ça ! s'indigna Cyprienne, faites comme si j'étais pas là. En tout cas, c'est pas moi qui viendrai vous chercher chez les gendarmes !

Auguste haussa les épaules, changea de sujet, et Sébastien comprit qu'il avait partie gagnée. Afin de ne pas contrarier davantage Cyprienne, il se coucha tôt, mais ne réussit pas à dormir, trop excité qu'il était à l'idée de braconner avec Pierre. Auguste n'eut pas à le réveiller. À son premier pas dans le couloir, Sébastien était déjà debout. Ils déjeunèrent rapidement dans la cuisine, pour ne pas avoir à essayer de nouveau les foudres de Cyprienne, puis ils partirent alors que la nuit lourde et parfumée de septembre enveloppait encore les arbres qui surgissaient

comme des fantômes gris dans la lueur des phares. Il ne leur fallut pas plus de dix minutes pour arriver au Verdier, où Sébastien fit la connaissance du père de Pierre. Avec ses moustaches tombantes, ses grands yeux noirs qui roulaient dans des orbites saillantes, son chapeau mité de chasseur de sanglier, il lui parut redoutable. Les deux garçons laissèrent Auguste et le fermier en discussion et partirent le long d'un chemin de terre, entre deux champs de maïs dont les feuilles frissonnaient doucement.

Une fois au bord du ruisseau, ils attendirent, impatients, d'y voir convenablement, immobiles dans le parfum des sous-bois.

— La corde est là, à mes pieds, fit Pierre. L'eau a monté, depuis huit jours qu'il pleut. C'est bon signe.

— Alors, qu'est-ce qu'on attend ? demanda Sébastien.

— Si on n'y voit pas assez, on risque de perdre les poissons dans l'herbe et ils retomberont dans l'eau.

Les dix minutes qu'ils passèrent ainsi côte à côte parurent durer une heure à Sébastien. Des coqs chantèrent, et d'autres leur répondirent avec des enrrouements parfois comiques. Les feuilles des arbres égouttaient la rosée du brouillard avec des soupirs. Enfin Pierre jugea qu'on y voyait suffisamment. Il se baissa, saisit la corde et tira lentement vers la rive la nasse qui se trouvait au milieu du courant. Il la fit glisser sur l'herbe, mais il avait déjà compris qu'elle était vide.

— Ça ne m'étonne pas, dit-il, c'était la plus mal placée. J'en ai posé deux autres. Viens !

Ils longèrent le ruisseau dont ils distinguaient l'eau grise, maintenant, à mesure que le jour se levait. Pierre s'arrêta au bord d'une anse sombre où l'eau bouillonnait, tira sur une grosse corde et murmura :

— Il y en a. C'est lourd.

La nasse apparut et, aussitôt, fut agitée de soubresauts, traversée d'éclairs argentés. Les deux garçons, aussi impatients l'un que l'autre, se penchèrent vivement.

— Deux truites, fit Pierre. Elles sont belles.

Il souleva la nasse par le fond et elles glissèrent dans l'herbe, se tordant comme des serpents et battant de la queue. Sébastien n'en avait jamais vu de si grosses. Elles devaient mesurer cinquante centimètres chacune et peser plus d'un kilo.

Dix mètres plus loin, Sébastien ressentit la même excitation quand Pierre, avec précaution, tira de nouveau sur la corde.

— Il y en a encore, fit-il. C'est gros.

Dès que la nasse apparut, un violent remous l'agita, au point

que Pierre laissa échapper la corde. Il jura, la rattrapa et, d'un ample mouvement du bras, fit glisser la nasse jusqu'à la berge.

— Un brochet, fit-il. Attention aux doigts.

Le carnassier se débattait farouchement, se cognant contre le grillage de la nasse, et Pierre eut toutes les peines du monde à le faire glisser dans l'herbe, tant il était gros. Quand ce fut fait, il fallut maintenir le poisson, le temps de l'assommer avec un bâton, ce qui ne fut pas chose aisée, car il mesurait au moins soixante-dix centimètres, et sa gueule, largement ouverte et qu'il agitait en tous sens, menaçait les doigts. Dix minutes furent nécessaires aux garçons pour en venir à bout, après quoi Pierre enfouit la nasse dans une haie, chargea son sac sur l'épaule et s'exclama :

— Vite ! Il fait jour. Il faut rentrer dare-dare.

Il faisait jour, en effet, car la brume s'était levée en moins d'un quart d'heure. Les premiers rayons du soleil caressaient la terre des champs qui commençait à fumer. Sébastien reprit conscience de la réalité. Ce fut comme s'il avait vécu dans un autre monde et se réveillait brusquement. Mais c'était un monde enchanté, celui auquel Pierre l'avait fait accéder. Il observait le sac sur l'épaule de son camarade, qui, lui, semblait pressé et ne se retournait pas. La vallée s'éclairait à vue d'œil, étincelante, maintenant, tandis qu'ils approchaient de la ferme. Juste avant d'arriver, cependant, Pierre se retourna, souriant, et, sans un mot, souleva le sac plusieurs fois, pour montrer qu'il pesait.

— Merci ! fit Sébastien.

— Pourquoi tu me dis merci ? fit Pierre, étonné.

— Parce que. Comme ça.

— Putain ! fit Pierre, comme s'il ne trouvait rien d'autre pour exprimer leur complicité.

Et il se remit à marcher, devant Sébastien qui s'efforçait de mettre chacun de ses pas dans les siens.

MALGRÉ l'école, malgré la compagnie de Pierre et des autres garçons, malgré Ludivine, il fallut bien retourner à Toulouse, comme chaque mois. Ce voyage fut très pénible pour Sébastien, car son univers, au village, s'était agrandi, avait embelli, et, par contraste, la chambre de l'hôpital lui parut plus oppressante encore, plus austère que les fois précédentes. Jusque-là, il s'était efforcé de se dire guéri, bien qu'au fond de lui, intimement, il sût bien que ce n'était pas tout à fait le cas. Mais le mois qui avait passé avait été trop heureux pour que ce bonheur fût remis en cause aussi abruptement.

Il devina que c'était aussi pénible pour Cyprienne, qui, le deuxième jour, attendit avec impatience, comme lui, le résultat des analyses que l'on effectuait dès leur arrivée. Le professeur ne se montra pas avant le soir.

— Ça va, bonhomme ? fit-il en s'asseyant sur l'angle du lit, souriant, mais sans se départir toutefois de cette dureté incrustée dans son visage habitué à côtoyer trop de souffrances.

— Ça va très bien, fit Sébastien.

— C'est vrai, ça va bien, reprit le professeur dont les yeux noirs ne cillaient pas. On va continuer pour enfoncer le clou définitivement. Tu veux bien ?

— Oui, fit Sébastien.

— Tu vas rester un jour de plus, cette fois-ci. Ce n'est pas beaucoup un jour, n'est-ce pas ?

Sébastien ne répondit pas. Cyprienne, elle, avait froncé les sourcils. Le professeur se tourna alors vers elle et reprit :

— En plus des antimitotiques et des transfusions, nous allons lui faire de la cortisone.

Et comme le visage de Cyprienne se fermait :

— Ne vous inquiétez pas. Tout va bien. Il s'agit simplement de mettre tous les atouts de notre côté, de ne rien négliger.

Sébastien, lui, avait senti un grand froid l'envahir. Pour la première fois depuis qu'il venait à Toulouse, il se demanda si le professeur disait vraiment la vérité. Ce fut la question qu'il posa à Cyprienne dès qu'ils se retrouvèrent seuls.

— Bien sûr qu'il dit la vérité ! s'exclama-t-elle, mais il comprit que le doute l'avait saisie elle aussi et il en fut désespéré.

En un instant, il venait de tout oublier du village, de Pierre, d'Auguste, de Ludivine, et il avait retrouvé les sensations de ses premiers séjours. Il avait fait confiance au professeur, qui lui semblait aujourd'hui capable de dissimulation, en tout cas il ne disait pas toute la vérité.

— Alors il nous a toujours menti ! lança Sébastien à Cyprienne, ébranlée elle aussi.

Elle ne voulut pas le lui montrer, répondit :

— Qu'est-ce que tu racontes ?

— Tu le sais très bien : tout le monde ment.

— Entendre des choses pareilles ! soupira Cyprienne en haussant les épaules.

— Parfaitement ! Et toi aussi, tu mens ! reprit Sébastien, désespéré.

— Bonté divine ! s'écria-t-elle, qu'est-ce que tu racontes ?

Elle reprit aussitôt, sans lui laisser le temps de répondre :

— C'est à moi que tu parles ?

— Oui, c'est bien à toi. Tu ne m'as jamais dit la vérité au sujet de ma mère. Je sais que ce n'est pas ta fille, que vous l'avez adoptée, Auguste et toi.

Il le regretta aussitôt, mais il était trop tard : Cyprienne, qui s'était d'abord tassée dans son fauteuil, se leva brusquement et disparut dans le couloir. Il voulut se lever lui aussi, mais ne le put : il aurait fallu arracher le cathéter. Il revoyait l'éclair de douleur traverser les yeux de cette femme dont il avait tellement besoin et qu'il venait pourtant de blesser volontairement. Il parvint à sonner l'infirmière, mais celle-ci se fit attendre. Il se sentit tout à coup désemparé, chercha des mots pour se faire pardonner, mais n'en trouva aucun.

Cinq minutes passèrent. L'infirmière qui avait l'habitude de s'occuper de lui entra enfin, mais seule. Il ne sut que répondre quand elle lui demanda ce qu'il voulait. C'était une jeune femme blonde, aux yeux verts, rondelette, très énergique. Sébastien l'aimait beaucoup.

— Je cherche ma grand-mère, dit-il enfin, quand elle eut vérifié par habitude ce qu'elle appelait « ses branchements ».

— Je ne l'ai pas vue dans le couloir, répondit l'infirmière, ça ne va pas ?

— Si, ça va, fit-il.

— Elle ne doit pas être bien loin, va, dit-elle en repartant. Repose-toi.

Il aurait bien voulu, mais en était incapable. Cyprienne devait s'en douter, car elle ne resta pas absente longtemps. Elle n'était pas femme à régler des comptes avec un enfant par la vengeance. Elle revint, bien décidée à ne rien montrer de ce qu'elle avait ressenti, et dit, avec une colère feinte dans la voix, comme à son habitude :

— La prochaine fois que tu auras envie de jeter du venin, tu me préviendras avant. Ça m'évitera d'avoir mal aux oreilles.

Ce n'était pas aux oreilles qu'elle avait eu mal, il ne le savait que trop, mais elle s'était reprise, à présent, et il eut l'impression qu'il ne fallait pas revenir sur ce qui s'était passé.

— Tiens, j'entends le chariot, dit-elle simplement. On va venir te débrancher.

Et elle ajouta aussitôt, comme si tout était oublié :

— Tu as faim ?

— Oui, dit-il. Ce soir, je crois que j'ai faim.

— Tant mieux !

Il se força à manger de bon appétit, comme pour lui montrer que rien n'avait assombri cette journée. Ensuite, dès que les femmes de service eurent débarrassé les plateaux, Cyprienne se réfugia dans la salle de bains, afin de se préparer pour la nuit. Sébastien se sentait épuisé. En tout cas il n'avait pas la force de revenir sur l'incident, même pour s'excuser. Entre ses cils mi-clos, il vit Cyprienne déplier le lit et s'allonger en soupirant. Sa voix le surprit à peine et, dès les premiers mots, le bouleversa :

— Pas ma fille ! Pas ma fille ! Est-ce qu'on aime moins un enfant parce qu'on ne l'a pas mis au monde ? Qui peut savoir ce que c'est que de se lever la nuit pour se pencher sur lui, de ne penser qu'à lui, de ne vivre que pour lui ? Quand elle est arrivée, cette petite, j'ai tout de suite compris que c'était la mienne, celle que j'attendais depuis toujours. Si elle ne l'était pas vraiment, elle est devenue ma fille aussitôt. Mais est-ce qu'on peut parler de ça ? Qui comprendrait une chose pareille ? Et d'ailleurs est-ce que ce sont des choses qu'il faut dire ? Et à qui ? Moi, je lui ai donné ce que j'avais de meilleur et j'ai caché le reste. Je lui ai appris tout ce que je savais et c'est vrai que ce n'était pas grand-chose. Seulement à moi, on ne m'a rien appris et rien donné. Alors j'ai fait ce que j'ai pu, sans jamais calculer et sans compter ma peine. Et personne aujourd'hui ne peut me dire si j'ai bien ou mal fait. Je l'ai fait avec toute ma force, avec mes mains et avec le peu que j'ai dans la tête. Je ne crois pas qu'elle aurait été plus heureuse ailleurs...

La voix se tut, et Sébastien souhaita qu'elle en eût fini. Pourtant, elle reprit, un ton plus bas :

— Moi, j'ai fait tout ce que j'ai pu, toujours. Je n'ai jamais menti dans mon intérêt, mais dans celui des autres, du moins me semblait-il. En tout cas, je n'ai jamais pensé à moi d'abord, mais toujours à elle. Si c'était à recommencer aujourd'hui, je ne ferais pas autrement.

Le silence, enfin, retomba. Sébastien ne bougeait pas, faisait semblant de dormir. Il s'en voulait, ne songeait qu'à plonger dans le sommeil, afin de ne plus entendre cette voix qui le transperçait, l'accablait de remords. Cyprienne se tourna dans son lit si peu confortable, soupira, mais demeura silencieuse, et il en fut soulagé. Il finit par s'endormir, oublia enfin cette journée qui s'était si mal terminée.

Pendant les deux jours qui suivirent, cependant, il retrouva un peu de confiance. L'infirmière, en effet, lui expliqua que la cortisone faisait partie du traitement normal de la maladie à ce stade. Elle répondit avec franchise aux questions de Cyprienne, donna des précisions qui leur parurent convaincantes : les anti-mitotiques étaient destinés à freiner la mitose, c'est-à-dire la division des cellules, et donc la multiplication des globules blancs. Les transfusions servaient à renouveler le sang, et la cortisone, un anti-inflammatoire, agissait sur l'état général du milieu sanguin qui la véhiculait vers les cellules.

Cyprienne se montrait très admirative de ceux qui détenaient un tel savoir. N'ayant pas été à l'école, ou très peu, elle leur faisait confiance, car l'étendue de leurs connaissances la renvoyait à son ignorance. Elle pensait que des gens aussi savants ne pouvaient pas se tromper. Elle ne cessait de prendre Sébastien à témoin après chaque visite du professeur ou de l'infirmière :

— Tu as entendu ? Ils en savent, des choses !

Finalement, ce séjour s'acheva mieux qu'il n'avait commencé. En quittant l'hôpital, ce mois de septembre-là, ils avaient l'un et l'autre retrouvé la certitude que la guérison définitive était proche.

SÉBASTIEN reprit donc l'école, renoua avec Pierre et les autres enfants. Toutefois, il avait fait un pas de plus vers Cyprienne, découvert à quel point, sous sa carapace, elle pouvait être vulnérable. Auguste, après avoir été inquiet de la journée supplémentaire passée à Toulouse, avait été rassuré par les explications de Cyprienne. Pierre, lui, avait posé une seule question :

— Ça va ?

— Oui, ça va, avait répondu Sébastien.

— Putain ! Je me suis inquiété, hier.

— Non, tout va bien.

Le sourire de Ludivine, d'abord grave, s'était éclairé au fil des heures. Sébastien ne doutait pas de recevoir une missive dans la journée. Elle lui parvint en fin d'après-midi et, bien qu'il s'en défendît, elle le toucha profondément. Quelques mots tracés d'une main maladroite et tremblante, qui étaient déjà des mots d'adulte, et qui pesaient leur poids de troublante sincérité : « Quatre jours sans toi, c'est tellement long. » Sébastien plia précautionneusement le message, mais le relut plusieurs fois sur le chemin de la maison. Il regretta que Ludivine habite

si loin, un hameau près de Groléjac. Malgré Pierre et ses préventions vis-à-vis des filles, il se promit d'y répondre. Il devinait qu'il y avait là une présence, une force qui pouvaient l'aider.

Le soleil, lui aussi, était revenu. Auguste prévoyait de vendanger le samedi suivant si le beau temps durait. On était à la fin de septembre. L'air sentait la futaille, les grappes chaudes, les premiers champignons.

Tous trois se levèrent de bonne heure, ce samedi, même s'il ne fallait qu'une matinée pour vendanger la petite vigne. Sans prendre le temps de déjeuner — Cyprienne emportait un panier de victuailles —, ils partirent au lever du jour sur le tracteur d'Auguste. Cyprienne et Sébastien étaient assis jambes ballantes à l'arrière de la remorque qui, en fin de matinée, ramènerait les comportes pleines de raisin. Il y avait du brouillard et il ne faisait pas chaud.

Une fois en haut de la colline, Sébastien, muni d'un panier et d'un sécateur, se plaça sur le côté droit de la première rangée, Cyprienne, face à lui, du côté gauche. Il commença à couper les grappes humides de rosée. Très vite, il eut froid aux doigts, mais ne se plaignit pas. Auguste, ce matin, ne plaisantait pas. Pour lui, le travail de la vigne et les vendanges étaient choses sacrées. Il vidait les paniers pleins dans la comporte qu'il avait placée au bout de l'allée et, quand il était libre, il coupait lui-même les grappes de la rangée la plus proche de lui. Cyprienne demanda à Sébastien s'il n'avait pas froid, mais n'attendit pas sa réponse pour ajouter :

— Le brouillard va se lever bientôt.

Effectivement, dix minutes plus tard, il se déchira brusquement, et la lumière du soleil vint embraser la vigne. La terre se mit à fumer. Ce fut un éclaboussement qui fit luire les toiles d'araignées et les feuilles humides.

— Regarde ! fit Cyprienne en se redressant.

Sébastien tourna la tête vers la vallée : elle étincelait comme l'eau d'un immense lac. On aurait dit que cette lumière-là était celle de la naissance du monde. C'est ce que pensa vaguement Sébastien. Il lui sembla que ce jour, dans sa beauté primitive, pouvait être le premier d'une guérison définitive.

Ils travaillèrent encore une heure avant de manger un casse-croûte, assis au soleil, puis ils recommencèrent à suivre les rangées avec leur panier. Sébastien n'avait plus froid aux mains. Au contraire, il faisait chaud à présent, au point qu'il dut enlever

son pull. Des guêpes vinrent bientôt rôder au-dessus des grappes violettes. L'air se mit à sentir le raisin écrasé. Auguste vint près d'eux pour finir de couper les grappes de la dernière rangée, puis ils retournèrent vers la remorque en portant chacun un panier plein. Voilà, c'était fini. Auguste souriait. Cyprienne avait l'air fatiguée. Ils remontèrent sur la remorque et rentrèrent lentement, dans le silence lumineux du jour.

Une fois arrivés, Cyprienne regagna la maison tandis que Sébastien aidait Auguste à presser le raisin. Ce n'était pas difficile : il suffisait de tourner la grande manivelle qui activait les rouleaux du petit pressoir. Les raisins déchiquetés tombaient dans une comporte qu'Auguste, aidé par Sébastien, faisait ensuite basculer dans une grande cuve, celle où allait macérer la vendange. Auguste voulut terminer le travail avant d'aller manger, malgré les appels de Cyprienne.

— Après le repas, on ira faire la sieste, dit-il à Sébastien.

Celui-ci trouvait son grand-père bien sérieux, pour une fois. Il ne pouvait pas savoir combien le vin, comme le pain, avait été précieux pour ceux qui travaillaient de leurs mains, qu'ils aient été paysans ou ouvriers. Auguste était de ces hommes-là.

Le repas fut très gai. Auguste était content.

— On goûtera le vin nouveau avec des noix, dit-il à Sébastien qui feignit de se réjouir de cette nouvelle, bien qu'il ne connût ni la saveur du vin nouveau ni celle des noix fraîches.

Puis Auguste gagna sa chambre pour se reposer, et Sébastien fit de même, comme le lui recommandait Cyprienne. Alors qu'il se déshabillait, le message de Ludivine tomba de son pantalon. Il le relut plusieurs fois, toujours aussi touché par cette main tendue, cet élan vers lui, ces mots qu'auparavant il ne connaissait pas. Il s'étendit sur son lit, ferma les yeux. Il était important de répondre, afin qu'elle ne pense pas que ses messages ne rencontraient que de l'indifférence. Sébastien se leva, s'approcha de la table en bois brut qui lui servait de bureau, et écrivit à son tour des mots qui le dépassaient mais qui, en même temps, le rassuraient. Il déchira plusieurs feuillets, s'arrêta enfin sur un dernier qui disait : « C'est pour toi que je guérirai. »

Puis il se recoucha, avec en lui la conviction d'avoir noué un lien supplémentaire avec la vie, la vraie vie, celle qu'embellissait à chaque seconde la certitude de n'être pas seul, mais au contraire d'être aimé, retenu en ce monde par des mots, des regards, des présences qui l'aideraient à gagner le combat.

LE mois d'octobre avait passé, lourd et orageux, plein de murmures et de soupirs. Un jour, Sébastien avait trouvé le moyen d'emprunter la bicyclette d'Auguste et de pédaler jusqu'au hameau des Granges où habitait Ludivine, mais il n'avait pas osé entrer dans la ferme. Il s'était arrêté au bout du chemin de terre, l'avait guettée pendant une heure, puis il était reparti, pour ne pas inquiéter Cyprienne. Il parlait quelquefois à Ludivine à l'école, pas longtemps, mais suffisamment pour exaspérer Pierre qui s'exclamait :

— Putain, ces filles, quelle plaie !

Ils avaient toujours la même messagère, une copine de Ludivine prénommée Charlotte, qui continuait d'accomplir sa mission avec un dévouement exemplaire.

— C'est plus la peine de te cacher, disait Pierre, tout le monde le sait, alors à quoi ça sert ?

Leur amitié en souffrait, surtout quand Sébastien lui demandait pourquoi il se montrait si hostile envers les filles.

— On voit que tu connais pas ma frangine ! s'exclamait Pierre.

— Elles sont pas toutes les mêmes, objectait Sébastien.

— Des emmerdeuses ! concluait Pierre.

Ils avaient posé une nouvelle fois des nasses, d'où ils avaient retiré une énorme anguille. Mais le temps, désormais, n'était plus favorable aux équipées d'avant l'aube. Il faisait trop froid. Cyprienne, qui veillait, menaçait :

— Il ne manquerait plus que tu attrapes une mauvaise grippe.

Malgré les réticences de Cyprienne, Auguste avait emmené Sébastien dans les bois des alentours pour chercher les cèpes qui poussaient depuis le 10 octobre. Sébastien y était allé aussi avec Pierre qui était un spécialiste et ne plaisantait pas avec cette manne : vendus sur les marchés, les cèpes représentaient une ressource non négligeable pour ses parents.

Sébastien avait appris à reconnaître les cèpes à tête noire qui poussaient sous les pins et les sapins, et les têtes plus claires que l'on trouvait sous les châtaigniers, entre les fougères. À l'exemple de Pierre, il dédaignait les bolets rudes non comestibles, dont la queue, granuleuse, les distinguait des vrais cèpes. Il connaissait les espèces moins nobles, comme les pieds-de-mouton, les

coulemelles ou les russules charbonnières. Et il ramassait volontiers les girolles que Cyprienne ne mettait pas en conserve, mais cuisinait dans de gigantesques omelettes délicieusement parfumées.

LE séjour à Toulouse n'avait pas apporté d'éléments nouveaux, ni dans un sens ni dans un autre. Il avait duré quatre jours, comme le précédent. Sébastien se sentait plutôt bien, même s'il était toujours très pâle. Novembre était là, avec ses brumes froides et ses machines géantes, semblables à de monstrueuses mantres religieuses, qui coupaient le maïs. Les feuilles avaient commencé à tomber, tourbillonnant dans les premières rafales d'un vent qui avait fraîchi en une seule journée.

La mère de Sébastien arriva pour les vacances de la Toussaint et parut satisfaite de sa visite chez le médecin de Millac qui s'était mis en rapport avec le professeur de Toulouse. Elle repartit quarante-huit heures plus tard, pressée par le travail. Le lendemain de son départ, Auguste partit avec Sébastien chercher trente petits canards maigres qu'il gaverait avec Cyprienne, comme ils en avaient l'habitude chaque année, afin de vendre les foies gras à la Noël, au marché de Gourdon.

Le soir même, Sébastien assista pour la première fois aux opérations de gavage et en fut consterné : Cyprienne serrait les volatiles entre ses genoux, maintenait les ailes prisonnières de ses deux mains, tandis qu'Auguste actionnait le moulinet de l'appareil dont le tuyau s'enfonçait dans le bec des pauvres bêtes, jusqu'au cou.

— Vous leur faites mal ! reprocha Sébastien ce soir-là, étonné de la froideur méthodique de ses grands-parents.

— Dégourdi sans malice ! s'exclama Auguste, comment veux-tu faire autrement ?

Cyprienne, elle, haussa les épaules, mais ne dit rien. Sébastien préféra sortir de la remise et gagner sa chambre où il se mit à lire le *Moby Dick* d'Herman Melville. La baleine blanche lui fit oublier le sort des malheureux volatiles, et il se réjouit de la savoir capable de détruire les chaloupes des pêcheurs d'un seul coup de sa queue gigantesque.

Pendant les jours qui suivirent, il s'arrangea pour ne pas avoir à assister une nouvelle fois à l'opération de gavage et n'en parla plus. Il constata cependant que Cyprienne et Auguste ne se sentaient pas coupables de cette pratique pourtant si cruelle. Ils étaient habitués, comme tous les habitants des campagnes, à

une certaine souffrance des animaux, que l'on devait un jour ou l'autre sacrifier pour les manger. Mais l'enfant de la ville qu'était Sébastien n'avait jamais vu que des volailles sous Cellophane. Il lui fallut quelques jours pour s'habituer et admettre que Cyprienne et Auguste considéraient le gavage des canards comme un travail ordinaire, un travail dont ils avaient besoin pour vivre.

À L'OCCASION du dernier jour de vacances, Auguste fit ses dernières cueillettes de l'année. En début d'après-midi, Sébastien et lui partirent ramasser les baies rouges des églantiers et les racines des mauves dont il se servait, en décoction, pour calmer ses maux d'estomac. Le soleil peinait à percer le brouillard, cet après-midi-là. La température ne s'était guère élevée depuis le matin, mais la marche réchauffait Sébastien, qui prenait plaisir à découvrir sur les haies non encore dénudées les baies rouges qu'Auguste appelait des gratte-cul. Il fallait les cueillir en prenant garde de ne pas se piquer les doigts sur les ronces, ce à quoi s'efforçait Sébastien sous le regard goguenard d'Auguste dont les mains, couvertes d'une épaisse corne due au maniement des outils, étaient devenues insensibles.

Malgré ses précautions, Sébastien finit par se piquer et le sang se mit à couler de son index. Il confectionna un pansement avec un mouchoir en papier, mais celui-ci fut rapidement imbibé. La blessure n'était pas profonde, pourtant, mais le sang ne s'arrêtait pas de couler, lui rappelant les saignements de nez si fréquents du début de sa maladie.

— On va rentrer, dit Auguste, je n'ai rien pour te faire un autre pansement.

— Mais non, ce n'est pas la peine, protesta Sébastien, ça finira bien par s'arrêter.

Auguste ne répondit pas, poursuivit sa cueillette le long d'une haie qui séparait deux prés où poussaient des champignons de rosée, tandis que Sébastien, en le suivant, comprimait son doigt de sa main libre. Chaque fois qu'il relâchait sa pression, le sang réapparaissait, s'infiltrait entre les doigts, et des gouttes finissaient par tomber dans l'herbe. Auguste, préoccupé, se retournait de temps en temps mais ne disait rien.

Ils arrivèrent dans une combe très humide, qui abritait trois saules magnifiques dont les branches tombantes semblaient agripper le brouillard, pour mieux le retenir. Là, tout à coup, Sébastien eut très froid, de ce froid qu'il connaissait trop bien et

qu'il n'avait plus ressenti depuis longtemps. Il eut peur et dit à Auguste :

— Rentrons.

Auguste ne répondit pas, mais il fit demi-tour et se mit à marcher très vite, ne prêtant plus aucune attention aux baies rouges des églantiers. Sébastien le suivait en ne songeant plus qu'à une seule chose : se réchauffer vite, très vite, et oublier la peur qui, de nouveau, l'étreignait, alors qu'il avait cru en être délivré.

Devant Cyprienne, il parvint à se dominer, à ne pas se trahir. Auguste arrêta l'hémorragie avec une de ses pommades et Sébastien sentit bientôt le froid le quitter. Il s'enferma dans sa chambre et s'efforça d'oublier ce qui s'était passé, mais au fond de lui, il savait : la maladie était revenue, et le prochain séjour à Toulouse ne ferait que le confirmer. Il devait de nouveau se préparer à se battre, entendre des paroles qui le transperceraient, tenter de protéger Cyprienne dont le regard, ce matin, lui avait fait beaucoup plus de mal que le froid qu'il avait ressenti.

TROIS jours plus tard, dans la chambre aux murs blancs, la couleur de la neige, se disait Sébastien, il reçut sans surprise la nouvelle d'une rechute grave :

— Ce n'était qu'une rémission, expliqua le professeur, assis sur son lit comme à son habitude. Le mal est revenu.

Il ajouta, comme Sébastien et Cyprienne gardaient le silence :

— C'est fréquent. Il ne faut pas vous inquiéter : dans un premier temps, l'organisme a réagi au traitement, et puis les leucocytes se sont adaptés. La rémission n'était que provisoire, mais cela ne veut pas dire que la guérison définitive soit impossible. Il faut continuer, en modifiant le protocole.

Sébastien n'osait pas regarder Cyprienne. Il ne regardait pas davantage le professeur qui continuait de parler d'une voix monotone, très douce, mais dont les mots ne l'atteignaient plus. Il entendit seulement les derniers :

— On va le garder quinze jours, et puis il pourra repartir. Mais il faudra qu'il se repose davantage et qu'il arrête l'école pour le moment. On mesurera l'évolution la prochaine fois et, si ça va mieux, on avisera en janvier.

Pourquoi le professeur ne s'adressait-il pas à lui ? Sébastien se posa la question, puis il comprit que c'était parce qu'il ne le regardait pas. Cyprienne, elle, observait le professeur. Elle

faisait mieux, même : elle le scrutait de ses yeux noirs où, pour la première fois, il pouvait deviner une défiance, un reproche muet. Et cela troublait le grand homme, qui murmurait :

— Vous savez, madame, la science a encore beaucoup de progrès à faire.

— Oui, je vois, fit Cyprienne.

Ce fut tout. Le professeur quitta la chambre, suivi par l'infirmière qui s'efforçait de sourire. Quand la porte se referma, Sébastien leva enfin les yeux vers Cyprienne qui se tenait bien droite, et le dévisageait. Il n'y avait nulle faiblesse, nulle plainte dans son regard. En tout cas rien de ce qu'il avait redouté. Elle était là, tendue dans toute sa force, dans sa volonté, pour prononcer les seuls mots qu'il attendait :

— Qu'est-ce que ça peut faire, deux ou trois mois de plus, à ton âge ? Tu braconneras bien assez vite !

Elle cilla, mais le ton de sa voix ne faiblit pas quand elle ajouta :

— Je vais téléphoner à Auguste.

Il n'eut pas le courage de la retenir. Elle se leva, puis, comprenant qu'il allait demeurer seul, à se répéter les paroles qu'il avait entendues couler de la bouche du professeur, elle s'assit de nouveau en disant :

— Ça peut bien attendre un peu. C'est l'heure où il s'occupe des vaches.

Le silence s'installa. Sébastien observait sa grand-mère, pour essayer de déceler une faille, mais elle se tenait toujours aussi droite, et son regard ne fuyait pas. Il sentit pourtant à quel point elle était ébranlée, et avec quels efforts elle allait chercher au fond d'elle-même l'énergie nécessaire au combat.

— Quinze jours, c'est trop long pour Auguste, dit-il. Tu vas repartir. Je préfère rester seul. Je suis habitué, ici, maintenant.

— Il n'en est pas question. Je reste avec toi.

— Quatre jours, comme d'habitude, si tu veux, fit Sébastien, mais pas quinze.

Il ajouta, sans lui laisser le temps de répondre :

— Pense à Auguste ! Il ne peut pas rester seul si longtemps.

Elle haussa les épaules, répliqua :

— C'est bien d'Auguste qu'il s'agit ! J'ai promis à ta mère de m'occuper de toi, alors je le fais.

— S'il te plaît, Cyprienne, je préfère rester seul.

— Et voilà ! s'exclama-t-elle. J'ai compris : je ne suis plus bonne qu'à faire le ménage.

— Mais non, dit Sébastien, tu sais bien que non. Pense à Auguste, fais-moi plaisir.

Elle parut réfléchir quelques secondes, puis elle concéda :

— On verra.

Il en fut soulagé, car en réalité ce n'était pas pour Auguste qu'il s'inquiétait, c'était pour elle : demeurer quinze jours enfermée dans une chambre représentait une épreuve dont elle souffrirait en silence. Il ne se sentait pas le droit de la lui imposer. Mais il savait que s'il lui avait dit la vérité, elle se serait fait un devoir de rester, de lui montrer qu'elle était plus forte qu'il ne le pensait.

Il eut beaucoup de mal à manger, ce soir-là, et elle aussi. Il devinait qu'elle pensait aux paroles du professeur, qu'elle en pesait les mots et qu'elle cherchait comment reconforter son petit-fils. Or, chaque fois qu'elle se trouvait devant une telle difficulté, elle finissait par parler de sa propre vie, de son enfance douloureuse, comme pour lui montrer que l'on pouvait triompher de tout. C'est ce qu'elle fit, une fois de plus, avant de s'endormir, tandis que Sébastien sentait la peur doucement refluer, à mesure qu'il s'assoupissait :

— L'année où j'ai eu la typhoïde, commença-t-elle, je couchais encore dans la grange. Eh bien, crois-tu qu'ils m'auraient fait entrer dans la maison ? Pas du tout. Remarque que je n'avais pas froid avec les bêtes : je m'étais fait un petit lit bien douillet, au creux de la paille, et, pour passer le temps, je m'amusais à compter les rats qui couraient sur les poutres maîtresses.

Elle soupira, reprit :

— Je suis restée couchée un mois, et c'est long, un mois, tu sais, quand on est seule toute la journée.

Sébastien comprit qu'elle essayait de se rapprocher de lui, de s'identifier à lui, pour lui montrer à quel point elle comprenait ce qu'il pouvait ressentir.

Les jours suivants, il tenta de la convaincre de partir. D'ailleurs sa mère n'avait-elle pas annoncé qu'elle viendrait à la fin de la semaine ? Cyprienne hésita jusqu'au dernier moment, et même lorsqu'elle eut pris sa décision, elle y revint sans cesse, se sentant coupable. Il dut insister, lui assurer qu'il préférerait être seul, qu'il se sentirait mieux. Le professeur et l'infirmière achevèrent de persuader Cyprienne. Restait le plus difficile : partir vraiment, ce matin-là, une fois qu'elle eut fait sa toilette, rangé ses affaires dans son sac, donné ses dernières recommandations.

— Si on m'avait dit que je ferais un jour une chose pareille,

moi, soupira-t-elle : laisser mon petit-fils tout seul dans un hôpital !

— Je préfère, Cyprienne, je te l'ai déjà dit.

— Tout de même, tout de même.

Elle se tenait immobile près du lit, ne pouvait pas se décider.

— Si tu veux que je revienne, fais téléphoner. Je prendrai le premier train.

— Oui, dit Sébastien, je sais. Allez, va.

— Je voudrais bien, dit-elle, mais je ne peux pas.

— S'il te plaît, fit-il.

— Alors tu veux que je m'en aille ?

— Cyprienne, on en a déjà parlé. On s'est tout dit. Pense à Auguste.

— Je pense à Auguste et je pense à toi.

— Va-t'en ! S'il te plaît.

— Oh ! Bonté divine ! s'exclama-t-elle en retrouvant ses défenses naturelles qui mimaient déjà la fausse colère. Qu'est-ce que je vous ai fait, Sainte Vierge, pour être traitée comme une moins que rien ?

Ce qui lui permit de saisir son sac, de ne pas embrasser Sébastien et de sortir de la chambre sans s'attendrir. C'est ce qu'elle souhaitait, il le comprit très bien et en fut soulagé. Voilà ! Il était seul, mais il l'avait voulu. Il imagina un moment Cyprienne sortant de l'hôpital puis attendant le bus qui la conduirait à la gare, son voyage, immobile et farouche sur la banquette du train, son arrivée au village et l'étonnement d'Auguste. Comment réagirait-il ? Est-ce qu'il ne lui reprocherait pas d'avoir abandonné son petit-fils ?

En entrant brusquement dans la pièce, l'infirmière blonde, toujours souriante, le tira de ses réflexions.

— Je suis là, moi, dit-elle en posant une main sur son bras.

Elle ajouta, en préparant ses flacons :

— Tu as bien fait. Crois-moi, il vaut mieux.

Sébastien en était persuadé, mais, dès la fin de la matinée, l'absence de Cyprienne lui parut plus difficile à supporter qu'il ne l'avait pensé. Il se rendit compte à quel point sa présence lui avait été précieuse en ces lieux si hostiles. Pourtant, il n'était pas en état de parler. Le nouveau traitement le fatiguait beaucoup.

Deux jours passèrent, durant lesquels il s'efforça de s'habituer à sa demi-solitude, puis sa mère arriva, le samedi soir, vers 16 heures. Il la trouva défaite, anéantie comme au début de sa maladie. Il lui en voulut de ce masque de peur qui rendait plus

effrayantes encore les paroles qu'elle prononçait d'une voix désincarnée, vaincue, sans la moindre énergie, si différente de celle de l'infirmière. Il aurait préféré qu'elle reparte tout de suite, mais n'osait le lui demander.

Le soir, elle se montra si fébrile lors de la visite du professeur que celui-ci lui fit comprendre qu'il vaudrait mieux que Sébastien reste seul.

— Il n'y a pas lieu de s'inquiéter outre mesure, ajouta-t-il, les rémissions et les rechutes peuvent se succéder jusqu'à une guérison définitive. Nous faisons tout ce qui est en notre pouvoir. L'essentiel est qu'il se repose. Le traitement le fatigue beaucoup, mais c'est normal.

— Professeur, croyez-vous qu'il... Croyez-vous que ce sera long ? reprit-elle.

— Ce n'est pas le plus important, répondit-il sans pouvoir dissimuler une pointe d'agacement. L'essentiel est qu'il guérisse. Et il en a la volonté, n'est-ce pas, Sébastien ?

Il approuva de la tête, esquissa un sourire. Les paroles du professeur lui avaient fait du bien : cette idée de rémissions successives jusqu'à une guérison définitive expliquait ce qui se passait tout en affirmant un espoir rassurant. À partir de cet instant, il vécut avec cette pensée qui lui parut d'une grande solidité. Le seul élément inquiétant était ce froid qui le saisissait encore, même la nuit, au moment où il s'y attendait le moins. Alors, il s'ingéniait à penser à autre chose : à Cyprienne et à Auguste, ses recours essentiels, mais aussi à Pierre, à Ludivine qui, aujourd'hui, lui paraissaient très lointains, trop lointains pour lui procurer le secours dont il avait besoin.

Le mercredi matin qui suivit la visite de sa mère, la porte s'ouvrit sur Auguste, qui surgit, l'air apparemment réjoui, en se frottant les mains.

— Il fait meilleur ici que dehors ! s'exclama-t-il.

— Auguste ! fit Sébastien, qui ne s'attendait pas à une telle visite et se sentit comme transporté dans un ailleurs protégé.

Avec son grand-père, en effet, étaient entrés dans la chambre un parfum de feuilles et de terre, l'odeur de la maison elle-même — mélange de café, de cire d'abeille, de légumes et de soupe de pain —, une odeur ménagère qui évoquait un bonheur lointain.

— Je t'ai apporté des livres, fit Auguste, souriant. C'est Cyprienne qui m'a dit : « Tu devrais aller le voir, ça lui fera passer une journée. »

Sébastien savait bien qu'il n'avait pas eu besoin de Cyprienne pour décider de venir à Toulouse et il savait aussi ce qu'il en coûtait à Auguste, si mal à l'aise hors de son univers familial.

Auguste approcha le fauteuil et s'assit près du lit.

— Il pleut, dit-il, mais c'est bon pour les truites : quand il y a beaucoup d'eau en cette saison, elles remontent plus nombreuses dans les ruisseaux depuis la Dordogne.

Il ajouta, comme s'il voulait éviter les questions :

— J'ai vu Pierre. Il m'a dit de te dire qu'il t'attendait pour poser des nasses.

— Je sais pas si je pourrai..., commença Sébastien.

— Bien sûr que tu pourras ! s'exclama Auguste. C'est un mauvais moment à passer. Mais quand les beaux jours seront là, tu galoperas si vite que je ne pourrai pas te suivre.

Sébastien n'eut pas le cœur de montrer à quel point il doutait parfois de sa guérison.

— De toute façon, reprit Auguste, avec ce temps pourri, on peut rien faire là-bas. Alors, autant se reposer.

Sébastien remarqua que la casquette qu'il tenait à la main n'était pas la casquette de base-ball, mais une autre, en laine écossaise.

— Oui, tu comprends, fit Auguste qui s'en aperçut, c'est à cause du train. Ils se seraient foutus de moi. Alors j'ai repris la mienne, celle que je porte l'hiver, pour ne pas prendre froid à la tête.

Il ajouta, dans un rire qui sonna faux :

— Tu sais ce qu'elle dit, Cyprienne : la tête, c'est ce que j'ai de plus fragile.

Sébastien sourit, murmura :

— Moi, ce n'est pas la tête, c'est tout le reste.

— Ne te fais pas plus malade que tu n'es ! se récria Auguste. Tu sais bien qu'on ne guérit que si on le veut bien.

C'était une idée qui n'était jamais venue à Sébastien. Elle lui parut si séduisante qu'il demanda :

— Tu crois vraiment ?

— Pardi ! On peut aider un peu, mais la volonté, c'est l'essentiel. Et moi, je sais que tu veux guérir, au moins pour aller à la pêche.

Sébastien répondit, avec un sourire :

— À condition que tu m'aides, toi.

— Je ferai tout ce que tu voudras.

— Tu me le promets ?

— Bien sûr que je te le promets.

Ils parlèrent de choses et d'autres : des canards qui grossissaient, des foies gras qui seraient beaux — du moins Auguste l'espérait-il —, de Cyprienne qui souffrait de ses rhumatismes, des vaches qui ne sortaient plus au pré, de Pierre qui était venu plusieurs fois aux nouvelles. Le professeur en visite les interrompit. Il ne s'attarda pas, mais durant tout le temps qu'il demeura dans la chambre, Auguste prit cet air humble, soumis, que Sébastien n'aimait pas. Ensuite, au moment où l'infirmière vint brancher les appareils de transfusion, Auguste sortit manger son casse-croûte, puis il revint s'asseoir, un peu réconforté, près de Sébastien. Il cherchait désespérément quoi dire, se sentait inutile, coupable même, de ne pouvoir aider son petit-fils. Il prononça les premiers mots qui lui vinrent à l'esprit, tout en sachant qu'il s'engageait dans une voie dangereuse.

— Tu sais, dit-il, je crois que ce sera une année de neige. En cherchant bien, je pourrai peut-être trouver quelques hellébores.

— Des roses d'hiver ?

— Oui. On en trouve quelquefois en décembre et même parfois jusqu'en février.

— Il le faudrait bien, dit Sébastien.

Il devinait que c'était là le seul moyen qu'avait trouvé Auguste pour lui apporter un espoir supplémentaire, et qu'il devait faire semblant d'y croire.

— Tu en chercheras ?

— Dès le début de décembre.

— Merci, fit Sébastien.

Auguste détourna la tête, comme s'il avait honte. Il parla encore de choses et d'autres sans la moindre importance, puis il ne s'attarda pas. Il partit, avec sur son visage cet air coupable que Sébastien n'aimait pas, et l'enfant se retrouva seul, un peu plus désespéré qu'avant la visite de son grand-père.

Au cours de la semaine qui suivit, en écoutant l'infirmière et le professeur, il comprit qu'il allait sortir comme on le lui avait promis et, la délivrance approchant, il pensa de toutes ses forces au village, aux deux vieux qui devaient l'attendre. Sortir de cette chambre, de cet hôpital, c'était retrouver naturellement l'espoir d'une vie normale, oublier la peur et le froid. Là-bas, tout était possible, il le savait bien.

Quand, enfin, il repartit vers Millac, ce fut avec au fond de lui l'impression qu'il allait prendre un nouveau départ sur le chemin de la guérison.

LA maison lui parut très grande après ces quinze jours passés dans une petite chambre. Comme il n'était plus question d'aller à l'école, Cyprienne lui aménagea un lieu de repos dans la cuisine-salle à manger, sur le divan qui se trouvait face à la télévision. Une bonne chaleur régnait dans les pièces, car Cyprienne avait allumé la cheminée qui se trouvait à droite du divan. Ici, tout parlait de bonheur. Sébastien n'avait pas froid. Il lui manquait seulement l'école, et Pierre, et Ludivine dont il ne recevait plus de messages.

Il n'attendit pas longtemps Pierre qui arriva timidement un soir, après la classe. Cyprienne en profita pour aller aider Auguste à gaver les canards. Pierre serra la main de Sébastien, s'assit dans un fauteuil face à lui. Dans cette pièce qu'il ne connaissait pas, il se montrait emprunté, cherchait quoi dire, ses yeux noirs gravement fixés sur son ami.

- Putain ! dit-il enfin, ç'a été long, cette fois.
- Oui, fit Sébastien. Et ce sera long la prochaine fois.
- Ça fait rien : il faut guérir, c'est tout ce qui compte.
- Je vais guérir, dit Sébastien.

Ils demeurèrent un instant silencieux, puis Pierre raconta brièvement ce qui se passait à l'école, comment les copains s'inquiétaient pour lui, et aussi Ludivine. Sébastien mesura à quel point ce dernier aveu avait coûté à Pierre, connaissant sa réserve vis-à-vis des filles. Il lui parla aussi des nasses qu'il avait relevées vides, mais donna trop de détails, si bien que Sébastien devina que ce n'était pas vrai. Ils étaient aussi gênés l'un que l'autre tant ils savaient que leur préoccupation essentielle échappait à ces propos dérisoires.

— Même si c'est long, je guérirai, répéta Sébastien.

— Je le sais, fit Pierre, ne t'en fais pas.

Et il ajouta, d'une voix ferme :

— De toute façon, en hiver, on ne peut pas faire grand-chose, alors ! L'essentiel est que tu sois guéri aux beaux jours.

Il attendit comme une approbation, mais le silence de Sébastien le meurtrit et il n'insista pas. Il parut se rappeler quelque chose d'important et sortit un cahier de textes de son sac en disant :

— C'est les sujets des devoirs qu'on a eus depuis quinze jours.

Il ajouta, en tendant à Sébastien le cahier :

— Le maître a dit que tu n'étais pas obligé.

— Merci, fit Sébastien en prenant le cahier.

Pierre baissait les yeux, maintenant, comme s'il se sentait coupable de quelque chose. Croyant qu'il avait pitié de lui, Sébastien en fut blessé. En réalité, Pierre s'en voulait de se sentir impuissant à l'aider, ressentait le poids d'une injustice qu'il était incapable de combattre. Finalement l'un et l'autre furent soulagés de se quitter. Ils savaient qu'était né entre eux quelque chose que ni l'un ni l'autre ne méritait : une laideur, une souillure, qui les emplissait de gêne et les révoltait.

— Je reviendrai, dit Pierre.

— Non, fit Sébastien, je te dirai, moi, quand tu pourras revenir, d'accord ?

— D'accord, fit Pierre, qui parut soulagé.

Il serra la main de son ami, s'en alla, après un bref regard qui laissa Sébastien désespéré.

LES choses se passèrent mieux deux jours plus tard, avec celle que Sébastien attendait secrètement. Il avait espéré, dès son retour, que Ludivine viendrait le voir, mais il n'y croyait déjà plus, quand une voiture se rangea dans la cour, le samedi suivant, en début d'après-midi. Cyprienne sortit pour accueillir les visiteurs, et Sébastien, derrière la fenêtre, aperçut Ludivine et sa mère, une grande femme brune qui paraissait connaître Cyprienne. Toutes trois entrèrent, la mère embrassa Sébastien, puis Ludivine fit de même après une hésitation.

— On vous laisse, dit Cyprienne en souriant d'un air entendu.

Les deux femmes sortirent, et Sébastien se retrouva seul face à la petite dont les grands yeux ronds restaient fixés sur lui avec une sorte de stupeur. Il leur était impossible de parler tant ils étaient émus. C'était la première fois qu'ils se trouvaient seuls, face à face. Ludivine semblait paralysée. Ses boucles brunes descendaient sur ses épaules, rehaussant la matité de son visage tout entier tendu vers lui, en attente de nouvelles dont elle avait peur. Elle n'osait pas le questionner, elle dit simplement, comme l'avait fait Pierre :

— C'était long.

— Pour moi aussi, dit-il.

Elle sortit une enveloppe de son manteau, la lui tendit :

— Je t'ai écrit tous les jours.

— Merci.

— S'il te plaît, ne lis pas maintenant.

— Non, j'attendrai d'être seul. Je vais la ranger dans ma chambre.

Il ne fut pas fâché de pouvoir échapper quelques instants à ce regard qui l'interrogeait. Quand il revint, Ludivine n'avait pas bougé. Ses mains sagement posées sur ses genoux, elle reprit son examen, ses yeux aux éclats dorés ne cillant pas, comme si elle voulait lui transmettre un peu de sa force.

— Je sais que tu vas guérir, dit-elle enfin.

Et avant qu'il n'ait eu le temps de répondre, elle ajouta :

— Il le faut.

— Oui, dit-il. Bien sûr que je vais guérir.

— Promets-le-moi, s'il te plaît.

Il n'eut qu'une brève hésitation, murmura :

— Je te le promets.

— Merci, Sébastien, fit-elle gravement.

Et après un soupir :

— Il le faut, tu sais. Sans toi...

Pour la première fois depuis qu'elle était entrée, elle baissa les yeux. Mais elle se redressa très vite, demanda :

— Quand tu seras guéri, tu viendras me voir ?

Il pensa à Pierre, mais ne put trahir ce regard dans lequel elle était tout entière.

— Bien sûr que je viendrai, dit-il.

Elle sourit. Puis, comme si l'essentiel avait été accompli, elle se mit à parler de l'école, des garçons, de Pierre qui, selon elle, avait été très malheureux.

— On a parlé de toi tous les jours, avoua-t-elle.

Lui, de son côté, ne lui confia rien de ce qui s'était passé à l'hôpital. C'était un autre monde, et il ne fallait surtout pas qu'ils se superposent.

La conversation prit bientôt un tour plus détendu. Elle lui livra quelques-uns de ses secrets, fit des projets dans lesquels il se sentit entraîné malgré lui. Puis, sa mère vint annoncer qu'il était temps de partir, elle se leva et l'embrassa très vite, au coin des lèvres. Il n'eut pas le temps de s'en étonner ni de la retenir : elle s'était déjà enfuie comme un oiseau effarouché, rejoignait sa mère. Ludivine partit après un dernier geste de la main en direction de la fenêtre, tandis qu'il gardait précieusement sur sa joue une tiédeur sucrée, d'une exquise douceur.

Le soir, lors du repas, Cyprienne et Auguste lui lancèrent des regards appuyés.

— Qu'est-ce qu'il y a ? demanda-t-il, feignant l'étonnement.

— Si j'avais eu une fiancée pareille, moi, à dix ans ! s'exclama Auguste.

— Et qui vient le voir dans un carrosse ! ajouta Cyprienne.

— Oh ! Ça va ! dit Sébastien, c'est une copine, quoi.

Ils continuèrent à le taquiner pendant tout le repas, mais il ne s'en montra pas vexé. Il comprenait qu'ils avaient trouvé là, dans ce jeu, non seulement la possibilité d'oublier leur inquiétude, mais aussi un sujet de conversation où le rire et la gaieté leur permettaient de lui insuffler l'espoir dont il avait besoin.

9

À LA fin du mois de novembre, il y eut quelques belles journées, froides mais ensoleillées. Malgré les protestations de Cyprienne, Sébastien put sortir en début d'après-midi en compagnie d'Auguste. Plutôt que d'aller dans la plaine où subsistaient toujours de grandes zones d'ombre, même au milieu du jour, ils montèrent sur les collines où le soleil faisait fondre avant midi les gelées des matins. Ils s'arrêtaient le plus souvent dans la vigne autour de laquelle Auguste faisait brûler les sarments coupés depuis l'automne. Sébastien s'asseyait sur le banc, respirait la bonne odeur de bois brûlé, fermait les yeux pour mieux la sentir pénétrer en lui, jouant à croire qu'elle avait le pouvoir de le guérir. Parfois, craignant que le froid qu'il redoutait tant ne le submerge brusquement, il levait la tête vers le soleil, écartait les bras, paumes ouvertes, et il se sentait bien, même si ses jambes, souvent, tremblaient sous lui.

Il cachait soigneusement à Auguste ses instants de faiblesse. Celui-ci, cependant, n'était pas dupe. Il refusait de monter plus haut que la vigne, s'attardait volontiers dans la contemplation de la vallée au sein de laquelle il montrait les prés encore blancs de gel sur les bordures, les toits luisants du village, les peupliers sans feuilles le long du ruisseau, et le ciel, tout là-bas, dont on aurait dit qu'il étincelait sous une mince pellicule de verre. Sébastien s'efforçait de faire provision de tout, parfums et images, car un nouveau séjour à Toulouse approchait.

La veille du départ, il insista auprès d'Auguste pour monter plus haut sur les collines, dans le domaine des chênes nains et des châtaigniers. Auguste accepta de mauvaise grâce et ne cessa de se retourner pour surveiller le pas de Sébastien qui hésitait sur la terre durcie du chemin. Celui-ci, à bout de souffle, s'arrêta brusquement au milieu d'une clairière qui sentait la mousse. Et

tout à coup le transperça cette sensation précise et douloureuse que c'était peut-être la dernière fois qu'il voyait tout cela. Il en fit la confidence à Auguste qui, revenant en arrière, l'attira contre lui dans un geste dont il n'était pas coutumier, murmurant :

— Allons ! Qu'est-ce que tu vas chercher ? Je te promets, moi, qu'on reviendra ici tous les deux avant la fin du mois.

Mais le son de sa voix n'était pas celui que Sébastien espérait. Il était en effet devenu maître dans l'art d'interpréter les voix, les silences, les regards. Cyprienne, seule, échappait à sa sagacité. Auguste, lui, cachait de plus en plus mal ses doutes et sa souffrance. Au point qu'il se hâta de rentrer, cet après-midi-là, et qu'il s'en fut bricoler dans sa remise jusqu'au repas du soir.

SÉBASTIEN repartit à Toulouse avec soulagement. Cyprienne, comme chaque fois, l'accompagnait. Elle avait promis de passer une nuit à l'hôpital et de reprendre le train le lendemain matin. En fait, il savait qu'elle voulait connaître les résultats des analyses effectuées dès son arrivée. Ils n'étaient pas bons. Ils n'avaient même jamais été aussi mauvais. Le professeur tenta de les minimiser, mais Sébastien, lui, savait. Elle aussi, sans doute, avait compris, car elle parut ébranlée un instant, avant de se reprendre très vite et de lancer :

— Donne-le-moi ton microbe, et je te garantis que je vais lui régler son sort, moi !

Il sentit qu'elle était sincère : qu'elle aurait vraiment souhaité être malade à sa place, et il en fut bouleversé, au point de se tourner de l'autre côté, vers le mur, pour qu'elle ne s'en rende pas compte.

— Il faut te secouer ! s'écria-t-elle alors. Tu ne vas pas me faire croire que tu es incapable de faire ce que j'ai fait, moi, et je ne me trouvais pas dans un hôpital : j'étais toute seule.

Elle en revenait à sa typhoïde dont elle avait triomphé au même âge que lui, et, dans son ignorance des choses — sans doute feinte, d'ailleurs —, elle faisait l'amalgame entre ces deux combats.

— Ton microbe, si je le tenais, je le gaverai comme les canards jusqu'à ce qu'il éclate ! fit-elle avec une fureur véritable.

Sébastien parvint à sourire.

— Ce n'est pas un microbe, dit-il. C'est plus difficile.

— Qu'est-ce que tu en sais ? Tu ne m'as pas vue toute seule dans la paille. Je n'étais pas belle à voir, tu sais. Une vraie sorcière. Il ne me manquait plus que le balai et le chapeau !

Il rit de nouveau, mais prit soin de ne pas croiser son regard. Ce soir-là, cependant, Cyprienne parla moins que d'habitude. Elle resta plus longtemps dans la salle de bains, rangea inutilement la chambre avant de se coucher. Il aurait voulu l'entendre pour ne plus se sentir si seul malgré sa présence. Car c'était cela qui l'épouvantait : malgré elle, malgré Auguste, malgré Pierre et Ludvine, il se sentait seul, livré à lui-même, et le pire était de savoir que tous ceux qui l'aimaient ne pouvaient rien pour lui.

— Cyprienne, fit-il.

— Quoi ?

— Parle-moi.

Elle soupira mais comprit que ce soir plus que jamais elle devait se montrer proche et attentive. Elle s'assit dans son fauteuil, remonta la couverture jusqu'à ses épaules et se mit à raconter tout ce qui lui passait par la tête : leur installation, avec Auguste, dans la petite maison de Millac où vivaient encore, à l'époque, les parents d'Auguste ; la cohabitation avec Anselme et Noémie qui avaient mis longtemps à accepter ce mariage, et puis tout était rentré dans l'ordre avec le temps. Elle précisa qu'Auguste ressemblait beaucoup à son père, que Noémie n'était pas facile à vivre, mais qu'elle était morte jeune, à cinquante ans, et qu'elle, Cyprienne, dès ce jour-là, s'était occupée seule de la maison. Anselme n'avait pas tardé à rejoindre sa femme : deux ans après seulement. Cyprienne les avait soignés l'un et l'autre jusqu'au dernier jour comme c'était la coutume à l'époque : on mourait chez soi, entouré de l'affection des siens.

Elle se tut brusquement, songeant sans doute qu'elle avait abordé là un sujet périlleux. Croyant que son petit-fils dormait, elle en fut soulagée. Il ne dormait pas, pourtant. Il se demandait comment il mourrait, lui, s'il devait mourir. Il lui semblait effectivement que la maison de Millac était le seul endroit où il était possible de s'endormir définitivement, sans avoir trop peur. Il faillit le dire à Cyprienne, mais il y renonça au dernier moment : parler de la mort était déjà faire un pas vers elle. Et il ne fallait pas. Il ne fallait pas non plus ébranler Cyprienne. Il s'efforça de garder une respiration régulière, de ne pas bouger, jusqu'à ce qu'il fût certain qu'elle s'était endormie.

Le lendemain, après bien des hésitations, elle repartit, comme il avait été convenu. Et Sébastien, une fois de plus, se retrouva seul dans la petite chambre blanche.

En raison des analyses, le professeur avait de nouveau modifié le protocole, et le traitement épuisait Sébastien. Il

vomissait de nouveau, soutenu par l'infirmière blonde qui se montrait toujours aussi maternelle, après quoi il sombrait dans un état de semi-inconscience dans lequel il trouvait un peu de repos.

SA mère vint le voir le samedi suivant, alors qu'il ne l'attendait pas. Il comprit qu'elle avait été alertée par le professeur, lequel lui indiqua, dès son arrivée, qu'il envisageait sérieusement de pratiquer une greffe de moelle osseuse et lui demanda de se soumettre à des analyses pour savoir s'il y avait compatibilité entre elle et son fils. Il lui demanda également de prévenir le père de Sébastien, afin qu'il accepte ces mêmes examens. Toute cette conversation se déroula devant Sébastien, mal à l'aise d'entendre parler de son père et qui ne voulait rien attendre de lui. Il l'avait rayé de sa mémoire, comme si, inconsciemment, il le jugeait responsable de tout ce qui était arrivé.

Une fois le professeur parti, il en fit la confidence à sa mère.

— Et si c'était la seule solution ? On n'a pas le droit de ne pas essayer, répondit-elle.

Il lui en voulut de ces propos dans lesquels, comme toujours, il décelait une soumission à un homme qui ne le méritait pas. Il ne pardonnait toujours pas à son père de les avoir abandonnés, et surtout de les avoir constamment éloignés de Millac, d'Auguste et de Cyprienne, lors des vacances, le seul lieu où, Sébastien en était sûr aujourd'hui, il aurait pu oublier cette vie de disputes incessantes dans lesquelles tous les trois se débattaient. Il n'osa pas dévoiler ces pensées à sa mère qui repartit encore plus inquiète qu'elle n'était arrivée.

Cyprienne revint elle aussi, un mercredi, mais Sébastien aurait préféré rester seul. Ces incursions faisaient entrer trop de vie, trop d'espoir dans sa chambre et la lui rendaient insupportable. Il comptait les jours qui le séparaient de sa sortie, s'inquiétait auprès de l'infirmière de ne pouvoir sortir à la date prévue. De fait, ce qu'il redoutait se produisit la veille de son départ :

— Nous allons te garder encore un peu, lui dit le professeur. Mais je te promets que tu sortiras pour Noël. Tu verras, tu iras mieux : à partir d'aujourd'hui, je vais alléger le traitement.

Sébastien sonda le regard du professeur dont les yeux lui parurent de plus en plus noirs, mais sans la moindre duplicité. Il y avait de la force, au contraire, dans ces yeux-là. Il choisit de lui faire confiance et ne protesta pas. Ce ne fut pas le cas de Cyprienne qui accourut dès qu'elle apprit la nouvelle. Elle lui

donna une lettre de Pierre et une autre de Ludivine puis repartit au début de l'après-midi, apparemment rassurée. Sébastien lut les lettres une seule fois, puis demanda à l'infirmière de les jeter. Il y avait dans les lignes écrites par Pierre et par Ludivine trop de mots qui dissimulaient mal, en fait, une peur véritable. Il en souffrit, tenta de les oublier, s'efforça de songer seulement au jour de la sortie qui approchait.

La veille au soir, comme à son habitude, le professeur lui rendit visite et lui dit :

— Tu vas te sentir mieux. Je te laisse tranquille jusqu'au 10 janvier, si tout va bien. Tu as été très raisonnable et je t'en remercie. À nous deux, nous y arriverons. N'aie pas peur.

Lui, au moins, savait ce qu'il ressentait. Sébastien comprit qu'à cet homme il pouvait tout dire.

— C'est vrai que j'ai peur, fit-il, soulagé de pouvoir prononcer ces mots.

— Il ne faut pas. Tu guériras. Crois-moi : si tu le veux vraiment, tu guériras.

Le professeur lui avait pris la main, le fixait, ne cillait pas.

— Alors, c'est entendu, ajouta-t-il, rendez-vous le 10 janvier.

— Oui, fit Sébastien. C'est entendu.

Et il se jura de rentrer chez Auguste et Cyprienne avec le sourire.

Le soleil était apparu dès que le VSL était sorti de Toulouse et avait illuminé la campagne tout au long de la route. Comme à chaque retour, Sébastien s'étonnait de pouvoir passer si rapidement d'un univers à l'autre : derrière lui la peur, devant lui l'espoir. Cyprienne et Auguste avaient surgi dans la cour dès que la voiture s'était arrêtée. Il avait refusé leur aide malgré le léger vertige qui l'avait assailli dès qu'il avait posé le pied par terre, et maintenant, il était allongé sur le divan, face au sapin de Noël que Cyprienne, aidée par Auguste, avait décoré de boules rouges et vertes et de guirlandes d'argent. Ils s'affairaient autour de lui dans une agitation qui n'était pas naturelle et qui le mettait mal à l'aise.

Heureusement, ils durent aller s'occuper des canards dont c'était l'heure du sacrifice. Demain tombait ce fameux jour de marché au cours duquel Cyprienne vendait traditionnellement les foies gras. Comme ils ne voulaient pas laisser Sébastien seul, Auguste était allé demander à Pierre de venir lui tenir compagnie pendant la matinée. Pierre avait accepté, flatté que l'on fasse

appel à lui, d'autant que son père, en cette saison, n'avait pas besoin de son aide. Il arriva de très bonne heure, au moment où Auguste et Cyprien s'apprêtaient à partir. Sébastien avait abandonné son lit et s'était installé sur le divan. S'il quittait sa casquette pendant la nuit, il la remettait dès qu'il se levait, craignant la venue de Ludivine, devant laquelle il se refusait à apparaître diminué. Avec Pierre, ce n'était pas pareil. Il se montrait tel qu'il était depuis le jour de leur rencontre.

— Alors quoi ? fit Pierre en s'asseyant face à lui. Je me suis fait du souci, tu sais.

— Moi aussi, dit Sébastien.

Comprenant que ce n'était pas lui qui souffrait le plus, Pierre baissa la tête.

— J'y arriverai, reprit Sébastien.

— Putain, oui, on y arrivera, c'est sûr ! approuva Pierre d'une voix dans laquelle on décelait une fêlure.

Sébastien soupesa la conviction de son ami. Mais Pierre lui sembla sincère et Sébastien songea que c'était parce qu'il ne connaissait pas la gravité exacte de son état. Malgré son besoin de partager tout, de ne plus se sentir seul dans la peur, il n'eut pas le cœur d'avouer la vérité.

— Est-ce que tu crois qu'on aura de la neige, cette année ? demanda-t-il seulement.

— Je crois pas, fit Pierre. Ou alors un peu plus tard.

Et, comme Sébastien paraissait déçu :

— Pourquoi ? C'est si important ?

Sébastien hésita à parler d'Auguste et de ses hellébores. C'était ridicule, et pourtant, malgré lui, il ne cessait d'y penser, s'était arrimé à cet espoir, comme si Auguste possédait un pouvoir dont tous les médecins du monde étaient dépourvus.

— Il neige plutôt en février, ici, reprit Pierre, mais en général, elle ne tient pas beaucoup au sol.

Il ajouta, devant l'air accablé de Sébastien :

— Sauf quelquefois. Je me rappelle une année où elle a bien tenu une semaine.

Il se tut un instant, reprit :

— Mais tu sais, c'est emmerdant la neige. Ça complique tout.

Sébastien hocha la tête, n'insista pas. Il demanda alors à Pierre de lui raconter ce qui se passait à l'école, et Pierre évoqua les jeux, les disputes, les alliances qui, parfois, se traduisaient par des règlements de comptes à l'écart du maître. Ensuite ils

discutèrent de pêche, et Sébastien oublia la maladie pour penser aux prises qui l'attendaient aux beaux jours, le long des ruisseaux ombragés. Pierre lui apprit à jouer aux cartes, et les heures s'écoulèrent dans l'insouciance et le rire.

LE 24 décembre, Nicole arriva au début de l'après-midi. À chacune de ses visites, Sébastien la trouvait plus changée. Elle paraissait lointaine, non seulement inquiète, chaque fois que son regard se posait sur son fils, mais, eût-on dit, préoccupée d'autre chose.

Alors que Cyprienne et Auguste étaient allés faire des courses, Sébastien se retrouva seul avec sa mère, dans la salle à manger. Il souffrait de cette sorte de distance qui s'installait entre elle et lui, se demanda si elle n'avait pas rencontré un homme à Paris, et lui en voulut.

— Pourquoi ne m'as-tu jamais dit que tu n'étais pas leur fille ? demanda-t-il abruptement.

C'était le seul moyen qu'il avait trouvé pour se venger de ce qu'il considérait comme un abandon, au moment où il avait le plus besoin d'elle. Elle eut comme un recul du buste, cilla plusieurs fois, répondit enfin, d'une voix lasse :

— Qu'est-ce que ça aurait changé pour toi, de le savoir ?

Et elle ajouta, après un soupir :

— Quelle importance ? Je suis ta mère, moi, et tu avais un père. Ce qui s'est passé avant ne pouvait pas compter pour toi... du moins je l'ai pensé. Tu comprends, moi, je n'ai jamais souhaité une autre mère que Cyprienne ou un autre père qu'Auguste. Il y a des parents adoptifs qui rendent plus heureux que ne le feraient des parents naturels, et inversement, sans doute. Il n'y a pas de règle en la matière. Regarde : moi, j'ai été très heureuse pendant mon enfance, et toi pas vraiment, hélas ! Ce qui est important pour un enfant, c'est de se sentir protégé et aimé. Les vrais parents, ce sont ceux qui vous aiment, tu comprends ?

Il ne répondit pas. Elle avait raison. Ce qu'il regrettait seulement, en réalité, c'était le fait qu'Auguste et Cyprienne ne fussent pas ses vrais grands-parents. C'était là sa seule véritable souffrance, car cet homme et cette femme, aujourd'hui, compaient pour lui plus que tout au monde. Mais personne n'était coupable dans cette affaire. Et sa mère pas plus que quiconque. Elle quitta son fauteuil, s'approcha, s'assit sur le divan, près de lui, passa son bras autour de ses épaules, le serra contre elle.

Cyprienne entra à cet instant, fit mine de ne pas les voir et se mit en cuisine. Nicole se leva pour l'aider.

Le soir, il fut question de se rendre à la messe de minuit dans la petite église, mais Nicole s'y opposa. C'était trop de fatigue pour Sébastien et d'ailleurs il y faisait trop froid.

Ils s'installèrent tard autour de la table pour réveillonner, mangèrent du foie gras, les huîtres apportées par Nicole, du saumon, et burent du champagne. Sébastien s'efforça de se montrer gai, y parvint sans trop de difficulté. Il fut question de Ludi-vine, des canards, des foies gras vendus à Gourdon, et Sébastien ne tarda pas à sentir la fatigue. À 11 heures, il ne tenait plus debout. Quand il demanda à aller se coucher, le visage de Cyprienne se ferma, puis elle déclara :

— Oui, tu as raison. Il faut que tu te reposes pour que demain tu puisses goûter ces confits de canard. Et d'ailleurs tu verras : il y a une surprise pour toi.

Il ne put s'interroger longtemps sur cette surprise, car le sommeil tomba sur lui dès qu'il fut allongé bien au chaud sous son édredon de plumes. Il dormit sans le moindre rêve jusqu'au lendemain matin, s'éveilla vers 8 heures, passa dans la cuisine où Cyprienne et Auguste étaient en train de déjeuner. Sa mère n'était pas encore levée. Il s'installa à côté d'eux, les yeux lourds de sommeil, ne remarqua même pas les paquets de toutes les couleurs au pied du sapin.

— Regarde là-bas ! fit Auguste.

— Le père Noël est passé, fit Cyprienne en riant.

Tous deux paraissaient très heureux, comme s'ils retrouvaient ce matin le temps de leur jeunesse, quand leur fille était enfant et qu'ils assistaient à la découverte de ses cadeaux.

Sébastien ne savait quoi dire. Il constatait non sans étonnement à quel point ce matin de Noël semblait les émouvoir.

— Tu ne vas pas les ouvrir ? demanda Auguste, qui paraissait impatient.

Sébastien se leva, se dirigea vers le sapin, s'assit sur le divan, songea qu'à Paris sa mère ne procédait plus ainsi depuis longtemps. Elle se contentait de lui donner ses cadeaux dès qu'il se levait, l'embrassait furtivement, et c'était tout. Son père, lui, n'était pas souvent là, même à l'occasion des fêtes. Toujours en déplacement, pour des missions qui dissimulaient mal des liaisons de plus en plus nombreuses. Mais Auguste et Cyprienne, eux, n'avaient rien oublié de ce qui faisait le bonheur d'un enfant, fût-il âgé de dix ans. Sous les paquets, il y avait même deux sabots

de l'ancien temps, qu'Auguste avait nettoyés, polis et vernis, y compris la languette de cuir du dessus. Ils étaient beaux, brillaient dans la lumière, contenaient deux sachets de fruits secs : dattes, figues, pruneaux et abricots. Les paquets, eux, renfermaient des livres et des jeux de société, mais également un moulinet et des montures de pêche.

Quand il eut tout ouvert, Sébastien se retourna, s'aperçut que sa mère, en robe de chambre, était assise près de ses parents, et, comme eux, l'observait en riant.

— Merci ! dit-il en revenant vers eux.

Cyprienne se leva et l'embrassa. Nicole fit de même, puis Auguste, qui le retint un instant contre lui. Ils déjeunèrent en plaisantant, comme si ce jour de Noël avait fait disparaître tous les dangers, toutes les menaces.

À midi, il pensa que la surprise annoncée par Cyprienne était la venue de Pierre, mais à peine celui-ci eut-il fait son apparition qu'une voiture entra dans la cour. Sébastien la connaissait bien : c'était celle de la mère de Ludivine, que Cyprienne avait aussi invitée.

Ludivine entra dans une robe jaune qui mettait en valeur ses cheveux noirs, embrassa Sébastien en lui donnant le cadeau qu'elle avait apporté, puis elle embrassa aussi Pierre avec un naturel qui contrasta avec la confusion du garçon. Sébastien fut gêné vis-à-vis de Pierre de cette intrusion dans leur univers, mais celui-ci ne parut pas s'en formaliser. Il s'efforça même de tenir un langage plus châtié, de se montrer sous un jour plus aimable.

Ensuite, contrairement à ce que Sébastien craignait, le repas fut très gai, la conversation étant animée par Cyprienne et Auguste qui semblaient beaucoup s'amuser.

— Putain, c'est bon ! fit Pierre en mangeant son confit de canard et ses pommes de terre sarladaises.

Il essaya de se rattraper en bredouillant, faisant s'esclaffer tout le monde :

— Enfin, quoi, je voulais dire que c'était bon, putain !

Ludivine, elle, mangeait avec beaucoup de distinction, très droite, mais souriante, le regard fixé sur Sébastien qui en perdait ses moyens. Ce manège n'échappait pas à Cyprienne qui buvait du petit-lait, tandis qu'Auguste parlait de pêche avec Pierre. Nicole, elle, demeurait rêveuse, et silencieuse. Elle semblait ailleurs. Sa présence empêchait Sébastien d'oublier totalement la maladie, et il le regrettait.

Le repas dura longtemps, car, après le confit, Cyprienne apporta un chapon et des marrons, puis un gâteau et de la crème blanche avec un cœur de chocolat au milieu. Il y avait longtemps que Sébastien n'avait plus faim, mais il se força à manger de tout, goûta le vin de Bordeaux qu'Auguste avait débouché, et il se sentit finalement tout drôle, flottant dans une léthargie heureuse, oubliant tout ce qui aurait pu ternir l'éclat magique de ces moments arrachés aux noirceurs quotidiennes.

À 5 heures, Ludivine repartit, non sans avoir glissé un message à Sébastien. Pierre s'en fut lui aussi, remerciant Cyprienne et Auguste avec des mots maladroits mais sincères, car il avait eu droit à du matériel de pêche. Sébastien se retrouva alors seul avec sa mère et ses grands-parents, et il lui sembla qu'un peu de tristesse envahissait la salle à manger. Auguste s'en aperçut et proposa une partie de Monopoly. Ainsi, pour Sébastien, s'acheva cette journée de Noël, qui avait été une halte sur le chemin périlleux qui était le sien depuis de longs mois.

Le lendemain, Nicole repartit à son tour, et il en fut soulagé. Il avait vérifié une fois de plus qu'elle ne lui avait été d'aucun secours, mais ne lui en voulut pas. Il comprenait qu'il en serait toujours ainsi.

Il resta deux ou trois jours blotti entre Cyprienne et Auguste, se sentit mieux, conformément à ce que lui avait prédit le professeur à Toulouse. Malgré les réticences de Cyprienne, Sébastien prit l'habitude de sortir en début d'après-midi avec Auguste, pour des promenades autour du village qui, très courtes au début, s'allongèrent au fil des jours. Il avait promis à Cyprienne de se reposer le reste du temps : pendant la matinée et durant la soirée, après leur retour, passé 4 heures.

Au cours de ces promenades, ils parlaient peu, mais savaient ce qu'ils cherchaient l'un et l'autre sans se l'avouer : ces hellébores dont Sébastien avait l'impression que leur découverte rendrait possible sa guérison. C'était ridicule, il en était conscient, mais il devinait qu'Auguste avait le même espoir que lui.

Sébastien n'avait rien oublié de ce que lui avait dit Auguste au printemps dernier, la première fois qu'il lui en avait parlé : « fleurs blanches à cinq pétales, teintées de rouge à l'extérieur, nombreuses étamines jaunes ». Mais il n'y avait pas eu de neige encore, et Auguste avait précisé à l'époque qu'elle était indispensable, ou que, du moins, lui n'avait trouvé des hellébores qu'après la neige.

Sébastien écoutait la météo, le soir à la télévision, et ne se

privait pas de sortir seul, le matin, quand Cyprienne n'était pas là pour le surveiller, car elle se rendait toujours deux fois par semaine à Gourdon. Un après-midi, alors qu'il marchait près du ruisseau en compagnie d'Auguste, le monde se mit brusquement à tourner autour de lui, et il perdit connaissance.

Trois minutes plus tard, le visage d'Auguste penché sur lui réveillait la peur qui l'avait quitté depuis quelques jours. Auguste ne dit rien, cependant ses yeux avaient perdu leur éclat et une ride profonde barrait son front. Il aida Sébastien à se relever, le soutint en prenant son bras pendant quelques mètres. Sans se concerter, ils avaient pris la direction de la maison.

— Tu peux me lâcher : ça va, maintenant, fit Sébastien.

Auguste resta tout près, prêt à intervenir, mais il n'en eut pas besoin. Ils rentrèrent sans un mot, et ce fut seulement une fois qu'ils furent assis dans la maison chaude qu'Auguste retrouva la parole.

— C'est pas grave, dit-il, j'en suis sûr.

— Je sais, fit Sébastien.

Ce qu'il savait, c'était que la maladie était toujours là, cachée en lui comme un crabe monstrueux et qui le dévorait. Pour donner le change, il accepta de jouer aux cartes en attendant le retour de Cyprienne, qui, avec son regard acéré, devina qu'il s'était passé quelque chose.

— Qu'est-ce que vous avez ? fit-elle, on dirait que vous avez avalé un parapluie.

— Qu'est-ce que tu racontes ? demanda Auguste avec une pointe d'irritation qui la surprit.

Elle n'insista pas, se mit à la cuisine, mais ne cessa de couler vers eux des regards anxieux.

À partir de ce jour-là, Sébastien se sentit de nouveau très mal. La trêve prédite par le professeur avait été de courte durée. Il le comprit, passa le temps qui le séparait du 10 janvier à dissimuler la faiblesse immense qui l'envahissait chaque jour d'avantage. Le 7, cependant, il ne put se lever. Quand il l'avoua à Cyprienne, elle dut se retenir à la porte de la chambre pour ne pas tomber. Il ne lui avait jamais vu des yeux aussi pitoyables, regretta aussitôt d'avoir parlé.

— Je voudrais retourner à Toulouse, dit-il.

Elle vint s'asseoir au bord du lit, ferma les yeux, puis, très vite, les rouvrit, comme si elle avait craint de se laisser aller.

— Je voudrais dormir, dit-il, pour ne plus voir l'expression accablée de son visage.

Elle s'en alla en s'appuyant au mur, et dit simplement, une fois parvenue près de la porte :

— Je vais téléphoner.

Dès qu'elle eut refermé, il se laissa couler au fond de ce gouffre aux parois de neige, dans lequel il se sentait de plus en plus éloigné du monde des vivants.

10

C ELA faisait huit jours que Sébastien se trouvait à Toulouse, dans sa chambre trop blanche, mais cette fois Cyprienne avait refusé de le laisser seul. Nicole l'avait seulement remplacée le dimanche qui avait suivi sa nouvelle hospitalisation. Elle était apparue à Sébastien ravagée par le chagrin, méconnaissable, et, comme d'habitude, sans la moindre énergie à lui transmettre.

— Ton père a demandé à venir, dit-elle, mais je lui ai dit que tu ne voulais pas. J'ai bien fait, n'est-ce pas ?

— Oui. Je ne veux pas le voir.

Il y avait réfléchi, avait été tenté, mais son père était trop associé à une absence de bonheur, à une violence quotidienne insupportable et surtout, lui semblait-il, à sa maladie.

— Il a fait les analyses qu'on lui a demandées, avait ajouté Nicole.

Sébastien n'avait pas répondu, ayant décelé dans ces mots et le ton de la voix de sa mère une sorte de considération pitoyable qui l'avait glacé. Heureusement, Cyprienne lui avait succédé dès le lundi matin, et Sébastien, une fois de plus, avait constaté qu'elle était la seule personne à pouvoir l'aider. Il avait demandé à Auguste de ne pas venir. Il ne pouvait plus supporter ce regard dévasté que, malgré ses efforts, son grand-père posait parfois sur lui, sans même s'en rendre compte.

— C'est seulement une fois qu'on a touché le fond qu'on peut remonter à la surface, disait Cyprienne. Tiens, moi, une fois, dans la Dordogne, du côté de Groléjac, je suis tombée dans un trou. Je devais avoir sept ou huit ans et je ne savais pas nager, ou très mal. Eh bien, je ne me suis pas affolée : je me suis laissée descendre, et quand j'ai touché les galets du fond, j'ai donné un coup de pied et je suis remontée. C'est comme je te le dis.

— Merci, Cyprienne.

— Arrête de me dire merci, ça me fait mal aux oreilles.

— Aux oreilles ?

— Oui, aux oreilles et aux dents.

Il ne put s'empêcher de sourire, comprenant qu'elle avait choisi cette voie, celle du rire, de la plaisanterie, la seule qui pouvait les sauver de la pitié ou du désespoir.

L'entrée du professeur interrompit leur échange. Le professeur eut l'air surpris mais satisfait de le voir sourire. Il serra la main de Cyprienne, toucha l'épaule de Sébastien, s'assit sur le lit, le considéra un moment en silence, puis il murmura :

— Les choses ne se sont pas améliorées. J'ai constaté une hypertrophie de la rate tout à fait inattendue à ce stade. Nous avons parlé du problème avec mon équipe, et nous en avons conclu qu'il fallait pratiquer une greffe le plus vite possible.

— Alors nous en sommes là, fit Cyprienne.

— Oui, mais il ne faut pas s'inquiéter outre mesure.

Sébastien, lui, ne disait rien : il pesait tous les mots prononcés par le professeur, cherchait à deviner ce qu'ils cachaient.

— Une allogreffe, précisa celui-ci, c'est-à-dire une greffe de moelle osseuse. Sur ma demande, son père a fait des analyses à Paris, mais pas plus que sa mère il n'est compatible.

Il ajouta, comme Cyprienne le dévisageait, atterrée :

— Je me suis rapproché de mes collègues de l'Institut Curie. Disons que si tout se déroule comme je l'espère, la greffe pourrait se pratiquer à Paris dès que nous aurons trouvé un donneur. En attendant, nous modifierons une nouvelle fois le protocole.

— Je vais devoir rester ici jusqu'à l'opération ? s'inquiéta Sébastien.

— Non, tu pourras revenir chez toi entre-temps, ne t'inquiète pas.

Sébastien fut soulagé. Il voulait bien tout accepter, mais il avait besoin de revenir à Millac. Cyprienne paraissait désemparée. Elle avait envie de poser des questions, mais elle se sentait dépassée, soudain, par ce qu'elle venait d'entendre.

— Il n'y a pas d'autre solution, conclut le professeur.

Dès que le professeur fut parti, toutefois, et dès que la porte fut refermée sur eux, Cyprienne s'exclama :

— Tu vois ! Je suis sûre que tu seras guéri pour le retour des beaux jours.

— Tu crois vraiment ?

— Eh ! Bien sûr que je le crois !

Pendant les heures qui suivirent, elle ne cessa de parler des beaux jours à venir, des retrouvailles définitives avec la maison,

le jardin, la vigne, le ruisseau, des soirs de juin sous les étoiles, de tout ce qui les attendait au village, une fois qu'il serait guéri.

— Dans quelques mois, dit-elle, nous aurons oublié tout ça.

Sébastien hochait la tête, s'efforçait de partager son enthousiasme, demeurait tendu vers ce bonheur qu'elle lui promettait. Et ce qui, au départ, n'était qu'une bouée de sauvetage devint, par la force de sa parole et la conviction qu'elle y mettait, un aboutissement certain. Durant les huit jours supplémentaires qu'ils passèrent ensemble dans la chambre blanche, elle ne cessa de l'entraîner très loin par l'imagination, de lui faire partager une certitude qu'elle se forgeait au prix de grands efforts sur elle-même, soigneusement dissimulés.

LE 7 février, quand la neige tomba, Sébastien se trouvait à Millac. Ce fut Auguste qui le prévint un matin de la couche blanche qui avait recouvert les toits, les prés et les champs. Il avait commencé de neiger la veille au soir, mais comme Sébastien était déjà couché, il ne s'en était pas rendu compte et Auguste n'avait pas voulu le réveiller. Ce matin-là, la couche était épaisse de dix centimètres et des flocons tourbillonnaient encore dans la grisaille de l'air. Il faisait très froid. Il n'était pas question de sortir de si bonne heure, et d'ailleurs Sébastien n'en avait pas la force. Depuis qu'il était rentré au village, il passait ses journées allongé sur le divan, lisant peu, regardant de temps en temps la télévision, parlant avec Cyprienne qui, refusant de le laisser seul, avait renoncé à ses ménages à Gourdon.

Un peu avant midi, toutefois, il était sorti avec Auguste pour bâtir un bonhomme de neige devant la fenêtre, afin qu'il puisse l'apercevoir depuis le divan. Avant d'en terminer, incapables d'attendre plus longtemps, ils s'étaient battus à coups de boules de neige, puis Sébastien avait eu froid, très froid, et il était rentré, tandis qu'Auguste posait un vieux chapeau sur le bonhomme et enfonçait dans la tête ronde une pipe au tuyau ébréché dont il ne se servait plus depuis longtemps. Sébastien eut beaucoup de mal à se réchauffer. Renonçant à manger, il alla se glisser tout habillé sous l'épaisse couverture qui l'attendait sur le divan, demandant à Auguste si la neige tombait toujours.

— Non, c'est fini. Mais il y en a près de dix centimètres.

Quand Auguste eut bu son café, comme il s'habillait, Cyprienne lui demanda :

— Où vas-tu ?

Auguste ne répondit pas, se vêtit chaudement et sortit.

Sébastien l'entendit traverser la cour, tousser, puis le silence d'étope qui régnait depuis le matin retomba, comme si le monde était enfermé sous une cloche aux parois d'une étrange douceur.

Ce jour-là, pendant l'après-midi, Sébastien parla peu avec Cyprienne. Elle avait épuisé toutes ses recettes d'espoir, et lui-même se sentait trop faible pour entretenir le feu d'une conversation dans laquelle il se heurtait toujours au même mur du doute et de la peur. Il se leva à plusieurs reprises pour observer le bonhomme de neige qui s'était un peu tassé sur lui-même, mais qui demeurait debout, cependant, tourné vers la fenêtre dans une sorte d'interrogation muette, comme si lui aussi attendait quelque chose. Peut-être Auguste, son bâtisseur, songea Sébastien, qui ne put résister au plaisir de sortir de nouveau, quelques minutes seulement, pour marcher dans la cour, ébloui qu'il était par ce sortilège de la blancheur, où l'on pouvait s'imaginer dans un monde exempt de souffrances.

Ce jour-là, Auguste, la mine sombre, revint très tard, à la nuit tombée. Il avait l'air malheureux. Sébastien devina d'où il venait. Ils n'avaient pas besoin de parler pour se comprendre : un regard avait suffi. Auguste n'avait pas trouvé d'hellébores. Mais comment aurait-il pu en être autrement avec cette neige ? Il fallait attendre qu'elle fonde. Il eut envie de le lui dire, mais le visage furibond de Cyprienne l'en empêcha.

Cela ne tarda pas. Le lendemain, dans l'après-midi, la pipe du bonhomme de neige tomba, puis le chapeau fit de même. À 5 heures du soir, il ne restait plus qu'un tas difforme, accablant, celui-là même auquel Sébastien avait déjà pensé plusieurs fois en s'identifiant à lui. Il ferma la fenêtre de bonne heure, s'efforça de l'oublier, attendit Auguste dans l'espoir insensé de quelques fleurs blanches qui le sauveraient. Auguste, ce soir-là aussi, revint les mains vides. Il était transi de froid, ses yeux pleuraient. Il étendit ses mains bleuies au-dessus du feu, et, comme s'il se sentait coupable, ne prononça pas le moindre mot.

— Mais enfin, où cours-tu comme ça ? demanda Cyprienne. Tu veux vraiment attraper une pneumonie !

Auguste haussa les épaules mais ne répondit pas. Dans le combat que tous les trois menaient, il avait choisi d'assumer sa part à sa manière. Il savait très bien qu'il était impuissant, et ses herbes aussi, mais il était persuadé que, dans le pacte tacite qu'il avait conclu avec son petit-fils, s'il devait y avoir une guérison, elle commencerait là : dans leur espérance au-delà de toute raison en une fleur qui n'avait pour elle que sa rareté et sa beauté.

Pendant les jours qui suivirent, malgré les protestations de Cyprienne, Auguste continua de chercher. La neige avait disparu et le bonhomme de neige aussi. Après quarante-huit heures de redoux, il faisait maintenant très froid. Le ciel, aiguisé par le vent du nord, d'un bleu très clair, semblait emprisonner la cime des arbres. Sébastien ne parvenait pas à se réchauffer, même au fond de son lit. Cyprienne marmonnait devant ses fourneaux, s'en prenait au bon Dieu, à ses saints, au monde entier. Auguste, lui, passait ses journées au-dehors, tendu vers une mission dont il était incapable de parler. Un jour, pourtant, il rentra plus tôt, et, dès qu'il eut enlevé sa grosse canadienne qui avait appartenu à son père et qu'il avait conservée précieusement, il s'approcha de Sébastien en tenant dans ses mains réunies en coupole les fleurs mystérieuses qu'il cherchait depuis plusieurs jours.

— Regarde ! dit-il d'une voix que Sébastien ne lui connaissait pas.

Ils étaient là, devant ses yeux, ces fameux pétales blancs, veinés de rouge à l'extérieur, ces étamines jaunes qui défiaient si bien le froid, symbolisant une force, un pouvoir incontestables. Sébastien saisit la mince tige qui portait les deux fleurs délicates, les respira, trouva qu'elles n'avaient pas d'odeur.

— Non, dit Auguste, elles ne sentent pas. Sans doute à cause du froid.

Mais qu'importait qu'elles n'eussent pas de parfum ! Elles représentaient autre chose, de bien plus important. C'était comme si, avec cette découverte, tout devenait possible. Ils les observèrent longtemps tous les deux, les tournant et les retournant en tous sens, jusqu'à ce que Cyprienne, agacée, finisse par leur dire :

— Que tant d'affaires pour trois fois rien !

Ni l'un ni l'autre ne répondit. Sébastien se recoucha, tandis qu'Auguste battait en retraite sans oublier son trésor. Un peu plus tard, alors que Cyprienne était allée faire des courses au village, il donna à boire à Sébastien une tisane que celui-ci ingurgita sans une hésitation. Surgissant sur ces entrefaites, Cyprienne marmonna des imprécations sur le temps, sur les gens, sur cet hiver qui n'en finissait pas. C'était là sa manière de détourner non pas sa colère, mais son irritation au sujet d'Auguste.

— Bonté divine ! conclut-elle, j'aurai passé ma vie avec un sorcier dans ma maison !

Pendant les jours qui suivirent, Auguste sortit encore à la recherche de nouvelles fleurs, mais ne trouva plus rien. De toute façon, il fallait se préparer à revenir à Toulouse le 20 février.

AU cours de ce séjour-là, qui dura deux semaines, Cyprienne refusa de laisser Sébastien seul et resta près de lui les trois quarts du temps. Ils retrouvèrent leurs habitudes, rassemblant les moindres indices d'espoir, construisant face à face les fondations d'une guérison promise pour les beaux jours. L'infirmière et le professeur les y aidèrent de leur mieux en donnant des précisions qui affirmaient leur absence de doute. La seule issue envisagée était celle de la réussite. C'était là leur manière de préparer la greffe à venir dans les meilleures conditions. Sébastien et Cyprienne ne pouvaient pas le savoir et se contentaient de puiser, dans la confiance qui les entourait, le courage dont l'un et l'autre avaient besoin.

Un soir, le professeur leur annonça qu'ils avaient trouvé un donneur compatible.

— C'est une chance, tu sais, dit-il à Sébastien. Les probabilités de compatibilité sont extrêmement rares. Comment t'expliquer ?

Il réfléchit un instant, ajouta :

— Disons que c'est un peu comme si on cherchait des fleurs dans la neige, tu comprends ?

— Oui, dit Sébastien, je comprends.

— Et on n'en trouve pas beaucoup des fleurs dans la neige, tu sais, dit-il en passant la main dans les cheveux de l'enfant.

— Mon grand-père, lui, il en trouve, fit simplement Sébastien qui n'avait aucune envie de s'expliquer davantage.

— Alors c'est un grand-père extraordinaire, conclut le professeur en se levant.

— Oui, c'est vrai, fit Sébastien en se demandant si l'infirmière, à qui il avait fait des confidences, ne s'était pas laissée aller à en parler.

Mais il n'eut pas la sensation d'une trahison : plutôt celle d'une coalition autour d'un secret infiniment précieux. Il écouta le professeur lui communiquer la date de l'opération : elle avait été fixée au 16 mars. Il entrerait à l'Institut Curie trois jours avant. Cela lui laissait le temps de passer une semaine à Millac. Cette pensée aida Sébastien à admettre une nécessité qui lui paraissait redoutable et à sourire au professeur avant qu'il ne referme la porte.

Dès le lendemain, il rentra à Millac en VSL avec Cyprienne, et retrouva avec le même plaisir le village au-dessus duquel le temps s'était mis au beau. Il faisait froid, pourtant, surtout le

matin. Mais il se sentait très faible, ne sortait que l'après-midi, et pas longtemps, car le vent du nord soufflait en rafales furieuses qui mordaient la peau. Pierre et Ludivine vinrent à plusieurs reprises, malgré l'école. Ils se montrèrent confiants dans la greffe à venir. Et cette confiance ne parut pas feinte à Sébastien. Eux aussi lui parlèrent des beaux jours qui approchaient, de tout ce qu'ils feraient ensemble, une fois l'été venu, et leurs regards ne se détournèrent pas. Ou parfois celui de Ludivine, mais pour d'autres raisons bien moins redoutables.

La veille du départ, au milieu de la matinée, il demanda à Auguste de lui faire parcourir en voiture les routes de la vallée, notamment celle qui longeait le ruisseau où ils étaient allés tant de fois à la pêche. En suivant des yeux les grands peupliers et les saules cendrés, Sébastien ne put éviter de songer que c'était peut-être la dernière fois. Il s'en défendit, mais ne parvint pas à totalement repousser cette pensée qui le dévastait. Et il lui sembla qu'Auguste, au volant, pensait à la même chose. Le charme de ces retrouvailles se rompit alors d'un coup. Sébastien finit par demander à Auguste de rentrer.

L'après-midi, toujours en voiture, ils montèrent jusqu'à la vigne. Il faisait un peu moins froid, surtout à l'abri du cabanon, là où le soleil chauffait le banc et les pierres du mur depuis la fin de la matinée. Auguste était en retard : il n'avait pas encore taillé la vigne, et bientôt la sève allait monter. Il se mit au travail, suivi du regard par Sébastien qui s'efforçait d'incruster dans sa mémoire la silhouette de son grand-père penché sur les ceps. Au bout d'une heure, Auguste vint se reposer quelques instants près de Sébastien qui murmura :

— Et si je ne revenais pas ?

Auguste ne répondit pas tout de suite.

— Tu reviendras, dit-il au bout d'un temps qui parut une éternité à Sébastien.

Un lourd silence les sépara un instant. Malgré ses efforts pour ne pas se trahir, Sébastien murmura :

— J'ai peur, Auguste.

— N'aie pas peur, mon gars.

— J'ai peur d'être seul, reprit Sébastien, perdu, très loin.

Auguste parut réfléchir. Il attendit de longues secondes avant de dire doucement :

— Si tu devais partir, je m'en irais là-bas un peu avant toi, et je t'attendrais.

Sébastien crut qu'il avait mal entendu, mais Auguste répéta

une seconde fois, de la même voix très calme, les mots qu'il avait déjà prononcés.

— Tu ferais ça ? souffla Sébastien.

— Bien sûr que je le ferais.

— Et Cyprienne ?

— Cyprienne, elle peut tout comprendre, tu le sais bien.

Ils se turent. Sébastien entendait respirer contre lui cet homme dont il avait tant besoin et qui venait de prononcer des paroles que lui seul était capable d'exprimer. Un long moment passa, s'éternisa dans le silence clair des collines où la lumière, d'argentée, devenait peu à peu dorée.

— Ma vigne ! fit Auguste.

Il se leva et, sans se retourner, se remit au travail, tandis que Sébastien, sur son banc, sentait maintenant, et pour la première fois depuis longtemps, la chaleur revenir en lui. Ils rentrèrent vers 6 heures, sans un mot, puisque tout était dit.

Le lendemain, il fallut se lever de bonne heure, car l'ambulance devait arriver à 8 heures. Pierre et Ludivine étaient venus lui dire au revoir la veille au soir, mais Sébastien avait fait en sorte de ne pas trop s'appesantir. Ils étaient repartis très vite, pas fâchés, eux aussi, de ne pas trop montrer leur émotion. Il avait été convenu avec Cyprienne qu'elle n'accompagnerait pas Sébastien, mais elle avait promis de le rejoindre à l'hôpital juste après l'opération. Nicole, elle, attendait son fils à Paris.

Fort des mots prononcés par les uns et les autres, Sébastien monta dans l'ambulance qui démarra doucement et s'enfonça dans le brouillard du matin qui laissait présager une journée de soleil.

Sébastien pensa à Cyprienne qui, peu avant le départ, lui avait pris les bras, les avait serrés de ses mains de fer et avait dit en le regardant dans les yeux : « Tu vas guérir. Il faut me croire : tu vas guérir. » D'autres mots virevoltaient dans sa tête, inlassablement : ceux de Ludivine qui avait écrit : « N'oublie pas que je t'aime » ; ceux de Pierre qui avait promis des pêches miraculeuses, des expéditions dans les bois et des braconnages nocturnes ; ceux d'Auguste, enfin, dans la vigne ensoleillée, dont Sébastien gardait en mémoire l'intonation précieuse. Ils lui avaient transmis la force nécessaire, il en était persuadé. Il reviendrait, c'était sûr, puisque tous l'attendaient, là-bas, au cœur d'un monde où le soleil allait déchirer le brouillard du matin, et rendre la vie plus belle à ceux qui avaient tant besoin de lui.

Épilogue

AUJOURD'HUI, Sébastien, âgé de 22 ans, est étudiant à l'école vétérinaire de Bordeaux. Ludivine, elle, étudie la littérature à l'université de Toulouse-Le Mirail. Elle écrit de temps en temps à Sébastien qui, parfois, lui répond. Elle est très belle et elle le sait. Un peu trop, peut-être, pour Sébastien que cette beauté effarouche toujours.

Pierre a disparu au moment du service militaire. On a dit à Sébastien qu'il vivait en Bretagne, qu'il s'était engagé sur un bateau et qu'il pêchait des crustacés dans des casiers. Un été, Sébastien s'est rendu au Pouliguen, a cherché sa trace dans toute la région mais ne l'a pas trouvé. Il ne désespère pas, pourtant, de le voir revenir un jour lui parler des grandes nasses qu'il laisse maintenant descendre au fond de la mer.

AUGUSTE est mort d'une embolie, dans son sommeil, en 1995. Cyprienne l'a trouvé au matin, calme et détendu, souriant. Elle a aujourd'hui quatre-vingts ans. Chaque fois qu'il le peut, Sébastien vient la voir. Elle perd un peu la tête. Parfois, elle dit à son petit-fils :

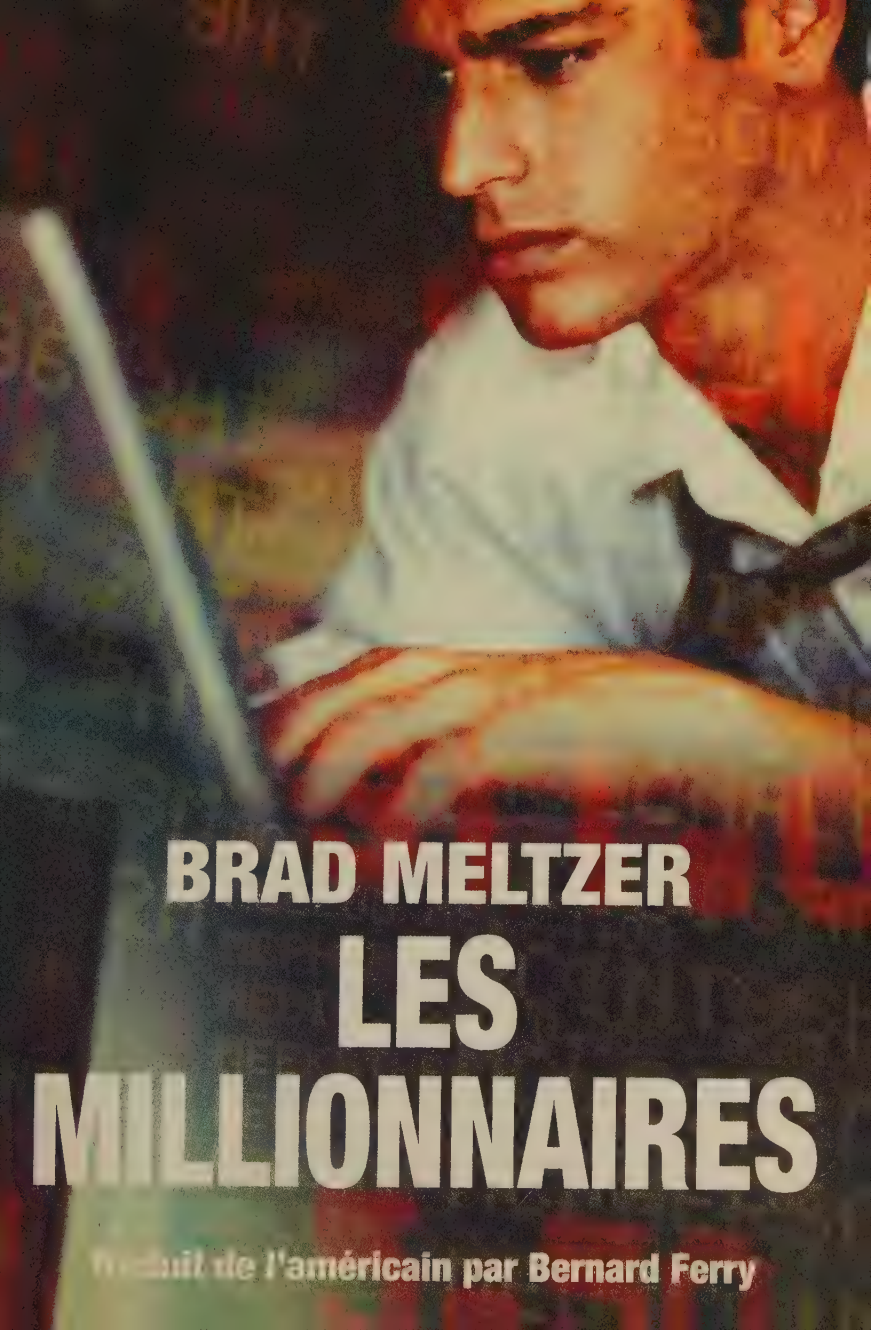
— Surtout, ne va pas braconner avec Auguste.

— Non, répond Sébastien, ne t'inquiète pas.

Quand il s'en va, il se retourne toujours avant de franchir le portail. Elle le regarde s'en aller, debout, sans une larme. Un sourire, parfois, éclaire les lèvres mi-closes qui murmurent ces mots d'amour qu'elle n'a jamais pu prononcer.







BRAD MELTZER
LES
MILLIONNAIRES

Traduit de l'américain par Bernard Ferry

Dans le jargon des banquiers, un « compte dormant » est un compte qui ne fait l'objet d'aucun mouvement... D'après la loi de l'État de New York, lorsqu'un client n'utilise pas son compte pendant cinq ans, l'argent est automatiquement reversé au Trésor. La plupart du temps, ces comptes appartiennent à des gens morts sans héritiers. Jusque-là, rien que de très banal. Ce qui l'est moins, en revanche, c'est quand l'un de ces comptes voit soudain, et sans aucune intervention extérieure visible, son crédit multiplié par... cent.

1



Je sais où je vais, et ce que je veux devenir. Voilà pourquoi j'ai accepté ce poste... et pourquoi, quatre ans plus tard, je supporte toujours les clients. Avec leurs exigences. Et leurs liasses de billets. La plupart du temps, ils tiennent seulement à garder un profil bas — la spécialité de notre banque. Mais parfois ils souhaitent une petite... touche personnelle. La sonnerie de mon téléphone retentit, et je commence mon numéro de charme :

- Oliver Caruso à l'appareil, que puis-je pour vous ?
- Où est votre patron ? explose une voix à l'accent du Sud.
- Euh... pardon ?
- M'emmerdez pas, Caruso ! Je veux mon argent !

J'identifie enfin mon interlocuteur. Tanner Drew, le plus grand promoteur de gratte-ciel de New York et le patriarche du comité de surveillance Drew. Dans le monde des très hauts revenus, avoir un comité vous place dans le peloton de tête. Ce genre de comité supervise tous les professionnels — conseillers, banquiers, avocats — chargés de gérer l'argent familial. On ne s'adresse plus à la famille... mais au comité. Donc, si le chef du clan m'appelle en personne, je m'attends à ce que ça saigne.

- Le virement n'a pas encore été effectué, monsieur Drew ?
- Non, gros malin, pas encore ! Votre patron m'avait promis qu'il serait là à quatorze heures ! Quatorze heures !
- Désolé, monsieur, mais M. Lapidus est...
- Je me fous éperdument de l'endroit où il est... Le type de *Forbes* m'a donné aujourd'hui comme dernier délai, et je vous donne le même ! Une objection ?

Tous les ans, le magazine *Forbes* dresse la liste des quatre cents personnes les plus riches des États-Unis. L'année dernière, Tanner Drew était quatre cent troisième. Cette année, il était bien décidé à grimper d'un cran... voire de trois. La seule chose qui l'en empêche est un virement de 40 millions de dollars sur son compte personnel qui semble n'avoir pas encore été effectué.

— Ne quittez pas, un instant, monsieur, je...

— Ne me mettez surtout pas en...

Je le place en attente et compose le numéro de la secrétaire d'Henry Lapidus, mais je n'obtiens que sa boîte vocale. Le patron participe au séminaire des associés pour le restant de la journée, elle n'a donc aucune raison de traîner au bureau. Je raccroche puis essaie de joindre Lapidus sur son mobile. En vain. Je reprends Tanner Drew en ligne.

— M. Lapidus va me rappeler, lui dis-je.

— À quelle heure partent vos derniers virements ?

— Nous fermons officiellement à quinze heures... (Mon horloge murale indique quinze heures quinze.) Mais parfois nous travaillons jusqu'à seize heures. Pouvez-vous me rappeler la banque et le numéro du compte où la somme doit être virée ?

Je note fébrilement les renseignements qu'il me fournit.

— Vous vous appelez bien Oliver Caruso ? demande-t-il.

— Euh... oui, monsieur.

— Parfait. C'est tout ce que je voulais savoir.

Et il raccroche. Je tente de joindre par téléphone mobile tous les associés. Aucune réponse. Le cœur battant, je compose le numéro du University Club, où se tient le séminaire.

— Ici le University Club, annonce une voix enregistrée. Tous nos opérateurs sont occupés, veuillez ne pas quitter.

Avec mon mobile, je tente frénétiquement de contacter n'importe quelle personne disposant de quelque autorité. Baraff... Bernstein... Mary, à la comptabilité... Silence général.

Je hais ces vendredis avant Noël. Où sont-ils, tous ?

Je songe à appeler Shep, le type chargé de la sécurité de la banque, mais... non... trop tatillon... Sans les signatures réglementaires, il ne me laissera prendre aucune initiative. Alors, si je ne trouve personne ayant le pouvoir de procéder à un virement, il me faut au moins quelqu'un qui puisse... Mon frère !

Le combiné plaqué sur une oreille et le mobile sur l'autre, je ferme les yeux en comptant les sonneries. Une... deux...

— Charlie à l'appareil.

— Ouf, tu es encore là !

— Non, répond-il. En fait, je suis parti depuis une heure. Je ne relève pas la plaisanterie.

— Est-ce que tu sais où Mary, de la comptabilité, garde son nom d'utilisatrice et son mot de passe ?

— Oui, je crois... Pourquoi ?

— Ne bouge pas ! J'arrive.

À toute allure, je transfère ma ligne sur mon mobile... au cas où le University Club se déciderait à décrocher.

Je me précipite vers l'ascenseur privé, au bout du couloir. Il est réservé aux clients, mais peu m'importe : j'entre le code à six chiffres de Lapidus et la porte s'ouvre. J'entre et martèle le bouton « Fermeture des portes ». Trois étages à descendre.

— ALORS, lance Charlie avec son éternel sourire de gamin, en levant la tête d'une pile de papiers, tu visites les bas-fonds ?

J'ignore la pique. En six mois, j'ai eu le temps de m'habituer. Il avait besoin d'argent, tandis que maman et moi avions besoin d'un coup de main pour les factures, je lui ai donc trouvé un boulot à la banque. On arrivait à payer le loyer, le gaz et l'électricité, mais il y avait aussi l'hôpital, et là, Charlie en faisait une affaire personnelle. Il a accepté le travail pour cette raison et aussi parce qu'il lui permet de composer sa musique ; mais ça ne doit pas être facile pour lui de me savoir là-haut, avec mon bureau en noyer et mon fauteuil en cuir, pendant que lui, en bas, se trouve dans un box derrière une table en Formica beige.

— Les néons te gênent ? demande-t-il en voyant que je me frotte les yeux. Veux-tu que j'aille te chercher la lampe de ton bureau...

— Tu ne peux pas la fermer une seconde !

— Qu'y a-t-il ? lance-t-il, soudain inquiet. Maman... ?

C'est toujours sa première réaction quand il me voit à bout de nerfs... en particulier depuis que les agents de recouvrement ont fait tellement peur à ma mère, le mois dernier.

— Non, il s'agit d'un de nos clients... Lapidus devait procéder à un virement qui n'est pas arrivé, et c'est à moi qu'on s'en prend.

Charlie éclate de rire.

— Tu trouves ça drôle ?

— Voilà ce qui t'inquiète ? Un type qui n'a pas reçu son argent de poche ? Dis-lui d'attendre lundi.

— Pourquoi ne t'en charges-tu pas ? Il s'appelle Tanner Drew.

Son rire s'éteint aussitôt.

— Tu plaisantes ? De combien est le virement ?

— 40 millions de dollars, dis-je dans un murmure. J'ai besoin de ton aide.

— Dis-moi ce que je peux faire.

ASSIS devant l'ordinateur de Charlie, j'entre le nom d'utilisateur de Lapidus et son mot de passe. Je ne suis peut-être pas tout en haut du totem, mais je suis quand même un associé. Le plus jeune... et le seul collaborateur direct de Lapidus. Dans une société qui ne compte que douze associés, cette situation me place au-dessus de la plupart des cadres. Comme moi, Lapidus n'est pas né avec une cuiller en argent dans la bouche. Mais le bon boulot, avec le bon patron, l'a conduit jusqu'à la bonne école de commerce, ce qui lui a ouvert les portes de l'ascenseur privé. À présent, cet ascenseur, il est disposé à le renvoyer.

Le compte professionnel de Tanner Drew s'affiche à l'écran. Charlie est assis sur l'accoudoir de la chaise. Son regard se pose sur le solde du compte... et il n'y a plus que lui.

— 126 023 164,27 dollars... et ce type se plaint ?

C'est vrai que, même pour une banque telle que la nôtre, ça fait beaucoup d'argent... Mais présenter Greene & Greene comme une simple banque équivalait à dire qu'Einstein était « bon en maths », car Greene & Greene est ce qu'on appelle une « banque privée » dont le principal service est la discrétion... Voilà pourquoi nous n'accueillons pas n'importe qui : nos clients ne nous choisissent pas, c'est nous qui les contactons. Et si, à l'égal des autres banques, nous exigeons un dépôt minimal pour ouvrir un compte, notre plancher se situe à 2 millions de dollars.

— Je le savais ! dis-je en montrant l'écran. Lapidus n'a même pas introduit le virement dans le système. Il a dû l'oublier.

Je pianote sur le clavier. Sous la rubrique « Mouvements », Charlie me montre trois débits au nom de Kelli Turnley.

— Je parie que c'est sa maîtresse, ajoute-t-il. Jenni, Candi, Brandi... sont des mots de passe pour la maison Play-Boy... et la terminaison en « i » offre l'accès direct.

— Primo, je n'ai jamais rien entendu d'aussi bête. Secundo...

D'un mouvement brusque, je recule le fauteuil, éjectant Charlie de son accoudoir, et je me rue hors de son box. Je file le long du couloir, le mobile collé à l'oreille, mais je n'entends que la voix enregistrée du University Club.

Je m'arrête devant une porte métallique sans inscription. La

« Cage », comme on l'appelle, abrite notre système de transferts. Il y a un digicode au-dessus de la poignée, mais le code de Lapidus me permet d'entrer. Le directeur pénètre partout.

Dix secondes plus tard, Charlie me rejoint dans la pièce qui renferme six bureaux. Il me demande :

— Pourquoi faut-il toujours que tu explodes comme ça ?

— Parce qu'ici je travaille ! lançai-je en pivotant sur les talons. Et toi aussi... Alors, notre vie privée doit rester en dehors.

M'apercevant que cet éternel étudiant tient à la main un petit carnet et un stylo, j'ajoute d'un ton menaçant :

— Et n'écris rien ! Je ne veux pas retrouver ça dans une de tes chansons.

— Excuse-moi, répond-il en griffonnant quelques phrases sur son calepin.

— Qu'as-tu écrit ?

Il me tend son calepin.

— « Je ne veux pas retrouver ça dans une de tes chansons », me lit-il. Un bon titre d'album, tu ne crois pas ?

Sans répondre, je me tourne vers le bureau de Mary, le mieux rangé de tous.

— Peux-tu me montrer où elle met son mot de passe ?

Charlie considère les trois photos d'enfants encadrées près de l'ordinateur. Il saisit le premier cadre et inspecte la base, sur laquelle sont inscrits le nom d'utilisateur et le mot de passe de Mary : « marydamski-3BUG5E ».

Je jette un coup d'œil à l'horloge murale : 15 h 45. Il me reste un peu moins d'un quart d'heure. Grâce au mot de passe, je gagne directement la section « Versements de fonds ». J'y trouve le virement de Tanner, en attente du visa final. Je compose le code de sa banque, ainsi que le numéro de compte qu'il m'a donné.

Taper le montant de l'opération me fait presque mal : 40 millions de dollars.

— Ça fait vraiment pas mal de blé, constate Charlie.

Nouveau coup d'œil à l'horloge : 15 h 49. J'ai presque fini.

— Je peux te poser une question ? reprend Charlie. (Avant que j'aie eu le temps de répondre, il ajoute :) Et si toute cette histoire était une arnaque ?

— Quoi ?

— Le coup de téléphone, la gueulante... Avec tout ce cirque, comment être sûr qu'il s'agissait bien de Tanner Drew ? Est-ce que tu connais seulement sa voix ?

Je lâche la souris, m'efforce d'ignorer le frisson qui me parcourt la nuque, et me tourne pour regarder mon frère.

— Qu'est-ce que tu racontes ? Tu crois que tout était bidon ?

— Je n'en sais rien, mais réfléchis à la facilité avec laquelle ça s'est déroulé : un type appelle, furieux, il exige ses 40 millions de dollars, puis te dicte un numéro de compte et t'ordonne d'effectuer le virement. À l'instant où tu appuieras sur cette touche, l'argent filera peut-être directement aux Bahamas.

Je contemple les onze chiffres qui brillent sur l'écran.

— Non, ça ne peut pas être une arnaque, dis-je. La semaine dernière, j'ai entendu Lapidus lui-même parler de ce virement. Ce n'est quand même pas comme si Tanner sortait de nulle part.

— Sauf, bien sûr, si Lapidus est dans le coup...

— Arrête ! Tu es paranoïaque !

— Parano, moi ? Là, tu me blesses profondément.

— Cela dit, si on appelait Tanner, pour être sûrs...

— Ce ne serait pas une mauvaise idée, approuve Charlie.

D'après l'horloge, il ne reste plus que quatre minutes. Je compose le numéro du comité de surveillance.

— Bureau de la famille Drew, annonce une voix féminine.

— Bonjour, ici Oliver Caruso, de la banque Greene & Greene... Je voudrais parler à M. Drew. Pour une urgence.

— Quel genre d'urgence ? rétorque sèchement la voix.

— Une urgence de 40 millions de dollars.

Un silence.

— Ne quittez pas.

Je clique à nouveau sur l'icône « Virement » et mets le curseur sur « Envoi ». Charlie, debout derrière moi, me serre l'épaule l'air anxieux. Trente secondes plus tard, la secrétaire est de retour.

— Désolé, monsieur Caruso, mais son bureau ne répond pas.

— A-t-il un téléphone mobile ?

— Monsieur, vous n'avez pas l'air de comprendre...

— Je comprends très bien. Pourriez-vous me donner votre nom, afin que je puisse dire à M. Drew avec qui j'ai parlé ?

Nouveau silence, puis :

— Ne quittez pas.

Une minute et dix secondes.

— Qu'est-ce que tu vas faire ? demande Charlie.

— Patience.

Cinquante secondes. Le regard scotché sur la case « Envoi », je mets le téléphone sur haut-parleur pour garder les mains libres. Charlie serre toujours mon épaule. Trente secondes.

— Mais qu'est-ce qu'elle fabrique, cette bonne femme ?

— Bon, lance Charlie. Il faut prendre une décision.

Là, il a raison. Le problème, c'est que j'en suis incapable. Je regarde mon frère. Il ne dit rien. Vingt secondes. Charlie hoche imperceptiblement la tête.

Je reviens vers l'écran. « Appuie sur cette touche ! » me dis-je, mais mon estomac se contracte et ma vision se brouille.

— Vas-y ! beugle Charlie. Appuie sur cette putain de touche !

Il ajoute autre chose, mais tout ce dont j'ai conscience, c'est Charlie qui m'écarte et se penche, écrase le bouton. Sur l'écran, l'icône « Envoi » disparaît, clignote, réparaît. Trois secondes plus tard, une boîte rectangulaire s'affiche. Statut : « En attente ».

— Est-ce que ça veut dire... ?

Statut : « Payé ». Un courrier à 40 millions de dollars.

Nous fixons des yeux le téléphone silencieux. Charlie finit par lâcher ma chemise. Le haut-parleur du téléphone répercute un craquement accompagné d'une voix.

— Caruso, grommelle Tanner Drew avec son accent du Sud à couper au couteau. Si ce n'est pas pour une confirmation, vous feriez mieux de faire vos prières.

— Si... si, monsieur, dis-je en réprimant un sourire, c'est bien pour une confirmation.

— Parfait. Au revoir.

Il raccroche et je me retourne : mon frère s'est envolé.

Je me rue hors de la Cage et cherche Charlie dans le couloir... mais, comme toujours, il a été plus rapide. Arrivé devant son box, je jette un coup d'œil par-dessus la cloison. Les pieds sur sa table, il griffonne sur un carnet vert à spirale, le capuchon du stylo entre les lèvres, perdu dans ses pensées.

— Désolé d'être resté paralysé..., dis-je.

— T'inquiète pas, frangin. Ça arrive à tout le monde.

— Et si je t'invitais à dîner, ce soir, pour te remercier ?

Charlie me dévisage longuement.

— Entendu, à condition qu'on ne prenne pas une limousine.

— Après ce qu'on a fait ce soir, la banque serait pourtant prête à régler la note.

Il secoue la tête, l'air désapprobateur.

— T'as changé, mec... Je ne te reconnais plus.

— Bon, bon, tant pis pour la limousine. On prendra un taxi.

— Va pour le taxi.

Dix minutes plus tard, après un crochet à mon bureau, nous attendons l'ascenseur au sixième étage.

Charlie me demande :

— Tu crois qu'ils vont te donner une médaille ?

— Pour quoi ? Pour avoir fait mon travail ?

— Non, mais écoutez-le ! Sois réaliste, Superman : tu viens d'éviter à ta boîte un cauchemar de 40 millions de dollars !

— Mouais. Même si c'était pour la bonne cause, on a quand même dérobé des mots de passe pour y arriver. Tu sais comment ils sont, ici, sur les questions de sécurité...

À cet instant, la porte de l'ascenseur s'ouvre. Un quadragénaire à la carrure de footballeur américain est appuyé contre la paroi du fond. Shep Graves, le chef de la Sécurité.

— Shep ! s'écrie Charlie dès qu'il l'aperçoit. Comment va mon chasseur de brigands préféré ?... Au fait, Shep, vous avez déjà rencontré mon frère, Oliver ?

Nous échangeons un signe de tête cordial.

— Content de vous connaître, lançons-nous à l'unisson.

— Shep est allé à Madison, raconte Charlie, tout content de faire référence à notre lycéen rival de Brooklyn.

Je hoche la tête et appuie sur « Fermeture des portes ».

— Qu'est-ce que vous faisiez là, alors que tout le monde est parti ? lâche Shep. Quelque chose d'intéressant ?

— Non, dis-je précipitamment. Comme d'habitude.

— Tu savais que Shep était un ancien des services secrets ? m'informe Charlie.

— Oh, magnifique ! dis-je.

L'ascenseur s'arrête au quatrième étage.

— Je descends ici, annonce Shep en sortant. Bon week-end.

— Vous aussi, répond Charlie.

À peine les portes se sont-elles refermées qu'il s'écrie :

— Mais qu'est-ce que tu as ? Shep est un brave type, tu n'avais pas besoin de le rembarrer de cette façon.

— Ce gars passe son temps à rôder partout avec un air soupçonneux. Mais tu arrives et d'un coup, il se met à rayonner...

— Tu te trompes. C'est toujours un véritable soleil, ce type. Mais tu es si occupé avec tes Lapidus, Tanner Drew et autres huiles que tu ne crois plus les gens simples doués de la parole.

Les portes de l'ascenseur s'ouvrent et Charlie se rue dans le couloir, où s'alignent de superbes et anciens bureaux à cylindre. Je m'engage derrière mon frère.

— T'inquiète pas ! ajoute-t-il. Je t'aime toujours... même si Shep, lui, ne t'aime pas.

Arrivés à l'entrée latérale, nous composons notre code sur

le clavier encastré dans une lourde porte métallique. Elle donne accès à un petit vestibule équipé d'une porte à tambour. Après un demi-tour de manège, nous sommes éjectés sur Park Avenue et ses rues bordées de neige sale. Derrière nous, la banque en briques tendres se fond dans le paysage... Seule une plaque en cuivre conçue pour ne pas attirer l'attention orne la façade. On y lit : « Greene & Greene, maison fondée en 1870. »

La voiture s'arrête devant un immeuble en grès brun des années 20, juste à la limite des Brooklyn Heights. Cet immeuble appartient au district moins coté de Red Hook, mais l'adresse est quand même à Brooklyn. C'est vrai, sur l'escalier du perron il manque une ou deux briques et les barres métalliques qui garnissent les fenêtres de mon appartement en sous-sol sont tordues ; mais, grâce au loyer modique, je peux m'offrir un logement à moi et dire : voici mon quartier. À cette pensée, une certaine sérénité m'envahit... jusqu'au moment où je découvre qui m'attend sur l'escalier du perron. « Oh, non. Pas maintenant ! » songé-je.

Nos regards se croisent, et je comprends que les ennuis vont commencer. Remarquant mon expression, Charlie se penche pour voir, puis marmonne :

— Aïe, aïe, aïe ! Enchanté de faire votre connaissance.

— TIENS, paie ! dis-je à Charlie en lui jetant mon portefeuille avant d'ouvrir d'un coup de pied la porte du taxi.

Il pêche un billet de 20 dollars, dit au chauffeur de garder la monnaie et se propulse hors de la voiture. Pour rien au monde il ne manquerait ce qui va suivre.

Dérapant sur la glace, je me confonds déjà en excuses.

— Désolé, Beth... J'avais complètement oublié !

— Oublié quoi ? demande-t-elle d'un ton calme.

— Notre dîner... mon invitation ici.

— Ne t'inquiète pas. J'ai mangé. J'ai ma clé, n'oublie pas. Elle passe à côté de moi, mais je suis toujours confus.

— Où vas-tu ?

— Boire un soda. Tu n'en avais plus. Je reviens tout de suite.

En se tournant, elle aperçoit Charlie. Il ouvre les bras comme pour la serrer contre lui, mais elle n'y est pas disposée.

— Salut, Charlie.

Elle cherche à le contourner, mais il lui bloque le passage.

— Comment va la comptabilité d'entreprise ? demande-t-il.

— Ça va.

— Et tes clients ?

— Aussi.

— Et ta famille ? Comment vont-ils ?

— Bien, répond-elle avec un sourire.

Son meilleur moyen de défense. Pas un sourire agacé, du genre « tire-toi-espèce-de-petit-con ». Non, simplement le sourire gentil et apaisant de Beth.

— Tu m'en veux si je m'incrute dans ton dîner avec Ollie ?

Elle me regarde puis reporte les yeux sur Charlie.

— Il vaudrait peut-être mieux que je vous laisse seuls, tous les deux..., dit-elle.

— Voyons, ne dis pas de bêtises ! m'exclamé-je.

— Pas de problème, assure-t-elle avec un geste signifiant que je n'ai pas à m'en faire. C'est bien que vous passiez un moment ensemble. Je te rappellerai une autre fois, Oliver.

Avant qu'aucun de nous deux ait pu l'arrêter, elle s'éloigne. Les pans de son manteau beige en poil de chameau se balancent au rythme de ses pas.

— On dirait Darth Vader, murmure Charlie. En moins classe.

— Pourquoi faut-il toujours que tu te moques d'elle ?

— Excuse-moi... elle attire ce genre de remarques.

J'enfonce la clé dans la serrure de la porte d'entrée.

— Pourquoi la détestes-tu autant ?

— Ce n'est pas elle que je déteste. C'est ce qu'elle représente. Son sourire calme, son incapacité à exprimer une opinion... Elle n'est pas faite pour toi, voilà.

— Vraiment ?

— Vraiment, déclare-t-il tandis que je m'escrime sur le troisième verrou. Même chose pour ce minuscule appartement en sous-sol. Ça revient à vivre dans une sitcom cauchemardesque pour adolescents boutonneux.

— Tu dis ça parce que tu n'aimes pas Brooklyn Heights.

— Tu ne vis pas à Brooklyn Heights, mais à Red Hook. Compris ? Red Hook ! (Nous pénétrons dans l'appartement, et il ajoute :) Je vois ce à quoi tu aspires, mais cette quête n'est que le symptôme d'un problème plus profond.

Il répète pour lui-même ces derniers mots : « le symptôme d'un problème plus profond », puis s'arrête dans la cuisine, tire son calepin et y jette quelques notes. Il se met à balancer la tête en improvisant une mélodie. Lorsqu'il tourne la page, j'aperçois le dessin d'un homme en train de s'incliner devant un rideau.

Quand il veut s'en donner la peine, Charlie peut être un artiste étonnant. Tellement étonnant, d'ailleurs, que la New York School of Visual Arts lui a accordé une bourse. Au bout de deux ans, ils ont cherché à l'orienter vers le dessin commercial, comme la publicité et l'illustration. Mais dès que Charlie a vu converger l'art et une carrière, il a laissé tomber et a terminé ses deux dernières années au Brooklyn College pour y étudier la musique.

J'ouvre mon attaché-case que j'ai posé sur le lit.

— T'arrêtes jamais? demande Charlie. Même le week-end?

— Je dois terminer un boulot!

Il connaît le ton que j'ai adopté. Il se recroqueville au pied du lit. Le silence s'installe. Deux minutes plus tard, je craque.

— Parfois, je déteste les riches..., dis-je.

— Mais non, réplique-t-il d'un ton taquin. Tu les adores.

— Je ne plaisante pas. Dès qu'ils ont de l'argent, paf! ils décrochent de la réalité. Tiens, regarde ce type, dis-je en m'emparant de la première feuille du dossier. Cet abruti oublie 3 millions de dollars pendant cinq ans. Cinq ans! Mais quand on lui annonce qu'on va les lui prendre, alors là il se réveille.

Je lui fais lire la lettre, signée par un sieur Marty Duckworth.

Merci pour votre courrier... Je vous informe que j'ai ouvert un nouveau compte dans une banque de New York dont voici les références... Je vous serais obligé de bien vouloir y transférer le solde de mon compte.

CHARLIE ne voit là qu'une banale demande de virement.

— Je ne comprends pas, avoue-t-il.

— C'est un compte dormant, expliqué-je, un compte qui ne fait l'objet d'aucun mouvement... D'après la loi de l'État de New York, lorsqu'un client n'utilise pas son compte pendant cinq ans, l'argent est reversé à l'État.

— Qui pourrait se désintéresser à ce point de son argent?

— En général, les morts... Certaines personnes, quand elles tombent malades, oublient de prévenir leur famille qu'elles possèdent un compte, et après leur décès l'argent reste là.

— Alors, au bout de cinq ans, cet argent est donné à l'État?

— Oui. Passé quatre ans et demi, nous sommes tenus d'envoyer un courrier d'avertissement : « Le solde de votre compte sera prochainement versé au Trésor public. » À ce moment-là, d'ordinaire, les vivants répondent.

— Comme ce M. « trois-millions-de-dollars Duckworth »?

— Exactement. Le problème pour nous, c'est qu'il veut transférer son argent ailleurs.

Baissant les yeux, Charlie relit le fax. Son regard remonte en haut de la page, comme attiré par un détail. Son doigt se pose sur le numéro de fax et il fait une grimace.

— Quand as-tu reçu cette lettre, dis-moi ? s'enquiert-il.

— Aujourd'hui, pourquoi ?

— Et quand l'argent doit-il être viré au Trésor public ?

— Lundi... C'est sans doute pour cette raison qu'elle a été faxée. Que se passe-t-il ?

— Regarde, là, répond-il en me montrant le numéro de l'expéditeur, en haut de la page. Cela ne te rappelle rien ?

Je prends la feuille et l'étudie avec attention.

— Jamais vu de ma vie. Pourquoi ? Tu connais ce numéro ?

— C'est celui du Kinko voisin de la banque.

J'éclate d'un rire un peu forcé.

— Qu'est-ce que tu racontes ?

— Je t'assure. On ne nous laisse pas utiliser les fax pour nos messages personnels, au boulot, alors quand Franklin ou Royce m'envoient des partitions, elles arrivent au Kinko du coin de la rue... à ce numéro-là.

Je baisse les yeux sur la lettre.

— Pourquoi un millionnaire utiliserait-il une boutique de télécopie à côté de la banque ?

Charlie m'adresse un sourire radieux.

— Peut-être que nous n'avons pas affaire à un millionnaire.

— Tu veux dire que cette lettre n'est pas de Duckworth ?

— À toi de le dire... Tu lui as parlé, récemment ?

— Nous ne sommes pas tenus de... (Je m'interromps brusquement, comprenant le sens de sa question.) On se contente d'expédier une lettre à son adresse et une autre à sa famille, mais, pour en avoir le cœur net, il existe un autre recours.

Je m'assieds, compose un numéro et mets le haut-parleur.

— Sécurité sociale à votre service, annonce une voix de femme. Que désirez-vous ?

— Bonjour, ici Oliver Caruso, de la banque Greene & Greene, à New York, nous avons une demande de prêt, et nous aimerions vérifier le numéro de Sécurité sociale du demandeur.

— Quel est votre numéro d'employeur ?

Je donne le code à neuf chiffres de la banque. Grâce à lui, on peut avoir accès à toutes les informations personnelles de n'importe qui. Et ce en toute légalité. Dieu bénisse l'Amérique !

— Quel numéro voulez-vous vérifier ? questionne la femme. J'énonce celui qui figure sur le dossier de Martin Duckworth. Une seconde s'écoule. Puis une autre.

— Vous avez bien dit que c'était pour un prêt ? lance la femme, étonnée.

— Oui ? Pourquoi ?

— Parce que, d'après nos dossiers, cette personne est décédée le 12 juin dernier. M. Martin Duckworth est mort il y a six mois.

2

JE raccroche. Charlie et moi contemplons le fax.

— Je n'arrive pas à y croire, dis-je.

— Moi non plus, chantonne Charlie. On se croirait dans « X-Files » !

— Ne plaisante pas. Ceux qui ont envoyé cette lettre ont failli empocher 3 millions de dollars.

— Comment ça ?

— Réfléchis, c'est l'arnaque parfaite. Tu te fais passer pour un mort et tu demandes qu'on te vire son argent. Après quoi, tu plies bagage et tu disparais.

— Et le fisc ? Il ne s'en aperçoit pas ?

— En aucun cas, dis-je en agitant la liste des comptes dormants. On ne les informe jamais quand un compte est réactivé.

— À ton avis, qui a pu faire ça ? demande Charlie.

— Je n'en sais rien... mais ça doit être quelqu'un de la banque. Qui d'autre saurait quand nous avons envoyé le dernier avis ? Sans compter que le fax a été expédié du Kinko voisin.

Charlie hoche vigoureusement la tête.

— Alors, qu'est-ce qu'on fait, maintenant ?

— Quelle question ! On attend lundi et on dénonce ce salaud. Ses mouvements de tête s'interrompent.

— Tu es sûr ?

— Qu'est-ce que tu veux faire d'autre ? Garder le magot ? Le visage de Charlie s'empourpre.

— Non, mais... Ce ne serait pas mal, quand même, d'avoir 3 millions de dollars ? Ça ferait comme... comme...

— Comme si on avait de l'argent, tiens !

— Pas seulement « de l'argent »... 3 millions de dollars !

— Certes, Châââârlès, certes, dis-je avec mon plus bel accent

B.C.B.G. Et le plus savoureux de l'affaire, c'est que personne ne saurait que l'argent a disparu.

— Vraiment ? Tu en es certain ?

— Qu'est-ce que tu mijotes ? dis-je, soudain sérieux.

— Cet argent, à qui va-t-il manquer, Ollie ? Son propriétaire est mort, quelqu'un est sur le point de le voler et si c'est l'État qui le récupère... Ah oui, ils en feront bon usage. j'oubliais !

Je me redresse.

— Charlie, ce projet est illégal.

— Tu l'as dit toi-même, Oliver : c'est l'arnaque parfaite...

— Ce n'est pas pour autant que c'est bien !

— Ne me fais pas rire avec ton « bien » ! Les riches, les grosses sociétés volent l'État à longueur de journée... Mais eux, ils ne font qu'« exploiter les lacunes du système ».

— Voyons, Charlie, le monde n'est pas parfait...

— Je ne réclame pas la perfection... mais as-tu idée de toutes les possibilités offertes par le code fiscal aux riches ? C'est à peine si des gens comme Tanner Drew paient des impôts, alors que maman — qui gagne à peine 28 000 dollars par an — en verse à peu près la moitié à l'Oncle Sam. Entre les crédits immobiliers, les cartes de crédit et ce que papa nous a laissé à payer après son départ, tu sais le temps qu'il nous faudra pour sortir la tête de l'eau ? Sans compter ce qu'on doit à l'hôpital. On en est à combien, maintenant ? 80 000 ?

— 81 400 dollars. Mais ça n'est pas parce que tu te sens coupable, pour l'hôpital, qu'on doit...

— Il ne s'agit pas de culpabilité, mais de 80 000 dollars, Ollie ! Notre dette augmente à chaque visite chez le médecin !

— J'ai un plan...

— C'est vrai, j'oubliais ton plan génial ! Comment ça se passe déjà ? Ah oui, Lapidus et la banque te font entrer dans une école de commerce, tu grimpes les échelons et tu éponges notre dette... J'ai bien résumé ? Désolé de te le dire, Ollie, mais tu bosses depuis quatre ans et on ne gagne que des clopinettes... Nous tenons là une chance unique d'aider maman. Elle ne sera plus considérée comme une moins que rien...

— Elle n'en est pas une.

— Mais si, Ollie. Et nous aussi. Tant pis si ça contredit la haute idée que tu as de toi-même, mais c'est le moment de la tirer de là. Chacun a droit à un nouveau départ... surtout maman.

Charlie joue sur la corde sensible. Maman a toujours

représenté une priorité pour moi — pour nous deux, en fait. Mais je n'ai pas pour autant envie de le suivre au fond du précipice.

— Cela n'implique pas qu'il faille devenir un voleur, dis-je.

— Qui parle de voler ? réplique Charlie. Cet argent n'appartient à personne. Duckworth est mort... Il n'a pas de famille.

— Bon, d'accord, Lénine, on redistribue les richesses et ensuite ? On se retire au bord de la mer, on ouvre un bar et on écrit des chansonnettes idiotes le restant de notre vie ?

— C'est toujours mieux que de passer encore quatre ans à lécher les fesses de ses patrons !

Je bondis.

— Tu sais très bien que l'école de commerce est le meilleur moyen pour que je m'en sorte, et tu sais aussi que je ne pouvais pas y aller juste après la fac : il faut d'abord avoir quelques années d'expérience professionnelle.

— Tu en as quatre.

— Écoute, Charlie, j'ai fait ma demande dans les meilleures écoles des États-Unis. Harvard, Penn, Chicago, Columbia. Les autres sont des écoles de second ordre, et ça ne servirait ni à moi ni à maman.

— Et combien de postes as-tu refusés parce que Lapidus t'avait fourré dans le crâne cette idée d'une école de commerce ? Tu aurais dû quitter cette banque depuis des années. Au lieu de quoi, tes meilleures écoles n'ont pas cessé de t'envoyer des lettres de refus. Oliver, tu es l'un des types les plus brillants et les plus dynamiques que je connaisse, alors cesse d'avoir peur de vivre.

— Et toi, cesse de me juger !

— Je ne te juge pas...

— Non, tu me demandes seulement de voler 3 millions de dollars pour résoudre tous nos problèmes !

— Il n'y a pas d'autre façon de nous sortir du pétrin.

— Tu te trompes ! dis-je, furieux. Quand j'aurai fait cette école de commerce, maman ne verra plus jamais une seule facture. Ce moyen-là est sûr, simple, et il a fait ses preuves.

— Ah vraiment ? À toi seul, tu as rapporté à Lapidus plus de 12 millions de dollars grâce à de nouvelles ouvertures de comptes ; presque tous les associés de la société sont passés par l'une des écoles auxquelles tu étais candidat. Alors pourquoi ta demande à toi a été rejetée deux années de suite ?

— Ça suffit !

— Ho ! ho ! j'ai touché un point sensible ! Tu y as déjà pensé, hein ? Pauvre Lapidus, pas facile de dénicher un débutant qu'il

puisse former à sa convenance... Pour ça, il faut trouver le garçon idéal : de préférence pauvre, sans relations...

— Ferme-la !

Je me précipite sur lui, mais Charlie s'enfuit vers la cuisine. Sur la table, il avise alors une brochure de l'école de commerce de Columbia et un dossier de demande d'inscription. Il s'en empare. Une enveloppe s'en échappe. Au dos, une signature barre l'endroit où le rabat est collé : celle d'Henry Lapidus. Les quatre écoles exigent que l'enveloppe soit signée ainsi, de façon à être certaines qu'elle n'a pas été ouverte, la lettre de recommandation du patron étant la pièce la plus importante du dossier.

— Et si on jouait aux détectives ? chantonne Charlie en agitant au-dessus de sa tête l'enveloppe qui racle le plafond bas.

— Rends-moi ça !

— Allez, Oliver... Au moins tu seras fixé. Si Lapidus te démolit dans cette lettre, tu peux renoncer à ton plan. Et chercher autre chose pour payer l'hôpital et les crédits immobiliers.

— Assez !

Je me rue une fois de plus vers lui, mais il bondit en arrière sur le lit et se met à sauter dessus comme un gamin.

— Descends de mon lit ! Tu vas bousiller un ressort !

Charlie s'avance jusqu'au bord du matelas, se laisse tomber sur les fesses et rebondit sur ses pieds comme toujours.

— Je me fiche de l'argent, affirme-t-il en me jetant l'enveloppe. Mais si tu ne changes pas de route rapidement, à quarante-trois ans, tu seras devenu un aigri.

— Au moins, je ne vivrai pas à Brooklyn avec ma mère. Maintenant, fiche le camp !

Il hoche la tête et sort. La porte claque dans son dos et par le judas je le vois s'élancer au-dehors...

— Ouvre-la quand même ! lance-t-il depuis la rue.

Dix minutes après, je suis assis à la table de la cuisine, les yeux baissés sur l'enveloppe. Dans la bouilloire, l'eau commence à bouillir. Je me dis que c'est parce que j'ai envie d'un café instantané, sans y croire une seule seconde.

Je n'ai pas l'intention de voler cet argent. Mais je veux savoir ce que pense mon patron.

Sur la table est posée la dernière facture de l'hôpital de Coney Island : 81 450 dollars. Il faudra vingt ans à maman pour la rembourser. Vingt ans... Si je n'arrive pas à la sortir de là.

Mon regard se reporte sur la lettre de Lapidus. Je dois absolument savoir ce qu'il a écrit... Dans notre intérêt à tous.

Saisissant l'enveloppe, je me poste devant la bouilloire, dont s'échappe un jet de vapeur. J'expose la partie collée à la vapeur, en priant pour que ça marche comme dans les films.

Je glisse délicatement le pouce sous le rabat de l'enveloppe. La colle cède sans résistance. Je déplie la lettre de deux pages.

« Monsieur le doyen... » Il lui donne son titre, c'est bon signe... « Je vous écris au sujet d'Oliver Caruso, qui s'est porté candidat pour votre MBA... » Bla, bla, bla... « J'ai été le superviseur d'Oliver au cours des quatre dernières années... » Bla, bla, bla, et bla, bla... « Je suis au regret de vous dire... » Au regret?... « ... que je ne peux, en toute honnêteté, recommander la candidature d'Oliver à votre école... bien qu'il m'en coûte de l'écrire... manque de professionnalisme... problème de maturité... dans son propre intérêt, mieux vaudrait qu'il bénéficie d'une année supplémentaire d'expérience professionnelle... »

Mes yeux se remplissent de larmes. Je me rue jusqu'à la penderie pour prendre mon manteau. Si Charlie attend le bus, je peux encore le rattraper. J'ouvre la porte et...

— Alors ? demande Charlie, assis sur les marches du perron. Quoi de neuf au courrier ?

Je m'immobilise, tête basse, la lettre froissée dans mon poing. L'espace d'un instant, Charlie m'examine.

— Désolé.

J'acquiesce, avant de lui demander :

— Tu parlais sérieusement, tout à l'heure ?

— Tu veux dire à propos de...

— Oui. À propos de ton plan.

— BON, qu'est-ce qu'on fait ? demande Charlie lundi matin, tout en refermant derrière nous la porte de mon bureau.

— Exactement ce qu'on a dit.

Je prends le fax de vendredi soir et le place devant mon ordinateur. Aujourd'hui à midi, le solde des comptes dormants doit être transféré au Trésor public, ou rendu à ses propriétaires. Cela nous laisse trois heures pour voler 3 millions de dollars.

Je commence à retaper le fax signé de Duckworth.

— Qu'est-ce que tu fais ? demande Charlie.

— Je fais la même lettre pour réclamer l'argent, mais en donnant notre numéro de compte.

Charlie opine du chef en souriant.

— Toujours aucune idée de l'identité du premier voleur ?

— En fait, j'allais m'en occuper...

Je décroche le téléphone et compose un numéro, les yeux rivés sur le fax de Duckworth. Je branche le haut-parleur pour que Charlie puisse entendre.

— Renseignements, annonce une voix féminine. Votre demande concerne quelle ville ?

— Manhattan. Je voudrais les coordonnées de la Midland National Bank, dis-je en lisant le nom de la banque où l'argent devait être transféré.

Je compose ensuite le numéro obtenu.

— Midland National, déclare une nouvelle voix de femme. Que désirez-vous ?

— Bonjour, dis-je, je suis Martin Duckworth, et je voudrais confirmer mes instructions concernant un virement à venir.

— Quel est votre numéro de compte, monsieur ?

Au fur et à mesure que je lis celui qui est inscrit sur la lettre, j'entends un cliquètement de touches.

— Voilà, je l'ai ici, monsieur : le virement doit venir de la banque Greene & Greene de New York, et, selon vos instructions, il doit aussitôt être transféré au profit de la TPM Limited, à la Bank of London, numéro de compte B2178692792.

Charlie note à toute allure ces diverses informations. Je prends un stylo et, à côté de « TPM Limited », j'écris : « Société bidon. » Pas bête comme choix.

— Puis-je encore vous être utile, monsieur Duckworth ?

Charlie s'approche du combiné, puis, imitant ma voix, déclare :

— Pendant que vous y êtes... Je n'ai pas reçu mes derniers relevés. Pourriez-vous vérifier si vous avez ma bonne adresse ?

Un drôle de malin, ce Charlie !

— Je vais vérifier, répond la jeune femme. D'accord, je crois comprendre le problème. À quelle adresse voulez-vous qu'on les envoie ?

— Quelles sont celles que vous avez ? intervient-je.

— Eh bien, il y a celle de New York : 405...

— ... Amsterdam Avenue, appartement 2B, dis-je en lisant l'adresse sur la lettre.

— Et j'en ai une autre à Miami...

Charlie me tend un Post-it et je plonge sur un stylo.

— 1004, 10^e Rue, Miami Beach, Floride, 33139.

Charlie note la ville, l'État et le code postal. Moi, le nom de

la rue et le numéro. Enfants, on procédait ainsi pour retenir les numéros de téléphone : j'écrivais la première moitié des chiffres et lui la seconde.

Soudain, on frappe à la porte.

— Il y a quelqu'un ? lance une voix grave.

Charlie s'empare du fax, moi je coupe le haut-parleur tout en déclarant à l'opératrice, avant de raccrocher :

— Merci, vous avez été très aimable.

— Ah, Shep ! s'écrie Charlie avec son plus beau sourire.

— Tout va bien ? demande le chef de la Sécurité.

— Tout baigne, réplique Charlie.

— En quoi puis-je vous être utile, Shep ? demandé-je.

— En fait, je voulais vous parler du virement que vous avez effectué au profit de Tanner Drew.

— C'était un virement tout ce qu'il y a de régulier, dis-je, déjà sur la défensive.

— Ne prenez pas ce ton-là avec moi, m'interrompt Shep. J'ai déjà parlé avec Lapidus... Il est ravi que vous ayez eu le cran de régler ce problème, et Tanner Drew est content. Tout va donc pour le mieux. Mais moi... eh bien, je n'aime pas voir disparaître de cette façon 40 millions de dollars — en particulier en utilisant le mot de passe de quelqu'un d'autre.

Comment a-t-il su que... ?

— Vous croyez qu'on m'a engagé pour mes beaux yeux ? ajoute Shep en riant. Avec ses 13 milliards de dollars d'avoirs, la banque a le meilleur système de sécurité possible.

— Si malgré tout vous craignez d'être pris en défaut, j'ai un excellent antivol de vélo, lance Charlie en blaguant.

Shep se tourne vers lui.

— Merci, mais on est bien équipés, Charlie... Vous avez déjà entendu parler du logiciel Investigator ?

Mon frère secoue la tête, à court de plaisanteries.

— Il permet de surveiller la moindre intervention sur un ordinateur depuis mon bureau, explique Shep en revenant à moi. Courrier électronique, lettres, mots de passe... tout ce que vous tapez apparaît sur mon écran.

Oh, mon Dieu, et la fausse lettre que je viens de taper !

— Ce logiciel est vraiment incroyable, reprend Shep. On peut le programmer comme une alarme, en sorte que si quelqu'un utilise le mot de passe de Mary alors que, d'après le système de sécurité, elle ne se trouve plus dans le bâtiment... l'alerte s'affiche sur l'écran et on voit ce qui se passe.

— Écoutez, je regrette d'avoir dû faire ça...

— Ne vous inquiétez pas, coupe Shep. Comme je vous l'ai dit, Lapidus s'en fiche des questions techniques : que je puisse voir quand quelqu'un tape le mot de passe de Mary... (Il jette un coup d'œil par-dessus mon épaule.) Ou même quand quelqu'un utilise un ordinateur de la société pour écrire une fausse lettre.

Charlie tressaille sur son siège.

— Quand j'étais dans les services secrets, ajoute Shep, on n'avait pas tous ces outils. De nos jours, avec les ordinateurs... on peut tout connaître. Un virement de 40 millions à Tanner Drew... un autre de 3 millions à Marty Duckworth.

Je reste paralysé. Tétanisé.

— C'est terminé, mon garçon. On sait ce que vous préparez. Charlie réussit à rire.

— Houla, Shep ! Vous ne croyez quand même pas que...

Shep tend vers moi un doigt accusateur.

— Dès l'instant où vous avez envoyé le premier fax, j'ai compris où vous vouliez en venir.

— Le premier fax ? répète Charlie. Celui du Kinko ? Vous croyez que c'était nous ? (Il pose la main sur l'épaule de Shep.) Je vous jure, mon vieux... on n'a rien à voir là-dedans... En fait... en fait, sitôt arrivés, ce matin... on a entrepris de coincer l'escroc... n'est-ce pas, Oliver ?

— Toc, toc... il y a quelqu'un ? demande alors une voix rocailleuse derrière la porte.

Elle s'ouvre, et Shep pivote pour lui faire face.

Le bedonnant mais toujours impeccablement vêtu Francis A. Quincy, associé et directeur financier de la banque, apparaît... suivi du patron en personne, Henry Lapidus.

— Voilà donc notre homme aux 40 millions de dollars ! s'écrie Lapidus à mon intention.

Il passe la main sur son crâne dégarni, geste compulsif chez cet être toujours en mouvement. Malgré son mètre quatre-vingt-dix, il évoque un oiseau voletant de-ci de-là à longueur de journée...

— Et devinez qui nous vous avons amené ? poursuit Lapidus.

Faisant un pas de côté, il révèle un jeune homme engoncé dans un complet italien visiblement hors de prix. Il a notre âge, et son allure m'est familière, mais je...

— Kenny ? s'exclame Charlie.

Kenny Owens. Mon compagnon de chambre, en première

année à l'université de New York. Un fils à papa de Long Island. Je ne l'avais plus vu depuis des années... mais son costume suffit à m'en convaincre : il est toujours aussi con.

— Ça fait une paille, hein ? constate Kenny.

Il attend une réponse, mais Charlie et moi ne quittons pas Shep des yeux.

— Je me suis dit que vous auriez plaisir à vous retrouver, déclare Lapidus.

— De vieux amis, n'est-ce pas..., renchérit Quincy.

Il se passe quelque chose. Par définition, Quincy déteste tout le monde. En bon directeur financier, seul l'argent l'intéresse. Et voilà que soudain nous ne formons plus qu'une grande famille ? Si Lapidus et Quincy font faire en personne la tournée des popotes à Kenny... c'est qu'il a dû postuler pour un emploi.

À cet instant, Lapidus remarque la présence de Shep.

— Tiens, mais que faites-vous ici ? demande-t-il. Vous lui passez encore un savon à propos de Tanner Drew ?

— Oui, répond Shep d'un ton sec. Toujours cette histoire.

— Pourquoi ne pas remettre ça à plus tard ? suggère Lapidus. Laissons ces garçons se retrouver.

— Mais c'est extrêmement important, objecte Shep.

— Je crois que vous n'avez pas compris, intervient Quincy. On veut que ces jeunes gens puissent discuter en tête à tête.

Cela clôt le débat.

— Merci encore pour votre initiative, me dit Lapidus. (Puis il chuchote à mon oreille :) Et croyez-moi, Oliver, récupérer Kenny vous aidera à faire avancer vos dossiers auprès des écoles de commerce.

De mauvaise grâce, Shep suit Lapidus et Quincy jusqu'à la porte. Il sort en décochant à Charlie un regard meurtrier.

— Alors, comment allez-vous ? interroge Kenny.

— Qu'est-ce que tu fais ici ? lâché-je sans réfléchir.

— Tu accueilles toujours aussi chaleureusement tes visiteurs ? s'esclaffe Kenny.

— Euh, non... Excuse-moi... Ce n'est pas vraiment une bonne journée. Eh bien, raconte. À quel poste es-tu candidat ?

— Candidat ? réplique Kenny en riant. Je ne cherche pas de travail... Je suis ici en tant que client.

À PEINE la porte s'est-elle refermée sur Kenny que je m'effondre sur mon siège. Charlie, lui, s'agite en tous sens.

— On devrait peut-être appeler Shep, suggère-t-il.

— Donne-moi une minute...

— On n'a pas une minute à perdre... Il va revenir d'un instant à l'autre... et si on reste assis à ne rien faire... D'ailleurs, pourquoi est-on encore ici ? C'est comme si on avait une grenade dégoupillée dans la poche.

— Mais oui ! m'exclamé-je, après une seconde de réflexion. Pourquoi est-on encore ici ? (Je me lève de mon fauteuil.) Shep vient de nous coincer... mais est-ce qu'il en parle à Lapidus ? Non, il s'en va et remet la conversation à plus tard.

— Et alors ? demande Charlie en haussant les épaules.

— Alors, quelle est la règle d'or de n'importe quel policier ? De ne jamais laisser s'enfuir les voyous. Si Shep soupçonne quoi que ce soit, il est censé aller trouver directement le patron.

— Sauf s'il veut nous laisser une chance de nous expliquer.

— Ou s'il... Charlie, tu le connais bien, ce type ?

— On bavarde au boulot. Tu crois que c'est lui, l'escroc ?

— Quand on y réfléchit, ça paraît logique. Sinon, comment serait-il au courant pour le fax de Duckworth ?

— Il te l'a expliqué, il l'a vu arriver.

— Des centaines de fax atterrissent ici chaque jour. Il est impossible que Shep soit tombé sur celui-ci par hasard. Donc...

— ... il savait qu'on allait le recevoir, conclut Charlie. (Il se raidit.) Tu crois vraiment que...

— Il faut filer ! dis-je en fonçant vers la porte. Plus on reste ici, plus on risque de servir de boucs émissaires.

Mais quand j'ouvre la porte une silhouette se découpe dans l'encadrement.

Shep avance, me forçant à reculer. Une fois dans la pièce, il referme la porte, et nous considère tour à tour.

— On partage le gâteau en trois, lâche-t-il. 1 million chacun.

— Alors, c'est vous qui avez envoyé le premier fax, dis-je à Shep. Vous commencez par nous accuser, et ensuite vous espérez qu'on va se serrer la main et travailler ensemble ?

— Écoutez, Oliver, gueulez tant que vous voulez, mais n'oubliez pas que si vous me dénoncez, je peux en faire autant. Alors soit vous jouez les oies blanches et vous n'avez rien, soit vous partagez les bénéfices, et...

— Je vote pour les bénéfices, coupe Charlie.

— Que dalle, dis-je en me précipitant vers la porte. Même moi, je ne suis pas aussi bête.

Shep m'attrape par le bras.

— Oliver. Si je voulais vous faire porter le chapeau, ou vous dénoncer... j'irais trouver Lapidus séance tenante. Or je suis ici.

Je me dégage de son étreinte, mais il a réussi à m'intéresser.

— Comment être sûrs que vous ne filerez pas après avoir empoché le pognon ? demandé-je.

— Et si je vous laissais choisir le destinataire du virement ? La société bidon de votre choix. De toute façon, avec votre mère ici, vous n'allez pas vous enfuir pour 2 millions de dollars...

— Et vous croyez vraiment que ça va marcher ?

— Écoutez, Oliver, je suis cette affaire depuis presque un an. Dans la vie, il n'existe que deux types de crimes parfaits : ceux où le criminel meurt, ce qui n'a rien de séduisant ; et ceux où personne ne soupçonne qu'un crime a eu lieu. (Il agite son énorme avant-bras en direction de la paperasse entassée sur mon bureau.) Voilà ce qui vous est servi là, sur un plateau d'argent...

Je jette un regard à la pendule murale. Plus que deux heures et demie pour saisir la chance qui nous est offerte. Après, l'argent sera transféré au Trésor public.

— Songe à ce qu'on pourra faire pour maman, Ollie.

Calé dans mon siège, je prends une profonde inspiration et appuie mes deux mains bien à plat sur le bureau.

— On va tous le regretter, dis-je.

Un sourire ravi éclaire leurs deux visages.

— Marché conclu ? lance Shep en me tendant la main.

Je la serre, puis demande :

— D'accord. Alors, qu'est-ce qu'on fait, maintenant ?

— Vous connaissez de bonnes sociétés bidons ?

Ça fait partie de mon boulot : lorsque Arthur Mannheim a divorcé, Lapidus et moi avons créé une société en holding et un compte bancaire à Antigua en une heure et demie. Lapidus excelle à ce jeu... et moi aussi. Je tends la main vers le téléphone.

— Non, non, non, non ! s'écrie Shep en m'empêchant d'achever mon geste. Vous ne pouvez plus appeler vous-mêmes. Tout ce que vous faites... laisse votre empreinte. Il vous faut un intermédiaire, un professionnel chargé de protéger vos intérêts. Quelqu'un à qui vous pouvez envoyer un millier de dollars en disant : « Appelez tel numéro pour moi sans poser de questions. »

— Comme un avocat de la pègre, remarque Charlie.

— Comme un avocat de la pègre, approuve Shep.

Il sort de la pièce, pour y revenir quelques secondes plus tard avec un annuaire de Jersey sous le bras et le jette sur mon bureau. Charlie l'ouvre à la rubrique « avocats », section « toutes causes ».

— J'en tiens un ! s'exclame-t-il.

Il nous fourre l'annuaire sous les yeux et pointe une simple initiale, suivie du mot : « avocat ».

Puis il bondit sur le téléphone ; mais Shep le retient.

— Pas d'ici, rappelle-t-il avant de se diriger vers la porte. Les téléphones publics n'ont pas été inventés pour rien.

— Vous êtes fou ? m'écrié-je. Vous nous voyez tous les trois autour d'un téléphone public ? Bravo pour la discrétion !

— Vous avez une meilleure idée ?

3

— **B**ONJOUR, lance Charlie avec un sourire de jeune premier tout en s'approchant du comptoir en granit noir de la réception.

Nous nous trouvons au troisième étage de l'immeuble Wayne & Portnoy, situé juste en face de la banque et abritant le plus prétentieux cabinet d'avocats de toute la ville.

Derrière le comptoir, une fille minaude dans son micro.

— J'attends Bert Collier, reprend Charlie, et j'aurais quelques coups de fil à passer avant ça.

Norbert Collier n'est en réalité qu'un nom choisi au hasard parmi ceux inscrits au répertoire du cabinet, dans le hall. En l'appelant Bert, Charlie laisse entendre qu'ils sont de vieux amis.

— Après les ascenseurs, répond la réceptionniste sans la moindre hésitation.

Une fois hors de vue de la réception, Shep et moi attendons que Charlie passe devant nous pour lui emboîter le pas. Nous atteignons une porte à panneaux à côté de laquelle est vissée une plaque en cuivre portant l'inscription « Services clients », et pénétrons dans une petite salle de conférences. Il y a là une table en acajou, quelques chaises, ainsi qu'un fax et quatre téléphones : tout ce qu'il nous faut pour opérer sans risques.

Shep s'installe sur une chaise, tire de sa poche un papier et empoigne un téléphone. Tandis qu'il compose le numéro, Charlie appuie sur la touche « Haut-parleur ».

— Cabinet d'avocats, annonce une voix masculine.

— Bonjour, lance Shep d'un ton calme et posé. Je suis à la recherche d'un avocat, et je me demandais quelle était votre spécialité, monsieur... euh... monsieur...

— ... Bendini. Quel genre d'avocat recherchez-vous ?

Shep nous adresse un signe de tête. Le type a l'air prêt à prendre n'importe quoi. C'est notre homme.

— En fait, nous avons besoin d'un avocat qui pourrait agir discrètement en notre nom.

Bref silence à l'autre bout du fil.

— Je vous écoute, lâche Bendini.

— Je vous passe mon associé, déclare Shep à Bendini.

Shep me fait signe de prendre le relais.

— Monsieur Bendini ? dis-je. Je voudrais que vous appeliez le numéro suivant... La société s'appelle Purchase Out International, et il faut demander Arnie. Lorsque vous l'aurez au bout du fil, vous lui direz qu'il vous faut pour tout de suite un gâteau à quatre couches, la dernière à Antigua. Il comprendra.

— Croyez-moi, mon garçon, je sais comment empiler les sociétés, m'interrompt Bendini avec un accent de Jersey très marqué. Quel nom dois-je donner ?

— Martin Duckworth, nous écrions-nous tous trois en chœur. Je jurerais voir Bendini lever les yeux au ciel.

— Bon... Martin Duckworth, répète-t-il. Et le premier propriétaire ?

Il lui faut un autre faux nom, et celui-ci n'a aucune importance, puisqu'en bout de course tout est propriété de Martin Duckworth.

— Ribbie Henson, dis-je, utilisant le nom d'un ami que Charlie s'était inventé à l'âge de six ans.

— Très bien... Ribbie Henson. Comment comptez-vous régler le dénommé Arnie ?

— Prévenez-le que nous paierons quand nous demanderons les papiers originaux... Pour l'instant, nous n'avons besoin que d'un fax. (Avant que Bendini ait pu argumenter, j'ajoute :) Les gros poissons procèdent ainsi avec lui : ils ne le paient que lorsque l'argent tombe. Et nous, on est des baleines.

— Et pour quand vous faut-il ça ? demande Bendini.

— Une demi-heure, c'est possible ?

— Je vais voir ce que je peux faire. (Il s'éclaircit la gorge.) Comment comptez-vous me régler ?

— Si vous arrivez à nous faire ça en une demi-heure, vous aurez 1 000 dollars, lâche Shep.

— 1 000 dollars ? proteste Bendini. Je ne bougerai pas le petit orteil pour 1 000 dollars. 5 000 minimum.

Shep me lance un regard affolé. Je lui fais signe d'accepter.

Mes économies destinées à l'école de commerce... et aux factures de l'hôpital ont trouvé une autre destination.

— Entendu, déclare Shep à Bendini. On vous les vire dès que j'ai raccroché.

Il lui communique ensuite les numéros de téléphone et de fax qui sont sous nos yeux, puis le remercie et raccroche.

— Vous croyez vraiment que ça va marcher ? demandé-je.

— Si votre copain Arnie assure..., commence Shep.

— Croyez-moi, Arnie aura tout réglé dans dix minutes, un quart d'heure au plus. Arnie, c'est le genre rescapé de l'époque hippie. Il vit dans les îles Marshall et baise l'État à longueur de journée en sortant de son chapeau des boîtes clés en main.

— Comment ça, des boîtes clés en main ? intervient Charlie.

— Arnie enregistre des sociétés dans le monde entier — avec nom, adresse, et même conseil d'administration.

— Et tu crois qu'il pourra créer une nouvelle société en une demi-heure ? demande Charlie.

— Toute la paperasse est faite : les sociétés ABC, société DEF, GHI... ne sont que des dossiers sur une étagère. Dès qu'on appelle, il gribouille le faux nom qu'on lui donne sur les quelques espaces vierges qui restent et applique dessus un cachet officiel.

La sonnerie du téléphone retentit. Charlie branche à nouveau le haut-parleur.

— Félicitations, lance Bendini. Ribbie Henson est désormais l'heureux propriétaire et unique actionnaire de Sunshine Distributors Partnership Limited, dans les îles Vierges, société elle-même propriété de CEP Worldwide, à Nauru, qui appartient à Holding Services au Vanuatu, société au nom de Martin Duckworth, résidant à Antigua.

Quatre couches... la dernière à Antigua. Il faudra des mois aux enquêteurs pour s'y retrouver au milieu de la paperasse.

— Vous avez ce que vous vouliez. N'oubliez pas de me virer mes honoraires.

Dès qu'il a raccroché, le fax se met à bourdonner, crachant les documents les plus divers, depuis les arrêtés municipaux jusqu'aux déclarations de constitution en société... Tout ce qu'il nous faut pour ouvrir un compte bancaire professionnel. Coup d'œil à la pendule murale : il reste deux heures. Mary a demandé les papiers pour midi. Ça va être juste : pas question cette fois de voler les mots de passe, comme pour Tanner Drew. Les choses doivent être faites dans les règles.

— On va y arriver ? questionne Charlie.

— On peut donner tout de suite la première lettre à Mary, propose Shep. Mes comptes Duckworth sont déjà prêts...

— Pas question ! dis-je en l'interrompant. Rappelez-vous : c'est nous qui choisissons où sera viré l'argent.

Shep semble tenté de discuter, mais il sait qu'il n'est pas en position de force.

— D'accord, admet-il. Mais si vous n'utilisez pas le compte de Duckworth qui existe déjà, je vous conseille de virer l'argent à l'étranger le plus vite possible.

Charlie opine du chef et tire de ma serviette une mince liasse de papier rouge. C'est la Liste rouge, réservée aux seuls associés et imprimée sur papier rouge afin d'empêcher les photocopies ; elle contient les noms des banques étrangères les plus sûres, et celles qui sont ouvertes vingt-quatre heures sur vingt-quatre.

— Le principe de base, explique Shep, c'est d'utiliser les banques étrangères, parce qu'elles sont censées coopérer moins facilement avec les autorités ; mais si on leur vire directement l'argent, ces banques trouvent cela suspect et vous mettent aussitôt le fisc au train. Il vaut mieux procéder par sauts de puce. Vers quel pays la banque transfère-t-elle le plus d'argent ?

— L'Angleterre, dis-je.

— Eh oui, l'Angleterre. Mary effectue tous les jours une trentaine de virements vers ce pays. Elle n'y prêtera pas attention. Et une fois là-bas, l'étape suivante, c'est la France : rien d'étrange dans un tel mouvement. De plus, la réglementation est moins sévère dans cette partie du monde, donc les possibilités sont plus grandes. Personnellement, après, je verrais bien la Lettonie... ses gouvernants n'ont pas encore décidé s'ils étaient de notre côté ou pas. Dans les enquêtes internationales, ils ne coopèrent qu'une fois sur deux, ce qui est parfait pour faire perdre leur temps à ceux qui les mènent. De là, l'argent file vers les îles Marshall, puis à Antigua. Le temps d'arriver là-bas, ce qui était au départ de l'argent sale est devenu intraçable, il est propre.

Parcourant la Liste rouge, je sélectionne une banque dans chaque pays.

— Écoutez, lâche Shep, il faut que j'aille voir Lapidus. On se retrouve à mon bureau à onze heures et demie ?

J'acquiesce, Charlie le remercie, et Shep quitte le bureau.

Sitôt la porte refermée, je plonge sur la console téléphonique et appelle la banque d'Antigua.

— Bonjour, je voudrais parler à Rupa Missakian, dis-je en lisant le nom sur la feuille.

En vingt minutes, je communique tous les renseignements nécessaires à l'ouverture du premier compte de Sunshine Distributors.

Charlie me met sa montre sous le nez : encore quarante minutes pour ouvrir quatre comptes. Ça ne va pas assez vite.

— Allez, monsieur l'entraîneur, lance Charlie. Intégrez-moi dans l'équipe.

Sans un mot, je déchire deux pages de la Liste rouge, et les lui glisse sur la table. Sur l'une est inscrit : « France » ; sur l'autre : « îles Marshall ». Mon frère s'empare du téléphone posé à l'autre extrémité de la table, tandis que je reprends le mien. Nos doigts courent sur les touches.

— Vous parlez anglais ? dis-je à une standardiste lettonne. Parfait... j'aimerais contacter Feodor Svantanich ou la personne qui s'occupe de ses comptes.

— Bonjour, j'aimerais joindre Lucinda Llanos, dit Charlie. Courte pause.

— Bonjour, ajoutons-nous simultanément. J'aimerais ouvrir un compte de société.

— D'ACCORD, et est-ce que vous pourriez me relire le numéro du compte ? demande Charlie à un Français. (Il le note puis me lance :) Pour ton pote anglais : HB7272250.

— Voilà, dis-je à l'employé londonien, le numéro de compte est HB7272250. Ces fonds devront être virés dès leur arrivée.

Nous en sommes à notre troisième ordre de virement d'une banque à l'autre.

— Oui, oui, j'en serais ravi, assure Charlie sur le ton « il-faut-que-je-me-sauve ». Offrez-vous un croissant à mes frais.

Je raccroche à mon tour. Mon regard se porte directement sur la pendule. Onze heures trente-cinq.

— Merde, dis-je dans ma barbe. On est en retard.

D'un geste vif, je rassemble les feuillets de la Liste rouge et les fourre dans ma serviette, puis nous quittons la salle.

PLUS que dix minutes et des poussières. Nous faisons irruption dans le bureau de Shep, qui jaillit de son siège et agite une feuille de papier sous mon nez.

— Mais qu'est-ce que vous foutez ? Tenez. Demande de virement... Ne manque que le numéro de compte et la destination.

De ma serviette j'extrais la feuille rouge intitulée « Angi-terre ». Je griffonne le numéro du compte sur le formulaire.

— Et la destination finale ? s'enquiert Shep.
J'arrête d'écrire.

— Vous avez accepté que...

— ... que vous choisissiez l'endroit où l'argent atterrira, me coupe Shep. Je veux seulement savoir où il se trouve.

— Ça ne faisait pas partie du marché, dis-je.

— Le marché, c'était de vous laisser organiser l'opération... pas de me tenir à l'écart. Je demande juste quelques garanties.

— Non, vous voulez nous priver des nôtres.

— Dites-moi où se trouve cette banque ! s'exaspère Shep.

— Pour que vous nous laissiez en plan ?

— Arrêtez, vous deux ! s'écrie Charlie. On marche tous ensemble !

Il se précipite entre nous et s'empare de la Liste rouge, mais je la rattrape au vol en protestant :

— Qu'est-ce que tu fais ?

— Lâche ça ! m'intime Charlie en tirant un coup sec.

Les deux premières pages se déchirent et je suis déséquilibré. Charlie en profite pour se tourner vers Shep, dégager la dernière page rouge — sur laquelle est inscrit « Antigua » — et la plier de façon à ne montrer qu'un seul nom de banque.

— Charlie... non !

Trop tard. D'un doigt, il couvre le numéro de compte, puis il brandit la feuille sous le nez de Shep.

— D'accord, vous avez vu ?

Shep déchiffre rapidement le bout de papier.

— Merci... C'est tout ce que je voulais savoir.

— Mais qu'est-ce qui te prend ? crié-je à Charlie.

— Si on continue à s'engueuler, personne n'aura rien... Termine la paperasse, il ne reste plus que quelques minutes !

Je regarde la dernière ligne. Charlie vient de brader notre police d'assurances... mais ça peut quand même marcher. Pas question de s'arrêter aussi près du but. Je glisse une liasse de quarante comptes dormants sous mon bras, puis je franchis le seuil du bureau d'un pas mal assuré.

— Il était temps, lâche Mary lorsque je pénètre dans la Cage. Je commençais à m'inquiéter, Oliver.

— Vous plaisantez ? dis-je en saluant maladroitement les quatre autres personnes qui partagent son bureau. Il nous reste encore trois bonnes minutes...

— Et, au pire, vous pourriez toujours le faire vous-même,

pas vrai ? dit-elle en essuyant une petite tache sur la photo encadrée de son fils aîné.

— Écoutez, à propos de Tanner Drew... je... je regrette...

— Je n'en doute pas.

Elle baisse la tête, comme pour se retenir de m'engueuler. Mais c'est finalement son rire qui retentit. Polly, assise à côté d'elle, ne tarde pas à l'imiter, puis Francine. Tout le monde rit.

— Vous... vous n'êtes pas furieuse ?

— Vous avez fait de votre mieux, mon garçon... Mais si jamais vous utilisez encore mon mot de passe...

Je me raidis, attendant la suite. De nouveau, Mary arbore un large sourire.

— Je blague, Oliver... Vous savez, ça ne vous ferait pas de mal de rire un peu. (Elle me prend la liasse de comptes dormants et s'en sert pour me frapper doucement sur la poitrine.) Vous prenez les choses bien trop au sérieux.

J'essaie de répondre, mais aucun mot ne franchit mes lèvres. Je ne vois que les feuilles dans ses mains.

Se tournant alors vers son ordinateur, Mary accroche la liasse à une planchette fixée à l'écran. Elle connaît l'heure limite. Il n'y a plus une seconde à perdre. Mais les ordres de virement sont déjà saisis, il ne lui reste qu'à ajouter la destination.

— Je ne comprends pas pourquoi c'est l'État qui récupère tout cet argent, remarque-t-elle en ouvrant le dossier « Comptes dormants ». Personnellement, je préférerais l'envoyer à des œuvres humanitaires.

Elle ajoute autre chose, mais ses mots sont noyés dans le bourdonnement qui a envahi mes oreilles. Sur l'écran, une somme de 20 000 dollars file vers la division des comptes dormants de l'État de New York. Suivent 300 dollars. Puis 12 000. Un par un, elle expédie le solde de ces comptes vers le Trésor public.

Elle passe à un autre formulaire : un virement d'un montant de 400 000 dollars au profit d'un dénommé Alexander Reed. Je m'attends à ce qu'elle fasse un commentaire sur l'importance de la somme, mais elle n'y prête pas la moindre attention. Elle en voit tellement chaque jour !

Mary saisit la feuille suivante, pose les doigts sur le clavier... On y est : Duckworth et Sunshine Distributors. Vite je demande :

— Alors, qu'est-ce que vous avez fait, ce week-end ?

— J'ai essayé de faire honte aux membres de ma famille en leur offrant des cadeaux plus beaux que ceux qu'ils m'ont faits.

Sur l'écran, le nom de la banque londonienne apparaît.

— Ça a l'air sympa..., dis-je d'un air absent.

Le numéro de compte s'inscrit, chiffre après chiffre.

— Sympa ? répète Mary en éclatant de rire. Oliver, vous devriez sortir plus souvent le dimanche.

Le curseur glisse jusqu'à l'icône « Envoyer ». Je pourrais encore tout arrêter, mais...

L'icône clignote, puis les mots si familiers s'affichent : « Statut : En attente ». « Statut : Payé ».

QUELQU'UN m'observe. Je ne l'ai pas remarqué lorsque j'ai dit au revoir à Lapidus et quitté la banque... Il était plus de dix-huit heures et le ciel de décembre était déjà sombre. Je ne l'ai pas vu non plus me suivre dans les escaliers du métro, ni franchir le tourniquet derrière moi : il y a trop de banlieusards dans cette fourmilière urbaine pour qu'il soit possible de remarquer qui que ce soit. Mais, en atteignant le quai, je pourrais jurer que j'ai entendu chuchoter mon nom.

Je regarde autour de moi. La foule habituelle de Park Avenue à la sortie des bureaux. La plupart des gens ont de quoi lire. Un homme lève brusquement le *Wall Street Journal* pour dissimuler son visage. « Pas de parano ! » me dis-je. Le train entre en gare. Je me dirige vers une voiture, jette un dernier regard au quai. L'homme au *Wall Street Journal* n'est nulle part en vue.

À mesure que les stations défilent, la foule diminue et j'aperçois, au fond du wagon, l'homme toujours dissimulé derrière son journal. Cette fois, un simple coup d'œil me suffit. Je m'avance vers lui et lui arrache le journal des mains.

— Qu'est-ce que tu fous ici, Charlie ?

Mon frère m'adresse un sourire taquin qui n'arrange rien.

— Alors, tu t'expliques, ou il faut que j'ajoute ça à la longue liste de tes conneries gratuites ?

— Quelle longue liste ? réplique-t-il.

— Je parle de Shep ! Quand je pense que tu lui as donné la destination finale ! dis-je, furieux.

— Je ne lui ai rien donné, murmure Charlie, exaspéré. Quand je lui ai montré la feuille rouge, je n'ai pas indiqué la bonne banque. Et vu comme tu étais furibard, il a tout avalé.

NOUS remontons le trottoir défoncé de l'Avenue U de Sheephead Bay, à Brooklyn, puis nous engageons dans Bedford Avenue. Nous nous retrouvons devant un immeuble de cinq étages datant des années 50.

— Quels beaux jeunes gens ! lance une voix de femme depuis le troisième étage.

Je n'ai pas besoin de lever les yeux pour savoir qui c'est.

— Merci, maman, dis-je à voix basse.

« Avant tout, ne rien changer à nos habitudes », me dis-je. Le lundi soir est réservé à la famille.

Nous gagnons le troisième étage par l'ascenseur et arrivons à l'appartement de maman.

— Qui veut de délicieux spaghettis à la bolognaise ? s'écrie-t-elle en ouvrant la porte avant même que nous ne sonnions.

Elle arbore un large sourire et nous accueille à bras ouverts.

— Des spaghettis à la bolognaise ? lance Charlie.

Il serre maman contre lui, lui arrache la cuiller en bois qu'elle tient à la main pour lécher la sauce.

— Bonjour, maman, dis-je depuis le seuil.

Elle se retourne aussitôt, toujours avec son grand sourire.

— Oh, mon grand garçon ! s'écrie-t-elle. Qu'est-ce que j'aime te voir en complet ! Un vrai cadre supérieur...

Dépassant les quatre-vingt-dix kilos, maman n'a jamais été menue... ni angoissée. Quand ses cheveux ont viré au gris, elle ne les a pas teints ; et quand ils ont commencé à se raréfier, elle les a coupés court. Après la mort de mon père, l'apparence physique lui importait peu : seuls comptaient Charlie et moi. Elle nous a toujours dispensé un tel amour... Le moins que nous puissions faire est de lui rendre la pareille.

Dans la cuisine, je me dirige droit vers la boîte à biscuits, et en tire un tas de papiers.

— Oliver, je t'en prie, laisse, commence ma mère. Tu n'as pas à payer mes factures.

— Ne t'inquiète pas, maman. Je le fais avec plaisir.

Si elle n'avait pas besoin d'aide, on mangerait du poulet ou du steak plutôt que des pâtes. Les lèvres tremblantes, elle mordille nerveusement les pansements qui lui recouvrent le bout des doigts. C'est là le sort des couturières : trop d'ourlets... et trop d'épingles. Elle ouvre la fenêtre et se penche dehors.

Ma première pensée est qu'elle a aperçu M^{me} Finkelstein, sa meilleure amie et notre ancienne baby-sitter, dont la fenêtre donne directement sur notre immeuble, de l'autre côté de la ruelle. Mais lorsque j'entends le grincement familier de l'étendoir à linge que nous partageons avec M^{me} Finkelstein, je comprends que maman récupère son ouvrage de la journée.

Je parcours une à une les factures du mois, j'additionne, je choisis celles que je vais acquitter. Je les détaille d'un œil de banquier. Vérifier les débits; protéger le client; s'assurer que tout concorde. Épicerie, matériel de couture, magasin de disques... studio de danse Vic Winnick ?

— Qu'est-ce que c'est ce studio Vic Winnick ? demandé-je.

— Je prends des leçons de danse, répond ma mère.

— Des leçons de danse ? Mais avec qui ?

— Avec môa ! lance Charlie en prenant l'accent français.

Il attire ma mère contre lui, et ils se mettent à virevolter dans la petite cuisine. Ma mère semble voler, la tête haute...

— Bravo, jolie madame, bravo ! s'écrie mon frère avec un grand geste de la main. Vous dormirez bien, ce soir !

J'AI effectué ce trajet mille fois. Quitter le métro, grimper l'escalier, slalomer dans la foule et remonter Park Avenue jusqu'à la banque. Mais, désormais, le nombre de trajets effectués n'a plus d'importance : le compte à rebours a commencé.

Charlie devrait être le premier à s'en aller... d'ici à un ou deux mois. Après lui, on tirera au sort entre Shep et moi.

Tout en marchant, j'imagine déjà la déclaration que je ferai à Lapidus. « Je voulais vous informer que je crois le moment venu, pour moi, de vous quitter. » Inutile de mentionner les lettres aux écoles de commerce... Il suffira d'évoquer « d'autres opportunités, ailleurs », et de le remercier d'avoir été le meilleur mentor qu'on puisse souhaiter. Cette perspective installe un sourire sur mes lèvres... jusqu'au moment où j'aperçois deux berlines bleu marine devant la banque. J'ai suffisamment vu de limousines noires et de voitures avec chauffeur pour savoir qu'il ne s'agit pas de clients. Pas besoin de sirènes non plus pour comprendre : il s'agit de voitures de flic banalisées.

J'ai un mouvement de recul... Non, je dois continuer à avancer. Pas de panique ! En passant près d'une des berlines, mon regard accroche la plaque « Gouvernement américain » posée au-dessus du tableau de bord. Ce ne sont pas des flics, mais des fédéraux.

J'ai envie de m'enfuir en courant, mais... non, pas encore. Il faut que je garde mon calme, que je sache de quoi il retourne. Impossible qu'ils soient déjà au courant, pour l'argent.

Espérant ne pas me tromper, je franchis la porte à tambour.

— Excusez-moi, monsieur, puis-je vous parler un instant ? me demande une voix grave.

Sur ma gauche, devant le comptoir en acajou de la réception, se tient un homme de haute taille. Il s'avance vers moi, une planchette à écrire à la main.

— J'ai simplement besoin de votre nom, explique-t-il.

— Pou... pourquoi ?

— Oh, excusez-moi ! Je travaille pour Para-Protect... Nous examinons s'il faut étoffer la sécurité à la réception.

L'explication est convaincante, mais aux dernières nouvelles nous n'avions pas de problèmes de sécurité.

— Votre nom ? répète-t-il, sans se départir de son ton amical.

— Oliver Caruso.

Il lève les yeux, pas trop vite, mais suffisamment pour que je croise son regard. Il sourit. Je souris. Tout le monde est content. Je suis sur le point de m'évanouir.

Sur la feuille placée sur la planchette, il inscrit une petite croix en face de mon nom. Il n'y en a pas à côté de celui de Charlie : pas encore arrivé. Lorsqu'il se penche sur sa planchette, sa veste s'entrouvre et j'aperçois la bretelle en cuir de son holster. Ce type est armé. Société de sécurité... à d'autres ! On est dans le pétrin.

— Merci, monsieur Caruso... Bonne journée.

— À vous aussi, dis-je avec un sourire forcé.

Le seul bon point, c'est qu'il me laisse passer. Ils ne savent pas qui ils cherchent. Mais ils cherchent. Et ils ne veulent pas le crier sur les toits.

Je suis tenté d'aller voir Shep, mais ce n'est pas le moment de faire une bêtise. Je prends l'ascenseur jusqu'au sixième étage. Si je veux savoir, il faut que je commence par le haut.

— CE qu'ils veulent, je m'en fous ! est en train de hurler Lapidus dans son téléphone. Racontez-leur qu'il y a un problème d'ordinateur... En tout cas, c'est fermé jusqu'à nouvel ordre.

Il repose le combiné avec fracas et, ayant entendu la porte, se tourne vers moi. Mais je n'ai d'yeux que pour la personne assise en face de lui. Shep. Il hoche imperceptiblement la tête.

— Où donc étiez-vous ? beugle Lapidus.

Avant que je puisse répondre, on frappe à la porte.

— Entrez ! hurle Lapidus.

Quincy passe la tête par l'entrebâillement. Il semble dans le même état que Lapidus. Dents serrées. Mouvements convulsifs. Sa pâleur n'évoque pas la colère — plutôt la peur.

— J'ai des nouvelles, annonce-t-il, la gorge serrée.

— Eh bien ? Je vous écoute, dit Lapidus.

Quincy se tait, mais son regard se fait plus acéré.

D'un mouvement vif, Lapidus quitte son fauteuil en cuir et rejoint Quincy à la porte. Dès qu'ils ont disparu dans le couloir, je lance à Shep, en m'efforçant de chuchoter :

— Mais enfin, que se passe-t-il ?

— Ils nous ont eus, Oliver. Ils ont tout surveillé...

La porte s'ouvre et Lapidus rentre comme une tornade.

— Shep... votre ami, l'agent Gallo, attend dans la salle de conférences...

— Oui, assure Shep en se levant précipitamment.

Je lui jette un regard en biais, comme pour lui demander :
« Vous avez prévenu les services secrets ? »

D'un mouvement de tête, il semble balayer ma question.

— Oliver, j'aimerais que vous me rendiez un service, me déclare Lapidus. Maintenant que les gens commencent à arriver, je voudrais quelqu'un en bas. Ce n'est pas que je sous-estime les services secrets, mais ils ne connaissent pas notre personnel.

— Je ne comprends...

— Tenez-vous près de la porte et observez les réactions, m'intime-t-il, à bout de patience. Un agent s'en charge... mais ceux qui ont fait ça... sont trop malins pour se faire porter pâles. Voilà pourquoi je veux que vous surveilliez les gens à leur arrivée. S'ils se sentent coupables, la seule vue de l'agent les affolera... et ils se trahiront. Vous connaissez les gens, Oliver. Trouvez-moi les responsables.

Il me raccompagne jusqu'à la porte.

Dans le hall, je gagne la cabine du caissier. Là, je prends un bordereau de versement et fais mine de le remplir. C'est le meilleur endroit pour surveiller la porte. Je n'ai d'autre choix que d'exécuter les ordres. Le contraire serait suspect. Mais plus le temps passe, plus toute cette histoire me semble absurde. Certes, pour Charlie et moi, 3 millions de dollars représentent une sacrée somme, mais ici, c'est presque une aumône.

Je m'approche finalement de la porte à tambour.

— Vous avez signé ? me lance l'agent aux cheveux blonds.

— Euh... oui, balbutié-je. Oliver Caruso.

Il consulte sa liste et lève les yeux vers moi.

— C'est bon, allez-y.

Je pousse la porte à tambour, remonte Park Avenue et prends à gauche dans la 37^e Rue. En atteignant Madison Avenue, je stoppe net à la hauteur d'un kiosque.

— Vous avez des cartes de téléphone ? demandé-je.

D'un grand geste, le type me désigne tout son bric-à-brac.

— À votre avis ?

— J'en prendrai une à 25 dollars.

Il me tend une carte, et je lui donne deux billets de 20 dollars.

Tout en attendant ma monnaie, je déchire l'enveloppe en Cellophane. Je retourne sur Park Avenue et entre dans une cabine téléphonique placée en diagonale par rapport à l'entrée de la banque, ce qui me permet de guetter Charlie.

Je tire de mon portefeuille mon permis de conduire, et sors un petit bout de papier dissimulé au dos. Puis je compose le numéro à dix chiffres que j'ai noté à l'envers.

— Vous êtes en communication avec la Royal Bank of Antigua, annonce une voix informatisée. Pour obtenir automatiquement une information ou le solde de votre compte, appuyez sur 1. Pour parler à un chargé de clientèle, appuyez sur 2.

J'appuie sur 2. Si quelqu'un nous a volé cet argent, je veux savoir où il est parti.

— M^{lle} Tang à l'appareil. Que puis-je pour vous ?

À cet instant, j'aperçois Charlie derrière un groupe de gens, de l'autre côté de la rue.

— Bonjour, je voudrais connaître le solde de mon compte.

Je fais un geste pour attirer l'attention de Charlie, mais il ne me voit pas.

— Quel est votre numéro de compte ?

— 58943563.

Lorsque je l'ai appris par cœur, je ne me doutais pas que j'aurais à m'en servir aussi rapidement.

— Et qui est à l'appareil ? me demande l'employée.

— Martin Duckworth. De Sunshine Distributors.

— Ne quittez pas. Je vais vérifier le compte.

Dès que la musique enregistrée se fait entendre, je mets la main sur le micro et hurle : « Charlie ! » Mais il est déjà trop loin. Il descend du trottoir et regarde la banque. À peine a-t-il remarqué les voitures banalisées qu'il se fige. Je m'attends à ce qu'il se mette à courir, mais il regarde autour de lui, me cherche.

— Monsieur Duckworth ?

— Euh... oui, je vous écoute.

— Monsieur Duckworth, il me faut le mot de passe pour votre compte, me déclare l'employée de banque.

— FroYo, annoncé-je.

- Bien, que désirez-vous savoir ? interroge l'employée.
- Je voudrais connaître le solde ainsi que les derniers mouvements sur le compte.
- D'après l'historique, il n'y a eu qu'un seul mouvement sur le compte... un virement reçu hier à 12 h 21.
- Alors, l'argent est encore là ?
- Tout à fait. J'ai le montant sous les yeux. Un seul virement... pour un total de 313 millions de dollars.

4

- **J**E rêve ! s'exclame Charlie, qui vient de me rejoindre.
- Incroyable ! dis-je, ma main tremblante encore sur le combiné. Tu te rends compte de ce que ça signifie ?
- Ça signifie qu'on est riches ! réplique-t-il aussitôt. Salement, effroyablement riches.
- On est morts ! On n'a aucun moyen d'expliquer...
- On a qu'à dire qu'on a gagné au Loto.
- Comment peux-tu plaisanter ? Ils vont nous flinguer, oui !
- À condition qu'ils retrouvent l'argent. Mais notre combine est à toute épreuve.
- À toute épreuve ? T'es malade ? Ça ne peut marcher que si personne ne s'en rend compte. Avec 3 millions de dollars, c'est possible... mais 313 millions... ils feront tout pour les récupérer.
- Je me tourne vers le téléphone.
- Qui vas-tu appeler ? demande Charlie.
- Je ne réponds pas. Il observe mes doigts sur les touches. Shep.
- À ta place, je ne ferais pas ça, remarque mon frère. S'ils sont malins, ils surveillent déjà les appels. Si tu veux des informations, va lui parler face à face.
- Il a raison. Je raccroche brutalement et sors de la cabine.

UN arrêt rapide au coffee-shop du coin me procure une bonne tasse de calme, et surtout une excellente excuse pour avoir quitté le bâtiment. L'agent des services secrets posté à l'entrée n'en inscrit pas moins une nouvelle marque en face de mon nom, et une première devant celui de Charlie.

— Qu'est-ce que c'est que ces vérifications obsessionnelles ? demande mon frère.

L'agent nous lance un regard noir, mais Charlie et moi savons

bien que s'ils avaient seulement l'ombre d'un indice ils nous auraient déjà passé les menottes.

Au lieu de gagner directement l'ascenseur, j'emboîte le pas à Charlie dans le dédale des bureaux à cylindre. L'endroit est toujours plein d'employés bavards... particulièrement aujourd'hui.

— Comment va ? lance Jeff, hilare, en administrant à Charlie une petite tape sur la poitrine.

Je sais ce que cherche mon frère : Jeff est le roi en matière de commérages.

— Alors, pourquoi est-ce qu'il est là, monsieur l'agent ? s'enquiert Charlie en désignant le type blond près de la porte.

Ravi de se mettre en valeur, Jeff a un grand sourire :

— On nous a dit que c'était une étude pour améliorer la sécurité, mais personne n'y croit. À mon avis, ils doivent chercher un pickpocket. Un type de la boîte.

— Quoi ? s'écrie Charlie, l'air outré.

— Simple hypothèse, admet Jeff. Seulement vous savez comment ça marche ici : on ne change pas un rouleau de papier toilette sans pondre un mémo... Et, brusquement, voilà qu'ils changent toutes les mesures de sécurité, sans prévenir ?

— Ils veulent peut-être juste contrôler nos va-et-vient.

— Ou peut-être qu'ils ne veulent pas crier « Au feu » dans un cinéma bondé, réplique Jeff. Comme lorsqu'ils ont coincé cette femme, au service comptabilité... Ils ont tout fait pour que ça ne se sache pas. Ils ne sont pas idiots : si c'est rendu public, les clients vont s'affoler et vider leurs comptes.

— Je ne suis pas convaincu, dis-je, refusant de céder.

— Libre à vous de ne pas me croire, mais ce n'est certainement pas pour rien que tous les grands manitous sont réunis au troisième étage depuis ce matin.

Le troisième étage. C'est là que se trouve le bureau de Charlie. Mon frère et moi nous regardons. Au troisième étage !

Dès que la porte de l'ascenseur s'ouvre, Charlie s'avance et jette un œil aux alentours. Il n'y a qu'un endroit où les pontes peuvent se cacher, et pas besoin d'être sorcier pour le trouver. L'air de rien, tout en nous dirigeant sans hâte vers le bureau de Charlie, nous regardons vers le fond de la pièce. La Cage.

La porte s'ouvre lentement. Quincy est le premier à s'en aller, suivi de Lapidus. Je me cache derrière le bureau de Charlie. Mon frère reste debout. Après tout, c'est son poste de travail.

— Qui d'autre y a-t-il ? demandé-je.

— Derrière Lapidus, j'aperçois Mary.

— Et puis ?

— Je ne les connais pas.

Je lève un peu la tête de façon à pouvoir guigner. Mary sort du bureau, suivie d'un type courtaud en costume bon marché. Il boite un peu et n'arrête pas de passer sa main sur sa nuque rasée. Même avec sa claudication, il a l'allure bovine de Shep. Services secrets. Derrière M. Courtaud se trouve un autre agent, beaucoup plus mince, le crâne plus dégarni. Il porte un objet qui ressemble à une boîte à chaussures noire d'où pendent quelques fils électriques. Le FBI avait le même appareil lorsqu'ils ont interrogé l'employée de la comptabilité. On le branche sur un ordinateur et on obtient aussitôt une copie du disque dur.

Une seconde plus tard, la roulotte des clowns éjecte son dernier passager... celui que nous attendions, Shep. Ses yeux se posent sur Charlie. J'attends un sourire, voire une petite moue complice à la Elvis, mais je ne reçois qu'un regard affolé.

— Ça va, Shep ? lance M. Courtaud, qui attend l'ascenseur avec les autres.

— Oui, oui, répond Shep. Je vous retrouve tout de suite. J'ai oublié quelque chose dans mon bureau.

Il gagne l'extrémité du couloir, ouvre la porte métallique et s'engouffre dans la cage d'escalier. Mais avant de refermer la porte, il regarde dans notre direction. Il n'a pas l'intention de monter à l'étage supérieur. Il nous attend.

M. Courtaud se tourne dans notre direction, ce qui me force à plonger une nouvelle fois jusqu'à ce que j'entende la porte de l'ascenseur se refermer.

— Allez, viens, lâche Charlie. On va aller se prendre un café.

Je le suis hors de son box et nous nous dirigeons vers la machine à café... qui se trouve juste à côté de l'escalier. Nous poussons la porte de la cage d'escalier, mais celle-ci est vide. Charlie regarde par-dessus la rampe, en haut et en bas.

— Ce n'est pas vraiment ce à quoi nous nous attendions, hein ? lance une voix grave au moment où la porte se referme.

Shep se tient derrière nous.

— Allons, ce n'est pas une si mauvaise journée que ça, murmure Charlie.

Mais Shep a les yeux rivés sur moi.

— Alors, tout est sur le compte ?

— Oubliez le compte. Pourquoi les services secrets ?

— Ils étaient déjà ici à mon arrivée, affirme Shep. Quincy

ou bien Lapidus a dû les appeler. Mais mieux vaut les services secrets que le FBI. Au moins, nous avons affaire à des amis.

Shep s'accoude à la rampe et jette un coup d'œil vers les étages supérieurs; puis il ajoute dans un murmure :

— Pas ici.

— Alors, où voulez-vous aller déjeuner? propose Charlie. (Bien vu. Il nous faut un endroit où on peut parler. Un endroit discret.) Pourquoi pas la voie 117? poursuit Charlie. (Je souris. Shep est largué. Charlie lui chuchote quelques mots à l'oreille.) Faites-moi confiance, reprend Charlie à voix haute. Personne n'en connaît l'existence.

Shep nous observe attentivement, mais il n'a pas le choix.

— On se voit donc à midi? conclut-il enfin.

Nous acquiesçons; Shep s'éloigne dans les escaliers.

CHARLIE et moi nous frayons un chemin au milieu de la foule qui encombre Park Avenue à cette heure du déjeuner. Nous traversons la 42^e Rue et nous approchons des portes en verre et en bronze de Grand Central Station.

— Tu es prêt? demande Charlie en poussant l'un des battants et en s'inclinant à la façon d'un majordome.

J'entre. D'après l'horloge de la gare, il ne nous reste que trois minutes. Je me tourne vers Charlie.

— Quel est le meilleur moyen de...

— Suis-moi, m'ordonne-t-il en passant devant.

J'ai entendu parler de l'endroit où nous nous rendons, mais je n'y suis jamais allé. Ici, c'est le domaine de Charlie. Il se fraie un chemin à travers les banlieusards et les touristes, dévale un escalier et s'enfonce dans le niveau inférieur de la gare, sans quitter des yeux les panneaux qui indiquent : « Voies 100-117. »

Sur notre gauche se trouve une rangée de restaurants, sur notre droite les entrées vieilles d'un siècle donnant accès aux quais. Au loin, j'aperçois l'ouverture du terrier qui mène aux voies 116 et 117.

Nous franchissons une porte, et nous retrouvons en haut d'un escalier donnant sur un large quai en béton. Un train est stationné sur la voie 116, du côté droit, mais aucun autre ne risque d'arriver sur la 117. La voie n'a pas d'existence officielle : si un espace est prévu pour elle, elle n'est pas en service. Au lieu de ça, elle est occupée par des baraques de chantier en préfabriqué.

— C'est là que tu venais jouer? questionné-je.

— Non, répond Charlie. C'est là qu'on se cachait...

Devant ma perplexité, il explique :

— Quand j'étais au lycée, Randy Boxer et moi on allait faire de la musique sur les quais, le vendredi soir. Lui avec son harmonica ; moi, avec ma basse. Les flics du réseau ferré nous faisaient la chasse, mais, avec son labyrinthe d'escaliers, le sous-sol était une cachette géniale. On se planquait ici, derrière la 117.

— Tu crois qu'il n'y a aucun risque ? dis-je en le voyant se précipiter sur une passerelle qui enjambe la voie 117.

Plus que la passerelle, c'est la porte en métal, à l'extrémité, qui m'impressionne avec ces mots à moitié effacés, tracés à la peinture brune : « Accès réservé au personnel. »

— NE fais pas ta poule mouillée, lance mon frère en ouvrant d'un coup sec la porte métallique.

Un nuage de poussière dégringole sur nous. Charlie fonce droit devant. Je me précipite à sa suite, et me rends compte que nous sommes au milieu de voies désaffectées.

— Fermez la porte, lance Shep, un peu plus loin sur le quai. J'obéis. La porte se ferme avec un bruit sourd.

— Alors, c'est grave ? dis-je sans perdre une seconde.

— Vous avez déjà entendu parler du *Titanic* ? répond Shep. Lapidus menace de faire s'abattre les dix plaies d'Égypte sur quiconque ébruitera l'affaire. Quincy s'engueule au téléphone avec la compagnie d'assurances et n'arrête pas de taper sur sa calculette pour voir de combien les associés vont y être de leur poche.

— Ils les ont déjà avertis ?

— Il y a une réunion d'urgence ce soir. Ils espèrent que les services secrets sauront désosser le système informatique, et trouver la destination de l'argent après le virement à Londres.

— Parfait, dis-je. À votre avis, comment devrait-on s'y prendre pour leur cracher le morceau ?

— Quoi ? s'exclame Shep. Inutile de se précipiter. Pour l'instant, la tornade est au plus fort, mais elle finira par se calmer.

— Vous croyez possible de blouser les services secrets ?

— Tout ce que je dis, c'est que rien n'est perdu. Il leur faudra au moins une semaine pour retrouver la trace de l'argent. S'ils y arrivent, on se rend avec une explication qui tient la route. Mais sinon... pourquoi renoncer à tous ces millions de dollars ?

Un bruit sourd retentit. Nous nous taisons aussitôt.

— Fichons le camp ! lance Charlie.

Mais comme il bat en retraite vers la porte, un nouveau bruit se fait entendre. Un craquement qui provient de dessous une série de planches formant comme un radeau sur le sol.

— Qu'est-ce que c'est ? dis-je.

— Des puits donnant accès aux voies en dessous, explique Charlie. Ils permettent l'installation des gros équipements : on ôte les planches et on descend le matériel par l'ouverture.

Un nouveau craquement. Puis un autre. On dirait un grattement, ou quelqu'un qui marche... Non, qui court !

Un craquement violent. La porte s'ouvre à la volée.

— Services secrets ! Restez où vous êtes ! hurle un costaud avant de se ruer vers nous en brandissant une arme.

Je recule. L'homme ralentit l'allure, et je remarque sa légère claudication. C'est M. Courtaud. Le chef des enquêteurs.

— Personne ne bouge ! lance à son tour l'agent aux cheveux blonds en surgissant derrière lui.

Lui aussi, il braque une arme dans notre direction.

— Inspecteur..., bredouillé-je.

— Agent ! corrige l'homme au cou de taureau. Vous vous appelez Oliver, n'est-ce pas ?

— Comment...

— Vous pensiez vraiment pouvoir quitter la banque deux fois de suite sans être suivi ?

— Mais qu'est-ce que vous foutez, Gallo ? intervient Shep. J'étais sur le point de les coincer. Il ne manquait plus que...

Gallo se propulse entre Charlie et moi pour pouvoir braquer son arme sur Shep.

— Ne me prenez pas pour un imbécile, Shep ! Je sais ce que vous manigancez !

— C'est... c'est une erreur ! m'écrié-je à mon tour. On était sur le point de tout révéler !

— Ça va, Oliver, me lance Gallo en se tournant vers moi. La seule façon d'arranger vos affaires, c'est de nous avouer où vous avez caché l'argent.

Sa demande est logique : mettez-vous à table, rendez l'argent, et ça ira déjà mieux. Mais il s'est exprimé avec de la colère dans la voix, et les mâchoires serrées... on dirait qu'il a dans cette affaire un intérêt très personnel. C'est louche.

Je regarde Charlie, qui hoche la tête avec lenteur. Il a la même impression que moi.

— Inutile de jouer les héros, menace Gallo. Oliver, je vous le redemande : où avez-vous envoyé l'argent ?

— Ne parlez pas ! crie Shep. Si vous cédez, nous n'aurons plus rien. C'est notre seule monnaie d'échange !

— Tu veux en voir une autre, de monnaie d'échange ? éructe Gallo, en braquant à nouveau son arme sur Shep.

— Mais qu'est-ce que vous faites ? dit Charlie en s'avançant. Gallo le vise à son tour. Mon frère recule, les mains levées.

— DeSanctis ! lance-t-il à son acolyte resté près de la porte.

— Je m'en occupe, répond ce dernier avant de pointer son arme sur le dos de Charlie.

— Dernière chance, Oliver, déclare Gallo. Dites-moi où est l'argent, ou bien j'abats d'abord Shep, puis votre frère.

— Ne tombez pas dans le panneau, dit Shep. Ce ne sont pas des tueurs, mais des agents des services secrets. Ils n'assassineront personne. Pas vrai, DeSanctis ?

Sans un mot, Gallo arme le percuteur de son revolver.

— Allez, Jim ! fait Shep en riant. Trêve de plaisanterie...

Mais Gallo ne rit pas. Sa main se crispe sur la crosse de son arme et son doigt se contracte sur la détente.

— J'attends, Oliver.

— Ne dites rien ! crie Shep avant de se tourner vers Gallo. On ne pourrait pas arrêter, avec cette histoire ? Vous nous avez attrapés. Qu'est-ce que vous espérez d'autre ?

Les deux hommes se font face, et Gallo esquisse une grimace. Shep blêmit...

— Vous voulez l'argent pour vous, hein ? lâche-t-il.

Sans répondre, Gallo continue de le viser.

— Ne faites pas ça ! supplié-je. Je vous dirai où est l'argent.

— Alors, la montagne de fric, c'était vous ? demande Shep. Qui vous a mis sur le coup ? Lapidus ? Quincy ?

Pas de réponse. Gallo se passe la langue sur les lèvres.

— Au revoir, Shep.

— Jimmy, je t'en prie...

Shep s'interrompt. Il tremble de tout son corps. Gallo ne tressaille pas. Il appuie sur la détente. Une fois, puis une autre, puis une autre encore. Les trois projectiles trouent la poitrine de Shep, le projettent contre le mur en béton. Le sang jaillit de ses blessures. Il nous dévisage d'un regard de mourant, les yeux agrandis par la peur. Ses jambes se dérobent sous lui, et il s'effondre sur les planches de l'un des puits.

— Shep ! crie Charlie en se jetant à genoux contre le corps de Shep pour tenter de le retourner.

— Pas un geste, vous deux ! vocifère Gallo.

Charlie lâche prise, et le corps de Shep retombe lourdement. La mare de sang s'écoule déjà entre les interstices des planches. La gorge serrée, je détourne le regard... Gallo s'avance vers moi et enfonce le canon de son pistolet dans ma joue.

— Une dernière fois, Oliver : dites-nous où est l'argent.

— Ne lui dis rien ! hurle Charlie. Sinon, il nous abattra tous les deux, comme Shep.

— Ferme-la ! lance Gallo en visant mon frère.

— Vous tenez à lui, Oliver ?

DeSanctis, debout derrière moi, m'enfonce le canon de son arme dans la nuque. Gallo a les yeux fixés sur moi. Charlie, agenouillé près du corps de Shep, m'adresse un signe de tête. Nous savons tous les deux comment cette histoire va se terminer : quoi que nous donnions à Gallo, il ne nous laissera pas partir. Pas après ce que nous avons vu. Pourtant, Charlie continue de scruter mon visage, à la recherche d'une idée pour sortir de là. En vain.

Il se met à contempler le corps de Shep. Je fais de même. Suivant des yeux le sang qui s'écoule à travers les planches, j'entrevois soudain un moyen de nous échapper. Charlie se penche en avant, par-dessus le cadavre... et glisse délicatement les doigts dans l'interstice entre deux planches.

— Si vous voulez que votre frère reste en vie, répète Gallo, les yeux toujours rivés sur moi, dites-nous où se trouve l'argent.

De là où il est, il ne peut voir ce que fait Charlie... mais moi, si. Je me déplace légèrement pour le cacher à la vue de DeSanctis.

— Ne lui faites pas de mal, dis-je d'un ton suppliant. Je vais parler... Il faut seulement que je demande l'information à la banque. Je n'ai pas les références sur moi.

Feignant de se recroqueviller sur lui-même sous l'effet de la peur, Charlie se met à tirer sur la planche, qui bouge un peu. Enfonçant un peu plus les doigts, il accentue sa traction autant qu'il le peut. La planche cède progressivement.

— Vous êtes trop malin pour ne pas avoir appris les numéros par cœur, réplique Gallo. Je vais compter jusqu'à trois. Après c'est vous qui nettoierez sa cervelle. Un... Deux... (Son doigt se crispe sur la détente.) Tr...

— Je vous en supplie... ne faites pas ça ! L'argent se trouve dans une banque d'An...

La planche cède avec un fort craquement.

Gallo fait volte-face, mais mon frère est déjà debout. Brandissant la planche comme une batte de base-ball, il le frappe en pleine mâchoire et l'envoie au sol, lui et son arme.

Au même moment, je me sens tiré en arrière. DeSanctis m'écarte pour viser Charlie. Instinctivement, mon frère lève la planche comme un bouclier. DeSanctis appuie sur la détente.

La planche saute des mains de Charlie, coupée en deux. DeSanctis rajuste sa visée.

Je plonge dans le dos de l'agent en hurlant : « Non ! »

Un coup de feu part, faisant jaillir un nuage de béton sur ma droite. DeSanctis est déséquilibré, et j'en profite pour lui sauter dessus par derrière afin de l'étrangler. Mais, sitôt la surprise passée, l'agent réagit en projetant sa tête en arrière. Mon nez craque, la douleur est insupportable, mais je ne lâche pas prise.

— Je vais te tuer, salopard ! hurle DeSanctis.

Il tente de m'attraper par-dessus son épaule, mais, de ce fait, il découvre son ventre. Aussitôt, Charlie, ramassant un morceau de la planche, lui en assène un coup violent dans l'estomac. L'agent se plie en deux, et je roule sur le sol.

— Ça va ? demande Charlie en me tendant la main.

Incapable de parler, je hoche la tête. Un bruit derrière lui alerte mon frère, qui se retourne et découvre Gallo en train de ramper en direction de son arme. Le devançant, Charlie ramasse le pistolet, et le fourre dans la poche arrière de son pantalon.

— Vous, vous êtes morts, grogne Gallo en crachant du sang. Charlie lève à nouveau son bout de planche.

— Non ! dis-je en le saisissant par l'épaule. Viens, on y va !

Charlie lâche son arme improvisée, et nous fonçons vers la porte en métal. Je m'engage sur la passerelle, Charlie sur mes talons. J'entends Gallo qui nous suit en toussant. Nous débouchons dans l'allée des restaurants. La porte en métal claque peu après : nos poursuivants sont plus rapides qu'on ne le pensait.

— Pas par là ! hurle Charlie.

Au bout de la galerie, il s'engage sur un escalator. Nous grimpons les marches quatre à quatre.

— Ils sont encore là ? me demande-t-il.

— Cours ! dis-je, trop effrayé pour me retourner.

En haut de l'escalator, la seule voie possible mène à la galerie principale. Mais Charlie file tout droit, vers une porte peinte en beige qui s'ouvre sur un couloir de service. Tout au bout, deux portes automatiques s'écartent pour nous laisser passer. Nous sommes dans le vaste parking souterrain de la gare.

Charlie m'indique du menton la rampe qui mène à la rue bordée de neige. Nous nous remettons à courir et débouchons

dans la 44^e Rue. C'est l'heure du déjeuner et nous nous noyons rapidement dans la foule. Au loin, on entend déjà les sirènes.

Nous ne sommes plus seulement des voleurs : jusqu'à ce que Gallo et DeSanctis en aient fini avec nous, nous sommes aussi des meurtriers.

— On ne devrait pas aller chez maman ?

— Pas question, dis-je d'un ton catégorique. C'est le premier endroit où ils iront nous chercher.

Les sirènes se rapprochent et nous nous glissons dans la queue qui s'est formée devant une pizzeria. Au bout de la rue, deux voitures de police tournent dans un hurlement de pneus vers l'entrée de la gare. Quelques secondes plus tard, les portières claquent et quatre policiers en uniforme se ruent à l'intérieur.

— Viens, dis-je en sortant de la queue.

— Tu sais où on va ? me demande Charlie.

Je file déjà vers l'autre extrémité du pâté de maisons.

— Pas vraiment. Mais j'ai une idée.

LE huitième appel fut pour Joey. Le premier avait été pour l'employé de KRG Insurance qui avait rédigé la police. Lapidus lui détruisit le tympan, puis obtint qu'on transmette son appel vers l'analyste du contentieux, qui, en entendant le montant, contacta son chef de service, lequel en référa au président de la branche contentieux, qui lui-même prévint le directeur général. Ce dernier passa deux coups de fil : l'un à un cabinet d'expertise comptable ; l'autre à Chuck Sheafe, directeur de Sheafe International, pour qu'il lui envoie son meilleur enquêteur. Sheafe désigna Joey.

— Parfait, déclara le directeur général. Quand viendra-t-il ?

— Pas « il », « elle ».

— Qu'est-ce que vous racontez ?

— Ne soyez pas macho, Warren. Elle s'appelle Jo Ann Lemont. Alors, vous voulez notre meilleure enquêtrice ou vous préférez un boy-scout ?

Le huitième coup de téléphone fut donc pour Joey.

— Avez-vous une idée de qui est le voleur ? s'enquit-elle, assise en face de Lapidus dans son bureau.

— Bien sûr que non, s'écria-t-il. Quelle question idiote !

Idiote, peut-être, mais indispensable. Ne serait-ce que pour voir sa réaction. S'il mentait, il y aurait un regard qui dévie, un sourire gêné. Tout en ramenant en arrière une mèche de cheveux auburn, elle songea que cette attention au détail le plus

infime, elle l'avait apprise en jouant au poker avec son père, et l'avait cultivée lors de ses études de droit. Et de tels indices ne se trouvaient pas seulement dans l'attitude corporelle...

— Y a-t-il autre chose, madame Le...

— Je vous en prie, appelez-moi Joey, répondit-elle en levant ses yeux noisette de son calepin jaune.

La porte du bureau s'ouvrit brusquement. Quincy entra, mais sans dire une parole, ni même lâcher la poignée de la porte.

— Il est là ? demanda une voix rude dans le couloir.

Avant que Quincy ait pu répondre, les agents Gallo et DeSanctis avaient fait irruption dans le bureau. Joey ne put réprimer un sourire. Complet mal coupé, torse de déménageur, chaussures bon marché, esquinées à force de courir : ces deux-là n'avaient rien de banquiers. Donc, c'étaient soit des agents de sécurité, soit...

— Services secrets, lança Gallo en lui montrant le badge fixé à sa ceinture. Pourriez-vous nous laisser seuls un moment ?

Joey étudia l'entaille tuméfiée sur la joue de Gallo.

— Vous savez, je crois que nous marchons ensemble, répondit-elle. Je travaille pour Chuck Sheafe.

Elle ne citait pas souvent le nom de son patron, mais, quinze ans auparavant, Chuck Sheafe avait été troisième dans la hiérarchie des services secrets et, aux yeux de collègues, cela signifiait qu'il appartenait toujours à la famille.

— Donc, vous travaillez pour la compagnie d'assurances ? rétorqua Gallo, sans réagir à ses attentes.

Joey se contenta d'acquiescer.

— Dans ce cas, vous n'appartenez pas aux services de police. Et je vous demanderai de bien vouloir nous laisser seuls.

Joey obéit. Les quatre hommes la regardèrent traverser la pièce. Avec sa silhouette plutôt athlétique, elle avait quelque chose d'attirant, sans être pour autant renversante.

Lorsque la porte se referma derrière elle, Lapidus passa plusieurs fois la main sur son crâne chauve.

— Dites-moi que vous avez de bonnes nouvelles.

Quincy voulut répondre, mais sa voix s'étrangla. Il fourra ses mains dans ses poches pour les empêcher de trembler.

— Shep est mort, lâcha brutalement DeSanctis.

— Quoi ? s'écria Lapidus, effaré. Mais... comment...

— Trois balles dans la poitrine. Nous nous sommes précipités quand nous avons entendu les détonations, mais trop tard.

Lapidus se laissa tomber sur son siège.

— Ce... c'était à cause de l'argent ?

— On essaie de le savoir, répondit Gallo. Apparemment, Shep était dans le coup avec eux.

Lapidus leva les yeux.

— Qui ça, « eux » ?

— C'est la suite de l'histoire, dit DeSanctis. Il semblerait que Shep ait été tué par Charlie ou par Oliver.

— Oliver ? s'écria Lapidus. Le nôtre ? Ce garçon serait incapable de...

— Il l'a fait, coupa Gallo. Alors, n'allez pas me dire que c'est un agneau. À cause de ces deux-là, cette enquête financière vient de se transformer en affaire d'homicide.

Lapidus semblait accablé par ce qu'il venait d'entendre. Soudain, il bondit de son fauteuil.

— Vendredi, lâcha-t-il d'un ton précipité, Oliver a utilisé mon mot de passe pour virer de l'argent à Tanner Drew.

— Voilà une information qu'on aurait déjà dû avoir, remarqua Gallo en s'asseyant. Si ce genre de pratiques...

Sentant quelque chose sous sa cuisse, il s'interrompit, passa la main sous sa jambe... et découvrit un stylo bleu et jaune portant le logo de l'université du Michigan.

— D'où tenez-vous ça ? demanda-t-il en montrant le stylo à Lapidus. Il est à vous ?

— Non... je ne crois pas, bredouilla le directeur.

Gallo ôta le capuchon, dévissa le corps et secoua ses deux morceaux sur le bureau. Il en tomba une cartouche d'encre, un ressort métallique... ainsi qu'un tube en plastique transparent laissant voir des fils électriques, une pile miniature et un minuscule transmetteur. Un micro était dissimulé à la base du stylo.

— La garce ! s'emporta Gallo.

Renversant son fauteuil par terre, il se rua vers la porte et tourna rageusement la poignée. Mais le couloir était désert : Joey était partie depuis longtemps.

Le siège arrière du taxi noir est recouvert d'une serviette brune, tachée et malodorante. En temps ordinaire, j'aurais baissé les vitres pour avoir un peu d'air, mais après toutes ces sirènes nous sommes davantage à l'abri derrière le verre teinté. Enfoncés dans la banquette pour ne pas nous faire remarquer, Charlie et moi n'avons rien dit depuis que j'ai hélé ce taxi.

— Tournez à droite, là, dis-je au chauffeur en lorgnant pardessus l'appui-tête pour mieux apercevoir Park Avenue.

Il prend dans la 50^e Rue et remonte une trentaine de mètres.
— Très bien, ici...

Je lui tends un billet de 10 dollars entre les accoudoirs, puis ouvre vite la portière de façon qu'il ne puisse me voir.

— On y va, dis-je à Charlie, déjà à la traîne.

Je me dirige vers la boulangerie italienne qui se trouve près du taxi, mais dès que le chauffeur a démarré je rebrousse chemin et me hâte de pousser mon frère vers Park Avenue.

Sitôt dans l'avenue, je grimpe une volée de marches en ciment. Charlie lève les yeux vers le bâtiment tarabiscoté en briques roses et ne tarde pas à comprendre : niché entre les banques d'investissement, les cabinets d'avocats et le Waldorf, cet endroit est le seul îlot de piété dans un océan d'ostentation. Mais surtout, c'est un lieu dont personne ne songera à nous chasser, quel que soit le temps que nous voulions y rester.

— Bienvenue à l'église Saint-Bart, murmure une voix douce lorsque nous pénétrons dans le vestibule voûté.

Je fourre 2 dollars dans le tronc et me dirige vers la porte donnant à l'intérieur de l'église ; une odeur d'encens et de boiserie me pénètre aussitôt. Une dizaine de fidèles sont répartis sur les bancs. Je parcours le sanctuaire du regard. Dans les églises de cette taille, il y a d'ordinaire... Ah, voilà ! La porte dans le bas-côté gauche, sans inscription.

Pour ne pas attirer l'attention, Charlie et moi nous dirigeons vers elle sans hâter le pas. Elle s'ouvre avec un fort grincement. Je me raidis et la pousse complètement. Nous nous réfugions dans la chapelle, tout juste assez grande pour accueillir quelques bancs et un autel votif où brûlent des cierges. Nous sommes seuls.

Mon téléphone retentit au moment où la porte se referme. Je plonge la main dans ma poche et coupe la sonnerie.

— IL ne répond pas, dit Lapidus en raccrochant. (Puis, jetant un coup d'œil à la photocopie que Gallo a laissée sur son bureau, il demande :) C'est ainsi qu'ils s'y sont pris ? Une fausse lettre ?

— D'après les techniciens, c'est le dernier document qu'Oliver a tapé sur son ordinateur, explique Gallo en arpentant la pièce. Et, d'après le tirage papier que nous avons découvert au fond d'un de ses tiroirs, Shep les aidait.

— Ils ont dû tous se retrouver ce matin, les choses se sont gâtées, et Oliver et Charlie ont flingué Shep, avança Quincy.

— C'est la seule explication logique, approuva DeSanctis.

— Et l'enquête ? questionna Lapidus. Comme vous le savez,

beaucoup de nos clients comptent sur notre discrétion. Serait-il possible de... de tenir tout cela sous le boisseau ?

— Je suis d'accord, assura Gallo. Si on parle à la presse, Charlie et Oliver seront au courant de tous nos faits et gestes.

— Vous pensez pouvoir les retrouver ? reprit Lapidus tandis que Gallo décrochait le téléphone sur le bureau.

L'agent considéra tour à tour Quincy, puis Lapidus.

— Fiez-vous à nous. (Il composa un numéro.) Allô ? C'est moi. J'ai un mobile qui se balade en ville. Tu peux me le repérer ?

JE ne rallume mon mobile que dix rues plus loin. Il me faut encore une rue de plus pour rassembler le courage de composer le numéro, tout en m'efforçant de garder mon équilibre à l'arrière de l'autobus. Bien sûr, le métro est plus discret, mais mon mobile ne fonctionne pas sous terre. Et, pour l'instant, il importe surtout de mettre le plus de distance possible entre moi et l'église.

— Banque privée Greene & Greene, bonjour, lance une voix de femme dans mon mobile.

Ce n'est pas une attachée de clientèle que je connais. Tant mieux. Cela signifie qu'elle non plus ne me connaît pas.

— Bonjour, dis-je, Marty Duckworth à l'appareil. J'espère que vous pourrez me renseigner...

Elle vérifie le compte et le numéro de sécurité sociale.

— Que désirez-vous savoir, monsieur Duckworth ?

— En fait, je voudrais seulement que vous me donniez les mouvements récents sur mon compte. J'ai reçu un virement important, et j'ai besoin de savoir le jour où il a été envoyé.

Ma demande est absurde, mais je veux savoir comment les 3 millions de Duckworth se sont mués en 313 millions.

— Désolée, monsieur, mais la semaine dernière... il n'y a eu aucun dépôt. Votre compte est vide. Le dernier mouvement est un virement externe de 313 millions, hier après-midi.

— Et avant-hier ?

— 313 millions de dollars aussi. Même chose le jour d'avant. Il n'y a nulle part trace d'un dépôt récent.

Impossible. Absolument impossible ! Comment...

— Monsieur Duckworth ? reprend soudain l'employée. Pourriez-vous ne pas quitter une seconde ?

— Bien sûr.

Le silence s'installe. Soudain, je commence à me poser des questions. La première règle qu'on enseigne aux attachés de clientèle est de ne jamais mettre en attente les riches clients... Ma

gorge se serre. Plus elle me garde en ligne, et plus il sera facile aux services secrets de me loca...

Je coupe la communication, en espérant que j'ai été assez rapide.

Le mobile se met à vibrer dans ma main. Le numéro qui s'affiche m'est inconnu. Dans la chapelle, tout à l'heure, je n'ai pas répondu, mais s'ils m'ont mis sur écoutes... Je le saurai.

— Allô ? dis-je.

— Mais enfin, où es-tu ? lance la voix de Charlie.

Il n'y a pas de téléphone dans la chapelle. S'il a pris le risque d'appeler depuis la rue, c'est qu'il y a un problème...

— Que se passe-t-il ? Est-ce que tu...

— Tu ferais mieux de revenir.

— Dis-moi ce qui est arrivé.

— Reviens, Oliver. Tout de suite !

J'appuie sur le bouton demandant l'arrêt du bus.

5

ALORS que l'autobus ralentit devant un bel immeuble en grès brun, au coin de la 81^e Rue, je compose le numéro du cinéma Kings Plaza à Brooklyn. Lorsque le répondeur donnant les films programmés se déclenche, j'enveloppe mon mobile dans un journal abandonné à côté de moi et glisse discrètement le tout sous mon siège. S'ils cherchent à me localiser, ce stratagème devrait nous donner au moins une heure de répit, et les horaires de séances répétées en boucle les conduire jusqu'à Harlem.

Le bus s'arrête, les portes s'ouvrent, je descends.

Il faut ensuite dix minutes au caissier de la Citybank pour vider les 3 500 dollars restant sur mon compte courant.

De retour à l'église, je file tout droit vers la chapelle privée. Je me rue dans la petite salle, où Charlie est recroquevillé dans le même coin que précédemment.

— Quelle est l'urgence ? demandé-je.

— Je n'arrive pas à joindre maman.

— Je t'avais dit de ne pas l'appeler !

— Je lui ai téléphoné d'une cabine publique à sept rues d'ici... et elle n'a pas décroché.

— Et alors ?

— Oliver, on est mardi, et elle n'est pas là !

Inutile qu'il poursuive : maman passe la plupart de son temps soit à la maison pour coudre, soit au magasin de tissus... le mardi et le mercredi sont réservés aux essayages : on pousse la table basse et on reçoit les clientes. Toute la journée. Je dis :

— Elle était peut-être en train de prendre des mesures ?

— On devrait aller vérifier.

— C'est le premier endroit qu'ils vont surveiller, Charlie, tu le sais parfaitement. Mais, dès qu'on sera sortis d'ici, on trouvera un moyen de la contacter.

Il approuve en silence, puis demande :

— Alors, tu as découvert d'où venait l'argent ?

— Pas exactement, dis-je.

Je lui résume ma conversation avec l'employée de la banque et, comme toujours, Charlie réagit immédiatement.

— Absurde ! Quand on a vérifié, Duckworth était censé avoir 3 millions de dollars sur son compte, et il en avait 313 ?

— Charlie, tu sais combien de clients ont plus de 100 millions de dollars sur leur compte ? Dix-sept... et je peux te donner le nom de chacun d'eux. Duckworth ne figure pas sur la liste.

Charlie me regarde, éberlué.

— Comment expliques-tu tout ça ?

— Quelqu'un s'est débrouillé pour que Duckworth paraisse avoir seulement 3 millions sur son compte.

— Tu crois qu'il est possible de dissimuler autant d'argent ?

— Pourquoi pas ? Les riches passent leur temps à planquer leur fric. C'est pour ça qu'ils paient les banquiers.

— La spécialité maison de Greene & Greene, grince Charlie. Quelqu'un sur place s'est débrouillé pour maquiller le compte...

— Et quand Mary a transféré le montant du compte, on a hérité de tout le pactole.

— Jolie arnaque, admet Charlie. Mais qui, dans la maison, a pu monter un coup pareil ?

— Je ne sais pas, mais il y a eu complicité à l'extérieur.

— Les services secrets ? Gallo et son copain ?

— Tu as entendu Shep comme moi : ce n'est pas lui qui les a contactés. Ils se sont pointés dès la disparition de l'argent...

— Parce qu'il était à eux ?

— Réfléchis : est-ce que des agents des services secrets auraient buté un ancien collègue simplement pour arriver à retrouver l'argent d'une banque ? Non, quelles que soient les sommes en jeu, Gallo et DeSanctis n'ont pas pris cette enquête par hasard : ils sont venus protéger leurs investissements.

— Tu penses à du blanchiment d'argent ?
 — En tout cas, ces types sont mêlés à une sale histoire.
 — À ton avis, ils sont de mèche avec qui ?
 — Va savoir... Dans services secrets, il y a le mot « secret ».
 — Ouais, et dans Lapidus et Quincy, il y a trou de balle !
 — J'ai des doutes... Tu as vu leur réaction : ils avaient encore plus peur que nous.

— Oui, parce que tous les regards étaient braqués sur eux. Et puis, si ce n'est pas eux, qui d'autre ?

— N'importe qui ! Nous voilà revenus à la première question : où Duckworth a-t-il trouvé ces 313 millions ?

— Pourquoi ne pas lui demander ? lance soudain Charlie.

— À Duckworth ? Mais il est mort.

— Tu en es si sûr ? réplique Charlie. On se trouve dans une galerie de miroirs, alors si c'était une illusion de plus ?

Il n'a pas tort.

— Tu as encore son...

Charlie tire de sa poche arrière un papier froissé.

— C'est ça l'avantage de porter le même pantalon plusieurs jours de suite, plaisante-t-il.

L'adresse de Duckworth figure sur le compte de la Midland National Bank : 405, Amsterdam Avenue. D'un bond, mon frère est à la porte. J'essaie de l'arrêter.

— Charlie ! Il vaudrait peut-être mieux aller voir la police...

— Pourquoi ? Pour qu'ils nous livrent aux services secrets, qui nous colleront une balle dans la tête ? Sans vouloir te contrarier, Ollie, personne ne croira un mot de ce qu'on dira.

Je ferme les yeux, m'efforçant d'imaginer un meilleur scénario. En vain. Peu importe en effet ce que nous raconterons. Même moi, si j'entendais notre version, je n'y croirais pas.

— On est cuits, hein ? lâché-je.

— Ne dis pas ça ! proteste Charlie. Si on trouve Duckworth... on aura un début de réponse.

Ouvrant la porte d'un geste sec, il disparaît dans l'église.

ENVELOPPÉE jusqu'aux chevilles dans un chaud manteau vert olive, Joey ressemblait à n'importe quel piéton de Red Hook. À ceci près qu'elle tripotait dans sa poche gauche des sacs-poubelle vides, et dans la droite une laisse de chien en Nylon rouge ; et, qu'en outre, elle étudiait en douce l'immeuble décati d'Oliver.

Lorsqu'elle estima être assez près, elle sortit la laisse et la laissa pendre contre sa jambe. Ainsi, elle avait l'air d'une

infortunée propriétaire de chien à la recherche de son toutou. Une laisse ballante donnait l'accès à n'importe quel coin : allées de garage, cours, jardins... et même à l'étroite ruelle où étaient les trois conteneurs pleins des ordures d'Oliver et de ses voisins.

Joey compta onze fenêtres donnant sur l'allée aux poubelles : quatre dans l'immeuble d'Oliver, quatre dans celui d'à côté et trois dans celui d'en face. Certes, il aurait mieux valu attendre la nuit pour opérer, mais, à ce moment-là, les services secrets l'auraient déjà précédée.

Un petit micro était accroché à son chemisier, relié par un entrelacs de fils électriques au téléphone mobile qui pendait à sa ceinture. Elle enfonça un écouteur dans son oreille droite, composa un numéro et, tandis que la sonnerie retentissait, ouvrit les couvercles des trois grosses poubelles.

— Ici Noreen, annonça une voix de jeune femme.

— C'est moi, déclara Joey tout en enfilant une paire de gants chirurgicaux en latex.

— Comment est le quartier ? demanda Noreen.

— Plutôt miteux, constata Joey. Pourtant, je croyais que les jeunes banquiers vivaient dans des quartiers branchés.

— Cela explique peut-être pourquoi il a volé cet argent...

— Mouais, peut-être, dit Joey, ravie de voir Noreen s'intéresser à l'enquête.

Ayant obtenu un diplôme de droit de l'université de Georgetown à l'issue d'un programme de cours du soir, Noreen avait, le mois suivant, essuyé les refus de tous les grands cabinets d'avocats de Washington. Les deux mois suivants, les cabinets de taille moyenne et petite avaient également décliné ses offres de services. Au quatrième mois, un de ses anciens professeurs avait téléphoné à un bon ami à lui, chez Sheafe International. « Une excellente étudiante des cours du soir, avait-il assuré, un peu effacée au premier abord, mais incroyablement ambitieuse... exactement comme Joey, quand son père l'a laissée tomber. » Ces derniers mots avaient eu un effet magique. Un CV par fax plus tard, Noreen avait un travail, et Joey une assistante.

— Prête à entrer dans la danse ? lança Joey.

Plongeant la main dans la première poubelle, Joey en tira un sac qu'elle déchira, cherchant tout ce qui pourrait ressembler à... Voilà : une facture de téléphone. Frank Tusa. Même adresse qu'Oliver Caruso. Appartement 1. Le sac en dessous dégageait une puissante odeur d'orange pourrie. À l'intérieur, une enveloppe portait l'adresse de Vivian Leone, appartement 2.

Le conteneur du milieu était vide. Le troisième et dernier ne renfermait qu'un seul sac, en plastique blanc. Joey le déchira et dut retenir sa respiration devant les effluves de banane.

— Il recycle ses déchets, constata-t-elle.

— Vous êtes sûre qu'il s'agit d'Oliver ? demanda Noreen.

— Il n'y a que trois appartements... Faites-moi confiance, c'est le sien.

Joey tira de sa poche un grand sac-poubelle noir, en garnit le conteneur vide et y déposa les peaux de banane brunâtres d'Oliver. Meticuleusement, elle fouilla dans l'amas d'immondices, jetant des poignées de vieux spaghettis et de fromage.

— Beaucoup de pâtes, peu de fric, du bas de gamme, murmura-t-elle à l'adresse de Noreen. Un emballage de champignons cuisinés... De la dinde, des sachets vides de chips et de bretzels...

— Des plats à emporter ?

— Non : pas de polystyrène, ni de boîtes de plats chinois... Il économise le moindre cent.

— D'autres emballages ?

— Un sachet de tampons périodiques... notre garçon a une petite amie. (Au fond du sac, les doigts de Joey rencontrèrent le contenu de quatre filtres à café.) Et voilà. Une semaine de vie quotidienne. Maintenant, il faudrait examiner son appartement.

Joey remit les conteneurs en place, alla promener sa laisse devant l'immeuble, puis descendit les marches menant à l'appartement d'Oliver. Près de la porte se trouvait un autocollant : « Attention ! Local protégé par Ameritech Alarms. »

— Tu parles, murmura Joey.

Ce gamin économisait déjà sur la nourriture, il n'allait pas consacrer un seul dollar à une alarme.

Elle prit dans son sac une trousse en cuir noir, dont elle tira une tige métallique qu'elle enfonça dans la serrure du haut. D'un geste vif du poignet, elle fit tourner la tige, et la porte s'ouvrit.

— QU'EST-CE qui vous intrigue ? demanda Joey, agenouillée devant le petit meuble à deux tiroirs servant de table de nuit.

— Le comportement d'Oliver, répondit Noreen. Il est censé être le cerveau d'une escroquerie de 300 millions de dollars et, d'après ce que vous venez de me dicter, il vire semble-t-il de l'argent tous les mois pour payer les factures d'hôpital de sa mère et lui règle presque la moitié de son crédit immobilier.

— Oui, mais notre Oliver a aussi passé quatre années dans cette banque à croire qu'il allait devenir un personnage

important. Jusqu'au jour où l'on s'est aperçu que tout ce qu'il possédait, c'était un paquet de factures. Brusquement, il y a une chance à saisir... et voilà, les jeux sont faits.

— Peut-être, concéda Noreen. Et la petite amie ? Il y a moyen de trouver son numéro de téléphone ?

Joey tira tous les magazines de la poubelle. *Business Week*, *Forbes*, *SmartMoney*...

— Ah, ça y est, annonça-t-elle en regardant l'étiquette d'abonnement de *People*, un magazine féminin. Beth Manning. 201, East 87^e Rue, appartement 23H.

Joey remit le magazine dans la poubelle, puis gagna la salle de bains et ouvrit l'armoire à pharmacie. Dentifrice, rasoir, crème à raser, déodorant... rien d'intéressant. Dans la poubelle, elle avisa un sachet froissé, avec l'inscription « Barney's Pharmacy ».

— Noreen, je veux la liste des ordonnances présentées par Oliver et sa petite amie chez « Barney's Pharmacy ».

— Très bien. Vous avez terminé ?

— Terminé ? répliqua Joey. Je ne fais que commencer !

— BONJOUR, vous êtes bien chez Fudge, récita la voix dans le répondeur. Veuillez laisser un message après le signal sonore.

— Fudge, je sais que tu es là ! s'écria Joey. Décroche, dé... !

— Ah, lady Guenièvre, vos douces paroles sont un enchantement, roucoula Fudge en prenant garde de ne pas prononcer le nom de Joey.

Joey leva les yeux au ciel, refusant d'entrer dans le jeu. Avec les informateurs, mieux valait garder une certaine distance.

— Alors, que puis-je pour toi, ce soir ? Affaires ou plaisir ?

— Tu es toujours en contact avec ce type à Omnibank ?

— Peut-être, répondit Fudge après un instant d'hésitation.

En clair, cela voulait dire oui. D'ailleurs, c'était toujours oui. Dans ces affaires de renseignements, le tout était de connaître les bonnes personnes — des aigris, des gens qui ont vu une promotion leur passer sous le nez. Dans chaque bureau, on trouve des gens qui détestent leur travail, et qui sont tout disposés à vendre les informations à leur portée. Fudge avait le don pour les dénicher.

— Admettons que ce soit possible, reprit-il. Que vous faudrait-il ? Des données clientèle ?

— Oui. Ainsi que surveiller deux comptes... J'aurais peut-être aussi des lignes téléphoniques à mettre sur écoutes.

— Ho ! ho ! il doit s'agir de grosses sommes, là !

— ... Mais si ce n'est pas dans vos cordes..., conclut Joey.

— C'est tout à fait dans mes cordes. Je connais, au service des fraudes, une secrétaire encore furieuse d'un commentaire qu'on a fait sur elle au cours d'un pot avec le...

— Fudge ! l'interrompt Joey.

Elle préférerait tout ignorer de ses sources. Ce qui l'intéressait, c'était les résultats.

L'ASCENSEUR s'ouvrit et Gallo suivit l'ordre alphabétique des appartements jusqu'au 4D. Il appuya sur la sonnette.

— Qui est là ? lança une douce voix de femme.

— Services secrets des États-Unis, annonça Gallo en levant sa carte de façon qu'elle soit visible à travers le judas.

Un moment de silence... puis, après une série de cliquetis, la porte s'entrebâilla, révélant une femme de forte corpulence, vêtue d'un chandail jaune, et qui tenait une pelote d'épingles.

— Vous désirez ? demanda Maggie Caruso.

— En fait, madame Caruso, je suis venu pour vos fils...

— Que se passe-t-il ? s'écria-t-elle, affolée. Ils vont bien ?

— Mais oui, ils vont bien, affirma Gallo. Seulement ils ont eu des ennuis à leur travail, et... nous aimerions que vous veniez dans nos locaux pour répondre à quelques questions. Ce n'est rien de grave. Nous espérons juste que vous pourrez nous aider à éclaircir un peu cette affaire... dans l'intérêt de vos garçons.

— D'accord, bégaya-t-elle. Je vais chercher mon sac.

— Tu es sûr que c'est la bonne ? questionna Charlie.

— C'est ce qu'il y a de marqué, dis-je.

Je vérifie une nouvelle fois l'adresse, avant de lever les yeux vers les numéros collés sur la porte en verre : 405 Amsterdam. Appartement 2B. Dernier domicile connu de Duckworth.

— Impossible ! s'exclame Charlie. Ce type possède 300 millions de dollars à la banque. Il devrait vivre dans un palace de l'Upper West Side, avec un portier devant l'entrée. Au lieu de quoi il habite une garçonnière pouilleuse, au-dessus d'une gargote indienne et d'une laverie chinoise ? Laisse tomber !

— Je sonne, ou pas ? dis-je en désignant l'Interphone.

— Bien sûr. Qu'est-ce qu'on a à perdre ?

Une question dont je ne veux pas savoir la réponse. Je sonne.

— Oui ? répond une voix d'homme.

Charlie avise une boîte brune devant la laverie automatique.

— J'ai un paquet pour le 2B, annonce-t-il.

Un bourdonnement se fait entendre. Charlie tire sur la porte et la tient ouverte tandis que je m'empare de la boîte brune. Nous grimpons l'escalier.

Je frappe à la porte du 2B. Cliquetis de verrous. Elle s'ouvre. Au lieu d'un quinquagénaire au bord des larmes et prêt à tout nous déballer, nous sommes face à un étudiant coiffé d'une casquette de l'université de Syracuse et vêtu d'un short flottant.

— Vous avez un paquet pour moi ?

— Pour Marty Duckworth, dis-je. Est-ce qu'il habite ici ?

— Duckworth, le petit bonhomme qui a l'air d'une taupe ?

Troublé, je ne réponds pas.

— Oui, intervient Charlie, désireux de le faire parler. Vous avez une idée de l'endroit où il se trouve ?

— En Floride, mon vieux. En retraite au bord de la mer...

« En retraite », me dis-je. Ça signifie qu'il a de l'argent.

— Vous a-t-il laissé sa nouvelle adresse ? s'enquiert Charlie.

Notre étudiant va chercher son agenda électronique posé sur le poste de télévision. De la poche arrière de mon pantalon je tire la lettre où nous avons écrit l'autre adresse de Duckworth.

— Voilà, lâche l'étudiant en lisant sur l'écran de son agenda. 1004, 10^e Rue. Miami Beach. 33139.

L'adresse correspond.

Nous saluons l'étudiant et filons en silence jusqu'à l'escalier.

— Qu'en penses-tu ? dis-je.

— Il ne parlait pas de Duckworth comme d'un mort !

Après avoir remis le carton à sa place, je gagne la cabine téléphonique qui se trouve au coin de la rue, et appelle les renseignements en Floride.

— À Miami... Je recherche un Marty ou Martin Duckworth, au 1004, 10^e Rue, annoncé-je.

— Désolée. Ce numéro ne figure pas dans l'annuaire.

— Alors ? demande Charlie quand j'ai raccroché.

— Liste rouge.

— Donc, Duckworth a toujours un numéro de téléphone, remarque-t-il. Son abonnement n'a pas été résilié.

Bien vu.

— Tu crois vraiment qu'on devrait aller à Miami ? dis-je.

— Ollie, si on n'arrive pas à prouver ce qui s'est passé, Gallo et DeSanctis auront le dernier mot... Nous serons ceux qui ont volé l'argent, ceux qui ont tué Shep... et ceux qui mourront.

— Les aéroports doivent être surveillés.

— Je connais un moyen, répond Charlie.

AVEC l'affluence de la sortie des bureaux, Joey n'avait pas besoin de sa laisse rouge pour se fondre dans la foule.

— Prête à entrer dans la danse ? chuchota-t-elle dans le col de sa chemise, tout en déambulant tranquillement sur l'Avenue U.

— Vous allez encore recommencer, hein ? constata Noreen.

— Bah, tant qu'on ne m'attrape pas, répondit Joey. Par ailleurs, si je suis invitée, ça ne s'appelle plus de l'effraction.

Elle aperçut enfin l'immeuble de cinq étages où vivaient Charlie et sa mère. Une berline bleu marine était garée en stationnement interdit de l'autre côté de la rue... Et un homme costaud en ouvrait la portière à une femme plutôt forte. Joey reconnut aussitôt Gallo.

— Devinez qui est là ? grommela-t-elle en baissant la tête.

Elle revint sur ses pas en direction du bouquiniste qui se trouvait au coin de la rue, et s'enfonça sous le porche tout en sortant la tête pour pouvoir continuer à regarder. Gallo contourna la voiture pour gagner la place du conducteur, s'arrêta pour examiner la rue comme s'il s'attendait à voir arriver quelqu'un.

— Et merde ! lâcha Joey en remarquant son air satisfait.

Gallo démarra en trombe, et, sitôt qu'il eut disparu, Joey quitta sa cachette pour se diriger vers l'immeuble. Elle résuma à Noreen ce qu'elle venait de voir et conclut :

— Un de ses équipiers va arriver... d'ici deux à dix minutes.

Comme une vieille femme sortait de l'immeuble, Joey en profita pour se glisser à l'intérieur. Elle courut vers l'ascenseur.

— Tu es sûr que c'est une bonne idée ? dis-je en regardant Charlie composer un numéro sur le téléphone public de l'hôtel Excelsior — peut-être pas le meilleur établissement de la ville, mais proche d'Amsterdam Avenue et disposant d'une impressionnante collection d'annuaires.

— Comment obtenir un billet d'avion, sinon ? répliqua-t-il en collant le combiné à son oreille. Si on se sert de nos cartes de crédit, ils nous retrouveront.

— On pourrait prendre le train ?

— Tu as vraiment envie de perdre deux jours à voyager ? Chaque seconde qu'on perd, les services secrets la mettent à profit pour resserrer l'étau.

Guère convaincu, je me penche vers le combiné pour pouvoir suivre sa conversation au téléphone. La sonnerie retentit.

— Allez, grommelle Charlie. Mais qu'est-ce qu'il fabrique... ?

— Cabinet juridique, dit Bendini. Que puis-je pour vous ?

LES quinze premières minutes de solitude étaient destinées à la mettre en condition. On l'avait installée dans une pièce meublée seulement d'un bureau en bois et de quatre chaises. Des murs blancs et nus, rien pour distraire le regard... sauf un énorme miroir, que Maggie Caruso vit d'emblée. Si la miniaturisation de la vidéo rendait désormais inutile l'usage des miroirs sans tain, les services secrets continuaient de les utiliser pour leur effet psychologique — même sans personne derrière.

Maggie se répéta qu'elle n'avait aucune raison de s'inquiéter. Gallo lui avait assuré que ses fils allaient bien. Alors, que faisait-elle au QG des services secrets ? La porte s'ouvrit.

— Madame Caruso ? lança DeSanctis.

Il entra, un dossier à la main, suivi par Gallo.

— S'il vous plaît... est-ce que je peux voir mes garçons ? demanda-t-elle d'une voix brisée.

— En fait, nous pensions justement que vous pourriez nous aider à ce sujet, répondit DeSanctis.

Il s'assit à sa gauche, Gallo à sa droite.

— Je ne comprends pas..., commença-t-elle.

Gallo jeta un coup d'œil à DeSanctis, qui fit glisser le dossier sur la table et déclara :

— Madame Caruso... On a volé hier soir une importante somme d'argent à la banque privée Greene & Greene. Ce matin, lorsque les voleurs ont été confondus, il y a eu une fusillade et...

— Une fusillade ? s'écria-t-elle d'une voix tremblante. Est-ce que quelqu'un a été...

— Oliver et Charlie vont bien, la rassura-t-il. Mais un homme du nom de Shep Graves a été tué par les deux suspects.

Maggie se tourna vers Gallo.

— Qu'est-ce que mes fils ont à voir là-dedans ?

DeSanctis se pencha vers elle.

— Madame Caruso, avez-vous eu des nouvelles de Charlie et d'Oliver au cours des dernières heures ?

— Pardon ?

— Savez-vous où ils pourraient se cacher ?

— Est-ce que vous seriez en train de les accuser de... Jamais ils ne feraient une chose pareille ! Jamais !

— Je ne prétends pas le contraire, assura DeSanctis d'une voix calme et mesurée. Je cherche seulement à les protéger...

— J'ai plutôt l'impression que vous cherchez à les coincer !

— Nous cherchons seulement à vous aider, madame Caruso, déclara Gallo. Vous regardez les informations. Quand avez-vous vu un fugitif réussir à s'en tirer ? Jamais. Plus longtemps vous vous tairez, madame Caruso, plus il y aura de risques qu'un policier trop nerveux leur loge une balle dans la tête. Vous souhaitez les protéger, bien sûr... Mais désirez-vous vraiment assister à l'enterrement d'un de vos enfants ?

Un torrent de larmes vint brouiller la vision de Maggie.

DEVANT l'immeuble de Maggie Caruso, une camionnette de la compagnie téléphonique Verizon se rangea juste derrière une voiture noire cabossée. La portière coulissante de la camionnette s'ouvrit, livrant le passage à trois hommes en uniforme Verizon, qui déchargèrent leurs boîtes à outils. Spécialistes de la Division technique de sécurité, il ne leur fallait que vingt minutes pour transformer un logement en cabine d'enregistrement. Le plus grand des agents enfonça une fine pince à trois branches dans la serrure, qui céda en quatre secondes.

— La boîte de raccordement se trouve au sous-sol, informa celui qui avait des cheveux bruns.

— Entendu, répondit le troisième homme en empruntant aussitôt l'escalier, situé dans un coin du hall.

Les deux autres agents prirent l'ascenseur. Lorsque la cabine s'immobilisa au troisième étage, la porte s'ouvrit sur... Joey. Apercevant l'uniforme de Verizon, elle baissa la tête.

— Bonsoir, lança le plus grand en sortant sur le palier.

— Bonsoir, répondit-elle en se glissant dans l'ascenseur.

Il sourit. Elle lui rendit son sourire. Puis elle disparut.

— JE vous jure, je n'ai pas eu une seule fois de leurs nouvelles ! répéta Maggie en s'essuyant les yeux d'un revers de manche. J'ai été chez moi toute la journée... Mais ils n'ont jamais...

— Nous vous croyons, affirma Gallo. Mais Charlie et Oliver vont bien finir par se manifester. Quand ils le feront, promettez-moi de les garder au téléphone le plus longtemps possible.

Tout en reprenant sa respiration, Maggie s'efforçait de mettre de l'ordre dans ses pensées. Cette histoire était si absurde !

— Je ne sais pas...

— Je comprends que ce soit difficile, la culpa DeSanctis. J'ai moi-même deux petites filles... Mais si vous souhaitez les sauver, c'est la meilleure solution... pour tout le monde.

IL nous faut presque une heure pour aller de chez Duckworth à Hoboken, dans le New Jersey. Suivant les instructions de Bendini, nous passons devant les bars et les restaurants de Washington Avenue et tournons à gauche dans la 4^e Rue. Aussitôt, le quartier se métamorphose : les cafétérias cèdent la place à des habitations, les boulangeries à des immeubles en grès brun.

Trois rues plus loin, nous arrivons à l'adresse indiquée : un petit bâtiment en rez-de-chaussée, surmonté d'un panneau « Mumford Travel » peint à la main. Dedans, toutes les lumières sont allumées, mais on n'aperçoit qu'une seule personne, une femme d'une soixantaine d'années, assise derrière un bureau métallique, feuilletant un magazine défraîchi. Nous poussons la porte.

— Bonsoir, dis-je à la femme. Nous sommes venus voir...

— Je suis au courant ! coupe une voix criarde.

Un homme maigre, en polo blanc, surgit de derrière un rideau au fond de la pièce et vient vers nous. Ses yeux sont légèrement globuleux et ses cheveux noirs, clairsemés, sont coiffés en arrière.

— Nous sommes envoyés par..., commencé-je.

— Je sais qui vous envoie, réplique-t-il en m'interrompant à nouveau. Je m'appelle Oz, comme le magicien.

Il nous fait passer dans l'arrière-salle, derrière le rideau.

— Donc j'ai appris que vous vouliez aller à Miami, déclare-t-il en se dirigeant vers son bureau, situé au milieu de la pièce.

Celle-ci, à peu près de la même superficie que la première, est équipée d'une photocopieuse, d'un déchiqueteur et d'un ordinateur relié à une imprimante.

— Euh... on peut commencer ? dis-je.

— Ça dépend de vous, rétorque Oz en frottant son pouce contre l'index et le majeur.

Je tire mon portefeuille de ma poche.

— 3 000, c'est ça ?

— C'est ce qui était convenu, répond Oz.

D'un tiroir de son bureau il sort deux petites boîtes et en tend une à chacun de nous.

— « Teinture Clairol, facile à appliquer », lit Charlie.

Sur sa boîte, une femme avec des cheveux blonds soyeux. Sur la mienne, la même avec des cheveux aile-de-corbeau. Oz nous fait passer dans la petite salle de bains voisine.

— Si vous voulez vraiment disparaître, explique-t-il, il faut commencer par le haut.

Vingt minutes plus tard, je me regarde dans un miroir

crasseux, sidéré par l'effet que peut produire une teinture, même à bon marché.

— Vous êtes prêts, tous les deux ? lance Oz. On continue ! Nous sortons de la salle de bains et le rejoignons.

— Mettez-vous là et tirez le store, ordonne Oz en montrant une fenêtre au fond de la pièce.

Sur l'écran de l'ordinateur apparaît l'image digitalisée d'un permis de conduire vierge du New Jersey. Le fond réservé à la photo est bleu pâle. Comme le store. Oz s'avance face à Charlie, un appareil photo numérique à la main, et l'éclair blanc du flash jaillit soudain, me faisant cligner des yeux.

À TRAVERS les doubles portes en verre donnant sur le hall de l'immeuble de trente étages situé dans l'Upper East Side, Joey aperçut un gardien appuyé contre un bureau, qui feuilletait un journal. Ni uniforme ni cravate. Le genre d'immeuble sans problème pour filles à papa.

Avec un large sourire, Joey prit le téléphone mobile attaché à sa ceinture, le plaqua contre son oreille et poussa la porte.

— Ah, je déteste ça ! hurla-t-elle dans l'appareil. Les colants, c'est tellement bourgeois !

— Qu'est-ce que vous racontez ? interrogea Noreen.

— Vous m'avez comprise ? cria encore Joey.

Elle passa en trombe devant le gardien sans même lui adresser un signe et se dirigea droit vers l'ascenseur. Le gardien hocha la tête, l'air de dire : « C'est bien leur genre. »

Vingt-deux étages plus tard, Joey sonnait au 23H.

— Qui est-ce ? demanda une voix de femme.

— Je m'appelle Teri Gerlach, de l'Association nationale des courtiers en valeurs. Oliver Caruso a récemment fait une demande de licence Séries-7, et il vous a citée comme l'une de ses références. Pourrais-je vous poser quelques questions ?

Joey entendit un déclic et sentit qu'on l'observait par le judas.

— Qui d'autre a-t-il désigné ? s'enquit Beth, méfiante.

Joey tira de son sac un petit calepin.

— Voyons voir : sa mère, Margaret ; son frère, prénommé Charles ; Henry Lapidus, de la banque Greene... et vous, sa compagne, mademoiselle Manning.

Bruits de chaînes et de verrous. La porte s'ouvrit.

— Excusez le désordre..., prévint Beth.

— Ne vous en faites pas, déclara Joey en riant. Chez moi, c'est dix fois pire.

— ET voilà, lâcha Oz en frappant la poitrine de Charlie avec une enveloppe bleue et blanche de la Continental Airlines.

J'ouvre celle qu'il m'a tendue auparavant : vol 201, 21 h 50 ce soir, sans escale jusqu'à Miami.

— Siègne 25C, annoncé-je à Charlie.

Mon frère consulte son billet.

— 7B, répond-il.

Oz ouvre la machine à plastifier et brandit une carte sous nos yeux — un permis de conduire du New Jersey plus vrai que nature, avec une photo de moi, les cheveux teints en noir.

— Ébouriffant, admet Charlie.

Oz nous a conseillé de choisir des noms faciles à retenir. Mon frère a opté pour Sonny Rollins, musicien de jazz légendaire ; et moi, pour Walter Harvey, les deux premiers prénoms de mon père. Tant du point de vue du nom que de l'apparence physique, Charlie et moi n'avons plus rien de deux frères.

6

— COMMENT ça, elle est très « pain sans sel » ? demanda la voix de Noreen dans le téléphone mobile.

— C'est une oie blanche, elle est ennuyeuse à mourir, expliqua Joey, qui traversait Brooklyn au volant de sa voiture. Je ne vois vraiment pas ce qu'Oliver lui trouve... Cette fille est aussi excitante qu'un panneau de sens interdit. Si Oliver sort avec Beth, ça ne doit pas être une tête brûlée.

— Et alors ?

— Alors, réfléchissez à la façon dont s'agent les pièces du puzzle. Voilà un garçon de vingt-six ans qui économise sur tout ce qu'il peut, obsédé par son désir d'échapper à Brooklyn. Au travail, cela fait quatre ans qu'il sert de garçon de courses à Lapidus, dans l'espoir de voir s'ouvrir ainsi la route de la gloire. Car, de toute évidence, il a d'autres ambitions... Mais est-ce qu'il tente de s'en aller pour fonder sa propre société ? Pas le moins du monde : il pose sa candidature dans différentes écoles de commerce et décide d'emprunter la voie traditionnelle vers le succès... Pas franchement le genre de type à organiser une arnaque de 300 millions de dollars.

— Attendez ! bégaya Noreen. Maintenant, vous pensez que...

— Non, ils ne sont pas innocents, l'interrompt Joey. Sans ça, ils ne seraient pas en fuite. Mais pour qu'Oliver ait quitté cet univers rassurant... Il y a sûrement quelque chose qui nous échappe.

Joey s'engagea dans Bedford Avenue. Le ciel était à présent d'un noir d'encre. Pourtant, on distinguait parfaitement la camionnette de la compagnie téléphonique garée devant l'immeuble de Maggie Caruso. Joey alla se garer dans une allée privée perpendiculaire à l'immeuble. La présence des services secrets lui semblait absurde. S'ils étaient encore là...

Un crissement de pneus interrompt ses pensées. Une voiture tourna dans l'avenue. Elle dépassa la camionnette et s'arrêta juste devant une borne d'incendie.

Gallo et DeSanctis jaillirent du véhicule. Puis le second ouvrit la portière arrière et, tendant la main à Maggie Caruso, la conduisit vers son immeuble. Dès qu'ils eurent disparu, Gallo s'approcha de la camionnette. Le conducteur baissa sa vitre et Gallo lui serra la main. Le conducteur tendit alors quelque chose à l'agent. Gallo se raidit et, se tournant vers l'endroit où se trouvait Joey, il se précipita vers elle en beuglant :

— Bon sang, mais qu'est-ce que vous foutez ?

Joey songea à démarrer, mais il était trop tard. L'agent tambourinait déjà à la vitre.

— Ouvrez ! ordonna Gallo.

Joey connaissait la règle du jeu. Elle baissa sa vitre.

— Qu'est-ce que vous fabriquez dans cet appartement ?

— Excusez-moi, mais je ne vois pas ce que vous voulez dire.

— Ne faites pas l'imbécile, lança Gallo d'un ton menaçant.

— Je ne fais que mon travail, rétorqua-t-elle en tirant de sa poche sa licence de détective privée.

D'un geste vif, Gallo envoya valser contre la vitre opposée la carte que Joey lui brandissait sous les yeux et hurla :

— Écoutez-moi bien ! Si vous vous mêlez encore de cette enquête, je vous balancerai moi-même du pont de Brooklyn !

Sonnée par un tel déchaînement de colère, Joey garda le silence. Les policiers étaient toujours chatouilleux sur leurs prérogatives. Mais les agents des services secrets n'avaient pas pour habitude de s'emporter ainsi. Pas sans une bonne raison.

— Rien d'autre ? répliqua-t-elle enfin.

Sans la quitter des yeux, Gallo lui lâcha alors sur les genoux un sac en plastique rempli de matériel électronique pulvérisé. Tous ses micros et capteurs détruits.

DEBOUT parmi les autres passagers qui font la queue à l'aéroport international de Newark, je fixe mon attention sur une femme brune qui ne tient pas en place devant moi, et sur les cinq ou six agents de sécurité que je vais devoir affronter d'ici peu.

Si les services secrets ont fait circuler nos signalements, jamais nous n'aurons connu voyage aussi bref; mais apparemment la queue avance et rien ne...

Merde. Je ne l'avais pas remarqué jusque-là. Derrière le tapis roulant, le type aux larges épaules, en uniforme d'agent de sécurité de l'aéroport. Il a un détecteur de métal à la main, mais il le tient à la façon d'une batte de base-ball, comme s'il n'en connaissait pas le maniement. Comme il regarde dans ma direction, je baisse les yeux. Dix personnes devant moi, Charlie tourne la tête de tous côtés, désireux d'engager la conversation.

— Bientôt la fin de la journée hein? lance-t-il à la femme qui s'occupe de l'appareil à rayons X.

— Pas de sacs? demande la femme.

— Déjà en soute, répond-il d'un ton fanfaron en tendant sa carte d'embarquement et son ticket de bagage à main.

À Hoboken, nous nous sommes acheté dans un magasin d'articles militaires un sac de gymnastique bleu où nous avons fourré des sous-vêtements, des chemises et quelques affaires de toilette. Nous avons également fait l'emplette d'une boîte garnie de plomb dans laquelle nous avons mis le revolver de Gallo.

La boîte se trouve au fond du sac de gymnastique. C'est sans aucun doute une mauvaise idée : il ne manquerait plus que nous soyons interpellés en possession de l'arme du meurtre. Mais ces types cherchent à nous descendre et si nous ne voulons pas terminer comme Shep, nous devons pouvoir nous défendre.

Un agent de sécurité noir fait signe à Charlie de passer sous le détecteur. Un son strident déchire l'air. Redressant la tête, je vois Charlie éclater d'un rire forcé.

— Ça doit être la boîte de Meccano que j'ai avalée ce matin.

— Je détestais ces jeux de construction, réplique le garde en riant. (Il passe un détecteur de métaux sur la poitrine de Charlie, ses épaules...) Je n'arrivais pas à construire quoi que ce soit avec.

Là-bas, le type baraqué se tourne lentement vers nous.

— Voilà pourquoi je préfère les Lego, renchérit Charlie.

Tout en écartant les bras, il fait bonjour de la main au costaud, et celui-ci lui adresse gauchement un signe de tête avant de détourner le regard. Il cherche deux frères aux cheveux bruns... pas un jeune blond farfelu, voyageant seul.

Le détecteur ne réagissant pas, l'agent laisse tomber.

— Bonne journée, dit-il à Charlie.

— Merci. À vous aussi.

Un à un, les passagers suivants subissent les mêmes contrôles. Quand je m'avance sous le détecteur, Charlie jette un bref coup d'œil dans ma direction. Sans un mot, je passe devant les deux gardes et poursuis mon chemin, en ayant l'impression de flotter.

JOEY regarda Gallo traverser la rue en direction de l'immeuble. À mi-chemin, il adressa un signe à ses collègues, et aussitôt la camionnette démarra. Gallo entra dans le bâtiment.

— Qu'est-ce que c'était ? demanda Noreen à son oreille.

— Rien.

Joey sortit de sa voiture et alla ouvrir le coffre. Elle dégagea une valise en métal brillant et farfouilla dedans. Elle fourra dans ses poches ce dont elle avait besoin, puis s'éloigna du véhicule.

— Vous ne retournez pas dans l'appartement, au moins ? demanda Noreen.

— Non, dit Joey, accélérant le pas.

— Je vous ai entendue fouiller dans la valise d'accessoires... Dites-moi où vous allez.

Joey s'immobilisa devant la voiture de Gallo et de DeSanctis.

— Ils ont retiré tout le matériel que j'avais installé, Noreen, et comme je ne vais pas pouvoir poser d'autres micros maintenant qu'ils sont en train d'écouter...

— Attendez un peu ! Vous n'allez pas... (Un claquement de portière l'interrompit.) Joey, dites-moi que vous n'êtes quand même pas dans la voiture des services secrets...

— En disant « non », je vous mentirais.

Un coup d'œil à sa montre. Elle n'avait pas beaucoup de temps. Une fois arrivé chez Maggie, Gallo jetterait probablement un dernier regard à son appartement. Joey disposait tout au plus de deux minutes. Elle ôta le globe du plafonnier en plastique et dévissa les deux vis qui maintenaient l'ampoule.

— Vous êtes en train de placer sur écoutes les services secrets des États-Unis ? Cette voiture est propriété fédérale !

— Justement, ils ne soupçonneront rien. Ces salauds sont tellement sûrs d'eux qu'ils ont même laissé la portière ouverte !

Joey brancha un minuscule micro au fil rouge de l'ampoule. Le plafonnier était l'un des rares équipements à rester sous tension lorsque le contact était coupé.

— Joey, ils vont revenir d'une minute à l'autre...

— J'ai presque terminé.

Après avoir remis le plafonnier en place elle s'allongea sur la banquette arrière et passa le bras sous le siège du conducteur. Le niveau d'équipement des véhicules fédéraux s'était amélioré, et celui de Gallo avait des sièges électriques. Elle brancha le fil rouge de l'alimentation à un petit boîtier noir.

Levant la tête pour jeter un coup d'œil par la vitre latérale, elle aperçut une lueur à l'intérieur de l'immeuble. La porte de l'ascenseur s'ouvrit. Ils arrivaient. Elle tira de sa poche une baguette télescopique brillante, munie d'un crochet à son extrémité. Elle en déplia les dix centimètres, la fixa au fil d'antenne qui sortait du boîtier et l'enfonça verticalement dans la garniture du siège. Complètement invisible, mais prête à envoyer un signal à travers le toit. Un système GPS bricolé, mais efficace.

— Joey, sortez de là !

— Appelez-le, chuchota-t-elle.

Joey fixa le boîtier sous le siège à l'aide d'un aimant. Par la vitre arrière, elle vit Gallo et DeSanctis approcher.

Une sonnerie aiguë retentit dans la nuit. Gallo s'immobilisa, imité par DeSanctis.

— Gallo à l'appareil, dit-il en ouvrant son téléphone mobile.

Les deux agents se tournèrent vers l'immeuble. Il n'en fallut pas plus à Joey : elle se glissa hors de la voiture et traversa la rue, tout en entendant dans son oreille Noreen déclarer à Gallo :

— Désolée, j'ai fait un faux numéro.

Gallo referma son téléphone, et les deux hommes atteignirent leur véhicule. En ouvrant la portière, Gallo jeta un coup d'œil, et aperçut Joey assise sur le capot de sa propre voiture.

— Ça s'est bien passé, là-haut ? lança-t-elle.

Sans répondre, il se jeta sur son siège et claqua la portière.

EN descendant de l'avion, à l'aéroport international de Miami, je me retrouve dans la foule des gens venus accueillir les voyageurs. Il n'est pas bien difficile de faire la différence entre les uns et les autres : nous sommes en veste, eux en short et débardeur. Tandis que les voyageurs s'éparpillent pour aller récupérer leurs bagages, je cherche Charlie des yeux dans le terminal. Il a disparu.

Je cours jusqu'à l'arrivée des bagages, longe les comptoirs de location de voitures, les tapis roulants qui acheminent les valises... Toujours pas de Charlie.

Je me rue sur la porte la plus proche, mais sitôt hors du

terminal, la chaleur humide de la Floride plaque sur moi sa main moite. Mon dos dégouline de sueur, et je m'aperçois que je porte toujours mon manteau. Je me débats pour l'enlever.

Derrière moi, quelqu'un me saisit par l'épaule. Je serre le poing, prêt à frapper. Et puis j'entends la voix.

— Ça va, frangin ?

Je me retourne. C'est bien lui, avec sa fossette et son sourire idiot. J'ai à la fois envie de le tuer et de le serrer dans mes bras, j'opte pour un coup de poing dans l'épaule à la place.

— Qu'est-ce qui t'a pris ? Où étais-tu ?

— Excuse-moi, mais c'était pour une urgence.

— Comment ça, une urgence ?

Il lève la tête, sans répondre.

— Oh non, Charlie ! Tu l'as appelée, hein ?

— Ne t'inquiète pas, lâche-t-il d'une voix presque inaudible. Je l'ai fait en toute sécurité. J'habite toujours avec elle, Ollie... Si je ne m'étais pas manifesté, elle aurait eu une crise cardiaque.

— Et à ton avis, qu'est-ce qui est le plus dur pour elle : qu'on soit absents quelques jours, ou bien qu'elle assiste à notre enterrement une fois qu'on se sera fait buter par les services secrets ? Ils doivent surveiller ses appels !

— Crois-moi, je me suis débrouillé. Personne ne saura rien.

— QU'EST-CE que ça donne ? demanda Gallo.

— Une seconde, répondit DeSanctis.

Il était assis à son côté dans la voiture. Ses doigts pianotaient sur un ordinateur portable posé sur ses genoux. On aurait dit un appareil ordinaire, mais il recelait un récepteur à haute fréquence que DeSanctis était en train de régler.

Sur l'écran, une fenêtre s'ouvrit, les couleurs se précisèrent, et une image parfaite de Maggie Caruso apparut. Elle était penchée sur la table basse du salon, comme si elle s'apprêtait à vomir.

— Qu'est-ce qui lui prend ? demanda Gallo. Elle est malade ?

— Encore une seconde...

DeSanctis saisit un dernier chiffre, et la voix de M^{me} Caruso résonna dans les haut-parleurs intégrés.

— ... merci... merci, mon Dieu ! s'écria-t-elle dans un flot de larmes. (Elle secoua la tête, et un sourire, un peu triste, apparut sur son visage.) Prenez soin d'eux... prenez soin d'eux...

— Ils l'ont appelée ! s'exclama Gallo. Ces salauds ont appelé !

Pianotant sur les touches, DeSanctis ouvrit une nouvelle fenêtre sur l'écran. « Caruso, Margaret — Ligne téléphonique. »

— C'est impossible ! affirma-t-il en lisant les informations affichées à l'écran. Tout s'inscrit là... et il n'y a rien eu. Aucun appel reçu, aucun appel envoyé.

— Fax ? Courrier électronique ?

— Notre couturière n'a même pas d'ordinateur !

— Ils ont peut-être téléphoné à un voisin.

DeSanctis montra alors l'image vidéo sur l'écran. Derrière M^{me} Caruso, on voyait distinctement sa porte d'entrée.

— Les techniciens la surveillaient. Même pendant les deux minutes qu'il a fallu pour ajuster la réception, on aurait remarqué si quelqu'un entrait et sortait...

— Mais alors, comment ont-ils réussi à la joindre ?

— Je n'en sais rien. Peut-être que...

— Assez de « peut-être » ! hurla Gallo. Elle a un moyen de communiquer avec ses fils... Peu importe que ce soit un voisin qui tape en morse sur son radiateur, je veux savoir ce que c'est !

« PEU importe que ce soit un voisin qui tape en morse sur son radiateur, je veux savoir ce que c'est ! »

Sans quitter des yeux la voiture de Gallo et de DeSanctis, Joey s'enfonça dans son siège et baissa le volume du récepteur.

— Apparemment, ils ont pris contact avec leur mère, lança Noreen à son oreille.

— Oui... apparemment, répondit distraitemment Joey.

— Qu'y a-t-il ? demanda Noreen, surprise par son ton.

— Si Gallo et DeSanctis sont vraiment lancés dans une chasse à l'homme, pourquoi ne sont-ils que deux à assurer la surveillance ? Pour un appartement, les services secrets envoient d'ordinaire quatre personnes minimum. Pourquoi, ici, ne sont-ils que deux ?

— Manque de personnel, peut-être, ou problème de budget !

— ... ou peut-être qu'ils veulent rester seuls sur l'affaire.

— Quand Shep a été tué, ils ont perdu un de leurs anciens collègues, fit remarquer Noreen. Je parie qu'ils en ont fait une affaire personnelle.

— J'espère que vous avez raison, répliqua Joey. Mais, à la place d'Oliver et de Charlie, je prierais pour que ce soit nous qui les retrouvions les premières.

ALLONGÉ sur le ventre, je refuse d'ouvrir les yeux. Le futon est à peu près aussi confortable qu'un sac de poignées de porte.

Mon bras gauche est engourdi. Je cligne des paupières.

L'espace d'un instant, je n'ai pas la moindre idée de l'endroit où je me trouve. Abominable moquette beige, odeur rance d'insecticide. Les souvenirs me reviennent. Shep, l'argent. Duckworth... J'espérais que tout cela était un mauvais rêve, mais non !

A côté de moi, mon frère dort encore. Je vais vers la douche.

Dix minutes plus tard, le moment est venu pour Charlie de faire de même. Depuis la salle de bains, je crie :

— Charlie ! Debout !

Il se tourne vers moi en se frottant les yeux. Lui aussi semble perdu, puis retrouvant à son tour la mémoire, il grommelle :

— Et merde !

— Il n'y a pas d'eau chaude, dis-je en me séchant les cheveux avec une poignée de papier toilette.

— Je laisserai un mot dans la boîte à idées du propriétaire.

Ce studio est un véritable trou à rats. Mais cette nuit, alors que nous arpentions le quartier à deux heures du matin, il avait tout pour plaire. Il était situé dans une petite rue, il était à louer, et il y avait de la lumière dans l'appartement du gérant. Partout ailleurs, nous aurions paru suspects et on aurait appelé les flics. Mais dans les environs de South Beach à Miami, entre les trafiquants de drogue et les étrangers en situation irrégulière, on est habitué à voir débarquer des locataires au milieu de la nuit.

Je finis de m'habiller dans la pièce principale. Dehors, le soleil brille ; mais dedans, on y voit à peine, avec les papiers qui recouvrent les fenêtres — les pages d'un calendrier gratuit Budweiser, avec des filles en Bikini, scotchées sur les vitres. Apparemment, le dernier occupant ne tenait pas à être vu. Nous non plus. Le calendrier reste en place.

Dix minutes plus tard, Charlie est prêt.

— On y va ? demandé-je.

— Une seconde...

Il plonge la main dans le sac de gymnastique.

— Pas la peine, dis-je.

Je soulève un pan de ma chemise, découvrant l'arme glissée dans la ceinture de mon pantalon. Nous sortons. Charlie m'emboîte le pas. Duckworth... nous voici !

— QU'EST-CE que tu fais ? lance Charlie comme je tourne dans la 6^e Rue. Je croyais qu'on allait chez Duckwor...

— Fais-moi confiance, le coupé-je. C'est aussi important.

Je m'approche des distributeurs automatiques de journaux disposés au coin de la rue. *Miami Herald, el Herald, USA Today...*

et le *New York Times*, vers lequel je me précipite. Je glisse quatre pièces dans la fente, attrape un exemplaire et le feuillette.

— On est dedans ? demande Charlie.

Je parcours le journal : aucune mention d'escroquerie, ou de meurtre. Je ne suis pas surpris : Lapidus étouffe l'affaire. Alors je me reporte à la rubrique nécrologique.

— Laisse-moi voir, lance Charlie en s'approchant.

Nous trouvons tout de suite la notice sur Shep : « Graves Shepard... trente-sept ans... né à Brooklyn... chargé de la sécurité chez Greene & Greene... laisse derrière lui une épouse, Sherry... »

— Quelle bande de révisionnistes ! remarque Charlie. Ils ne disent même pas que Shep a appartenu aux services secrets.

— Charlie... tu ne remarques rien ? Plus de 300 millions de dollars se sont envolés, et ça ne donne même pas un entrefilet ? Un ancien agent des services secrets est descendu de plusieurs balles dans la poitrine, et pas une ligne ne le mentionne ? Tu ne vois pas comment ils procèdent ? Cette notice nécrologique est la seule partie émergée de l'iceberg. Tout le monde accepte le point de vue de Gallo et DeSanctis. Les faits réels sont gommés. Voilà comment cela va se passer avec nous, Charlie. Ensuite, ils écriront ce qu'ils veulent : « Les suspects ont été retrouvés en possession de plusieurs millions de dollars... L'enquête a révélé qu'ils étaient responsables d'un meurtre. » Telle sera la nouvelle version. Et quand elle aura été publiée, nous, on ne sera plus en état de la changer.

Nous nous mettons en route vers la 10^e Rue. Duckworth est maintenant tout près.

Avec 300 millions de dollars sur son compte, Marty Duckworth aurait pu s'offrir un palace. Tel n'était pas le cas...

— Incroyable ! lâche Charlie.

De l'autre côté de la rue s'élève un bâtiment d'un étage datant des années 60 ; battu par les éléments, recouvert d'une peinture rose écaillée, il a connu des jours meilleurs.

— L'adresse est bonne, dis-je en vérifiant encore une fois.

Je traverse la rue, contourne l'inévitable Coccinelle garée devant ce type de maison, longe un buisson foisonnant, grimpe les marches du perron, ouvre la porte moustiquaire toute rouillée et appuie sur la sonnette. Pas de réponse.

Je sonne une nouvelle fois. Toujours rien.

Me dressant sur la pointe des pieds, j'essaie de lorgner à

travers la vitre en losange qui est sertie dans la porte. Soudain, un verrou s'ouvre de l'intérieur. La poignée de la porte tourne. Je bondis en arrière : trop tard. Une jeune femme apparaît.

— Je peux vous aider ? demande-t-elle.

Elle a des cheveux noirs et frisés, des lèvres minces et un petit nez pointu. Mon regard se porte aussitôt sur son jean fatigué et son débardeur blanc à fines bretelles.

— Excusez-moi, bredouillé-je. Nous ne voulions pas... nous cherchions seulement un ami...

— Nous voudrions voir Marty Duckworth, lance Charlie.

La jeune femme aussitôt se détend.

— Vous êtes des amis à lui ?

— Oui, dis-je avec prudence. Pourquoi ?

Elle hésite avant d'articuler lentement :

— Marty Duckworth est mort il y a six mois.

— Vraiment, il est mort ? interroge Charlie, affolé.

— Excusez-moi, déclare-t-elle, je ne voulais pas...

— Vous le connaissiez ? dis-je en l'interrompant.

— Non, répond-elle en bégayant. Mais...

— Dans ce cas, comment savez-vous qu'il est mort ?

— Je me rappelle son nom sur l'acte de vente. La maison a été cédée par l'État.

— Mais c'est impossible ! m'exclamai-je. Est-ce que...

— Tu es bouleversé, intervient Charlie en me pinçant discrètement le dos. On file, ajoute-t-il entre ses dents.

Il a un sourire forcé à l'adresse de la jeune femme.

— Toutes mes condoléances, lui lance-t-elle.

— Ouais, c'est ça, siffle Charlie en m'entraînant dans la rue.

— QU'EST-CE qui t'a pris ? me demande-t-il comme nous traversons le jardin pour regagner notre appartement. (Il s'assure d'un dernier coup d'œil que personne n'est en vue, et me pousse à l'intérieur en insistant :) Pourquoi l'as-tu harcelée comme ça ?

— Elle aurait pu être au courant de quelque chose.

— Tu n'as pas vu sa réaction, Ollie ? Elle ne savait plus quoi te répondre. « Voici notre bulletin de onze heures : Duckworth est mort. Point final. »

— Mais je m'en fous, de Duckworth ! Ce que je veux, c'est retrouver ma vie d'avant ! Et si on ne découvre pas ce qui se passe vraiment, Gallo et DeSanctis vont...

Un bruit sourd et régulier se fait entendre contre la fenêtre. Levant les yeux, j'aperçois une giclée d'eau dégoulinant le long

de la vitre obstruée par le calendrier. C'est l'arrosage rotatif...

— Quelqu'un a dû trébucher sur le tuyau, suggère Charlie.

Je me précipite à la petite fenêtre de la kitchenette, soulève un bout de calendrier, regarde au-dehors : une silhouette se faufile sous l'appui de la fenêtre. Je bondis en arrière.

— Il y a quelqu'un dehors !

— Tu en es sûr ?

— Je viens de le voir ! dis-je en tirant le revolver de ma ceinture.

Dans la kitchenette, Charlie fouille tous les tiroirs de haut en bas, à la recherche d'une arme — couteau, ciseaux, n'importe quoi. Il découvre une machette rouillée dans le tiroir du bas.

— Vive les trafiquants de drogue ! s'exclame-t-il.

Je le suis dans la salle de bains. Elle est munie d'une fenêtre donnant sur l'arrière. Charlie l'ouvre en grimpant sur les toilettes et pousse la moustiquaire. Je lui fais la courte échelle. Un instant plus tard, le voilà dehors. Je le suis.

— Prêt à courir ? demande-t-il en inspectant l'étroite ruelle en béton séparant notre habitation de l'immeuble voisin.

Sur notre gauche, une grille en métal ouvre sur la rue ; sur notre droite, une allée serpente jusqu'à la cour principale — là où on nous attend. Nous échangeons un regard et fonçons vers la grille... qui est fermée par une chaîne et un cadenas.

— Merde, maugrée Charlie.

Sans plus réfléchir, il se rue vers l'autre extrémité de l'allée. Je le rattrape par le bras.

— Tu vas tomber droit sur eux, chuchoté-je.

— Pas s'ils sont déjà à l'intérieur... et de toute façon, tu vois un autre moyen de sortir ?

Je regarde autour de moi, mais il n'y a rien à répliquer.

Charlie se met à courir. Arrivé au coin du bâtiment, il s'immobilise et, se retournant vers moi, m'interroge du regard : prêt ? J'opine du chef et, quand il me signale que la voie est libre, je le rejoins. Comme des voleurs, nous nous glissons derrière le bâtiment. Notre homme doit nous attendre après le coin suivant.

Accroupi près de Charlie, je me penche prudemment pour inspecter la cour. Personne en vue. Charlie lève le poing et commence un compte à rebours avec ses doigts. Trois... deux...

Nous nous précipitons à toutes jambes.

— Alors, Cendrillon, en retard pour le bal ? lance une voix depuis le seuil de notre studio.

Nous nous figeons sur place. Demi-tour. Je lève mon pistolet.

— Doucement, cow-boy !

Ce n'est pas les services secrets, mais la femme que nous avons vue chez Duckworth. Elle lève les mains et demande :

— Pourrais-je savoir qui vous êtes vraiment ?

— Ça ne vous regarde pas, dis-je.

— Pourquoi vouliez-vous avoir des nouvelles de Marty ?

— Alors, vous connaissez Duckworth !

— Je vous ai posé une question...

— Moi aussi, dis-je en pointant mon arme sur elle.

— Comment le connaissez-vous ? intervient Charlie.

Sans me quitter des yeux, elle baisse les mains et répond :

— Alors, vous l'ignorez ? Marty Duckworth était mon père.

JOEY était assise dans sa voiture, en face de l'immeuble de Maggie Caruso. Elle discutait au téléphone avec son assistante.

— Alors, Noreen, qu'avez-vous trouvé ?

— Eh bien, vous vous rappelez la pharmacie où vous vouliez que je me renseigne ? Je me suis fait passer pour une employée de la compagnie d'assurances d'Oliver, et j'ai demandé s'il y avait des ordonnances en attente pour M. Caruso.

— Et alors ?

— Rien pour Oliver... Mais pour un Charles Caruso, si...

— Qu'avez-vous découvert ?

— Une ordonnance pour un médicament, la mexiletine. J'ai aussitôt appelé le secrétariat du médecin prescripteur, qui a été ravi de collaborer à une enquête de la compagnie d'assurances...

— Résultat ?

— Charlie souffre d'arythmie cardiaque. Depuis l'âge de quatorze ans. Nous pensions que les factures d'hôpital concernaient sa mère, mais elles ne sont au nom de cette dernière que parce qu'au début Charlie était mineur. Quand il a eu sa première attaque, il a fallu l'opérer, et ça leur a coûté 110 000 dollars.

— C'est grave, sa maladie ?

— Seulement s'il ne prend pas ses médicaments.

— Aïe, fit Joey. Vous pensez qu'il les a sur lui ?

— Charlie et son frère ont disparu aussitôt après ce qui s'est passé à Grand Central... Je ne crois pas que Charlie ait emporté de chaussettes de rechange, alors sûrement pas non plus sa dose quotidienne de mexiletine.

— Combien de temps peut-il tenir sans en prendre ?

— Difficile à dire... D'après le médecin, au mieux, trois ou quatre jours — moins s'il est soumis à un stress.

— **C**'EST votre père ? bredouille Charlie.
— Il est vivant ? dis-je.

Elle nous dévisage tous les deux, mais son regard s'attache à moi. Très calmement, elle répond :

— Il est mort il y a six mois. Que lui vouliez-vous ?

— Pourquoi avoir menti sur votre identité ? demandé-je.

À ma grande surprise, elle sourit et balaie légèrement l'herbe du bout du pied. Je me rends compte alors qu'elle est pieds nus.

— C'est drôle, j'allais vous poser la même question.

— Vous auriez pu nous dire que vous étiez sa fille, lance Charlie d'un ton accusateur.

— Et vous, m'expliquer la raison de votre visite !

Je comprends que nous sommes dans une impasse. Nous n'obtiendrons pas d'informations sans en donner nous-mêmes.

— Walter Harvey, dis-je pour me présenter.

— Gillian Duckworth.

Elle serre la main que je lui tends. Ayant aperçu, un peu plus haut dans la rue, le facteur qui fait sa tournée, Charlie dissimule la machette derrière son dos et suggère de poursuivre la discussion à l'intérieur.

— Bonne idée, dis-je en fourrant le revolver dans la poche de mon pantalon. Ça vous dit, un café ? proposé-je à Gillian.

— Avec vous deux ? Alors que vous m'avez menacée d'un pistolet et d'un sabre de pirate ?

— Attendez, je vous en prie ! dis-je en la prenant par le bras.

Elle se dégage en douceur.

— Contente de vous avoir connu, Walter. Et bonne chance.

Charlie décide d'employer les grands moyens pour la faire changer d'avis. Il lâche :

— On pense que votre père a peut-être été assassiné.

Gillian se fige sur place, puis se retourne vers nous.

— Accordez-nous seulement cinq minutes, dis-je.

Je me dirige vers la porte de notre studio sans attendre sa réponse. Gillian me suit.

À l'intérieur, je lui offre la chaise pliante qui se trouve à côté de moi, dans la kitchenette, mais elle préfère se jucher sur le comptoir en Formica blanc. Ses pieds nus se balancent dans le vide.

— À propos de votre père, vous disiez que..., commencé-je.

— Je ne disais rien du tout ! Je veux seulement savoir pourquoi vous croyez qu'il a été assassiné.

— Jusqu'à hier, nous travaillions dans une banque à New York, dis-je en hésitant un peu. Et puis, vendredi dernier, alors que nous dressions la liste des comptes dormants...

— ... nous sommes tombés sur celui d'un certain Marty Duckworth, m'interrompt Charlie.

Je m'apprête à lui couper à mon tour la parole, mais je me ravise, le sachant meilleur menteur que moi.

— Le compte de votre père était depuis longtemps inactif, ajoute Charlie. Nous l'avons signalé au chef de la sécurité, et... nous nous sommes retrouvés tous les trois en cavale. Aujourd'hui, nous ne sommes plus que deux.

Charlie lève les yeux vers Gillian, qui soutient son regard. Puis elle détourne la tête, cesse de balancer les pieds et glisse les mains sous ses cuisses, l'air bizarre.

— Ça va ? lui dis-je.

Elle hoche la tête, bredouille :

— Je... je le savais...

— Quoi donc ?

— Que quelque chose n'allait pas. Je l'ai su dès que j'ai reçu le rapport. (Devant notre incompréhension, elle précise :) Il y a six mois, j'ai eu un appel m'annonçant que mon père était mort dans un accident de vélo, fauché par une voiture sur la chaussée de Rickenbacker... Vous avez déjà vu la chaussée de Rickenbacker ?

Charlie et moi secouons la tête avec un bel ensemble.

— C'est un pont aussi raide qu'une petite montagne. J'avais déjà du mal à le grimper à l'âge de seize ans. Mon père en avait soixante-deux, et il peinait sur la route le long de la plage. Impossible qu'il ait pu faire du vélo sur la chaussée de Rickenbacker !

Le silence s'installe. Charlie est le premier à réagir.

— Est-ce que les flics... ?

— Le lendemain de l'accident, je suis allée chez mon père pour prendre le complet avec lequel on allait l'enterrer. On aurait dit que la maison avait été dévastée par une tornade : placards vidés, tiroirs renversés... mais seul son ordinateur avait disparu. Et le plus bizarre, c'est que ce n'est pas la police qui a enquêté sur le cambriolage, mais...

— ... les services secrets, dis-je.

Gillian me lance un regard de côté.

— Comment le savez-vous ?

— À votre avis, qui est à nos trousses ?

Comme elle l'a fait avec Charlie, Gillian rive son regard au mien. Je me sens transpercé par ses yeux bleus.

Charlie feint un toussotement.

— Que pensez-vous qu'ils cherchaient ? demande-t-il.

— Je ne l'ai jamais su, dit Gillian. Quand j'ai appelé leur antenne de Miami, on m'a assuré qu'il n'y avait aucune enquête en cours. Je leur ai répondu que j'avais pourtant rencontré leurs agents, mais sans leurs noms ils ne pouvaient rien faire.

— Et vous en êtes restée là ? interroge Charlie. Vous n'avez pas trouvé ça un peu bizarre ?

— Vous devez comprendre que, pour les affaires de mon père, le secret était de rigueur. Il était... il fonctionnait de cette façon, voilà tout.

Mon frère l'examine avec attention. J'adresse à Gillian un signe de tête rassurant. Moi, j'ai été capable de pardonner à notre crétin de père, Charlie jamais.

— Je sais ce que c'est, dis-je.

Au moment où je pose la main sur le bras de Gillian, la bretelle de son soutien-gorge lui tombe sur l'épaule. Elle la remet en place d'un geste gracieux.

— Attendez voir ! lance Charlie. Votre père est mort il y a six mois, c'est ça ? Donc, aussitôt après son départ de New York ?

— Il n'a jamais vécu à New York, déclare Gillian, étonnée.

— Il n'a jamais eu d'appartement à Manhattan ?

— Pas à ma connaissance. Il se rendait là-bas de temps en temps pour affaires. L'été dernier, il essayait de réunir un peu d'argent pour un de ces voyages ; mais sinon, il a vécu toute sa vie en Floride.

Nous cherchions un New-Yorkais venu s'installer en Floride après avoir touché un pactole, et en fait il s'agissait de quelqu'un ayant toujours vécu ici et pouvant à peine s'offrir quelques séjours à New York. Gillian demande :

— L'un de vous deux pourrait-il m'expliquer... ?

J'adresse un signe de tête à Charlie. Il informe Gillian de l'appartement miteux que son père possédait à New York.

— Combien de temps votre père s'est-il absenté, l'été dernier ? questionne Charlie.

— Je... je l'ignore, balbutie Gillian. Je le voyais à peine. (Sa voix s'éteint un instant.) Combien dites-vous qu'il y avait, sur son compte ?

Charlie prend une profonde inspiration.

— 3 millions de dollars.

— Quoi ? Sur le compte de mon père ? s'exclame-t-elle, sidérée. Impossible ! Comment aurait-il pu... (Elle s'interrompt brusquement, l'air d'envisager toutes les hypothèses.) Vous croyez qu'on l'a tué à cause de cet argent, hein ?

— On essaie de comprendre, dis-je.

— Avez-vous encore certaines de ses affaires, dans la maison ? demande Charlie.

— Certaines... oui.

— Et vous avez regardé dedans ?

— Un petit peu. Mais sans doute que les services secrets...

— Ils ont peut-être négligé quelque chose, suggère mon frère.

— Pourquoi ne pas y jeter un œil ensemble ? ajouté-je.

Gillian marque une brève hésitation avant d'acquiescer. Charlie se lève de son siège et je le suis. Derrière nous, Gillian jette un dernier regard autour d'elle, s'interrogeant peut-être encore. Le manque de meubles, les fenêtres aveuglées par du papier, la machette... Mais si nous étions des voyous, ne serait-elle pas déjà morte ?

— J'espère que toute cette histoire n'est pas un coup monté, lâche-t-elle avant de sortir.

— Vous ne le regretterez pas, Gillian, affirme Charlie.

LES yeux baissés sur l'écran, Gallo serrait entre ses mains calleuses l'ordinateur portable coincé entre son ventre et le bas du volant. En deux heures, il avait vu Maggie Caruso préparer son déjeuner, faire la vaisselle et rajuster les ourlets de deux pantalons. Et elle avait reçu deux coups de téléphone : l'un venait d'un client, l'autre était une erreur. Rien de plus à signaler.

Gallo afficha les images des quatre caméras de l'appartement. Mais il n'y avait personne hormis Maggie, penchée sur sa machine à coudre.

La portière côté passager s'ouvrit.

— Content de me voir arriver ? lança DeSanctis.

— Tu as pu découvrir quelque chose d'utile ?

— Bien sûr.

DeSanctis s'installa à côté de son collègue, une mallette en aluminium sur les genoux. Il l'ouvrit. À l'intérieur, dans un logement préformé, se trouvait un appareil qui ressemblait à un gros caméscope muni d'un objectif de taille imposante.

— Caméra vidéo portable à infrarouge avec vision thermique

complète, expliqua DeSanctis en regardant à travers l'objectif. Si leur mère se glisse dehors pendant la nuit, avec ça on repérera sa chaleur corporelle même dans la ruelle la plus sombre.

— EH bien, par où voulez-vous commencer ? demande Gillian, tandis que nous pénétrons dans la maison de son père.

— À vous de choisir, répond Charlie tandis que je me fraie un chemin à travers le salon.

On se croirait presque chez un brocanteur. Des étagères surchargées de livres techniques et de science-fiction occupent deux des murs ; un vieux fauteuil en osier est enseveli sous des montagnes de papiers ; et le canapé en cuir tout taché accueille pas moins de sept coussins dépareillés. Au centre de la pièce, une table basse disparaît sous des télécommandes, des photos pâlies et des figurines de Blanche-Neige et les sept nains.

— Impressionnant ! bredouille Charlie. Tout est à lui ?

— Pratiquement, oui. Je pensais faire le tri, mais... ça n'est pas aussi facile d'évacuer la vie de quelqu'un. Pourquoi ne pas commencer par là ? propose-t-elle en nous conduisant dans la pièce que son père utilisait comme bureau.

Une sorte de comptoir en L, en Formica noir, occupe le mur du fond et tout le côté droit de la pièce. Il est recouvert de papiers, d'outils et de matériel électronique. Au-dessus du bureau est accrochée une affiche encadrée de Geppetto, tirée du *Pinocchio* de Walt Disney.

— Il aimait particulièrement Disney ? demande Charlie.

— C'est là qu'il travaillait... Mon père a passé quinze ans à Orlando comme concepteur.

— Vraiment ? Il imaginait des attractions ?

— Pour être franche, je n'en sais rien... Je l'ai à peine connu. Quand j'étais petite, il m'envoyait une peluche de Minnie tous les ans pour mon anniversaire, point final. C'est pour cette raison que ma mère l'a quitté : nous passions après son travail.

— Quand est-il revenu à Miami ?

— Il y a environ cinq ans, je crois. Il avait quitté Disney et s'était trouvé un travail dans une boîte de jeux vidéo.

— Il avait un poste important chez Disney ?

— Papa ? lance Gillian avec un rire désarmant. Non... Le boulot le plus important qu'on lui a confié a été de programmer le système informatique pour que, à l'annonce de la pluie par la station météo de Disney, toutes les boutiques du parc sortent des parapluies et des ponchos Mickey pour devancer la demande.

— Pas mal.

— Mouais... peut-être... sauf que, connaissant mon père, il a à tous les coups dû... enjoliver quelque peu son rôle.

— Bienvenue au club, dis-je. Notre père était...

— Votre père ? me coupe-t-elle. Vous êtes donc frères ?

Charlie m'assassine du regard et je me mords la lèvre.

— Qu'est-ce qu'il y a ? demande Gillian. Quelle importance ?

— Rien, dis-je. Mais après... ce qui s'est passé hier, on essaie de ne pas trop se faire remarquer.

Pendant un instant, elle soupèse chacun de mes mots, puis :

— Ne vous inquiétez pas. Je n'en parlerai à personne.

— Je le savais, dis-je en lui adressant un sourire.

— On pourrait continuer, non ? intervient Charlie. On doit encore fouiller toute la maison.

Vingt minutes plus tard, nous sommes plongés jusqu'au cou dans les papiers. Charlie s'est attaqué à ceux de la table, moi aux tiroirs, et Gillian à l'armoire. Jusqu'ici, nous n'avons rien trouvé d'intéressant.

— Il a gardé toutes les cartes postales et tous les mots de remerciement qu'il a reçus depuis sa naissance ! annoncé-je.

— Je ne pige pas, déclare Charlie. Il garde tout ce qui lui passe entre les mains, mais on ne trouve pas un seul relevé de banque, ni une seule facture de téléphone ?

— À mon avis, il les classait là, dis-je en montrant une dizaine de dossiers suspendus, complètement vides.

— Ils ont dû les emporter en même temps que l'ordinateur, remarque Gillian.

— Dans ce cas... on est cuits, bredouille Charlie. Si les services secrets ont déjà tout emporté...

— Non, c'est impossible ! Duckworth a mis du foutoir partout... Et comme on n'a pas la moindre idée de ce que les services secrets ont laissé derrière eux, moi je ne pars pas d'ici avant d'avoir fouillé tous les tiroirs et démonté la tête de Joyeux et Timide pour voir ce qu'il y a à l'intérieur. Maintenant, si tu as une meilleure solution, je t'écoute...

— ELLE sait, affirma Gallo.

— Comment veux-tu qu'elle sache ? rétorqua DeSanctis.

— Il suffit de la regarder, répondit Gallo en tendant un doigt boudiné vers l'ordinateur. Ses fils ont disparu, elle passe sa deuxième nuit toute seule, mais est-ce qu'elle s'en fait ? Non... elle reste assise, là, à coudre.

Le carillon d'une sonnette retentit dans les haut-parleurs de l'ordinateur, faisant sursauter les deux agents.

— Elle a un visiteur, constata DeSanctis.

— Comment est-il passé sans qu'on le voie ? s'exclama Gallo.

— C'est peut-être un voisin, dit DeSanctis.

— Qui est là ? s'enquit Maggie.

— C'est moi, Sophie.

— Sophie ! Quel plaisir de vous voir ! lança Maggie en ouvrant la porte.

Par-dessus son épaule, ils aperçurent une femme aux cheveux gris, vêtue d'un gilet marron en laine, mais sans manteau.

— Une voisine, constata DeSanctis.

— Comment ça va ? demanda Sophie avec un accent russe.

— Bien... très bien, répondit Maggie en l'invitant à entrer.

— Surveille ses mains ! aboya Gallo à son acolyte quand Maggie effleura l'épaule de Sophie.

— Tu crois qu'elle va lui passer quelque chose ?

— Elle n'a pas le choix : pas de courrier électronique, pas de téléphone mobile... Son seul espoir, c'est d'obtenir quelque chose de l'extérieur.

Les deux agents se penchèrent sur l'ordinateur portable. Dans l'obscurité, l'écran jetait sur leurs visages une lueur pâle.

— J'ai rétréci les manches d'environ deux centimètres... Attendez, que je les retire du séchoir, déclara Maggie.

Par la caméra dissimulée dans le détecteur de fumée, Gallo ne la voyait que de dos, mais il observait tout ce qu'elle touchait. Elle ouvrit la fenêtre de la cuisine, tira la corde à linge, décrocha deux chemisiers de femme et les suspendit chacun à un cintre.

— Vous les avez sortis par ce temps ? s'étonna Sophie.

— Le froid leur fait du bien. Ça resserre les mailles du tissu.

— Attention à la remise de l'argent, recommanda Gallo.

— Mon Dieu ! s'exclama Sophie en cherchant un porte-monnaie qu'elle n'avait pas. J'ai laissé mon porte...

— Vous me paierez à l'occasion, assura Maggie. De toute façon, je ne bouge pas d'ici.

— Et merde ! hurla Gallo.

UNE fois la porte refermée derrière sa cliente, Maggie regagna la cuisine. Elle rouvrit la fenêtre, et une bouffée d'air froid s'engouffra. Mais Maggie n'en avait cure : maintenant qu'elle avait rendu ses chemisiers à Sophie, il y avait un espace libre sur la corde à linge. Un espace qu'elle avait hâte de remplir.

Attrapant le drap mouillé posé sur la table à repasser, elle se pencha au-dehors, prit une pince à linge dans son tablier et fixa un coin du drap sur la corde. Centimètre par centimètre, elle déroula le drap au-dessus de la ruelle, en ajoutant des pinces au fur et à mesure, avant de le tendre en fin de parcours.

Enfonçant les deux mains dans la poche de son tablier, elle chercha de la main gauche une autre pince à linge et de la main droite, le billet qu'elle avait écrit plus tôt dans la soirée. Prenant bien soin de demeurer toujours dos à la cuisine, elle sortit la pince ainsi que le morceau de papier. Du coin de l'œil, elle apercevait la lueur dans la voiture de Gallo et de DeSanctis.

Elle se pencha de nouveau à la fenêtre, glissa la main sous le drap et y fixa le billet avec la pince. De l'autre côté de la ruelle, la fenêtre qui lui faisait face était sombre, mais Maggie distinguait malgré tout la silhouette noire de son amie et voisine. Sandra Finkelstein hocha imperceptiblement la tête. Et, pour la troisième fois depuis la veille, sous la surveillance de quatre caméras vidéo digitales, six micros et plus de 50 000 dollars du meilleur matériel officiel de surveillance, Maggie Caruso tira sur sa corde à linge à 2 dollars et, sous un vieux drap mouillé, passa une note manuscrite à sa voisine d'en face.

ON peut en apprendre beaucoup sur quelqu'un en fouillant sa salle de bains. Agenouillé sous le lavabo, je glisse un bras le long des tuyauteries rouillées, et rencontre divers articles de toilette tombés là au hasard.

— Et l'armoire à pharmacie ? demande Charlie.

— Je l'ai déjà fouillée.

La fermeture magnétique s'ouvre avec un déclic. Je lève la tête. Charlie vérifie tout de même.

— Je t'ai dit que je l'avais déjà fouillée.

— Je sais, mais je repasse derrière, réplique-t-il en examinant les flacons bruns. Du lopressor pour la tension artérielle, du glyburide pour le diabète, du lipitor pour le cholestérol.

— Mais qu'est-ce que tu fais, Charlie ?

— À ton avis ? Je veux savoir quels médicaments il prenait.

— Pourquoi ?

— Pour voir. J'ai envie de savoir qui était ce type, de pénétrer dans ses pensées, de comprendre comment il fonctionnait...

Il en fait trop. Je lui jette un nouveau regard. Charlie remet rapidement les flacons en place.

— Tu as oublié ton médicament, hein ?

— Qu'est-ce que tu... ?

— La mexiletine, tu ne l'as pas prise ! (Il lève les yeux au ciel comme un enfant boudeur.) Bon Dieu, j'étais sûr que...

Entendant du bruit dans le couloir, je m'interromps.

— Sauvé par le gong, chuchote Charlie.

— Que se passe-t-il ? demande Gillian sur le seuil.

— Rien, répond Charlie. On fouillait l'armoire à pharmacie.

Profitant de ce que je ne quitte pas des yeux Gillian, tandis qu'elle retraverse le couloir, il se faufile hors de la salle de bains.

— Attention, tu baves d'admiration, murmure-t-il en passant. Je ne te le reproche pas : avec son charme hippie-vaudou, je suis moi-même tout retourné. Mais, à ta place, j'irais doucement du côté joli cœur et je m'occuperais de notre problème.

À sept heures du soir, il ne reste plus à fouiller que la cuisine, le garage et les deux placards du vestibule.

— Je prends la cuisine, déclare Gillian.

Charlie part vers le couloir, mais, au lieu de s'arrêter face aux placards du vestibule, il se plante devant une porte fermée, à l'extrémité du couloir : la chambre de Duckworth. Le seul endroit dans lequel nous ne soyons pas entrés. Je connais mon frère : à sa façon de regarder cette porte comme si ses yeux émettaient des rayons X, il est décidé à savoir ce qu'il y a derrière.

— Où tu vas ? dis-je.

Il jette un regard par-dessus son épaule, lève un sourcil d'un air malicieux, pénètre dans la chambre et referme derrière lui. Je tourne doucement la poignée de la porte et entre dans la chambre. La lumière est éteinte, mais la lueur du couchant filtre à travers les volets.

— Bienvenue dans le saint des saints..., lance Charlie.

Il me faut quelques secondes pour m'accommoder à la pénombre, puis je comprends pourquoi Gillian a inspecté elle-même cette chambre. Comme le bureau et le salon, elle possède cette touche typique de son père : un lit tout simple poussé contre le mur blanc, un vieux réveil posé sur une table de nuit en bois brut, et une commode en Formica beige parfaitement incongrue. Cependant, il y a aussi un dessus-de-lit de couleur crème, des fleurs d'eucalyptus dans un vase placé sur la commode et, dans un coin, au pied d'un mur, un tableau dans le style de Mondrian. Cette chambre qui était celle de Duckworth est à présent celle de Gillian. Un sentiment de culpabilité m'étreint soudain : nous avons envahi son espace privé.

— Allez, Charlie, viens...

— C'est vrai ! Après tout, elle ne tient jamais que notre vie entre ses mains. Pourquoi chercher à en savoir plus, hein ?

Je veux lui saisir le bras, mais il est plus rapide que moi.

— Je ne plaisante pas, Charlie.

— Moi non plus, rétorque-t-il en tournant autour de moi.

Il regarde partout, au sol, sur le lit, sur les meubles, à la recherche d'indices. Soudain, il s'immobilise.

— Quoi ? Qu'y a-t-il ? dis-je.

— Où elle est, sa vie à elle ?

— Qu'est-ce que tu racontes ?

— Sa vie, Ollie : vêtements, photos, livres, magazines...

Regarde autour de toi. Hormis les fleurs et le tableau, rien !

— Elle n'aime peut-être pas s'encombrer.

— Peut-être. Ou alors elle...

Une porte claque dans le couloir derrière nous. Je jette un coup d'œil au réveil sur la table de nuit... mais ce n'est pas un réveil ! C'est un vieux...

— ... lecteur de cassettes ! s'écrie Charlie, tout excité.

Il remarque alors que la fente destinée à accueillir les cassettes à huit pistes est un peu plus large que la normale, et qu'elle a sans doute été bricolée, car sur ses bords le plastique de couleur argentée est éraflé. Intrigué, Charlie s'agenouille devant l'appareil pour mieux l'examiner.

— La garce, chuchote-t-il.

— Qu'est-ce qu'il y a encore ? dis-je en me penchant par-dessus son épaule.

— Non, pas le lecteur, Ollie. Là... (Il me désigne la table de nuit.) Regarde la poussière.

Elle couvre en couche épaisse toute la surface du meuble.

— Tellement homogène qu'on la remarque à peine, commente Charlie. On dirait que personne ne l'a dérangée depuis des mois... alors que Gillian est censée vivre ici.

Il me regarde droit dans les yeux.

— Qu'est-ce que c'est ? Une chasse à la petite culotte ? lance une voix de femme derrière nous.

Pivotant sur lui-même, Charlie se retrouve nez à nez avec Gillian. Elle allume les lumières.

— Que fabriquez-vous dans ma chambre ?

— Ah bon, c'est votre chambre ? demande Charlie. Nous regardions seulement ce curieux lecteur de cassettes.

Il indique l'appareil du pouce, par-dessus son épaule, mais

elle ne prend même pas la peine d'y jeter un regard. Les bras croisés sur la poitrine, elle ne le lâche pas des yeux. Je ne peux pas lui en vouloir. Nous n'aurions pas dû fouiller dans ses affaires.

— Excusez-nous, dis-je. Nous n'avons touché à rien.

Cette fois, c'est moi qui subis le feu de son regard. Mais, à la différence de Charlie, je ne bafouille pas, je ne mens pas. Au contraire, je choisis de dire la vérité, dans l'espoir que cela suffira à apaiser Gillian. J'ajoute donc :

— Je voulais en savoir davantage sur vous.

Elle continue de me dévisager sans décroiser les bras, sa bonne humeur envolée. Et puis, tout d'un coup, elle se détend.

— Pas mal, mon lecteur, hein ? lance-t-elle.

Elle écarte mon frère et s'assied sur le lit près de la table de nuit, juste à côté de moi.

— Attendez de voir ce qu'il en a fait ! me déclare-t-elle d'un ton joyeux, avant de mettre le lecteur en marche. Appuyez sur la touche « Pause ».

J'obtempère. Un ronronnement monte de la vieille machine... et un plateau sur lequel est placé un CD sort de l'ouverture agrandie, là où d'habitude on enfonce la cassette.

— Pas mal, hein ? répète Gillian.

— D'où êtes-vous, déjà ? intervient soudain Charlie.

— Pardon ?

— Où êtes-vous née ? Où avez-vous passé votre enfance ?

— Ici, répond Gillian. Dans les environs de Miami.

— C'est curieux, car quand vous avez dit : « Pas mal, le lecteur, hein ? » j'ai cru sentir une pointe d'accent new-yorkais.

Visiblement amusée, Gillian secoue la tête, mais sans quitter mon frère du regard.

— Non, non, je suis de Floride. (Elle se tourne vers moi.) Regardez le disque, suggère-t-elle.

Je le soulève d'un doigt. *Les Discours d'Adlai E. Stevenson.*

— J'imagine que c'est votre père qui a modifié le lecteur...

— Après avoir quitté Disney, il avait du temps de libre.

— Et quand êtes-vous revenue vous installer ici ? l'interrompt à nouveau Charlie.

— Pardon ?

Si elle est agacée, elle ne le montre pas.

— Votre père est mort il y a six mois... Quand avez-vous emménagé ici ?

L'air taquin, elle se lève d'un bond et gagne le pied du lit.

« Tu as vu ? » me lance le regard de Charlie. « C'est le genre

de truc que je te fais : prise de distance pour éviter la confrontation. »

— Je ne sais pas exactement, finit-elle par répondre. Il y a environ un mois... Il a fallu du temps pour s'occuper de toute la paperasse, et puis pour apporter mes affaires ici.

Elle se tourne vers la fenêtre, mais sans manifester le moindre trouble. Et si je suis à l'affût d'une pointe d'accent new-yorkais, je ne perçois que les intonations un peu traînantes de la Floride.

— Ce n'est pas facile de dormir dans son lit, ajoute-t-elle en regardant Charlie. La plupart du temps, je dors en boule sur le canapé. Cela dit, le crédit immobilier est déjà remboursé, je ne peux guère me plaindre d'être ici.

— Et pour le boulot ? interroge mon frère. Vous travaillez ?

— Vous trouvez que je ressemble à une rentière des plages ? Les jeudi, vendredi et samedi soir, je suis au *Waterbed*.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Un club, sur Washington Avenue.

— Laissez-moi deviner : vous tenez le bar, vêtue d'un tee-shirt noir moulant.

— Charlie ! dis-je d'un ton de reproche.

Elle hausse les épaules, sans se formaliser.

— Je suis directrice, mon cher. (Elle cherche à se montrer gentille, mais Charlie ne mord pas à l'hameçon.) Le bon côté, c'est que ça me laisse plusieurs jours libres pour peindre.

Je cherche la signature au bas du tableau posé contre le mur. GD : Gillian Duckworth.

— Alors, c'est vous qui avez peint cette toile ? dis-je. Je me demandais si...

— C'est vraiment de vous ? m'interrompt Charlie, sceptique.

— Vous semblez surpris, constate-t-elle.

— Non, il n'est pas surpris, dis-je d'un ton enjoué, pour détendre l'atmosphère. Seulement, il n'aime pas la concurrence. (Je désigne Charlie.) Devinez qui a suivi les cours d'une école d'art, et qui veut toujours devenir musicien ?

— C'est vrai ? s'écrie Gillian. Alors, tous les deux, nous sommes artistes ?

— Oui, acquiesce-t-il platement.

Il jette un rapide coup d'œil aux doigts de Gillian, sans nul doute pour voir si elle a de la peinture sous les ongles. Finalement, il se lève et se dirige vers la porte.

— Où vas-tu ? dis-je.

— Je retourne au travail. J'ai encore un placard à vérifier.

À MINUIT, Maggie Caruso s'installa à la table de la salle à manger, le journal ouvert devant elle, une tasse de thé chaud à portée de la main. Pendant un quart d'heure, elle ne toucha ni l'un ni l'autre. « Patience », se dit-elle. Mieux valait attendre deux heures entières. C'était ainsi que Sandra et elle avaient fait à neuf heures, puis à onze. Encore un peu plus de patience.

CINQUANTE minutes plus tard, DeSanctis alluma la caméra thermique et la pointa sur l'immeuble. Dans l'objectif, tout apparaissait en vert foncé sauf les lampadaires de la rue et les lumières des appartements, d'un blanc éclatant. Il en allait ainsi pour la voiture de Joey — bien qu'elle fût garée dans une ruelle —, car pour avoir du chauffage elle avait laissé le moteur en marche.

— Devine qui nous surveille encore ? demanda DeSanctis.

— Je ne veux pas en entendre parler ! gronda Gallo. (Il montra l'ordinateur.) Tiens, regarde qui s'apprête à aller au lit...

LUTTANT contre l'épuisement, Maggie se dirigea d'un pas traînant vers la cuisine et feignit d'avaler une dernière gorgée de thé. Mais, tout en rejetant la tête en arrière, elle glissa la main dans la poche de son tablier où était caché son message. Le moment était venu. Elle reposa la tasse de thé, puis, au lieu de gagner sa chambre, elle s'avança vers la fenêtre. Penchée sur la corde à linge, elle entreprit de ramener sa dernière lessive.

— Regarde... on voit ses bras ! dit DeSanctis en ouvrant l'écran LCD sur le côté de l'appareil, pour que Gallo puisse voir. En effet, deux bras blancs jaillissaient du bâtiment verdâtre.

— Qu'est-ce que c'est, là ? demanda Gallo en indiquant de petites taches blanches sur la corde à linge.

— Les empreintes thermiques de ses doigts, expliqua DeSanctis. Chaque fois qu'elle touche la corde, elle lui communique un peu de chaleur, que capte la caméra.

Les sourcils froncés, Gallo observa les taches blanches sur la corde coulissante : à mesure qu'elles s'éloignaient de Maggie, elles pâlissaient avant de disparaître.

UN à un, Maggie inspecta les vêtements et le linge de maison, pour déterminer ce qu'elle pouvait rentrer. Lorsqu'elle eut terminé, il ne restait plus que le drap blanc, encore mouillé. La tête toujours baissée, Maggie jeta un coup d'œil à la fenêtre d'en face, plongée dans l'obscurité et, comme auparavant, Sandra Finkelstein lui fit un signe de la tête.

SUR l'écran LCD, Gallo et DeSanctis virent Maggie ramasser les pinces à linge, et glisser les mains sous le drap et lui faire effectuer un demi-tour. En raison de la fraîcheur du tissu mouillé, ses bras luisaient faiblement en dessous. Elle remit en place les pinces à linge, tira une dernière fois sur le drap et fit coulisser la corde. De nouveau, ses empreintes thermiques pâlirent... à une exception près : sous la corde, là où la pince maintenait le drap, une sorte de comète blanche de la taille d'une balle de golf traversa l'espace entre les deux immeubles, puis disparut.

— Qu'est-ce que c'était que ça ? s'écria Gallo.

— De quoi tu parles ?

— Sur le drap ! Reviens en arrière !

DeSanctis obéit. Sur l'écran, le drap filait à présent à vive allure vers la fenêtre de Maggie.

— « Lecture » maintenant ! lança Gallo. (La scène recommença.) Là ! (Il figea l'image, montrant la tache blanche.) Qu'est-ce qui peut conserver une signature thermique si longtemps ?

— Si elle cachait quelque chose dans sa main, et qu'elle avait les paumes moites, ça pourrait être n'importe quoi : du plastique, un morceau de tissu... Même un papier plié...

DeSanctis s'interrompt. Gallo leva les yeux. De l'autre côté de la ruelle, la fenêtre en face de celle de Maggie était plongée dans le noir. Sans un mot, DeSanctis arrêta la bande et leva sa caméra thermique. Et, tandis que l'image vert sombre prenait consistance, un élément nouveau apparut dans l'encadrement de la fenêtre... La silhouette laiteuse d'une femme tournée vers la corde à linge.

— La salope ! hurla Gallo en lançant un coup de poing dans le plafonnier. Trouve-moi cette voisine ! Je veux savoir qui elle est, et je veux la liste de tous les appels reçus et envoyés depuis cet appartement au cours des dernières quarante-huit heures !

« LA salope ! » hurla Gallo, puis un grincement strident transperça les écouteurs de Joey. Aussitôt, elle baissa le volume ; Joey regarda vers la voiture des deux agents : Gallo criait quelque chose à DeSanctis.

Les feux arrière s'allumèrent et la voiture démarra. Les pneus dérapèrent sur la neige sale, puis la voiture bondit sur la chaussée. Ses feux disparurent au coin de la rue. Joey comprit que c'était le début d'une longue nuit.

— **A**u royaume des poires, on est deux ! lâche sèchement Charlie, qui patauge parmi des tas de cartons.

— Arrête de te plaindre et regarde celui-là, là-bas ?

— Déjà fait. Des vieux romans de science-fiction et des manuels d'informatique datant de Mathusalem.

Cela fait trois heures qu'il m'a rejoint dans le dépotoir que Duckworth appelait son garage. Au bout de trois heures de recherches infructueuses, nous étions découragés.

— Et les cartons en dessous ?

— Terminé... je m'en vais, décrète Charlie.

Trébuchant sur les immenses toiles de Gillian, il fuit le garage.

— Charlie, attends !

En le poursuivant à travers la maison, j'entre à sa suite au salon, où Gillian est assise dans le fauteuil en osier de son père. Elle lève vers nous des yeux rougis, comme si elle avait pleuré.

Charlie passe à côté d'elle en trombe et disparaît dans la cuisine. Moi, je ne peux que m'arrêter.

— Que se passe-t-il ? Ça va ?

Elle opine du chef, mais sans un mot. Elle tient un cadre de bois, où un petit Mickey est peint dans le coin inférieur droit. La photo encadrée représente un homme très gros debout dans le bassin d'une piscine, tenant fièrement sa fille dans ses bras. L'homme arbore un sourire éclatant ; la fillette porte un chapeau de plage à bords flottants et un maillot de bain rose bonbon. Même Duckworth la taupe prenait parfois le soleil.

Je m'agenouille près d'elle :

— Excusez-nous de fouiller comme ça dans sa vie...

Elle contemple la photo en hochant doucement la tête.

— Je me rends compte combien je le connaissais mal.

Elle garde la tête baissée. Ses boucles noires tombent en cascade le long de son cou.

— Si ça peut vous consoler, Gillian, sachez que nous avons le même genre de photo chez nous... et que je n'ai plus mon père depuis huit ans.

Elle relève la tête, et nos regards se rencontrent. D'un revers de main, elle essuie ses larmes. Je pose la main sur son épaule, mais déjà elle se détourne. Le visage enfoui dans ses mains, elle se met à pleurer. Cependant, comme je l'ai appris moi-même, on

a tous besoin de réconfort : se penchant vers moi, elle appuie enfin la tête sur mon épaule, me passe les bras autour du cou et s'abandonne en sanglotant silencieusement.

— Là, là, dis-je, tandis que sa respiration se calme peu à peu. C'est normal que vous ayez de la peine...

Par-dessus son épaule, j'aperçois Charlie qui nous observe depuis la cuisine. Finalement, il revient dans le salon.

— Ça vous dirait de regarder la télé ? lance-t-il. On pourrait... (Il joue la surprise.) Oh, excusez-moi, je ne voulais pas...

— Non, tout va bien, affirme Gillian en se ressaisissant.

Même si je ne suis pas sûr qu'il n'ait pas agi ainsi par jalousie, il a raison : un peu de distraction ne ferait pas de mal à Gillian.

— Allez, déclare-t-il, finies les peines de cœur... On va se nettoyer un peu les méninges...

Il se jette sur le canapé et croise les pieds sur la table basse. Gillian me donne la main et nous le rejoignons.

— Il y a de la place pour tout le monde, assure Charlie. Nous sommes une grande famille !

Il appuie sur la télécommande. Rien ne se passe. Il renouvelle son geste. Toujours rien. Retournant la télécommande, il ouvre le logement des piles puis regarde Gillian.

— Vide.

— Oh, c'est vrai ! Je comptais en mettre de nouvelles.

Elle va jusqu'au placard et revient avec plusieurs piles. Charlie en glisse deux à l'intérieur de la télécommande. Rien...

— Elle est peut-être cassée.

— Dans cette maison ? réplique Gillian. Papa réparait tout.

— Passe-la-moi, dis-je à Charlie.

J'ai envie d'essayer le truc que j'utilisais avec mon vieux baladeur. J'ôte les piles, applique mes lèvres sur l'ouverture et souffle. À ma surprise, j'entends une sorte de bruissement. J'introduis deux doigts dans le logement des piles. Il n'y a rien.

Charlie, qui s'est levé, me tend un crayon.

— Casse-la pour l'ouvrir, dit-il.

Je mets une extrémité dans l'ouverture et exerce un mouvement de levier. Un craquement. Le dos entier de la télécommande cède. À l'intérieur, fixé par deux agrafes, se trouve un papier plié très serré et de la taille d'une cigarette aplatie.

— Qu'est-ce que c'est ? demande Charlie.

De la pointe du crayon, je fais sauter les agrafes. Le papier se déplie comme un éventail et, enveloppé dans la première feuille, apparaît un autre papier, brillant et beaucoup plus petit.

Mon frère se jette dessus. Au verso s'alignent quatre photos d'identité. Un homme âgé, aux cheveux poivre et sel ; un type à l'allure de banquier, la quarantaine ; une femme rousse et frisée avec des taches de rousseur ; enfin un Noir à l'air fatigué, avec une fossette au menton. On dirait un tirage de Photomaton, si ce n'est que les photos sont disposées horizontalement.

— Qu'en penses-tu ? me demande à son tour Charlie.

J'avais presque oublié l'autre feuille. Je lis rapidement : « Confidentiel... publicité restreinte... non limitée aux formules, esquisses et dessins... »

— Je ne suis peut-être pas allé à la fac de droit, mais je sais reconnaître une CC.

— Une quoi ? s'exclame Charlie.

— Une convention de confidentialité. Lors de négociations commerciales, c'est un accord signé entre les deux parties, qui s'engagent à ne rien révéler. On s'y prend de cette façon pour éviter les indiscretions quand on travaille sur une idée nouvelle.

Au bas du document, la signature de Martin Duckworth.

— Je ne comprends pas, lance Gillian. Vous croyez que mon père a inventé quelque chose ?

— Ça, c'est sûr, dis-je. Et, apparemment, quelque chose d'important. Regardez l'autre signature sur le contrat.

Charlie m'immobilise le poignet pour lire. « Lu et approuvé, Brandt T. Katkin, directeur stratégique, Five Points Capital. »

— Qui est Brandt Katkin ? interroge Charlie.

— Laisse tomber Katkin... et retiens Five Points Capital. Avec ce nom-là, je parie que c'est une société de capital-risque.

— Qu'est-ce que c'est ? demande Gillian.

— Une société financière qui prête de l'argent à de jeunes entreprises innovantes, qui investit dans leurs idées. Quand une société de ce type signe une convention de confidentialité, croyez-moi, il y a beaucoup de fric en jeu.

— Comment tu le sais ? questionne Charlie.

— Les sociétés de capital-risque détestent les conventions de confidentialité. L'année dernière, à New York, on a présenté un de nos clients à Deardorff Capital, et l'un des associés a déclaré qu'ils ne signeraient jamais de convention de confidentialité à moins que Bill Gates en personne vienne les trouver en disant : « J'ai une idée géniale. Signez ici et je vous la révèle. »

— Donc, si Duckworth a réussi à leur faire signer...

— ... C'est qu'il a eu une idée à la Bill Gates. (Je me tourne vers Gillian.) Vous savez sur quoi il travaillait ?

— Non... Mais qu'est-ce qui vous fait croire qu'il cherchait à vendre son idée ?

— On ne va voir une société de capital-risque que si on a besoin d'argent.

— Selon toi, l'argent viendrait de là ? demande Charlie.

— En tout cas, remarque Gillian, s'ils lui ont donné 3 millions de dollars, c'est que c'était une sacrée bonne idée.

Charlie m'adresse un regard signifiant : « Et s'ils lui en ont filé 300... »

— Et les photos ? lâche Gillian.

— Ce ne sont pas des parents à vous ? lui demande Charlie.

— Je ne les ai jamais vus de ma vie.

— Des amis, alors ? dis-je.

— Je parie que l'un d'entre eux est Brandt Katkin, déclare Gillian en montrant la convention de confidentialité.

— Ce pourrait être n'importe qui. Peut-être ses interlocuteurs au sein de la société de capital-risque, suggéré-je.

— Peut-être qu'il travaillait avec eux, ajoute Charlie.

— À moins que ce ne soient ceux qui l'ont tué, réplique Gillian. Ils pourraient appartenir aux services secrets... Qu'est-ce qu'on fait, maintenant ?

— Si Five Points Capital a tant investi sur Duckworth, vous ne croyez pas qu'ils aimeraient rencontrer son héritière ?

— Tu comptes vraiment y aller ? demande Charlie.

— Dès demain matin, dis-je, les yeux brillants.

— Ça ne va pas te plaire, annonça DeSanctis en pénétrant dans le bureau de Gallo.

Il était presque deux heures du matin, et les locaux des services secrets étaient déserts.

— Elle s'appelle Sandra Finkelstein, soixante-quinze ans, reprit DeSanctis. D'après les impôts, elle est locataire là depuis vingt-quatre ans... Elles ont eu tout le temps de devenir amies.

— Et les relevés des appels ?

— D'habitude, elle passe au moins un quart d'heure par jour au téléphone avec Maggie. Mais depuis hier, pas un seul appel.

— Et les appels longue distance ?

— Hier, à une heure du matin, elle a accepté son premier PCV... depuis un téléphone public de l'aéroport international de Miami.

— S'ils sont chez Duckworth..., s'emporta Gallo en abattant son poing sur la table.

— Crois-moi, je suis très conscient de ce que ça implique.
 — Tu as regardé les horaires des vols ?
 — J'ai déjà commandé deux billets.
 — Quand part-on ?
 — Par le premier vol pour Miami... à six heures du matin.
 On leur tombera sur le paletot au moment du petit déjeuner.

TANDIS que nous regagnons notre studio à grands pas, Charlie ne cesse de se dissimuler dans l'ombre des palmiers et de jeter des regards inquiets par-dessus son épaule.

— Qui cherches-tu ? dis-je.
 — Je veux voir si elle nous suit, souffle-t-il.
 — Qui, Gillian ? Elle sait déjà où on vit. Pourquoi est-ce que tu t'en prends comme ça à Gillian ?

— Tu as bien vu cette couche de poussière dans sa chambre. Elle vit là depuis un mois, et on dirait qu'elle s'y est installée la semaine dernière.

— Ah bon, alors maintenant elle travaille contre nous ?
 — Je constate juste qu'elle n'a presque aucune affaire à elle, à part quelques peintures et quelques fringues. Où est le reste ? Ses meubles, ses CD...

— Elle est parfois un peu bizarre, mais les artistes, tu sais...
 — Je t'en prie ! s'emporte Charlie. Décalquer un Mondrian, ce n'est pas de l'art.

— Parce que tu es expert en questions artistiques, à présent ? En fait, ce qui t'exaspère, c'est qu'elle te bat à ton propre jeu.

— Qu'est-ce que tu racontes ?
 — Tu as vu comment elle vit : elle se contente de l'essentiel et elle est heureuse comme ça. Quand elle nous a suivis à l'appartement, elle n'était même pas furieuse, et elle nous regardait au fond des yeux, comme si elle ne craignait rien.

— Les assassins non plus ne craignent rien.
 — Tu ne peux pas l'oublier un peu ? dis-je alors que nous tournons au coin de notre rue. Toi qui me reproches toujours de ne pas avoir le goût de l'aventure.

— Mais tu ne lui fais même pas la cour, à Gillian. Vous êtes tous les deux dans des situations impossibles, et vous vous êtes rencontrés, voilà tout.

— Tu peux dire ce que tu voudras. À la vérité, tu détestes qu'on te souffle ton rôle de non-conformiste de service. C'est pour cette raison que tu ne rentres jamais dans un orchestre, par exemple : au moindre risque de concurrence, tu te sens menacé.

— Parce que tu crois qu'on est en concurrence, toi et moi ? Rassure-toi, Ollie : je te laisse Gillian. Mais ce qu'elle est en train de faire, ça s'appelle diviser pour mieux régner.

Après un dernier coup d'œil derrière lui, Charlie pousse la grille en métal, et franchit au pas de course la cour menant à notre appartement. J'ouvre la porte et nous entrons.

Charlie plonge sur le futon et me tourne le dos, en tirant vers lui la vieille couverture que nous avons trouvée dans un placard.

— Diviser pour mieux régner, répète-t-il. Ça marche toujours !

J'AI du mal à m'endormir. Les yeux rivés au plafond, j'écoute la lourde respiration de Charlie. Lorsqu'il était malade, enfant, c'était bien pis : il émettait comme un râle sifflant, me transformant en une nouvelle sorte de moniteur cardiaque à son chevet. Constatant que sa respiration se calme peu à peu, je me dis qu'il y a maintenant pour nous une lueur d'espoir, avec la découverte des photos et de la convention de confidentialité, et la piste de Five Points Capital. Soudain, on tape doucement à la fenêtre, et mon fragile optimisme s'évanouit.

— Charlie, réveille-toi, dis-je en chuchotant.

Aucune réaction.

— Oliver, appelle une voix au-dehors.

Je me glisse sans bruit hors du lit.

— Oliver, vous êtes là ? Ouvrez, c'est moi...

Je tire les verrous, entrebâille la porte.

— Je vous ai réveillé ? demande Gillian avec un sourire.

— Qu'est-ce que vous faites ici ? chuchoté-je.

— Je n'arrêtais pas de penser à tout ça. Alors, comme je n'arrivais pas à m'endormir, je me suis dit... (Elle s'interrompt en remarquant mon caleçon ; je rougis et elle éclate de rire.) Allez, habillez-vous et venez m'offrir un café.

Par-dessus son épaule, je jette un coup d'œil à la rue déserte. Même à cette heure de la nuit, il n'est pas très prudent que je me montre en public.

— Et si on remettait ça à plus tard ?

Vexée, elle tourne les talons. Je rajoute aussitôt :

— Mais vous n'êtes pas obligée de vous en aller !

Elle s'immobilise, revient vers moi.

— Alors, vous voulez que je reste ?

C'est un jeu, et nous en sommes tous deux conscients.

— J'essaie seulement d'être prudent, dis-je.

— Oh, à cause de... Je n'y pensais même plus. Vous avez raison d'être prudent, Oliver.

Soudain, je prends conscience que je ne lui ai jamais dit que mon véritable prénom était Oliver. Elle a certainement dû entendre Charlie s'adresser ainsi à moi. Il a répété mon nom au moins une dizaine de fois dans le garage.

— Gillian... vous connaissez mon vrai prénom ?

— Chez moi — votre frère vous a appelé comme ça.

— C'est ce que je me suis dit, mais...

— Seigneur ! Si j'avais imaginé que vous ne me faisiez pas confiance, jamais je ne serais venue.

Je la prends par les épaules.

— J'ai confiance en vous, Gillian. Je vous assure que...

Elle me saisit la nuque et m'embrasse avec douceur.

GARÉE devant l'immeuble de Maggie Caruso, la voiture de Joey bloquait une bouche d'incendie. À trois heures du matin, elle se promet de ne pas s'endormir. À cinq heures moins dix exactement, un signal sonore strident la réveilla.

Le son venait du GPS, dont l'écran était resté allumé. Le triangle bleu brillant se déplaçait sur la carte digitale, descendant à présent la West Side Highway. La voiture de Gallo s'éloignait du centre-ville. Elle crut que les deux agents revenaient à Brooklyn ; mais lorsque, délaissant le pont, ils empruntèrent la FDR Drive, elle eut un choc. Ils n'allaient quand même pas...

Joey mit le contact et démarra. Une virée dans le Queens à cinq heures du matin ne pouvait avoir qu'un seul but : l'aéroport La Guardia. Une heure et demie plus tard, Joey arriva en trombe sur le parking de USAir. Elle se glissa sur un emplacement libre, coupa le contact et jeta un dernier regard au triangle bleu sur l'écran. Elle descendit de voiture et scruta le parking avec attention. Dans le coin, près du terminal, la Ford bleu marine de Gallo était garée sur une place réservée aux handicapés.

Joey extirpa ses bagages de son coffre, courut au terminal, franchit les portes automatiques et grimpa l'escalator. Lorsqu'elle arriva en haut, la voix de Noreen résonna à son oreille.

— D'après la liste des passagers de USAir, l'agent Gallo et l'agent DeSanctis ont embarqué sur le vol de six heures vingt-sept pour Miami.

Joey consulta sa montre.

— Ils sont... ?

— ... partis depuis longtemps.

— Quand est le prochain...

— Dans une heure et demie. Je t'y ai déjà réservé une place.

— Bon Dieu, comment ai-je pu les louper ? soupira Joey.

— Ne pleure pas ! Ils n'ont qu'une courte tête d'avance.

— QUEL étage ? demande Charlie quand nous montons dans l'ascenseur le jeudi matin.

— Sixième.

Il appuie sur le bouton. Je rectifie mon nœud de cravate ; il se lèche les mains et lisse ses cheveux. Pour jouer les banquiers, il faut en avoir l'allure. À côté de nous, Gillian défroisse sa jupe longue et lève les yeux vers moi. Je laisse mon regard s'attarder sur sa silhouette... jusqu'au moment où je sens que Charlie m'observe. Je me mets à contempler le sol. Il secoue la tête.

L'ascenseur s'arrête avec un soubresaut et la porte s'ouvre. Sur le mur du couloir, un logo doré et argenté, figurant une étoile. L'inscription en lettres d'argent nous indique que nous avons atteint notre destination : Five Points Capital.

Gillian sort la première. Avant que j'aie pu la suivre, Charlie me prend par le bras.

— Tu l'as baisée, hein ? chuchote-t-il.

— Qu'est-ce que tu racontes ? demandé-je, agacé.

— C'était quand ? Quand tu es allé récupérer les vêtements, ce matin ?

Je me dégage de son étreinte et me dirige vers les portes en verre de la réception, Charlie sur les talons. Je sonne.

Une réceptionniste nous fait entrer en appuyant sur un bouton. Charlie, l'ambassadeur des sourires, passe le premier. Tous les gros bonnets sont introduits par leur assistant.

— Bonjour, nous avons appelé ce matin, déclare-t-il. La banque Greene & Greene... M. Lapidus a rendez-vous avec M. Katkin.

— Bien sûr, répond la réceptionniste en me regardant. Je vais le prévenir que vous êtes arrivé, monsieur Lapidus.

Charlie me jette un coup d'œil : « Tu es sûr que ça va marcher ? » semble-t-il me dire. « Fais-moi confiance », lui intimé-je du regard. Au cours de ces dernières années, j'ai accompagné d'innombrables clients auprès de sociétés de capital-risque. Il faut un nom connu pour que les portes s'ouvrent.

— Monsieur Lapidus, voulez-vous bien signer ici ? me demande la réceptionniste.

Elle me désigne un poste informatique, près de son bureau.

Je tape « Henry Lapidus » à l'emplacement prévu pour le nom et appuie sur « Entrée ». Une imprimante à laser se met à bourdonner et crache un badge d'identification. « Henry Lapidus — Visiteur. » Cependant, à la différence des badges habituels, la surface de celui-ci a quelque chose de liquide, presque translucide. Si on le tient sous la lumière selon un certain angle, les mots « Autorisation expirée » apparaissent en lettres rouge pâle.

— Quelle matière étonnante ! m'exclamé-je.

— Oui, c'est fou, hein ? roucoule la réceptionniste. Au bout de huit heures, la première encre se dissout, et « Autorisation expirée » apparaît en rouge vif.

— Vous prenez la sécurité très au sérieux, observe Charlie.

— On n'a pas le choix, répond la réceptionniste en riant, vu nos... associés. (Elle remarque notre étonnement.) Oh, excusez-moi, je pensais que vous étiez au courant ! Voici nos dépliants...

Elle me tend une chemise vert sombre contenant le dossier de presse. Je l'ouvre, tandis que Charlie et Gillian s'approchent pour lire par-dessus mon épaule. C'est écrit là, en première page : « Bienvenue à Five Points Capital, la société de capital-risque des services secrets des États-Unis. »

Derrière nous, une porte s'ouvre.

— Monsieur Lapidus ?

Un homme de haute taille me tend la main. Il a une carrure de militaire et des avant-bras musclés.

— Brandt Katkin, enchanté, déclare-t-il en serrant la main de chacun d'entre nous.

— Jeff Liszt, dis-je, en utilisant le nom d'un autre cadre de la banque.

Katkin baisse les yeux sur mon badge, où est inscrit le nom de Lapidus.

— Excusez-nous, intervient alors Charlie comme nous l'avons prévu. M. Lapidus avait beaucoup de travail, alors nous avons demandé à M. Liszt de le remplacer...

— Bien sûr..., répond Katkin, impassible.

Évoluant dans ce monde du capital-risque où l'on brandit à tout bout de champ des noms prestigieux, il est habitué à ces substitutions de personnes. Il est conduit à son bureau en suivant une série de couloirs gris.

— Votre société a-t-elle toujours été une division des services secrets ? demande Charlie.

— Ce n'est pas à proprement parler une division, explique Katkin en entrant dans son bureau. Plutôt un partenariat.

Gillian et moi nous asseyons devant l'énorme bureau à plateau de verre, tandis que Charlie prend place sur un canapé contemporain en cuir noir. Dans un coin, on peut voir, encadré, le certificat de nomination de Katkin au grade d'agent spécial des services secrets. Charlie le contemple et m'adresse un signe de tête qui veut dire : « Partenariat, mon cul ! »

J'acquiesce. C'est ça, les services secrets. Cependant, Katkin ne semble pas nous connaître : Gallo et DeSanctis n'ont sans doute encore rien divulgué de l'affaire.

— Alors, comment fonctionne ce fonds ? demandé-je, en m'efforçant de garder mon calme.

— La technologie progresse à la vitesse de la lumière, et les organismes d'État ne pouvaient plus suivre, répond-il. La CIA et le FBI avaient au moins cinq ans de retard sur ce qui se faisait dans le secteur privé. Pour combler ce fossé, il y a deux ans, nous avons créé Five Points. N'importe quelle idée nouvelle a besoin d'argent, même les idées illégales. Par ce biais, tout est récupérable, d'une façon ou d'une autre. Si un type conçoit une balle capable de percer le Kevlar des gilets pare-balles, par exemple, au lieu de le laisser se tourner vers le marché noir, nous achetons son invention, nous l'analysons, et nous équipons ensuite nos agents de la protection adéquate.

— Et l'État conserve les profits ? dis-je.

— Quels profits ? rétorque Katkin en souriant. Nous sommes un organisme à but non lucratif. Ainsi, les hommes politiques sont satisfaits, nos concurrents ne nous considèrent pas comme une menace, mais nous avons la possibilité légale de nous lancer dans le monde des affaires. Bienvenue dans le futur : l'État, société anonyme.

— Quand on ne court pas assez vite, commence Charlie.

— ... on fait courir les autres, complète Katkin en riant. Bon, et maintenant, que puis-je pour vous ?

— C'est à propos de mon père, déclare Gillian. Marty Duckworth...

— Duckworth est votre père ? l'interrompt Katkin, l'air amusé. Ah, j'aimais bien ce gars-là ! Comment va-t-il ?

Gillian baisse les yeux.

— Eh bien... il est décédé récemment.

— Oh ! Excusez-moi, toutes mes condoléances.

Sans être choqué, il semble à la fois surpris et touché.

— Vous ne pouviez pas savoir, dis-je. Comme vous l'aurez deviné, nous représentons les intérêts de M^{lle} Duckworth, et nous

pensions que vous pourriez nous aider. En classant ses papiers, nous sommes tombés sur ce document...

Je tire de ma poche la convention de confidentialité et la tend à Katkin. Il réprime un sourire.

— C'est bien ça... l'accord qu'il nous a arraché.

— Vous avez donc traité avec lui ? intervient Charlie.

— C'était une visite impromptue : il avait trouvé notre adresse dans l'annuaire ! Il s'est présenté comme ça, un ordinateur portable dans une main, une vieille chemise cartonnée dans l'autre. On a envoyé un stagiaire pour l'accueillir... Dix minutes plus tard, on le conduisait au service commercial. Dix minutes de plus, et on me l'amenait. (Katkin agite la convention de confidentialité devant lui.) Il avait dû télécharger cet imprimé sur un site juridique Internet ! Mais il a refusé de nous montrer quoi que ce soit avant qu'on l'ait signé.

— Et c'était intéressant à ce point ?

— Vous savez combien de conventions de confidentialité nous avons acceptées, l'année dernière ? Deux. Et l'autre, c'était pour ce type de... (Katkin hésite.) Enfin, pour quelqu'un dont vous avez entendu parler... Bref, nous avons signé. Seulement, après nos cinq premiers entretiens... ce devait être il y a environ huit mois, nous n'avons plus jamais entendu parler de lui.

— Quoi ? nous écrivons-nous ensemble, Charlie et moi.

— Nous avons eu la même réaction que vous. Nous étions prêts à nous lancer, nous avions une équipe prête, tout était budgétisé... nous avons même fait venir de New York notre spécialiste de la délinquance financière.

— New York ? dis-je en écho.

— Nous avons des amis à l'antenne new-yorkaise des services secrets, intervient Charlie. Comment s'appelle-t-il ?

— Oh, c'est vraiment un de nos meilleurs enquêteurs, déclare Katkin. Il s'appelle Jim Gallo.

Nous restons bouche bée.

— Non, se ressaisit Charlie, nous ne le connaissons pas.

— Ensuite, vous n'avez plus eu de nouvelles de mon père ? interroge Gillian.

— Cela arrive tout le temps, vous savez, explique Katkin. Des créateurs d'entreprise viennent nous voir, nous exposent leurs idées et puis d'autres leur font une meilleure proposition, et on n'en entend plus parler. C'est comme ça, les affaires. Alors, avec une invention comme la sienne, je me suis imaginé qu'il avait trouvé un autre associé.

— Justement, c'est à ce sujet que nous sommes venus solliciter votre aide, dis-je. Vu le manque de documentation dans la succession de M. Duckworth, nous avons du mal à évaluer la valeur de ses inventions...

— Nous voulons seulement savoir en quoi consistait son invention, intervient Gillian.

— Je regrette, déclare Katkin, mais je ne suis pas autorisé à vous communiquer cette information.

— Elle est l'unique héritière de M. Duckworth, dis-je.

— Mais la convention de confidentialité est toujours en vigueur, rétorque Katkin.

— Nous ne demandons pas à voir des plans...

— Non, vous me demandez de violer un contrat qui a valeur légale... et, par là même, de mettre notre société en position d'être poursuivie par la justice.

— Pouvez-vous au moins nous dire le rapport qu'il y a avec les photos ? lâche Gillian.

Je tire de ma poche le cliché avec les quatre visages alignés. Katkin ne trahit pas la moindre émotion.

— Connaissez-vous ces gens ?

— Non, je ne les ai jamais vus de ma vie, affirme Katkin.

— Donc, ils n'ont aucun rapport avec l'invention ? dis-je.

— Je vous ai déjà répondu que...

Visiblement, je suis allé trop loin. Katkin se lève et nous toise.

— Je crois que nous en avons terminé.

— S'il vous plaît... vous ne comprenez pas..., insisté-je.

— J'ai été enchanté de vous connaître, dit froidement Katkin.

— On y va, Oliver, lance Charlie, tout en se levant avec vivacité pour se diriger vers la porte, suivi de Gillian.

Il m'a appelé par mon vrai prénom ! J'ai l'impression que la pièce s'est soudain vidée de tout son oxygène. Je me fige, imité par Gillian et Charlie. Katkin darde sur moi un regard acéré.

— Mon garçon, je ne sais pas qui vous êtes, mais je vous conseille de ne plus jouer à ce petit jeu.

Charlie, une main sur mon épaule, m'entraîne vers la sortie.

— MAIS pourquoi s'est-elle mise à jacasser comme ça ? gémit Charlie, à l'arrière de la vieille Coccinelle bleue de Gillian.

— Je me suis peut-être mise à jacasser, rétorque Gillian en le fusillant du regard dans le rétroviseur, mais qui l'a appelé « Oliver » ? C'est ma faute si on s'est fait raccompagner par la Sécurité ? Quand on n'a pas de cervelle...

— Vous ne pourriez pas arrêter, tous les deux ? dis-je. Au moins, maintenant on sait ce qu'on cherche.

— Tu crois que Gallo a fait une meilleure proposition à mon père ? demande Gillian.

— À ton avis ? Acte un : ton père cherche de l'argent pour faire fabriquer son invention. Acte deux : il présente son idée à Five Points Capital, émanation des services secrets. Acte trois : ils font appel à Gallo. Acte quatre : ton père change subitement d'avis, loue un appartement miteux dans la même ville que Gallo et disparaît de la surface de la terre.

— Gallo est bien venu en consultation pour Five Points Capital, mais quand il a vu l'invention...

— ... il s'est dit qu'il pourrait la vendre pour son propre compte au marché noir. Il a donc fait des ouvertures à Duckworth : pourquoi partager les bénéfices avec Five Points, alors qu'il serait plus profitable de les garder pour eux deux ?

Charlie se penche entre les sièges avant.

— Mais s'ils travaillaient ensemble, pourquoi Gallo aurait-il réglé son compte à Duckworth ?

— Parce qu'il préférerait garder les bénéfices pour lui tout seul plutôt que de les partager... « Bien sûr, Marty, on va vous aider à réaliser le prototype. Mais enfin, il vaudrait mieux que vous travailliez directement avec nous... Merci pour votre aide, Marty, maintenant on va prendre votre idée, mettre tout l'argent sur un compte à votre nom, et vous, vous serez le dindon de la farce. »

— Et l'argent ? questionne Charlie. Même si ton hypothèse est juste, elle n'explique pas comment ils l'ont caché à la banque.

— À mon avis, ils avaient un complice à l'intérieur, dis-je.

— Il est peut-être là, le rapport avec les photos, lance Gillian. Si l'une d'elles représentait le complice de Gallo ?

— En tout cas, dis-je en tirant le cliché de ma poche, je n'ai jamais rencontré ces gens. Et, vu la façon dont le compte était caché, c'est forcément un ponton qui s'en est occupé.

— Et si c'était plutôt des gens en qui Duckworth avait confiance ? demande Charlie. C'est comme la convention de confidentialité : on ne garde pas ce qui est susceptible de vous créer des ennuis, mais ce qu'on veut mettre à l'abri.

Gillian acquiesce.

— Et si ces gens l'avaient aidé à mettre au point son invention ? suggère-t-elle.

— Ou s'il s'était confié à eux ? renchérit Charlie.

— Comment s'appelle la société pour qui il a travaillé, après Disney ? dis-je à Gillian.

— Neoworks... je crois qu'ils sont à Broward.

— J'ai vu une vieille fiche de paie dans le secrétaire, lance Charlie. Il y aura l'adresse dessus.

Gillian tourne dans la 10^e Rue et se gare devant sa maison.

— On est loin de Broward ? questionne Charlie.

— Quarante minutes, maximum, répond Gillian.

— Je vais téléphoner pour prendre rendez-vous, dis-je en ouvrant la portière et en aidant Charlie à s'extraire de la Coccinelle. (Comme Gillian reste à l'intérieur, j'ajoute, étonné :) Tu ne viens pas ?

— Il faut que je passe à mon travail... Je serai de retour dans dix minutes.

Elle me lance les clés de la maison, fait un signe et s'en va.

Charlie me prend les clés, remonte en courant l'allée, et s'engouffre dans la maison pour fouiller le secrétaire. Je claque la porte puis me dirige vers le téléphone. Mais, en entendant tirer le verrou derrière nous, nous nous retournons et remarquons que tous les volets sont clos. La maison est plongée dans l'obscurité... Un déclic. Une lampe s'allume dans le salon.

— Content de vous voir, Oliver, lance Gallo depuis le canapé.

De derrière nous surgit une ombre. Charlie veut s'enfuir, mais le bras de DeSanctis s'enroule autour de lui, tandis que Gallo me saisit par le cou. Ma dernière vision est le poing de DeSanctis s'abattant sur le visage de mon frère.

— BIENVENUE à l'aéroport de Miami. Que puis-je pour vous ?

— Bonjour, je viens récupérer une voiture, déclara Joey à la petite blonde qui se tenait derrière le comptoir de National Car Rental. Elle devrait être au nom de Gallo.

— Gallo..., répéta la femme en pianotant sur son clavier d'ordinateur. Je n'ai rien à ce nom.

— Vous pourriez chercher au nom de DeSanctis ?

Les comptoirs des sociétés de location de voitures s'étendaient sur toute la longueur du terminal, mais Joey s'était dirigée droit vers celui de National Car Rental. Seules trois sociétés figuraient en effet sur la liste des loueurs de voitures agréés par les services secrets, et National Car Rental était la première.

— Désolée, dit l'employée, visiblement embarrassée, mais... elle a semble-t-il déjà été retirée.

— Ah, les crapules ! s'exclama Joey en riant. Je me doutais bien qu'ils prendraient un avion plus tôt... Ils feraient vraiment n'importe quoi pour procéder eux-mêmes à l'arrestation !

Elle ouvrit son portefeuille pour montrer la plaque dorée qui se trouvait à l'intérieur et précisa : « Services secrets des États-Unis. » Bien sûr, elle prit soin de masquer avec un doigt les mots « Fairfax County Police ». Cette plaque, celle de son père, produisait toujours son effet.

— Je peux utiliser votre téléphone ? reprit Joey. Je vais essayer de les joindre sur leur mobile.

L'employée lui tendit le combiné et composa le numéro que Joey lui dicta. Joey écouta l'annonce de son propre répondeur d'un air soucieux, avant de regarder à nouveau l'employée.

— Je suis tombée sur leur boîte vocale...

— C'est... c'est grave ?

— Vous ne savez pas où ils ont pu aller ? demanda Joey, l'air toujours très préoccupé.

— C'est que nous ne sommes pas autorisés à...

— Ce sont mes collègues, insista Joey. C'est une urgence.

— Ils voulaient aller à South Beach... Je leur ai fait un plan.

— Ils allaient à une adresse précise ?

— Dans la 10^e Rue. Ils ne m'ont pas donné de numéro.

— Vous pouvez m'avoir une voiture rapidement ? demanda Joey en prenant le plan.

9

— **O**ù est le fric ? rugit Gallo, prêt à me frapper de nouveau. Dis-nous où il est, Oliver, et on disparaît de ton horizon ! Bien sûr, il ment : si nous sommes encore en vie, c'est justement parce que nous possédons cette information.

— Ne dis rien ! beugle Charlie, le menton ensanglanté.

DeSanctis lui expédie un coup de poing dans l'oreille.

— Si vous le frappez encore, vous n'aurez rien !

— Parce que tu crois qu'on négocie ?

Gallo me projette contre la bibliothèque. Je titube... J'essaie de rester debout, de prendre le pistolet dans la poche arrière de mon pantalon... en vain. Les doigts de Gallo se referment sur ma gorge. Il me plaque contre la bibliothèque.

Par-dessus son épaule, j'aperçois Charlie par terre, qui se

tient l'oreille, et DeSanctis au-dessus de lui. Et derrière eux... je jurerais avoir vu un mouvement dans la cuisine. Gillian se rue dans la pièce, brandissant le gros bocal en verre du mixer. Avec fracas, le bocal se fend ; DeSanctis vacille et s'effondre.

Alerté, Gallo se retourne. Je saisis un gros livre à couverture cartonnée et l'abats sur son crâne. Il est déséquilibré, et Gillian en profite pour se rapprocher. Le reste du bocal s'abat sur la tempe de Gallo, explosant en mille morceaux ; Gillian ne tient plus en main que la poignée. Gallo gît à terre, sonné.

— On y va ! hurle Gillian en me prenant par la main.

Je me précipite vers Charlie. Gillian l'attrape par un bras, moi par l'autre, et nous le remettons debout.

— Ça va ? Tu m'entends ? dis-je.

Il acquiesce.

— On fiche le camp d'ici ! lance-t-il.

Gillian s'élance en direction des chambres. Charlie la suit, et je m'apprête à leur emboîter le pas quand une main me saisit la cheville et la tord. Une vive douleur me parcourt la jambe, je m'écrase sur le sol. Sans lâcher prise, DeSanctis rampe vers moi. Un filet de sang coule de son crâne sur sa joue.

Je lui envoie un coup de pied pour me dégager, mais je n'arrive pas à me débarrasser de lui. Je hurle :

— Charlie !

Il est déjà là, et sa chaussure s'écrase sur le poignet de DeSanctis. Celui-ci pousse un grognement de douleur, lève les yeux, et remarque Gillian.

— Qu'est-ce que vous... ?

Avant qu'il ait pu terminer sa phrase, elle lui assène un violent coup de pied sur la tempe. On entend un craquement et sa tête est projetée en arrière, mais cela n'arrête pas Gillian. Elle lui lance un autre coup de pied. Puis un autre.

— Ça suffit ! intervient Charlie en l'arrêtant. On y va.

Il m'aide à me remettre debout et je le suis. Derrière moi, Gillian a la main posée sur mon épaule. Nous traversons la chambre à coucher, dont la porte-fenêtre menant au jardin de derrière est ouverte.

Nous nous retrouvons dans un patio en ciment. Devant nous, un haut mur en béton. À gauche, le chemin traverse les jardins arrière des maisons voisines, tous les patios étant reliés. Charlie bondit sur une vieille chaise de jardin pour franchir le mur.

— La voiture est de ce côté, indique Gillian en tentant de m'entraîner vers la droite.

— Charlie, attends ! crié-je en m'élançant vers mon frère.

— Vite ! hurle Charlie en franchissant le mur.

— Attends un...

Trop tard. Je saute sur la chaise de jardin et regarde de l'autre côté. Au même instant, un coup de feu éclate et, à quelques centimètres de moi, le ciment du mur explose. Dans la rue, Gallo arrive en claudiquant, son arme braquée sur moi.

— Baisse-toi ! m'ordonne Charlie.

Nouveau coup de feu. Je me penche, perds l'équilibre et tombe de la chaise. Je me retrouve assis sur le sol, à contempler le mur qui me sépare de mon frère.

— Oliver ? lance Charlie.

— File ! Va-t'en de là, Charlie ! Tout de suite !

J'entends le martèlement de ses pas sur le gazon. Gallo ne doit pas être loin derrière.

Je me remets debout, contemple bêtement le mur. Un troisième coup de feu retentit. Mon cœur se serre. Je retiens ma respiration, ferme les yeux, et écoute désespérément. Un bruit de course me parvient au loin. Mon Dieu, faites que ce soit Charlie !

— Il faut qu'on déguerpisse d'ici, Oliver ! insiste Gillian.

— Je ne veux pas l'abandonner.

— Écoute, si tu remontes là-dessus, autant te dessiner une cible sur le front. Charlie va s'en tirer, il est plus rapide que Gallo.

— Ta voiture est loin ? dis-je.

— Suis-moi.

Elle me prend la main et nous traversons en courant les patios jusqu'à l'extrémité du jardin. Un mur similaire à celui derrière lequel a disparu Charlie s'y élève... percé d'une porte en métal.

Gillian l'ouvre et nous voilà sur le parking d'un petit immeuble. Une fois dans la rue, nous prenons à gauche, et la Coccinelle est là garée sous un arbre.

— Où va-t-on ? demande Gillian en lançant le moteur.

— Tout droit, on va le retrouver.

La voiture bondit dans un hurlement de pneus. Nous gardons la tête baissée, au cas où nous rencontrerions Gallo. Mais lorsque nous atteignons le coin de la rue vers lequel se dirigeait Charlie, il n'y a personne. Un hululement de sirènes commence à se faire entendre : les coups de feu ont alerté la police.

— Oliver, on devrait...

— On continue à chercher, dis-je en surveillant les ruelles qui jouxtent les maisons. Il ne doit pas être loin.

Se succèdent allées de garage, pelouses mal entretenues et

palmiers qui ploient sous le vent. Personne. Derrière, les sirènes se rapprochent. Gillian jette un coup d'œil dans le rétroviseur.

— Oliver, je t'en prie...

Un crissement de pneus déchire l'air non loin de nous.

— Vas-y ! Fichons le camp d'ici !

Gillian écrase l'accélérateur. Un virage à droite, une limitation de vitesse ignorée, et le quartier se fond dans un mélange indistinct de vert et de rose. D'un geste très doux, Gillian pose sa main sur ma nuque.

— Je suis sûre qu'il s'en est tiré, déclare-t-elle.

— J'espère que tu as raison, dis-je tandis que South Beach... et mon frère s'évanouissent derrière nous.

ARRIVÉE dix minutes plus tôt, Joey aurait assisté à tout : le gyrophare rouge de la voiture de police, les flics qui en jaillissent, et même Gallo et DeSanctis avec leurs explications toutes prêtes : « Oui, c'était nous ; oui, ils se sont enfuis ; non, on arrivera à se débrouiller seuls, merci quand même. » Mais, même après le départ de tout le monde, on ne pouvait pas ne pas remarquer le ruban jaune et noir de la police accroché en travers de la porte d'entrée, chez Martin Duckworth.

Joey descendit de voiture et alla cogner à la porte.

— C'est moi. Il y a quelqu'un ? cria-t-elle.

Un coup d'œil par-dessus son épaule, puis elle ouvrit la porte avec son passe et se glissa sous le ruban. Le salon ressemblait à un champ de bataille. Remarquant une pile de magazines *Wired*, elle prit celui du dessus et regarda l'adresse sur la bande d'abonnement. Martin Duckworth. Sur une étagère voisine, elle avisa le cadre avec la photo de Gillian et de son père. Elle retira le cliché du cadre et le glissa dans son sac. La moquette claire était parsemée d'éclats de verre et tachée de sang, près de la porte. Dans le couloir, de petites gouttes brunes se succédaient, de plus en plus petites jusqu'à la chambre à coucher. Et à la porte-fenêtre.

Joey prit son mobile dans son sac et composa un numéro.

— Comment s'est passé votre vol ? s'enquit Noreen. Vous avez eu des cacahuètes gratuites ?

— Martin Duckworth, dit seulement Joey. D'après Lapidus, il vit à New York ; mais, en passant ce nom à la casserole, on en tirerait d'autres informations.

— Donnez-moi cinq minutes. Autre chose ?

— Trouvez-moi aussi la famille des deux frères, et leurs relations dans le coin, répondit Joey en s'avançant vers le mur.

— Allons, Joey... je me suis occupée de tout ça dès l'instant où vous avez pris l'avion pour Miami...

— Vous m'envoyez la liste ?

— Il n'y a qu'un seul nom. Mais vous n'aviez pas dit qu'ils étaient trop malins pour se cacher dans leur famille ?

— Plus maintenant... D'après ce que je vois ici, ils ont dû recevoir une petite visite surprise de Gallo et DeSanctis.

— Vous croyez qu'ils les ont coincés ?

Joey monta sur la chaise de jardin et passa le bout des doigts sur le morceau de ciment écorné. Pas de sang.

— J'ai l'impression qu'au moins un des deux frères a réussi à s'enfuir et s'il est en fuite...

— ... il est aux abois. Laissez-moi dix minutes.

— JE peux vous aider ? me demande le vigile derrière le comptoir de la réception. Bienvenue au Wilshire Condominium de North Miami Beach.

— Je suis venu voir ma grand-mère, expliqué-je.

— Inscrivez votre nom ici, sur le registre.

Tout en gribouillant un nom illisible, je vérifie les signatures au-dessus de la mienne. Aucune n'est celle de Charlie. Pourtant, nous nous étions mis d'accord : si nous nous séparions, nous nous retrouverions dans un endroit sûr. Sous la rubrique « Résident », j'inscris les mots « Grandma Miller ».

— Alors, vous êtes le petit-fils de Dotty ? me lance le vigile, soudain chaleureux.

— Euh... oui, le petit-fils de Dotty.

Bien sûr, c'est un mensonge, mais je ne suis pas pour autant inconnu dans cette résidence : ma grand-mère, Pauline Balucci, y a vécu près de quinze ans. Mais elle est morte il y a trois ans, c'est pour ça que j'ai utilisé le nom de sa vieille voisine.

Je prends Gillian par le bras et l'entraîne vers un couloir menant à la piscine. Maman nous envoyait souvent ici pour les vacances, avec le « bon côté de la famille ». Nous passions deux semaines à faire des concours d'apnée et à nous faire réprimander par les gardiens, qui nous reprochaient d'être trop bruyants.

À côté de la piscine, un grand-père en chemise et short blancs, avec des chaussettes noires montantes, est plongé dans la lecture d'un journal hippique.

— Excusez-moi de vous déranger, monsieur, lui dis-je, mais est-ce que vous pourriez me prêter votre clé du club-house ? Ma grand-mère a emporté la nôtre en haut.

Il lève les yeux de son journal et m'examine :

— Qui est votre grand-mère ?

— Dotty Miller.

Il me toise une nouvelle fois et tire la clé de sa poche.

— Rapportez-la-moi tout de suite.

— Bien sûr, tout de suite.

J'adresse un bref signe de tête à Gillian, qui me suit sur le chemin bordé d'arbres menant au club-house. Une fois qu'elle y est entrée, je rends la clé à M. Chaussettes-Noires puis la rejoins.

Le club-house est exactement tel que nous l'avons laissé il y a plusieurs années : deux salles de bains minables et un sauna hors d'usage. L'endroit n'a jamais servi. Nous pourrions rester là pendant des jours sans crainte d'être dérangés.

— Tu es sûr qu'il connaît cet endroit ? me demande Gillian.

— On en a parlé des tas de fois. Quand on était petits, on avait l'habitude de se cacher dans le sauna, et...

— On devrait peut-être tout simplement aller voir la police, dit Gillian. Découvrir la vie de mon père est une chose, mais quand on commence à se faire tirer dessus... eh bien, il faut peut-être agiter le drapeau blanc.

— Impossible.

— Allons ! Tu as simplement vu un numéro de compte sur un écran d'ordinateur... Tu n'as rien fait de mal.

Je me détourne. Le silence est épais, à couper au couteau.

— Quoi ? Qu'est-ce que tu ne m'as pas dit ? demande-t-elle.

Je reste bouche cousue.

— Oliver...

— On l'a volé, dis-je tout à trac. Ton père, il était mort et le Trésor public ne trouvait aucun héritier, alors on a pensé que ça ne léserait personne...

— Vous l'avez volé ?

— Je savais qu'on n'aurait pas dû... Je l'avais bien dit à Charlie. Mais ensuite, j'ai découvert que Lapidus se foutait de ma gueule, et Shep a assuré qu'on pouvait réussir le coup. Seulement, après, on s'est retrouvés en possession de 300 millions de dollars appartenant aux services secrets.

Gillian manque de s'étrangler.

— Combien de millions, tu dis ?

Je la regarde droit dans les yeux. Si elle travaillait contre nous, jamais elle ne s'en serait prise de cette façon à Gallo et à DeSanctis. Elle nous a sauvés. À mon tour d'être franc avec elle.

— 313.

- Vous avez volé 313 millions de dollars ?
- Pas volontairement... en tout cas, pas ce montant-là. Gillian, je sais ce que tu penses... C'est ton argent et...
- Ce n'est pas mon argent !
- Mais ton père...
- Il a été tué pour cet argent, Oliver ! Ces millions n'ont servi qu'à tapisser son cercueil. (Elle lève les yeux : ils sont remplis de larmes.) Comment as-tu pu me cacher ça ?
- Qu'est-ce que je devais dire ? « Bonjour, je m'appelle Oliver. Je viens de voler 313 millions de dollars à votre père, ça te dirait de venir avec moi et de te faire tirer dessus ? »
- Tu aurais pu me le dire hier soir...
- Je voulais le faire, je te le jure. Mais je... je savais que ça te ferait du mal.
- Et tu crois que là, c'est mieux ?
- Gillian, je n'avais plus envie de te mentir...
- Je me fiche que tu aies menti. Et je me fiche de cette montagne de fric. Tu ne comprends pas, Oliver ? Je veux seulement savoir pourquoi ils ont tué mon père !

— QUE faites-vous ici ? lança la vieille dame.
 — Excusez-moi... je cherchais une chaussette perdue, répondit Joey en quittant la buanderie.

En se retournant pour affronter son interlocutrice, Joey aperçut le panneau « Poubelles » sur la porte métallique voisine.

— Vous vivez ici ? demanda la femme avec son panier à linge en plastique et son bracelet plaqué or Medic Alert.

— Bien sûr, affirma Joey en la contournant pour aller jeter un coup d'œil dans le local à poubelles.

Pas d'Oliver ni de Charlie. Joey s'éloigna à grands pas de la retraitée, gagna l'ascenseur et s'engouffra dans la cabine. La porte se referma. Elle prit son mobile. Noreen répondit :

— Félicitations, chef ! Une fois encore, vous avez réussi à tromper les retraités de quatre-vingt-dix ans dans ce nid d'espions : le Wilshire Condominium & Communist Lodge.

— Où voulez-vous en venir ?

— Eh bien, à la vérité, je ne vois pas l'intérêt de fouiller une résidence pour personnes âgées simplement parce que la grand-mère d'Oliver et de Charlie a vécu là autrefois.

— Noreen, en matière de comportement humain, s'il y a une donnée sur laquelle on peut compter, c'est...

— ... l'habitude, conclut Noreen en même temps qu'elle.

— Pas de moqueries, protesta Joey, tandis que la porte de l'ascenseur s'ouvrait dans le hall. (Elle suivit le panneau « Piscine » et se retrouva bientôt à l'extérieur.) Quand on a des ennuis, on se réfugie toujours vers ce qui est familier.

Déambulant autour de la piscine, Joey se mit en devoir d'étudier le territoire de Charlie et Oliver autrefois. Sur sa gauche s'ouvrait un chemin menant au bureau de vente de la résidence. Sur sa droite, le club-house, dissimulé par des arbres et des buissons. Elle n'hésita pas. Elle s'engagea dans l'allée bordée d'arbres et s'approcha de la porte du club-house.

— Pardon, madame, lança une voix masculine derrière elle.

Joey se retourna, et tomba nez à nez avec un jeune homme aux cheveux blonds décolorés.

— Excusez-moi de vous déranger, déclara Charlie en tentant de dissimuler avec sa main sa blessure à la lèvre. Mais est-ce que vous pourriez me prêter votre clé du club-house ? Ma grand-mère l'a emportée en haut.

UN peu désarçonné par le silence qui suivit, Charlie dévisagea la jeune femme rousse. Soudain, il remarqua le sang qui couvrait sa main : sa lèvre saignait toujours.

— Ça va ? s'enquit la jeune femme.

— Ça va très bien, affirma-t-il. Un accident de chewing-gum, avec un Cherry Bubblicious... Un coup de dents de travers. Écoutez, si vous pouviez simplement me prêter votre clé...

— Bien sûr, bien sûr, assura-t-elle en fouillant dans son sac. Je l'ai ici... (Elle s'interrompit une seconde.) La voilà... Charlie.

Elle tira de son sac un revolver. Charlie leva les mains.

— Vous êtes avec Gallo ? demanda-t-il.

— Je vous jure, Charlie, que je n'appartiens pas aux services secrets, déclara Joey. Je ne fais pas partie des services de police. Tout ce que je veux, c'est récupérer l'argent et vous ramener chez vous sain et sauf.

Voyant le doute sur son visage, elle fouilla dans son sac de sa main libre et en tira une carte de visite blanche qu'elle brandit comme une plaque. Avec difficulté, Charlie lut : « Jo Ann Lemont, conseiller juridique — Sheafe International. » En bas, à droite : « État de Virginie — Licence de détective privé n° 17-4127. » Conseiller juridique et détective privé. Certaines personnes accumulaient vraiment les défauts.

Charlie regarda autour de lui, mais ils étaient trop bien dissimulés par les arbres pour qu'on les remarque.

— Que voulez-vous, chère madame ?

— Je vous en prie, appelez-moi Joey. Alors, pourquoi ne pas me dire ce qui se passe ? Peut-être que je peux vous aider.

Charlie ne répondit rien.

— Je sais qu'il n'est pas facile de jeter son existence à la poubelle. J'ai fait la même chose quand j'ai quitté l'université. Il m'a fallu trois mois avant de me rendre compte qu'il fallait y retourner... Je suis au courant de ce que vous avez dû abandonner. Je ne parle pas de votre travail et de toutes ces bêtises, mais de votre musique, et votre mère, sans oublier votre santé...

— Nous ne sommes pas des voleurs. Enfin, ce que je veux dire, c'est que nous ne voulions causer de tort à personne.

— Et Shep ? lança-t-elle.

— Shep était mon ami ! Tout le monde le sait à la banque...

Elle observait son visage, ses mains, et jusqu'à ses chaussures. Charlie sentait qu'elle cherchait à débusquer le mensonge.

— D'accord, Charlie, mais si vous êtes innocent, qui l'a tué ?

Il s'attendait à ce qu'elle baisse son arme. Elle n'en fit rien.

— Pourquoi ne pas exercer vos talents de profileuse sur Gallo et DeSanctis ?

Elle ne sembla pas surprise par les noms qu'il citait.

— Vous avez des preuves de ce que vous avancez ? fit Joey.

— Je sais ce que j'ai vu.

— Mais avez-vous des preuves ?

— On essaie d'en obtenir, répliqua-t-il. Mais tant que vous y êtes, vous devriez aussi vous pencher sur le cas de Gillian.

Joey fronça les sourcils.

— Gillian qui ?

— La fille de Duckworth. La maison est à elle, à présent.

Un bruit étouffé se fit entendre de l'autre côté du club-house. Joey se dit qu'il devait s'agir d'une pensionnaire et baissa son revolver pour le dissimuler aux regards. Sans quitter des yeux Charlie, elle penchait la tête pour mieux voir, quand elle entendit un déclic familier. Elle leva aussitôt les mains. Le canon d'un petit pistolet noir était appuyé sur sa tempe.

— Je vous jure que je n'hésiterai pas à m'en servir, déclara Oliver en s'avançant. (Il arma le chien du pistolet.) Maintenant, jetez votre arme et éloignez-vous de mon frère.

— NE faites pas de bêtises, Oliver, dit Joey.

— Je ne plaisante pas, répéta-t-il, le doigt crispé sur la détente.

Joey regarda sa main qui tremblait, puis ses yeux. Aucun cillement. Le regard sombre, glacial. Il ne plaisantait pas, en effet.

— Joey, que se passe-t-il ? implora la voix de Noreen dans l'oreillette. Ce sont eux ? Vous voulez que j'intervienne ?

— Non..., répondit Joey, et Noreen se tut.

— Jetez votre arme, commanda Oliver. Jetez-la sur le toit.

Joey jeta le pistolet, qui atterrit sur le toit avec un bruit sourd.

Un avertisseur retentit deux fois, et, par une ouverture dans la barrière en bois entourant la piscine, Joey aperçut la Coccinelle bleue de Gillian sur le parking. Charlie partit en courant. Oliver jeta un dernier regard à Joey.

— Ne vous approchez plus de nous, dit-il d'un ton menaçant.

Il courut à son tour vers la voiture, tout en tenant Joey en joue. La portière claqua, et la Coccinelle démarra en trombe.

Joey se précipita vers sa propre voiture, garée en double file devant le bâtiment, mais ses deux pneus arrière avaient été crevés.

— Oh, putain ! gronda-t-elle. Noreen, appelez la triple A.

— C'est comme si c'était fait. Au fait, saviez-vous que les bureaux du dernier endroit où Duckworth a travaillé ne sont qu'à vingt minutes de là où vous êtes ?

— Excellente nouvelle ! affirma Joey en allant récupérer son arme. Et sa fille ? Des informations à son sujet ?

— Voilà le plus curieux, répondit Noreen. J'ai fouillé dans les certificats de naissance, permis de conduire et même avis d'imposition de la famille Duckworth, mais, d'après les documents que j'ai consultés, Marty Duckworth n'a pas de fille.

AU cours des vingt minutes nécessaires pour franchir la distance entre l'ancienne résidence de notre grand-mère et le Broad Boulevard, aucun de nous trois — ni Gillian, ni Charlie, ni moi — ne prononce la moindre syllabe.

Je tire les photos de la poche de ma veste. Si nous ne découvrons pas leur identité et les relations qu'ils entretenaient avec Duckworth, ce voyage va devenir encore plus pénible.

— On y est, dit Gillian en s'engageant dans le parking d'un immeuble de trois étages en verre. Au-dessus de l'entrée, des lettres rouges et jaunes forment les mots « Neoworks Software ».

— ALORS, vous êtes la fille de Ducky ? s'écrie un homme aux cheveux en bataille, avec des lunettes cerclées d'acier, tout en serrant vigoureusement la main que lui tend Gillian.

Vêtu d'un vilain ensemble bleu, très strict, en grosse toile mais impeccablement repassé, chaussé de sandales mais portant chaussettes, il est le croisement parfait d'un millionnaire de Palm Beach et d'un assistant de faculté à Berkeley. Cependant, il est aussi le seul à être descendu dans le hall lorsque nous avons demandé à la réceptionniste si nous pouvions parler à l'un des anciens collègues de Duckworth.

— Et dire que je ne lui connaissais pas d'enfant ! s'exclame-t-il. (Il se tourne vers Charlie et moi.) Vous étiez ses amis ?

— Walter Harvey, dis-je en lui tendant la main. (J'ajoute en montrant Charlie :) Et je vous présente Sonny Rollins.

— Alec Truman. Ravi de faire votre connaissance.

— Je vous remercie d'avoir pris le temps de nous recevoir, monsieur Truman, déclare Gillian, et...

— Tout l'honneur est pour moi. Il nous manque, ici ! Malheureusement, je ne vais pas pouvoir vous consacrer beaucoup de temps : notre système informatique est tombé en panne, et...

— En fait, il n'y avait qu'une seule question que nous voulions vous poser, dis-je en l'interrompant à mon tour. (De la poche intérieure de ma veste, je tire la bande de photos.) Est-ce que vous connaissez ces personnes ?

Son visage s'éclaire d'un grand sourire.

— Celui-là, l'homme aux cheveux poivre et sel, oui. C'est Arthur Stoughton. Il était avec nous au service conception, chez Disney... Maintenant, il dirige leur groupe Internet.

— Vous étiez donc aussi chez Disney ? demande Gillian.

— Comment croyez-vous que j'ai rencontré votre père ? répond Truman. Je suis arrivé chez Neowerks deux ans après lui.

— Et ce Stoughton ? demandé-je. Il travaillait avec vous ?

— Pas exactement, réplique Truman en riant. Stoughton était le grand manitou du service. Il n'avait pas de temps à perdre avec de simples troufions comme nous.

— Et les autres personnes, sur la photo ? questionne Charlie. Truman les examine un long moment.

— Désolé, non. Je ne vois pas.

— S'il vous plaît, insiste Gillian d'une voix brisée, en lui posant la main sur le poignet. Nous avons trouvé ces photos dans un des tiroirs de mon père... et, maintenant qu'il a disparu, c'est tout ce qu'il nous reste de lui.

Truman ne peut refuser.

— Si vous voulez bien m'attendre ici, je peux aller montrer ces photos à des collègues, pour voir si quelqu'un les connaît.

— Parfait... ce serait parfait ! s'écrie Gillian.

Truman promet de les rapporter rapidement, puis gagne l'entrée principale, derrière la réceptionniste. Un clavier numérique surmonté d'un écran est encastré dans le mur. Quand Truman s'en approche, l'écran clignote, et neuf petites cases bleues y apparaissent. Chacune de ces cases contient un visage.

Les épaules de Truman nous dérobent en partie la vue de l'écran, mais nous apercevons son reflet sur les murs laqués de noir. Il appuie l'index sur le visage situé en bas à droite de l'écran. La case s'illumine, les neuf visages disparaissent, pour être aussitôt remplacés par neuf autres. Comme s'il entrait le mot de passe d'une alarme, Truman appuie sur un visage en haut à gauche. Une fois encore, les visages sont remplacés par d'autres.

— C'est une vraie galerie de portraits, lance Charlie.

— Ça ? réplique Truman en riant. Dans les prochaines années, vous verrez partout ces Identifications de visage.

— Des Identifications de visage ?

— Oui, car on n'oublie pas un visage. C'est ce qui nous permet de reconnaître papa et maman, et même des amis qu'on n'a pas vus depuis plus de dix ans. Au lieu de chiffres choisis au hasard, on vous donnera bientôt des visages d'inconnus pris au hasard. Ce procédé permet de créer des mots de passe qui transcendent les âges, les langues et les niveaux d'instruction. Ce qui n'est pas le cas avec un code secret normal !

Truman sélectionne un dernier visage au centre de l'écran ; la case clignote avant de disparaître ; un bourdonnement de serrure magnétique suit ; la porte s'ouvre, et Truman s'apprête à pénétrer à l'intérieur avec nos pho...

Mon visage s'empourpre. Incroyable ! Mais si évident !

— Vous avez bien dit que Stoughton travaillait encore chez Disney ? dis-je d'une voix forte.

— Je crois, répond Truman. Mais consultez leur site web.

La porte se referme derrière lui. Charlie ne comprend pas ; puis comme mon regard reste rivé sur l'écran tactile...

— Nom de Dieu ! murmure-t-il enfin.

Gillian semble elle aussi avoir reçu la révélation.

— Tu crois que... ?

— Absolument certain, affirme Charlie à voix basse.

Nous avons étudié la chose à l'envers. Nous pensions qu'il nous fallait identifier les visages pour trouver la clé de l'énigme, alors qu'à l'évidence ces visages sont en eux-mêmes cette clé.

Tout excité, Charlie se balance d'avant en arrière sur ses pieds, et m'enjoint d'un signe de tête : « On y va. »

Je lui en renvoie un pour lui signifier : « Dès que Truman aura rapporté les photos. » Puis je demande à la réceptionniste qui lève les yeux de son magazine :

— Excusez-moi, où pourrions-nous avoir accès à Internet ?

10

TRENTE ordinateurs flambant neufs occupent le quatrième étage de la bibliothèque du comté de Broward. Il ne nous en faut qu'un seul, mais avec un accès à Internet.

— Ça vous ennuie si je prends le clavier ? demande Charlie en s'installant devant l'appareil.

Gillian et moi approchons nos chaises de la sienne.

— Va sur www.disney.com, dit Gillian.

— Oh, tu crois ? réplique-t-il d'un ton sarcastique.

La page d'accueil du site Disney apparaît sur l'écran. Nous avons le choix entre trois boutons : « Jeux », « Parcs et domaines », et « Notre société ». Charlie clique sur « Notre société », puis sur « Disney on Line ».

Sur la nouvelle page apparaît une fenêtre de recherche. Charlie y tape « Arthur Stoughton » et appuie sur « Entrée ».

Des secondes s'écoulent. Nous jetons des regards furtifs autour de nous pour nous assurer que personne ne nous observe.

RÉSULTATS pour « Arthur Stoughton » : 139 documents.

1. Biographie d'Arthur Stoughton.

2. Biographie du personnel d'encadrement de Disney. com

LA liste se poursuit. Charlie clique sur « Biographie d'Arthur Stoughton », et l'ordinateur déroule son CV. À côté du texte une photo d'identité, identique à celle que nous possédons. Arthur Stoughton. Cheveux poivre et sel, beau complet, sourire Disney.

— « Vice-président et directeur de Disney on Line », lit Charlie avant de placer le curseur sur la photo.

— Vas-y, clique, dis-je.

Il s'exécute, mais rien ne se produit. Nouvel essai. Toujours rien. Sachant qu'il nous faut découvrir à qui appartiennent les autres visages, il revient en arrière d'un écran et clique sur

« Biographies du personnel d'encadrement de Disney. com ». Une fois encore, la photo d'Arthur Stoughton s'affiche sur l'écran. Flûte !

— Qu'est-ce qu'on fait, maintenant ? demande-t-il.

— Descends, répond Gillian.

Et, du bout de l'ongle, elle tapote le bas de l'écran où l'on devine ce qui doit être le sommet d'une autre photo : Stoughton n'est pas seul. En faisant défiler la page, une pyramide de photos se met en place. C'est l'organigramme complet de Disney. com, avec Stoughton au sommet, et environ vingt-cinq autres personnes en dessous : les vice-présidents et autres membres des services Marketing, Jeux, et même un mystérieux Développement des styles de vie.

— Voici la deuxième photo ! dis-je en bredouillant. Le type à l'allure de banquier...

Je tends la bande de Duckworth à Charlie pour qu'il vérifie : c'est bien notre homme.

— Et la troisième, ici ! s'exclame Gillian en posant son ongle sur le visage d'une rousse frisée.

Cependant nulle part nous ne reconnaissons le Noir avec sa fossette au menton. Charlie remonte au sommet de la page, place le curseur sur le visage de Stoughton et clique. La bordure de l'image bouge légèrement.

Je bondis de mon siège.

— Est-ce qu'il n'a pas... ?

— Ne dis rien ! Ça porte malheur !

Il clique sur le visage du banquier pâle. À l'écran, l'image tremble de nouveau... Puis c'est au tour de la rousse. L'image se met à trembler et l'écran devient noir, comme s'il changeait de page. Les Sept Nains apparaissent sur l'écran. Prof, Atchoum, Grincheux... ils sont tous là, chacun debout sur un bouton différent, de « Communauté » à « Bibliothèque ».

Je regarde l'adresse web au sommet. Il n'y a pas de « www. », juste un préfixe : « dis-webl ».

— Tu as une idée de ce que c'est ? me demande Charlie.

— Je crois qu'on est sur leur Intranet, leur réseau interne.

— Mais alors, leur site web ?

— Aucune importance : le site web, c'est pour le public. Là, nous sommes en train de fureter dans le réseau privé des employés de Disney.

Les mots « Bienvenue aux membres ! » s'affichent sur l'écran.

— Et le type à la fossette ? questionne Gillian.

Charlie tapote l'écran en désignant un bouton rouge en bas de la page : « Annuaire de la société. »

— Si on cherche des employés...

— Va dedans ! s'écrie Gillian.

Un clic de souris, et nous nous retrouvons dans « Recherche des employés ». À partir de là, un nouvel écran s'affiche avec des dizaines de nouveaux visages. P-DG, conseil d'administration, vice-présidents... La liste se poursuit, accompagnée de tonnes de photos sous chaque rubrique.

— Il doit bien y en avoir deux mille, constate Gillian, accablée.

— Va sur le groupe Internet de Stoughton, dis-je à Charlie. Si j'étais Duckworth, je resterais au sein de mon équipe.

— Qui est émerveillé comme un petit garçon, maintenant ? me lance Charlie d'un air taquin.

Mais je sens bien que lui aussi est excité. Il parcourt les différents groupes avant d'arriver à « Disney on Line ». Rapidement, nous trouvons le portrait du dénommé Stoughton, avec ses cheveux poivre et sel. En dessous, le cadre pâlichon, suivi de la rousse. Mais toujours pas de Noir à fossette au menton.

— Ton père ne faisait jamais les choses simplement ? lâche Charlie à Gillian.

— Va sur « Conception », propose-t-elle.

Charlie parcourt la page. « Conception ». Au sommet se trouve le vice-président. En dessous, son premier adjoint. Et sous ces deux-là se trouve... Marcus Dayal, un Noir avec un menton à fossette très reconnaissable.

Charlie clique sur la photo. L'écran devient noir. Mais, cette fois-ci, les images se succèdent en cascade : page après page ; mots et logos disparaissent sitôt apparus, à une vitesse incroyable : « Équipe Disney on Line », « Annuaire de la société », « Retrouver un employé »... Le curseur, comme affolé, se déplace dans toutes les directions. Le flot d'images s'accélère à mesure que nous plongeons dans le système informatique, tant et si bien que les pages finissent par former devant nos yeux une sorte de brouillard violet et sombre qui donne presque le vertige.

Brusquement, tout s'arrête. Une dernière image s'affiche.

Je repère le logo bleu foncé de Greene & Greene en haut à gauche, avec les mots « fondé en 1870 » en haut à droite.

— Un relevé de banque ? questionne Charlie.

J'opine du chef. En dehors du logo Greene & Greene, il ne

diffère en rien d'un relevé de compte mensuel dans n'importe quelle banque, avec ses rubriques « Débit », « Crédit », « Numéro du compte »... La vraie surprise réside dans le nom du titulaire...

— « Martin Duckworth », lit Charlie sur l'écran.

— C'est le compte de mon père ? demande Gillian.

— « 72741342388 », lis-je. C'est bien le sien.

Gillian a les yeux rivés sur l'écran... et sur la rubrique « Solde », qui annonce : 4 769 277,44.

— 4 millions ? constate-t-elle, interloquée. Tu n'avais pas dit que le compte était vide ?

— Il devrait l'être, insisté-je, sentant qu'elle me soupçonne de lui avoir menti. Quand j'ai appelé dans le bus, on m'a répondu que le solde se montait à zéro dol...

Nous entendons tous trois un clic et nous nous tournons en même temps vers l'écran.

— Qu'est-ce que... ?

— Là ! dis-je, en montrant à nouveau l'écran.

Solde : 4 832 949,55.

Silence général autour de l'écran.

Clic. Solde : 4 925 204,29.

Clic. Solde : 5 012 746,41.

J'éjecte Charlie de son siège. Je déplace le curseur sur la colonne « Crédit » et étudie les derniers versements :

\$63 672,11 — virement, compte 225751116.

\$92 254,74 — virement, compte 1100571210.

\$87 542,12 — virement interne, compte 9008410321.

Je clique sur la colonne « Crédit ». Une petite fenêtre s'ouvre, et je contemple l'historique du compte de Duckworth.

— Mais comment a-t-il... Ce n'est pas... possible !

Je parcours les pages de relevés. Les virements se succèdent, apparemment à l'infini.

— Alors ? lance Charlie d'une voix suppliante.

— Regardez ces virements, dis-je. 63 000, 92 000, 97 000... Vous voyez le tableau ? 2 millions de dollars arrivent chaque jour sur le compte de Duckworth, mais il n'y a pas un seul virement supérieur à 100 000 dollars — ce qui représente le seuil à partir duquel se déclenche automatiquement le système de contrôle de la banque. Toute l'astuce est là : rester en dessous du seuil de contrôle. On appelle ça « schtroumpfer »... Cela permet d'échapper aux radars du système bancaire.

— Mais pourquoi vouloir leur échapper ?

— Voilà ce qu'on va découvrir à présent, dis-je.

BLOQUÉE dans un embouteillage sur Broward Boulevard, Joey tira de son sac à main la photo de Duckworth et de Gillian. Au premier coup d'œil, on ne voyait là qu'un père et sa fille, rayonnants. Mais en la regardant avec ce qu'elle savait...

Comment ne l'avait-elle pas remarqué plus tôt ? Ce n'était pas seulement une question de proportions : même les ombres ne correspondaient pas, celle de Duckworth s'étendant à sa gauche, celle de Gillian à sa droite.

Elle accéléra et fonça vers les bureaux de Neoworks.

— VOUS voyez le virement, là ? Celui de 87 000 dollars ? dis-je en montrant à Gillian et à Charlie le versement le plus récent sur le compte de Duckworth. Il vient du compte de Sylvia Rosenbaum. Mais, autant que je sache, elle a transformé ce compte en fidéicommiss avec des bénéficiaires spécifiques.

— Ce qui veut dire ?

— ... que, chaque trimestre, l'ordinateur effectue deux virements internes : 250 000 dollars à son fils, et autant à sa fille.

— Alors, pourquoi cette vieille dame riche vire-t-elle de l'argent sur le compte de mon père ? demande Gillian.

— La question est bien là, dis-je. En dehors des opérations destinées à ses enfants et d'un versement annuel à ses conseillers, Sylvia Rosenbaum ne vire d'argent à personne. Pourtant, si on regarde par exemple là... (Je leur désigne l'un des premiers virements)... On trouve un autre virement de 80 000 dollars depuis son compte. Celui-là remonte au mois de juin — il y a donc six mois — et celui-là non plus n'a pas de raison d'être.

— Ralentis un peu, m'interrompt Charlie. Pourquoi dis-tu que ce virement n'a pas de raison d'être ? Comment le sais-tu ?

— C'est moi qui gère le compte de cette femme, dis-je à voix basse. Je le fais depuis le jour de mon entrée à la banque. Et, quand je l'ai contrôlé le mois dernier, je peux t'assurer qu'il n'y avait aucun de ces virements à Duckworth.

— Tu en es absolument certain ? demande Gillian.

— Je me suis interrogé en voyant le premier, dis-je. Mais quand j'ai découvert celui-ci...

Je leur montre un autre virement interne sur le compte de Duckworth : 82 624,00 dollars, depuis le compte 23274990007.

— 007 ! lâche Charlie en s'étranglant.

— Eh oui ! (Voyant que Gillian est perdue, j'explique :) C'est le numéro du compte de Tanner Drew.

— Le célèbre Tanner Drew ?

— Lui-même — nouveau membre des quatre cents plus grosses fortunes selon *Forbes*. La semaine dernière, il a menacé de nous faire décapiter si on ne transférait pas 40 millions de dollars sur l'un de ses comptes. C'était le vendredi, à quinze heures cinquante-neuf exactement. Et regardez à quelle heure Tanner Drew a effectué son virement au profit de Duckworth...

Gillian et Charlie se penchent : vendredi 13 décembre, à quinze heures cinquante-neuf minutes et quarante-sept secondes.

— Mais nous sommes les seuls à avoir accédé au compte, dit Charlie. Comment l'argent de Drew a-t-il été viré à Duckworth ?

— D'autant qu'après avoir viré l'argent de Tanner Drew, vendredi, j'ai soigneusement vérifié le compte. Le dernier virement était celui de 40 millions de dollars, dis-je

— Mais alors, d'où viennent ces 80 000 dollars ?

— C'est ce que j'essaie de comprendre. Ce qui est sûr, c'est que Duckworth se servait sur les comptes de presque tout le monde. (Je montre les différents virements inscrits dans la colonne « Crédit ».) Rien que des clients de la banque.

— Mais alors... mon père recevait de l'argent de tous ces gens-là ? m'interrompt Gillian.

— Apparemment, oui, dis-je. Mais en ce qui concerne Sylvia Rosenbaum et Tanner Drew, c'est comme si ces virements n'existaient pas : sur le système informatique de la banque, pas un seul dollar n'a quitté leurs comptes. On dirait que ce programme réussit à convaincre l'ordinateur de voir ce qui n'existe pas.

Je pâlis soudain et ma gorge se serre.

— Quoi ? Que se passe-t-il ? lance Gillian.

— Oh, merde..., dis-je en montrant l'écran. Il a inventé un véritable palais des glaces qui montre une réalité virtuelle !

— Qu'est-ce que tu racontes ?

— C'est là-dedans que les services secrets désiraient investir, et c'est ça que Gallo voulait pour lui tout seul. La délinquance financière nouvelle génération, la contrefaçon virtuelle : pour-quoi voler de l'argent quand on peut le créer ?

— Comment ça : le créer ? interroge mon frère.

— Le créer électroniquement : en persuadant l'ordinateur qu'il existe. Il y a six jours, Martin Duckworth avait 3 millions de dollars sur son compte. Il y a trois jours, d'après l'ordinateur, il en avait 313. Mais quand on examine ces relevés, on s'aperçoit qu'un tel résultat n'a pas été obtenu du jour au lendemain. Les transactions remontent à six mois, avec des virements par centaines. En fait, c'est comme s'il existait deux relevés

différents : officiellement, il y a toujours eu 3 millions de dollars sur le compte Duckworth ; mais sa petite invention a créé pendant ce laps de temps, très tranquillement, 300 millions de dollars en dessous. Puis, quand la poule a eu suffisamment pondue, ils ont voulu récolter les œufs d'or ; mais nous les avons raflés avant. À partir de là, non seulement la seconde série de relevés s'est mélangée avec la première, mais chacun de ces faux virements a correspondu à une véritable transaction bancaire.

— Le programme fonctionne peut-être de cette façon, remarque Charlie. Il attend qu'une véritable transaction ait lieu — les 40 millions virés sur le compte de Tanner Drew, par exemple —, puis il choisit au hasard un montant inférieur au seuil de vérification. Au final, on obtient une autre réalité.

— En ce moment, acquiescé-je, la banque croit que le compte de Duckworth est vide ; mais, d'après ces relevés-ci, il est crédité de 5 millions de dollars. Et le plus fou, c'est que pas un seul dollar ne manque sur les comptes d'où cet argent a été viré. La seule preuve de ce qui s'est passé pour l'instant se trouve ici, dis-je en tapotant l'écran du bout du doigt.

Clic. Crédit : 5 104 221, 60.

Nous sommes ici depuis déjà trop longtemps.

— Il faut imprimer ça et ficher le camp en vitesse, dis-je.

Je lance l'imprimante installée à côté de l'ordinateur, et Charlie clique sur « Imprimer ». À l'écran apparaît : « Insérer une carte de copie. » À la base de l'imprimante, je découvre une affichette rédigée à la main : « Copies = 15 cents la page. »

Non loin, un gamin a une carte posée à côté de lui.

— Hé, vous ! lance Charlie. 10 dollars pour votre carte.

L'adolescent nous tend sa carte, je tire de ma poche un billet de 10 dollars. Charlie reprend les commandes et j'introduis la carte dans la machine reliée à l'imprimante. Charlie clique de nouveau sur « Imprimer ». Cette fois, l'écran affiche : « Pour imprimer ce document, veuillez entrer votre mot de passe. »

— Demandons-le à la dame de la réception, suggère Gillian.

— À mon avis, ça ne vient pas de la bibliothèque, dis-je, penché sur l'épaule de Charlie. C'est probablement un système de sécurité mis en place par Duckworth.

— Quoi ?

— Quand on cache la pièce à conviction d'une telle arnaque au beau milieu d'un des sites web les plus populaires du monde, tu ne crois pas que ça vaut le coup d'enterrer quelques mines autour pour la protéger ?

— Tu crois que c'est un piège ? demande Gillian.

— Non, simplement il faut trouver le bon mot de passe, dis-je d'un ton détaché. Essaie d'entrer « Duckworth ».

Il tape le nom sur le clavier puis appuie sur « Entrée ».

« Mot de passe incorrect. Veuillez recommencer. »

Si c'est comme à la banque, il ne nous reste que deux essais.

— Et si on mettait « Arthur Stoughton » ? propose Charlie, songeant que sa photo était la première de la série.

Gillian et moi hochons la tête. Il entre le nom dans l'ordinateur et appuie sur la touche « Entrée ».

« Mot de passe incorrect. Veuillez entrer à nouveau le mot de passe. »

— Essaie avec « Gillian », dis-je, désespéré.

Il tape « Gillian ». J'appuie moi-même sur « Entrée ».

L'écran où était affiché le relevé de Duckworth devient noir. Nous avons sauté sur une mine.

— Charlie, relève l'adresse web ! dis-je très vite.

Nous levons les yeux vers le haut de l'écran. Je prends la première moitié, lui la seconde.

La page disparaît et une autre la remplace : les Sept Nains avec un bouton sur lequel est inscrit : « Annuaire de la société. » Retour à la case départ. Mais au moins nous nous trouvons encore sur l'Intranet.

Charlie clique à nouveau sur « Annuaire de la société ». Des centaines de visages apparaissent sur l'écran. Comme auparavant, il descend sur la section « Conception » et, comme auparavant, trouve le Noir au menton à fossette. Il clique sur la photo mais cette fois-ci rien ne se passe. La photo ne bouge même pas.

— Ollie...

— Entrons l'adresse.

Il s'écarte pour que je puisse saisir la première moitié, puis il entre la seconde. Dès qu'il appuie sur « Retour », l'écran affiche une nouvelle page — un simple fond blanc.

Je m'installe devant un ordinateur voisin. En quelques secondes, je suis sur la page d'accueil de Disney.com.

— On recommence, dis-je en parcourant la biographie des cadres de l'entreprise.

— Ollie, laisse tomber, dit Charlie. Tu ne la retrouveras pas.

— Plus qu'une page.

L'organigramme apparaît. Je clique sur la photo d'Arthur Stoughton. La photo ne bouge pas. Je passe à la photo du banquier pâle. Puis à celle de la rousse. Toujours rien.

Penché en avant, les coudes sur les genoux, je scrute désespérément l'écran vide. Nous n'avons plus rien : ni logo de la banque, ni compte caché. Bref, plus l'ombre d'une preuve.

— RÉSERVATIONS Walt Disney World, vous désirez ?

— Bonjour, pourriez-vous me passer les services d'information ? dis-je d'une voix allègre.

— Je vais vous transférer au standard, ils vous les passeront.

— Merci, dis-je tout en levant le pouce à l'intention de Charlie et de Gillian, restés à l'extérieur de la cabine publique.

Mon plan les laisse sceptiques. Pourtant, en passant par le standard, j'ai l'air d'appeler de l'intérieur de chez Disney. Nous avons perdu notre preuve, mais je suis décidé à la récupérer.

— Erinn à l'appareil, que puis-je pour vous ?

— Bonjour, pourriez-vous me passer le service chargé de l'Intranet pour les membres de la société.

— Je vous mets en contact avec Steven, du Centre de maintenance, annonce la standardiste. Au cas où nous serions coupés, appelez directement le poste 2538.

— Steven à l'appareil, lance une voix jeune.

Parfait. Je commence à me lamenter :

— Par pitié ! Dites-moi que je suis tombé au bon endroit !

— Je... pardon ? Que puis-je pour vous ?

— Matthew ? dis-je, l'air affolé.

— Non, je suis Steven.

— Steven qui ?

— Steven Balizer, du Centre d'aide.

— C'est absurde ! Matthew m'avait assuré qu'elle serait là, mais, quand je l'ai cherchée, ma présentation avait disparu !

— Quelle présentation ?

— Je suis fichu... Ils vont me bouffer tout cru !

— Quelle présentation ? répète Steven, compatissant.

— Vous ne comprenez pas. J'ai là quinze personnes assises dans une salle de conférences, qui désiraient visionner notre nouvelle offre de service en ligne. Seulement, quand j'ai voulu la télécharger sur notre Intranet, elle a disparu. Pffft ! Plus rien. Disparue ! Maintenant, ils sont tous là à m'attendre : les juristes, les créatifs, les financiers...

— Écoutez, calmez-vous...

— Arthur Stoughton a l'air furieux à l'autre bout de table !

Il suffit de balancer le nom du patron. Ça, je l'ai appris de Tanner Drew.

— Vous dites que c'était sur l'Intranet ? demande Steven, gagné par l'inquiétude. Vous savez où ?

Je lis l'adresse de l'endroit où était situé le compte de Duckworth, et j'entends le jeune Steven pianoter sur son clavier. Les subalternes se comprennent... on est tous dans la même galère.

— Désolé, déclare-t-il enfin. Elle n'est effectivement plus là.

— Non... ce n'est pas vrai ! dis-je d'un ton suppliant. Il faut absolument qu'elle y soit ! Elle y était ! Stoughton est là ! Si je ne récupère pas cette présentation... (Je halète comme si je tentais de refouler des larmes.) Il doit bien y avoir un moyen de la retrouver. Où garde-t-on les copies de sauvegarde ?

J'y vais au bluff, mais sans prendre trop de risques. Toutes les heures, le système informatique de la banque effectue une sauvegarde automatique des données, en cas de virus ou de coupure de courant. La copie de sauvegarde est ensuite conservée hors site, pour des raisons de sécurité. Une société de la taille de Disney agit certainement de même.

— Nous archivons toutes les données anciennes dans le bâtiment DISC, répond Steven.

— Mais je ne veux pas des données anciennes, seulement celles d'il y a trois heures !

— Dans ce cas, je ne vois guère que les bandes de données, dans le DACS. Les données y sont sauvegardées tous les soirs.

— Et où est ce DACS ?

— Dans les tunnels.

— Les tunnels ?

— Eh bien oui, les tunnels, répète Steven, un peu surpris. Ceux qui se trouvent sous le Royaume magi... (Il s'interrompt.) Dans quel département travaillez-vous, au fait ?

Alerte générale : on abandonne le navire. Je raccroche.

— Allez, on file, lancé-je à Charlie et Gillian.

— Où ? s'enquiert Gillian.

— Loin ? renchérit Charlie.

— Tout dépend de la façon de conduire, dis-je en me dirigeant vers la voiture. Combien de temps faut-il pour aller à Disney World ?

— QUOI ? s'écria Gallo, le téléphone coince entre l'épaule et l'oreille, tandis que DeSanctis et lui filaient sur la I-95. C'est sûr ?

— Pourquoi mentirais-je ? répondit la voix au bout du fil.

— Tu veux que je te fasse un dessin ?

— Écoute, j'ai déjà présenté mes excuses.

— Rien à foutre de tes excuses ! brailla Gallo. Tu croyais que tu pourrais nous court-circuiter sans qu'on s'en aperçoive ?

— Je ne vous ai pas « court-circuités » : on a juste réagi le plus vite possible. Quand on a été prêts, vous étiez déjà partis.

— N'empêche, il aurait dû m'en parler... d'autant qu'il est toujours confortablement installé à New York, lui !

— Non, non. Il a pris l'avion ce matin.

— Ah bon ? Alors, il est en Floride lui aussi ?

— Oui, tout près. Mais, si ça peut te rassurer, la prochaine fois on enverra un signal.

— Tu devrais plutôt l'envoyer à DeSanctis : c'est lui qui s'en est pris plein la tête.

— Ouais, désolée...

— Tu parles ! répliqua froidement Gallo.

Il se tourna vers DeSanctis et lui indiqua le panneau annonçant l'entrée de la route Florida Turnpike.

— Écoute, il faut que j'y aille, reprit la voix. On m'attend.

— Alors, c'est sûr qu'ils vont à Disney World ? insista-t-il.

— C'est là que se trouvent les copies de sauvegarde. Et elles sont le seul moyen de prouver ce qui s'est passé.

— Mais enfin, pourquoi est-ce qu'on ne les coince pas immédiatement ? Ça nous éviterait tous ces emmerdements.

— Parce que, à l'inverse de ce que tu penses, ce n'est pas en les torturant qu'on remettra la main sur l'argent.

— Et ta façon à toi de procéder, c'est quoi ?

— On ne tardera pas à la connaître, murmura Gillian.

— Tu ne crois pas qu'on devrait louer un monospace ou un truc qui fait plus Disney ? demande Charlie en regardant autour de nous dans la station-service.

Calé au fond de la banquette arrière, il lance sa question par la vitre ouverte, tandis que je suis occupé à faire le plein.

— Et comment ferait-on pour le louer, ce monospace ? Avec quelle carte de crédit ?

Cliquètement du pistolet d'essence : le réservoir est plein.

— On y va ? lance Gillian, qui revient des toilettes.

J'acquiesce et referme la trappe du réservoir. Gillian s'assied au volant et rajuste le rétroviseur. Elle en profite pour jeter un coup d'œil à l'arrière, mais détourne le regard quand elle croise celui de Charlie. Elle démarre sur les chapeaux de roues.

D'après le type de la station-service, Orlando est à trois heures de route. On peut y être avant la tombée de la nuit.

Vingt-trois kilomètres plus loin, nous sommes immobilisés dans un embouteillage.

— C'est ridicule ! dis-je, alors que nous avançons au pas. Quatre guichets ouverts pour au moins deux cents voitures !

— Ça, c'est les maths en Floride, commente Gillian.

Elle se faufile dans la voie de gauche. L'instant d'après, je remarque la vitesse à laquelle nous roulons : nous allons franchir le péage à près de cinquante kilomètres à l'heure !

— Gillian...

— Du calme, c'est pour les SunPass, explique-t-elle en montrant le code-barres sur la vitre arrière gauche de sa voiture.

Charlie regarde le panneau qui se trouve devant nous, en hauteur ; je l'imites : « Réservé aux SunPass. » Aïe.

— Pas par là ! hurle Charlie.

Trop tard. Nous franchissons le portique, et un scanner digital nous prend dans son rayon.

— Et merde ! dis-je en abattant mon poing sur le tableau de bord. Tu as une idée de ce que tu viens de faire ?

— Pourquoi ? Le SunPass... commence Gillian.

— ... utilise la même technique qu'un scanner de supermarché ! Tu ne sais pas à quel point il est facile de retrouver notre trace grâce à ce machin ?

— Excuse-moi, Oliver, dit-elle. C'était pour aller plus vite !

Elle place sa main dans la mienne. Bien que furieux, je me laisse faire.

— JE regrette de n'avoir pas pu vous aider davantage, déclara Truman en raccompagnant Joey dans le hall de Neowerks.

— Vos renseignements ont été très précieux, répondit-elle en tapotant son calepin.

Sur la première page, elle avait écrit « Walter Harvey » et « Sonny Rollins », les deux faux noms d'Oliver et de Charlie.

— Alors, reprit-elle, même en discutant avec vos collègues, vous n'avez pu identifier qu'une seule personne sur ces photos ?

— Oui, Arthur Stoughton. Voilà... J'ai été heureux de faire votre connaissance, mademoiselle Lemont, dit Truman avant de serrer la main de Joey et de se hâter de regagner son bureau.

Lorsque la porte se fut refermée derrière lui, Joey s'approcha de la réceptionniste.

— Puis-je vous poser une question ?

Tirant de son sac une photo de Charlie et Oliver, elle les glissa sur le comptoir, en même temps que la plaque de police de son père.

— Vous savez qu'ils n'ont pas la même couleur de cheveux, hein ? dit la réceptionniste lorsqu'elle examina la photo.

— Oui, nous le savons. Nous cherchons où ils ont pu se rendre, en partant d'ici.

— Vous voulez dire, après la bibliothèque ?

— Exactement,... après la bibliothèque, répliqua Joey d'un air entendu. Au fait... quelle bibliothèque était-ce, déjà... ?

ALORS qu'il abordait le Florida Turnpike au volant de sa voiture, il entendit la sonnerie familière de son mobile et lut les mots « Nouveau message » sur l'écran. Il consulta sa boîte vocale.

« Où es-tu ? Pourquoi ne décroches-tu pas ? » s'exclama une voix de femme. Il sourit en reconnaissant Gillian. « Je viens de parler avec Gallo, expliqua-t-elle. Il était content d'apprendre le coup de Disney, mais il est vraiment méfiant. Ce n'est pas un imbécile... Malgré ce que tu lui as raconté au début, il voit bien les pièces bouger sur l'échiquier. Je sais que tu voulais leur donner quelque chose à se mettre sous la dent, à lui et à DeSanctis : mais pour l'instant c'est deux contre un. Alors, si tu as vraiment envie qu'on en finisse, il est temps de te pointer ici et de me filer un coup de main. Compris ? »

Il effaça le message et accéléra. Il aurait aimé rester à l'écart le plus longtemps possible, mais comme il le disait toujours à la banque, parfois il faut savoir apporter sa touche personnelle.

— OUI, quoi ? lâcha Gallo en ouvrant son téléphone mobile.

— Agent Gallo ? Ici l'agent Jim Evans, de la Patrouille autoroutière de Floride. On vient de repérer la Volkswagen bleue que vous recherchez. Il y a environ quarante minutes, un véhicule enregistré au nom de Martin Duckworth a franchi le péage de Cypress Creek.

— Dans quelle direction ?

— Vers le nord. Je peux envoyer quelques voitures...

— Surtout pas ! s'écria Gallo. Vous m'avez compris ? Ce sont des informateurs confidentiels. Il faut les laisser tranquilles !

— À votre guise, coupa Evans. Mais n'oubliez quand même pas que c'est vous qui nous avez contactés.

Il raccrocha. À côté de Gallo, DeSanctis secoua la tête.

— Je pense toujours que tu n'aurais pas dû l'appeler.

— Ça valait le coup.

— Pourquoi ? Pour vérifier qu'elle allait bien vers le nord ?

— Non, pour vérifier qu'elle n'allait pas vers le sud.

DeSanctis acquiesça, et se massa la nuque à l'endroit où un fin pansement recouvrait la blessure que Gillian lui avait infligée.

— Tu penses vraiment qu'elle veut nous doubler ?

— C'est tout à fait possible.

— Et... Monsieur tu-sais-qui ?

— D'après elle, il a pris l'avion ce matin.

— Et tu la crois ?

— Je ne crois personne, répondit Gallo. Pas après ce qui s'est passé... Mais enfin, comment a-t-il pu l'installer dans cette maison sans même nous en parler ? Qu'est-ce que ça veut dire ?

— Je n'en ai pas la moindre idée... Ce qui m'intéresse, c'est qu'on récupère notre fric.

— Ne t'en fais pas... quand ce sera le moment de se partager la bête, je te garantis qu'on se taillera quelques parts en plus.

AU quatrième étage de la bibliothèque du comté de Broward, Joey se dirigea vers l'ordinateur qui, d'après le registre, avait été récemment utilisé par un certain M. Sonny Rollins.

Joey prit place devant la machine. Sur l'écran s'affichait la page d'accueil de la bibliothèque. Sans perdre de temps, Joey se rendit sur l'historique. Elle parcourut la liste des sites web consultés au cours des vingt derniers jours, et arriva enfin à celui sur lequel s'étaient rendus Charlie et Oliver. Elle cliqua.

Mickey et Pluto apparurent sur l'écran. « Disney. com... La Magie en ligne. » Elle continua d'afficher l'historique et d'autres rubriques suivirent. « À propos de Disney. com... », « Biographies du personnel d'encadrement », « Biographie d'Arthur Stoughton »... Arthur Stoughton ?

Une sonnerie suraiguë retentit, et Joey plongea dans son sac pour y récupérer son téléphone mobile. Tous les lecteurs de la salle se tournèrent vers elle.

— Excusez-moi, lança-t-elle à la cantonade en fourrant l'écouteur dans son oreille.

— Vous êtes toujours à la bibliothèque ? questionna Noreen.

— À votre avis ? chuchota Joey.

— Oh, vous pouvez crier, car, tenez-vous bien, je viens d'avoir votre ami Fudge, qui a eu une conversation avec une nommée Gladys absolument furieuse contre son chef, à la

Patrouille autoroutière de Floride. Pour 500 dollars seulement, Gladys a été trop contente d'introduire le nom Duckworth dans leur système informatique et elle a appris qu'un SunPass à ce nom venait d'être utilisé sur le Florida Turnpike, en direction du nord.

Devant elle, sur l'écran, Joey contemplait le site officiel de Disney, principale attraction touristique d'Orlando. Au nord du Florida Turnpike.

Elle bondit de son siège pour se ruer vers l'ascenseur.

— Qu'est-ce que vous faites, maintenant ? demanda Noreen.

— Je vais à... Disney World.

11

DANS l'ombre du château de Cendrillon, je m'appuie contre le mur. À côté de moi, Gillian fait semblant de me parler. Charlie déambule au milieu de la foule. Quoique ni les nombreux enfants qui l'encerclent pour obtenir un autographe, ni les parents-photographes qui mitraillent leur progéniture ne s'en doutent, nous suivons Blanche-Neige à la trace.

Dès notre arrivée dans le parc, nous nous sommes mis à la poursuite de personnages, car pour trouver le tunnel des employés encore fallait-il d'abord trouver les employés. Nous avons remonté Main Street et sommes passés devant le château avant de gagner Fantasyland. C'est en entendant crier derrière nous un petit garçon — « Maman, regarde ! » — que nous avons découvert, au centre d'un tourbillon humain... Blanche-Neige. Pour les enfants, elle surgissait de nulle part. Mais pour nous... eh bien, la question était justement de savoir d'où elle sortait !

Elle accorde un moment à chacun des enfants. Certains veulent une signature, d'autres des photos, tandis que les plus petits se contentent de tenir sa robe, les yeux écarquillés. Je chronomètre sa prestation. Au bout de huit minutes, quand la foule a atteint sa masse critique, un jeune homme en âge d'être étudiant et vêtu d'un polo Disney surgit pour donner le signal du départ à Blanche-Neige. Elle se met à reculer en envoyant des baisers du bout des doigts, pour signifier qu'elle va disparaître.

— Pourquoi elle s'en va ? demande, déçue, une fillette.

— Elle est en retard à son rendez-vous avec le Prince charmant, répond le jeune homme, aussi gaiement que possible.

Dernier autographe, dernière photo, puis, comme une vedette de cinéma saluant ses admirateurs, Blanche-Neige s'éloigne de la foule, vaguement rouspétante jusqu'à ce que...

— Winnie l'Ourson ! crie un petit garçon.

Tout le monde se retourne en même temps. Dix mètres plus loin, l'ours à la chemise rouge vient d'apparaître, aussitôt entouré de petits bras câlins. Chez Disney, on sait faire diversion ! La foule se précipite, tandis que nous restons en retrait... et que nous découvrons la vieille porte en bois vers laquelle se dirigent Blanche-Neige et le jeune homme. À l'écart de la voie principale, elle est située au coin de la Boutique aux trésors de la fée Clochette. On dirait une porte de toilettes, mais sans l'inscription « Hommes » ou « Femmes ». Une porte tout à fait ordinaire — conçue spécialement pour qu'on ne la remarque pas.

Le jeune homme jette un coup d'œil par-dessus son épaule. Nous détournons le regard. Rassuré, il ouvre la porte et s'engouffre à l'intérieur, à la suite de Blanche-Neige.

Je m'avance, suivi de Gillian et Charlie, pousse le battant et nous nous retrouvons tous les trois à l'intérieur. L'endroit est désert et mal éclairé par un néon.

— Regarde ça ! s'exclame Charlie.

Il montre une rampe métallique, sur la gauche, avec quatre marches. L'entrée du tunnel. Nous descendons à la file indienne. En bas, une autre porte. Derrière, un petit couloir également désert. Mais, à droite, des dizaines de gens en costume aux couleurs vives vont et viennent dans un couloir perpendiculaire qui est bien plus large. Des éclats de voix ricochent sur le béton.

J'opte pour le couloir principal... et manque m'y cogner contre une fille maigre déguisée en Pinocchio, mais sans la tête.

— Excusez-moi, lâché-je.

Retrouvant l'équilibre, je la contourne et rencontre une nouvelle Blanche-Neige — cheveux châtain coiffés en arrière, peruque noire à la main et mâchant un chewing-gum.

Je reprends ma route, Charlie et Gillian sur mes talons. Nous sommes happés par la foule bigarrée des salariés de Disney, où se croisent cow-boys avec bottes et chapeaux adéquats, habitants de Tomorrowland en combinaison argent futuriste, et simples employés de bureau en manches de chemise. J'ôte ma cravate, la fourre dans ma poche et, avec mon bouton de col ouvert, deviens un salarié de Disney allant se changer. Le problème, c'est que j'ignore où aller.

Plus nous avançons, plus le couloir semble décrire une courbe

et plus j'ai l'impression de tourner en rond. À l'évidence, il faut changer de stratégie.

Une femme mûre, vêtue en puritaine du XVII^e siècle, sort d'une pièce portant l'écriteau « Personnel ». Je fais signe à Charlie d'aller lui demander le chemin du DACS. Mon frère secoue la tête : avec les employés âgés, il y a plus de risques de se voir demander son badge. J'aperçois alors une carte derrière elle. « Le Royaume magique. Plan des locaux de service. »

En fait, les tunnels partent du château de Cendrillon comme les rayons d'une roue, et desservent les principales attractions.

— Regardez ce qu'il y a au bout du couloir, lâche Charlie en montrant un endroit sur le plan.

DACS. Droit devant !

ME frayant un chemin entre deux princes, Cruella d'enfer, un machiniste de locomotive et Porcinet, je précède Charlie mais je suis Gillian. Sur notre droite, une courte rampe recouverte de moquette mène à une porte vitrée sur laquelle est écrit en lettres noires : DACS Central. Gillian la gravit.

— Tu veux vraiment y aller seul ? me demande Charlie.

— Ça ira, insisté-je.

En haut de la rampe se trouvent non seulement un Interphone mais aussi un scanner d'empreintes digitales.

— Il y en a vraiment de plus en plus, remarque Gillian en appuyant sur quelques touches du scanner.

— Laisse ça ! s'écrie Charlie.

— Je n'ai pas d'ordres à recevoir de toi, rétorque-t-elle.

Charlie renonce à chercher la bagarre.

— Appuie simplement sur la sonnette, suggère-t-il.

— Je l'ai déjà fait !

Elle lève les yeux au ciel et sonne une nouvelle fois.

— Oui ? lance une voix de femme dans l'Interphone.

— Bonjour, je suis Steven Balizer... du bureau d'Arthur Stoughton, dis-je en recourant une fois encore au nom d'un ponte.

— Numéro de poste ?

— 2538, dis-je avec l'espoir de ne pas me tromper.

En guignant à travers la porte en verre dépoli, j'aperçois la silhouette de mon interlocutrice à son bureau. Je souris et lui adresse mon plus beau salut de mousquetaire.

Une pause, suivie d'un grésillement électrique. J'entre.

— Bonjour, comment allez-vous ? demande une voix féminine aux inflexions maternelles.

À la réception, face à la porte, se tient une femme de petite taille, avec des lunettes à monture de plastique bleu et une Petite Sirène brodée sur son chemisier.

— Que puis-je pour vous ? demande-t-elle.

— J'ai appelé il y a environ une heure... Je viens récupérer des sauvegardes pour Arthur Stoughton.

Elle feuillette des papiers sur sa table.

— Vous vous rappelez avec qui vous en avez parlé ?

À ma droite, j'aperçois une porte fermée, pas de lumière en dessous et une plaque au nom d'Ari Daniels. Je réponds :

— Ça commençait par un A... André... Ari...

— Ah, c'est bien Ari, ça ! Il est déjà parti.

— Dans ce cas, comment... ?

— Je vais vous montrer la procédure... J'ai seulement besoin de votre carte.

Je tapote ma poitrine, puis la poche arrière de mon pantalon.

— Oh non ! (Je sors mon portefeuille et cherche frénétiquement à l'intérieur.) Je l'ai laissée sur mon bureau ! Je vous jure que... Vous pouvez les appeler : poste 2538. C'est que... quand Stoughton perd son sang-froid, vous n'imaginez pas... Si on n'arrive pas à retrouver ces fichiers...

— Calmez-vous, mon garçon... et suivez-moi.

Elle m'entraîne vers les doubles portes vitrées qui mènent à la pièce voisine.

Derrière, c'est le rêve, pour un fou d'informatique ! Des armoires beiges remplies de gros matériel ultramoderne, des serveurs le long des murs... Sur une table au centre de la pièce, s'alignent des ordinateurs de bureau, des ordinateurs portables, des boîtiers d'alimentation, avec un amoncellement de cartes mères et de puces mémoire à côté. Deux techniciens sont penchés au-dessus d'un écran plat.

Contre un des murs se dresse un placard portant l'écriteau « Fournitures ». Au-dessus de la poignée, trois verrous, dont l'un à code. Exactement comme pour la Cage. Fournitures, à d'autres !

La réceptionniste déverrouille la porte et compose le code.

À l'intérieur du placard, quatre cents cassettes peut-être sont rangées sur des étagères en métal noir. J'ai d'abord l'impression qu'il s'agit de cassettes normales ; mais, en m'avancant, je leur trouve une ressemblance avec les cassettes audio digitales que Charlie rapportait autrefois de ses séances d'enregistrement.

— Qu'est-ce que vous cherchiez, au fait ? me demande la réceptionniste.

— Le... l'Intranet.

Son doigt court le long des étiquettes imprimées qu'on a collées sur le rebord des étagères. *Alien Encounter, Buzz Lightyear, Country Bear Jamboree...*

— Web 1, dit-elle en montrant une série de sept bandes.

Sur le dos de chacune d'elles est inscrit un jour de la semaine, de lundi à samedi.

— Quel jour vous faut-il ?

Si j'en avais la possibilité, je les prendrais toutes !

— Hier. Oui, hier.

Elle sort le boîtier sur lequel est inscrit « Mercredi », s'assure qu'il contient bien la cassette, puis détache un porte-bloc à pince fixé à l'étagère par un Velcro.

— Remplissez ça, déclare-t-elle en me tendant à la fois la cassette et la planchette. Inscrivez aussi votre numéro de poste.

Une sonnerie aiguë retentit. Celle de la porte d'entrée.

— Excusez-moi une seconde, me dit la réceptionniste avant de regagner la première pièce.

Je reste seul. Les six autres cassettes me tentent. Avec elles, nous aurions l'intégralité des preuves.

Je jette un nouveau coup d'œil aux techniciens : parfaitement indifférents à ma présence. Attrapant le boîtier « Mardi », j'en retire la cassette, que je fourre dans ma poche de pantalon, puis le remets sur l'étagère. Je fais de même avec les autres jours de la semaine. Ensuite, le boîtier « Mercredi » à la main, je...

— Steven ? me lance la réceptionniste depuis l'autre pièce.

— J'arrive !

Je me précipite, ralentis avant de franchir les portes vitrées.

— Vous voilà ! ajoute la réceptionniste. Vos amis sont là.

Je me fige sur place, les poings serrés.

— On... on voulait s'assurer que tout... se passait bien, bredouille Charlie.

— Oui, renchérit Gillian.

Gallo et DeSanctis surgissent derrière eux.

— Enfin, le voilà ! s'écrie Gallo d'une voix enjouée. (Il s'avance en boitant légèrement, un sourire carnassier aux lèvres.) On commençait à s'inquiéter.

Il me serre entre ses bras ; je sens son holster contre ma poitrine.

— Alors, j'imagine que vous avez trouvé ce que vous cherchiez, lance DeSanctis sur le même ton jovial.

— Mais bien sûr, réplique Gallo en montrant la cassette que

je tiens toujours à la main. Ce n'est pas pour rien qu'il est « meilleur employé » chez Disney. Pas vrai... Steven? (Il prononce ce prénom avec un nouveau sourire féroce, puis tend sa main ouverte.) Voyons un peu ce que tu as là...

Songeant au pistolet dans ma poche arrière, je me tourne vers Charlie. DeSanctis se rapproche de mon frère. Je ne vois pas les mains de l'agent, mais Charlie pousse le ventre en avant, comme si on lui avait enfoncé un objet au creux des reins...

— Excusez-moi de vous déranger, intervient la réceptionniste, agacée, mais à quel département appartenez-vous?

— Ne vous inquiétez pas, nous sommes tous des amis, ici, répond Gallo sans me quitter des yeux. Et maintenant, jetons un coup d'œil à cette bande.

Je ne la lâche pas, mais Gallo me l'arrache des mains sans que je résiste : Charlie a une arme pointée dans le dos.

— Oh, pourquoi n'avoir emporté que « Mercredi » ? remarque Gallo en lisant le nom sur la tranche. Tu devais aussi prendre les autres jours... (Il se tourne vers la réceptionniste.) Pourriez-vous nous donner le reste des bandes?

La Petite Sirène semble saisie de panique.

— Excusez-moi, monsieur, mais je ne peux rien faire avant d'avoir vu votre carte.

— Je l'ai laissée dans mon autre veste, assure Gallo. Utilisez donc celle de notre ami Steven.

— J'ai bien peur que ce soit impossible. Et comme l'accès à ces bureaux est réservé, je vous prierai de bien vouloir vous en aller, dit-elle en tendant la main vers le téléphone.

Gallo tire de sa poche sa plaque des services secrets.

— La voilà, ma carte ! Et maintenant, reposez ce téléphone et trouvez-nous ces bandes.

La femme regarde alternativement Gallo et sa plaque.

— Excusez-moi, mais il va falloir que vous vous adressiez à un responsable...

— Je crois que vous ne m'avez pas compris. (Il tire son pistolet de sa veste et le lui fourre sous le nez.) Je répète : reposez ce téléphone et trouvez-nous les bandes.

La réceptionniste laisse tomber le combiné. Elle lève ses mains tremblantes.

— Elles... elles sont... dans l'autre pièce, bredouille-t-elle.

— Montrez-nous ! (Il fait un geste à DeSanctis.) Va avec elle.

DeSanctis écarte Charlie et Gillian et, son arme également à la main, il pousse la réceptionniste vers les portes vitrées.

— Par ici ! ordonne Gallo en me saisissant par le devant de la chemise et en me propulsant vers Gillian et Charlie.

Je croise le regard de mon frère.

« Les bandes ne sont pas là-bas, hein ? » semble-t-il me demander.

J'effleure ma poche avec ma main. Gillian le remarque et sourit comme nous.

Gallo braque tour à tour son arme sur mon frère et sur moi — mais jamais sur Gillian, qui garde les yeux obstinément baissés sur le sol. Je lui chuchote :

— Ça va ?

— Qu'est-ce que vous avez dit ? intervient Gallo.

— Je lui ai demandé si ça allait.

Gallo éclate de rire.

— Vous n'avez toujours pas compris, hein ?

— ... ce qui nous amène au DACS Central, le cerveau de ce grand corps, annonce à cet instant une voix enjouée, tandis que la porte d'entrée s'ouvre derrière nous.

Un homme aux cheveux blond cendré, vêtu d'une chemise portant l'inscription « les Couloisses de la magie », introduit dans la salle une vingtaine de visiteurs.

Gallo cache aussitôt son arme derrière son dos. Une grosse femme portant un short rose et coiffée d'une visière de même couleur passe devant Gillian, Charlie et moi, entraînant sans s'en rendre compte le reste du groupe entre Gallo et nous.

J'adresse un signe de tête à Charlie : il faut filer. Et il s'élance en direction de la porte.

— Ne bougez pas ! hurle Gallo en sortant son arme.

— Il est armé ! glapit une femme.

D'autres cris fusent et la masse des visiteurs nous emboîte le pas. Gillian s'accroche à ma chemise. La pièce se vide dans le couloir, où la voûte en béton accentue les hurlements.

— Fonce ! dis-je à Charlie en le poussant dans le dos.

— On prend l'escalier ! suggère Gillian, tandis que les portes défilent des deux côtés du couloir.

Au lieu de quoi, Charlie continue à courir. Je ne comprends où il veut aller que lorsque le tunnel commence à tourner vers la gauche. Derrière nous, les cris de la foule ont été rapidement remplacés par le martèlement des pas de nos poursuivants. Je me retourne, mais la courbure du couloir m'empêche de les voir — ouf ! eux non plus ne nous voient donc pas.

— Là ! lance Charlie en se ruant dans un petit couloir.

Au fond, il ouvre brutalement une porte métallique. Derrière, un escalier jaune. Nous escaladons les marches.

Sur le palier, nous nous heurtons à une porte métallique fermée. J'entrebâille la porte, et avance la tête. Liberty Square, reconstitution d'une ville du Far West à l'époque de l'Indépendance, s'étend devant nous.

— Fondons-nous dans la foule, propose Charlie en montrant les rues grouillantes de touristes se dirigeant vers Frontierland.

Nous nous mêlons à la cohue, face au *Horseshoe Saloon*.

Gillian baisse la tête et adapte son allure à celle de la foule, Charlie, au contraire, hâte le pas, écartant les gens devant lui.

— Hé, Charlie... attends! crié-je.

Il ne se retourne même pas. Je me lance à sa poursuite et, pour ne pas le perdre de vue, me repère à ses cheveux blonds. Devant le *Country Bear Jamboree*, il se retourne brièvement pour s'assurer que je le suis. Cependant, plus j'essaie de me rapprocher et plus je m'éloigne de Gillian.

Finalement, Gillian se décide à hâter le pas. « Viens! » lui indiqué-je d'un geste de la main. Mais comme je cherche de nouveau Charlie, je ne le vois plus nulle part.

— Charlie! hurlé-je en scrutant la foule.

À une quinzaine de mètres de moi, une tignasse blonde familière jaillit de derrière une boutique.

— Charlie! Charlie!

Il me fait signe de me baisser.

À mon tour, j'aperçois au coin du *Pecos Bill Cafe* deux complets sombres au milieu des tee-shirts Mickey.

Eux aussi m'ont vu. Le regard mauvais, Gallo écarte un jeune couple, pour se précipiter vers nous, DeSanctis sur les talons.

— Tu avais vraiment besoin de crier? me lance Charlie lorsque Gillian et moi arrivons en courant à hauteur de l'échoppe.

— Dis donc, c'est quand même pas moi qui...

Je m'interromps et me retourne. Gallo et DeSanctis s'approchent, malgré la cohue. Devant nous, une courte allée fermée par une porte battante à hauteur de hanche.

— Pas par là! lance Gillian en tentant de nous entraîner.

Charlie secoue la tête. Il pousse la porte et s'engage dans ce qui ressemble à une allée goudronnée qui monte... et débouche sur la palissade verte en bois entourant tout le parc. Celle-là, impossible de l'escalader!

— Charlie... arrête! C'est un cul-de-sac! crié-je.

Mais en atteignant à mon tour l'endroit où l'allée commence

à descendre vers la palissade, je comprends ce qui a attiré son attention, un petit écriteau : « Réservé au personnel. »

Ce que nous avons pris, en franchissant la porte, pour une palissade unique est en fait constitué de deux parois alignées, mais séparées par une ouverture. Charlie y disparaît.

Je m'engouffre à mon tour dans l'ouverture, toujours suivi par Gillian, et me retrouve sur une longue allée pavée. Le parc s'estompe derrière nous, ses couleurs laissent place au gris du ciment, sa musique, à un silence faisant ressortir le bruit de nos pas. Nous arrivons bientôt devant un vaste entrepôt, avec un panneau qui annonce : « Décorations du Royaume magique. »

Avant d'entrer, Charlie se retourne pour voir si Gallo a déjà franchi le portail. Je remarque alors la douleur sur son visage ; il est épuisé, et a le teint aussi gris que le ciment alentour. Même avec ses médicaments, il n'aurait pu continuer longtemps à une telle allure. Gillian et moi ne tardons pas à le rejoindre.

« Plus que quelques pas, frangin, on y est... » l'encouragé-je du regard. Devant l'entrepôt, des chars de parade sont rangés sur trois lignes, protégés par un auvent métallique rouillé. Une forte odeur de peinture s'en dégage, et les dizaines de pots vides montrent assez qu'ils ont été mis là à sécher. Il n'y a personne dans les parages.

Nous nous glissons dans l'entrepôt, qui évoque un hangar à avions... aux avions près. Sur cinq rangs occupant tout le côté droit de l'entrepôt s'alignent d'autres chars de parade, recouverts de guirlandes de Noël.

Sans perdre de temps, nous cherchons un endroit où nous dissimuler, mais...

Au loin, un bruit de pas précipités.

J'échange un regard avec Charlie. Il fonce vers la gauche, mais Gillian m'entraîne à droite. Je veux lui résister, mais Gallo est trop près. Nous nous cachons donc ensemble derrière un énorme carrosse de Cendrillon ; Charlie, lui, se glisse dans un placard contre le mur et referme la porte derrière lui.

Entre les roues du carrosse, j'aperçois les ombres de Gallo et de DeSanctis qui s'allongent sur le seuil. Gallo sort son pistolet. Les deux hommes pénètrent dans le bâtiment et entreprennent une fouille méthodique. Gallo ouvre le couvercle d'un coffre, DeSanctis la porte latérale d'une théière sur roues. Ils s'enfoncent un peu plus dans l'entrepôt, ne négligeant aucun détail. Ils vont finir par découvrir...

Gallo montre le placard.

Je tire de ma poche le pistolet que nous lui avons dérobé à la gare. Je me faufile dans leur direction.

DeSanctis tire sur la poignée du placard sans parvenir à l'ouvrir. De l'autre côté, Charlie doit retenir la porte.

— Ils sont là-dedans, affirme DeSanctis.

Il réessaie. En vain.

— Bon, ça suffit, dit Gallo en l'écartant. Il tire deux balles sur la poignée.

DeSanctis ouvre le placard.

— Qu'est-ce que c'est que ce truc ? s'écrie Gallo, déconcerté.

Comme DeSanctis se décale, je distingue l'intérieur du placard : au fond, une porte, présentement ouverte, donne sur l'autre moitié du bâtiment. Ce placard est en fait un sas.

Je me tourne pour partager mon soulagement avec Gillian. Mais, ce faisant, je marche sur une guirlande de Noël qui traîne sur le sol. Un craquement. Je me fige.

— Tu as entendu ? lance Gallo à DeSanctis.

Je me baisse et cherche Gillian du regard. Elle n'est plus là.

— Tu viens ? demande DeSanctis, prêt à s'élancer dans le sas.

— Je te rejoins, répond Gallo en retournant sur ses pas. Juste une petite vérification, avant...

Il décida d'attendre que la petite fille eût cessé de pleurer : inutile d'attirer l'attention. Tant que la fillette hurlerait, et que sa maman, occupée à la consoler, bloquerait l'entrée de la porte battante par où avaient disparu Gallo et DeSanctis, il ne bougerait pas. Quel besoin avait-il de se hâter ? Oliver et Charlie, Gallo et DeSanctis... Il les avait trouvés un peu plus tôt, il les retrouverait. La fois précédente, il n'avait eu qu'à attendre au coin du DACS. Il savait qu'ils s'enfuiraient en courant — exactement comme l'avait dit Gillian.

Ce prénom le fit sourire. Où diable avait-elle été le chercher ? Bah, quelle importance ? Du moment qu'ils récupéraient leur argent, elle pouvait bien s'appeler comme elle voulait.

Il observa la foule avec attention, guettant le moindre coup d'œil en biais. Il n'aimait pas cette situation : être tout seul à Disney World. Passe encore s'il avait été plus jeune ; mais, à son âge, et sans enfants, il n'y avait pas de meilleure façon de se faire remarquer... alors que ce n'était pas vraiment le moment ! Se décidant à quitter le coin de la terrasse, il fourra une main dans une poche et traversa calmement la rue, comme un homme qui

s'en va rejoindre sa famille. Devant la porte battante, la fillette avait cessé de pleurer. Et la foule cessé de l'observer.

— Excusez-moi, on vous gêne ? demanda la mère qui, toujours accroupie, essuyait le nez de son enfant.

— Pas du tout, répondit-il d'un ton enjoué.

Puis, les contournant, il franchit la porte sans se retourner.

12

JE m'accroupis derrière le carrosse de Cendrillon, tandis que la porte du placard se referme en claquant.

— Alors, qui est avec moi ? lance Gallo. Charlie... ou Oliver ?

De l'autre côté de la salle, un bruit de pas rapides : Gillian.

— Donc vous êtes deux, constate Gallo. J'ai cette chance-là ? (Aucun de nous ne répond.) D'accord, je joue le jeu, reprend-il en avançant d'un pas dans ma direction. Si vous êtes deux et qu'il y en a un dans l'autre salle, eh bien... Je sais qu'il ne peut y avoir ici à la fois Oliver et Charlie : jamais elle ne l'accepterait. En plus, j'ai vu comment vous vous êtes séparés, chez Duckworth... Alors, Oliver, ça marche bien, Gillian et vous ?

Silence. Gallo avance encore d'un pas dans ma direction.

— Voilà le problème, quand on est trois, remarque-t-il. C'est toujours du deux contre un. N'est-ce pas... Gillian ?

Je recule comme un crabe le long de l'allée puis m'accroupis derrière un bateau de pirate. Gallo bondit dans l'allée où je me trouvais l'instant d'avant... pour ne trouver qu'un espace vide entre les deux rangées de carrosses.

— Allez, Oliver, le moment est venu de prendre une décision difficile... Si vous êtes malin, posez-vous cette question : y a-t-il lieu de faire confiance à Gillian ?

— Ne l'écoute pas, Oliver ! (La voix de Gillian résonne dans tout le hangar.) Il cherche seulement à t'embrouiller.

Je tente de repérer d'où vient le son, mais l'acoustique est telle ici que j'y renonce.

— Faites fonctionner votre cervelle, poursuit Gallo. Quand vous étiez dans le tunnel, sous Disney World, à votre avis, comment avons-nous réussi à vous retrouver ?

Ses pas sont proches, mais ils ne vont pas dans ma direction. Sans un bruit, je me recroqueville sous le bateau.

— Pourquoi n'êtes-vous arrivés à joindre aucun membre de

la famille de Duckworth, quand vous étiez à la banque ? reprend Gallo. Simplement parce qu'il n'avait plus personne, Oliver. Il n'a jamais été marié et n'a jamais eu d'enfant. Ni la moindre famille. Sinon nous n'aurions pas utilisé un compte à son nom.

— Il ment ! crie Gillian.

— Oh, elle est furieuse, on dirait ! Mais je ne peux pas lui en vouloir. J'ai vu ce qu'elle a fait chez Duckworth : les photos, la petite touche personnelle avec les draps de lit... On ne peut que les féliciter, en si peu de temps !

« Les » féliciter ?

— Pour ma part, je trouve que le truc des tableaux était vraiment fort. Je parie que c'était pour s'attirer les bonnes grâces de Charlie. J'ai raison, Gillian ?

Pour la première fois, Gillian ne répond pas. J'essaie de me persuader que c'est pour ne pas trahir sa cachette, mais je commence à douter : les mensonges ne durent guère — surtout ceux qu'on se fait à soi-même.

DESANCTIS parvint dans une salle ressemblant en plus petit à la précédente, avec des rangées de portemanteaux roulants pour les costumes. Devant lui, une robe rouge et blanche portait l'inscription « Minnie ». Une rangée plus loin, sur un cintre étiqueté « Donald », pendait le costume bleu surmontant le croupon rebondi du personnage. Partout, les têtes de Minnie, Donald, Pluto et des Sept Nains le contemplaient de leur regard vide.

DeSanctis jeta un coup d'œil rapide aux allées. Les costumes traînaient jusqu'au sol, gênant la vue. S'il voulait attraper Charlie, il lui faudrait d'abord le débusquer. Se faufilant entre deux papillons ornés de sequins, DeSanctis commença à parcourir la première rangée de portemanteaux. Les yeux rivés au sol, il cherchait les chaussures de Charlie. De temps à autre, il enfonçait brutalement son arme dans un costume trop rembourré, mais rien ne le ralentit... jusqu'au moment où, au bout d'une allée, il se retrouva face au smoking noir, avec deux gants blancs à quatre doigts fixés à la manche, et au short rouge. Il leva les yeux pour regarder la tête de la plus célèbre souris du monde, posée sur une étagère, et instinctivement, il tapota le visage de Mickey.

— T'as pas pu t'en empêcher, hein ? lança quelqu'un derrière lui.

DeSanctis fit volte-face, mais trop tard. Charlie abattit sur le crâne de DeSanctis le manche d'un balai. Il y eut un bruit sourd.

LE tourniquet émit un craquement mécanique lorsque Joey fit irruption dans le Royaume magique.

— À quoi ça ressemble ? demanda Noreen dans l'oreillette.

— À une botte de foin, répondit Joey en passant à toutes jambes sous le pont qui abritait la gare de chemin de fer.

Elle se retrouva dans Main Street.

— J'ai leur plan en ligne sous les yeux. Ça devrait être exactement à votre gau...

— J'y suis ! s'écria Joey en partant vers la gauche.

Juste devant, à côté de la caserne de pompiers rouge vif, se trouvait l'entrée principale de City Hall. Joey ôta son oreillette et prit son air le plus catastrophé.

— Oh non ! commença-t-elle doucement. C'est pas vrai... Au secours ! hurla-t-elle ensuite à pleins poumons. À l'aide !

Quelques secondes plus tard, un bruit de pas précipités résonna à l'intérieur de City Hall.

— Que se passe-t-il, madame ? s'enquit un gardien de haute taille, les cheveux ras, avec une plaque argentée sur la poitrine et une chemise bleue.

— Ça va ? demanda le second, un Noir.

— Mon portefeuille ! s'écria Joey. J'ai ouvert mon sac et... mon portefeuille a disparu ! J'avais tout mon argent dedans, et mon billet pour trois jours !

— Ne vous inquiétez pas, ça ira, affirma le plus grand en lui posant la main sur le poignet. Tout va bien, mesdames et messieurs. Cette dame a simplement égaré son portefeuille.

La foule se dispersa et les deux hommes conduisirent Joey vers un banc voisin.

— Il aurait pu tomber dans une attraction ? suggéra le Noir.

— Vous êtes sûre qu'il n'est pas là ? fit le plus grand en montrant le portefeuille qui dépassait du sac ouvert.

Joey baissa les yeux.

— Oh non ! s'exclama-t-elle. Vraiment... je suis gênée ! J'aurais juré qu'il n'y était pas quand j'ai...

— Ne vous inquiétez pas, répliqua le grand. Ça m'arrive sans arrêt avec mes clés.

Joey se leva, remercia les deux gardiens et s'excusa.

— Désolée... La prochaine fois, je regarderai mieux...

Lorsqu'elle se fut assurée que les gardiens s'étaient bien éloignés, elle remit son oreillette.

— Alors ? s'informa Noreen.

— Je l'ai déjà dit... (Joey plongeait la main dans la poche de

sa veste, et en tira une radio de police noire sur laquelle était inscrit le mot « Sécurité ».) Quand on est en vacances, il faut toujours faire attention aux pickpockets.

Elle augmenta le volume de l'appareil et l'approcha de son oreille. Il n'y avait plus qu'à écouter.

— ALLONS, Oliver, vous avez dû le sentir que l'histoire de Gillian ne tenait pas debout... Vous ne vous êtes jamais demandé d'où lui venait son accent de New York ? Vous ne la connaissez que depuis deux jours... comment se fait-il que vous soyez aussi bouleversé... (Gallo laisse échapper un gros rire.) Oh, Oliver... vous pensiez vraiment que vous lui plaisiez ? Comment a-t-elle réussi à vous faire mordre à l'hameçon ? Grâce à ses belles explications, ou à quelque chose de plus physique ?

D'après le bruit de ses pas, il n'est plus qu'à une allée de moi. Je devrais m'enfuir, mais je ne bouge pas.

— Et concernant son âge ? ajoute Gallo. Qu'a-t-elle bien pu vous dire ? Attendez, laissez-moi deviner... Vingt-six ? Vingt-sept ans ? Elle a trente-quatre ans, Oliver.

Je ne sais pas exactement où est Gallo, mais je m'en fiche.

— Quant à son nom... Gillian, Gillian Duckworth... Pas mal trouvé, compte tenu des délais. Évidemment, même si elle avait utilisé Sherry, personne n'aurait vu la différence.

« Sherry » ?

À l'entrée de l'allée, deux chaussures noires à bon marché s'immobilisent. Gallo me regarde. Son arme est braquée sur moi, la mienne pend au bout de mon bras.

— Franchement, je ne pensais pas qu'ils y arriveraient, ajoute Gallo. Mais, comme vous ne l'aviez jamais vue auparavant, vous ne pouviez pas vous douter que c'était sa femme.

— La femme de qui ? dis-je, rompant enfin mon silence.

Gallo grimace.

— Allez, Oliver, faites fonctionner votre cervelle, pour une fois... À votre avis, comment le programme de Duckworth a-t-il pu franchir la Sécu...

Une détonation retentit derrière Gallo. Sa poitrine explose, projetant des gouttes de sang dans l'allée.

Gallo s'affaisse en avant. Il touche le sol avec un bruit sourd, mais mon regard passe au-dessus de lui : Gillian me fixe droit dans les yeux... son pistolet toujours braqué dans ma direction.

Puis elle baisse son arme et me montre la porte qui mène vers l'extérieur.

— Viens, Oliver, il faut partir d'ici...

— Ne bouge pas ! dis-je d'une voix forte, en m'avancant vers elle. Tu n'as pas entendu Gallo ? Ça suffit avec les conneries !

— Mais... bégaye-t-elle. Tu ne crois quand même pas... Ne me dis pas que tu l'as cru. Il mentait, Oliver !

— Qui es-tu ? dis-je d'un ton sec en la rejoignant.

— Tu ne vois pas ce qu'il essayait de faire ! Il voulait nous dresser l'un contre l'autre pour nous tuer plus facilement.

— Tu ne t'appelles pas Gillian, tu n'es pas la fille de Duckworth, et tu te fous éperdument de moi. Alors, qui es-tu ?

Elle veut poser la main sur mon bras, mais avec mon pistolet je la repousse. Elle ne s'approchera pas davantage.

Brusquement, son expression se modifie. Le doux sourire, le regard innocent disparaissent. Une ride creuse son front. Elle secoue la tête comme si je venais de commettre une grosse erreur, puis elle braque son arme sur ma poitrine et lâche froidement :

— Donne-moi les bandes.

À mon tour, je pointe mon arme sur son cœur.

— Écoute, reprend-elle, je sais que tu es blessé dans ton amour-propre, mais, si ça peut te consoler, je ne jouais pas entièrement la comédie.

Elle essaie de m'attendrir, mais l'image que j'avais d'elle s'est évaporée. Plus de hippie aux pieds nus, de fille libre qui n'a pas froid aux yeux... Comme toujours, je n'avais vu que ce que je voulais bien voir...

— J'ai passé de bons moments avec toi, déclare-t-elle en s'efforçant de paraître sincère.

— Ah oui ? Qu'est-ce qui était le plus agréable ? Me mentir ou abuser de ma confiance ?

— Défole-toi tant que tu voudras, Oliver. Je pensais vraiment ce que je viens de dire. Tu as encore une chance de t'en sortir. Mais pas avec les bandes... ni avec notre argent. Maintenant redescends sur terre et lâche ton arme. Nous savons tous les deux qui est la tête brûlée dans ta famille, et ce n'est pas parce que tu aimerais jouer ce rôle que tu en es capable.

Elle cherche à me faire sortir de mes gonds. Malheureusement pour elle, son petit discours me rend plus sensible encore à la situation de Charlie. Il est à côté, traqué par DeSanctis... et elle seule m'empêche de lui porter secours. J'arme mon pistolet.

— Écarte-toi.

— Pourquoi ne pas me remettre d'abord les bandes ?

— Mon frère est là-bas, Gillian. Je ne te le répéterai plus...

Je vise sa poitrine, et j'ai le doigt sur la détente.

— Cesse de jouer les durs, Oliver. Tu crois vraiment les avoir assez bien accrochées pour me descendre ?

Le problème est pourtant simple : Charlie est mon frère.

— On dirait bien que tu ne me connais pas... lâché-je.

Je baisse mon arme, vise le genou de Gillian et appuie sur la détente.

La détonation est assourdissante, mais, au lieu de s'effondrer en hurlant, Gillian reste debout, l'air de me narguer. Décontenancé, je regarde le pistolet pointé à quelques centimètres de son genou, et tire de nouveau. Sans plus d'effet.

— Les balles à blanc, tu connais ? se moque-t-elle.

Des balles à blanc ? Tout cela est absurde. Pendant tout ce temps... et ce pistolet n'est même pas à nous : on l'a pris à Gallo, à New York, après qu'il a tiré sur...

Une ombre se glisse par la porte de l'entrepôt. Je me retourne.

— Qu'y a-t-il ? lance Shep avec un sourire carnassier. On dirait que vous avez aperçu un fantôme !

— TOUT va bien au *Pecos Bill*, déclara une voix dans la radio de Joey, alors que celle-ci se frayait un chemin parmi la foule de Frontierland.

— Même chose au *Country Bear*, répliqua une autre voix.

Dissimulée au milieu des visiteurs, Joey vit deux hommes aux cheveux ras, vêtus d'une chemise bleue identique, surgir sur la terrasse du *Pecos Bill Cafe*. Deux autres sortirent du *Country Bear Jamboree*. Ils marchaient de la même façon, d'un pas décidé mais pas trop rapide, pour ne pas inquiéter les touristes.

Du coin de l'œil, elle aperçut également un homme et une femme qui avançaient au milieu de la foule. Ils ne portaient pas de chemise bleue, mais Joey devina à leur allure qu'eux aussi faisaient partie de la Sécurité. Quelques secondes plus tard, les trois groupes empruntèrent des directions différentes, inspectant restaurants, boutiques et attractions.

— On prend les Pirates, annonça une voix de femme dans la radio, tandis qu'avec son collègue ils se dirigeaient vers l'attraction « Pirates des Caraïbes ».

Joey ne les suivit pas. Charlie et Oliver étaient malins ; se perdre dans la foule est une chose, foncer tête baissée dans un cul-de-sac comme un restaurant ou une attraction en est une autre. Elle examina soigneusement les environs : boutiques de

souvenirs, échoppes pour les achats compulsifs... Le seul îlot de calme dans cette tourmente se situait un peu plus loin, autour d'une porte battante qui barrait la rue. Les vigiles de Disney étaient chargés de protéger les visiteurs, mais si Charlie et Oliver poursuivaient leur cavale, ils ne pouvaient demeurer à découvert. Il leur fallait un endroit calme et retiré. Au-delà de la porte, elle remarqua un écriteau : « Réservé au personnel. »

— Calme et retiré, murmura-t-elle pour elle-même en se dirigeant vers la porte.

— QUE... que... comment... ? dis-je, sidéré.

Shep s'avance vers nous, en braquant une arme sur moi, mais l'air surtout préoccupé par Gallo. Il lance un regard dur à Gilian, qui hausse les épaules comme si elle n'avait pas eu le choix.

Toujours choqué, je n'arrive pas à détacher mon regard de lui, retrouvant ses énormes avant-bras, son nez déformé... Si Gallo lui a tiré dessus avec des balles à blanc, et que Shep le savait... c'était donc avec lui que Gallo travaillait. Et grâce à lui qu'ils ont introduit le ver de Duckworth dans la banque !

— Vous étiez leur taupe !

— C'est parce que vous êtes aussi intelligent qu'on vous paie autant à la banque ?

Mon visage s'empourpre, et je bredouille :

— Alors, vous étiez mêlé à tout ça depuis le début ? Vous saviez qu'ils essaieraient de nous tuer ? Ou bien... était-ce prévu depuis le départ : vous nous faisiez entrer dans la combine pour avoir des boucs émissaires ?

— Sortons d'ici et nous pourrons...

— C'est pour cette raison que vous nous avez introduits dans cette histoire ? Pour qu'on paie les pots cassés ?

— Pourquoi ne pas...

— Répondez-moi !

Comprenant que je ne bougerai pas, il jette un regard vers l'entrée du hangar avant de déclarer :

— Que vouliez-vous que je vous dise, Oliver ? « Je suis très content que vous ayez découvert mon secret. Et maintenant, raflons vite ces 3 millions de dollars, parce que d'ici peu il y en aura 300 ? » Dès l'instant où vous avez découvert le pot aux roses, je n'ai plus eu le choix.

— Vous avez essayé de nous tuer !

— Puisqu'on en parle, vous aussi, vous m'avez trahi.

— Qu'est-ce que vous... ?

— J'ai vérifié auprès de cette banque d'Antigua que Charlie m'a montrée sur la Liste rouge : l'argent n'y était pas.

— C'est la seule chose qui nous a sauvé la vie. Si Charlie n'avait pas fait ça, nous ne serions pas ici, maintenant.

— Je ne vous reproche pas ce que vous avez fait, Oliver. En fait, je vous admire plutôt. On saisit sa chance quand on peut. Surtout quand il s'agit d'argent.

Il a parlé sans quitter des yeux Gillian.

— Alors, vous ne comptiez partager avec personne, hein ? dis-je. Ni avec nous, ni avec Gallo... Avec personne.

— Gallo s'était peut-être emparé de la meilleure idée du monde, mais sans une banque pour la mettre en application, elle ne servait à rien.

— Donc, on peut sans problème tuer tous ceux qui se trouvent sur le chemin.

— Comme je vous l'ai dit au début, il n'y a que deux sortes de crimes parfaits : celui où le crime n'a pas eu lieu, et celui où le criminel meurt. Comme c'est moi qui suis mort, autant en tirer le meilleur parti. Le seul problème a été que vous vous êtes échappés de la gare.

— Et c'est là que vous avez conçu votre plan génial ? Nous suivre en Floride et utiliser votre femme pour doubler Gallo ?

— Elle vous a bien blousé, hein ?

Je fixe Gillian. Elle soutient mon regard. Comme disait Lapidus, les affaires sont les affaires. Incroyable que je ne m'en sois pas rendu compte avant !

— Ça n'est pas la fin du monde, poursuit Shep. Vous avez encore la poule aux œufs d'or. Le moment est venu de prendre une décision à ce sujet.

Sa voix a la même inflexion que lorsqu'il a proposé de partager l'argent avec nous, à la banque. Il nous montrera comment dissimuler l'argent... mais ensuite, quand il aura obtenu ce qu'il veut, il nous coupera les jarrets.

— Ne dites pas non par avance, Oliver, vous n'avez même pas entendu ma proposition.

— Ah bon ? Laissez-moi deviner... Vous allez me brandir votre pistolet sous le nez, et me menacer de mort si je ne vous dis pas où se trouve l'argent...

— Écoute-le, dit Gillian, me coupant la parole. On peut tous obtenir ce qu'on veut.

— Je sais déjà ce que je veux... et ce n'est pas de vous que je l'obtiendrai.

— De qui, alors ? demande Shep. De la police ? De Lapidus ? Cette affaire vous dépasse, vous et Char... (Il s'interrompt et regarde autour de lui.) Où est votre frère ?

— Derrière cette porte, lâche Gillian.

— Va le chercher, ordonne Shep.

Glissant son arme dans la poche arrière de son pantalon, Gillian se dirige vers la porte. Dès qu'elle l'a ouverte, je crie :

— Elle ment, Charlie !

Shep me plaque la main sur la bouche et serre. J'essaye de me débattre, mais il est trop fort. Gillian sort et claque la porte derrière elle.

Shep me serre la mâchoire jusqu'à ce que j'aie cessé de me débattre.

— Écoutez-moi, Oliver. Si vous ne vous calmez pas, on ne s'en sortira pas. Avec 300 millions de dollars en jeu, il vaudrait mieux...

— Vous me prenez pour un imbécile, ou quoi ? dis-je en repoussant sa main. Vous croyez vraiment qu'on va vous aider ? C'est fini ça, Shep.

— Personne ne bouge ! lance soudain une voix de femme, derrière nous.

Nous nous retournons et découvrons sur le seuil du hangar une femme armée d'un pistolet. L'enquêtrice de la résidence... la rousse... Joey... Elle braque son arme sur moi et sur Shep.

Soulagé, je fais un pas vers elle.

— J'ai dit : on ne bouge pas !

Je lève les mains en l'air.

— Il était temps, lance Shep. Je me demandais quand vous arriveriez.

— Pardon ? réplique Joey.

Je m'attends à voir son visage s'éclairer : à partir du moment où Shep est vivant, elle est suffisamment intelligente pour deviner le reste. Pourtant elle semble décontenancée.

— Mais enfin, qui êtes-vous ? ajoute-t-elle.

— Moi ? répond Shep en souriant. (Il se gratte l'avant-bras et laisse échapper un petit rire.) Je suis enquêteur... exactement comme vous.

— Il ment ! dis-je. C'est Shep !

— Ne vous laissez pas abuser, mademoiselle Lemont.

— Comment connaissez-vous mon nom ?

— Je vous l'ai dit : je suis sur l'enquête depuis le début. Appelez Henry Lapidus... il vous expliquera tout.

Il glisse la main dans l'échancrure de sa veste.

— Pas touche ! lance Joey.

— Ce n'est pas une arme, mademoiselle Lemont. (De sa poche intérieure il tire un portefeuille en cuir noir.) Voici ma carte, ajoute-t-il en la lançant aux pieds de Joey.

Celle-ci la ramasse, mais sans quitter du regard Shep.

— Je vous le jure, Joey, il s'appelle Shep Graves... dis-je.

— Ne l'écoutez pas, mademoiselle Lemont...

Je l'interromps de nouveau :

— Il a simulé sa mort de façon à nous faire porter la responsabilité de ce qui s'est passé !

Joey jette un coup d'œil à la carte, puis referme le portefeuille.

— Et Lapidus peut confirmer votre histoire ? demande Joey, sceptique.

— Tout à fait.

Je ne sais pas si Shep bluffe ou s'il cache un autre atout dans sa manche. En tout cas, Joey est allée trop loin pour se contenter de demi-vérités.

— Noreen, tu m'entends ? lance-t-elle dans le micro accroché à son chemisier. Passe-moi Henry Lapidus.

GILLIAN s'engagea dans le couloir du placard de service. Du haut des étagères surmontant les rangées de costumes, Minnie, Donald, Pluto et des dizaines d'autres têtes la fixaient. Évitant leur regard, elle s'avança avec précaution dans la salle.

Devant elle, au bout de la première rangée de costumes, DeSanctis était allongé sur le sol, les bras liés derrière le dos par ce qui ressemblait à une corde à sauter. Était-il... ? Non, constata-t-elle en voyant sa poitrine se soulever. Seulement assommé.

Elle entendit, venant d'un peu plus loin, une respiration. Quelqu'un hors d'haleine. Elle recula vers le fond de l'allée.

— Charlie ! lança-t-elle à haute voix. C'est moi... Gillian ! Charlie, tu as entendu les coups de feu... Oliver a été blessé ! Oliver a touché Gallo, et Gallo lui a tiré une balle dans la cuisse. Si on ne trouve pas un médecin...

— J'espère que ce ne sont pas des conneries ! l'interrompt une voix derrière elle.

Elle se retourna. Charlie surgit de l'allée qu'elle venait d'explorer. Il tenait le balai dans une main et, bien qu'il s'efforçât de garder bonne contenance, il avait beaucoup de mal à respirer.

— Ça va ? demanda-t-elle.

Il l'observa avec attention. Elle n'avait rien dans les mains.

— Montre-moi où est Ollie, répondit-il sèchement.

Tournant le dos à Gillian, il s'apprêta à gagner la porte lorsqu'un déclic derrière lui le fit s'immobiliser.

— Désolée, déclara Gillian. Voilà ce qui arrive quand on fait confiance à des inconnus.

Charlie n'avait pas l'intention d'abandonner sans combattre. Ses doigts se serrèrent sur le balai. Il pivota sur lui-même aussi vite qu'il le put.

JOEY a le doigt sur la détente et les yeux braqués sur Shep et sur moi, mais de toute évidence elle a l'esprit occupé par ce qu'elle entend dans son oreillette. J'ai les bras levés, mais je peux quand même voir ma montre : il est déjà plus de sept heures. Lapidus se trouve dans sa voiture, en route vers le Connecticut. Impossible qu'elle puisse le...

— Allô, monsieur Lapidus ? s'écrie-t-elle dans le micro. Ici Joey... Oui, c'est ça, la détective pri... Non, nous n'avons pas encore retrouvé l'argent... Oui, je comprends, mais j'aurais un renseignement rapide à vous demander. Connaissez-vous un nommé... (Elle regarde la carte de Shep.) Kenneth Kerr ?

Pendant un long moment, Joey écoute en silence. Son regard sur Shep se fait insistant. Shep ne manifeste aucun signe de nervosité. Il pense qu'elle bluffe.

— Non... je comprends, lâche pour finir Joey. Bien sûr, monsieur. Non, je voulais seulement m'en assurer.

Elle détache le téléphone mobile de sa ceinture et ôte son oreillette. Son pistolet dans la main droite, le téléphone dans la gauche, elle tend l'appareil à Shep.

— Lapidus veut vous parler...

Shep s'avance, étudiant la réaction de Joey. Celle-ci sourit, guettant sa réaction à lui. Mais Shep est trop malin pour se trahir.

— Tenez, dit-elle en lui tendant le téléphone.

— Merci, répond Shep.

Nulle peur dans sa voix. Shep a réussi l'épreuve... Je le lis sur le visage de Joey. Mais, au moment de saisir l'appareil, Shep attrape la main de Joey et, toujours de la même main, lui assène un coup de poing en plein visage. Le geste est si rapide que j'ai à peine le temps de voir ce qui s'est passé. L'appareil tombe à terre et Joey titube. Elle essaie de lever son arme. Shep lui écrase à nouveau son poing dans la figure. Joey s'effondre, et sa tête heurte le ciment. Shep tire son pistolet pour finir le travail.

— Laissez-la !

Je me rue sur lui, par-derrière, et le saisis à bras-le-corps. Il se retourne, me saisit par le cou et me plante son poing dans l'œil gauche.

— Dis-moi où il est, Oliver ! gronde-t-il en me frappant encore et encore. Je veux mon fric !

Au loin, j'entends un coup de feu, puis mon frère qui crie.

Le coup de feu partit avant que Charlie ait pu frapper. Le sang jaillit de son omoplate, tandis que le balai cognait la main de Gillian, projetant son pistolet sous un portemanteau métallique. Charlie poussa un hurlement. Comme une morsure de serpent, la douleur descendait jusqu'à son coude.

Gillian voulut récupérer son arme, mais Charlie n'entendait pas la laisser faire : il abattit sur elle le manche à balai. Sautant en arrière, Gillian tomba dans les costumes, et trébucha sur l'entretoise à la base du portemanteau. Bien que pris de vertige, Charlie voulut lever de nouveau le balai, mais n'en eut pas la force. Il manquait d'air. Son épaule était comme morte. Gillian poussa du pied le portemanteau, qui tomba par terre, entraînant dans sa chute les costumes ainsi que des dizaines de têtes — de Mickey à Pluto en passant par Dingo.

Avant que Charlie ait pu réagir, Gillian était déjà debout et sautait par-dessus les costumes. Elle exécuta sur Charlie un plaquage de rugby et le projeta sur le sol. Il atterrit sur le dos et Gillian lui tomba dessus.

Par terre, au-delà des têtes de personnages éparpillées, Charlie aperçut le pistolet. Trop loin. Mais un autre objet se trouvait plus près. De son bras valide, il saisit la lanière de cuir attachée à l'intérieur d'une tête de Pluto et frappa Gillian avec. Celle-ci, touchée de plein fouet, perdit l'équilibre.

Tous deux bondirent sur leurs pieds. La lanière de cuir bien en main, Charlie fit face à Gillian. Folle de rage, elle se précipita de nouveau sur lui.

Faisant tourner comme une masse d'armes la tête de huit kilos, il l'abattit sur l'oreille de Gillian. La résine craqua sous l'impact, fendant en zigzag les yeux de Pluto, et Gillian s'écroula aux pieds de Charlie. Cette fois-ci, elle ne se releva pas. Mais, tandis qu'il reprenait haleine, Charlie ressentit dans la poitrine une sorte d'oppression qu'il connaissait bien. Il tituba, le cœur transpercé d'une douleur fulgurante. Son cœur battait la chamade ; il avait l'impression d'un grouillement de vers dans sa

poitrine. « Non... pas maintenant ! » pensa-t-il. Les vers proliféraient autour de sa trachée-artère. Un sifflement bruyant s'échappait de sa gorge ; son cœur battait de plus en plus vite, comme un roulement de tambour.

Titubant, il pénétra dans le placard de service, et ouvrit d'une main tremblante la porte donnant sur la grande salle du hangar. Il avait la nuque trempée de sueur, et ne parvenait plus à respirer. Un poing d'acier emprisonna son cœur, et le serra à le faire éclater. Il tomba à genoux.

— Ollie, bredouilla-t-il dans un dernier râle.

Puis son visage heurta le sol en ciment.

SHEP me saisit par le col de ma chemise.

— Pour la dernière fois, articule-t-il en me soufflant son haleine chaude au visage, où est mon fric ?

Des sirènes de pompiers retentissent dans ma tête. Je peux à peine la tourner.

— Crève, salaud ! lâché-je. T'auras pas un sou.

Fou de rage, Shep me projette contre la vitre d'un chariot à pop-corn. Je mets les mains en avant pour me protéger, mais le verre explose, j'ai les mains tailladées par les éclats. Allongé sur le ventre à l'intérieur de la charrette, j'aperçois soudain un morceau de verre triangulaire, juste à côté de ma poitrine.

Shep me tire en arrière par les jambes. Des éclats m'écorchent le ventre, mais, ignorant la douleur, je saisis vivement le morceau, qui me taillade la paume. Et, à l'instant précis où je vais toucher le sol, je me retourne d'un bloc pour planter dans l'estomac de Shep mon poignard improvisé.

Il pâlit, porte les mains à sa blessure, et contemple, incrédule, le sang qui s'en écoule. Il plonge la main dans l'échancrure de sa veste et saisit son arme. Je le frappe de nouveau avec le morceau de verre, cette fois-ci au-dessus du poignet. Il pousse un hurlement de douleur et lâche son pistolet, que j'expédie d'un coup de pied sous un énorme cheval à bascule. Pas question de lui laisser une autre chance.

J'entends alors une respiration sifflante du côté du placard. Je me fige sur place. Je sais ce que c'est. À la porte, Charlie, une main sur la poitrine, l'autre sur le mur pour ne pas tomber.

— Ollie, bredouille-t-il, la bouche grande ouverte.

Suffoquant, il s'effondre à terre.

Je me suis retourné pendant deux secondes — pour Shep, une éternité... Il me fonce dessus. Je reçois le choc en pleine

poitrine, et suis projeté à terre. Shep m'arrache de la main l'éclat de verre, me tailladant la paume plus profondément encore.

Je pousse un hurlement ; lui ne dit plus un mot. L'envie de parler lui a passé. Il s'assied sur ma poitrine et m'écrase les biceps avec ses genoux. Je me débats pour me dégager, mais il est trop lourd. Je cherche à croiser son regard : c'est comme s'il n'était plus qu'une machine. Shep se fiche désormais de tout. De moi, des bandes, et même de l'argent ! Il lève le morceau de verre comme une lame de guillotine, vise la gorge. Je ferme les yeux, attendant le coup fatal.

Une détonation retentit. Je rouvre les yeux. Le corps de Shep est agité d'un violent soubresaut. Du sang jaillit de sa bouche, il lâche l'éclat de verre, qui se brise par terre, et bascule en arrière.

Je découvre Joey, assise sur le sol. Elle se relève, fonce vers le mur, et fracasse d'un coup de crosse la vitre d'un boîtier d'alarme. Le hurlement de la sirène déchire le silence, et une minute plus tard on entend d'autres sirènes dans le lointain. Puis Joey se dirige vers mon frère...

— Charlie ! Charlie ! crié-je.

Tout en l'appelant, j'essaie de me redresser, mais j'ai les bras en feu. Mes doigts refusent de bouger, je tremble de tout mon corps.

Cinq ou six gardiens de Disney font irruption par la grande porte du hangar et se précipitent vers moi. Joey est demeurée près de mon frère.

— Restez tranquille, monsieur, m'ordonne l'un des gardiens.

Quatre autres gardiens agenouillés dérobent Charlie à ma vue.

ASSIS dans la salle de conférences, au rez-de-chaussée de la banque, lorsque je contemple par la vitre mes anciens collègues de travail, je ne peux me débarrasser du sentiment d'être un singe dans un zoo. La nouvelle est connue depuis deux semaines, mais c'est la première fois qu'ils ont l'occasion de me voir. Ils s'efforcent de paraître détendus ; cependant, chaque fois que l'un d'eux passe — en sortant de l'ascenseur, ou en allant à la photocopieuse —, il darde vers moi un regard empreint à la fois de curiosité et de réprobation.

Lapidus et Quincy arrivent enfin. Ils ne s'adressent pas à moi directement. Tout se fait par l'intermédiaire de leur avocat, qui m'annonce que mon dernier salaire ne me sera versé qu'à l'issue de l'enquête ; que mon assurance-santé est résiliée ; que si je

cherche à entrer en contact avec des clients ou d'anciens clients de la banque ils saisiront la justice ; et enfin, cerise sur le gâteau, qu'ils avertiront la SEC, l'autorité de surveillance de la Bourse, et les agences de tutelle du système bancaire afin que je ne puisse plus jamais retrouver de travail dans la profession.

— Très bien, dis-je. Voici pour vous...

Je fais glisser une enveloppe sur le bureau, en direction de Lapidus. Retournant l'enveloppe, Lapidus y découvre sa propre signature. Il ouvre l'enveloppe et déplie ma lettre de recommandation pour l'école de commerce.

C'est la seule raison de ma présence dans ces lieux : je voulais voir son visage. Lui faire savoir que j'étais au courant.

Refusant de me regarder, il ne quitte pas la lettre des yeux. Sa gêne seule vaut tous les désagréments que j'ai endurés. Finalement, il plie la lettre, la remet dans l'enveloppe et gagne en silence la porte.

L'avocat me demande d'attendre que l'on rassemble mes affaires.

Ils sortent en claquant la porte derrière eux, et par la baie vitrée je regarde dans le hall. Aussitôt, deux douzaines d'employés détournent les yeux.

Vingt-cinq minutes plus tard, la porte s'ouvre. Joey entre avec deux cartons, qu'elle pose sur la table. L'un contient des livres de management, l'autre la pâte à modeler Play-Doh et les jouets de Charlie.

— On m'a... euh... demandé de vous apporter ça, déclare-t-elle. Je suis navrée qu'ils ne vous aient pas laissé monter là-haut. Simplement, après tout ce qui s'est passé, la compagnie d'assurances m'a demandé de...

— Je comprends, dis-je, en lui coupant la parole. Vous ne faites que votre boulot.

— Oui... enfin... il y a des boulots plus agréables que d'autres.

— Effectivement.

Je la fixe du regard. À la différence des autres, elle ne détourne pas les yeux.

— Je voulais vous remercier de ce que vous avez fait, dis-je. Pour moi, et pour Charlie.

— Je n'ai fait que dire la vérité.

— Je ne parle pas de votre témoignage — avec Shep.

— J'ai failli vous faire tuer. Quand j'ai prétendu avoir Lapidus au téléphone...

— C'était la seule façon pour vous de savoir ce qui se passait vraiment. En outre, si vous n'étiez pas venue à ce moment-là... et ensuite avec les médicaments de Charlie...

— Oh, pour reprendre vos propres termes, je n'ai fait que mon boulot, réplique-t-elle en souriant.

C'est le premier sourire que j'ai vu de toute la journée. Pour moi, il a plus d'importance qu'elle ne peut l'imaginer.

— Où en est-on, à présent ? dis-je. Est-ce que vous avez récupéré l'argent ?

— L'argent ? Quel argent ? lance Joey en riant. Ce n'est plus de l'argent — rien qu'une série de 1 et de 0 dans un ordinateur.

— Mais le compte à Antigua...

— Dès que vous nous avez donné le numéro, ils ont renvoyé jusqu'au dernier cent. Mais vous avez vu comment Duckworth avait conçu son ver informatique : les 3 millions, les 300 millions, rien de tout cela n'était réel.

Le hic, c'est que maintenant le ver s'est enfoncé si profondément dans le système informatique de la banque qu'il a créé une réalité totalement nouvelle. D'après les techniciens, il faudra des mois pour tout purger. Croyez-moi, Lapidus et Quincy ont peut-être le sourire aujourd'hui, mais pendant un an leur vie entière et celle de chaque client de la banque vont être examinées à la loupe.

Elle cherche à me reconforter. Cependant, même si je vois d'ici la tête de Tanner Drew quand on va lui parler d'un audit de ses finances, je ne suis pas sûr de trouver cette vision reconfortante.

— Et Gillian ? dis-je.

— Vous voulez dire Sherry ? Vous en savez plus que moi. C'est vous qui voyez le procureur.

Là, elle a raison.

— Aux dernières nouvelles, elle a demandé une liberté sous caution pour pouvoir assister aux obsèques.

Joey reste silencieuse. Même si elle n'avait pas le choix, c'est elle qui a tiré sur Shep. Mais elle est trop maligne pour s'attarder sur les aspects négatifs. Elle change de sujet :

— Eh bien, qu'allez-vous faire ?

— Vous voulez dire, en dehors des cinq années de mise à l'épreuve ?

— Quelle a été la décision finale ?

— Comme nous avons témoigné contre DeSanctis et Gilli... Sherry, nous avons été mis en liberté.

Joey gagne la porte et se retourne vers moi.

— Je regrette qu'ils vous aient licenciés, Oliver...

— Ce n'est pas plus mal, croyez-moi.

Elle me considère avec attention, tâchant de deviner si je mens — à elle et à moi-même. Indécise, elle ouvre la porte.

— Vous êtes prêt à partir ?

Je baisse les yeux sur les deux cartons. Celui de gauche renferme des livres du genre Comment-grimper-en-haut-de-l'échelle, des stylos en argent et un sous-main. Celui de droite, des Play-Doh et Kermit la grenouille. Ces cartons ne sont pas gros, je peux prendre les deux, mais je ne prends que celui de Charlie.

Joey comprend et me tient la porte ouverte.

DÈS que je mets le pied dans la chambre, Charlie me bombarde de questions.

— Raconte, qu'est-ce qu'ils ont dit ? On est virés ?

— À ton avis ?

Assis dans le lit, il rajuste son bandage à l'épaule et hoche la tête. Il s'y attendait.

— Ils ont dit quelque chose sur moi ? demande-t-il.

Je déverse tous les jouets de son carton sur son édredon.

— Ils voulaient te prendre comme associé, dis-je, à condition d'avoir ton Silly Putty, ton jouet en caoutchouc. Évidemment, je leur ai expliqué que ce n'était pas négociable, mais je crois qu'ils seraient prêts à une contre-proposition sur la base de quelques petites voitures Matchbox.

Il s'attend bien sûr que je lui annonce son licenciement, mais ma réaction le déconcerte.

— Sans blague, Ollie, qu'est-ce qu'on va faire, maintenant ? Maman ne peut pas payer deux appartements.

— Je suis tout à fait d'accord. (Je quitte la chambre et reviens deux secondes plus tard chargé d'un énorme sac militaire vert que je laisse tomber sur le lit à côté de lui.) Voilà pourquoi on n'en garde qu'un.

— Tu reviens t'installer ici ?

— Ça m'arrangerait, comme ça je n'aurais pas dépensé ces 23 dollars de taxi pour rien.

Charlie fronce les sourcils.

— Bon, c'est quoi la dernière réplique ?

— Je ne vois pas ce que tu veux dire.

— Arrête ton cirque. J'étais là quand tu as trouvé ton appartement et que tu as emménagé. Je me rappelle encore combien

tu étais fier, ce jour-là. Alors, maintenant que tu retournes chez maman, ne me raconte pas que tu n'es pas effondré.

— Non, je ne suis pas effondré.

Même si ce n'est que temporaire, c'est la meilleure solution.

— C'est vrai que tu n'en as pas l'air, acquiesce-t-il.

— Bon, tu crois qu'on peut encore tenir à deux, ici ? dis-je en montrant la pyramide de haut-parleurs à l'endroit où se trouvait autrefois mon lit.

— Deux, ça va... mais je suis content qu'on ne soit pas trois, réplique-t-il d'un air soupçonneux.

— Ce qui veut dire ?

— Beth a appelé, tout à l'heure. Elle m'a expliqué que ton téléphone était débranché. Et elle voulait te parler. D'après elle, vous avez rompu.

Cette fois, je ne réponds pas.

— Lequel de vous deux a rompu ? insiste Charlie.

— Si ça peut te rassurer, c'est moi qui ai rompu avec elle...

— Ouah ! Merci, Seigneur, je suis guéri ! s'écrie Charlie en levant l'épaule. Mon bras... il fonctionne ! Mes problèmes cardiaques... disparus !

Je lève les yeux au ciel.

— Dans ce cas, et si tu m'aidais à rentrer le reste de mes affaires ? suggère-je.

Il attrape son épaule blessée.

— Aïe, mon bras... (Il tousse.) Je n'arrive plus à respirer...

— Arrête, comédien... Sors de ce lit, les médecins ont dit que tu allais très bien.

J'ôte les couvertures, et découvre Charlie tout habillé, avec un jean et des chaussettes.

— Tu es vraiment nul, tu sais ?

— Non, ce qui aurait été vraiment nul, ç'aurait été de garder mes baskets.

Il saute à bas du lit, me suit dans le salon, où il trouve mon autre sac militaire et deux cartons remplis de CD, de vidéos et de vieilles photos.

— Et ton lit à la Calvin Klein ? questionne Charlie.

— Maman m'a dit qu'elle avait gardé l'ancien à la cave. De cette façon, ça ira.

— Ça ira ? (Il secoue la tête d'un air incrédule.) Ollie, tu as beau être bon acteur, je sens la douleur dans ta voix. Si tu veux, on peut mettre au clou certains de mes haut-parleurs. Ça te laissera un mois pour...

— Ça ira, répétais-je en soulevant le sac militaire.

— Mais puisque tu n'as pas de travail...

— Crois-moi, j'ai plein d'idées. Il suffit d'une bonne.

— Bon, d'accord, on en a fini avec Ollie l'étudiant, Ollie le banquier, et, heureusement, avec Ollie-qu'a-envie-d'en-foutre-plein-la-vue. Alors, à qui on a affaire, désormais ? Ollie l'homme d'affaires ? Ollie le battant ?

— Et pourquoi pas le vrai Ollie ?

Ça, ça lui plaît.

En traversant la salle à manger, je sens déjà l'énergie qui bouillonne en moi.

— Je t'assure, Charlie, à présent que j'ai le temps...

Je viens de remarquer une enveloppe sur le coin de la table. Hôpital de Cosney Island.

— Ils nous ont déjà envoyé une nouvelle facture ? dis-je.

— Oui, en quelque sorte, répond Charlie sans s'arrêter.

C'est louche. Je saisis l'enveloppe. La facture est toujours la même. Débit total : 81 000 dollars. À verser à la fin du mois, comme toujours, 420 dollars. Mais, en haut de la facture, au lieu de « Maggie » au-dessus de l'adresse, on lit « Charlie Caruso ».

— Qu'est-ce que... qu'est-ce que tu as fait ? dis-je.

— Ce n'est pas à elle de supporter cette charge, répond-il.

Il y a dans sa voix une assurance tranquille que je ne lui ai pas entendue depuis des années. Cela dit, endosser les factures d'hôpital est certainement l'acte le plus irréflecti que mon frère ait jamais commis. C'est pour cette raison que je lui dis la vérité :

— Si c'est ce que tu souhaites, Charlie.

— C'est tout ? Tu ne me demandes pas les détails : pourquoi je l'ai fait ? Comment je vais pouvoir payer ces factures ?

— Maman m'a déjà parlé de ton travail.

— Ah bon ? Que t'a-t-elle raconté ?

— Qu'y a-t-il à dire ? C'est un travail d'illustrateur chez Behnke Publishing. Des dessins pour des manuels d'informatique. Ennuyeux, mais ça paie 16 dollars de l'heure. Comme je l'ai dit, si c'est ce que tu...

Avant que j'aie pu terminer ma phrase, la porte d'entrée se referme en claquant.

— Ha ! ha ! j'aperçois deux beaux jeunes gens ! s'écrie maman, les bras encombrés de deux sacs de courses en papier brun. Charlie se précipite sur l'un des sacs, moi sur l'autre. Sitôt délestée de son fardeau, un large sourire apparaît sur son visage et ses bras épais s'enroulent autour de nos cous.

— Maman... attention à mes agrafes, proteste Charlie.

Elle le lâche et il la laisse lui planter un gros baiser humide sur la joue. Puis c'est mon tour. Elle s'extraie ensuite de son lourd manteau d'hiver. Remarquant les cartons sur le sol, elle laisse libre cours à sa joie avant de nous suivre à la cuisine.

— Enfin, mes garçons sont de retour ! (Elle se tourne vers Charlie.) J'ai vu la mère de Randy Boxer, à la mercerie. Elle a été très contente que tu appelles... Ça lui a fait vraiment plaisir.

— La mère de Randy Boxer ? dis-je. Pourquoi tu l'as appelée ?

— J'essayais d'avoir le numéro de Randy, explique-t-il, comme s'il s'agissait de quelque chose d'anodin.

— Ah oui ? (Je lui décoche un regard en coin car ça fait au moins quatre ans qu'il n'a pas vu Randy.) Pourquoi ces soudaines retrouvailles de lycée ?

— On... eh bien, on... pensait monter peut-être un groupe.

— Un groupe ? Tiens ! tiens ! dis-je avec un large sourire. Il a un nom ce groupe ?

— À quoi crois-tu qu'on a passé nos trois premières heures de répétition ?

— Vous avez donc un nom ?

— Tu nous prends pour des novices ? Mesdames et messieurs, habitants de New York, avant leur grand concert au Shea Stadium, l'été prochain, veuillez applaudir... Les Millionnaires !

J'éclate de rire. Maman aussi. Debout devant l'évier, elle se lave les mains. Elle a des pansements sur quatre doigts. Je surprends Charlie en train de regarder la boîte de biscuits Charlie Brown. Il tapote les oreilles rondes en céramique.

— Peu importe le nombre de dessins que je devrai faire, mais ce machin sera vide avant la fin de l'année, me chuchote-t-il.

— Alors, vous êtes prêts ? demande ma mère à Charlie.

— Pardon ?

D'abord, il prend ça comme une question. Cependant, en voyant l'expression de maman, il comprend, comme moi, que c'est une affirmation : « Alors, vous êtes prêts. »

— Oui, je crois, répond-il.

— Je peux assister à vos répétitions ? interroge-t-elle.

— Pas question d'assister, on a besoin d'une vedette comme toi sur scène. Tu es prête à jouer du tambourin ? Notre première audition a lieu demain soir.

— Ah, demain soir, je ne peux pas. J'ai un rendez-vous.

— Un rendez-vous ? Avec qui ?

— Qu'est-ce que tu crois, espèce de rigolo ? dis-je en me glissant entre eux et en saisissant ma mère par la taille. Que tu es le seul à savoir danser le cha-cha-cha ? Leçons de danse pour tout le monde ! Allez, maman... et un, et deux...

Entraînant ma mère, j'éclate de rire et commence à évoluer sur un rythme imaginaire.

— Qui t'a appris à danser aussi mal ? lance mon frère, taquin. On dirait un vieillard qui a la danse de Saint-Guy !

Il a tout à fait raison, mais je m'en moque.

Après m'être escrimé pendant des années dans la banque privée la plus prestigieuse des États-Unis, en ce moment je n'ai plus ni travail, ni revenus, ni économies, ni petite amie, ni aucun avenir clairement défini, et pas un seul bout de filet pour me rattraper si je tombe du trapèze. Mais en tourbillonnant avec ma mère dans la cuisine, en faisant ainsi voler ses cheveux gris, je me dis que finalement je sais où je vais, je sais ce que je veux faire de ma vie. Et mon frère aussi, lui qui se place déjà pour la prochaine danse.

ÉPILOGUE

HENRY LAPIDUS pénétra dans son bureau, ferma la porte et alla jusqu'à son bureau. En décrochant son téléphone, il aperçut la feuille de la Liste rouge dans sa poubelle à courrier, mais n'y toucha pas. Il y avait plusieurs années déjà qu'il avait appris la leçon — comme un magicien protège ses secrets : on n'inscrit pas tous les numéros sur un bout de papier, surtout ceux qu'on connaît déjà par cœur.

Tandis qu'il composait le numéro, il regarda la lettre de recommandation qu'il avait écrite pour Oliver et qu'il tenait toujours dans sa main gauche.

— Bonjour, déclara-t-il, je voudrais parler à M. Ryan Isaac, s'il vous plaît. Je suis un de ses clients du groupe privé.

Il ne pouvait s'empêcher de sourire. Bien sûr, sa priorité avait toujours été de récupérer l'argent, et, de fait, il avait appelé personnellement la banque d'Antigua pour s'assurer que tout serait renvoyé, jusqu'au dernier cent. Mais nul besoin d'avouer à cette banque que son argent n'avait rien de réel.

— Bonjour, monsieur Isaac, c'est moi, reprit-il dès qu'il eut son correspondant. Je voulais m'assurer que tout se passait bien.

— Aucun problème, répondit Isaac. C'est arrivé ce matin.

Trois semaines auparavant, cette banque d'Antigua avait eu la surprise de recevoir un dépôt de 313 millions de dollars. Pendant quatre jours, elle avait abrité l'un des comptes personnels les plus gigantesques du monde. Et durant ces quatre jours, Oliver avait fait au moins une chose correctement, en suivant une des premières leçons que Lapidus apprenait à ses subordonnés : ne jamais ouvrir de compte en banque sans exiger, d'abord, de percevoir des intérêts.

Quatre jours d'intérêts. Sur 313 millions de dollars.

— 137 000 dollars, précisa Isaac. Dois-je les verser sur votre compte courant ?

— Oui, parfait, dit Lapidus avant de raccrocher. Il fit pivoter son siège pour contempler le ciel de New York. « 137 000 dollars, songea-t-il, pas mal pour une seule journée de travail. »

Une fois le gros de l'argent récupéré, les services fiscaux seraient d'abord préoccupés par le ver informatique et son mode de fonctionnement. Entre-temps, grâce à une petite gratification au directeur de la banque d'Antigua, toute trace des intérêts aurait disparu. Comme s'ils n'avaient jamais existé.

Sans quitter des yeux le ciel de New York, Lapidus froissa la lettre de recommandation d'Oliver et la jeta dans la jarre en porcelaine chinoise du XVIII^e siècle qui lui servait de corbeille à papier. Derrière lui, un rayon de soleil frappa le casque de samouraï accroché au mur derrière lui. Lapidus ne s'en aperçut pas. Eût-il été plus attentif qu'il aurait remarqué l'éclair de lumière juste sous le front de ce casque, d'où dépassait très légèrement un petit objet argenté.

Pour l'observateur non averti, cela pouvait passer pour un clou maintenant le masque en place... ou la pointe d'une fine plume en argent.

En dehors de ces rares réflexions du soleil, la minuscule caméra vidéo était parfaitement dissimulée.

Et, là où elle se trouvait, Joey souriait.

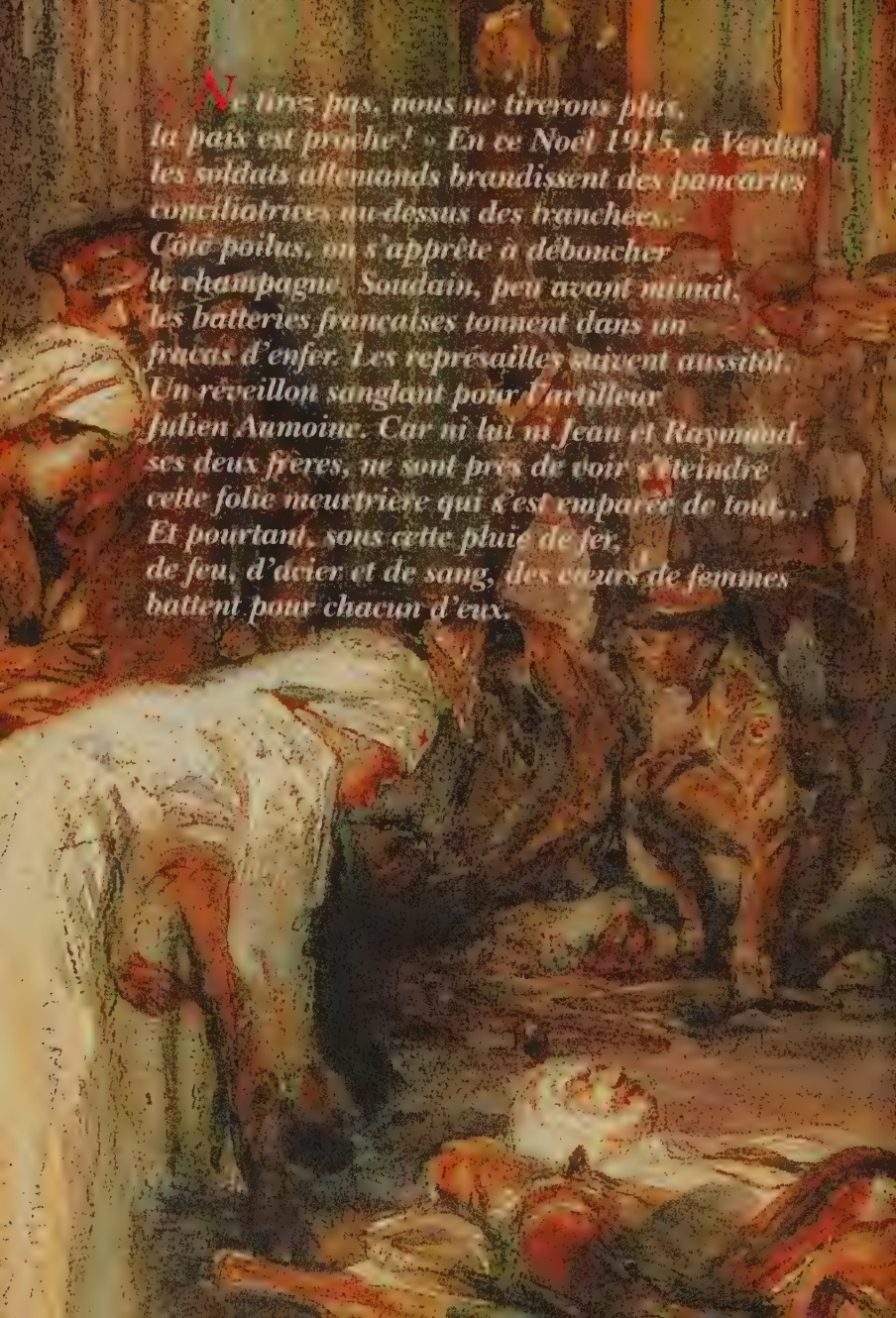


The background of the cover is a painting depicting soldiers in World War I uniforms. In the foreground, a soldier in a light blue uniform stands prominently, looking towards the right. Behind him, other soldiers in similar uniforms are visible, some wearing gas masks. The scene is set in a trench, with the ground and walls appearing muddy and dark. The overall color palette is dominated by earthy tones like brown, tan, and muted blues, with some brighter highlights on the soldiers' uniforms.

Pierre Miquel

**Le serment
de Verdun**

Les Enfants de la Patrie



Ne tirez pas, nous ne tirerons plus,
la paix est proche! » En ce Noël 1915, à Verdun,
les soldats allemands brandissent des pancartes
conciliatrices au-dessus des tranchées.
Côté poilus, on s'apprête à déboucher
le champagne. Soudain, peu avant minuit,
les batteries françaises tonnent dans un
fracas d'enfer. Les représailles suivent aussitôt.
Un réveillon sanglant pour l'artilleur
Julien Aumoine. Car ni lui ni Jean et Raymond,
ses deux frères, ne sont près de voir s'éteindre
cette folie meurtrière qui s'est emparée de tout...
Et pourtant, sous cette pluie de fer,
de feu, d'acier et de sang, des cœurs de femmes
battent pour chacun d'eux.

Le bois des Caures



E 21 février 1916, le lever de soleil sur le bois des Caures est un éblouissement. Soleil d'hiver aveuglant, réverbéré par la neige qui tient au sol en raison du froid vif. De l'autre côté du bois, à deux ou trois cents mètres, c'est l'ennemi.

Le front de Verdun est routinier, presque pépère. Ici, au bois des Caures, il suffit d'ouvrir l'œil. Même si on lit, dans les rapports de généraux grincheux, que les tranchées sont discontinues et peu profondes, à quoi bon les creuser encore ? Depuis Noël, elles n'ont pas subi de bombardement massif.

Le 24 décembre, le sergent René Losfeld, du 56^e bataillon de chasseurs à pied de Lille, s'en souvient parfaitement. Cette nuit-là, il était en ligne avec les camarades, prêt à déboucher quelques bouteilles envoyées par les familles. On entendait les Allemands chanter des cantiques, à deux cents mètres. À l'arrière se préparait la messe de minuit. Et soudain, vers vingt-trois heures, toutes les batteries françaises du front de l'armée de Verdun avaient tonné ensemble, dans un bruit assourdissant. Les représailles n'avaient pas tardé. Des deux côtés, on enlevait les estropiés, on enterrait les morts. Une nuit de Noël que les chasseurs se rappelleraient longtemps.

Depuis lors, pas de surprise. Des échanges d'obus quotidiens, des patrouilles. Le moral n'est pas bon depuis janvier. Quand on déplace les biffins au repos, c'est pour reprendre leur instruction ou pour les renvoyer sur les chantiers des tranchées de seconde

ligne. Des bataillons entiers, pelle et pioche à la main. Les Français n'aiment pas creuser, et l'hiver moins que jamais.

Le jour qui se lève appelle au boulot les poilus du 208^e de Saint-Omer, de la « Défense mobile de Verdun ». Ils se réveillent d'instinct, avec le soleil, sans sonnerie de clairon, convaincus d'avance que ce 21 février sera un jour comme les autres, au dix-huitième mois de guerre.

Six heures du matin. Dans son abri de crapouilloteur, juste à l'arrière de la première ligne du 208^e de Saint-Omer, Julien Aumoine enrage de cette inactivité. Qu'il ait repris sa place à l'armée, après le choc subi en octobre sur le front de Champagne, tient du miracle.

Il est resté trois mois à l'hôpital, à récupérer d'un choc cérébral. Les cas de soldats victimes de chocs étaient de plus en plus nombreux. On ne savait pas les soigner. Au Val-de-Grâce, Gabrielle a rendu chaque jour visite à Julien pour qu'il retrouve la mémoire. On craignait qu'elle ne lui revînt jamais.

Julien a des sueurs froides en songeant à cette période. Il voyait le monde extérieur, était capable d'entendre, de répondre, mais ne parvenait pas à se situer. Il avait perdu sa propre histoire, ne se souvenait de rien, ne reconnaissait personne. Gabrielle sortait de sa chambre en larmes.

Elle lui rappelait minutieusement les détails de leur rencontre à Reims, de leur folle nuit à Épernay. Aucune réaction. Il la regardait avec bonté, mais elle devait lui répéter mille fois son prénom pour voir enfin une sorte de rictus s'esquisser sur ses lèvres. Chaque fois qu'elle revenait dans la chambre, elle était pour lui une étrangère. Le blessé vivait dans une boîte emplie d'ouate dont il ne pouvait sortir.

Il avait fini par reprendre conscience au bout d'un mois. Il attendait, en fin de journée, les visites quotidiennes de Gabrielle. Il avait identifié la visiteuse, non pas comme une femme qu'il aurait connue dans le passé, mais comme une nouvelle rencontre qu'il intégrait dans son histoire. La faculté de mémoriser n'avait donc pas disparu. Elle était seulement en sommeil.

Un mois encore, puis on fut à la veille de Noël 1915. L'hôpital était en fête, décoré de guirlandes et de sapins illuminés. À six heures, comme tous les jours, Julien attendait sa visiteuse. Elle n'était pas venue ce jour-là. L'aurait-elle abandonné ? Il ne pouvait se souvenir qu'elle devait rester auprès de son père paralysé, qu'elle lui devait sa nuit de Noël. Ne sachant plus rien d'elle,

il la prenait pour une marraine de guerre bénévole. Comment avait-elle pu le laisser seul en cette nuit de fête ? Julien s'endormit, le cœur navré.

Et soudain, l'explosion. La lumière s'allume. Le major a soigné sa mise en scène. Il a fait venir Marie, la mère de Julien, de son village de Villebret. Elle entre seule dans la chambre blanche, aveuglante de clarté, toute de noir vêtue, portant toujours le deuil de Léon, son fils aîné.

Julien la reconnaît aussitôt. Il se lève d'un bond pour l'embrasser. Trop émue pour lui parler, elle le serre sur son cœur. Il reconnaît son odeur, la chaleur de son corps, la douceur de ses bras. Il blottit sa tête sur ses genoux, comme l'enfant qu'il était vingt ans plus tôt. Ils restent ainsi jusqu'au soir, l'un contre l'autre, sans dire un mot.

Julien couvre de baisers le front de sa mère, lisse ses cheveux blancs, et de nouveau l'étreint. Tout lui revient d'un coup, les plus petits détails de son enfance, les fugues de son frère Raymond, les moissons joyeuses à la ferme, et plus tard la noce de Léon, sa mort, sur le champ de bataille de l'Ourcq, quasiment dans ses bras.

Une jeune femme entre dans la chambre, peu avant minuit, les bras chargés de présents.

— Gabrielle ! s'exclame Julien.

Elle comprend aussitôt qu'il est guéri. Le regard de Marie en dit long sur son bonheur retrouvé. Ils chantent Noël, pleurent de joie ensemble.

Julien a brûlé les étapes, grâce à ce choc miraculeux, dans sa longue marche vers le retour à la conscience. Un mois plus tard, il est complètement rétabli. À peine sur ses jambes, en possession de tous ses moyens, il a exigé son affectation immédiate à l'armée combattante, dans le corps des bombardiers de tranchée. On lui a choisi un secteur calme, Verdun.

LE voilà sur le front, parmi les biffins. À l'aube du 21 février, il sort de sa cagna, sent craquer sous ses bottes la neige glacée. Encore une journée où les tirs de mortiers sont interdits. Le colonel Calens, du 51^e de ligne, veut éviter tout affrontement inutile et coûteux en vies humaines.

Julien vérifie rapidement les six pièces de sa batterie. Les crapouillots sont en place, protégés par des blindages camouflés. Les artilleurs dorment encore dans l'abri. Un sous-lieutenant se nettoie le visage avec une boule de neige. C'est David Bloch,

autre survivant de Champagne, blessé lors de la même action qui a vu tomber Julien. Il sort, lui aussi, de l'hôpital.

— Il faut ouvrir l'œil, dit-il à Julien. Cette nuit, j'ai aidé le colonel à interroger un déserteur de l'armée allemande, capturé par une patrouille, hier à la tombée du jour. Une grande attaque serait prévue pour ce matin, à cinq heures. Le bonhomme sortait d'un *Stollen*, un de ces abris bétonnés, à plusieurs étages, construits dix mètres sous terre. De vraies casernes souterraines ! Son unité était en première ligne depuis deux jours. Il a déserté pour ne pas se faire tuer dans l'attaque.

— Je vais vérifier mes stocks de bombes. Il faut pouvoir approvisionner très vite les pièces, s'ils se remuent, en face. On ne sait jamais.

Au-dessus de leurs têtes, un biplan G4 de reconnaissance gagne en rase-mottes les lignes allemandes. Soudain, deux Fokker EIII, les chasseurs les plus performants de l'aviation allemande, surgissent et attaquent le biplan. Mitraillé de dos, l'avion français perd de la vitesse, décroche et va s'écraser en dégageant une épaisse fumée noire.

Les Fokker battent des ailes en signe de victoire et se dirigent aussitôt, à plein régime, sur un ballon français d'observation, à peine gonflé par les aérostiers. Le ballon explose, l'observateur a eu tout juste le temps de sauter en parachute.

Julien estime qu'une telle agitation, si tôt dans la matinée, est anormale. Les chasseurs allemands d'une escadrille d'élite semblent avoir reçu mission de décourager toute observation française. Un mauvais coup se prépare.

SEPT heures et quart. Le colonel Calens, à cheval, rentre de la citadelle, où il a rencontré le général Herr. Sa monture fait un écart. Un obus de 420, dans un fracas assourdissant, perçu sur toute l'étendue du front et jusqu'aux Vosges, vient de tomber sur le palais épiscopal où sont conservés, dans la bibliothèque, de précieux manuscrits enluminés du Moyen Âge. L'explosion donne le signal du *Trommelfeuer*, ce feu de l'enfer, déclenché par le satanique von Beseler, le général allemand spécialiste de l'artillerie lourde.

Julien n'a que le temps de sauter dans un boyau pour courir vers sa batterie. Le feu des *Minen* se déchaîne sur toute la ligne. Les tranchées des poilus de Saint-Omer sont accablées par des charges qui explosent et creusent des entonnoirs. En un quart d'heure, les six obusiers de 58 de la batterie sont éliminés. Les

fantassins de Saint-Omer, quand ils ont eu la chance de survivre, ne savent pas sur qui tirer : personne n'approche. Le front ennemi reste parfaitement immobile.

Alors commence le tir de l'artillerie lourde, postée de Spincourt à Sivry-sur-Meuse. Des obus de tout calibre labourent le sol autour de Julien et de ses artilleurs plongés dans des trous. Ils ont perdu leurs canons, il ne leur reste que leurs mousquetons de service. Une fois de plus, Julien doit se battre en fantassin.

L'ensemble de la position française est matraqué, et particulièrement la première ligne du bois des Caures. Le bruit est infernal, l'air irrespirable. Un agent de liaison du 164^e d'infanterie parvient à ramper jusqu'au trou où se cache Julien. Le vaillant coureur est au bord de la crise nerveuse :

— Je m'appelle Georges Champeaux, halète-t-il. Je viens des premières lignes de la 51^e division dans l'Herbebois. Je dois joindre le colonel Driant.

Julien inspecte le ciel devenu nuageux. Pas un avion français, pas un départ de 75. Les obus allemands passent désormais au-dessus de leurs têtes, explosent au sud du bois des Caures, soulevant des geysers de terre, des nuages de poussière épaisse. Ils s'acharnent avec une précision stupéfiante sur la ligne des tranchées à peine achevée de la deuxième position française.

— C'est cela, être engagé, constate Julien. Nous ne pouvons pas reculer. Le feu nous isole. Nous sommes pris par-devant, sur les côtés, par-derrière. Aucun renfort ne peut nous parvenir.

— Ils ne passeront pas, jure David Bloch, les mains crispées sur son mousqueton. Il suffit d'attendre et de tirer dans le tas. Dès que ces lâches voudront bien se montrer !

— Ils ne passeront pas, enchaîne Champeaux en faisant claquer sa culasse.

— Non, ils ne passeront pas, hurle Julien Aumoine. Ils nous traitent comme des rats. Nous les tuons comme des chiens.

C'est le serment de Verdun.

HUIT heures. Un court répit pour les premières lignes. La canonnade s'étend en largeur. Le tir des *Minen* reprend, interdisant toute approche. Pas la moindre nouvelle de l'arrière. Les ordres ne passent pas.

— Il faut aller jusqu'au colonel, déclare Julien, lui donner la situation de la première ligne pulvérisée. Il doit le savoir.

— C'est impossible, dit Champeaux. Aucun courrier ne peut circuler. C'est un miracle que je sois arrivé jusqu'ici.

Julien bondit hors du trou. On se croirait dans les décombres d'une poudrière, d'une usine d'obus. Il avance en zigzag, le bruit des explosions dans ses tympans lui fait parfois perdre le sens de l'équilibre. Quand la terre surgit en gerbe, il se plaque au sol, plonge dans les ronciers pour chercher protection, comme si les épines arrêtaient les éclats. De cratère en cratère, il réussit à gagner Beaumont-en-Verdunois, où se tenait, il y a une heure encore, le PC du colonel Calens.

Les ruines ont été entièrement retournées, dispersées, et la terre labourée par les canons lourds. L'abri du colonel est béant. Son cadavre est affalé sur sa table de travail. Tous les officiers sont morts autour de lui. Un officier couvert de poussière plâtreuse surgit des décombres, un ordre à la main. Il se présente : commandant Pierre Leclerc, de l'état-major du 208^e régiment.

— Marchez vers Verdun, dit-il à Julien en lui tendant le pli. Au premier téléphone en état de marche, demandez le QG du 30^e corps, à Dugny. Ils doivent faire tirer les 75 tout de suite. Les Boches vont déboucher. Les nôtres ont perdu tout espoir. Le bruit de notre canon les encouragera.

Julien poursuit sa route vers Louvemont. La position est entièrement défoncée par les obus lourds qui ont creusé des excavations profondes de cinq à six mètres, larges de dix. Deux officiers dans un abri s'affairent autour d'un téléphone.

— Un message du commandant Leclerc, dit Julien, de Beaumont.

— Beaumont ? Donnez vite, dit l'un des officiers, le capitaine Armand, de l'état-major de la 51^e division. Personne ne sait ce qui se passe en deuxième ligne, et moins encore au bois des Caures.

Le capitaine se saisit du papier griffonné au crayon.

— Allô, Dugny ? Un message de Beaumont, 208^e régiment, commandant Leclerc. « Arrosage du bois des Caures par *Minen*, 77, 150 et 210. Pas de résistance organisée. Survivants isolés. Colonel Calens tué. Attaque d'infanterie imminente. Matraquez à trois cents mètres des premières lignes. Tir d'interdiction. »

La sentence tombe, décourageante.

— Nous ne pouvons pas vous donner satisfaction, dit le capitaine d'une voix hachée par l'émotion. L'artillerie divisionnaire est entièrement détruite. Rien ne dit que les Allemands vont attaquer tout de suite. Les canons de 75 qui nous restent n'ont

qu'un stock limité d'obus. Il faut les conserver pour l'assaut. Le général Chrétien, commandant du 30^e corps, vous fait dire de joindre par coureur le colonel Driant. Qu'il fasse savoir autour de lui qu'il n'y a pas d'autre solution que de tenir et de vendre chèrement sa peau.

À CHANTILLY, très loin de ce carnage, Joffre attend l'arrivée du général de Langle de Cary, commandant la région du Centre-Est, venu tout exprès de son PC d'Avize pour conférer de la situation à Verdun.

Sur le seuil de la villa Poiret, où loge Joffre, le premier major général Pellé accueille de Langle. Celui-ci est immédiatement introduit dans le bureau de Joffre. Lourd et massif, le général en chef leur tourne le dos, installé face à sa table de travail, devant la cheminée. Il vient de signer un ordre qu'il tend au lieutenant-colonel de chasseurs à pied Larrieux, chef du 3^e Bureau des opérations depuis le départ de Gamelin dans un corps de troupe.

— Quelles nouvelles de Verdun ? demande-t-il en se retournant vers de Langle.

— Un bombardement général de sept cents pièces d'artillerie lourde et de neuf cents canons de campagne, sur un arc de cercle d'environ douze kilomètres dans la région des côtes de Meuse.

— Rien ne permet donc de conclure à une éventuelle attaque générale sur un point précis, dit Joffre. Le bombardement a commencé à sept heures. Il est midi.

— Il peut s'agir d'une diversion, intervient le major général Pellé. D'autres bombardements sont signalés en Champagne, où une offensive allemande est plus vraisemblable, pour des raisons stratégiques. Von Falkenhayn veut sans doute écraser dans l'œuf notre projet d'offensive sur la Somme avec les Britanniques. Il prend les devants, mais sûrement pas à Verdun.

Jusque-là silencieux dans son fauteuil Napoléon III, le colonel Dupont se lève. Le chef du 2^e Bureau connaît l'armée allemande comme sa poche, unité par unité, aussi bien que von Falkenhayn.

— L'axe d'attaque est clair, souligne-t-il. Les batteries sont concentrées dans la région de Montfaucon et vers les Jumelles d'Ornes, sur les deux rives de la Meuse. Les bois des Caures et de l'Herbebois ont été rasés, leurs garnisons anéanties. C'est évidemment là qu'ils frapperont pour avancer droit sur Verdun, en se faufilant entre les forts, dont ils ignorent le désarmement récent.

— Il faudrait amener l'artillerie lourde de réserve, dit de

Langle. Nos batteries ont été éliminées en une heure et nous manquons d'obusiers, même de tranchées. Je ne vois pas comment nous pourrions arrêter une offensive avec les seules forces dont dispose le général Herr dans la région de Verdun.

— Cette attaque, à l'heure qu'il est, n'existe pas, conclut Joffre impatienté. Il sera temps de renforcer le front, s'il est enfoncé. Vous ne connaissez pas les Prussiens. Von Falkenhayn peut très bien nous dorer la pilule à Verdun, et nous surprendre en Champagne. Envoyez tout de même le 7^e et surtout le 20^e corps de Nancy en cas de coup dur.

Dupont lève les yeux au ciel, sans protester. Il a l'habitude de n'être pas suivi. Joffre ne veut en rien contrarier ses préparatifs d'attaque sur la Somme, ni aventurer à Verdun sa précieuse artillerie lourde. Une fois de plus les poilus seront livrés sans secours aux coups de boutoir de la garde prussienne.

DEUX heures de l'après-midi. Julien Aumoine cherche le colonel Driant dans les décombres calcinés du bois des Caures, afin de lui transmettre le message de Dugny. Il doit se jeter à plat ventre à tout moment, d'instinct, car le bombardement a repris de plus belle. Cent fois, il manque de sauter sur un obus. Sa baraka le protège, une fois de plus. Personne à qui demander son chemin. Les survivants, hébétés, assommés, se terrent au fond des trous.

Trois heures, toujours rien. Pas d'attaque ennemie en vue. Julien attend dans son trou.

Un corps bascule dans l'entonnoir. Il roule au fond, dans la boue neigeuse, se détend lentement, se déplie. L'homme rampe, se rapproche, se laisse tomber au côté de Julien. C'est le sergent René Losfeld, du 56^e chasseur de Lille, aux ordres du colonel Driant.

Une explosion les jette l'un contre l'autre dans un bruit assourdissant. Un obus de 210 vient d'éclater juste à côté, et les retombées de terre comblent en partie leur cratère. Le sergent est secoué. Julien lui tend sa gourde de gnôle.

— Bois, camarade, et tâche de reprendre des forces. Ils ne vont pas tarder à attaquer.

— Nous n'avons plus personne, dit Losfeld, qui s'étonne lui-même de pouvoir articuler. Mes copains sont tous morts, à la 3^e compagnie. Je dois être le seul survivant.

— Où se trouve Driant ?

— En enfer, peut-être, ou au fond de son trou. À trente pas

d'ici. Il m'a chargé de rejoindre les copains de l'avant. Il m'a dit qu'il espérait disposer encore de trois cents chasseurs sur les treize cents de l'effectif. Il est optimiste. Les rares rescapés ont perdu leurs armes, moi le premier.

— Je dois quand même y aller, dit Julien en grimpant la pente du cratère. Tâche de trouver un Lebel. Le feu se calme. Le temps de l'action arrive.

Il rampe en direction de la route, repère le ravin infesté de poussière où se trouve le PC enterré du colonel. Celui-ci se tient là, debout, droit dans ses bottes, avec deux officiers. Il profite de l'accalmie pour organiser la défense.

— Lieutenant Aumoine, se présente Julien, 110^e batterie de bombardiers.

— Où sont vos canons ?

— Volatilisés, mon colonel. Je n'en avais que six.

Il lui tend l'ordre de l'état-major de Dugny : « Résister sur place sans esprit de recul. Renforts arrivent. »

— Que faire d'autre ? dit le colonel d'un ton las, sinon mourir jusqu'au dernier.

TROIS heures et demie. Julien quitte le PC de Driant pour tenter de rejoindre les siens, dans la tranchée du 208^e, entre le bois des Caures et le bois de Ville. Les obus ne frappent plus les premières lignes, mais pilonnent à deux kilomètres vers l'arrière, pour empêcher l'arrivée de renforts.

Julien parvient près d'un abri où il reconnaît Lesenne, un adjudant du 208^e régiment, et le commandant Leclerc.

— Quels sont les ordres ? demande Lesenne.

— Regagnez la tranchée de l'avant, tâchez de rallier les survivants. L'attaque ne va pas tarder.

Julien part aussitôt avec l'adjudant Lesenne, ils sont munis de Lebel et de cartouches fournis par le magasin du PC. Ils s'approchent sans difficulté des ouvrages de première ligne. L'artillerie ennemie a délaissé le secteur. À quoi bon s'acharner ? Les parapets sont entièrement détruits, hachés par les explosions, encombrés de corps déchiquetés, d'armes brisées, de caisses de munitions éventrées.

Lesenne avance difficilement vers le bout de la tranchée, en espace découvert, à l'orée du bois. Un nid de mitrailleuses détruit est vide d'occupants. Une pièce renversée, dont la bande est engagée, semble en bon état. Les servants sont morts. Julien accourt, redresse l'engin qu'il place en position, dans la

direction de l'ennemi, s'assied sur le trépied, appuie sur la gâchette pour s'assurer qu'il est en mesure de tirer. Une salve part. C'est bon, le voilà mitrailleur.

— Il faudrait chercher d'autres bandes, dit-il.

— Nous y avons pensé, dit derrière lui une voix familière.

Julien se retourne : David Bloch, fantomatique et en lambeaux, traîne, aidé par le bombardier Lagache, une lourde caisse de munitions maculée d'argile.

— Vous êtes vivants ! Dieu soit loué ! crie Julien. Nous allons leur montrer de quel bois nous nous chauffons.

Lagache dégage déjà la meurtrière, organise l'abri en réajustant les boucliers de fonte.

— Taisez-vous, dit l'adjudant. Écoutez !

Le bombardement a complètement cessé. Ils en prennent conscience de manière presque douloureuse. Le silence est absolu, impressionnant. Le front est mort, neutralisé. La fraîcheur qui tombe avec le soleil évoque une glaciation. Pas le moindre bruit dans les tranchées d'en face, pas d'activité. David Bloch regarde sa montre :

— Il est quatre heures.

DANS ses jumelles, l'adjudant Lesenne voit des formes bouger. À deux cents mètres, les Boches sortent de leur tranchée, chargent tranquillement leur matériel, puis avancent par petits groupes sur des itinéraires balisés, le fusil sous le bras, comme s'ils allaient à la chasse. En tête, les officiers déchiffrent leurs cartes sans se presser. Ils cherchent des repères dans le paysage. Le canon a tout détruit. Explorateurs lunaires, ils longent le bois de la Ville, réduit à un immense champ d'allumettes creusé d'une myriade de cratères.

— Le canon ! hurle Julien. Il nous faut du canon, un tir d'interdiction serré, à cent mètres. Trouvez vite une fusée rouge. Il faut prévenir les artilleurs.

Bloch déniché un sac de fusées au fond d'un abri. Le projectile décrit une courbe dans le ciel, déploie le signal rouge. Julien supplie le ciel que les 75 obéissent ; rien ne vient. Les *Feld-grau* continuent d'avancer. Ils sont à cent pas. À bonne portée de fusil.

— À quoi bon tirer, dit Lagache, nous serons les seuls.

À vingt pas sur sa gauche, le coup de feu d'un Lebel lui donne tort. Dix balles d'affilée, le tireur a vidé son chargeur. Un peu plus loin, un autre fusil reprend, puis une file entière. Les survi-

vants sortent de terre. Ils n'ont pas d'ordres, pas d'officiers. Ils tirent au son des camarades, pour ajouter leur note au concert. Les *Feldgrau* tombent, aussitôt remplacés. Ils sont cent, ils sont mille, il en sort sans cesse de la tranchée d'en face. Les entrailles de la terre regorgent de Boches. Plus on en tue, plus il en vient.

Tac tac tac... Julien balaye devant sa porte à 180 degrés. Il presse sans discontinuer la gâchette de la Hotchkiss. L'adjudant Lesenne le fournit en bandes sans désespérer, et les engage l'une après l'autre.

David Bloch, ajustant le Lebel prélevé sur un mort, vise avec soin, choisit les officiers. Les minces silhouettes tressautent, culbutent bras en l'air, bras en croix. De toutes les fissures, les poilus jaillissent pour tirer. Tous ont décidé de vendre leur peau dans une orgie de poudre.

La fusillade gagne toute la ligne. Sur la gauche, les chasseurs de Driant résistent. On entend un feu nourri, et le tacatac des mitrailleuses. À droite, les ch'timis du général Boulangé s'accrochent au terrain jusqu'au bout, en dépit des pertes immenses qui les frappent.

Un homme roule dans l'abri, gris de poussière. C'est le commandant Leclerc, du 208^e. Il vient de recevoir un courrier du général Boulangé : des renforts sont en route, deux corps d'armée. Il faut tenir à tout prix et reconquérir les positions perdues, celles dont les défenseurs sont tous morts. Le commandant ordonne aux soldats de décrocher. La mitrailleuse sera plus utile dans la tranchée de la 1^{re} compagnie, où il a regroupé une trentaine d'hommes.

Il faut traîner l'engin jusqu'au premier abri de la position. Les hommes passent les bandes autour de leur cou et s'élancent, zigzaguant et trébuchant sur le terrain défoncé. L'abri est presque entièrement démoli, informe et sans protections, mais on peut s'y enfouir. Deux poilus installent la mitrailleuse face à une meurtrière improvisée.

Six heures. Le soir tombe. La lutte à mort se poursuit dans le bois. Revenu de ses illusions, l'ennemi a repris la technique de l'assaut par petits paquets, grenadiers en tête. Julien tire des rafales de mitrailleuse sur les ombres qui bondissent devant lui. Les Allemands se fauillent dans le bois, le Mauser ajusté. Il faut abandonner la mitrailleuse, ses tirs ont permis à l'ennemi de la repérer. On la retrouvera au matin.

Il est difficile de reconnaître l'adversaire. Les coups de fusil partent à bout portant, selon qu'on croit percevoir, alentour, des

bribes d'une langue étrangère. Julien, un Lebel en main, s'oriente vers l'ouest, au son de la fusillade du bois des Caures, mais constate que les Allemands contournent le bois. Se tournant vers son voisin Lesenne, il lui chuchote :

— Fais passer, ils s'infiltrèrent par l'ouest.

Lesenne alerte Lagache, qui avertit David Bloch en le tirant par la manche. Le commandant Leclerc les suit.

Julien tombe sur un élément de tranchée jonché de caillasse, de ferraille, de débris de fil de fer.

— L'ouvrage T6, murmure Leclerc.

À la lueur d'un départ de fusée, il découvre d'un coup d'œil un enchevêtrement de cadavres en bleu horizon et gris *feldgrau*. Il a aussi le temps d'apercevoir dans un coude, un brin absurdes et comme étrangères à tout ce carnage, deux caisses de dynamite posées l'une sur l'autre, intactes.

— Je n'aime pas cela, s'inquiète Julien. Ils se sont retirés. Ils nous préparent un bombardement monstre de *Minen*. À l'aube, ils seront là en force. Poussons les copains, prenons leur place.

Aidé par David Bloch, il donne l'exemple, bascule un corps déjà rigide hors du trou, puis un autre...

Soudain l'éclair, violent, venu de l'ouest. Une flamme de vingt mètres, qui dévore et consume tout ce qui vit. La dernière arme de guerre de l'industrie chimique allemande. Un ouragan de gaz liquide à mille degrés ou plus, qui enveloppe, dissout les corps en quelques secondes. Personne n'a vu venir le lance-flammes. Il a pris position à dix mètres sans aucun bruit. Pour lui faire place, les *Feldgrau* s'étaient retirés. Il vient de réduire en cendres, d'un seul jet, les vivants et les morts de l'ouvrage T6. Œuvre achevée par l'explosion des caisses de dynamite.

Des dizaines de Lebel partent dans la direction de la flamme. L'incendiaire est abattu. Le reste de son chargement se consume dans le bois, illuminant le champ de bataille où les Allemands, cachés derrière les arbres, se ruent à l'assaut. Les Français croisent la baïonnette ou dégorgent les sacs à grenades. Quand revient l'obscurité, le sol enneigé compte de nouveaux cadavres.

À l'aube, René Losfeld, du 56^e chasseurs de Lille, traverse le bois désert, que les Allemands ont évacué durant la nuit pour le bombarder à l'aise, pendant que les Français ont reculé. Il parcourt ce qui reste des tranchées, à la recherche de survivants. Il s'attarde un instant devant l'ouvrage T6 où tout a brûlé. Il suit la trace de la flamme, ramasse une poignée de terre qui s'effrite entre ses doigts : de la cendre mêlée à des ossements calcinés.

C'est tout ce qui subsiste des occupants. Même leur plaque a fondu. Une seule traînée grisâtre et plus de Roland Lagache, de Guy Lesenne, de Pierre Leclerc, de David Bloch... Pas d'avantage de Julien Aumoine. Un jet de flamme a suffi pour qu'il disparaisse en fumée.

À vingt ans, Julien a rejoint son frère Léon, au paradis des martyrs. Nul ne sait qu'il a disparu. Nul ne peut affirmer qu'il est mort, puisqu'il n'a plus d'identité. Pas la moindre trace de lui, sinon une poignée de cendre à la neige mêlée.

Les dernières nouvelles

À PARIS, le lundi 21 février 1916 en fin d'après-midi, c'est la criée sur les boulevards, près de la bouche du métro Opéra. C'est la sortie des employées de la maison de couture Patou. Gabrielle et son amie Henriette abordent le marchand de journaux, impatientes d'avoir des nouvelles du front.

Dans les colonnes du *Matin*, le communiqué de guerre ne mentionne rien d'alarmant. Pourtant, au nom de Verdun, Gabrielle tressaille. Julien est intarissable sur l'hôtel du *Coq Hardi* à Verdun, où il déjeune, écrit-il dans ses lettres, chaque fois qu'il se rend en ville pour prendre un bain chaud et se faire raser de frais. Il évoque les lieux avec émotion. Ils s'y sont déclaré leur amour lors d'une tournée au front de la Dussane, l'actrice vedette de la Comédie-Française, dont Gabrielle était la costumière attitrée.

— Une « certaine activité »..., commente Henriette en parcourant le communiqué de l'état-major dans le journal, cela ne veut pas dire un bombardement général.

— Ils précisent « au nord de Verdun », s'angoisse Gabrielle. Quand on connaît la prudence de ces messieurs, cela signifie que la citadelle est peut-être aujourd'hui détruite de fond en comble. S'ils prennent la peine d'évoquer le nom de Verdun, c'est grave.

— Viens au *Café de la Paix*, dit Henriette. Je connais Gaston Mitois, un gentil petit lieutenant du cabinet de Gallieni. Nous lui tirerons les vers du nez.

Gabrielle se laisse entraîner. Elle veut en savoir plus. Elle ne demande qu'à être rassurée.

L'arrivée de Gaston Mitois au café ne passe pas inaperçue. Dolman bleu ciel, pantalon rouge, shako à pompon, le chasseur

d'Afrique a gardé la tenue traditionnelle. Un faiseur ? La croix de guerre avec palmes épinglée sur sa poitrine fait taire les grincheux. Celui-là n'est pas un embusqué.

Le jeune homme baise la main d'Henriette avec insistance. À Gabrielle, il trousse un compliment rapide et distrait, du ton d'un homme dont le temps est compté. À l'évidence, il est navré devant la perspective d'une soirée gâchée.

— Je ne fais que passer, dit-il. Je suis de garde au ministère toute la nuit.

Le visage d'Henriette se fige. Elle sait combien son prétendant lui est attaché. Qu'il se dérobe aussi brusquement n'est pas normal.

— Les choses se gâtent ? risque-t-elle.

— Oui.

— À Verdun ? lance Gabrielle, très alarmée.

— Je ne puis en dire plus. Gardez cela pour vous. Personne ne sait au juste ce qui se passe à Verdun.

MARDI 22 février. Marie Aumoine a un mauvais pressentiment. Dans sa nuit entrecoupée de rêves, elle a entendu des cris perçants, des appels au secours. Julien, son quatrième fils, court les plus grands dangers. La dernière lettre qu'elle a reçue de lui remonte à six jours. Il se disait à l'abri, dans un secteur tranquille du front de l'Est. Elle n'a pas les moyens de le localiser. Un numéro de secteur postal sur ses enveloppes, ce n'est pas un lieu. Elle se rend prestement à la poste, avant le départ en tournée du facteur. Aucune lettre.

Revenue à la ferme, Marie, fébrile, décide d'atteler elle-même la carriole, et la lance aussitôt sur la route d'Huriel que sa jument aveugle connaît par cœur. Gaston Bigouret, se dit-elle, est à la mairie. Il est le père de Marguerite, l'épouse du défunt Léon Aumoine. Adjoint au maire et en contact permanent avec le sous-préfet de Montluçon, il sait peut-être quelque chose.

Gaston est justement au téléphone. Il a lu le communiqué arrivé par courrier de la sous-préfecture et s'en inquiète. Que se passe-t-il au juste à Verdun ?

— Je ne puis que vous répéter ce que le sous-préfet me précise à l'instant, dit-il à Marie après avoir raccroché. Nos deux régiments sont restés en ligne dans des secteurs calmes. Ils ne sont pas partis pour Verdun. Le 321^e cantonne toujours sur l'Aisne, et le 121^e en Picardie. Mais Julien est un artilleur de Lyon. Il n'a rien à voir avec nos régiments de biffins.

— J'ai la certitude que Julien est sur le front de Verdun, lâche Marie, les yeux graves.

Bigouret se garde de la contredire. Il sait qu'elle peut avoir raison. Il décide de repartir avec elle à Villebret, pour voir sa fille et le petit Léon, un bel enfant de dix mois qui commence à faire ses dents.

GABRIELLE se précipite au kiosque à journaux, le mercredi 23 février, comme chaque jour après son travail chez Patou, pour avoir des nouvelles de Verdun. L'état-major lève le voile. Il est question d'une « action très importante, préparée avec des moyens puissants ».

Gabrielle descend à pied l'avenue de l'Opéra, malgré le froid vif et la neige virevoltante, pour se rendre dans la loge de la Dussane à la Comédie-Française.

— C'est un scandale ! déclare l'actrice à sa costumière favorite. Ils ont annulé au dernier moment la tournée de Nancy. Nous ne partons plus, ma chère ! Le théâtre aux armées s'arrête. Je ne puis t'en dire plus. Je rentre en scène dans un instant. Jean te parlera.

Jean d'Orsay est l'impresario de la divine ; il revient de la capitale des ducs de Lorraine. Il est intarissable :

— Les Allemands ont installé dans les bois, très loin, un canon à long tube qui bombarde la ville tous les jours. Des obus de 380. Poincaré ne décolère pas. On veut lui détruire *son* Nancy. Nos artilleurs ne réussissent pas à faire taire le gros canon allemand. Les avions ne peuvent le localiser. Certains pensent qu'il est camouflé dans les futaies, du côté de Château-Salins. Le gouverneur militaire a annulé tous les concerts. Quinze mille habitants sont déjà partis par chemin de fer. La musique du 26^e de Nancy ne joue plus devant les grilles dorées de la place. Les soldats de ce régiment, qui sont de tous les coups durs, ont quitté leurs cantonnements de repos, explique-t-il.

— Pour aller à Verdun ? s'inquiète Gabrielle.

— Je ne saurais te dire. Les Allemands ont des avancées près de Bar-le-Duc. C'est tout ce que je peux t'apprendre. Si tu veux savoir ce qui se passe à Verdun, vois Giraud de Saussure, il en revient. Il est dans la loge de la Dussane.

Ce Giraud de Saussure, un lieutenant de hussards, est un ancien amant de Gabrielle. Deux fois blessé au front, le jeune homme dispose de relations qui lui permettent, une fois son devoir rempli au front avec éclat, de rejoindre Paris où il a ses

habitudes. Les Boches ne l'empêcheront pas de parader dans la loge de la plus célèbre des tragédiennes.

Pendant que la salle se remplit, Gabrielle interroge le jeune officier.

— L'homme de ma vie est à Verdun, l'implore-t-elle, les yeux dans les yeux. Il est lieutenant d'artillerie, il a vingt ans et il s'appelle Julien Aumoine.

— Mes félicitations, j'en suis heureux pour lui, c'est un bon endroit. Il y a de la gloire à y prendre.

— Il s'agit donc d'une offensive ?

— On le dit officiellement. Joffre n'a consenti à informer le public que sur les instances de Briand. Je ne puis guère te rassurer, mais te voilà informée.

EN cette fin d'après-midi du 24 février, Henriette attend Gabrielle devant l'immeuble de Patou. Elle entraîne son amie dans le métro.

— Nous allons à Neuilly, lui dit-elle, à l'antenne chirurgicale américaine. Leurs ambulances ramènent des blessés du front. Ceux de Verdun commencent à affluer.

Une fois sur place, Henriette se dirige résolument vers le garage de l'antenne américaine, où les ambulances Ford débarquent les hommes en hâte. Elle demande à un chauffeur s'il connaît Richard Norton.

— Il est juste là, derrière vous.

Richard est un ami de John Mac Nulty, un aviateur américain que le lieutenant Straw, son brillant amoureux britannique, a présenté à Henriette un soir de bamboula. Le jeune homme est épuisé, gris de fatigue. Henriette l'entraîne dans un café, le temps qu'on répare sa Ford T sur le point de rendre l'âme, malgré sa robustesse. Gabrielle n'a pas besoin de le questionner. L'Américain parle tout seul, comme dans un délire. Sans doute n'a-t-il pas dormi depuis deux jours.

— Je n'ai jamais vu un tel massacre, commence-t-il, même à la Marne.

Gabrielle pâlit. Elle sent que le récit dépassera en horreur tout ce qu'elle redoutait. Richard a dans le regard des visions cauchemardesques.

— Les brancardiers ne sont pas en nombre suffisant. On ne peut pas relever tous les blessés. Beaucoup sont abandonnés. Les morts, n'en parlons pas ! Ils sont enfouis dans la chaux vive, avec beaucoup de retard, quand les bombardements laissent un répit.

Parfois, l'accalmie est trop courte, et les territoriaux ont à peine le temps de relever leur identité.

— Ils peuvent donc être enterrés sans que personne ne soit au courant de leur mort ? lance Gabrielle, désespérée.

L'Américain ne s'aperçoit pas de la pâleur de la jeune femme. Il poursuit :

— On les porte disparus, d'après les états des régiments dressés tous les soirs par les sergents — quand il y a encore des sergents ! C'est inhumain, un charnier d'hommes et de chevaux sous la neige mêlés, dans une effroyable odeur de pestilence et de mort.

Gabrielle ne peut en supporter plus. Elle tourne de l'œil, tombe de son siège. Richard sort de sa poche un flacon d'alcool. Il la ranime, lui tapote la joue. La jeune femme demeure un moment muette et égarée.

— Rentrons, dit-elle finalement à Henriette dans un sanglot. Je ne reverrai jamais Julien. Ils mourront tous.

LE 25 février au soir, Gaston Bigouret a pris le train d'Huriel pour Montluçon. Il doit parler les yeux dans les yeux avec le sous-préfet, sans témoin. La rumeur court la ville, on commence à évoquer les massacres de Verdun. Bigouret veut connaître la vérité.

Le sous-préfet est absent. Appelé à Moulins, chez le préfet. Dans son bureau, un homme de quarante ans, en uniforme de sergent-chef, salue l'arrivant de la main gauche. Il a le bras droit en écharpe. C'est Michel Bouguin, le fils du boucher de Villebret, intégré d'extrême urgence dans la territoriale, le 20 février au soir, avec tous ses copains, et déjà de retour du front.

— Je reviens de Bar-le-Duc, explique-t-il à Bigouret. J'ai été affecté immédiatement, le 21 au matin, aux travaux de la route de Verdun. Plus de huit mille hommes, la pelle à la main, pour jeter constamment des cailloux sous les roues des camions.

— Et tu as été blessé...

— Dès le 23. Les pièces à longue portée bombardaient sans cesse, cherchant les camions de munitions. L'un d'eux a explosé : vingt morts. Je m'en suis bien sorti, avec un éclat dans le bras. Soigné tout de suite à Bar, évacué sanitaire. Ils m'ont laissé rentrer à Montluçon. Avec mon bras en écharpe, je ne pouvais plus rien faire.

— Crois-tu qu'on puisse tenir à Verdun ?

— Pour sûr, mais il y a de la casse. Les tringlons du train des

équipages m'en ont appris long. Pendant les premières vingt-quatre heures, pas un officier ne savait ce qui se passait en ligne. Le bombardement interdisait tout survol aux avions français. Les tringlots racontent que le triangle Verdun-Ornes-Brabant-sur-Meuse a reçu dans les deux millions d'obus.

— Et nos canons, que faisaient-ils ?

— On a entendu leur voix timide au soir du 22. Des 155 et des 120, rassemblés sur la rive gauche de la Meuse. Mais pas de 75. D'après les tringlots, ils ne savaient pas sur quoi tirer, faute de liaisons avec l'infanterie.

— Le front est-il tenu, oui ou non ? demande Bigouret dont l'égarement croît à vue d'œil.

— Le 23, quand j'ai été blessé, l'infirmier qui m'a soigné racontait que la ligne tenait toujours.

— Ils ne sont pas passés, dit Bigouret, ému aux larmes. Nos braves soldats se sont fait tuer pour qu'ils ne passent pas.

— Mais le 24 au soir, quand j'ai pris le train à Bar, on s'attendait au pire. On dit que les Allemands filent sur Douaumont, le plus grand fort de la place. À l'heure où nous parlons, Douaumont est peut-être pris.

— Ils ne l'annoncent pas dans le communiqué, assure Bigouret.

— Vous croyez encore ce qu'ils vous disent ? Ils vous l'annonceront demain, quand ils ne pourront pas faire autrement, parce que les radios allemands auront trompété dans le monde entier que le fort vient de tomber.

— C'EST un scandale, un vrai scandale ! fulmine le général Gallieni dans son bureau de la rue Saint-Dominique. Je suis le ministre et c'est moi le dernier à apprendre la chute de Douaumont. Joffre est-il devenu fou ? Comment les Allemands ont-ils pris le fort ?

— Les ordres de von Mudra, qui dirigeait l'assaut sur ce secteur du front, étaient de s'arrêter à huit cents mètres de la position, explique le lieutenant Mitois, son aide de camp. Les Boches voulaient la bombarder au 420. En fait, elle n'était tenue que par une cinquantaine de territoriaux qui s'apprêtaient à l'évacuer selon les ordres du général Herr, en plein accord avec Joffre. Quand un lieutenant du 24^e Brandebourgeois, von Brandis, s'est aventuré dans la citadelle, ses propres hommes l'ont traité de fou. Certains n'ont pas voulu le suivre et ont déserté. Ceux-là nous ont renseignés. Les Allemands ont pris le fort avec une

seule compagnie. D'où l'embarras de Chantilly. Ils ont hissé le pavillon impérial sur le fort et envoyé ce message radio : « *Douaumont ist gefallen.* » Douaumont est tombé. Comme s'ils avaient pris le fort d'assaut. Ceux de Chantilly ont préféré reprendre l'antienne, comme si les défenseurs du fort avaient succombé après des combats héroïques.

Le vieil homme se souvient de la bataille de la Marne, quand Joffre refusait de le prendre au téléphone. Il n'était alors que gouverneur militaire du camp retranché de Paris. Il est aujourd'hui ministre de la Guerre, et il a pourtant encore moins de chances d'être entendu de son chef.

— Envoyez sur place Giraud de Saussure. Au lieu de se prélasser dans des loges de théâtre, il est temps qu'il se rende à Verdun.

— Il en revient, mon général.

— Qu'il y retourne au plus vite. Je veux des nouvelles des braves de la 51^e division. A-t-on une idée des pertes ?

— Au moins 60 %, répond Mitois. 681 morts, 3 186 blessés, et 16 407 disparus pour les trois unités de première ligne. Prisonniers peut-être en partie, mais surtout volatilisés sur le terrain.

Cette 51^e division du général Boulangé, Gaston Mitois s'en souvient brusquement, est bien celle où doit servir, s'il est encore de ce monde, le bombardier Aumoine, l'amant de Gabrielle, dont lui a si souvent parlé la belle Henriette.

LE hussard Giraud de Saussure débarque le soir même en gare de Verdun, avec un ordre de mission très spécial auprès de l'officier du 2^e Bureau de Pétain, le colonel Delaporte. Il apprend que l'état-major allemand prépare une action de plus grande envergure sur les deux rives de la Meuse, mais que la première attaque de février vient de marquer le pas. Les Français ont tenu. Sitôt affecté au secteur de Verdun, le général Pétain a expédié un ordre à Balfourier, commandant du 20^e corps, le 25 à minuit : « Je prends le commandement. Faites-le dire à vos troupes. Tenez ferme. J'ai confiance en vous. »

Il a engagé ses hommes sur le front du Nord, les généraux Bazelaire Guillaumat, Balfourier, Duchêne. Il a immédiatement concentré les canons rescapés des bombardements et les renforts arrivés récemment sur la rive gauche, pour préparer la contre-attaque des avancées allemandes. L'ancien colonel Pétain, blanchi sous le harnais du 33^e régiment d'infanterie d'Arras, rappelé au

service quoique tout près de la retraite, n'a qu'une idée : tenir le front et remettre de l'ordre.

— Où sont les lignes, à ce jour ? demande l'émissaire de Gallieni.

— Ils ont pris Douaumont, mais nous gardons Thiaumont et Vaux. Notre ligne part du sud de Vacherauville jusqu'à Hardaumont. Nous avons perdu Louvemont après d'affreux combats, mais préservé Haudromont. Pétain dispose encore de plusieurs lignes de défense avant Verdun. Il peut tenir.

— Où sont les rescapés de la 51^e ?

— Regroupés autour de Souville, au repos.

Il demande d'abord à voir les survivants de l'unité la plus éprouvée, le 208^e de Saint-Omer. On le conduit à leur popote. Ils sont mêlés à des compagnies des autres régiments du Nord, et même à des chasseurs rescapés de la brigade Driant. Il veut savoir pourquoi ils n'ont pu résister à l'attaque allemande du 22 février, pourquoi ils n'ont pas été soutenus par l'artillerie. On lui répète que les 75 ne pouvaient pas tirer, ne connaissant pas leurs objectifs.

— Et les canons de tranchée ?

— Il y en avait six, en tout et pour tout, intervient le chasseur Losfeld, du 56^e bataillon. Ils ont été tout de suite écrasés par les *Minen*.

— Puis-je rencontrer certains de ces bombardiers ?

— Un homme avait survécu aux bombes, insiste un adjudant du 208^e. Celui-là s'est battu avec nous jusqu'au bout. Il a disparu dans l'ouvrage T6, anéanti au lance-flammes.

— Je suis le seul à l'avoir vu peu de temps avant sa mort, dit Losfeld. J'ai parcouru la tranchée des disparus. On ne retrouvera jamais rien de lui. C'était un lieutenant. Il s'appelait Julien Aumoine.

— Vous avez dit Aumoine ?

LE lieutenant Giraud de Saussure n'a pas le cœur d'apprendre à Gabrielle la mort de son amant ni les circonstances de sa disparition. Il en charge Gaston Mitois, qui annonce la nouvelle à la jeune femme avec de singulières précautions.

— Nous avons un témoin du drame, lui dit-il, mais pas la preuve du décès, pas de plaque d'identité. Il sera porté disparu.

— Votre témoin l'a-t-il vu mourir ?

— Nullement. Il a seulement vu les restes de la tranchée abandonnée, pas les cadavres.

Gaston Mitois n'ose donner plus de précisions. Mais il sent bien, s'il reste dans l'incertain, que Gabrielle sera tentée de mettre en doute la mort d'Aumoine.

— Il arrive tous les jours, explique-t-il, que des poilus disparaissent dans une poche de boue gluante, comme dans les sables mouvants. D'autres sautent sur des mines et leurs corps pulvérisés ne sont pas identifiables.

Il ajoute, presque à voix basse, pour atténuer le choc de la révélation :

— D'autres encore sont brûlés, consumés au lance-flammes. Malheureusement, nos ennemis ont recours à cette arme barbare.

Cette fois, il est sûr d'avoir été compris. Le cri déchirant de Gabrielle ne laisse aucun doute. Désespérée, elle se mure dans le silence. Même les restes de son amant lui sont refusés. Il a quitté la terre, elle n'a plus rien à y faire. Qu'on la condamne au bûcher, que le vent emporte aussi ses cendres !

Elle n'a pas le courage d'annoncer la nouvelle à Marie Aumoine. Peut-elle faire état d'une mort que l'armée ne veut affirmer ? N'y a-t-il pas l'ombre d'un espoir ? L'officier a été formel et elle est, hélas ! convaincue qu'il n'y en a aucun. Mais elle n'a pas le droit de poignarder une mère qui, jusqu'au bout, voudra s'accrocher à l'idée de la survie de son fils. Celle-ci ne la croira pas, ne le pourra pas.

Le 27 février, Marie Aumoine apprend que le front se stabilise. Le courrier va reprendre, elle va recevoir des nouvelles de son Julien. Le 29, le facteur lui délivre une lettre cachetée du secteur 165, qu'elle ouvre en pleurant de joie. C'est bien Julien qui lui parle des grands bois de Lorraine, des sapins recouverts de neige, du temps radieux.

Tu n'es jamais absente de mon cœur, petite mère, toi qui m'as donné la vie une deuxième fois en me rendant mes souvenirs. Je serai toujours près de toi, quoi qu'il puisse m'arriver. Je reviendrai bientôt pour ne plus te quitter, quand la neige sera fondue et que le printemps renaîtra, quand ton poirier fourchu retrouvera ses fleurs blanches. Le soleil se lève, dans ces bois ; chauffe-toi à ses rayons, là-bas, sous ton petit mur de pierres sèches qui te protège si bien du vent froid. Et donne double picotin à ma jument blanche, avec une caresse, en lui glissant mon nom à l'oreille, pour qu'elle sache que je ne l'oublie pas.

Julien lui a écrit cette lettre à l'aube du 21 février, en prenant son café. Sent-elle confusément qu'elle sera la dernière. Elle se dirige d'un pas rapide vers l'église, et demande à l'abbé Carmouze de prévoir un ex-voto sur le mur de la chapelle de la Sainte Vierge, pour le jour où Julien reviendra du front. C'est la grâce de la sainte Marie qu'elle implore, à genoux.

TROISIÈME jour, quatrième jour sans lettre. Marie Aumoine est anxieuse. Gaston Bigouret ne sait comment la rassurer. Certes, le service postal est sens dessus dessous dans la région des combats, mais enfin le courrier a repris. Les voisins reçoivent des missives du front. Pour que Julien n'écrive plus, il doit être au cœur du cyclone et combattre sans répit.

Cependant, tant que les gendarmes ne passent pas, l'espoir est là. Faut-il attendre passivement ? Comment se renseigner sur l'unité de Julien ? Marie se souvient du comte de La Fouillère, de Villebret, qui commande le dépôt de l'artillerie de Lyon. Elle sait qu'il a perdu l'un de ses fils à la bataille. Les gendarmes sont passés au château. Il comprendra l'angoisse d'une mère.

Elle veut prendre le train de Lyon. Gaston l'en dissuade. Il ira lui-même. Il a l'habitude de discuter avec les autorités et fera tout pour obtenir des nouvelles. Il sait qu'en cas d'échec, l'espoir sera le plus fort : si personne ne peut affirmer que Julien est tombé, c'est qu'il est encore debout. La pagaille est telle dans les lignes qu'aucun recensement des unités ne doit être encore possible.

Le comte de La Fouillère reçoit Bigouret avec simplicité. Il ne peut malheureusement lui donner aucune information.

— Les batteries de crapouillots sont disséminées tout le long du front. J'envoie les renforts au colonel du 5^e RAC, qui les ventile ensuite à son gré dans les régiments d'infanterie. Mais il ne me tient pas au courant du sort de ces enfants perdus. Voyez comme il est difficile d'avoir des nouvelles d'un crapouilloteur. Ce sont des francs-tireurs du front, tous volontaires ou presque.

— Supposons qu'il soit tué, dit brutalement Gaston Bigouret. Qui préviendrait la famille ?

— Les gendarmes, par la procédure habituelle. Relève de la plaque d'identité, des papiers, transmission par l'autorité jusqu'au centre de recrutement. Il peut y avoir un retard dans la communication, mais la voie est sûre, inéluctable.

— Et s'il a disparu corps et biens ?

— En ce cas, la procédure est plus lente, plus compliquée. Le soldat dont on ne retrouve pas trace est porté disparu. Mais il peut être prisonnier. Alors, il faut attendre, souvent des mois, que les autorités allemandes veuillent bien communiquer la liste des PG à la Croix-Rouge suisse, laquelle nous informe à son tour. Le cas le plus grave, c'est la disparition des corps. La guerre moderne anéantit les cadavres, les rendant méconnaissables, non identifiables. On finit par considérer les disparus comme des morts, mais il y faut du temps, beaucoup de temps. Sauf si l'unité dont ils relèvent a pu témoigner de leur disparition brutale. Mais votre Julien est plein de vie et d'enthousiasme. Sans doute se terre-t-il, noir de poudre et de boue, dans quelque trou du bois d'Haudromont. Comment voulez-vous qu'il puisse écrire, quand tout s'écroule autour de lui ?

AU fort de Souville, le colonel Belfond, commandant le 208^e d'infanterie, est reçu par l'envoyé spécial de Joffre, le commandant Jean Dufour. Ce dernier lui demande des explications sur la destruction presque totale de son unité, et sur le grand nombre des disparus.

Belfond prend très mal cet interrogatoire. Il a perdu suffisamment d'hommes dans les combats acharnés pour s'estimer exempt de toute investigation, surtout de la part d'un galonné qui n'a jamais vu le feu de près. Joffre les a assez maltraités depuis le début de l'affaire pour qu'il se dispense de prendre des gants avec ces coupeurs de têtes d'officiers supérieurs.

— Nous avons été engagés dans le bois des Fosses dès une heure du matin, dans la nuit tragique du 21 février. Les hommes ont couru pour renforcer leurs camarades du 327^e. Le ravin était complètement labouré par le canon. Des arbres aussi gros que des demi-barriques voltigeaient en l'air, coupés comme fétus de paille. Enfin, nous avons réussi à tenir le village détruit de Beaumont et la lisière nord du bois des Fosses.

— Combien de temps ?

— Le temps que nous avons pu. En deux jours, nous avons envoyé au tapis au moins 3 000 Allemands. Nous avons repoussé trois de leurs attaques en vingt-quatre heures. Nos blessés agonisaient sans soins. Beaucoup sont morts entre les lignes. Puis l'ennemi a attaqué en force sur la Wavrille. Il a capturé toutes les unités du 327^e régiment de Valenciennes.

— Ils se sont rendus sans combattre ? demande Dufour.

— Que pouvaient-ils faire, sans munitions et sans renforts ? Nous avions sur les lieux la réserve de notre régiment. Les gars ont pris leurs jambes à leur cou pour échapper à l'encerclement et se replier au bois des Fosses. Là, pour la première fois, au troisième jour de combat, nous avons reçu du renfort. Des zouaves du colonel Decherf et des tirailleurs algériens. Nous avons fait creuser des positions par le bataillon de réserve au sud-ouest de Bezonvaux, du 23 au 24 février, prévoyant une nouvelle attaque allemande. Le 24 février, dans l'après-midi, notre position de Beaumont s'est trouvée attaquée de toutes parts. Notre compagnie a défendu les ruines, avec des camarades du 327^e de Valenciennes et du 243^e de Lille.

— Vous avez reculé, coupe Dufour.

— Ils nous ont chassés du bois des Fosses, avec leurs gaz asphyxiants et leurs lance-flammes, explique le colonel. Intenable ! Nous nous sommes encore battus au bois le Fays, toutes unités confondues, puis, dans la journée du 25 février, avec des survivants d'autres régiments, nos mitrailleurs ont résisté jusqu'au bout dans les ruines de Louvemont. Devant le feu très accablant de l'ennemi, nous avons gagné le sud, vers Douaumont, contourné le fort par l'est. Finalement, le 26 février, après cinq jours de combat, notre division a été retirée du front. Depuis lors, les survivants sont au repos et nous comptons nos pertes. Elles sont immenses. Nous sommes incapables de dénombrer nos morts. Beaucoup de soldats ont été volatilisés sous le tir des pièces lourdes. Ainsi s'explique le grand nombre des disparus.

— Vous n'avez pas d'état précis des pertes, dit le commandant Dufour, perplexe. Que diront les familles ?

— Joffre leur écrira, grince Belfond. Il est si populaire.

Le bois des Corbeaux

LE 25 février 1916, Jean Aumoine embarque en camion avec son régiment pour gagner, dans la nuit, la région de Sainte-Menehould, au pied de l'Argonne. Il se rapproche de Verdun où l'on entend tonner le canon, au-delà du massif boisé. Il ne se fait aucune illusion : le 121^e s'engagera à son tour dans la bataille.

Depuis son retour en ligne, à la fin de juin 1915, le lieutenant a été affecté à des secteurs calmes de Picardie. Il a repris ses habitudes de poilu, entouré de ses camarades : Jules

Bousquin, de La Genebrière, promu sergent, le clairon Biron, le plombier de Nérès, Jules Massenot, qui l'a accompagné dans sa mission suicidaire devant Saint-Quentin, et Maurice Duval, de Champignier, le coureur du Tour de France de 1913. Le caporal Joannin, l'Hercule du bataillon, a échappé à tous les coups durs et l'apiculteur Lavelle est toujours versé à la compagnie de mitrailleuses, où le malheureux André Bouin a trouvé la mort.

L'évasion de Jean et son retour épique de la ville de Saint-Quentin occupée par l'ennemi lui ont valu une palme sur sa croix de guerre. Il envoie régulièrement à sa mère des lettres tendres, où il la rassure sur son sort. À son tour, il en reçoit de son frère Raymond, retenu dans un secteur tranquille, qui lui parle de son nouvel état de téléphoniste. En revanche, Jean est inquiet pour son plus jeune frère Julien, engagé dans l'armée de Verdun, et dont Marie leur mère est également sans nouvelles.

Le 121^e régiment se déplace sans cesse, par étapes, dans la direction de Verdun. Le 28 février, quand la bataille se calme, il cantonne à Rarécourt et à Froidos. On entend nuit et jour, dans les granges où dorment les poilus, le grondement du canon. Les ordres viendront du QG de Pétain. On les attend. Ils ne vont pas tarder. Le casse-pipe est pour demain. Le régiment est en réserve de bataille. Les camions peuvent surgir d'un jour à l'autre pour conduire les hommes en première ligne.

Quelques jours plus tard, Pétain charge le régiment d'organiser la résistance dans les bois d'Avocourt et de Malancourt. Les Auvergnats de Clermont-Ferrand et d'Aurillac, ceux de la 52^e brigade, sont en réserve entre Esnes et Bethelainville, à l'est d'Avocourt. Les Montluçonnais du 121^e campent à trois kilomètres vers l'arrière. Les tranchées de la ligne d'Avocourt, au sud du bois de Malancourt, sont tracées au cordeau, avec le plus grand soin, à l'extrême ouest du front de Verdun. Le laci des boyaux est soigné, les communications sont faciles. L'état-major s'est soucié, dans ce secteur calme, de protéger le petit village d'Avocourt en le fortifiant, pour qu'il devienne un point d'appui inexpugnable en cas d'attaque.

Le soir, dans son abri, Jean pense constamment à Clélia. Il s'en veut de n'avoir pu la rencontrer en Suisse, quand le convoi des évacués de force de Saint-Quentin l'y a amené. Être si près d'elle et ne pas la voir ! Mais pouvait-il abandonner les malheureux camarades qui imploraient son aide en toute occasion ? Un officier français se devait de ne pas quitter ses compatriotes, et

de retrouver lui-même son unité perdue depuis des mois. Et Jean Aumoine a le sens du devoir.

Une épreuve qu'il n'a pas surmontée. Depuis plus de six mois, il est sans nouvelles de la lumineuse jeune fille, et son amour, au lieu de s'atténuer, s'en trouve renforcé. La guerre les a séparés. Se reverront-ils ? Il sait seulement qu'elle habite en Suisse, près de sa mère, au palais de Lugano. Il ne peut même pas lui écrire.

Le commandant Latouche connaît l'attachement du lieutenant pour la jeune Allemande. Cette idylle insolite ne lui déplaît pas. Il sait que Jean Aumoine, loyal patriote, transcende sa passion contrariée en acceptant des opérations à haut risque. Le lieutenant est devenu l'un des plus audacieux agents de l'armée, aguerri aux coups durs de corps franc en même temps qu'aux investigations dans les lignes ennemies. Mais Latouche n'entend pas le laisser s'abîmer dans le désespoir.

— Une mission du 2^e Bureau part prochainement pour Genève, annonce-t-il à Aumoine. Je puis faire porter une lettre en Suisse, si vous l'écrivez cette nuit. Ne vous souciez pas de l'adresse. Nous connaissons parfaitement la résidence d'une *Fräulein* nommée Clelia von Arnim.

Jean découvre, en clair, ce qu'il soupçonnait déjà : Latouche est au courant de tout. Il sait qui est Clelia.

Jean saute sur cette occasion d'écrire à son amour :

Les trompettes sonnent l'extinction des feux, mais elles ouvrent chaque soir les portes de la nuit où je ne pense qu'à toi. Le canon gronde au loin, une grande bataille se prépare qui va jeter l'un contre l'autre le Français et l'Allemand. Nous allons vivre ensemble, les tiens et les miens, ici, à Verdun, le plus grand carnage de l'histoire. Tout se met en place pour que pas un pouce de terrain n'échappe à l'anéantissement. Sur ces ruines, si nous survivons, nous pourrions sans doute un jour, Français et Allemands, nous tendre la main ; alors, rien ne s'opposera plus à notre union, personne n'y trouvera rien à redire. Le cyclone aura disparu, volatilisé. Pour l'heure, je suis très exactement dans l'œil de ce cyclone, et sans doute aussi les tiens.

Je sais que je sortirai vivant du brasier, protégé par l'armure invisible de ton amour. Je ne redoute que l'oubli. Je t'en prie, mon amour, souviens-toi de ce que nous sommes l'un pour l'autre. Un jour nous partirons ensemble, loin du vieux monde et de ses cicatrices douloureuses. Vivre sans haine et sans

crainte, entièrement tournés vers l'avenir, est à notre portée, si tu m'aimes autant que je t'adore. Quand le canon se rapproche, je sens couler plus vite le sable du temps qui me rapproche de toi. Que l'orage éclate et que je puisse courir vers toi à perdre haleine, pour te retrouver à jamais. Je suis de notre amour le très humble serviteur et de toi, ma Clelia, l'adorateur éperdu.

À peine a-t-il terminé sa lettre qu'éclate au-dehors un déchaînement d'obus. Du bois de Malancourt aux bois de Cumières et des Corbeaux, sur toute la ligne du 13^e corps du général Alby, l'artillerie lourde allemande s'en donne à cœur joie. Les tranchées de Béthincourt, Forges, Regnéville, les massifs du Mort-Homme et de la Côte de l'Oie sont pris à partie dès sept heures du matin.

Le chef d'état-major du général Alby appelle aussitôt par téléphone le commandant Latouche, en tant qu'officier du 2^e Bureau :

— Considérez-vous comme détaché de votre unité, lui dit-il, au service exclusif de l'état-major de division. Prenez deux hommes avec vous, si possible des officiers, et gagnez les avant-postes. Rétablissez les liaisons et réparez le désordre. Chantilly me demande quelles sont les unités allemandes d'assaut. Faites des prisonniers au plus vite, et interrogez-les rondement. Pétain ne veut pas que l'affaire du 21 février se renouvelle. Ouvrez l'œil et informez !

Dix heures. La neige tombe en giboulées. Le bombardement vient de cesser. Latouche fait signe à Jean de le suivre, sans perdre de temps. Ils rencontrent des unités françaises débandées, qui reculent depuis le village de Forges, à l'est de Béthincourt. À la jumelle, le commandant distingue, dans le brouillard, des hordes de *Feldgrau* qui avancent difficilement sur le terrain marécageux, franchissent le ruisseau de Forges et parviennent à encercler le village. L'artillerie française donne sur les marécages, mais les obus s'enlisent sans exploser.

À cinq heures, il est clair que le front français est enfoncé. L'offensive allemande, mal contenue sur la rive gauche, progresse avec une avance comparable sur l'aile droite française, dans la région de Vaux. La citadelle de Verdun risque d'être encerclée simultanément sur les deux rives de la Meuse.

Latouche et Jean Aumoine courent vers le village de Béthincourt, toujours tenu par les Français. Le téléphone fonctionne

avec l'arrière. Ils peuvent signaler l'avance allemande à l'état-major de la II^e armée.

— Beaucoup de prisonniers, dit le commandant en précipitant son débit, dans les bataillons du recrutement du Sud-Ouest ! Forges est occupée, le Moulin de Raffecourt est aux Allemands, comme Regnéville et la cote 265. Le village de Malancourt tient toujours, mais il ne résistera pas longtemps si les nôtres ne sont pas secourus. Ils ont perdu beaucoup de monde pendant le bombardement de préparation, et les autres sont trop nombreux.

— Ralliez les groupes dispersés, transmettez l'ordre du général Alby d'organiser la résistance aux abords du bois des Corbeaux et de tenir fermement la seconde ligne en y regroupant tous les soldats perdus, répond au bout du fil la voix d'un officier d'état-major du général Pétain.

Neuf heures du soir. Un semblant de lignes s'organise à la va-vite au bois des Corbeaux. Jean prévient le commandant qu'il ne sera pas possible de tenir longtemps sur cette position. Seule la lisière nord est en état, avec une ligne de tranchées creusées par les territoriaux, mais aux banquettes de tir à peine ébauchées. Au moindre tir de marmite, les hommes céderont.

Les sections dépareillées, décimées, se rejoignent sous les ordres du commandant. Les soldats comprennent qu'ils sont perdus s'ils ne creusent pas. Ils profitent de la nuit pour consolider fébrilement les avants, dégager une tranchée centrale assez vaste et mettre en état la lisière sud.

Le bois lui-même a beaucoup souffert dans la matinée. Les arbres abattus constituent autant d'obstacles à la progression de l'ennemi. On peut espérer y tenir jusqu'à l'arrivée des renforts de la division.

Jean Aumoine réussit, en rampant à l'orée du bois, à arracher des pattes d'uniformes sur des cadavres allemands du *no man's land*. Latouche, qui connaît le détail des unités adverses, opère les regroupements nécessaires des numéros de régiments à la lueur de sa lampe de poche.

— Les unités d'assaut, affirme-t-il, appartiennent sans contestation possible à deux divisions différentes. Nous avons devant nous vingt-cinq mille hommes. Il faut prévenir l'état-major.

LE bois des Corbeaux est sinistre sous la lune. Le commandant Latouche s'est éloigné vers le sud en direction du village de Cumières, pour tenter de téléphoner. Jean reste seul dans son abri sommaire.

Le 7 mars, au matin, le bombardement recommence. Toujours pas de tirs français pour contrarier les pièces lourdes allemandes. Une formidable explosion semble trouer le ciel, tout près du bois des Corbeaux. Un dépôt français de munitions vient de sauter vers l'arrière. Les renforts d'artillerie envoyés par la division sont en miettes.

— Attention, crie Aumoine, c'est l'attaque.

Il se jette dans un trou de la ligne de feu, un fusil à la main. Le commandant Latouche n'a sans doute pas pu rejoindre le village de Cumières. Jean devient solidaire des fusiliers, des grenadiers et des mitrailleurs du 211^e régiment de Montauban qui défend la position. Sa seule chance de rester en vie est de faire le coup de feu avec eux.

Les Boches approchent par bonds à quelques mètres de la tranchée. Jean aperçoit un groupe de trois *Feldgrau* ajustant une mitrailleuse légère dont le canon est monté sur fourche. Ils la mettent en batterie sur le rebord d'un trou d'obus. Autour des mitrailleurs, des grenadiers commencent à balancer les grenades à manche dans les trous où sont embusqués les Français.

Jean, tireur d'élite au stand de tir de Montluçon, classé premier au stage des élèves caporaux, vise soigneusement le mitrailleur, et fait mouche. Son voisin le remplace. Nouveau coup de Lebel. L'autre chancelle, tombe sur son engin. Voilà au moins une Maxim qui ne fera pas entendre sa voix. Pas tout de suite.

Mais les grenadiers arrosent sérieusement la ligne française. Jean se rend compte que la résistance du régiment de Montauban est compromise. Tous les officiers ont péri. Les soldats gagnent l'arrière, par petits bonds, d'un trou à l'autre.

Les *Feldgrau* n'ont plus d'obstacle sur cette ligne. Aucun tir d'artillerie ne compromet l'arrivée constante des renforts. Pourtant, les Français combattent pied à pied pendant tout l'après-midi. Jean Aumoine, estimant la situation désespérée, ne songe qu'à rejoindre le commandant Latouche vers Cumières, le village de l'arrière où doivent se regrouper les Français accablés par l'attaque de deux divisions d'infanterie.

Les Allemands occupent à la fois le bois des Corbeaux et celui de Cumières. Dans le capharnaüm du village rasé par les obus de 210, les poilus s'organisent pour se barricader sur la position. Des mitrailleuses sont hâtivement installées dans les éboulis des fermes. Les Boches sont arrêtés dans le cimetière, contraints de s'abriter derrière les pierres tombales. Mais le village ne pourra tenir longtemps sans soutien. Et les renforts n'arrivent pas.

PAS de Latouche à Cumières. Il est parti depuis longtemps. La nuit tombe sur le village organisé en position défensive. Jean décide d'y attendre l'arrivée des troupes de relève dépêchées par le général Pétain. Le capitaine Pougès, officier le plus gradé de la position, vient de recevoir un ordre porté par un coureur, qu'il montre au lieutenant Aumoine. La division du Sud-Ouest va partir à l'arrière, relevée par une brigade du 13^e corps du général Alby.

— Le 13^e corps est celui du 121^e, dit Jean. C'est mon régiment.

— Son tour n'est pas venu. Il est encore en réserve. J'attends la 52^e brigade du général Pauffin de Saint-Maurel. Deux bataillons du régiment de Clermont seront chargés de reprendre le bois des Corbeaux. L'attaque sera menée par le lieutenant-colonel Macker en personne.

Jean se souvient du nom de Macker. Il était célèbre dans les casernes de Clermont, et son frère Léon lui en avait parlé. Un fanatique de l'attaque à la baïonnette, en files de tirailleurs. Un officier de l'ancien style, capable de mourir à la tête des siens, mais aussi de les envoyer tous à la mort, en un seul convoi.

Soutenu par des batteries de 58 transformées en crapouillots, le 92^e a les moyens d'accabler l'ennemi retranché dans les bois par un feu de canons de tranchées. Le capitaine Pougès présente à Macker Jean Aumoine, du groupe de renseignements du commandant Latouche. Jean décrit minutieusement au lieutenant-colonel les anciennes positions de résistance des Français, sans doute immédiatement retournées par l'ennemi, la première ligne tracée à l'orée du bois, les ouvrages intermédiaires, la troisième position flanquée à sa droite par la route de Cumières à Forges.

— Lejeune ! crie Macker à pleins poumons.

Un capitaine d'artillerie s'avance, à cheval, saute à terre pour saluer le lieutenant-colonel en claquant ses bottes.

— Je vous présente Henri Lejeune, chef de groupe au 53^e de Clermont. Le lieutenant Aumoine, du 121^e d'infanterie de Montluçon.

— Ainsi, dit Henri Lejeune, vous êtes le frère de Léon !

MACKER a obtenu un groupe d'artillerie de l'état-major de la 26^e division pour étayer sa contre-attaque. Ses biffins de Clermont ne marcheront pas à la mort sans appui d'artillerie, comme jadis les pantalons rouges du colonel Trabucco, tués devant Petitmont.

Sur les ordres de Lejeune, la batterie s'éparpille au galop pour gagner ses positions de tir. En entendant le capitaine parler aux chefs de pièces, Jean reconnaît tous les compagnons de son frère, ceux dont il parlait longuement, avec tendresse : Auguste Lapierre, le pourvoyeur, vacher de Durdar-Larequille devenu maréchal des logis ; Justin Dagois, l'ouvrier de Michelin, brigadier pointeur sur un 75 ; et Jules Bracon le chargeur, ex-convoyeur aux mines de Saint-Éloi, qui porte les chevrons de brigadier-chef. Ils se le crient d'une pièce à l'autre : « C'est Jean, le frère de Léon. » Malgré ses deux ficelles, Jean Aumoine est resté un gosse aux yeux des copains de son grand frère, de deux ans son aîné. Lieutenant ou pas, il est le petit frère de l'immense Léon, l'artilleur légendaire du 53^e, mort à la bataille de la Marne, la médaille militaire sur le cœur. Chacun rappelle ses exploits au col du Donon et se souvient avec émotion du jour où il avait porté sur son dos, aidé par Henri Lejeune, le commandant Dubaujard blessé.

À peine installées, les pièces crachent leurs seize explosifs à la minute sur les objectifs signalés au mètre près par Jean à Henri Lejeune. Un feu d'enfer qui réjouit le cœur des biffins. Dans le bois déjà réduit en allumettes par le bombardement allemand, les Boches se terrent. Les mitrailleuses tordues sautent en l'air dans leurs abris, pendant que les *Feldwebel*, revolver au poing, empêchent les soldats de reculer.

Pendant l'attaque de l'infanterie, les pièces sont avancées au plus près, la gueule bourrée de mitraille. Comme à la Marne, Lejeune fait tirer au lapin, sur des cibles à vue. Droit devant ses troupes, à quatre cents mètres au plus de l'objectif, le lieutenant-colonel Macker s'avance seul, à découvert, l'épée tirée. Le matin même, il a fait bénir ses poilus par l'abbé Chabrol, l'aumônier de la brigade.

— Baïonnette au canon !

Jean se joint à la première section, un Lebel dans les mains. Le tir de barrage allemand se déchaîne. Les officiers ont suivi à la jumelle la charge de Macker. Cette fois les 77 aboient et les canons français ont de la peine à les contrebattre, ils sont si nombreux ! Les pièces lourdes, alertées par les avions d'observation à croix noire, suivent les déplacements des batteries françaises. Celles-ci doivent lutter de vitesse pour échapper au tir d'extermination qui couvre toute la zone.

— Retirez-vous ! lance le capitaine Lejeune en constatant les dégâts de son groupe. Mille mètres en arrière.

L'infanterie poursuit seule son avance vers le bois des Corbeaux, environné de brume et de poussière opaque. Les obus et les balles déciment les compagnies, anéantissent les sections, dispersent les escouades. Encore cent mètres ! Les plus durs. Macker fait sonner la charge à son clairon. Les grenadiers de tête arrosent déjà les tranchées en lisière. Les Boches lèvent les bras pour se rendre.

Les fusiliers sautent dans la tranchée. En un quart d'heure, malgré ses lourdes pertes, le 1^{er} bataillon du 92^e s'est rendu maître de la ligne avancée et progresse sous le bois, vers les défenses intermédiaires malmenées par le canon de 75. Deux compagnies de fantassins d'Aurillac arrivent à la rescousse. Les batteries d'Henri Lejeune, de nouveau rapprochées, tonnent pour empêcher les Allemands d'acheminer des renforts.

À la tombée du jour, le bois des Corbeaux est entre les mains du lieutenant-colonel Macker. Dans un abri allemand débarrassé de ses cadavres, Jean Aumoine passe la nuit avec le capitaine Lejeune, le copain de son frère Léon.

Ils ne parviennent pas à dormir. Les contre-attaques incessantes des Allemands doivent être repoussées à la baïonnette. L'ennemi ne se résigne pas à la perte des Corbeaux.

Avant l'aube, Lejeune a encore déplacé ses batteries, enterrées en plein bois, pour renforcer les crapouillots, dans une sorte de réduit de feu qui tire à bout portant sur les assaillants. Deux attaques successives sont repoussées, l'une dans la soirée du 9 mars, l'autre au cours de la nuit suivante. Plus de neige sur le sol. Elle a viré à une boue brunâtre, irriguée du sang des morts. Le 10 mars, Macker, qui a perdu dix de ses officiers dans les combats, essuie encore une attaque.

— Vous le voyez comme moi, dit-il à Jean Aumoine, à qui il a confié le commandement d'une section, les Allemands sortent du bois voisin de Cumières, qu'ils ont sans doute enlevé. C'est là que nous devons contre-attaquer.

De nouveau, Lejeune est invité à rassembler les pièces qui lui restent pour arroser Cumières. Justin Dagois, le pointeur sur 75, est porté disparu, sans doute enseveli sous une montagne de débris. Auguste Lapierre, le vacher de Larequille, a le bras arraché. Lejeune a pu le faire enlever et garrotter par une équipe de nuit. Mais Jules Bracon et le pointeur Courtade, le jardinier de Saint-Saturnin, sont toujours à l'ouvrage. Lejeune les désigne à Jean, comme des anciens de la batterie de Léon.

À cinq heures du matin, le feu tonne sur la corne du bois de

Cumières. Les obus incendiaires répandent des flammes, les explosifs chassent les Allemands de leurs trous, les crapouillots bouleversent les tranchées avancées. Trois compagnies de Clermont, dont l'une menée par Jean Aumoine, et deux autres compagnies d'Aurillac, conduites par le commandant Arnoux, enlèvent le bois tout entier en une demi-heure. Jean n'a jamais vu de fantassins aussi ardents à l'ouvrage. Ils grenadent les mitrailleuses, prennent d'assaut les réduits, attaquent les défenseurs à l'arme blanche.

Le lieutenant-colonel Macker retire son casque, sûr de sa victoire ; il demande au lieutenant Jean Aumoine de gagner l'état-major de la 26^e division pour signaler le retrait des Allemands du bois des Corbeaux et du bois de Cumières. Il exige des renforts, notamment d'artillerie, pour faire face à la contre-attaque inévitable.

Le silence, à huit heures du matin, est impressionnant sur le secteur. À croire que les Allemands se sont évanouis.

Soudain, le tacatac d'une mitrailleuse crépite. Macker tombe, haché par la rafale. Le commandant Arnoux reçoit trois balles dans la poitrine. Ils avaient tous les deux échappé, en tête de leurs troupes, à des milliers de balles et d'éclats d'obus. Voici qu'ils trouvent la mort par surprise, au coin du bois qu'ils ont reconquis.

JEAN a quitté le bois des Corbeaux au bon moment. La rafale de mitrailleuse a donné le signal de la contre-attaque. Les pièces d'Henri Lejeune frappent en vain. Elles sont trop peu nombreuses pour contrarier la charge du régiment prussien qui infiltre le bois de Cumières et chasse de celui-ci les escouades des régiments de Clermont et d'Aurillac.

Les défenseurs du bois des Corbeaux sont bientôt complètement cernés. Un capitaine, Delbos, empêche longtemps l'ennemi d'avancer, en soutenant une résistance pied à pied. Puis les ailes commencent à fléchir faute de munitions. Plus ils tuent de *Feldgrau*, plus il en arrive. Une pluie de grenades a raison de leurs ultimes résistances. Delbos quitte la position le dernier. Les Allemands s'emparent à nouveau du bois des Corbeaux.

Pour le 92^e de Clermont, c'est la relève dans les ruines de Chattancourt. Jean Aumoine s'est placé dans la suite du général de Bazelaire, qui commande le secteur au nom de Pétain. C'est à lui qu'il a remis les demandes de renforts formulées par le lieutenant-colonel Macker.

Le général voit défiler devant lui les restes du pauvre 92^e. La revue est vite passée : cent quarante hommes sur mille dans le 3^e bataillon, cent soixante-six dans le 2^e. Les deux bataillons avaient en face d'eux quatre régiments d'assaut allemands : douze mille hommes contre deux mille !

— Bazelaire ferait bien d'accélérer les renforts, glisse le capitaine Lejeune à Aumoine. Nous sommes enfoncés sur toute la ligne, malgré le sacrifice de ces braves, et la destruction de mon propre groupe de 75.

Henri Lejeune se rend au poste de première urgence pour voir ses blessés. Il y retrouve son Auguste Lapierre, ancien pourvoyeur de pièces de Léon Aumoine, devenu maréchal des logis, au bras arraché. En quelques mois, Henri Lejeune a appris au front la fraternité. Le jeune polytechnicien, imbu de chiffres et pétri de logique, a trop vu souffrir autour de lui. Il sait qu'Auguste Lapierre, une fois rentré dans son village, sera toute sa vie un manchot prématurément vieilli, tenu en marge, incapable de serrer une fille au bal ou de pousser la charrue.

JEAN AUMOINE parcourt en vain les cantonnements à l'arrière du front. Il ne retrouve ni le commandant Latouche, ni les bataillons de réserve du 121^e.

Sur la route d'Esnes, encombrée d'attelages disloqués et de cadavres de chevaux, il s'arrête pour laisser défiler les rescapés du 1^{er} bataillon du 139^e. Ceux-ci sont si épuisés qu'ils s'effondrent dans le fossé, sans mettre les Lebel en faisceaux.

Un officier rompu, la capote déchirée, les bottes boueuses, s'approche, son casque bosselé au ras des yeux. Le commandant Latouche, c'est bien lui, prend Jean Aumoine à part.

— Je reviens de Massencourt, lui confie-t-il. Nous ne pourrions tenir ce front. Les Allemands attaquent sur Avocourt, ils veulent envelopper notre aile gauche. Le moral est déplorable dans les régiments qui tiennent les seules bonnes tranchées du front de Verdun. J'ai dû avertir Pétain. Pour la première fois, des bataillons se sont rendus sans combattre. À Verdun ! Alors que les camarades se font tuer sur la rive droite pour contre-attaquer sans cesse dès que les Allemands emportent un bois ou un ravin.

— Vous avez pu joindre Pétain. Qu'a-t-il dit ?

— L'état-major de la II^e armée savait qu'au moment de l'entrée en ligne, vingt et un hommes et un sergent du régiment d'Avignon avaient déjà abandonné leur poste. La défaillance de l'unité n'est pas une surprise.

— Pour quelles raisons ? Ces soldats étaient reposés. Ils entraient dans une position bien organisée.

— Ils ont déclaré qu'ils n'admettaient pas d'être sacrifiés et de payer les erreurs, les fautes des généraux.

— Ainsi les fantassins d'Avignon ont délibérément abandonné leur poste.

— Oui, laisse tomber le commandant Latouche.

IL entraîne Jean Aumoine dans son sillage, vers la ville de Verdun, bombardée par les obus lourds allemands.

— Attendez-moi, dit Latouche dans le hall de la mairie, encombré de gendarmes, d'officiers d'état-major, de messagers et même de coureurs exténués. Je dois voir d'urgence le commandant de Cointet qui dirige le 2^e Bureau de Pétain.

Jean assiste à la sortie du major général Berthelot, qu'il reconnaît parfaitement en raison de son embonpoint et de l'expression très pénétrante de son regard. Celui-ci vient d'être nommé, à la place de Bazelaire, chef du groupement de la rive gauche par Joffre.

Si de telles huiles sont sur place, la situation doit être grave, se dit Jean. Sans doute Pétain n'a-t-il pas les moyens de défendre Verdun. Le front craque de tous les côtés, si l'on se fie aux nouvelles de la rive gauche.

Le commandant Latouche redescend, le front soucieux.

— Nous partons pour Vaux, dit-il en ajustant son casque.

Située au sud-est du grand fort de Douaumont, Vaux est une forteresse que l'état-major français semble décidé à tenir jusqu'au bout, afin d'éviter le désastreux effet psychologique de la chute des forts. La garnison, renforcée, est placée sous les ordres d'un commandant, Raynal. On ne peut y accéder qu'en traversant une zone de combats acharnés.

— Nous devons à tout prix y arriver avant la nuit, explique Latouche. Un radio vient de communiquer, par la tour Eiffel, le texte d'un journal allemand annonçant la chute du fort. Bien entendu, cette nouvelle est fausse. Le Grand État-Major de Joffre m'envoie sur place pour que je lui confirme ce qu'il sait déjà : le fort de Vaux est bien entre nos mains.

LE 409^e régiment tient le village de Vaux, attaqué à treize reprises dans la journée. Le passage est libre vers le fort, même si le canon tonne à l'est, sur Damloup.

Des hommes avancent péniblement, hagards, sans sac, le

masque au visage, le fusil sous le bras. Pas question pour eux de s'abriter dans des tranchées. Ils se cachent comme ils peuvent, dans des trous, à la moindre rafale d'obus. Il n'y a plus de ligne de défense organisée.

On arrive en vue du fort de Vaux. De nombreux cadavres de *Feldgrau* jonchent le sol. On s'est battu sur les pentes du fort, mais il est, à l'évidence, dégagé.

— Les Allemands sont descendus, explique le commandant Raynal, par les ravins de la Caillette, de la Fausse-Côte, dans la direction de Souville. Ils ont été repoussés. Les nôtres étaient déployés dans les bois, les trous d'obus, les ravins. Deux régiments tout au plus. De mon observatoire, j'ai suivi les nombreuses tentatives infructueuses de leur infanterie. Ils ne sont pas passés !

La position du fort est stratégique, car elle interdit la descente des unités allemandes vers Souville et Verdun. Autour de lui, les villages très proches de Damloup et Vaux-de-Damloup, totalement détruits par le canon. Les Allemands viennent enfin de comprendre à Verdun que les fermes ou les villages détruits par eux offrent à l'ennemi une défense naturelle, inexpugnable, chaque bloc de pierres constituant un abri. Ils n'ont pas réussi à prendre le village de Vaux, malgré leur écrasante supériorité en effectif. Les mitrailleuses embusquées les ont massacrés.

— Vous pouvez rassurer Pétain, dit le commandant Raynal. Ici, nous tiendrons. Leurs gros obus n'ont pas endommagé le fort. Les dalles de béton tiennent le choc. Le sous-sol est intact et nous y logeons les mitrailleuses. Les tourelles blindées me servent d'observatoires. Je peux expédier des signaux optiques aux troupes du voisinage. Les alentours sont truffés de nids de mitrailleuses qui ont fait reculer les Allemands jusqu'à Damloup. Croyez-moi, ils ne s'y frotteront pas de si tôt.

POUR la première fois depuis le 21 février, Joffre se dérange pour rendre visite au front de Verdun. Il ne demande pas à parcourir les tranchées. Il descend lourdement de sa voiture grise et entre directement dans la mairie de Souilly, où l'attend Pétain.

Le commandant de Cointet a tenu Latouche et son adjoint en réserve dans son bureau, afin de pouvoir produire leur témoignage en cas de besoin. Il les a abandonnés pour rejoindre Pétain et son état-major, devant la carte des opérations. Le lieu, assez éloigné des lignes, est à l'abri des tirs d'artillerie.

Berthelot est assis en face de Joffre, qui trône dans un fauteuil Louis-Philippe. Pétain, debout, commente les opérations

sur la carte en s'aidant d'une canne de bambou. Joffre l'interrompt d'un geste.

— Je veux savoir quelle est la situation à Vaux.

Pétain songe immédiatement que c'est la vraie raison de la visite du général en chef à son état-major. La chute de Douaumont produit à Paris une impression considérable, exploitée par les ennemis de Joffre, dont Gallieni. Que les Allemands annoncent la chute de Vaux, c'est un pas de plus vers le limogeage du général en chef. Le milieu parlementaire est en émoi. Poincaré demande des assurances. Joffre les exige. On introduit le commandant Latouche.

— Cet officier revient à l'instant du fort de Vaux. Il pourra vous dire lui-même que la position est intacte et que le commandant Raynal n'a pas eu d'assaut à subir.

— C'est bien, dit Joffre, qui ne pose aucune question à Latouche.

Il a estimé d'un seul coup d'œil que cet officier était un témoin solide. Berthelot, consulté du regard, a donné son approbation. On peut se fier à Latouche.

— Faites préparer immédiatement le communiqué du jour, poursuit Joffre, et avertissez la presse. Les mensonges allemands ne doivent plus demeurer sans réplique.

— Il reste que la région du fort est vulnérable, affirme Pétain. Les Allemands reprendront par là, un jour ou l'autre, leur descente vers Souville, et je n'aurai pas les moyens de m'y opposer.

— Comment cela ? s'étonne Joffre. L'armée de Verdun compte cinq cent mille combattants. Elle en avait cent cinquante mille le 21 février. Vous avez reçu les renforts d'artillerie nécessaires. Que voulez-vous de plus ?

— Des pièces lourdes, mon général, martèle Pétain, des 155 courts, des 120 longs. Tout de suite.

— Où voulez-vous que je les prenne ? Ils sortent au compte-gouttes de chez Schneider.

Berthelot lève les yeux au ciel. Il sait que Joffre ne dit pas toute la vérité. Il réserve l'artillerie lourde pour l'offensive qu'il prépare sur la Somme, avec les Britanniques, et pense que le meilleur moyen de dégager Verdun est d'attaquer sur une autre partie du front. D'ici là, l'infanterie doit tenir.

JEAN AUMOINE, à qui Latouche rapporte le dialogue des deux chefs, pense que le « sacrifice de l'infanterie » n'est pas près de cesser. Joffre n'a en tête que de préserver ses pièces lourdes.

— C'est pire, affirme Latouche. Des deux côtés, ils se sont ralliés à l'idée de « guerre d'usure ».

Heureusement la nature du terrain rend possible la victoire des biffins, se dit Jean. En rentrant de Vaux, il a traversé, avec Latouche, des ravins alignés en travers de l'axe d'attaque des Allemands. Les soldats pouvaient s'y cacher, sans avoir besoin de creuser sans cesse des tranchées. Impossible de les déloger des crêtes déchiquetées des plateaux, des trous des pentes montueuses, de la pierraille des villages. La supériorité de l'artillerie ennemie n'a fait qu'accumuler les ruines, renforçant ainsi les moyens de défense.

— Le véritable danger de l'artillerie lourde, reprend Latouche, c'est qu'elle rectifie le paysage. Elle est capable d'ensevelir les hommes vivants. Impossible de retrouver les corps.

Pressentiment ? Jean songe à son jeune frère Julien, le bombardier, qui pourrait bien l'avoir précédé à Verdun. Est-il porté parmi les disparus ?

Raymond le fugeur

LE capitaine Lacassagne, qui commande le bataillon de Raymond, tient l'ordre du colonel Flocon : le 321^e régiment de réserve doit se rapprocher de la région de Verdun où les Allemands ont engagé leur grande offensive. Raymond et ses camarades doivent abandonner les rives poissonneuses de l'Aisne, où ils étaient au paradis. Il est écrit que les trois frères Aumoine restants se présenteront successivement au rendez-vous de Verdun.

Raymond, comme Jean, ignore la disparition tragique de son jeune frère Julien. Il poursuit avec André Leynaud, l'électricien, son entraînement de téléphoniste qui lui permet d'échapper à la tutelle de l'adjudant Bourdon, son instructeur. André est un chef très compréhensif. Ancien de l'école d'électricité de Grenoble, cet adjudant est même techniquement supérieur au lieutenant Abel Courtot, un polytechnicien chargé de diriger les nombreux téléphonistes de l'unité. Raymond a très vite compris tout le parti qu'il pouvait tirer du savoir-faire de « Dédé l'Ardéchois », comme on le surnomme familièrement à la section. Il potasse les manuels les plus ardues avec fièvre. Sa cantine en est pleine.

La TSF surtout le passionne. Les postes deviennent de plus

en plus nombreux aux armées, mais ils sont monopolisés par les artilleurs et les aviateurs, selon les instructions de l'état-major. L'infanterie en est encore assez dépourvue. Seul le colonel Flocon en a reçu un, qu'il utilise à peine. Raymond trouve tous les prétextes pour s'approcher de l'appareil, resté dans sa boîte. Il réussit assez bien à établir la liaison avec l'état-major de la 63^e division et finit par se rendre indispensable au PC du colonel. Raymond le fugueur a déserté la tranchée.

La dernière veillée sur l'Aisne est émouvante, comme si les copains de Raymond pressentaient qu'ils ne connaîtraient jamais plus de secteurs aussi calmes. Un phonographe branché dans une grange diffuse les airs de Mistinguett, l'étoile de *La Vie parisienne*. Armand Berthon, le maraîcher de Malicorne, chante des rengaines de la campagne, des scies de vieilles et de cornemuseux que tous reprennent en chœur en dansant des bourrées. Bernard Lefort, le cuistot, a réussi des crêpes, comme pour la Chandeleur, avec de la confiture du village arrosée de rhum. Le rigoureux colonel Flocon a laissé faire : il sait que de rudes étapes attendent les garçons.

Le lendemain, ils embarquent en pleine campagne dans un train qui conduit les bataillons à Compiègne et, de là, vers Crépy-en-Valois et Ormoy-Villers. Aucun doute, la colonne constituée après l'arrêt du train marche droit vers l'est. Les étapes sont longues, de vingt à quarante kilomètres, et ne laissent que peu de loisirs aux téléphonistes de la section spéciale, obligés de marcher comme des biffins.

La dernière semaine de février, la marche vers l'est s'interrompt. Le répit dans la bataille de Verdun semble rendre l'état-major français perplexe. Faut-il continuer à diriger des renforts dans cet espace minuscule et difficile d'accès, si les Allemands ne reprennent pas leurs attaques ?

Finalement, au 1^{er} avril 1916, le 321^e régiment franchit les abords du département de la Marne. Raymond et ses copains sont chargés de placer des câbles téléphoniques reliant Reims et Fismes aux premières lignes. On annonce une attaque imminente. L'état-major de Joffre persiste à croire que les Allemands vont ouvrir un nouveau front en Champagne.

Le 7 avril, quand le *Kronprinz* lance une attaque générale sur les deux rives de la Meuse, Raymond parcourt les lignes champenoises tranquilles. À Verdun, l'offensive d'avril bat son plein. Les Allemands sont arrêtés par la noria des divisions françaises qui roulent jour après jour sur la Voie sacrée jusqu'au

sacrifice. Berthelot, Alby et Balfourier organisent la relève rapide des unités décimées, et donnent l'ordre absolu de se cramponner au terrain. On entend les échos du canon français qui matraque le bois d'Avocourt depuis le bourg de Bouffigneux, pourtant situé au nord-ouest de Reims.

Le 20 avril, l'ordre de départ immédiat vers l'est tombe sur chaque chef de section, au 321^e régiment. Les téléphonistes emballent le matériel, les fourgons attelés s'alignent en convois, les canons de 75 de la division sont déjà partis.

La colonne de voitures à cheval longe Châtillon pour franchir la Marne à Port-à-Binson, avant d'obliquer vers l'est. Les bataillons à pied arrivent épuisés, le soir du 22 avril, à Épernay. Raymond patiente sous la tente, devant la gare, en face de l'hôtel où son frère Julien a conduit Gabrielle. Mais ce dernier n'a jamais eu l'occasion d'en faire confidence à son aîné.

Après une éprouvante nuit en train, les soldats du 321^e régiment débarquent à Givry-en-Argonne. Le jour de Pâques, 23 avril, la troupe quitte Givry à quatre heures du matin. On cantonne le soir à Charmontrou, pour repartir, le matin avant l'aube, en direction de Vaubécourt.

— On entend distinctement le canon de Verdun, dit Raymond à André Leynaud. Ils nous ont fait traverser à pied et en charrette tout le massif de l'Argonne. Cette fois, notre compte est bon.

— Il faut croire qu'ils n'ont pas besoin de nous, pour choisir des itinéraires aussi longs.

On semble en effet peu pressé de les recevoir en haut lieu, car une halte est décidée à la source de l'Aisne, en plein bois. Les hommes peuvent se doucher à l'aise, et même jouer au football avant de s'endormir, épuisés, dans leurs guitounes. Raymond a honte d'écrire à sa chère Albertine qu'il trompe le temps sur la route de Verdun en disputant des matchs et en prenant des bains.

Une semaine passe ainsi, au repos. À n'y pas croire ! Le 321^e entrera-t-il jamais dans la bataille gigantesque où l'on assure que toute l'armée française est engagée ?

Le 1^{er} mai, après la sieste, André Leynaud revient du PC du colonel en annonçant que Pétain est remplacé par Nivelle à la tête de l'armée de Verdun. Raymond pense à son frère, Julien. Après la Marne, celui-ci ne parlait que de cet homme qui était son colonel, au 5^e d'artillerie de Besançon, en cantonnement à Lyon. Que devient Julien ? Est-il engagé dans cette reconquête

du fort de Douaumont méditée par Nivelles et claironnée périodiquement dans les journaux ? Raymond n'en a pas de nouvelles, et pas la moindre lettre de sa mère.

ENCORE huit jours de football et la compagnie des téléphonistes désœuvrés remonte dans ses fourgons, le 9 mai au petit matin, pour prendre la direction de Bulainville. Le lieutenant Courtot est en tête, à cheval, éclairant la route vers le nord.

— On a besoin surtout de nous à Verdun, dit-il à l'adjudant Leynaud. Le reste du régiment viendra plus tard. Nous prendrons les consignes directement de l'artillerie divisionnaire, elle aussi diligentée dare-dare vers la rive gauche de la Meuse, arrosée en permanence par les grosses pièces allemandes.

On campe à Nubécourt, dans la soirée du 10 mai. Dans la nuit, les téléphonistes sont réveillés à une heure du matin. On part sans délai. On traverse Fleury-sur-Aisne pour bifurquer sur Ippécourt, petit village planté sur la rivière Cousances, que l'on remonte jusqu'à Jubécourt.

Le commandant Rheims a déjà choisi l'emplacement du parc d'artillerie divisionnaire. Il montre dans le ciel, à son adjoint le capitaine Atger, des saucisses marquées de la cocarde et des avions français qui décollent d'un terrain d'aviation voisin.

— Nous avons reconquis les airs, dit-il avec soulagement.

Raymond est fasciné par le décollage assourdissant des nouveaux chasseurs au moteur renforcé. Les appareils se regroupent pour foncer en vol serré sur la cuvette toute proche de Verdun. Des avions d'observation, au vol plus lent, les suivent, chargés d'un équipage de trois hommes. Ils partent d'un deuxième champ d'aviation, situé tout près du village.

L'artillerie, enfin transférée, repart la première. Le samedi 13, les téléphonistes sont encore au repos. Ils doivent attendre la mise en place des batteries pour intervenir. Les hommes restent au village, désœuvrés. Il pleut à verse. Il faut demeurer à l'abri toute la journée du dimanche et du lundi. Raymond et André Leynaud jouent aux échecs, au son proche du canon de Verdun.

Le mardi, le soleil revient. Toujours aucun message de l'état-major du régiment d'artillerie. Ni Rheims ni Atger n'ont reparu. Personne, décidément, ne semble avoir besoin d'eux. Les hommes se morfondent en jouant à la manille.

Mercredi 17 mai. Trois heures et demie du matin. Le sifflet du lieutenant Courtot retentit. Départ immédiat.

À peine une heure de marche et le convoi s'arrête. L'aube point à peine. Arriveront-ils jamais à Verdun ? Ils sont à Brocourt-en-Argonne, dans un village garni de troupes au repos. Un officier d'état-major désigne au lieutenant Courtot le bois des Fouchères comme lieu de bivouac.

— Nous ressemblons à des gitans, dit Leynaud. Jamais de secteur fixe et, partant, point de courrier !

On monte de nouveau les tentes. La section passe les jours qui suivent à ronger son frein dans le bois. Au soir du dimanche 21 mai, un cycliste vient apporter les ordres au lieutenant. Le front s'est fait enfoncer sur la rive droite, et les Allemands préparent de nouveau une grande attaque de la rive gauche. On demande des téléphonistes dans la batterie divisionnaire qui vient d'entrer en action sous les ordres du commandant Rheims.

Le lundi 22, à une heure du matin, branle-bas de combat. Les chariots et les fourgons prennent la direction de Dombasle-en-Argonne et s'arrêtent à l'entrée du village de Béthelainville, rasé par les obus des pièces allemandes à longue portée. Impossible de continuer sur la route, elle est sous le tir de l'ennemi. Les hommes chargent les paquets sur leur dos et gagnent le bourg voisin de Montzéville.

Le premier travail des téléphonistes est de réparer les lignes des batteries du commandant Rheims, rompues par le bombardement.

Raymond, très impressionné par le pilonnage, avance lourdement chargé, d'un pas sûr, presque tranquille, comme s'il était protégé par son étoile. Il est du groupe qui répare la ligne d'un poste d'infanterie sur la cote 287, dans le massif du Mort-Homme. Le canon épargne les téléphonistes. L'offensive allemande a lieu plus loin, au bois Camard. À la tombée de la nuit, Raymond distingue très bien les jets de lance-flammes et les fusées rouges de l'infanterie allemande qui demande le soutien de l'artillerie. Il sent le souffle chaud des canons de 75 qui tirent sans arrêt.

Il dort avec ses copains dans les abris précaires de la cote 287, d'où la moindre trace de végétation a disparu. Un margis de spahis vient chercher Raymond et le caporal Porcher, instituteur à Montmarault, également affecté à la section des téléphonistes, pour qu'ils installent un poste de projecteurs à la cote 304. Leur intervention est urgente. Pas de temps à perdre. Les signaux optiques sont le seul moyen de signaler les positions des escouades à l'artillerie.

Ils progressent vers le sommet avec Pierre Laplanche, téléphoniste d'un autre groupe, spécialisé dans les projecteurs. Un éclat de 210 roule sur la rocaille du sentier, presque sous les pas de Raymond, qui poursuit sa marche, imperturbable, le matériel sur les épaules. Laplanche échappe de peu à un obus fusant. Raymond le fugueur découvre en haut de la cote 304, en plein soleil de midi, toute l'horreur de la guerre à Verdun. Le voilà vraiment au cœur du cyclone.

Jules Porcher ne suit pas. Le caporal courageux n'ose avancer. La pluie d'obus lui inspire une terreur panique.

Il a les yeux fous, le visage blême. Si raisonnable, si maître de lui à la tranchée, il a perdu tous ses moyens. Soudain, les explosions qui redoublent d'intensité le sortent de sa réserve. Il se précipite en hurlant vers le sommet.

— Il va se faire tuer, dit Laplanche.

On le retrouve au fond d'un cratère géant, à demi immergé dans la boue molle et glauque. À le tirer de là, les deux soldats oublient le danger. Ils descendent la pente prudemment en s'accrochant aux rocailles. Quand ils réussissent à le sortir du trou, le caporal instituteur a honte de sa défaillance. L'émotion le prend à la gorge : il doit la vie à deux copains qui ont tout lâché pour l'arracher au gouffre.

Quand le bombardement s'arrête, Jules Porcher a retrouvé ses moyens. Il est le premier à sortir du trou, pour s'orienter. Ils finissent par repérer les restes d'une tranchée où les corps en désordre de tirailleurs algériens marquent la ligne d'une ancienne position. Devant quelques survivants médusés qu'on tente encore de pousser jusqu'à leur calvaire, ils installent à la hâte un projecteur que deux soldats du génie s'offrent à expérimenter.

L'appareil envoie des signaux à la batterie d'artillerie située au flanc sud de la colline, en contrebas. Quand les artilleurs répondent, les téléphonistes ne demandent pas leur reste. Ils filent vers la cote 287, dévalant à grandes enjambées sous les éclats.

En grim pant de nouveau le long des rochers et des croûtes laiteuses de la cote 287, Raymond se surprend à bénir la pluie qui noie ces débris pierreux, fait disparaître les canons, empêche les avions de partir, libère le ciel des ballons et donne au sol une chance de se refaire en imposant une trêve ! Pris de folie, Raymond enlève son casque, l'offre à la pluie pour boire les gouttes pures, encore préservées de la meurtrière pollution de la guerre. Mais l'équipe est aussitôt renvoyée en mission de nuit, sans avoir

pris aucun repos. Le projecteur de la cote 304 est dérégulé, les artilleurs protestent.

Courtot galope vers l'avant pour éviter le marmitage régulier de la nuit. Les hommes ont de la peine à le suivre. Au moment où ils arrivent en première ligne, l'aube se lève sur le massif. Le lieutenant fait diligence. Les signaux passent. Les artilleurs peuvent régler leur tir.

Le lieutenant donne le signal du retour. Il emprunte les tronçons de boyaux, pour bénéficier, pense-t-il, d'une meilleure protection. Les trois téléphonistes coupent à travers les arbres déracinés, dévalent les flancs ravinés de la colline.

— Sortez des boyaux, mon lieutenant, crie le caporal. Ils sont hachés tous les jours par la mitraille. Les obus commencent à pleuvoir dru dès que des files de soldats sont identifiées. Les gens d'ici les ont abandonnés depuis longtemps.

Courtot comprend son erreur. Il donne ses ordres sans connaître la réalité du terrain. Il dévale à son tour la pente. Il comprend à quel point les missions ordonnées à ces hommes sont dangereuses. Pourtant, il faut assurer les liaisons si l'on veut tenir les positions dont dépend le sort de la bataille. Désormais il se promet d'accompagner ses téléphonistes à chaque sortie. Un officier doit courir les mêmes risques que la troupe. Il n'y a pas de mort réservée.

À son retour du Mort-Homme, Courtot est sceptique. Ce front peut-il tenir ? Il s'en ouvre au commandant Rheims, dont il dépend, son groupe étant au service de l'artillerie divisionnaire.

— Tout le canon disponible est ici, lui répond Rheims, en position devant le Mort-Homme.

Il a de l'estime pour l'ingénieur, auquel il pense pouvoir livrer le fond de sa pensée.

— Pétain nous a beaucoup renforcés, mais nous n'avons encore que mille sept cents bouches à feu, dont cinq cents lourdes, contre deux mille deux cents de l'autre côté, capables de briser toutes les offensives. Le camarade Nivelles s'est cassé les dents devant Douaumont. Mangin a échoué. Maintenant tout l'effort allemand se reporte sur la rive gauche. Nous les avons tous contre nous. Malgré cela, Berthelot doit arrêter l'ennemi à tout prix, sinon Verdun tombe. Nous avons 36 000 hommes en ligne, ou qui montent en position. Demain à la même heure, ils auront accusé 60 % de pertes. C'est une hécatombe.

— Et pour les autres aussi. J'ai vu des morts allemands en quantité sur la 304, des gosses de la classe 16, lâche Courtot en

baissant la tête, comme s'il trouvait monstrueux le sacrifice de la jeunesse, d'un côté comme de l'autre. À qui profite leur guerre d'usure ?

LE 26 mai, on réveille Raymond à trois heures du matin. Les téléphonistes sont appelés dans la vallée pour réparer les lignes coupées du village fortifié d'Esnes. Laplanche grogne :

— C'était bien la peine de nous faire enterrer les lignes.

En fait, les obus lourds de l'ennemi les ont enfouies encore plus profondément, sous des monticules de vingt mètres de terre. Malgré la pluie battante, l'équipe doit sonder les fonds boueux des marécages, s'enfoncer jusqu'aux chevilles, tirer avec force sur les fils enterrés afin de les reconstituer en surface.

Le soir, quand les hommes sont de retour dans leurs abris, une nouvelle mission de nuit les attend. Sur un ordre de l'état-major de division, signé de Rheims en personne, ils doivent remonter sur la colline pour évacuer les projecteurs, matériel rare et coûteux. L'armée n'a plus les moyens de tenir la cote 304.

Les hommes de la section repartent, sac au dos, sur les pentes attaquées par les obus fusants. Le lieutenant Courtot est en tête, se repérant à la boussole. Les téléphonistes progressent par bonds. Après cinq cents mètres d'une marche d'approche difficile en direction du sommet, ils découvrent un poste de TSF dont les servants ont été tués. Pas d'Allemands en vue. L'antenne est brisée. Le projecteur a éclaté. Raymond serre dans ses bras le précieux poste de radio sans fil, qu'il pourra réparer plus tard.

Cette perspective lui ôte toute inquiétude. Pourtant, la descente est périlleuse. Le marmitage, des plus intenses, dure pratiquement jusqu'en bas de la côte. En plus du matériel, il faut évacuer les blessés. Le lieutenant Courtot a bientôt perdu la moitié de son effectif.

Raymond est en tête, comme si le poids du poste l'entraînait. Soudain il se retourne. Les autres ne suivent pas. Ils sont arrêtés en bas de la côte. Raymond les rejoint pour découvrir, à leurs pieds, le corps démembré du lieutenant Courtot. Un obus de 77 l'a cueilli de plein fouet, alors qu'il reprenait pied sur le plat. On charge le corps dans une toile de tente. Le caporal Porcher essuie ses larmes, Laplanche lui-même est ému.

— Celui-là connaissait la vie des poilus et savait partager leur peine. Il en est mort.

Telle est l'oraison funèbre, prononcée par le caporal, au-dessus d'une tombe creusée à l'entrée de Chattancourt. Sur la croix de bois, Raymond a gravé le nom d'Abel Courtot, suivi de la mention « Mort pour la France ».

BERTHELOT a dû donner l'ordre d'évacuation du Mort-Homme, où toute résistance est devenue impossible à cause du matraquage de la position par l'artillerie lourde, nuit et jour, et des attaques incessantes au lance-flammes. Les troupes d'élite alpines allemandes, spécialisées dans les combats en montagne, ont réussi à prendre d'assaut, le 28 mai, le sud du Mort-Homme et le village de Cumières. Le major général Berthelot, devant cette avancée rapide, retire immédiatement les unités encore engagées pour tenter de constituer une ligne de résistance au lieu-dit le Chapeau Chinois et à la « tranchée des zouaves ».

Les renforts arrivent constamment sur la rive gauche. Mais, pour les téléphonistes de la section Courtot, il n'est plus question que de la relève. Le groupe d'artillerie qu'ils devaient soutenir est dispersé, ses pièces pour la plupart détruites. La section doit reprendre sa place dans le dispositif du 321^e régiment de Montluçon. Les ordres sont de revenir à Montzéville, puis de prendre, vers l'arrière, la route de Blercourt, sur les traces du régiment.

Raymond retrouve avec joie l'adjudant Leynaud, à qui il montre le poste de TSF endommagé. Ils ont tout le temps d'en étudier le fonctionnement pendant la longue étape où l'on attend les ordres du général de la 63^e division, Hirschauer. Sous une toile de tente, Raymond oublie toute l'horreur de la bataille pour recevoir, quarante-huit heures durant, un cours de télégraphie sans fil.

— Tu as exactement le même type de poste sur les avions, lui dit Leynaud. L'émetteur touche les antennes de réception très longues de l'artillerie. La charge des accus est lourde. C'est pourquoi les engins sont rares et peu maniables. Ce poste peut recevoir des ondes de cent mètres de longueur grâce au magnéto et à la boîte A.

— Est-ce la meilleure technique ?

— Il y a mieux, en tout cas pour les avions. Il fallait un poste moins lourd. Le sous-lieutenant Regamey est célèbre dans l'aviation pour avoir été tué en vol, lors d'un essai du poste à lampe E8 de réception par induction, sur une distance de quinze

kilomètres. Tu as raison de t'intéresser au sans-filisme. C'est l'avenir immédiat de la guerre.

L'adjudant parvient à émettre, sous l'œil admiratif de Raymond. Ce dernier considère que la maîtrise technique est le seul moyen d'échapper à l'enfer des trous d'obus et des boyaux marmités.

— Ne compte pas là-dessus pour te planquer, dit André Leynaud. Plus il y a de danger, plus on a besoin de nouveaux moyens de liaisons. Les postes à fournir seront affectés aux secteurs les plus pourris, tu peux en être sûr.

— Je ne pense qu'à l'aviation. J'ai envie de voler. Tous les moyens sont bons. Et le sans-filisme me paraît un bon moyen. Plus facile en tout cas que le pilotage.

Le 30 mai, des camions viennent charger les téléphonistes pour les conduire à Dugny. L'ensemble du 321^e va être engagé dans la bataille, alors qu'il vient de perdre son artillerie. Les compagnies commencent à se ranger dans leurs cantonnements de part et d'autre de Dugny, où le colonel Flocon a installé son PC provisoire. Les camions déchargent les sections dans le désordre. Javelon, caporal au 2^e bataillon, reconnaît Raymond. C'est un ancien élève du lycée. Ils sont heureux de se retrouver en vie.

— Verdun, quelle planque, dit Javelon en grinçant des dents. Nous avons assisté à tout, participé à rien.

— Plains-toi, je reviens du Mort-Homme. La moitié des copains du téléphone sont morts. Où étiez-vous passés ?

— Nous avons marché sans arrêt d'un bout à l'autre du champ de bataille, prêts à intervenir, mais toujours tenus à l'écart. Il paraît que Hirschauer enrage. Il brûle de s'illustrer, de montrer sa valeur.

— Qui est ce Hirschauer ? interroge Raymond.

— Un aviateur, intervient Leynaud. J'ai bien connu son fils Louis. Un ingénieur de l'aéronautique. Il a été breveté sur ballon libre en 1911, puis sur dirigeable. Il est pilote de ligne depuis l'année dernière.

— Je serai peut-être embarqué comme sans-filiste sur son zinc..., rêve Raymond.

— Hirschauer est un dur à cuire, dit Javelon. Il commande une division d'infanterie et il se battra sans concession, comme tous les hommes de l'Est. Pour lui, lâcher Verdun est inconcevable. Les Boches ne trouveront pas devant eux d'adversaire plus coriace. C'est là-dessus que compte le père Joffre.

SANS tambours ni trompettes, le régiment part à pied, vers deux heures du matin, le 2 juin 1916, sur les chemins défoncés qui conduisent à Verdun. Le 321^e marche sur le bourg d'Eix, envahi de troupes. Le capitaine Lacassagne explique au lieutenant Bériot qu'il est question de dégager le fort de Vaux, presque entièrement cerné par l'ennemi. Les Allemands, partis des bois d'Hardaumont, ont entièrement submergé les défenses françaises. Seul le sud du fort tient encore, grâce à l'héroïsme de mitrailleurs abrités dans des trous.

— Nous devons les relever ? demande le lieutenant.

— Si nous pouvons. Plusieurs divisions ennemies, d'après les renseignements, sont en route. Ceux de Mende, commandés par Chevassu, tiennent avec l'énergie du désespoir. Les Boches débordent le fort par l'est. Une poignée de braves défendent encore les tranchées de Belfort, de Saverne et d'Altkirch.

— Qu'attendons-nous pour attaquer ? se demande Bériot. Qu'ils soient tous morts ?

Des observateurs en ballon renseignent le général Hirschauer. Une quarantaine d'Allemands, vers midi, sont signalés au-dessus du fort, cachés dans des trous d'obus. Ils attendent à coup sûr l'heure du dernier assaut. Faut-il partir avec une division pour dégager une position déjà prise ?

Trois heures plus tard, Hirschauer reçoit un pigeon voyageur du commandant Raynal, qui dirige la résistance. Les coffres, au nord du fort, sont pris par l'ennemi. La lutte se poursuit dans les gaines. Les blessés sont nombreux. Mais le commandant affirme qu'il entend « lutter jusqu'au bout ».

Toujours pas d'ordre d'attaque. À dix-neuf heures, les observations indiquent une pénétration de *Feldgrau* dans la corne nord-ouest. Un message optique du commandant Raynal est capté dans la nuit du 2 au 3 juin. Il demande que l'on « batte le fort par petits calibres » pour dégager le dessus de la place.

Au-dessus du fort, on aperçoit en effet à la jumelle des terrassiers allemands bouchant toutes les issues pour gazer les survivants. Les lance-flammes entrent en action à l'extérieur, contre les tranchées qui tiennent encore au sud.

LA division Hirschauer reçoit enfin l'ordre de lancer une contre-attaque au matin du 5 juin. Le 321^e part à l'assaut avec ses deux bataillons de tête. Raymond avance bravement, avec les autres téléphonistes joints aux troupes d'assaut. Nul n'a plus

à se soucier, en effet, d'établir des liaisons sur un terrain battu en permanence par les canons allemands et français.

Le feu des 77 allemands, presque à bout portant, se conjugue aux tirs des mitrailleuses ennemies postées aux abords du fort. Raymond saute d'un trou dans l'autre, devenu grenadier malgré lui après avoir épuisé toutes les balles de son Lebel.

Dutoit surgit à son côté, pestant comme un diable contre les obus français qui les empêchent de voir ce qui se passe autour du fort. André Leynaud s'est caché dans un trou, son sac par-dessus son casque. La moitié des effectifs des deux bataillons sont couchés à terre, morts ou blessés.

Devant Raymond, l'adjudant Bourdon est touché de plein fouet par une balle de Mauser entre les yeux. Raymond éclate en pleurs, de rage. Il veut le venger.

— Suis-moi, lui dit Dutoit. Nous n'avons plus rien à espérer ici, sinon mourir jusqu'au dernier.

Il rampe hors de son trou, progresse insensiblement en direction du sud, puis lance ses dernières grenades avant de se terrer dans un trou. Il reste une quarantaine de poilus du 321^e, encerclés, pilonnés, promis dans le meilleur des cas à la capture.

Hirschauer, voyant le désastre, fait tirer des obus à gaz lacrymogène sur le secteur. Aveuglé, Leynaud a le temps de sortir sa boussole et de trouver la bonne direction. Les autres le suivent. Les Allemands refluent vers le fort, pour en finir avec le commandant Raynal.

Le 3^e bataillon du 321^e est prêt à la contre-attaque. Le dernier assaut destiné à dégager le fort de Vaux est prévu pour le 8 juin avant l'aube. Bien incapable de deviner, depuis son PC de Souilly, ce qui se passe réellement sous les murs du fort de Vaux, Nivelles tient avant tout à faire savoir, en France et dans le monde, qu'on a tenté l'impossible pour libérer les martyrs de la forteresse. Celle-ci ne passera à l'ennemi qu'à la mort de son dernier défenseur, comme s'y est engagé Raynal.

RAYMOND voit donc partir les camarades du 3^e bataillon de réserve vers cet enfer dont il a eu la chance de revenir indemne. Leynaud a du mal à comprendre que les camarades soient envoyés au feu dans une opération destinée à sauvegarder la bonne conscience d'un état-major résigné d'avance à un repli, après la perte inévitable du fort de Vaux.

— Si nous ne pouvons pas nous rendre utiles comme

téléphonistes, dit l'adjudant au capitaine Lacassagne, je suggère que nous montions en ligne avec ceux du 3^e bataillon.

— C'est bien, Leynaud, faites selon votre cœur. Nous allons préparer les positions de repli.

Raymond suit André, et Dutoit suit Raymond. Quand Beaujon et le vieux Laplanche les voient reprendre le Lebel et garnir leurs sacs de grenades, eux aussi les imitent. Ils se mettent en route malgré leur fatigue, malgré leur trouille, car ils ont honte de ce qu'ils ont sous les yeux : l'abandon programmé des défenseurs de Vaux, un simulacre de délivrance.

L'attaque du 8 juin tourne à la tragédie. Quand ils partent à l'assaut, à quatre heures et demie du matin, les biffins du 3^e bataillon ne peuvent savoir que les défenseurs du fort se sont déjà rendus, à dix-huit heures, le 7 juin, et qu'avant l'aube, les Allemands ont dynamité le fort. Les attaquants n'ont plus qu'une ruine en face d'eux.

Une vague de découragement s'empare des poilus. À quoi rime cette offensive ? À sauver l'honneur du général Nivelle ?

— On nous envoie reprendre le fort, dit Émile Dutoit à Raymond, maintenant que ses défenseurs sont morts et enterrés. Pourquoi n'a-t-on rien fait quand ils tenaient encore ?

Les ordres sont de résister, malgré la reprise du bombardement, dans l'ouvrage R1 qui répond encore aux signaux. Les fantassins rescapés du 3^e bataillon s'y retranchent, exténués, avec leurs camarades des régiments de Roanne et de Saint-Étienne. Les grenadiers bavares s'approchent, avec des lance-flammes. Les défenseurs, accablés, se retirent en désordre, se cachent dans des trous, tout en continuant de tirer.

Raymond et Dutoit rejoignent Leynaud dans une position de repli encombrée de cadavres.

— Ils sont fous, s'exclame Dutoit. Les Bavares attaquent en force. Que pouvons-nous faire ? Nous rendre ?

— Lâcheté, crie Raymond qui grenade de plein fouet un *Feldwebel* bavarois, aventuré devant son abri. Les camarades arrivent. Il faut tenir.

Une mitrailleuse se met en position à dix mètres pour balayer les rangs bavares. Les zouaves viennent à la rescousse. Ils attaquent follement, grenadant sans trêve, poussant en avant leurs armes automatiques.

Un adjudant saute dans le réduit de Leynaud.

— Ordre du colonel Flocon, repliez-vous ! C'est aux coloniaux de vous relever.

— Pas question, dit Raymond. Nous n'avons pas terminé le travail !

Il abat sans le viser, en rafale, un grenadier barbu qui vient de surgir dans la tranchée. Les zouaves sautent dans la position, font feu tous ensemble. André Leynaud ne reconnaît pas Raymond. Il est pris d'une folie homicide. Il tue à n'en plus finir, comme pour venger Léon, Bourdon et tous les morts de Vaux.

— Il va mourir, dit le lieutenant des zouaves à André. Emmenez-le !

— Hâtons-nous, dit Leynaud en prenant Raymond à bras-le-corps. Dans deux minutes, il sera trop tard.

Raymond se dégage. Il veut mourir lui aussi, combattre jusqu'au dernier souffle.

— Un de tes frères a déjà disparu ici, à Verdun ! lui hurle Leynaud à l'oreille, sous le vacarme des obus. Je le tiens d'un témoin sûr, de l'artillerie de tranchée. Si tu veux que tous les frères Aumoine se fassent tuer là comme des bêtes sacrifiées, libre à toi.

C'EST ainsi que Raymond apprend, devant le fort de Vaux, la disparition de son frère Julien. Il suit Leynaud comme un somnambule : une ombre au royaume des ombres.

Le rendez-vous de Tavannes

ENTRE le fort de Souville, à main gauche, et le fort de Tavannes, à main droite, sous la masse des collines déboisées, court le tunnel désaffecté de Tavannes, où passait le chemin de fer qui reliait Verdun à Vaux. On y stocke des réserves de munitions et les vivres destinés à ceux des positions de l'avant. Il sert aussi de refuge aux poilus éclopés venus du nord, aux blessés des combats du fort de Vaux et des tranchées alentour.

Raymond Aumoine, effondré par la révélation de l'adjudant Leynaud, est à l'abri du tunnel, au milieu d'autres combattants en état de choc. Ici trouvent refuge les soldats perdus, les survivants d'unités dissoutes faute de renforts, d'escouades sans chefs et de compagnies débandées.

Dans l'odeur de pourriture et de gaz délétères, Raymond étouffe. La chaleur est suffocante. À l'extérieur, au-delà d'un voile de fumée, le vacarme du bombardement ne faiblit pas.

Des sergents recruteurs improvisés regroupent inlassablement les hommes valides, dans la puante pénombre de Tavannes. Les rescapés des batailles sont regroupés, puis renvoyés au front dans les meilleurs délais, quitte à les changer de bataillon, de régiment, de division. Un infirmier s'informe auprès d'André Leynaud :

— Qu'attend cet homme écroulé sur une caisse de grenades ? Blessé, valide ? Prêt à repartir ?

— Extrêmement choqué, répond l'adjudant. Raymond Aumoine vient d'apprendre la disparition de son frère.

L'infirmier hausse les épaules. Il peut soigner le mal, pas le malheur. Un coup de gnôle doit suffire à remettre le soldat d'aplomb. Le remède universel. « Surtout, n'oubliez pas la gnôle ! » écrit le général de la division à ses officiers, avant l'assaut. La gnôle contre la mort, pour oublier qu'on va mourir. Pour ne plus penser à ceux qui sont morts.

Raymond crache l'eau-de-vie du sergent infirmier. Il ne dit plus un mot à André Leynaud et ne veut plus le voir. Celui-ci savait que son frère Julien était mort, depuis plusieurs jours peut-être, et ne lui en a rien dit. Il le croyait son ami, son mentor, il attendait tout de lui. Comment a-t-il pu ?

Pendant la nuit, les blessés envahissent le tunnel, abandonnés sur des civières faute de soins et de moyens d'évacuation. Les groupes de combattants affluent eux aussi des positions environnantes, le plus souvent sans chef. Une popote improvisée leur sert du café chaud et des conserves. Ils ont marché toute la nuit pour échapper à l'ennemi. Deux officiers rompus de fatigue, le casque bosselé, se joignent à eux pour chercher refuge à l'intérieur. L'un d'eux, un lieutenant, tombe en arrêt devant Raymond. Il a reconnu son jeune frère. C'est Jean Aumoine.

— JULIEN est mort dans les rangs des fantassins du régiment de Saint-Omer, affirme Leynaud au commandant Latouche, qui le questionne. Ils défendaient, le 21 février, l'ouvrage T6, attaqué au lance-flammes par les Allemands. Un chasseur perdu du 56^e bataillon, un des hommes du colonel Driant, est passé sur les lieux aussitôt après l'attaque allemande. Il a vu de ses yeux les cendres fumantes des défenseurs de l'ouvrage, des fantassins du 208^e et quelques artilleurs de crapouillots.

— Aucun objet permettant son identification formelle ?

— Pas le moindre. Mais le témoin, que j'ai rencontré au repos dans une caserne de Verdun, m'a affirmé qu'il avait écrit

au dépôt du 208^e régiment d'infanterie pour signaler la présence de Julien parmi les morts de l'ouvrage T6. La procédure devrait suivre.

— Je l'appuierai, dit Latouche, mais cela peut demander encore du temps. En outre, ce témoignage très précieux n'intervient qu'après l'action. Il peut être contesté.

Les frères Aumoine se sont rapprochés de lui.

— Voulez-vous dire, demande Jean, que notre frère pourrait être prisonnier ?

— Hélas ! Je ne crois pas. Mais pour faire la preuve que le disparu est mort, il faut établir qu'il ne figure sur aucune liste de prisonniers dressée par les Allemands. Voilà pourquoi vous n'avez pas reçu d'avis officiel. Je vais m'employer à accélérer la procédure. Veuillez m'accompagner au PC du général Nivelles à Souilly. Nous établirons ensemble les documents nécessaires, à partir des bureaux de l'armée de Verdun. Et nous pourrions informer officiellement votre famille.

Au 14 juillet, rentré à Souilly, Latouche réussit à joindre au repos les survivants du 56^e bataillon de chasseurs, dont René Losfeld. Il obtient son témoignage écrit et la déclaration officielle de décès au niveau de la II^e armée.

— Peut-on au moins épargner à ma mère la visite des gendarmes ? demande Jean.

Latouche obtient le nom du chef du dépôt à Lyon du régiment d'artillerie de Julien : le commandant de La Fouillère.

Jean sursaute. Il se souvient du jour de la mobilisation. Le comte partait à la guerre. Il connaît sa mère.

Averti, La Fouillère prend aussitôt la plume. Sa missive est un modèle d'humanité chrétienne. Mais qui peut consoler Marie ? Les longues lettres de Jean et de Raymond, qu'elle a reçues, l'ont accablée de douleur. Ils n'ont pas voulu décrire les circonstances atroces de la mort de leur frère. Elle a deviné, en baignant de ses larmes le pauvre papier quadrillé, qu'ils ne pouvaient pas tout lui dire, et que son Julien, son dernier, n'avait pas eu la mort des héros, mais celle des martyrs.

Depuis cinq longs mois, elle était sans nouvelles. Cinq longs mois d'espoirs fous, à guetter jour après jour les listes de prisonniers en Allemagne, suivis de déceptions mortelles, devant le silence des autorités.

Vont-ils tous mourir, les quatre fils Aumoine ? Marie, en souriant aux quinze mois épanouis de son petit-fils Léon, porte le deuil de ses espoirs. Elle soupçonne déjà, hélas ! au ton sombre

de la lettre de Jean, que non seulement il condamne la guerre et son cortège de meurtres, mais qu'il est prêt à tout pour le faire savoir. Quant aux mots d'amour de Raymond, si pleins d'un attachement presque charnel à Léon et Julien, elle les sait dictés par la détermination farouche de se rendre digne de ses frères morts, au risque de les rejoindre un jour. Et c'est sans doute ce qui l'afflige le plus.

Le caporal Aumoine est affecté à l'école d'aviation du 13^e corps d'armée, comme élève pilote.

Raymond lit la dépêche à son retour au 321^e régiment reconstitué au repos, dans un secteur des Vosges, après la tuerie de Verdun, à la fin de juillet 1916.

Le commandant Latouche, poussé par Jean, a obtenu que le fantassin soit affecté à la nouvelle arme, et réalise ainsi son rêve le plus cher. Avec deux frères tués au front, on lui a donné la priorité sur les nombreux autres candidats qui, par dégoût des tranchées, se pressent aux portes des camps d'aviation.

Au centre de sélection de Dijon, Raymond a pour collègues — comme Julien, jadis, à l'école d'artillerie de Fontainebleau — des jeunes gens venus de partout, et de niveaux d'instruction très différents.

Au dortoir, le soir, les langues se délient. Les candidats sont répartis par chambrées de quatre. Le deuxième classe Georges Huisman, le plus proche voisin de lit de Raymond, doit à son agrégation d'histoire son affectation. Il est terrorisé à l'idée de tenir le manche à balai d'un chasseur. Les gens du centre de recrutement l'ont rassuré tout de suite. En tant qu'observateur, il n'aura qu'à se familiariser avec la mitrailleuse et avec les jumelles d'artillerie. À la rigueur, avec le maniement d'un poste de TSF, si son appareil en est pourvu.

L'autre voisin de Raymond, un candidat au brevet de pilote, vient, comme lui, de l'infanterie.

— Appelle-moi François, lui dit-il. Mon vrai nom est Carcopino-Tusoli, mais je suis connu à Paris sous le nom de Francis Carco.

C'est un réserviste de vingt-six ans, né à Nouméa, en Nouvelle-Calédonie. Un vieux, presque. Huisman explique à Raymond qu'il est un auteur, célèbre pour avoir publié, en 1914, une savoureuse histoire de la pègre parisienne, *Jésus la Caille*.

— Il est sûr d'être reçu au brevet, dit Georges. Je crois qu'il a déjà piloté dans des clubs d'aviation civile. C'est un vrai

casse-cou. Son problème, c'est la discipline. Il ne supporte pas les sous-offs.

Le dernier venu est un brigadier du 2^e cuirassiers, le régiment le plus chic de la capitale. Hervé de Cabanel porte naturellement de ces gants de cuir jaune qui ont tant fait pour la réputation des baronets gandins de la paroisse Saint-Pierre-du-Gros-Cailloü.

— Tiens, dit Carco, on est sauvés, v'la la cavalerie !

L'ont-ils assez répétée, cette scie de tranchée, quand ils recevaient en renfort, au 321^e, quelque lieutenant de dragons en bottes de cuir fauve !

Le séjour de Raymond à Dijon est toutefois une déception. À peine arrivé, il apprend que l'école de pilotage est sur le point de fermer. Il n'aura entendu là, pendant trois mortelles journées, que des considérations techniques, mathématiques, sur les objets volants plus lourds que l'air. On les pousse ensuite vers la gare, pour y prendre le train vers le champ d'aviation d'une autre école, celle d'Avord, située à vingt kilomètres de Bourges.

— Êtes-vous sûrs que les avions volent encore ? ironise Francis Carco en désignant à ses camarades une décharge remplie d'ailes en morceaux, de fuselages brisés et de moteurs rouillés, à l'entrée du camp.

— Les accidents de vol, suppute Georges Huisman. Ils sont, paraît-il, très nombreux sur le Farman. Un tombeau volant.

Le capitaine les fait ranger en carré pour leur apprendre à quelle sauce ils seront mangés. Raymond est inscrit dans la division des Farman en bois, des biplans à roues de vélo, d'allure déjà préhistorique. Les noms des bleus sont inscrits sur des étiquettes au tableau, avec la mention énigmatique « à la suite ».

— À la suite de qui ? demande Raymond.

— De ton chef, ballot ! répond Carco. Tu dépends désormais d'un papa moniteur. Le tien s'appelle Quément.

Le chef Quément est plein d'attentions pour le caporal Aumoine. Il lui fait visiter la carlingue de son Farman, l'installe auprès de lui, et l'initie aux commandes.

Néanmoins, le soir, à la cantine, les commentaires des candidats sont pessimistes. Le lieutenant Lévi, chef de la division des Farman, annonce que cette école ferme, elle aussi. Il ne leur donne aucune indication sur leur avenir.

— Pour moi, on parle de Cazaux, tout près de Bordeaux, avance Huisman. C'est l'école des observateurs.

Le lendemain, Raymond reçoit sa feuille de route.

Carco, le brigadier de Cabanel et lui sont attendus à l'école de Buc, en Seine-et-Oise, tout près de Versailles.

Dès leur arrivée, l'instructeur Berger, grand diable aux cheveux longs noirs et frisés, originaire du Vaucluse, les prévient sobrement que l'école Blériot est la plus dure, et les radiations nombreuses. Il leur donne rendez-vous une heure plus tard au « pingouin », un Blériot aux ailes rognées qui roule, mais ne peut voler.

— Celui qui sait rouler sait voler, lance, sentencieux, l'instructeur.

Pas facile, en vérité, de faire avancer cet appareil aux roues fragiles sur les pistes herbeuses des champs d'aviation. Berger explique à Raymond qu'on a vu des pilotes capoter dans la luzerne : les tiges s'enroulent autour des moyeux, bloquent les roues et provoquent le triste « cheval de bois », le tête-à-queue brutal de l'appareil.

Raymond attache sa ceinture, fait ronfler le moteur Anzani de 28 chevaux. Il tient entre ses pieds le palonnier pour garder le cap sur la piste. Il réussit à conduire bien droit le pingouin lancé à la vitesse angoissante de 80 kilomètres à l'heure. Il faut s'arrêter avant l'étang, sous peine d'un bain forcé, après un kilomètre de piste. Pour revenir, Raymond doit descendre, tourner l'appareil, le remettre en ligne, moteur en marche, et regagner prestement la carlingue. Il parvient à effectuer ainsi les cent parcours successifs en ligne droite, attestant sa capacité à conduire le pingouin.

La récompense immédiate, c'est le passage au magasin d'équipement. Raymond y retrouve Carco et Cabanel, déjà vêtus de la tenue de cuir noir et chaussés de bottes. Ils essaient le casque Rolls, garni de liège, les lunettes et les gants fourrés. Les voilà dans la peau d'élèves pilotes.

Le lendemain, Raymond prend les commandes d'un Blériot aux ailes normales pour les « cinquante lignes droites obligées », aller et retour du hangar au fort de Buc. C'est le « trois pattes volant », un exercice ainsi surnommé à cause des trois cylindres de l'appareil utilisé.

Avec émotion, il tire sur la *cloche*, le manche à balai qui commande le décollage. D'instinct, il le repousse, lorsque les roues quittent le sol. Puis il se risque à des bonds de cinquante, cent mètres, et finalement survole toute la longueur de la piste, pour finir ses mille mètres à une altitude de dix mètres.

D'en bas, le moniteur lève le pouce vers le ciel. Raymond s'enhardit, tire le manche. Il atteint cent mètres en quelques secondes. Berger lui fait signe de couper les gaz. Il obéit, la mort dans l'âme, et atterrit en un vol plané, suivi d'une série de rebonds non contrôlés. Il sort de sa carlingue presque en dansant de joie. Il a volé.

Il doit ensuite attaquer l'épreuve décisive, le moment où il sera lâché seul dans les airs. Il grimpe dans un avion plus puissant, pour son premier « tour de piste ». Il pousse les gaz avec parcimonie et constate, non sans surprise, que l'avion monte très rapidement en palier. Le terrain est déjà à peine visible. Vient alors le premier virage à cinq cents mètres, sur Billancourt. Il baisse le régime pour se maintenir en palier. Magie de l'avion qui vole tout seul ! Mais il doit penser tout de suite à la préparation de l'atterrissage et sait qu'il ne lui faut pas dépasser la piste. Il se débat avec son palonnier pour rester dans l'axe, met le cap sur Châteaufort et se présente à cent mètres devant la piste. L'arrondi a été bien dosé, il se pose comme une plume, à la satisfaction de son instructeur.

— C'est bien ! dit Berger. Demain, tu montes sur Blériot 60. Je te laisse le choix : une heure seulement, mais à deux mille mètres, ou deux fois mille mètres. Le barographe est scellé derrière toi. Il indique ton altitude. Un officier viendra contrôler tes performances à l'atterrissage.

Le lendemain, Raymond, délirant d'enthousiasme, lance son moteur de 60 chevaux, grondant comme un tonnerre. Il atteint trois mille mètres en une heure et vingt minutes. Triomphant, il retire son casque sur la piste.

Le lieutenant Hanriot vient contrôler. C'est un chef pilote acrobate, spécialiste de la voltige.

— Bien ! lui dit-il. Mais vous auriez pu monter plus vite. Contre l'adversaire, chaque seconde compte.

SANS le savoir, Raymond Aumoine, caporal d'infanterie en stage de formation aérienne, vient de réussir l'apprentissage le plus difficile, sur un avion Blériot dépourvu de tout système de contrôle de stabilité, où le pilote doit lui-même « sentir son appareil par l'assiette, les mains et le cerveau », comme le serine l'instructeur. Il n'a jamais volé en double commande. Il a tout appris, seul en l'air, livré à ses réflexes, sans contrôle ni garde-fou. Il lui reste à réussir la dernière épreuve.

Mission difficile : l'aviateur est seul dans sa carlingue. Il doit

repérer au sol le triangle de l'exploit en rejoignant, par des circuits précis, les trois pôles marqués en rouge sur la carte d'état-major : Évreux, Chartres, et retour à Buc.

Raymond est fasciné, happé par le spectacle que la terre offre du ciel quand il décolle. Ses 80 chevaux l'entraînent avec fougue au-dessus de la Seine, dont il perçoit, en ce matin du 15 août, les rives ombragées. Il se penche hors de la carlingue afin de repérer le cours du fleuve, les lignes de chemin de fer, les villes. À mille mètres, il distingue les détails au sol, reconnaît sans difficulté l'approche du repère essentiel d'Évreux, le mur blanc du terrain. Première étape réussie.

Le sous-off de service signe la feuille et le mécanicien fait tourner l'hélice. Nouveau départ en droite ligne vers Chartres. À peine a-t-il décollé que Raymond repère la flèche de la cathédrale. Il suffit de survoler les champs fraîchement moissonnés de la Beauce pour y parvenir sans encombre. Il peut distinguer jusqu'aux paroissiens qui se rendent à la messe de l'Assomption en longues files de charrettes. Le soleil s'alourdit, frappe la carlingue de plein fouet. Le moteur s'emballe, comme pour chercher l'altitude, puis s'arrête brusquement.

Raymond choisit un champ moissonné où il pourra se poser en vol plané. Le Caudron, très maniable, permet une approche raisonnable à cent mètres. Mais une meule en cache une autre et l'avion disparaît dans la paille, provoquant l'envol d'une nichée de poules. S'extraire de la carlingue, accepter le verre de cidre des paysans accoutumés aux erreurs des pilotes sur ce parcours fréquenté, courir à la poste pour téléphoner à la base, autant d'humiliantes obligations pour Raymond qui s'attendait à un parcours tranquille, par temps idéal.

Avec l'aide des paysans, il allume un feu de broussailles pour signaler sa présence à l'avion de Berger, qui se pose, parfaitement, entre les meules. Très vite, le Caudron, dont les commandes sont intactes, est remis sur pattes et vérifié par les mécaniciens, qui transportent une hélice de secours. Sur ordre de l'adjudant Berger, Raymond reprend les commandes et s'envole vers Chartres. Les mécaniciens l'applaudissent. Ils estiment à sa juste valeur le sang-froid de ce pilote qui reprend sa course à l'endroit précis où elle a été interrompue, à bord de l'appareil accidenté. C'est assurément un bon point pour un futur chasseur.

Raymond survole le toit vert cuivré de la cathédrale, puis amorce sa descente vers le terrain de contrôle.

Il ne peut repartir aussitôt pour Buc : son mât de queue inquiète les mécanos. Ils décident de démonter le mât d'un autre Caudron et d'effectuer le remplacement. Raymond apprend, à cette occasion, combien le pilote dépend étroitement de l'assistance technique constante des mécaniciens. Ce jour-là, leur diligence lui sauve la mise et lui permet de recevoir tout ensemble son brevet de pilote et ses galons de sergent.

Un bonheur n'arrive jamais seul : les anciens entraînent Raymond vers le magasin d'habillement où Hervé de Cabanel et Francis Carco, également reçus, l'attendent en tenue de gala. Voilà qu'on lui ajuste une vareuse d'un bleu sombre, portant au col les comètes d'or, insigne du pilote militaire. Au bras gauche, toujours brodée d'or, l'hélice en travers des deux ailes. La tenue du parfait séducteur.

L'ENTRÉE d'un aviateur en tenue dans un hôpital ne devrait pas passer inaperçue, mais les sœurs en ont vu d'autres et Raymond n'a nulle envie de parader. Les camarades blessés à Verdun sont ici, dans les chambrées, et leurs pauvres gueules cassées en disent long sur leurs souffrances. Discret, Raymond attend l'infirmière en chef, qu'il ne veut pas déranger pendant sa tournée des lits. Il n'a pas reconnu sa chère Albertine parmi les jeunes filles en blouse blanche occupées aux soins.

Il finit par apprendre qu'elle est en stage à l'hôpital improvisé du Panthéon, où opèrent les plus grands noms de l'École de médecine. Albertine y suit des cours accélérés. Elle est en passe, lui assure-t-on, de devenir infirmière diplômée.

Il ne l'a pas oubliée, certes, la blonde rencontrée naguère dans un tripot du front de l'Aisne, mais, depuis la mort de son frère Julien, il l'a négligée, pris par la bataille de Verdun et par son stage de pilote. Sans nouvelles d'elle (mais pouvait-il en avoir ?), il a interrompu leur correspondance. Il s'en veut de son silence. Il a écrit tous les jours à sa mère, pour la rassurer, quelquefois à Jean, mais plus rarement à celle qu'il appelait sa « marraine », pour rester dans le ton de l'époque. Il ne lui a pas annoncé sa visite, comptant sur l'effet de surprise pour renouer avec elle.

Ce qu'il vient d'apprendre le rassure. Albertine ne s'est pas laissé entraîner par la vie parisienne, elle continue de travailler, de se dévouer aux blessés, de suivre les cours d'infirmière. Il peut abandonner son rôle de sauveur. Elle n'a plus besoin de lui désormais, et s'est remise seule dans le bon chemin.

Le pur plaisir de la revoir, dont il se berce, est tout neuf : c'est une autre Albertine qu'il s'apprête à rencontrer et qu'il devra séduire. La séparation n'a nullement émoussé son désir puisqu'il est là, à l'attendre, et qu'il l'attendra s'il le faut toute la nuit.

Pas un instant, il n'a été tenté d'emboîter le pas à Carco pour sa tournée des grands-ducs, dans les bars crapuleux de la capitale. Il n'est plus le Raymond du canal, le noctambule des cabarets à lanterne rouge de Montluçon, où il n'a d'ailleurs jamais trouvé d'autre plaisir que de fuir la contrainte et l'ennui de la vie au lycée.

PERSONNE n'interdit l'accès du Panthéon au sergent aviateur. L'immense église, temple de la République, est aménagée en quartiers sanitaires, séparés par des toiles de tente montées sur des piquets. Tandis que les gloires de la nation reposent dans la crypte du sous-sol, les chirurgiens opèrent dans leurs carrés de campement, dressés devant les anciens emplacements des chapelles, sur le dallage de marbre du monument.

Raymond a du mal à se frayer un chemin dans l'immense édifice. D'un service à l'autre, il se heurte à tout un personnel hospitalier affairé : brancardiers, aides-soignantes, médecins civils d'âge canonique, en tenue d'hôpital, femmes de ménage chargées de nettoyer les lieux en permanence, abbés en soutane venus assister les mourants...

Dans ce capharnaüm, difficile de retrouver une infirmière stagiaire. Vers huit heures, Raymond obtient enfin un renseignement d'une brunette en uniforme de la Croix-Rouge. Elle connaît Albertine. Elle suit avec elle les cours de la faculté de médecine.

— Elle a fini son service depuis longtemps, dit la jeune fille. C'est moi qui l'ai remplacée. Elle est sans doute rentrée chez elle.

À pied, Raymond redescend la rue Soufflot, encombrée de convois sanitaires. Il se rappelle l'adresse d'Albertine, rue de l'École-de-Médecine. Ses bottes font craquer les vieilles marches des trois petits étages. Une inconnue vient lui ouvrir et l'introduit dans l'unique pièce d'un studio où trois matelas sont alignés côte à côte.

— Mon nom est Emma et je viens de Carpentras, dit la jeune fille avec un accent chantant. Albertine nous héberge. Nous travaillons toutes en brigade dans les hôpitaux du quartier.

— Et moi je suis Isabel, de Toulouse, annonce une longue jeune femme brune, émergeant, l'épaule découverte, d'une couverture rouge.

— Tu es en retard pour ton service, l'avertit Emma.

La brune se retranche derrière l'unique paravent de la chambre, passe ses vêtements à la hâte. En un rien de temps, elle a revêtu sa tenue d'infirmière pour se rendre aux Quinze-Vingts, au service des aveugles de guerre.

— Accompagnez-moi, dit Isabel. Je vous montrerai l'amphithéâtre où Albertine suit les cours du soir du professeur Chalamel-Latour.

Elle prend sans vergogne le bras de Raymond, le long du boulevard Saint-Michel. Raymond est étonné par l'allure affranchie de ces filles. Elles campent ensemble comme des soldats, travaillent jour et nuit, sortent seules le soir, invitées par les patrons, courtisées par les étudiants, libres comme l'air... La guerre a bouleversé les rites sociaux et aboli la différence des sexes.

Elles sont comme nous, se dit Raymond. Elles côtoient la mort de trop près pour ne pas mordre la vie à pleines dents.

UNE infirmière en tenue passe la grille de l'École de médecine, sortant de la classe d'anatomie.

— Voici Albertine ! dit Isabel en embrassant Raymond. Je vous abandonne. Revenez vite nous voir.

C'est bien Albertine, mais elle n'est pas seule. Elle marche dans la rue, droit devant elle, sans apercevoir Raymond, écoutant les explications d'un jeune homme au képi grenat. Pour traverser la place de l'Odéon, le futur major lui prend familièrement le bras.

Raymond les suit de loin. Le carabin continue de parler à la jeune fille, mais sans poser une seule fois son regard sur elle. L'inconnu disserte, raisonne, répond à des objections imaginaires. Elle prête l'oreille en silence, recueillie, comme si elle cherchait à graver ses paroles dans sa mémoire.

— Il parle comme un curé, se dit Raymond. Il l'a hypnotisée. Je vais lui casser la gueule.

Il se retient pourtant. À quoi bon ? S'il le frappe, il se condamne. Elle se dévouera pour le protéger. Un comble ! Depuis combien de temps l'accompagne-t-elle ainsi à la sortie des cours ? Un mois peut-être ? Cela expliquerait son silence. Eh bien ! mon vieux Raymond, tu viens de réussir un beau « cheval de bois ».

Descends de ta carlingue, remets ton zinc en ligne ! Tu t'es fait des illusions, celle-là n'est pas pour toi ! De quel droit prétends-tu te l'approprier, alors que tu ne lui as donné aucun signe de vie depuis longtemps ?

Il va partir, seul dans la nuit de Paris où il ne connaît personne.

Lorsque le jeune homme au képi grenat propose à Albertine de dîner en sa compagnie, elle refuse, lui tend la main, soudain très lasse. À petits pas, elle s'engage dans la rue de l'École-de-Médecine.

Raymond, aussitôt libéré de ses noires pensées, la suit. Il crie :

— Albertine !

Enfin, elle le regarde.

— Raymond !

Elle lui ouvre les bras, émue aux larmes.

— Tu es revenu ! Je t'ai cru mort. Pourquoi, dis, pourquoi ce silence ?

Quelle réponse peut-il donner ? Des images de carnage dansent devant ses yeux. Il les écarte, entoure de son bras les épaules de la jeune fille, l'entraîne vers le boulevard désert, où ferment les cafés. Ils marchent vers la Seine, enlacés, sans autre désir que d'être ensemble, toute la nuit, à déambuler dans Paris, comme si la ville était à eux seuls.

Des péniches, glissant sur la Seine, débarquent à l'Hôtel-Dieu des blessés venus de la Somme. On n'échappe pas à la guerre. Elle est partout, à chaque instant. Il faut s'éloigner des gares et des hôpitaux, continuer le long des quais, trouver un havre au Pont-Neuf, sur un banc de pierre, et descendre au Vert-Galant. S'isoler et se blottir dans les maigres bosquets, faire un vœu d'amour éternel au passage d'une étoile filante, se bercer au clapotis du fleuve sur les berges, au glissement d'un chaland sombre qui plisse l'eau sous la lune, tous feux éteints.

Laisser la place aux clochards cherchant un gîte, franchir la Seine au pont des Arts pour trouver, dans les charmilles des Tuileries, un abri embaumé. S'endormir l'un contre l'autre, dans la senteur lourde des tilleuls, pour sursauter au son du canon de la tour Eiffel, ébloui par les projecteurs qui cherchent les *Taube* dans le ciel. Guetter le rai de lumière, reflété par les toits humides du Louvre. Découvrir autour de soi tous les couples de la nuit, allongés sur les bancs des pelouses comme sur le pont d'un navire, enfin s'embrasser à bouche folle sur le quai

de la gare de Versailles. En évitant les vaines promesses et en enfermant dans son cœur, à en mourir, la joie immense de l'amour retrouvé.

DE retour à Buc, Raymond apprend qu'il part le soir même en vol de nuit au-dessus de Verdun, en double avec le chef pilote Berger, sur un Caudron de 90 chevaux. L'appareil doit d'abord se poser sur le terrain de Cercottes à Orléans, puis à Bar-le-Duc, avant de gagner le champ de bataille. Simple vol d'entraînement. Il s'agit d'aguerrir l'équipage en lui faisant survoler la zone la plus dangereuse. Le cœur de Raymond se serre. Il pense à son frère Jean, qui est peut-être en secteur près de Tavannes.

Le 4 septembre, à la tombée de la nuit, il décolle du terrain balisé par un groupe électrogène muni de phares puissants. Au loin, le champ de bataille est signalé par de nombreuses fusées éclairantes qui percent la fumée des salves continues d'artillerie.

Malgré l'altitude et la fraîcheur de la nuit, Raymond n'a pas froid. Son tricot à col roulé sous sa combinaison fourrée, son casque Rolls par-dessus son passe-montagne, ses gants également fourrés, superposés à une autre paire en papier gras, lui permettent de supporter la basse température des trois mille mètres où il faut se maintenir, si l'on veut échapper aux canons boches.

Pour repérer le champ de bataille, il doit perdre de l'altitude, franchir la nappe des nuages à mille mètres. Il est soudain aveuglé de lumière. Au-dessous de lui, comme en plein jour, il aperçoit le tunnel de Tavannes qui n'en finit pas d'exploser. L'observateur prend aussitôt des photos, par simple réflexe.

L'incendie fait rage à l'intérieur. On distingue, en descendant plus bas, les équipes de secours qui dégagent les blessés. Les munitions entreposées sautent pendant plus de deux heures, éventrant le tunnel qui s'emplit de fumée. Les secours peuvent à peine y pénétrer.

L'avion tourne autour du site jusqu'à épuisement de l'essence. Berger signale à la base, par TSF, l'accident monstrueux de Tavannes, puis demande des ordres. Il n'entend pas le message de retour.

Quand ils atterrissent, guidés par les projecteurs du camion des officiers, ceux-ci les attendent. La catastrophe de Tavannes est connue de l'état-major. Le long tunnel est entièrement détruit, on compte plus de cinq cents victimes, brûlées et asphyxiées dans d'atroces conditions.

— Bombardement ? demande l'adjudant Berger.

— Non pas, simple accident, dû à une imprudence dans l'installation de fils électriques.

— Je connais Tavannes, dit Raymond. On entassait les munitions auprès des postes de secours, au milieu des soldats épuisés qui dressaient leurs paillasses dans le plus grand désordre. Tavannes était un lieu maudit.

Raymond pense à Jean. Dieu fasse qu'il ait depuis longtemps quitté ce tunnel fatal.

— Tenez-vous prêts pour décoller à l'aube, dit le chef de base à tous les pilotes réunis. Vous êtes envoyés en mission de reconnaissance. Toute l'escadrille passe au service immédiat de l'artillerie lourde. Il faut à tout prix empêcher l'ennemi de profiter de l'accident de Tavannes, qui a désorganisé l'ensemble du secteur, et de s'emparer sans efforts de la position de Souville. J'imagine que vous êtes tous conscients de l'enjeu. Les réglages doivent être permanents. Vous êtes transformés en observateurs d'artillerie, sauf les chasseurs de protection. Je ne veux pas un avion au sol.

Raymond prend les commandes d'un Caudron, pourvu d'un poste de TSF en bon état et nanti d'un équipage de trois hommes. Dès l'aube, il met pleins gaz sur Tavannes. Même pilote, il n'échappe pas à l'enfer de Verdun.

Verdun vu du ciel

RAYMOND AUMOINE est à son affaire. Depuis 1914, l'importance de l'observation aérienne a peu à peu été reconnue. Le commandant de Rose, à Verdun, l'a adoptée, et Raymond a été choisi dans ces escadrilles à haut risque.

Le but est de surveiller en permanence ce champ de bataille réduit, de vingt kilomètres carrés, de signaler tout mouvement des arrières, toute construction nouvelle en ligne, mais surtout les emplacements de batteries : de l'aviation dépend en partie le sort de la bataille.

Les avions d'observation d'artillerie sont rassemblés au nord-ouest du champ de bataille, sur le terrain de Jubécourt. De Rose s'est engagé à rassembler sur Verdun toute l'aviation disponible, même si la bataille de la Somme, commencée depuis le 1^{er} juillet, occupe beaucoup d'appareils.

Le premier vol d'escadrille de Raymond est capital. Le chef Berger explique qu'il doit permettre de stopper tout mouvement offensif des Allemands, suite à la catastrophe de Tavannes.

Raymond, féru de sans-fil, découvre à bord de son appareil un poste de TSF flambant neuf. Jean-Christophe Lebat, jeune homme au visage réfléchi, venant de l'artillerie, en est chargé. Il sait lire une carte d'état-major et a appris à Polytechnique le sans-filisme en amateur. Jean-Christophe s'est passionné tout de suite pour ce nouveau moyen de communication. Comme Raymond, il est à l'affût des innovations techniques et manipule avec une évidente satisfaction les fils électriques, les boutons et les manettes.

Il a déployé devant lui la carte du champ de bataille de la rive droite... Il montre à Raymond, qui pilote seul, la carte de navigation détaillée. Levé à quatre heures du matin, il s'est assuré de n'omettre aucun détail pour cette opération décisive.

Le mitrailleur de l'arrière, Hervé de Cabanel, vérifie sa pièce, prépare des bandes de rechange et consulte fébrilement son chronomètre. Il sait que les Allemands ont multiplié les canons anti-aériens, et que les tout nouveaux chasseurs Albatros détruisent allègrement les lourds avions d'observation. Mais les chasseurs français vont les protéger :

— Les as sont au rendez-vous, affirme-t-il. J'ai vu passer Navarre, le père Bourjade, et Messeguich, et Nungesser. Ils attaquent les chasseurs allemands avant leur arrivée sur nos lignes.

— Je n'ai pas vu une telle mobilisation au-dessus de Verdun depuis longtemps, assure le chef Berger à son équipage. Plus que dix minutes avant le décollage !

Les moteurs vrombissent sur toute la ligne. Berger lève le pouce en l'air. Un signe d'amitié, ponctué d'un bref sourire. Le coucou en piste à l'arrière est aux mains de Carco, qui a retrouvé Georges Huisman comme navigateur. Les poulains sont aux commandes.

Le Caudron G4 est un énorme avion de vingt-trois mètres d'envergure. Les mécanos lui donnent le départ, actionnant les hélices en simultané. Raymond reconnaît la silhouette rassurante d'Albert Giquel, un mécano de Buc. Si le meilleur technicien de la base a vérifié lui-même les deux moteurs Hispano de 150 chevaux, on peut voler en confiance.

Le Caudron prend lentement de l'altitude. Le soleil se lève bientôt, découvrant le champ de bataille. À deux mille mètres,

Raymond aperçoit d'abord, sur la rive gauche, les hauteurs de la cote 304 et du Mort-Homme. Toute trace de végétation a disparu sur le sol criblé de cratères. Impossible d'apercevoir le moindre signe de vie.

L'escadrille ne s'attarde pas. Elle franchit la boucle de la Meuse au-dessus de la côte de Talou, également labourée par les tirs de l'artillerie française. Aucune colonne en marche. Les Allemands sont enterrés et ne se déplacent que de nuit.

Le Caudron survole ensuite le bois de la Caillette, entre Douaumont et Vaux, puis tourne vers le sud. Raymond et son équipage aperçoivent la flaque boueuse de l'étang de Vaux et les ruisseaux aux contours incertains bordant les bois aux arbres abattus. Ils gagnent l'ouvrage de la Laufée et le fort de Tavannes. À la fumée et à la poussière soulevées par le bombardement des positions françaises, on reconnaît les intentions de l'ennemi, qui prépare une attaque. Il est difficile de trouver des repères plus précis sur le terrain : les crêtes et les ravins sont rongés, l'aspect est désertique.

Soudain, des départs de batteries allemandes, très nombreux, à trois kilomètres au nord.

— Il faut absolument repérer notre batterie, avant toute chose, dit Raymond. Ce sont les ordres du chef de patrouille. Nous nous occuperons des Allemands après.

L'avion de tête, piloté par l'adjudant Berger, est déjà descendu à moins de mille mètres, cherchant des signaux à terre.

— À bâbord ! crie Jean-Christophe, qui a fait ses classes dans la marine.

Raymond se penche et aperçoit sous son aile gauche trois panneaux blancs, de cinq mètres de long environ, disposés en N ; cela signifie que la batterie est déjà prête.

Jean-Christophe envoie le message en morse depuis son poste émetteur : « Prêt à intervenir. Tirez ! »

La salve des quatre canons de 210 se déchaîne. L'escadrille s'éclate. Chaque avion est affecté à une seule batterie et doit l'aider dans son tir jusqu'à destruction de l'objectif.

Raymond se dirige au nord, vers le massif d'Hardaumont. D'épais nuages de fumée masquent la vue des pièces ennemies qui ripostent.

Jean-Christophe cherche des repères dans le paysage et consulte le canevas de tir. Les artilleurs ont le même : chaque carré du secteur représente dix mètres carrés du sol. Il faut envoyer en code le numéro du carré où se situe la pièce

allemande qui vient de tirer. Il est difficile de la localiser avec précision, plusieurs passages sont nécessaires. Des éclats d'obus trouent régulièrement la carlingue.

Les 210 français tirent des salves incessantes. Raymond aperçoit des geysers d'explosions dans l'Hardaumont. Les camarades de l'escadrille ont bien travaillé, ils ont réussi à débusquer les pièces.

Ils s'avancent ainsi jusqu'à trois kilomètres à l'intérieur des lignes allemandes, et signalent aussitôt par radio une batterie embusquée au nord du fort de Vaux. Le réglage est long, les pièces sont bien dissimulées. Les artilleurs allemands demandent du secours. Un Fokker surgit. L'empennage arrière reçoit une giclée de balles. La direction devient flottante.

Raymond constate que le niveau d'essence baisse. Heureusement, il est sur le chemin du retour. Au lieu de ralentir, il met les gaz. Le pilote allemand se retire, menacé par deux Nieuport en chasse. Le Caudron perd progressivement de l'altitude à l'approche des lignes françaises. Il encaisse des tirs de mitrailleuses d'avant-postes allemands. Un moteur est touché. Raymond descend encore pour se poser en catastrophe sur le plateau grêlé de trous d'obus, qui approche à toute vitesse.

— À la cabane ! dit Raymond.

La « cabane » est un refuge à l'aplomb du longeron avant du pont supérieur, d'où les aviateurs peuvent sauter au dernier moment afin d'éviter de se briser les os dans la carlingue. Raymond donne l'exemple, suivi par Jean-Christophe. Haut de taille comme un cuirassier, Hervé de Cabanel manque le longeron et chute au sol, où il se casse une jambe.

Des territoriaux qui creusent une tranchée non loin de là arrivent aussitôt avec une civière pour tirer l'aviateur du trou où il est tombé. Il est évacué vers l'arrière. Ses camarades, sonnés par leur réception brutale au sol, se reprennent vite.

Ils retournent à l'épave démonter les précieux appareils de navigation, le poste de TSF, l'antenne, la dynamo et la mitrailleuse. Ils chargent le tout sur un chariot tiré par un âne et évacuent vers le tunnel de Tavannes, où Raymond est ainsi de retour, par une sorte de fatalité.

Raymond s'informe sur l'état du front et sur les unités engagées dans l'offensive de Mangin, notamment la 26^e division. On lui répond qu'il s'agit d'une des rares divisions à n'être pas passée à Verdun, car elle était réservée pour la bataille de la Somme. Son frère Jean, il s'en persuade, n'avait aucune raison de se

trouver dans ce tunnel. Il est sans doute rentré à son corps d'origine, à moins qu'il n'ait accompagné le commandant Latouche au PC du général Nivelles à Souilly.

Une voiture de l'artillerie vient le prendre en charge avec son camarade Jean-Christophe et son matériel, afin de les reconduire au camp de l'escadrille, à Jubécourt. Un pilote est un agent trop précieux pour qu'on le perde dans la nature. Le chef Berger a dû, par radio, signaler leur accident à terre.

— ON a retrouvé ta carcasse, lui annonce Berger, une fois Raymond de retour au mess des sous-officiers de Jubécourt. Tu as échappé au pire. Giquel a expertisé les débris. Les rafales de mitrailleuses avaient décroché le câble du volet d'air du carburateur. Tu as eu de la chance de pouvoir rentrer et de réussir à te poser, même en cassant du bois. Cabanel s'en tirera. Considère-toi comme sergent-chef. Vous serez tous les deux cités à l'ordre de l'escadrille. Les résultats de votre repérage ont été fructueux.

Raymond et ses camarades sont surtout sensibles à l'hommage du technicien. Cet homme était leur instructeur à l'école de Buc, il sait de quoi il parle. Son discours les libère de toute angoisse quant aux causes de l'accident. La manœuvre de Raymond n'est pas en cause. Pas davantage la stabilité du Caudron.

Ils ont à peine le temps de se restaurer. Les moteurs des avions ronflent dans la nuit tombante.

— Ne vous changez pas, dit Berger. Il faut décoller immédiatement pour le terrain voisin de Vadelaincourt. Nous partageons désormais la base avec une escadrille de bombardiers de nuit. À chacun son tour de piste : à leur retour de mission, nous décollons, et vice versa.

Pas de pertes dans la formation de nuit. Tous les appareils sont revenus. Les premiers arrivés ont déjà pris une douche dans les baraques Adrian qui leur servent de dortoir.

On fête bruyamment, ce soir-là, le retour à la base du sergent pilote Grandjean. Un garçon de vingt-deux ans, ancien de l'infanterie comme Raymond.

— La nuit dernière, raconte à Raymond l'adjudant Berger, il est tombé en panne de l'autre côté des lignes et a atterri de nuit sur un champ d'avoine moissonné, éclairé par un mince quartier de lune. Il a pu réparer l'avarie.

— Tout seul ?

— Nos amis volant sur Farman ont un avion tellement peu

sûr qu'ils ont pris la bonne habitude de prévoir un mécano au côté du pilote. C'est lui qui a pu réparer.

— Les Allemands ne les ont pas repérés ?

— Si, mais trop tard, au bruit. Une patrouille d'infanterie ennemie a voulu intervenir. Grandjean lui a décollé presque sous le nez.

Le sergent pilote exhibe une épaisse touffe d'herbe.

— De la terre française libérée ! dit-il. Je l'ai arrachée au sol avant de repartir.

Il est cinq heures. Raymond et Jean-Christophe ont touché un nouveau Caudron, retapé par le mécano Albert Giquel. Berger n'a pas une entière confiance dans l'appareil. Il demande à Giquel de coiffer un casque et de revêtir la tenue de vol.

— Tu feras la navigation, au besoin le service de la mitrailleuse. Te voilà caporal navigant.

— Quel honneur, monseigneur, répond Giquel, pas du tout impressionné.

Il sait que les plus brillants équipages ne seraient rien sans la vigilance et l'astuce des mécanos.

L'objectif est un réglage d'artillerie dans la région de Thiaumont-Fleury, où l'ennemi ne cesse de montrer les dents. Raymond aime ces départs au petit matin. Le pilote français est alors sûr de naviguer sans être inquiété. En bas, le combat des hommes minuscules, d'un trou à l'autre, évoque celui des fourmis qui s'affrontent, l'été, sans raison explicable, par colonies entières.

La batterie française dont Raymond doit diriger le tir est si bien camouflée qu'elle est indétectable. Les artilleurs n'ont pas sorti les panneaux blancs de signalisation, sans doute pour éviter les lâchers de bombes des avions ennemis. Giquel envoie tout de même un message codé, indiquant aux artilleurs invisibles la position des canons allemands repérables au moment des tirs.

Bing ! La carcasse de l'avion frémit.

Une autre explosion. Puis une troisième.

— Regardez à bâbord, dit Jean-Christophe.

On aperçoit distinctement, l'espace d'une seconde, des obus arrivant à l'apogée de leur ascension, à trois mille mètres. L'avion est pile dans la trajectoire des projectiles des canons de 75 de la batterie française. Il bat des ailes pour exiger la fin du tir, mais trop tard. Ses ailerons sont touchés, l'empennage est atteint.

— Atterrissons au plus près, dit Giquel, sinon je ne réponds de rien.

Raymond repère un terrain au sud de la forêt d'Argonne. Ils se posent en catastrophe à Thiaucourt, au milieu des chasseurs de l'escadrille des Cigognes, celle de Guynemer. Les pilotes de Nieuport ont un regard amusé pour les lourds Caudron.

— Je croyais que nos braves artilleurs descendaient exclusivement nos fantassins ! raille un capitaine à jambe de bois, en examinant l'appareil endommagé. Je vois qu'ils abattent aussi nos avions !

— Je connais cet officier, dit Giquel à Raymond. C'est le capitaine Guy. Il totalise douze victoires. Blessé au-dessus de Verdun, il est revenu au combat. Hier, il a reçu une rafale dans sa jambe de bois. Un vrai trompe-la-mort.

— Venez avec nous aux Cigognes, les invite Guy. Nous avons toujours besoin de jeunes pilotes expérimentés.

Giquel hausse les épaules. Pour ce technicien sérieux, les imprudences des pilotes sont exaspérantes. « Ils ont de telles pertes au combat qu'ils racolent des volontaires tous azimuts ! » se dit-il. Il met en marche le moteur de l'avion réparé pour regagner la base de Vadelaincourt. Raymond réprime un regret en saluant le courageux capitaine à la jambe de bois. Il aurait aimé piloter le BB Nieuport.

FANION tango marqué d'une étoile bleue, c'est l'insigne donné désormais à l'escadrille réunie au complet sur le terrain de Lemmes-Vadelaincourt autour du capitaine Maurice Durand, officier venu du génie et ancien collègue du commandant Quillien, passé à l'état-major, qui avait eu le courage d'affronter le major général Berthelot pour lui démontrer la valeur de la reconnaissance aérienne. Il veut développer dans l'aviation d'observation cet esprit de corps dont les chasseurs font volontiers étalage.

Dans l'équipe du capitaine Durand, Raymond apprend la solidarité instinctive des pionniers aviateurs. Accourir au secours d'un camarade en carafe dans un champ perdu, retrouver les avions en panne sur le champ de bataille, fussent-ils échoués dans le camp de l'ennemi, secourir les pilotes en cavale derrière les lignes en risquant des atterrissages de fortune, c'est le pain quotidien de l'escadrille. Un aviateur est toujours volontaire pour en tirer un autre d'embarras. Il a trop le sentiment de la vulnérabilité insensée de son matériel pour ne pas venir en aide à ceux qui mettent en jeu leur propre vie, du seul fait de voler. Les balles allemandes ne sont pour eux qu'un surcroît de risque.

Raymond pense à l'image de l'aviateur dans le public : le chevalier du duel sublime, le paladin du ciel. Raymond s'en étonne, au début : pas un aviateur ne jubile à *descendre en flammes* un adversaire. On dit que certains as rendent hommage à leurs ennemis abattus, jusqu'à lancer des couronnes sur les lieux de l'engagement. L'avion qui vole est, en soi, une telle prouesse que le détruire est un défi au bon sens.

Cependant, il faut survivre. Chaque jour, malgré les divers dangers, il faut effectuer sa tâche, fixée le matin sur la feuille de service du capitaine. L'équipage décolle deux fois par vingt-quatre heures, avec une autonomie d'essence de trois heures et demie.

Les demandes émanent de l'état-major du 13^e corps d'armée, dont dépend l'escadrille. Chaque soir, Raymond ou l'un de ses camarades pilotes est emmené en automobile avec son chef d'escadrille, Maurice Durand, au PC de l'artillerie du corps d'armée commandé par le général Alby.

— Êtes-vous le frère de Léon Aumoine ? lui demande un capitaine. Je suis Lejeune, son ancien camarade. Heureux de vous voir dans l'aviation et de vous accueillir à Verdun. J'y ai rencontré votre frère Jean.

— S'y trouve-t-il encore ? demande vivement Raymond.

— Je ne crois pas. Il a rejoint son régiment en secteur sur la Somme, où il livre bataille avec Latouche, son commandant, qui est à l'état-major du général Fayolle.

Henri Lejeune est-il au courant de la mort de Julien ? Probable, puisqu'il n'en parle pas. Au lieu de le réconforter, cette rencontre accable Raymond, comme si le capitaine, si bienveillant, était comptable de tous les décès de la famille Aumoine. Ses frères lui reviennent en tête, il s'assombrit ; il imagine Julien perdu dans la boue sinistre de Verdun, disparu à tout jamais.

Durand, qui vient d'être reçu par le général Alby en personne, l'entraîne au PC de la division, dans le souterrain d'une ancienne sape, où les secrétaires du général tapent des rapports, téléphonent, reçoivent des messages codés, distribuent des ordres écrits aux PC de régiments ou de brigades perdus sur le terrain du champ de bataille.

Ils y sont bien accueillis. On demande au capitaine de faire des photos du poste de commandement du général, pour savoir s'il peut être repéré d'avion. Durand promet de vérifier le camouflage en surface avec le plus grand soin.

Raymond s'étonne. Il semble que le sort de cette armée dépende désormais des aviateurs. À Verdun, l'aviation est

devenue l'arbitre de la bataille, et chacun, à terre, lui reconnaît ce mérite. Les artilleurs tressent des couronnes aux aviateurs au moment de dépouiller les liasses de photos. Ils demandent sans cesse au capitaine Durand des repérages complémentaires, sous différents angles, ainsi que des raids à l'intérieur des lignes ennemies, afin de détecter les convois.

EN une semaine de repérages constants, le pilote Aumoine s'est aguerri. Il connaît la piste par cœur, sait mesurer au plus juste la capacité en essence. Sa conscience professionnelle, son sang-froid dans le danger sont reconnus de tous.

Les Caudron de l'observation aérienne se croisent en se saluant au-dessus des premières lignes et restent parfois presque immobiles à la verticale de leurs proies, tant qu'ils n'ont pas débusqué les objectifs. Ils prennent tous les risques pour abattre leur besogne quotidienne et demeurent souvent en vol trois heures durant.

Autour d'eux, les chasseurs descendent sans relâche les *Dra-chen*, les ballons captifs allemands. C'est leur mission la plus courante. Ils interviennent en groupes dans les combats aériens, pour empêcher les Fokker de contrarier leur travail de « nettoyage du ciel », comme dit le commandant de Rose, et pour leur interdire l'espace français.

Le 12 septembre au matin, l'équipage est réveillé, très exceptionnellement, au clairon. Le bombardement par l'artillerie lourde est assourdissant. Durand distribue les cartes : décollage immédiat, il faut contrebattre les canons boches. Les artilleurs multiplient les demandes d'aide.

À peine Raymond a-t-il décollé que le bombardement des lignes françaises cesse. Le vent dissipe la poussière. À trois cents mètres d'altitude, on distingue bien le sol. Les Allemands passent à l'attaque. Ils avancent en bondissant dans les trous. Un bataillon, pour le moins, doté de lance-flammes. Jean-Christophe aperçoit les assaillants, tire une fusée pour avertir l'infanterie.

Pas de réponse. Sonnés par un canardage féroce, les biffins hésitent peut-être à donner leur position, pour ne pas être écrasés à nouveau.

Les fantassins, couverts de boue, se défendent à la grenade, si l'on en croit la poussière qui se dégage des ravins. L'avion tourne et retourne, signalant la ligne des combats par sans-fil, sans pouvoir donner plus de précisions à l'artillerie. Des balles de mitrailleuses percent les ailes.

— L'hélice de gauche est touchée, hurle Giquel pour se faire entendre dans le vacarme. Il faut rentrer.

Le moteur finit par s'éteindre.

Raymond coupe les gaz et descend lentement, en vol plané.

— À la cabane ! crie Giquel.

Il sort le premier de la carlingue, s'accroche aux haubans, se niche entre les longerons. Jean-Christophe l'imité à tribord, pour ne pas déséquilibrer l'appareil. Raymond, impassible, contrôle les commandes. Pas d'arbres, pas de buissons, un espace plat. Il essaie de se poser en catastrophe.

Brusquement, les roues plongent et se brisent dans un cratère. L'appareil capote. Giquel et Lebat ont déjà roulé au sol. Raymond, projeté hors de la carlingue, reste évanoui sous le choc.

Il se réveille peu après, le casque enfoncé dans la glaise. Il n'ose bouger, remue lentement ses membres. Rien de cassé. Il parvient à dégager sa tête du Rolls rembourré de liège.

Les secours arrivent. Les camarades ont vu la chute de l'appareil. Une ambulance, guidée par les artilleurs, conduit sur place les infirmiers qui préparent les civières. Raymond a le nez écorché, mal aux côtes. Rien de grave. Jean-Christophe s'est foulé une cheville. Albert Giquel a sauté au bon moment : il n'a que des égratignures. Raymond et Albert refusent les brancards et, le cœur gros, rentrent à pied au camp en soutenant Jean-Christophe clopinant, abandonnant leur Caudron irrécupérable.

— Un F40 de 130 chevaux tout neuf vous attend, leur dit sobrement le capitaine Durand. C'est en fait un avion ancien, mais le moteur a été gonflé par les mécanos et il est puissant.

Le jeudi 14 septembre 1916 est un jour gris. Le vent miaule, la pluie inonde les hangars Bessonnoeux, qui oscillent et menacent de s'envoler. Les pieds dans des *snow-boots* de fabrication britannique ou canadienne, Raymond quitte sa cabine Adrian, où il loge avec Jean-Christophe, après avoir écrit plusieurs lettres, à Albertine, à Jean, à sa mère. Mal rasé, désœuvré, il se rend au hangar où le Farman est remisé, son moteur déposé par les mécanos sous l'œil vigilant de Giquel.

— Pour du prétendu neuf, dit-il, j'ai dû tout réviser : bougies encrassées, hélice décentrée, allumage à revoir...

Impossible de tenter un décollage. Même les chasseurs restent à l'écurie. Raymond se rend au bar de l'escadrille. Il y trouve tout un groupe d'officiers. Durand fait visiter le bar à Quillien, en voyage officiel à Verdun dans la suite de Joffre.

L'ancien as de la chasse appelle les aviateurs présents, figés au garde-à-vous, à porter un toast au sous-lieutenant Guynemer, qui vient d'abattre son seizième avion allemand, et à Nungesser, pour son douzième.

— Quel âge a Georges Guynemer, mon capitaine ? se hasarde Jean-Christophe.

— Le tien, ou presque. Il a voulu s'engager dès la déclaration de guerre ; on l'a refusé pour faiblesse de constitution. Il n'a été accepté qu'en novembre 14, après trois tentatives. Il a aujourd'hui vingt et un ans.

— J'étais à son premier vol, affirme Durand. Le 8 juin 1915 en Champagne. Escadrille MS3 du capitaine Brocard. Je ne vous conseille pas de voler comme lui : tous les risques, sans aucune protection, de la cascade de haute école. Il n'a qu'un but, abattre l'adversaire. L'escadrille des Cigognes où il vole est celle des as.

— Comment y entrer ? demande timidement Raymond, conscient de l'indécence de la question, comme si un humblissime pilote de coucou pouvait y prétendre.

— Je te dirais bien l'école de Pau, mais, après tout, Guynemer ne l'a pas faite, et pas davantage Navarre. À toi de faire tes preuves, mon garçon, et tu seras pilote de chasse.

Carco et Giquel éclatent franchement de rire. Le commandant a-t-il oublié ce qu'étaient les Caudron et les Farman ? Comment réaliser l'exploit sur ces « péniches » ?

— Soyez bombardiers, tranche Durand. Nous engageons tout de suite pour le vol de nuit. Des volontaires ?

— Pour la chasse, oui, répond Raymond en fixant de son regard noir le capitaine Quillien.

ILS veulent bien mourir dans le ciel de Verdun, mais avec panache. Au cours des visites du camp, les sous-offs de la biffe se détournent d'eux avec ennui. On veut voir des Nieuport, des monoplaces. Toute la gloire pour les chasseurs. Alors que seule l'aviation de réglage d'artillerie peut aider efficacement les poilus en éliminant les batteries adverses.

Le Farman, révisé par les soins attentifs de Giquel, attend sur la piste, moteur lancé.

— Allons tourner comme la chèvre au piquet, lâche Jean-Christophe en préparant ses appareils photo.

Dans son inconscience, l'artillerie demande désormais aux aviateurs de régler aussi le tir des crapouillots. Comment repérer

dans les lignes ces petits engins déplacés sur brancards et dispersés sur l'étendue du front selon les besoins immédiats des compagnies ?

Jean-Christophe a décidé, une fois pour toutes, de ne pas faire le détail. On ne peut lui demander de cadrer et d'observer en même temps. Pour le repérage de l'infanterie et de l'artillerie de tranchée, Raymond doit descendre le plus bas possible, au risque de se faire abattre par le tir des mitrailleuses. Jean-Christophe se charge de multiplier les clichés grâce à des passages successifs, sous des angles multiples. Aux bureaux de l'arrière de les déchiffrer.

Des maniaques du déchiffrement de photos s'emploient, la loupe en main, à les interpréter. Ils découvrent ainsi ce que les aviateurs n'ont pu voir : un nouveau créneau en saillant dans la tranchée des zouaves, les brouettes de terre remuée sorties d'une sape, des tubes de batteries savamment camouflés.

On exige toujours plus des aviateurs : des vues de l'entrelacs bombardé des tranchées, des camions de renfort vers l'arrière, des villages bondés de troupes la nuit, évacués le jour. Raymond doit toujours descendre plus bas, aller plus loin. Voler au-dessus des lignes ennemies sans l'appui des chasseurs relève de l'imprudence, et pour les Allemands de la provocation. Le Farman est pris en chasse au-dessus du fort de Vaux par un Fokker. Les deux mitrailleuses tirent.

Jean-Christophe fait signe qu'il veut terminer la photo des ouvrages devant Vaux. Raymond risque un dernier passage. Le chasseur allemand prend de l'altitude, vire sur l'aile et attaque par l'arrière, en piqué. Raymond a vu la couleur jaune sale de l'entoilage, la croix noire de la Prusse, la tourelle dont partent les balles incendiaires à traînées blanches.

— Pique, dit Giquel. J'entends miauler les balles.

Raymond cherche l'exploit. Il désigne à Giquel la mitrailleuse, engage le lourd Farman dans un virage sec, fait face au Fokker et le remonte, afin que Giquel puisse lâcher une rafale.

L'Allemand se redresse, intact. Il vire de bord, revient par l'arrière. Sa mitrailleuse fait sauter les cordes à piano du plan rabattant. Le Farman rentre dans les lignes françaises, pique sur la Meuse à quinze cents mètres. Le Fokker n'ose poursuivre. Il abandonne.

Ce jour-là, Raymond Aumoine n'a pas réalisé l'exploit dont il rêvait, mais il a échappé à la mort lors de son premier combat aérien.

IL ne se tient pas quitte pour autant et reprend aussitôt l'air avec son équipage, sur injonction du capitaine Durand. Des bombes allemandes pilonnent Verdun. L'ordre est de repérer au plus tôt la batterie meurtrière.

Ils survolent Verdun incendiée, avec ses maisons sans toits, ses immeubles effondrés et ses rues obstruées. Dans le faubourg Pavé, des artilleurs installent leurs pièces dans les jardins.

— Ils tirent sur nous, dit Giquel en désignant les flocons blancs des obus.

— Non, répond Jean-Christophe. Regardez plutôt au-dessus de vous.

— Un Gotha ! affirme Giquel qui reconnaît, à son double moteur arrière, le biplan à très large empennage. Ils s'en servent pour canarder Paris et Londres. Très long rayon d'action. Celui-là est en mission spéciale. Les Boches n'attaquent pas seulement Verdun au canon. Ils veulent faire sauter la citadelle à coup sûr.

Le monstre vole à quatre mille mètres d'altitude, droit devant lui. Les artilleurs l'ont repéré, mais à cette distance, leur tir est peu efficace. Raymond prend le parti de grimper au-dessus du Gotha. L'Allemand descend sur Verdun, lâche ses six torpilles sur la citadelle et reprend aussitôt de l'altitude. Raymond ne le perd pas de vue. Il vire à 180 degrés pour se placer sur ses arrières lorsqu'il amorcera son retour. Giquel fait signe qu'il ne peut pas tirer. Le Farman prend les devants, vire et attaque de front.

La Colt de Giquel crache ses deux cents cartouches. L'Allemand, imperturbable, continue sa route, mais en perdant de l'altitude.

Raymond reprend de l'avance pour un second passage, en diminuant aussi l'altitude. À la deuxième rafale, le Gotha prend de la gîte, vire d'une aile sur l'autre, tente de gagner le sol, de virevolter en feuille morte, porté par ses ailes immenses.

Un troisième passage, et le lourd appareil semble demander grâce. L'empennage est lardé de balles.

Le pilote se dirige vers les pistes du terrain de Béhonne. Il réussit à grand-peine un atterrissage ambitieux, avec un train endommagé et un moteur en rideau. Raymond n'hésite pas. Il se pose juste derrière lui.

— Pas question de laisser les chasseurs s'attribuer notre prise, dit-il en sautant à terre, pistolet en main.

Ils sont tous présents sur la piste, les as, en cette fin de journée torride. Le capitaine Guy s'avance, boitillant sur sa jambe de bois. Messeguich, hilare, se demande comment cette péniche de

Farman a pu contraindre un Gotha à l'atterrissage. Raymond menace de son arme le pilote allemand, qui saute à terre, avec son équipage.

— Vous êtes mes prisonniers, dit-il, tel un capitaine de corsaire. Cet avion est à nous.

Giquel exhibe sa mitrailleuse Colt en sautant sur la piste pour que nul n'ignore qu'il est l'auteur des trous, visibles sur la carlingue du Gotha. Les as rient de plus belle à cet étonnant spectacle de Far West.

— Sergent-chef Aumoine, mon capitaine, dit Raymond le plus sérieusement du monde en saluant Guy, j'ai l'honneur de vous remettre l'appareil et l'équipage que nous venons de capturer.

Jambe de bois redresse sa canne, comme pour un adoubement.

— Vous venez de vous montrer dignes, leur dit-il, de servir dans la chasse. Cet exploit unique dans les annales vous vaudra citation et médaille militaire. Soyez les bienvenus parmi nous.

La surprise de Bray

LE lieutenant Jean Aumoine rentre de Verdun, après y avoir accompagné en mission le commandant Latouche, du 2^e Bureau. Il vient de lui demander comme une faveur la permission de retrouver ses camarades en secteur. Ses deux frères étant morts, il a besoin de se retremper dans la solidarité des tranchées.

Le capitaine Vincent Gérard, chef de sa compagnie au 121^e, l'accueille avec chaleur. Il l'entraîne dans son PC souterrain, renforcé de poutres et de tôles, en avant du village de Chilly, tout près des réseaux de fortifications de la ligne allemande. Les abris sont creusés dans dix mètres d'argile verte : des positions inexpugnables.

— Le commandant Latouche va-t-il, lui aussi, nous revenir ? demande le capitaine. Il nous en faudrait beaucoup, des comme lui. Après une semaine d'offensive meurtrière, nous sommes de nouveau coincés ligne contre ligne. On sacrifie des milliers d'hommes pour partir à l'assaut des réseaux de l'ennemi jamais détruits, alors que des coups bien montés viendraient à bout des redoutes, l'une après l'autre. Rappelle-toi les Cinq Piliers.

— J'ai laissé Latouche en gare d'Amiens, dit Jean qui se souvient en effet d'avoir débusqué cette forteresse ennemie enterrée dans une caverne de l'Aisne. Le commandant cherchait le PC du général Fayolle. Je ne crois pas qu'il nous revienne avant longtemps. Fayolle doit maintenir une liaison étroite avec les Anglais, dans les opérations qui ont débuté le 1^{er} juillet au nord de la Somme. Il veut le maximum de renseignements sur les Alliés et sur les ennemis.

— Alors Latouche ne risque pas de revenir dans notre secteur, parce qu'il ne s'y passera plus rien, dit Gérard impatienté. Micheler, le chef de notre X^e armée, ne cesse de demander et d'attendre, par calcul politique, ce qu'il appelle les « moyens indispensables ». Il ne veut avancer qu'à coup sûr, pour paraître en vainqueur.

Jean s'étonne des propos critiques, presque agressifs, du capitaine Gérard. Où est-il, le saint-cyrien d'août 1914 en gants blancs, qui se précipitait sans discuter les ordres et au péril de sa vie à l'assaut de Petitmont, en Lorraine ? Voilà qu'il prend franchement le parti des poilus contre les états-majors. Comme tant d'autres chefs de compagnie, il a choisi son camp.

— Les généraux se comportent comme des mandataires des Halles ! ose-t-il affirmer dans le huis clos de son abri suintant de boue. Ils se disputent les arrivages. Les canons lourds, les unités coloniales, les renforts de travailleurs italiens, les contingents de prisonniers, tout leur est bon. Ils se constituent des fiefs aux armées pour se protéger de la vindicte des hommes politiques. Ils font la guerre au conditionnel.

Jean ne pipe mot. Il sait que Gérard a raison.

— J'ai hâte de revoir les hommes, lâche-t-il pour changer de sujet.

— Hélas ! l'avertit Gérard. Tu ne les retrouveras pas tous.

DANS le boyau d'accès aux premières lignes, des territoriaux aménagent des tronçons de tranchées conquis à l'ennemi. Le sergent fourrier Nisard, arpenteur de son métier, dirige le chantier. Il embrasse Jean comme un frère, ému presque aux larmes.

— Nous avons attaqué le 4 septembre, lui raconte-t-il. Les nôtres ont enlevé le boyau de Chilly, nettoyé les tranchées à la grenade. Mais nous n'avons pas été en mesure de progresser au-delà. Trop de résistance, surtout de l'artillerie. Le 8 septembre, nous avons reçu l'ordre de nous terrer sur les positions conquises et d'attendre.

Jean tombe dans les bras de Jules Bousquin, qui remonte le boyau. Tous deux sont voisins de hameaux, copains depuis la maternelle. Jules entraîne son ami vers la tranchée principale, où veillent les camarades.

Dans un poste de mitrailleuses crénelé, Jean aperçoit Maurice Lefort, l'imprimeur anarchiste, l'ancien déserteur devenu sergent et responsable d'une pièce. Jean se souvient de Poperinge, dans les Flandres. Lefort y avait pris la place d'André Bouin, tué par l'ennemi.

— Où est Lascot ?

Lascot, de la même compagnie de mitrailleuses, était lui aussi un déserteur repent de la bataille des Flandres. Les deux compagnons, repris par les gendarmes, avaient été distingués par le capitaine Migat qui leur avait fait confiance. Ils avaient sauvé leur bataillon par leur tir ajusté.

— Lascot est mort, laisse tomber Lefort. Un obus de 220 s'est écrasé sur le poste. Un miracle si j'ai pu y échapper.

— Et Lavelle ?

— Tué lui aussi.

Jean mesure le désastre. Combien des conscrits d'août 14 rentreront-ils chez eux ? Ernest Lavelle était dans son escouade, à la campagne de Lorraine. L'apiculteur de Bloux, jovial et pacifique, aimait ses ruches et ses abeilles. Blessé au doigt à Petitmont, il avait demandé à repartir au combat au plus tôt. Un patriote. Affecté à la section de mitrailleuses d'André Bouin, il avait échappé au carnage des Flandres.

Jean n'ose poursuivre cette revue funèbre. Devant le regard fuyant de Jules, il comprend que l'hécatombe ne s'arrête pas là.

— Je ne vois pas Joannin en sentinelle, s'étonne-t-il.

Vedette du championnat de boxe française à Montluçon, le géant du régiment avait capturé un drapeau bavarois en août 14. Il avait été, quoique illettré, nommé caporal pour sa bravoure et portait avec fierté sa médaille militaire durement acquise.

— Il était le premier à l'assaut, comme d'habitude, explique Jules. Mais le 8 août, lors de la contre-attaque, les Mauser ne l'ont pas manqué. Il faut dire que les balles tombaient comme des prunes.

— Joannin ! répète Jean, les yeux pleins de tristesse.

Dans le boyau au sol bétonné qui conduit à un avant-poste, Jean Biron le clairon et le Dr Montagne sont en train de ranimer un soldat dont le casque a roulé à terre, bosselé comme une vieille marmite. C'est Maurice Duval, de Champignier, un petit

hameau de l'Allier, proche d'Huriel. Montagne lui fait respirer de la gnôle. L'ancien champion du Tour de France 1913 retrouve son souffle.

— Un tireur d'élite, bien planqué derrière sa meurtrière blindée, commente le docteur en désignant le casque troué. Il l'a manqué de peu. Sans doute une balle explosive.

Duval retrouve ses couleurs, et Biron son sourire. Ils embrassent Jean avec effusion. S'il est de nouveau parmi eux, ils sont sauvés. Après tant de malheurs, son retour est un signe du ciel.

— Et maintenant, dit Jean Aumoine à Bousquin et à Massenot, assis dans l'abri bétonné creusé par les Allemands, racontez-moi comment tout est arrivé.

— Tu sais que les Anglais ont attaqué dès le 1^{er} juillet 1916, aidés par la VI^e armée française du général Fayolle, commence Jules Bousquin. Il n'était question pour nous que de préparer l'attaque de Chilly, au sud de Chaulnes, la première ligne allemande que nous occupons aujourd'hui.

— Et l'opération a été ajournée pendant des semaines et des semaines, précise Massenot. On attendait tous les jours des ordres de notre colonel, Corneloup, un ancien dragon de Vincennes qui a remplacé Migat à la mort de celui-ci, en octobre 1915.

— Vous avez donc attendu le 4 septembre pour sortir des parallèles ?

— Tous les moyens étaient alors réservés à Fayolle, explique le capitaine Gérard en se joignant au groupe. Il n'a pas pu exploiter son succès. Pas plus que les Anglais. Au 31 juillet, les pertes étaient déjà de soixante-seize mille hommes. Impossible d'aboutir au nord de la Somme, une attaque devait être conduite sur notre front. Quand nous avons enfin participé à l'offensive générale de la X^e armée, le 4 septembre, notre objectif était la route Bapaume-Péronne. Il a fallu en rabattre. Nous avons dû nous contenter de la prise du village de Chilly et de son réseau de tranchées.

— Pourquoi tous ces morts dans nos rangs ? demande Jean.

— La contre-attaque du 8 septembre ! soupire Bousquin. Nous avons pour mission de tenir les positions conquises. Nous avons subi un marmitage insensé de von Gallwitz et l'attaque des Saxons. Depuis, il n'est plus question de nous dans les calculs de l'état-major.

Le lendemain, tout à la joie de retrouver ses camarades autour de la roulante chaude du matin, dans les ruines de Chilly, Jean boit son café avec Jules Bousquin et le major Montagne. À peine sont-ils rentrés dans les tranchées que le colonel Corneloup fait irruption, donnant l'ordre de consolider la position et d'ajouter des mitrailleuses en batterie. Il prend le capitaine à part, et lui dit en confidence :

— Ils nous ont enlevé cette nuit une partie de la tranchée Guillaume, au nord du bois de Chaulnes. Ils ont profité du brouillard, entre cinq et six heures ce matin. Avez-vous des volontaires pour effacer discrètement l'affaire ?

— Jean Aumoine me paraît tout indiqué. Il commence déjà à s'ennuyer.

Le soir, Jean prépare l'opération avec Massenot, Bousquin et quelques bleus venus du dépôt, qui n'ont encore jamais connu le feu.

Il avise un garçon solide, Maurice Cazenave, vacher de Montmarault, un jeune de la classe 16. Un cou de taureau, des épaules de déménageur. Massenot et Bousquin ont aussi recruté chacun un homme. Passe-montagne et masque sous le casque, poignard en main, grenades fumigènes dans le sac en cas de besoin.

Le jeune Roland Gaume, commis charcutier à Durdatt-Larequille, exhibe son couteau de tranchée.

— C'est pour le nettoyage !

— Pas de cela chez nous, jamais ! dit Jean en lui arrachant l'arme des mains. Entendez-moi bien : je ne veux que des prisonniers. La tranchée prise, vous les ferez sortir en file, un par un, vers l'arrière. Ils marcheront de leur plein gré, trop heureux de n'être pas égorgés. On leur a assez dit que les Français étaient des tueurs. Ceux qui massacrent les hommes désarmés se déshonorent. Nous ne sommes pas des assassins.

— Le premier qui tue un ennemi désarmé, je le brûle, déclare Jules Bousquin pour clore l'incident.

BOUSQUIN prend la tête de la colonne qui s'éloigne de la tranchée par une nuit sans lune. Cette place lui revient de droit. Il est le seul à bien connaître les lieux.

Les bleus ont été chapitrés. Ils doivent coller aux bottes de l'ancien. Bousquin choisit un angle mort de la tranchée saillante pour rompre le réseau de barbelés. Il montre à Cazenave comment agrandir la brèche en évitant de faire claquer la cisaille.

Les hommes rampent ainsi dans la boue de Picardie. Jean

fait signe à Roland Gaume de le suivre. Il veut attaquer, avant toute chose, la mitrailleuse de flanquement. Un déboulé de lièvres lui donne de l'inquiétude. Les Boches vont se mettre en alerte. Il repère soigneusement l'angle mort, contourne l'obstacle, saute prestement dans la tranchée et avance à pas mesurés dans le boyau conduisant à l'arrière.

Le soldat Gaume, glacé de peur, le suit dans ce dédale où ils ne rencontrent pas âme qui vive. Les *Feldgrau* sont aux abris. Seuls restent en ligne les guetteurs et ils ont déjà été neutralisés par Bousquin et Massenot.

Jean surgit par l'arrière dans le poste des mitrailleuses. Réveillés brutalement, les Allemands lèvent les bras en l'air et abandonnent leurs engins, que Jean fait aussitôt mettre en batterie dans la tranchée principale, visant la perspective du débouché des boyaux.

Une ronde se présente, conduite par un *Feldwebel*, à l'autre extrémité de la tranchée Guillaume, où Massenot a fait le ménage. Affolé, Maurice Cazenave lance une grenade. La patrouille allemande s'enfuit, son chef blessé à mort. L'alerte est donnée.

Les renforts français arrivent. Une section entière prend position dans la tranchée reconquise, installe ses mitrailleuses et ses crapouillots, pendant que les Allemands captifs et désarmés sont conduits au PC du colonel Corneloup, pour interrogatoire.

Les Boches ne font jamais attendre leur contre-attaque. Les *Minen* tonnent, sans faire trop de victimes, mais en bouleversant la ligne de la tranchée Guillaume. Une heure de bombardement suffit à la réduire à l'état de cratères.

Les crapouillots ripostent contre la première ligne d'assaut. Les obus explosent, martèlent le sol et découragent les assaillants qui se terrent alors dans les trous.

Quand le jour se lève, la tranchée Guillaume reste aux Français. André Biron, converti en brancardier avec Roland Gaume, évacue les blessés pendant l'accalmie. Le sergent Nisard, qui dirigeait les territoriaux chargés de renforcer la position en toute hâte, a eu le bras arraché par une grenade, il perd son sang. Aidé de Gaume, Biron s'apprête à l'évacuer vers l'arrière quand un tir de *Minen* les recouvre de terre.

Le petit Gaume ne sera jamais charcutier. Massenot le dégage à la pelle avec une escouade, son cœur a cessé de battre. Le sergent fourrier Nisard n'a plus de tête. Seul Biron est indemne.

— C'est un échec, affirme Jean Aumoine au capitaine Gérard. La surprise n'a pas joué. Nous n'avons pas eu le temps

de nous organiser. Ils reviendront plus nombreux dans quelques heures, après un nouvel écrasement des lignes. Nous avons perdu cinquante hommes pour rien.

Le lieutenant Aumoine n'a pas le temps de poursuivre devant Chilly la guerre d'usure avec sa compagnie. Un courrier d'état-major lui demande de partir immédiatement pour le QG de Fayolle, en mission spéciale.

Le plus dur est de quitter les copains. Chaque épisode de la guerre boueuse fait de nouvelles victimes. Qui reverra-t-il demain, s'il en revient ?

Le commandant Latouche se rend compte, à la mine de Jean Aumoine, que son moral est atteint. Aussi n'est-il pas fâché de lui remettre une lettre non timbrée.

— Valise diplomatique de Suisse, lui dit-il. Elle m'était destinée. Mais une seconde enveloppe, glissée dans la première, portait votre nom.

Jean s'assied un peu à l'écart sur un banc de pierre criblé d'éclats et ouvre fébrilement le pli. Il découvre la belle écriture penchée de Clelia von Arnim, sa première lettre.

Les souvenirs lui reviennent en rafales. La voici toute blanche dans sa blouse d'infirmière à l'hôpital allemand de Sarrebourg où il était blessé. Puis en Belgique, quand elle a pris le risque insensé de le reconduire en France. Arrêtés par la sécurité militaire, ils ne se sont pas revus depuis.

Elle lui écrit du palais de Lugano, où elle a rejoint sa mère, la cantatrice Antonina Bellini, réfugiée en Suisse italienne dans le château de son père, alors que son époux, le *Graf* Hortz von Arnim, colonel de cavalerie, a suivi dans la guerre son suzerain et cousin, le prince Rupprecht de Bavière.

Clelia a reçu, peut-il lire, sa longue lettre d'amour, délivrée au palais par un facteur très spécial du 2^e Bureau français. Pendant qu'Antonina faisait attendre le messager, la jeune fille s'était isolée dans sa chambre pour qu'il emportât vers la France sa lettre d'amour à Jean Aumoine.

Tes mots sont gravés dans mon cœur. Aussi loin que tu sois, tu ne m'as jamais quittée. Je ne vis que de ton retour. Que ne suis-je la fauvette nichée sous ma fenêtre pour m'envoler vers toi. Je ne rêve que d'évasion. C'est à moi de partir, puisque tu es attaché à l'horrible tranchée, enseveli vivant dans un sillon sanglant. À moi de te rejoindre. Il n'est

pas de guerre si atroce qu'elle ne laisse chanter les rossignols, ni voler les hirondelles. Regarde le ciel chaque soir. Demain, peut-être, tu y verras ta Clelia...

Elle fait tout son possible pour revenir en France. Son frère Erik, grand blessé de guerre, a voulu entrer en ligne. Les chirurgiens, en lui adaptant une prothèse, lui ont permis de piloter des avions. Il s'est fait tuer glorieusement dans le ciel de Verdun, son Fokker abattu par Navarre qui a jeté des fleurs sur sa dépouille.

Rien ne la retient plus dans le camp du Kaiser, où son père poursuit sa guerre féodale. Antonina, sa mère, n'a plus aucune objection à ce qu'elle passe dans le camp des Alliés. Si les Américains, encore neutres, refusent de l'accueillir dans leur antenne chirurgicale par crainte des autorités françaises, elle ira dans le Nord, chez les Anglais. Sa vieille amie, la duchesse de Sutherland, lui a promis une place dans l'*Ambulance Millicent Sutherland*, où la jeune fille soignera les blessés de Picardie.

... Je ne puis t'en dire plus, mon amour. Ceux que Dieu a réunis ne peuvent être séparés, quand ils s'aiment comme nous nous aimons. Si tu regardes le soir les étoiles, dis-toi qu'il en est une nouvelle qui ne brille que pour toi. Tu la reconnâtras facilement. Elle a six branches, et six lettres : Clelia.

LE général Fayolle n'est pas content. Une fois de plus, Foch, son chef, l'envoie au casse-pipe pour respecter les accords passés avec sir Douglas Haig, le chef du corps expéditionnaire britannique en France. Il est convenu par protocole que les Français doivent attaquer le 12 septembre.

— Nous sommes le 10 et rien n'est prêt, déclare-t-il au général de Bazelaire, le chef du 7^e corps, récupéré après son éloignement du champ de bataille de Verdun.

Le commandant Latouche se tient immobile, dans un recoin du salon de la maison bourgeoise qui sert d'état-major à Fayolle. Il connaît les foudrues de ce général de soixante-deux ans, bon père et bon chrétien, loyal époux et excellent artilleur. Ami et collègue de Foch depuis toujours, Fayolle n'en est pas moins de la race des Pétain, et non des Foch. Avant de risquer la vie de milliers de poilus, il pense qu'on doit mettre toutes les chances

de son côté, sans rien négliger. Il faut, certes, exiger du canon. Est-ce une raison pour passer outre les consignes d'aménagement du terrain ?

— Comment pouvez-vous attaquer ? Vous n'avez même pas arrangé les bases de départ !

— Les hommes sont épuisés, objecte Bazelaire. Ils ont trop donné. Il faut les relever.

Pour qu'un Bazelaire, déjà mis sur la touche à Verdun, en raison des résultats décevants de ses troupes, tienne ce langage sur la Somme, se dit Latouche, il faut que ses hommes soient à bout. La Somme est déjà le tombeau de l'armée britannique. Elle deviendra celui de l'armée française, après Verdun, si l'on continue d'y laisser exterminer les divisions. Les généraux en poste dans les unités en sont conscients. Ils refusent d'attaquer sans soutien suffisant.

— Pourtant vous devez attaquer, insiste Fayolle. J'en ai moi-même reçu l'ordre et je ne peux que l'exécuter, même si je ne suis nullement assuré du résultat. Considérez-vous comme le fer de lance de l'offensive du 12 septembre. Prenez Bouchavesnes et vous partirez au repos !

Bazelaire parti, Fayolle fait signe au commandant Latouche.

— Je ne suis pas sûr des Anglais, lui dit-il. Je ne connais pas les intentions de sir Douglas Haig. Il ne s'est toujours pas clairement manifesté et nous n'avons plus le droit d'échouer.

Latouche comprend l'embarras de Fayolle : celui-ci doit attaquer pour soutenir les Anglais, mais il ignore tout de leur participation réelle à l'offensive.

— Haig a parlé d'une arme secrète, dit-il à Latouche. Tâchez d'en savoir plus. Envoyez les informations par pigeon s'il le faut. Prenez un homme avec vous. Votre ordre de mission stipulera que vous devez réceptionner au port un envoi de mitrailleuses Lewis pour avions.

UNE voiture de l'état-major fait un détour pour déposer Latouche et Jean en gare d'Amiens. Ils y attendent le train d'Abbeville.

Une heure à perdre dans la capitale de la Picardie, qui regorge d'officiers d'état-major et de troupes alliées. Attablés, devant la cathédrale, à la terrasse d'un café de la place Saint-Michel, déserté par les bourgeois devant la marée des soldats, Latouche et Jean boivent du Noilly, sur recommandation d'un major écossais, assis à la table voisine. Le blond moustachu, aux pommettes rouge

brique, est impeccable dans sa *jacket* et son kilt aux couleurs du clan des Gordon Scottish.

Il revient de Thiepval, eux de Verdun. Ils oublient les champs de bataille sanglants en regardant défilér les jeunes ouvrières des fabriques de poudre et d'uniformes, cheveux courts et jupes au-dessus de la cheville.

— Encore quelques semaines et tout sera fini, elles pourront laisser repousser leurs cheveux, dit l'Écossais en jetant un coup d'œil discret sur l'insigne de la mission anglo-française de liaison que porte Latouche, superposée à la *Victoria Cross* reçue de l'Intelligence Service pour son action pro-alliée en Picardie. Armes secrètes ! La paix dans deux semaines !

Il leur propose de déjeuner en sa compagnie.

— Nous prenons le train d'Abbeville, remercie Latouche en tirant sa montre du gousset.

— Abbeville ! *My God !* s'esclaffe l'Écossais. Alors, vous allez voir la surprise du siècle. *Good luck, gentlemen !*

LATOCHE et Jean Aumoine se dirigent vers la gare Saint-Roch. Le train est pris d'assaut par des militaires britanniques, des Australiens et des Néo-Zélandais, coiffés de leurs feutres légendaires, des Canadiens en chapeaux de boy-scouts. Aucun civil ne peut y prendre place. Latouche a choisi d'autorité un compartiment de première, où il salue un colonel de la *Royal Artillery*, qui l'accueille aimablement.

— *My name is John Mac Cawley*, dit-il. *Glad to meet you.*

— Il est midi, dit Latouche en regardant sa montre, et nous ne sommes toujours pas partis.

— Vous vous trompez, répond le colonel en lui offrant, pour le faire patienter, des gaufres d'Albert, arrosées de bière belge. J'ai onze heures seulement. Vous devriez, comme nous autres, Britanniques, avancer votre montre. On y gagne une heure de combat, le soir.

— C'est une idée qui enthousiasme les Français, répond le commandant, sans se compromettre.

Il sait que la polémique sur l'heure d'été est violente dans la presse française et que la proposition de loi du sénateur André Honorat, élu de Barcelonnette, est loin de faire l'unanimité. Il est lui-même très hostile à toute manipulation du chronomètre. Ce n'est pas le changement d'heure qui changera le cours de la guerre.

Un lourd convoi s'annonce : c'est un train blindé d'artillerie

remorquant un obusier géant, savamment camouflé, et plusieurs canons anglais, dits *Long Tom*.

— Notre artillerie se positionne lentement, grogne le colonel. Allons-nous assister au défilé de tous les renforts ?

— On ne peut demander l'impossible, concède Latouche. Le chef de gare prétend que 240 trains passent ici toutes les vingt-quatre heures. L'omnibus d'Abbeville est un tortillard qui attend son tour.

— Vous allez à Abbeville ? demande le colonel Mac Cawley. Pour quoi faire ?

— Comme vous, sans doute, risque le commandant. Voir la surprise.

LA voie est coupée avant la gare. Il faut descendre du train en pleine nature. Les Allemands ont endommagé la gare d'Abbeville en lançant plus de vingt torpilles sur les voies.

Le commandant entraîne néanmoins Jean vers le bâtiment, où ils ont rendez-vous. Sur le quai principal, encombré d'éclats de la verrière explosée, un officier anglais, impeccable, attend, droit dans ses bottes fauves, comme si rien ne s'était passé.

— Commandant Latouche, je présume ? Lieutenant David Damish, de la sécurité militaire.

Ils le suivent jusqu'à sa voiture, en stationnement à quelque distance.

— Fort heureusement notre *surprise*, dit-il en détachant les syllabes, dans un français parfait, n'a pas débarqué ici à Abbeville, mais au Havre, en toute sécurité. L'ennemi, abusé par les simulations, a bombardé aussi le port et coulé deux péniches qui transportaient de la chaux et du ciment.

Ils prennent la route de Saint-Riquier, un village cerné de gendarmes. La station de chemin de fer est particulièrement surveillée, isolée par un réseau de barbelés.

Jean s'interroge. Pourquoi ce luxe de précautions ? Les Anglais ont-ils réellement mis au point une arme secrète, capable de changer le cours de la guerre ?

La voiture s'engage sur l'aire de Saint-Riquier. Le camp est désert, comme si l'armée l'avait abandonné. Le lieutenant Damish, sans perdre son sang-froid, se rend à grandes enjambees dans un baraquement, dont il ressort accompagné d'un colonel d'artillerie. Les deux officiers français reconnaissent John Mac Cawley, qui leur adresse un bref salut de son stick.

— La surprise, c'est qu'il n'y a pas de surprise, dit-il

sobrement. Elle vient d'être évacuée sur Yvrench, pour des raisons de sécurité. On craignait une attaque d'aviation.

À Yvrench, même constat. Il faut de nouveau franchir des barrages de gendarmerie pour atteindre le camp d'entraînement, également vide. Le lieutenant Damish reste calme. Il vient d'apprendre que la surprise a été transférée par chemin de fer en direction de Bray-sur-Somme.

— NOUS avons fait un beau voyage, dit Latouche en débarquant de nouveau sur le quai de la gare d'Amiens.

Le lieutenant Damish les accompagne, ainsi que le colonel Mac Cawley.

— Cela ressemble à un rallye, ne trouvez-vous pas ? plaisante Damish.

Un spectacle stupéfiant les attend en gare de Bray. La surprise est de taille : cinquante chars d'assaut — « des *tanks* », dit Damish —, arrimés sur des wagons plats, sont en attente de départ pour le front.

— Il y en a de deux types, dit Damish. Les *males* sont pourvus de deux canons légers de six livres et de quatre mitrailleuses. Les *females*, plus légers, ne portent que cinq mitrailleuses. Ils sont destinés à anéantir les engins de l'ennemi, à neutraliser les défenses par leur poids. Là où ils passent, le barbelé ne repousse pas.

— Ont-ils les moyens de communiquer avec l'extérieur ?

— Pas de radio. Des guides les précèdent, porteurs de fanions. Mais ils peuvent envoyer des pigeons voyageurs par des ouvertures rondes prévues à cet effet. Ils en ont à bord.

Jean contemple ces monstres d'acier peints aux couleurs de serpents, jaune, gris sombre, marron et noir, en forme d'ellipse, pourvus de puissantes chenilles de quarante centimètres de large. À l'avant, deux petites roues impriment la direction. Des créneaux s'ouvrent sur les quatre côtés pour permettre aux occupants de tirer.

« Il faut du courage, pense Jean, pour naviguer sur cet engin à travers les lignes ennemies sans possibilité d'en sortir, sans autre contact avec l'extérieur que des écoutes vite aveuglées par les gaz ou la poussière des combats. »

— Seront-ils engagés en masse sur un secteur du front déterminé ? demande Latouche.

— Certainement pas, répond Mac Cawley. Notre général pense qu'ils doivent seconder l'attaque de l'infanterie en

détruisant les redoutes et les points de résistance non réduits par le canon. Leur emploi est modeste, mais décisif.

Le commandant Latouche se retire un instant en gare de Bray pour expédier son message par pigeon à l'état-major de Fayolle. Il est exact que les Britanniques ont un atout capital en main. On en ignore les modalités d'utilisation. Le commandant attend des instructions. Un message téléphoné survient une heure après, à son attention, dans le bureau du chef de gare. Il reçoit l'ordre de rester au contact des Britanniques pour constater *de visu* les résultats de cette expérience révolutionnaire.

Quand il revient à quai, le train est déjà reparti. Le colonel Mac Cawley est monté à bord. Le lieutenant Damish ne fait aucune objection lorsque le commandant Latouche exprime le souhait de suivre, avec son adjoint, l'attaque des chars dans un secteur déterminé.

— Rejoignons le général Horne et ses Néo-Zélandais, acquiesce Damish. Il est en position devant Flers et Gueudecourt. La meilleure solution serait que vous soyez admis comme observateurs à son PC avancé. Ainsi pourrez-vous rendre compte à Fayolle. Je m'en charge.

ILS passent la journée du 13 septembre à Albert. Le lendemain au petit matin, ils prennent la route du front derrière les camions de l'ANZAC, l'infanterie néo-zélandaise, qui conduisent les troupes d'assaut dans le bourg de Montauban, conquis depuis peu. Là, Jean constate que des tanks en bois, acheminés par des chevaux, ont été disposés dans la plaine pour attirer l'artillerie ennemie.

— Des leurres, explique Damish.

Les vrais tanks sont dissimulés non loin, sous un bois. Des mécanos noient leurs roues dentelées dans la graisse, pour éviter de faire grincer les chenilles. Des hommes bottés, vêtus de kaki, la tête recouverte d'un curieux casque rond au coiffant profond, lavent les engins au balai de pont.

— La revue du général est à six heures, explique Damish. Ils vont défiler devant les troupes d'assaut. L'attaque est fixée à six heures vingt.

Les fantassins néo-zélandais prennent position dans le bois, alignés comme à la parade, chaussures cirées, courroies fauves au fusil. Quand les tankistes remontent dans les chars, après la revue du général Horne, les Anzac poussent trois hourras en levant leur casque au bout de leur fusil.

Ils partent les premiers à l'assaut, en tirailleurs, à l'heure dite. Damish, Latouche et Jean Aumoine les suivent jusqu'aux premiers observatoires de l'artillerie, où les trois hommes découvrent la plaine défoncée de trous d'obus.

Les dix-huit chars mettent les moteurs en marche, dans de lourds dégagements de gaz. Un moteur s'étouffe et s'éteint. D'autres donnent des signes de faiblesse, crachant des gaz d'échappement noirs comme de la suie. Sept engins sont bientôt immobilisés au départ. Impossible de les dépanner sur place. La carapace est solide, mais les rouages du moteur sont délicats et l'allumage déficient.

Dans la plaine, l'artillerie allemande se déchaîne. Les compagnies d'infanterie lancées en avant disparaissent très vite dans la fumée et la poussière du combat. Les *Minen* et les explosions des gros calibres remuent la terre. Les *Long Toms* ripostent par des milliers d'obus, pour anéantir les batteries allemandes.

La position de Flers est attaquée de front et sur les flancs par trois divisions, dont la néo-zélandaise. Les Anzac ont du mal à progresser dans les ruines, où s'est embusqué un canon allemand impossible à éliminer. Il tire à vue sur les assaillants, soutenu par des mitrailleuses abritées, qui interdisent tout accès.

— Maintenant ou jamais, les chars doivent intervenir, gronde Damish, qui semble très exceptionnellement perdre son sang-froid en la circonstance.

— Regardez, dit Latouche en confiant ses jumelles de marine à Jean Aumoine. Un char de la compagnie D attaque, derrière les grenadiers de la 41^e division.

Damish le reconnaît à son numéro, le D17 :

— C'est celui du lieutenant Hastie. Un Écossais.

— Il charge droit dans la rue du village, commente Latouche, il fait feu de partout. L'infanterie le suit. Le canon allemand a les pattes en l'air. Le village est pris.

Le bilan n'est pas aussi positif sur les autres secteurs de l'attaque. Les informations affluent au PC avancé du général Horne, avec les premières photos prises par les observateurs du *Royal Flying Corps*.

— Hélas ! dit le lieutenant Damish à Latouche. La plupart de nos tanks sont hors de combat.

Latouche veut tout voir, tout savoir, pour faire son rapport à Fayolle. David Damish entraîne les Français au poste de commandement de la brigade, installé dans un fortin allemand près des ruines. Ils reconnaissent le colonel Mac Rawley, debout sur

la plaque bétonnée de son abri. En dépit des tirs de shrapnels continuels, l'officier observe la ligne d'attaque des soldats du 9th *Norfolks*. Il a remplacé haut le pied le général Pierson, tué d'un éclat d'obus, et peste dans sa moustache rousse.

— Toujours la même erreur ! Les conducteurs sont aveuglés par la fumée et avancent sans aucune idée de la direction d'attaque.

Latouche regarde à son tour dans ses jumelles. Un Mark I tire de toutes ses machines en attaquant de front une tranchée allemande. Soudain, il se détourne, et commence à mitrailler les siens. Les *Norfolks* s'enfuient en désordre. Désastre ! Le tank est atteint. Il n'avance plus. De la fumée sort par ses écoutilles. Les hommes sautent à terre. Il prend feu.

Sur le chemin du retour, en lisière de la ville conquise de Flers, un tank est échoué sur le rebord d'un cratère. Jean Aumoine reconnaît le D17 du lieutenant Stuart Hastie qui vient de prendre Flers.

Un groupe de Néo-Zélandais entoure et congratule l'officier, mais celui-ci ne s'intéresse qu'à Brown, son conducteur, atteint à l'œil par un éclat. Une infirmière donne au blessé des soins provisoires sur une civière, avant de l'embarquer dans une ambulance de la Croix-Rouge britannique.

Jean Aumoine ne peut distinguer le visage de la jeune fille. Elle est penchée sur le blessé. Mais ces cheveux blonds, ce corps gracile, sanglé dans une vareuse kaki... Il s'approche, la reconnaît pleinement. C'est bien Clelia, sa Clelia. Il crie son nom dans le tumulte. Elle ne l'entend pas, toute concentrée sur ses soins. Le blessé une fois engagé dans l'ambulance, elle prend place à son côté. La porte se referme.

— Clelia !

Il est trop tard. La voiture est déjà partie.

Amiens, ville anglaise

— **V**OUS avez quarante-huit heures pour la retrouver, dit le commandant Latouche. Rendez-vous au PC de Fayolle, le lundi 18 septembre à midi. Damish vous aidera.

— Il me semble avoir lu, sur la vitre avant de l'ambulance, l'inscription : « Hôpital militaire temporaire n° 6 d'Amiens », confiée à Jean le lieutenant anglais.

Il l'invite poliment à prendre place dans une Ford T achetée aux Américains. Si le commandant Latouche, considéré par les Anglais comme un expert en renseignements, a donné deux jours à son adjoint pour retrouver cette ambulance, l'enjeu doit être important. Plus Jean manifeste de zèle et d'impatience, plus Damish est tenté de l'aider, par solidarité avec Latouche.

À tombeau ouvert, ils entrent dans Amiens. Ils croisent, non pas une, mais cent ambulances, toutes du même modèle, dirigées sur les nombreux centres de soins de la ville.

Jean sort de la Ford, excédé. Clelia est peut-être à quelques pas de lui, dans cette ville. Il doit la retrouver. L'Anglais le suit dans son exploration insensée de l'hôpital militaire temporaire n°6, où les infirmières blondes ne sont pas rares. Jean court de l'une à l'autre avec une exaspération croissante.

Damish assiste avec effarement au parcours haletant de Jean dans les travées. Quel manque de méthode pour un professionnel du renseignement ! À croire qu'il a perdu la tête. David arrête au passage un certain Smith, un jeune médecin de sa connaissance.

— Nous venons effectivement de traiter un blessé des tanks, un certain Brown, conducteur d'un Mark I. Le Pr Brenton lui a retiré un éclat fiché dans l'œil. Il ne pouvait rien faire de plus pour lui, sinon attendre que sa rétine veuille bien se recoller.

— Mais l'ambulance ? lance Jean. Est-elle repartie ?

Damish traduit en anglais la question, un peu embarrassé d'avouer à Smith qu'il ne s'intéresse pas au blessé, mais à l'infirmière. Ralph Smith connaît les lubies de son ami, toujours occupé à d'étranges enquêtes de sécurité.

— Chaque fois qu'il est possible, nous évacuons, faute de place, nos opérés immédiatement. Le tankiste Brown rejoint sans doute, à cette heure, une péniche sanitaire amarrée sur le canal, à destination de l'Angleterre.

Jean est déjà en route. Damish doit presser le pas pour le rejoindre. Les péniches sanitaires amarrées sur le quai du canal sont nombreuses. Un poste de contrôle précède l'accès aux passerelles. Question pressante de Jean. Le factionnaire répond qu'une ambulance anglaise vient en effet de partir, après avoir débarqué un aveugle. Il a tamponné de sa main l'ordre de mission de l'*Ambulance Millicent Sutherland*. Que dire encore ? Il a fait signer l'infirmière, une gentille jeune fille blonde qui portait un nom italien.

Il déchiffre la signature sur le registre.

— Clelia Bellini, souffle Jean.

— Je connais la *Sutherland*, réfléchit rapidement David Damish. Son service a réquisitionné l'hôtel de Cérisy, près de la cathédrale.

Une fois sur place, le lieutenant obtient facilement le renseignement : l'infirmière appartient à l'ambulance n° 5 qui vient de repartir pour le front.

— Je dois absolument la retrouver, dit Jean. Connaît-on sa destination ?

— Le plus simple serait de l'attendre ici, lui fait observer Damish. Il est moins facile de la suivre à la bataille. Mais on m'a dit qu'elle est partie pour Bray-sur-Somme.

Le spectacle de l'hôtel de ville de Bray, devenu hôpital militaire temporaire, est consternant de désordre. Des ambulances se bousculent sur le perron, pare-chocs contre pare-chocs, pour prendre en charge les blessés à diriger sur Amiens, ou, au contraire, pour débarquer ceux qui doivent être opérés sur place sans attendre.

Jouant des coudes, Jean s'avance vers le porche de la mairie, d'où il peut surveiller l'aller et retour incessant des ambulances.

— Votre infirmière doit être maintenant repartie vers Amiens, note Damish en regardant sa montre. Je persiste à croire, mon cher, que vous auriez mieux fait de l'attendre là-bas !

Sans doute estime-t-il qu'il a fait plus que son devoir pour aider le Français. Il a très envie de rentrer dans son unité. Une pointe de curiosité professionnelle le pousse cependant à poursuivre, pour tenter de comprendre pourquoi l'infirmière italienne d'une ambulance anglaise passionnée à ce point le service du commandant Latouche.

Profitant d'un passage de brancardiers amenant de nouveaux blessés, Jean décide de fausser compagnie à l'Anglais et s'introduit à leur suite dans les couloirs de l'hôpital temporaire de Bray. Dans une salle encombrée de lits de camp, il aperçoit de dos une femme blonde, très jeune, au chevet d'un blessé qui attend son opération imminente.

Cette silhouette fine, ces longs cheveux ! Il ne lui en faut pas plus pour fendre la foule des brancardiers.

— Clelia ! lance-t-il.

L'infirmière se retourne, surprise :

— Je m'appelle Albertine...

Jean comprend qu'il n'a pas une chance de retrouver sa chère Clelia dans cet enfer. Pourtant, il attend patiemment que la jeune

filles ait un moment libre. À voir ses yeux bleus de fille du Nord, attentifs et d'une douceur extrême, il se persuade qu'elle est un recours.

Les brancardiers enlèvent enfin le blessé pour le transporter sur la table d'opération. Albertine lève sur Jean son regard limpide :

— Qui cherchez-vous ?

— Une infirmière de la *Sutherland*. Elle vient de prendre en charge un blessé pour Amiens dans son ambulance. Elle a dû repartir. Elle est blonde comme vous, vêtue de l'uniforme kaki et d'un chapeau à plume blanche.

— Je l'ai aperçue en effet, répond Albertine. Que dois-je lui dire si je la revois ?

— Que Jean Aumoine l'attend au centre de la *Sutherland* d'Amiens. Je patienterai toute la nuit.

— Aumoine, avez-vous dit ? Vous êtes le frère de Raymond ?

Elle le dévisage, cherchant dans son ressemblance, puis le serre dans ses bras, submergée d'émotion.

— Raymond, mon cher Raymond ! dit-elle en portant la main à son cœur. Vous avez tout compris, n'est-ce pas ? Je suis sa Clelia à lui. Il est au front, à Verdun. J'ai demandé à partir moi aussi aux armées pour partager son sort. Je suis sûre que vous allez retrouver Clelia. Je vous l'enverrai, soyez-en certain.

Des brancardiers les bousculent. Un nouveau blessé à préparer pour une amputation. Jean s'éloigne. Elle se retourne, lui lance un dernier regard, cherchant dans ses yeux ceux de Raymond. Jean en est tout à fait sûr : celle-là ne l'oubliera pas.

— AVEZ-VOUS retrouvé la jeune fille ? demande David Damish lorsque Jean ressort de l'hôpital temporaire.

— Clelia, non. Mais la Clelia de mon frère aviateur, oui.

L'Anglais comprend à l'instant son erreur. Stupéfiant ! Ces Français sont impayables, avec leur culte de l'amour. Comment est-il possible qu'un officier de renseignement aussi sérieux que Latouche, aussi estimé du service britannique, favorise ainsi des retrouvailles amoureuses au front et l'associe, lui, David Damish, lieutenant des services secrets de Sa Majesté, à ces enfantillages ? En pleine bataille de Picardie !

— Rentrions-nous à Amiens ? demande Jean avec une impatience à peine dissimulée, presque indécente aux yeux du militaire anglais.

— Sans doute, répond froidement Damish.

Il réfléchit pendant le parcours. Si le commandant Latouche lâche le lieutenant français aussi facilement pendant quarante-huit heures, il a probablement ses raisons. Contre-espionnage ? Douteux. Il décide toutefois de tenir à tout hasard le jeune homme sous surveillance discrète, à la « longue corde », comme disent les Français.

— Je crois que je vais vous abandonner au centre de la *Sutherland*, lui dit-il. Vous pourrez rejoindre facilement votre commandant en prenant le train à la gare d'Amiens. Si vous avez besoin d'aide, n'hésitez pas à me demander à notre bureau des affaires spéciales. Je vous laisse le téléphone du service.

Le voyage du retour est long. Ils doivent suivre les files de camions et d'ambulances rentrant du front. Dans sa hâte, Jean propose à son chauffeur courtois de descendre tout de suite : il rejoindra à pied le mail, très proche, en longeant le canal. Damish accepte assez volontiers.

Soudain, la lassitude accable Jean. Après la joie immense d'avoir retrouvé trace de Clelia, il se demande s'il ne s'est pas trompé de personne. La trop longue attente instille en lui le doute et la mélancolie.

Assis sur un banc de pierre à l'entrée du mail, il voit tomber le soir sur les tilleuls en se disant, à chaque arrivée d'ambulance, que celle-là n'est pas pour lui.

IL s'est assoupi sur le banc. Un doux baiser le réveille. Des cheveux blonds, illuminés de soleil, auréolent le visage radieux de Clelia. Il se lève d'un bond pour s'assurer qu'il ne rêve pas.

C'est elle qui l'a retrouvé. Elle le prenait pour un blessé oublié sur le mail. Il fixe ses yeux noisette aux reflets d'or et d'émeraude. C'est elle, à n'en pas douter, vivante et fraîche, blottie dans ses bras.

— Je t'ai cherché toute la nuit. À chaque retour de Bray, je croyais t'apercevoir. Albertine m'avait dit que tu m'attendais. Je t'ai cru blessé. Dieu merci, tu n'as rien. Tu es à moi. Je ne veux pas que tu repartes. Viens, nous allons oublier la guerre !

Il admire sa silhouette fine dans son habit de soldat à jupe courte, serré à la taille, les jambes cachées par des bottes de cuir souple. Elle plante son chapeau sur ses cheveux d'or, tel un mousquetaire, puis l'entraîne par la main en riant.

Ils s'attardent à la terrasse d'un café désert, devant un puits où des femmes font provision d'eau.

Ni Jean ni Clelia ne soufflent mot. Les tourterelles qui

s'ébrouent sur la margelle du puits leur offrent enfin cette image de paix dont ils sont avides. Un enfant sort des halles, un bouquet à la main.

— Les coquelicots sont fanés, dit-il à Clelia, mais j'ai trouvé un bleuet, le dernier de la saison. C'est pour toi. Il te portera bonheur.

La terrasse se garnit peu à peu de soldats anglais.

— Partons, dit Clelia. Ils vont nous submerger.

Jean suit son guide bien-aimé jusqu'au pied du beffroi. Assis près de la jeune femme, il la dévore des yeux. Deux ans l'ont mûrie. Son visage n'a rien perdu de sa candeur, mais ses yeux noisette sont vifs et décidés. L'ange de Sarrebourg a frotté ses ailes, en évitant la boue, dans les champs de Thiépvail et de Pozières.

La porte du beffroi n'est pas condamnée. Ils grimpent avec entrain les marches de pierre jusqu'à la terrasse protégée par une galerie. Elle l'étonne encore, ôtant ses bottes pour glisser, pieds nus, sur les dalles brûlées de soleil, en une sorte de marche nuptiale.

— Prends-moi dans tes bras, dansons !

Elle fredonne à son oreille une valse anglaise très lente. Jean l'admire éperdument, comme s'il voulait graver son image dans son cœur.

Le premier coup de midi les assourdit. La *Marie Firmine* ne plaisante pas. Le gong de ses onze tonnes de bronze s'entend à dix lieues à la ronde. Au deuxième coup, ils dévalent l'escalier en toute hâte. Jean la serre dans ses bras à la porte du beffroi. Il pense à la Toque d'Huriel. Ceux qui se sont aimés au sommet de la tour sont unis pour la vie. Il le lui dit. L'éclat de ses yeux vaut toutes les promesses. Bien sûr, elle est sienne.

Trouver un autre refuge. La cathédrale, peut-être.

Elle le conduit dans la chapelle de la Vierge, où la statue dorée est éclairée par des cierges.

— Ici, je viens prier pour ton retour, chaque jour.

Il s'agenouille à son côté, songeant qu'il n'a pas fait ce geste depuis sa première communion. Il pense à Marie Aumoine, à ses frères partis rejoindre le père, à Raymond qui monte au ciel comme le Christ. Il regarde les yeux embués de larmes de Clelia, ses mains jointes, la courbe de ses épaules dans l'attitude d'humilité de l'implorante.

Elle a aussi perdu son frère. Un long temps de recueillement, comme s'ils allaient communier dans le souvenir de ces martyrs

de vingt ans. Ils prient pour que cesse le supplice, et que repoussent les moissons sur les terres saccagées de Picardie.

Ils sortent du transept, perdus devant l'immensité des colonnes aux ramures étrangement fines. La forêt de pierre n'est pas inhospitalière. Une fois encore, Clelia le guide vers l'escalier menant aux grandes orgues.

— Les plus grands organistes ont joué là les messes de mariage des rois et des princes, lui dit-elle, ses yeux pétillant de lumière. Alors, je vais jouer pour toi, rien que pour toi.

— Tu sais jouer de l'orgue ? demande-t-il, incrédule.

Elle attaque les premières mesures de Bach, lentement, en détachant les notes avec soin pour qu'elles ne se bousculent pas dans les tuyaux, qu'elles sortent pures comme l'eau de source, amplifiées par la voûte : elle chante en même temps, en français, *Jésus, que ma joie demeure*.

Clelia sourit d'aise, enfant espiègle à qui rien n'est refusé. Elle termine en regardant Jean, dans un geste d'offrande. Ils s'embrassent au dernier accord, les yeux perdus vers la rosace absente.

Ils redescendent. La lumière vive du parvis les aveugle, le bruit de la rue leur blesse les oreilles. Les voilà repris par le tumulte.

Jean raccompagne Clelia à son antenne. Son service reprend à six heures.

— Nous voici dans le même camp, lui dit-il, et sur le même front. Je reviendrai te voir souvent.

À l'entrée de l'Ambulance, une voiture attend Clelia avec son chauffeur casqué et ses brancardiers indiens. Elle saute aussitôt sur le siège avant, non sans échanger avec Jean un long regard d'adieu.

Le commandant Latouche ne lui demande pas de nouvelles d'Amiens. Il constate seulement, avec une satisfaction dissimulée, que le lieutenant est en retard de dix heures sur le rendez-vous fixé. Il faut croire, en conclut-il, que ses affaires ont été rondement menées.

— Le général Fayolle est rassuré quant aux Anglais, annonce-t-il à Jean Aumoine. Pour lui, la bataille est, l'un dans l'autre, un succès. Les canons anglais ont saigné l'armée allemande et nous avons gagné une avance sérieuse dans l'axe Péronne-Bapaume. C'était le but majeur de l'offensive.

— Qu'on ne me parle plus de Bazelaire, dit Fayolle à

Latouche lorsque celui-ci pénètre, seul, dans le bureau du général de la VI^e armée. Bazelaire s'en va et j'en suis bien aise !

Fayolle fait entrer les généraux Hallouin et Paulinier, commandant les 5^e et 6^e corps, prêts à monter en ligne.

— Messieurs, leur déclare-t-il, nous sommes à Bouchavesnes. Les Anglais ont pris Flers, et Martinpuich. Des villages totalement rasés, mais défendus en profondeur par un lacs d'ouvrages enterrés, redoutables. Ne vous attendez à aucun cadeau. Ici, c'est pire qu'à Verdun. Vous aurez à conquérir des termitières enfouies dans la boue. Les Anglais y ont laissé toute leur armée, la Somme est leur Verdun. Les Allemands aussi s'y sont usés. Nous survivons à grand-peine.

— La percée est-elle possible ? demande Hallouin.

— Le front allemand craque. Si nous prenons Sailly-Saillisel, l'affaire sera réglée. Le commandant Latouche, du service des renseignements, peut vous le confirmer. L'ennemi n'est pas en mesure de s'opposer à une nouvelle attaque.

— Les Allemands n'ont pas fait entrer de grandes unités fraîches dans la bataille, avance Latouche. Les contre-attaques ont été menées dans chaque régiment, avec le bataillon de réserve, sans ressources extérieures.

— Quand devons-nous attaquer ? demande Paulinier.

— Rien avant le 21 septembre. Il faut plusieurs jours pour avancer au plus près les batteries de 75. Je ne veux plus de massacres de fantassins sur des lignes non détruites. Les forteresses allemandes sont redoutables. Mais à force de patience et d'obstination, la percée ne peut guère nous échapper. Jamais les conditions n'ont été plus favorables.

Après la sortie des généraux, Fayolle, comme à son habitude, retient le commandant Latouche.

— J'ai besoin de savoir ce qui nous guette à Sailly-Saillisel, lui explique le général. J'ai peur d'une entourloupe. Ludendorff est encore capable de nous surprendre.

La surprise est d'abord celle du 21 septembre. Fayolle croit attaquer, il est pris de court. À peine débarquées, les troupes de Paulinier et d'Hallouin sont soumises à une forte poussée dans le secteur de Rancourt. Une très violente préparation d'artillerie bouleverse durant quatre heures la ligne des tranchées françaises où les généraux des deux corps d'armée préparaient la concentration des troupes d'assaut.

— Je me suis trompé, explique le commandant Latouche à

Jean Aumoine. Ils ont déplacé leurs canons de nuit et laissé longtemps leurs troupes au repos, prêtes à l'action immédiate, dans leurs abris bétonnés, les *Stollen*. Je n'avais aucune connaissance des unités d'attaque ennemies.

Il explique à Jean qu'ils doivent se rendre en avant de la position fortifiée de Morval, dont les Anglais viennent de s'emparer, et de Rancourt, ce lacs de tranchées et de blockhaus enterrés, tombé entre les mains des Français après des combats sanglants. Il faut tenter d'obtenir des renseignements autour de la redoute infernale de Sailly-Saillisel, et, si possible, s'infiltrer dans les lignes allemandes afin de recueillir à tout prix des informations sur leurs unités de renfort.

Entre Combles, dont les Français viennent de s'emparer, et Rancourt, le plateau dénudé témoigne de la vigueur des combats. Les Allemands, qui veulent empêcher les Français d'aménager le champ de bataille, bombardent sans répit de toutes leurs pièces lourdes. Latouche et Aumoine doivent attendre l'accalmie du soir pour sortir. Autour d'eux, des cadavres dont le visage est noir de mouches.

Le commandant demande à un courrier l'emplacement du PC avancé du général Hallouin. On le trouve à la limite sud du champ de bataille dévasté, dans un blockhaus en rondins, invisible du ciel, dissimulé par des débris de fourgons et des rouleaux de barbelés.

— Nous attendons la relève, leur apprend un capitaine de l'état-major d'Hallouin. En deux jours, l'unité a trouvé ses limites. Inutile de l'expliquer à Fayolle, le général Hallouin lui a déjà écrit. Son corps d'armée était en position au fond d'une cuvette, sur un quart de cercle dominé par des crêtes en pente douce. Des petits groupes de mitrailleurs ennemis étaient dissimulés dans les trous d'obus.

Jean et Latouche sortent de l'abri. Il est impossible d'aller plus avant en direction de Sailly-Saillisel. Les champs ouverts n'offrent aucune protection.

— Il y a bien un moyen de repérer les arrières de Sailly-Saillisel, suggère Latouche : qu'un Caudron accepte de vous poser de nuit sur le plateau occupé par les Allemands, derrière leur troisième ligne, et vous pourrez multiplier les observations très à l'aise.

— Comment reviendrai-je ?

— Les liaisons sont organisées au sol sur une piste balisée la nuit par les correspondants du service, avec la complicité

d'agriculteurs amis, loin derrière les lignes, à plus de vingt kilomètres. Ces vols n'ont rien d'exceptionnel. Ils font partie de la routine dans l'aviation. Les appareils se posent, moteur coupé, en vol plané, sur un espace de cinquante mètres environ. Ils sont guidés au sol par des torches alignées. L'opération ne dure pas dix minutes. Êtes-vous partant ?

— Ai-je le choix ? demande Jean qui, de sa vie, n'est monté en avion.

Le commandant l'entraîne aussitôt vers Méricourt, où l'état-major de Fayolle met à leur disposition une automobile qui les conduit, au tomber du jour, sur les pistes d'un aérodrome près du village de Bresle, non loin d'Albert, en zone britannique. De là décollent les bombardiers de nuit du *British Flying Corps*, pour attaquer les gares en zone allemande. Le lieutenant Damish est heureux de les y accueillir. Sur un appel téléphonique de Latouche, il a déjà organisé la mission.

— Il est préférable que vous soyez allemand, dit David à Jean. Un *Feldgendarme* doté de panneaux de signalisation est au-dessus de tout soupçon. Vous pourrez vous déplacer sur cette bicyclette pliante, dernier cri de la création industrielle allemande.

— Votre rôle n'est pas de pénétrer les défenses de Sailly-Saillisel, mais d'évaluer l'arrivée des renforts, précise Latouche. Vous devez étudier les voies d'accès vers le front et surtout l'organisation des étapes. Gardez votre uniforme sous vos vêtements de gendarme. Et naturellement vos papiers. En cas de capture, vous pourrez prétendre être un déserteur.

— Le BE-2C peut atteindre 200 kilomètres à l'heure, ce qui vous permettra d'arriver au-dessus du terrain en moins d'un quart d'heure, explique Damish. Vous prendrez la place du navigateur.

— Mais je ne sais pas naviguer.

— Aucune importance, notre pilote connaît la route par cœur. (Damish se tourne vers l'aviateur qui s'apprête à monter dans la carlingue :) Votre passager s'appelle Jean Aumoine.

— Capitaine Richard Straw, se présente l'officier. Aumoine, avez-vous dit ? Ce nom me rappelle quelqu'un. N'avez-vous pas un frère bombardier ?

— Il avait..., répond pour lui Latouche.

— Désolé ! J'ai connu votre frère l'année dernière dans le train de Dijon. Nous nous sommes vus à Paris. La guerre est cruelle. *Such a charming boy*. Il avait une amie. Comment s'appelait-elle ? Gabrielle. Elle l'aimait à la folie.

Jean enfile son équipement de navigateur, sauf les bottes, qui

sont celles d'un soldat allemand. Damish lui a conseillé de s'envelopper les pieds de papier journal, pour qu'ils ne gèlent pas. Il place son casque sur le passe-montagne, ajuste ses lunettes et gravit l'échelle tenue par le mécano.

Jean s'attache à son siège. Il n'a ni le temps de réfléchir, ni de poser d'ultimes questions, l'appareil de toile et de bois tressaute sur les touffes d'herbe de la piste, cherchant sa vitesse.

L'avion fuse à la verticale vers les étoiles. Recroquevillé sur son siège sous sa triple couche de vêtements, Jean n'est nullement incommodé par la vitesse et l'altitude, mais excité au contraire, et conquis par l'exploit du fabuleux ascensionniste.

Très vite, pourtant, ses oreilles bourdonnent, ses doigts s'engourdissent, il cherche l'air et le silence. Richard lui donne satisfaction. Après dix minutes de vol à l'horizontale, il consulte soigneusement son chronomètre et coupe les gaz.

La descente en vol plané est amorcée, à deux mille mètres. Plus de croissant de lune, plus de constellation d'étoiles. Richard a piqué droit dans la couche des nuages, virevoltant d'une aile à l'autre dans ce pot au noir. À mille mètres, la descente devient acrobatique. Richard sort la tête de la carlingue pour tenter d'apercevoir des lumières au sol. Tout est opaque. Soudain, le reflet de la lune éclaire la ligne rectiligne du canal du Nord.

— Hourra ! lance Richard, nous y sommes !

Le pilote descend encore de deux cents mètres, plein est. Il aperçoit des reflets dans les étangs, puis, assez loin devant lui, des feux en forme de L allumés au sol. L'avion se présente au ras du sol, sur la grande branche du L.

— Nous atterrissons, préparez votre matériel.

Jean serre son sac sur sa poitrine, prêt à sauter à terre, quand une rafale de mitrailleuse atteint l'appareil de plein fouet.

Richard Straw remet immédiatement les gaz. L'hélice n'est pas touchée, le moteur répond aux commandes. Ils atteignent mille mètres, puis deux mille, échappant aux rafales. Richard se retourne. Jean fait signe qu'il est indemne. Son sac bourré de matériel, percé de balles, l'a protégé.

L'avion vire à 180° pour retrouver sa route. Le moteur tousse. Richard consulte le cadran de l'essence. Les balles ont percé le réservoir. Inutile de couper les gaz, il n'y a bientôt plus d'arrivée.

Ils sont à cinq cents mètres, et toujours dans les nuages.

À deux cents mètres, ils aperçoivent les tirs de fusées du front et les flammes de départ des batteries. Ils planent au-dessus des lignes alliées, mais très loin encore de l'aérodrome.

L'avion égaré tournicote, perd peu à peu de l'altitude. Richard multiplie les spirales pour gagner du temps et s'avancer le plus loin possible à l'intérieur des lignes alliées.

Il distingue la masse régulière des meules dans un champ, pousse franchement les manettes pour atterrir. L'avion capote immédiatement. Les balles des mitrailleuses allemandes ont fauché le train d'atterrissage : plus de roues.

Jean, la tête en bas, est évanoui, assommé. Un chien le réveille au petit matin, par ses aboiements. Il distingue le corps du capitaine anglais, immobile, tente de se dégager. Il est toujours attaché à son siège par la ceinture. Il appelle Straw. Pas de réponse.

Au-dessus de lui, tout près du sol, un chasseur aux couleurs anglaises décolle. Ils se sont écrasés tout près du terrain d'aviation britannique de Méaulte. Cent mètres de plus et Richard touchait la piste. Le pilote les a aperçus, il revient à sa base pour signaler l'accident. Aussitôt surgit une voiture de pompiers.

Les soldats du feu dégagent Jean, qui ne souffre d'aucune fracture, mais de multiples contusions.

Un médecin anglais s'approche de Richard Straw. La nuque brisée, le capitaine a cessé de vivre.

Placé sur une civière, Jean est évacué vers l'infirmerie du terrain de Méaulte. Le lieutenant David Damish, accablé de douleur, se sent responsable de l'échec tragique de cette mission où son ami, le capitaine Straw, a trouvé la mort. Il appelle au téléphone l'antenne britannique d'Amiens.

Une heure plus tard, dans une ambulance de la *Sutherland*, Jean reconnaît, penché sur lui, le visage souriant de Clelia.

À L'HÔPITAL, sa température élevée inquiète le major. Il souffre d'un phlegmon sous-maxillaire, affection assez courante chez les aviateurs. Passer de 25 degrés *Réaumur* au sol à -20 à deux mille mètres expose à des surprises les passagers à la gorge sensible.

— Il faut opérer tout de suite, dit le médecin-chef. Il risque une infection généralisée.

Après l'opération, assommé de drogues, gêné par le drain qui l'empêche de manger, Jean trouve pourtant un bonheur extrême à son état et se souvient avec émotion de l'image de la jeune fille à l'hôpital de Sarrebourg, où elle le soignait pour une blessure de guerre.

— Quand pourrons-nous nous évader ? lui glisse-t-il à l'oreille dans un souffle, après deux jours d'immobilité.

— J'ai tout arrangé avec le médecin-chef. Dès qu'il t'aura retiré ton drain, je t'installe à l'hôtel du Globe.

Clelia ne peut s'attarder au chevet de Jean. Elle a obtenu la permission de ne pas repartir au front dans les convois d'ambulances, mais elle a été affectée au service de salle où elle est submergée par les urgences.

Comme à Sarrebourg, Jean la suit des yeux quand elle passe d'un lit à l'autre dans la salle, prodiguant les soins, lisant de sa voix douce le courrier des malades, rédigeant en anglais les lettres à leur famille. Il peut à peine parler, mais son bonheur s'exprime par la tendresse de son regard. Avoir Clelia en face de lui est une illumination, l'entendre parler un miel.

Au bout de quelques jours, Clelia l'installe à l'hôtel du Globe, pour ne plus le quitter. Une semaine de congé n'est pas de trop pour soigner son blessé, enfin débarrassé du drain et des pansements encombrants. La chambre n'est pas un refuge, mais une cellule de bonheur. Pas question de sortir, sauf à l'heure où les chats miaulent sur les toits, dans le brouillard ouaté de la nuit. Le jour est l'ennemi, puisqu'il marque le temps. Au paroxysme de l'amour, il n'est plus de temps recevable.

APRÈS cette semaine de rêve, Jean doit faire viser par la hiérarchie son bulletin de sortie de l'hôpital. Il s'étonne de n'avoir pas de nouvelles du commandant Latouche et ignore comment le joindre.

Les instructions sont de se diriger vers l'état-major du général Fayolle à Méricourt, où le commandant Latouche doit être connu. Après des adieux déchirants, il s'embarque à la gare, promettant à Clelia de revenir au plus tôt.

Pas de Latouche à Méricourt. Aurait-il été limogé par Fayolle, lui aussi furieux de l'échec de la mission ?

Il fait antichambre une heure, sans qu'aucun officier ne se préoccupe de sa présence. Il a grande envie de prendre le train pour rejoindre son corps, mais il ne peut approcher du front sans ordre de mission. Un capitaine lui tape sur l'épaule.

— Henri Lejeune, s'annonce-t-il. Vous me reconnaissez ? Vous êtes bien Jean Aumoine.

Jean se souvient en effet de l'ami de Léon, l'artilleur de l'offensive de Lorraine, en 1914.

— Vous cherchez Latouche ? lui dit Lejeune. Vous ne le trouverez pas. Il nous a quittés pour longtemps.

« Va-t-il m'annoncer sa mort ? » se demande Jean en

pâlissant. Pour lui, Henri Lejeune est un porteur de mauvaises nouvelles. Assombri, il suit le capitaine vers le mess.

— Latouche n'est plus des nôtres, commence-t-il, en choisissant une table. Il a eu brusquement une attaque. À l'annonce de l'échec de votre mission, il est tombé dans son bureau, sans pouvoir se relever. Ses jambes ne suivaient plus. On l'a cru perdu, mais, grâce au ciel, il est sauf. Pour qu'il récupère rapidement ses facultés, le major a donné l'ordre de l'évacuer vers l'Afrique du Nord.

Jean n'ignore pas que les officiers supérieurs limogés sont fréquemment affectés en Afrique du Nord.

— Reviendra-t-il jamais ?

— Pas immédiatement. Il a été déclaré inapte pour un mois à faire campagne. On l'utilise pour assurer le recrutement et la formation militaire des tirailleurs venus du bled.

— Que dois-je faire ? dit Jean, soudain découragé. J'ai grande envie de rejoindre mon corps.

— Pas avant d'avoir rencontré le successeur de Latouche, il peut avoir besoin de vous. Il doit, en toute hypothèse, vous délivrer un ordre de mission.

Lejeune conduit Jean Aumoine à la porte du bureau du lieutenant-colonel Buteau, le remplaçant de Latouche. Le lieutenant Aumoine ressort un quart d'heure plus tard, une feuille de route signée à la main.

— Je vais rejoindre les copains, dit-il à Lejeune.

— Où sont-ils ?

— Ils marchent sur Verdun.

La marche sur Verdun

LE lieutenant-colonel Buteau a-t-il commis une erreur volontaire ? Le lieutenant Aumoine n'est pas affecté au 121^e, son régiment d'origine, mais au 321^e, l'ancienne unité de son frère Raymond, en instance d'entrée en ligne à Verdun, dans la division du général Passaga. On manque cruellement de cadres, à la « Gauloise » : c'est le surnom que ce général énergique a donné à cette unité constituée de bric et de broc qui accueille aussi bien les recrues de Montluçon que de Mâcon, Langres, Vannes, Roanne et Chartres.

Le point de ralliement ? Les bois de Belrain, non loin

d'Érize-la-Brûlée. Débarqué du train à Bar-le-Duc après un très long voyage via Amiens, Paris et Vitry-le-François, Jean y a été conduit en camion, par la Voie sacrée de Bar à Verdun.

Jean se présente au PC de la division pour signaler son arrivée au corps. Il se fige : devant lui, le général en personne.

— Qui êtes-vous ? demande-t-il à Jean sans préambule, considérant le lourd sac de poilu fixé sur les épaules de l'officier.

— Lieutenant Aumoine, mon général. Je rejoins mon nouveau régiment, le 321^e.

— D'où venez-vous ?

— Du service du commandant Latouche, au 2^e Bureau de la VI^e armée, à Méricourt, dans la Somme.

Passaga esquisse un sourire qui creuse les fossettes de ses joues et redresse d'un doigt sa moustache en brosse. Cet homme de haute taille, au regard glacial, peut être bienveillant.

— Latouche ? Comment va-t-il ?

— En Algérie, mon général.

— Vous commanderez une compagnie, tranche Passaga en l'observant de son regard perçant. J'ai besoin d'hommes d'expérience. Nous allons attaquer sous peu.

Voilà que Jean est promu, à peine arrivé, au grade de capitaine à titre provisoire. Claquant des talons, il remercie le général de sa confiance.

— Voyez le colonel Picart pour votre prise de commandement. Je le fais avertir tout de suite de votre arrivée. Prenez d'abord un café à la roulante, et je vous en prie, posez ce sac. Une ordonnance viendra le prendre.

Midi approche. Les uns après les autres, les poilus profitent du beau temps pour prendre leur repas dehors, sur des bancs rugueux de rondins, soldats et officiers confondus, jusqu'au grade de capitaine. La vieille armée a bien changé. On meurt ensemble, on mange ensemble, c'est le front.

Jean se lève avec une chaleureuse déférence pour accueillir à sa table son ancien professeur de mathématiques au lycée de Montluçon, Jean Lacassagne, qui porte allègrement ses cheveux gris de quinquagénaire engagé.

Comme son jeune élève, il commande une compagnie. Il retrouve avec plaisir le plus doué, le plus assidu des quatre fils Aumoine, brillant lycéen devenu à l'armée son égal. L'émotion l'envahit. Il n'en peut plus de voir mourir autour de lui toutes ces têtes studieuses qu'il a remplies, jour après jour, de son savoir sur les bancs du lycée. Que n'est-il mort le premier !

Il les connaît un par un, les petits gars de Montluçon. Il est le vrai père du régiment, de ces hommes assis sur des bancs de rondins. Il se souvient des cancre comme Raymond, ou des prix d'excellence comme le lieutenant Bériot.

Celui-ci salue Jean Aumoine : ils faisaient table commune dans la classe et rivalisaient pour la place de premier. Quant aux cancre, ils sont devenus garçon coiffeur tel Jean Javelon, une des plus mauvaises têtes du lycée, nommé caporal-chef au 2^e bataillon ; ou encore maraîcher à Malicorne, tel Armand Berthon, le coureur de filles, l'ancien copain de Raymond au bal de la Chorale.

D'un bout à l'autre de la longue tablée circule le mot d'ordre : le nouveau est un Aumoine, le grand frère de Raymond. Il serait capitaine, entend-on dire, bien qu'il n'ait encore à ses manches que deux galons d'or.

Ainsi le repas prend-il des allures de banquet de promotion. Faut-il craindre des discours ? Le sergent Dutoit, ouvrier aux Fours à chaux, veut seulement célébrer la revoyure d'un *pays*.

— À défaut de nous rendre Raymond, l'armée nous envoie son frère, lance-t-il à la cantonade.

Jean est adopté. Il a retrouvé une famille, la grande famille des patriotes sortis des halliers du vieux pays.

Le lieutenant Aumoine a pour voisin de banc Jean Duval, le frère de Maurice. Celui-ci, champion du Tour de France 1913, était un de ses meilleurs amis. Ils ont fait ensemble toutes les campagnes, depuis août 1914. Jean l'a laissé dans les tranchées de la Somme, au 121^e. Son jeune frère, de la classe 1916, n'a pas vingt ans.

— Comment va votre mère ?

— Elle trime, répond le poilu. J'ai deux petites sœurs derrière moi.

Jean connaît fort bien les Duval, métayers près d'Archignat. Il sait que leur ferme aux terres ingrates et dispersées rapporte peu, et qu'ils ont du mal à vivre.

Pas plus que son frère Maurice, Jean Duval n'a pu accéder au lycée. Même à la guerre, l'avenir est bouché pour eux. Il faut, pour commander, savoir écrire de beaux rapports.

— Veux-tu être mon agent de liaison ? lui propose Aumoine.

Au début d'octobre 1916, les ordres de l'armée sont encore de se préparer et d'attendre. Pour une nouvelle offensive, sans doute.

— Le régiment a été déjà engagé sur ce front, explique Lacassagne. Il a occupé un secteur en septembre, entre le bois de Vaux-Chapître et l'ouvrage de Thiaumont, juste au-dessus de Fleury. Un coin pourri, battu par tous les calibres, soumis à d'incessantes contre-attaques. Il a dû être retiré avec toute la division pour pertes excessives, et Fleury abandonné. Le général Passaga a obtenu notre retrait rapide, après quinze jours d'engagements meurtriers, « dans de bons cantonnements loin du front ». Depuis lors, nous sommes au repos.

— Pourquoi tant de pertes ? interroge Jean Aumoine. La tactique d'attaque peut-elle être changée ?

— Après les échecs de l'été, Mangin n'a pas manqué d'y réfléchir. Il a expliqué à son chef que les troupes venues des secteurs calmes ignorent tout du front de Verdun au moment d'entrer en ligne, et leurs officiers les premiers. Il leur faut le temps de s'adapter, de reconnaître le terrain. Actuellement, quand un divisionnaire conteste un ordre d'attaque, on le met au rancart ou on le tient pour suspect.

— Mais le front ne bouge pas. Il recule plutôt, malgré la volonté offensive de Nivelles.

— Comment empêcherait-on les Allemands d'avancer ! Les fortifications nécessaires pour enrayer leur progression n'ont jamais vraiment existé ici. Nivelles n'a pas le choix : incapable de se défendre, il doit sans cesse attaquer pour contrarier les projets de l'ennemi. Il appelle cela « l'esprit offensif ».

— Belle formule !

Le lieutenant promu capitaine a de sérieux doutes sur l'issue de la guerre. Il a eu jusqu'ici, par la grâce du commandant Latouche, le privilège de combattre seul, ou par petits groupes de copains, obtenu les moyens de tenter l'impossible et de revenir auréolé de l'exploit. Depuis qu'il se retrouve aligné à son grade, à sa place, dans une grande unité, il prend au niveau du front l'échelle de la guerre, et les proportions changent.

Au deuxième million de morts français, anglais, belges, allemands, russes, on ne joue plus. La guerre doit aller jusqu'au bout de l'idée de guerre, concevoir un monde où elle devienne impossible.

Un Spad survole la clairière. Il porte des cocardes françaises. L'aviateur fait un passage à faible altitude. Les poilus se lèvent d'un seul mouvement en lançant des vivats ! Raymond est revenu !

« Raymond a cherché, comme moi, la sortie dans l'exploit, se dit Jean, soudain absent et comme étranger à la joie de

l'escouade. Il est amateur de combats solitaires, de duels insensés. Cela revient à nier la guerre, puisqu'on peut être plus fort que tout. Quelle illusion ! »

Le lendemain, dès l'aube, le colonel Picart rassemble les sections pour des travaux d'instruction. Le général Passaga fait le tour de ses unités à cheval, sans qu'aucun bataillon mette le sac au dos. Le canon tonne à Verdun, et la Gauloise est oubliée dans son cantonnement.

En s'entretenant avec le sergent Dutoit, Jean mesure le désarroi des poilus.

— Les hommes sont tellement las d'attendre ! assure-t-il à Jean. Même les bleus renâclent. Il serait bon de dire la vérité, si désagréable soit-elle. Avons-nous, oui ou non, l'intention d'attaquer ?

Le plus étonnant est que personne ne proteste contre le discours des grands chefs sur la « guerre longue » ou la « guerre d'usure ».

— Nous avons tenu à Verdun, dit le sergent. Et cela continue. Il n'y a pas de raison que la guerre ne se prolonge jusqu'à perpète. Depuis vingt-six mois qu'elle dure, les camarades s'y sont résignés. Voilà bien le pire de tout !

— Pas de défaillances parmi eux ?

— Pas la moindre. Mais si tu veux savoir plus précisément ce que pensent les copains, lis *l'Écho des Marmites*.

Sous la tente, le soir, en petit comité, devant Dutoit, le téléphoniste Laplanche et le clairon Beaujon, la fine équipe de la rédaction du canard, Jean parcourt ce journal de tranchée.

Un article souligne que le service obligatoire décrété en Angleterre risque de prolonger indéfiniment la guerre, grâce au renfort inattendu et massif de cette armée *nationale*.

— L'hiver s'annonce, et à Noël les Boches seront encore en France et en Belgique. Il faudra attendre une année de plus.

C'est Beaujon qui parle. Fils de gendarme, timide et massif, persuadé depuis le début de la campagne qu'il n'a rien à dire et que personne ne l'écoute, il a trouvé sa voie dans *l'Écho des Marmites*. Il rédige des articles « choses vues » qu'on se passe de main en main dans les escouades.

— Il est impossible de chasser l'ennemi, opine Laplanche, téléphoniste dans le civil aussi bien qu'aux armées.

Chacun écoute cet ancien aux opinions modérées, parce qu'il exprime bien le point de vue de la plupart des poilus. Ses articles

publiés dans le canard sont de simple bon sens. Jean boit ses paroles :

— Depuis deux ans que nous essayons, nous en sommes au même point. Et tant des nôtres sont morts ! Comment ne pas comprendre que cette guerre n'a pas d'issue ?

Jean poursuit sans répondre sa lecture du journal, où ces soldats décrivent leur guerre, telle qu'ils la ressentent, sans amertume ni chiqué. Il se sent plein de tendresse pour ces rédacteurs improvisés. Ces hommes toujours prêts à risquer leur vie pour leur pays, tout en tordant le cou à la guerre, en refusant le massacre et en protestant contre l'hécatombe.

AU petit matin du 20 octobre, Beaujon sonne la diane à quatre heures. La section du lieutenant Bériot, première de la compagnie de Jean Aumoine, part à l'instruction.

Les hommes sont disposés en formations d'assaut. L'exercice consiste à s'emparer par surprise d'une colline protégée par un réseau de fils de fer barbelés non détruits, sous le feu de mitrailleuses tirant à deux mètres du sol et à balles réelles.

Au coup de sifflet de Jean, la section surgit de la tranchée. Les hommes rampent à terre par petits groupes, en attendant l'effet du feu des crapouillots et autres mortiers chargés de dégager les barbelés.

Les bleus restent tapis au sol quand les mitrailleuses tirent. Aumoine fait signe à Bériot : les fusils-mitrailleurs ne partent pas. Les servants tâtonnent dans la mise en place de leurs armes lourdes.

Impossible aux grenadiers, sans la protection de leur feu, de partir à l'assaut. Les crapouillots, pour leur part, ne semblent pas avoir détruit le réseau des barbelés. De sorte que les voltigeurs, à leur tour, ne peuvent quitter la tranchée, le terrain n'étant pas dégagé. Chacun reste sur place, attendant les ordres, allongé au sol pour éviter le tir continu des mitrailleuses.

Furieux, le général Passaga fait sonner au clairon la cessation du feu et exige illico autour de lui la présence des officiers Picart, Aumoine et Bériot.

— Messieurs, après ces cinq minutes d'assaut, je puis vous garantir au moins 50 % de pertes. Il faut reprendre le nouveau règlement de l'infanterie publié par l'état-major du général Nivelle. Seuls doivent partir en première ligne les grenadiers et les fusils-mitrailleurs, en avançant par bonds, d'un trou à l'autre, avant de se fixer sur une ligne tenable. Le travail des canons de

37 et des crapouillots a été insuffisant, puisqu'ils n'ont pas réussi à détruire les barbelés, et moins encore les nids de mitrailleuses. Les Boches auraient eu beau jeu de vous coucher tous à terre. Je considère que nos hommes ne savent pas se servir du matériel !

Jean ne peut intervenir, car il n'a jamais eu l'occasion d'utiliser le nouveau fusil Chauchat. Il en comprend immédiatement l'intérêt. Il ose cependant prendre la parole pour demander au général des instructeurs susceptibles de former les anciens, et lui démontrer l'utilité de recruter sur-le-champ des tireurs qui passeront leurs journées, et leurs nuits s'il le faut, à mettre au point le tir.

Passaga semble tomber des nues. Il n'imaginait pas que les sections d'infanterie fussent à ce point inaptes à l'utilisation de l'arme nouvelle.

— Pas si nouvelle que ça, précise-t-il plus tard à Jean Aumoine, qu'il entraîne à son PC. Le polytechnicien Chauchat a mis au point le prototype dès 1911. Seulement, l'état-major a longtemps considéré le Chauchat comme une arme défensive, lourde à l'attaque, consommant trop de balles. Quand les Allemands en ont équipé leurs troupes d'assaut, nous avons accéléré la production, mais nous venons d'avoir la preuve que nos sections ne savent pas s'en servir ! Capitaine Aumoine, vous serez responsable de l'entraînement des équipes qui doivent attaquer sous quinze jours.

Jean, qui n'a jamais touché à un fusil-mitrailleur, ignore tout de cette arme. Il demande à Bériot de lui désigner les plus capables des mitrailleurs de sa section. Puis il retourne vaillamment sous la tente du général pour affronter Passaga. À sa surprise, il est reçu immédiatement.

— De quoi avez-vous besoin ?

— D'un instructeur, mon général.

— C'est bon. Vous aurez le capitaine Mulot, inspecteur des armes automatiques. Je lui téléphone.

Sur le champ de manœuvre, le lieutenant Bériot a rassemblé ses mitrailleurs. Le premier, Roland Martin, est un petit sergent sérieux d'aspect, sec et résistant. Il est originaire de Châtellerauld, ancien contremaître à la manufacture d'armes de Saint-Étienne.

— Quels sont les défauts de cet engin ?

Le premier pourvoyeur éclate de rire. C'est Arsène Bonnichon, un colosse, ancien manœuvre aux usines Saint-Jacques

de Montluçon, une vedette du lancer de poids à la société de gymnastique.

— La gifle, mon capitaine. En tirant, l'engin se déporte et vous claque la gueule.

— Il n'est pas un mitrailleur qui ne craigne la gifle, confirme Étienne Débarbat, vacher à Montmarault et deuxième pourvoyeur. Il ne faut pas tirer au F-M comme au fusil ordinaire. Le corps du tireur doit être décalé par rapport à l'arme.

— Je préfère les Viven-Bessières, risque Roland Martin. Ces fusils lance-grenades sont plus sûrs !

— Connaissez-vous cette arme ?

— Parfaitement, mon capitaine. J'ai même servi d'instructeur à la compagnie.

— Alors pourquoi avoir renoncé ? Nous avons des V-B en quantité suffisante, dit Jean. Laissez votre fusil-mitrailleur à Débarbat. Vous êtes nommé sergent grenadier d'assaut.

Roland Martin ne cache pas sa satisfaction. Il a pris assez de gifles dans sa brève carrière de mitrailleur pour en être à jamais dégoûté.

— Si vous permettez, mon capitaine, intervient Débarbat, mon cousin Nigon rêve de devenir mitrailleur. Il vient d'Arpheuilles, sur la route de Clermont. Il est solide comme un roc et il sait démonter n'importe quelle mécanique.

— C'est bon, je l'engage pour un essai.

Jean demande au lieutenant Bériot de constituer sur-le-champ un groupe de volontaires capables de suivre l'instruction accélérée que leur donnera un spécialiste venu de Châlons.

— Les F-M nous arrivent par caisses tous les jours, et nous n'avons pas de serveurs. Recrutons parmi nos propres effectifs, en tenant compte des aptitudes réelles de chacun. Il faut qu'un maximum d'entre vous sachent tirer au F-M comme ils respirent, et sans craindre la gifle ! Allez-vous vous faire tuer comme des moutons par les mitrailleurs allemands ?

PASSAGA sait que, pour remonter le moral de la troupe, rien ne vaut la confiance. Le surprenant Jean Aumoine peut partager les doutes d'un Émile Dutoit ou d'un Pierre Laplanche, et se révéler, au moment de l'action, un organisateur sans faiblesse, un anxieux actif et capable de se dépasser.

Ses copains le savent aussi. Ils connaissent de réputation Aumoine, le chef de groupe de corps franc. Sa légende l'a précédé au 321^e. Celui-là demandera à chaque poilu ce qu'il peut

offrir, puis le mettra à la meilleure place. Il fera tout pour tirer d'affaire un homme en difficulté. Il n'a jamais laissé tomber personne. On peut le suivre à la guerre. Il est sûr.

Quand le capitaine Mulot, inspecteur des armes automatiques, se présente à la compagnie, Jean, Bériot et l'aspirant Colonna, nommé sur le tambour sous-lieutenant à la tête d'une section, l'attendent avec impatience, lui et les deux instructeurs spécialisés qui l'accompagnent.

— Nous voulons être les premiers élèves d'une session exceptionnelle de formation. Il serait inadmissible de demander aux hommes ce que l'on ne sait pas faire soi-même.

La compagnie est tout entière rassemblée pour voir le capitaine Aumoine prendre sa gifle. Mulot le conseille, l'aide à préciser le geste décisif du corps décalé. Jean réussit l'épreuve sous les hurrahs de la compagnie. Le général, qui prend cette extraordinaire animation pour un attroupement suspect, sort de sa tente et surgit sans crier gare.

L'émulation est telle, après la réussite d'Aumoine, que tous veulent essayer la gifle. Jean passe l'arme à Émile Dutoit, sous l'œil étonné du capitaine instructeur Mulot, peu accoutumé à tant de zèle. Chacun veut tenter l'épreuve, même Bernard Lefort, le cuistot.

— Vous venez de recruter le meilleur capitaine de la division, mon général, dit à Passaga son chef d'état-major. Celui-là entraînera les siens vers Douaumont !

Jean ne laisse pas partir l'inspecteur sans que celui-ci lui ait fait démonter l'arme pièce par pièce, et lui ait expliqué posément le rôle mécanique de chaque élément. Dans toute équipe de trois — le tireur et ses deux assistants —, chacun doit pouvoir démonter et nettoyer. Tenir l'arme propre est une sauvegarde.

— Chacun de nous doit devenir instructeur, déclare Jean aux gradés qui l'entourent. Depuis six mois est venu le temps des spécialistes : les bombardiers, les grenadiers, les mitrailleurs.

— Et les autres, ils comptent pour du beurre ? s'indigne l'aspirant Colonna.

— Nivelles les appelle des *voltigeurs*. Des coureurs du champ de bataille. Ils doivent ramper, sauter sur le terrain pour fournir aux grenadiers les munitions, aux mitrailleurs les magasins de balles. Apprendre à se servir du Lebel autrement qu'en tirant sans viser, dans la chaleur de l'assaut. Ils doivent apprendre à tuer à la manière des Boches, en visant d'abord les officiers.

Passaga se garde d'intervenir dans l'action entreprise par le

jeune capitaine. Il se félicite seulement de l'avoir repéré au premier coup d'œil et de l'avoir promu, d'instinct, sans même lire ses états de services. La confiance. Un homme choisi par Latouche pour des missions spéciales ne peut être qu'excellent.

Le capitaine Mulot, conquis, ne veut plus quitter le groupe tant qu'il n'aura pas atteint la perfection dans sa formation au maniement du F-M.

Jean veut que tous les hommes de la compagnie soient initiés au tromblon V-B et au fusil-mitrailleur. Le moindre des voltigeurs doit pouvoir les reprendre en main, si les tireurs sont tués. La survie de tous en dépend. Le spécialiste deviendra lui-même, une fois formé, un initiateur. Au lieu de dédaigner ceux qui n'ont pas reçu de formation, Jean les engage en soutien, les mobilise pour son combat, les associe à sa tâche.

Il se souvient du champ de bataille autour de Tavanues — pour en avoir réchappé à grand-peine, avec le commandant Latouche. Plus de lignes fixes, des points de résistance indiscernables. Seule comptait l'initiative du chef d'escouade ou du chef de section. Aux yeux de Jean, le choix de ces chefs est donc, de loin, l'essentiel. Ils sont l'âme de la résistance.

Jean exige carte blanche pour les désignations immédiates. Il propose la nomination de l'aspirant Jean-Marie Colonna au grade de chef de section.

— Médaillé militaire à Dixmude, ce gamin de vingt ans, prix du Conservatoire de musique, est aussi adroit au lancer de grenades qu'au piano, et, dans l'action, il est rapide et de sang-froid.

Passaga consent à tout, et même à nommer immédiatement caporaux ou sergents les servants des fusils-mitrailleurs et des tromblons V-B.

Le 9 octobre 1916, il répond à la convocation du général commandant la II^e armée de Verdun et se rend, en automobile, au PC de Souilly, sur la Voie sacrée.

La mairie aux allures de maison bourgeoise du temps de Louis-Philippe est en effervescence. Une longue voiture grise à fanion tricolore, escortée de motocyclistes, stoppe devant le perron, que protège un cordon de gendarmes. Joffre en descend. Il gravit les marches de son pas lourd, suivi du colonel Dupont, chef du 2^e Bureau, et du général Pellé, chargé des opérations.

Il est accueilli dans le salon, transformé en salle des cartes, par un officier de haute taille, mince et d'allure jeune, bien que sexagénaire. Son visage fin et régulier est avenant, un sourire de

commande l'éclaire. Robert Nivelle salue impeccablement, comme s'il présentait ses troupes à la revue du 14 Juillet. Joffre, sans plus attendre, s'installe dans le fauteuil confortable qui l'attend au bout d'une longue table recouverte d'un tapis vert.

Mangin s'assied près de Nivelle. Trapu, courtaud, la moustache épaisse et le cheveu coupé ras, il est pratiquement l'adjoint du général d'armée, en charge de toute la préparation de l'offensive sur le terrain.

Joffre semble pressé. Il constate l'absence de Pétain. Le responsable des armées du Centre s'est excusé. Bien qu'en disgrâce dans son placard doré, il entend pourtant ne pas lâcher les rênes et n'a cessé de multiplier les mises en demeure comminatoires à Nivelle, afin que celui-ci évite toute précipitation dans son offensive sur la ligne des ravins donnant accès au fort de Douaumont. Il a fait remarquer qu'il n'existait pas de position intermédiaire pour reposer les troupes d'assaut et les renforcer, entre la ligne d'attaque et la ligne d'arrivée. Il faut donc avancer d'un coup, grâce à la supériorité du feu de l'artillerie. Autant dire que sans renforcement massif de l'artillerie lourde, l'offensive Nivelle est un suicide. Les six divisions prévues pour l'assaut sont condamnées d'avance.

À la demande de Nivelle, Joffre est venu sur place pour arbitrer. En ne se dérangeant pas, Pétain a sans doute voulu montrer qu'il jugeait inconvenant qu'on ose mettre en balance sa position et celle de son inférieur hiérarchique, son successeur à la tête de l'armée de Verdun.

Qu'il marque ainsi sa réserve est pour Joffre insupportable. Le général en chef n'est pas dans une bonne passe. L'échec définitif de l'offensive de la Somme le met en difficulté. Déjà, il a dû se défaire de Foch, relevé de son commandement, sans affectation immédiate. Il donne d'abord la parole au colonel Dupont, chargé des renseignements. Depuis l'explosion du tunnel de Tavannes, qui a causé plus de cinq cents victimes, le moral de l'armée de Verdun flanche, faute d'activité et de résultats, explique le chef du 2^e Bureau.

Nivelle demande courtoisement la permission de laisser parler Mangin.

— Je ne peux pas entendre dire, martèle ce dernier en fixant de son regard aigu le colonel du 2^e Bureau, que l'armée de Verdun est prête à tous les abandons. La lassitude des combats est la même chez les Allemands que chez nous. Des opérations réussies et des coups de poing bien menés seulement peuvent

rendre leur confiance aux troupes. Les soldats sont prêts à repartir, à condition que l'objectif soit défini et l'artillerie au rendez-vous.

Joffre médite longuement. Il sait que Poincaré ne jure que par Mangin et que Clemenceau lui-même, le principal dénonciateur au Sénat de l'incurie des généraux, s'est déplacé pour le rencontrer à son état-major. Mangin passe pour un ardent, toujours prêt à reprendre une tranchée perdue et progresser pied à pied. Il détient le record de la capture de prisonniers au front. La presse l'encense. Mangin, le 1^{er} septembre, s'est emparé d'une position dominant le ravin des Vignes, sur la crête de Fleury, d'où il est en mesure de lancer une attaque sur Douaumont. C'est précisément ce succès qui le rend si sûr de lui.

— Les opérations ponctuelles réussissent, poursuit Mangin. La méthode du pied à pied est la seule valable à Verdun.

Joffre ne prend pas la parole lui-même, mais la donne à Robert Nivelle.

— La méthode Mangin est révolue, déclare d'entrée le général, qui aime surprendre. La tactique des « offensives de détail » pouvait convenir à la reconquête de vallons ou de ravins encaissés, attaqués au canon de montagne, mais aujourd'hui nous devons franchir des croupes découvertes, sous le tir des canons lourds allemands. De gros moyens sont donc nécessaires.

— Ce qu'il nous faut, approuve Joffre, c'est Douaumont. Quand nos obus détruiront le fort, les Allemands auront moralement perdu la bataille. Croyez-moi, je connais le *Kronprinz*. Il a les nerfs fragiles. La reprise de Fleury l'a secoué. Si Douaumont est détruit, il craquera. Messieurs, le plan du général Nivelle est adopté. Au jour de l'attaque, qui sera fixé au dernier moment, je viendrai ici même pour en suivre les différentes phases. Nous marcherons sur Douaumont en deux étapes, comme le recommande Pétain.

— L'armée devient une sorte de parlement militaire, glisse Mangin à l'oreille de Passaga. Chacun expose ses idées, et il s'établit ensuite une sorte d'opinion moyenne à mi-chemin de tous les projets.

— Il n'importe, nous reprendrons Douaumont, assure Passaga.

Le 15 octobre arrive au PC de la 133^e division l'ordre de départ pour Verdun. Les poilus de la 1^{re} compagnie du 321^e, ceux de Jean Aumoine, sont embarqués en avant-garde dans des

camions qui cahotent sur des chemins vicinaux défoncés, pour s'engager sur la Voie sacrée.

Débarqués à Regret, au pied du fort, ils prennent la route à pied, contournent Verdun, puis, la Meuse franchie, s'engagent le long des forts Saint-Michel et de Souville. Ils évitent le ravin de la Dame, trop récemment conquis par les soldats de Mangin, pour s'installer, vers l'est, entre le Chesnois et le bois Fumin, rasé par les furieux combats de juin. Le but de Passaga est de familiariser les nouveaux avec le champ de bataille.

La montée vers l'enfer est progressive. La colonne traverse d'abord un espace herbeux, bosselé d'obus. Plus au nord, l'argile est profondément labourée. Impossible de progresser, sinon en file indienne et en évitant les trous, sur une sorte de sentier défoncé par le passage répété des camarades.

Il pleut. Les hommes, entraînés par leur barda, dérapent à chaque instant. Jean surveille les fusils-mitrailleurs. Les armes lourdes ont été arrimées sur des bourricots au pied agile, les premiers ravitailleurs de l'armée de Verdun.

La colonne s'arrête à distance des secondes lignes, sur un terrain laminé par la bataille de septembre. Les escouades s'organisent pour utiliser les tronçons de tranchées anciennes et suivent les conseils du capitaine : sortir avant tout les pelles pour s'installer.

Le bois massacré par les obus garde la trace des combats, des bombardements et de son occupation ancienne. De temps en temps tombe un 210, pour signifier aux poilus qu'ils sont à la limite de la zone opérationnelle.

Nichées dans les ruines du bois, les escouades enterrées se sont reliées l'une à l'autre par des boyaux étroits. Le téléphone de campagne étire ses lignes jusqu'au PC du capitaine de la compagnie, à deux cents mètres des premiers postes. Il ne va pas au-delà.

— Ce serait gâcher du fil pour rien, explique l'adjudant Leynaud à Jean. En cas d'attaque, les fils de l'avant ne résistent pas aux tirs de marmites.

Comme pour lui donner raison, les abords du bois sont bientôt criblés de salves de 210 — à croire que les *Drachen* ont repéré l'installation de renforts français dans ce secteur. Pour les bleus, quel baptême ! Duval, le jeune, ne quitte pas son abri, pendant que Roger Nigon, à peine familiarisé avec le fusil Chau-chat, doit le maintenir crosse en l'air pour le protéger. Roland Martin surveille ses tromblons, Étienne Débarbat a découvert

un abri dans une ancienne tranchée allemande, pourvue d'une niche profonde et bétonnée. Il fait signe aux camarades de partager son refuge.

Débarbat ressort dès l'accalmie, alors que la pluie et les obus cessent de tomber ensemble.

— C'est la fin ? demande Duval.

— Pour nous, oui, pas pour eux !

Dans le ciel redevenu limpide, des sifflements d'obus lourds.

— Un 240 de marine, précise Débarbat. Les fillettes de Nivelles ! Il les a mises en place pour faire sauter les canons lourds allemands l'un après l'autre. Elles sont les seules à pouvoir détruire une batterie ennemie à plus de dix kilomètres.

De toute la ligne, par petits groupes, les hommes s'extraient de la boue dans des clapotis mouillés. Après deux heures d'incessant vacarme, les poilus relèvent la tête, arrachent leurs casques pour respirer. Qui songerait à les empêcher de profiter d'un rayon de soleil ? Jean n'en a pas le courage. Là-haut, dans le ciel, un point noir est signalé par Débarbat. L'avion est seul. Ami ou ennemi ?

— Faites gaffe, dit Dutoit. Les Fokker attaquent les tranchées à la mitrailleuse. Un nouvel ordre du *Kronprinz* !

L'avion se rapproche du sol de toute sa vitesse. Ses cocardes déchaînent les hurras ! Le Spad vire sur l'aile, fait un nouveau passage encore plus près du sol et bat des ailes.

— C'est Raymond ! hurle Leynaud en agitant son écharpe pour saluer l'avion.

De toutes les poitrines sort un vivat formidable. Jean essuie une larme. Il sait que son frère n'est pas plus que lui à l'abri des balles des nouveaux Albatros à croix noire. Dieu fasse qu'il soit épargné !

Le serment de Douaumont

SUR le terrain de Vadélaincourt, dans la Meuse, les pilotes guettent le signal du départ, donné par le capitaine Durand. Raymond a vérifié sa mitrailleuse Lewis, montée sur l'aile supérieure de son Spad. Elle a été si bien graissée qu'elle ne peut s'enrayer, lui a dit l'armurier. Il n'a pas cru devoir doter un bleu de la nouvelle Vickers, au tir parfaitement synchronisé, réservée aux vedettes. Les rampants ont fixé, sous les ailes de chacun des

Spad, huit fusées *Le Prieur* actionnées par une mise à feu électrique. La mission de Raymond Aumoine est de détruire les *Dra-chen* dans le secteur de Thiaumont, afin de rendre aveugle l'artillerie lourde allemande.

Raymond est très ému à la perspective de son premier départ en vol groupé. Pour lui, c'est une expérience nouvelle. Il a dû revoir à fond son entraînement pour se familiariser avec ce chasseur ultramoderne, sorti des ateliers, en maîtriser les difficiles manœuvres acrobatiques, indispensables au combat aérien.

On l'a laissé longtemps voler seul au-dessus des tranchées françaises pour apprendre à dompter sa monture. Ainsi a-t-il eu tout loisir de repérer les unités en ligne et de survoler ceux du 321^e. Pour la voltige, un instructeur chevronné lui a tout enseigné, sur un appareil à double commande. Navarre, l'as des as, l'a pris en amitié. À sa demande, l'élève a suivi le maître pour un exercice sur le terrain.

Une bouteille au milieu d'un cercle. Le jeu consistait à piquer droit dessus à une altitude de deux mille mètres, sans dévier une seconde. On se laissait tomber comme une pierre et on lâchait une salve à cent mètres en redressant aussitôt l'appareil, qui remontait en fusée. À peine une giclée de balles, et la bouteille devait voler en éclats.

— Quand tu atteindras cette précision, avait dit Navarre en riant, tu seras invulnérable.

Raymond avait essayé cent fois, sans résultat. À force d'obstination, il avait fini par toucher la cible, sous les applaudissements de l'escadrille. Il venait de passer le pont aux ânes des pilotes de la N 65. Le capitaine considérait désormais qu'il pouvait partir en opérations groupées.

Seule la maîtrise du ciel permet à l'artillerie lourde de travailler efficacement. Les Allemands ont failli l'emporter à Verdun en raison de la supériorité de leurs avions, qui descendaient, sans casse, toutes les saucisses françaises.

Pour sortir de cette mauvaise passe, Nivelles a exigé l'occupation permanente du territoire aérien par les chasseurs, de façon à l'interdire à l'ennemi et à décourager ses observateurs. Les patrouilles doivent surveiller un espace précis, pendant un temps déterminé. Parallèlement à cela, les as ont reçu un permis de chasse individuel.

Raymond n'est pas de ces *happy few* autorisés à partir seuls. Intégré à sa patrouille, il se conforme au strict règlement : voler en liaison étroite avec son escadrille, assurer la sécurité des

appareils d'observation et tenir les Fokker à distance des lignes françaises.

Il part en mission avec un moral élevé. Les chasseurs de la N 65 ont en grande partie repris la maîtrise de l'espace.

L'avion de tête décolle enfin, piloté par le capitaine Durand. Raymond le suit aussitôt et grimpe à deux mille mètres, en un peu plus de six minutes. Derrière lui, les camarades décollent en file. Le regroupement en escadrille se fait plus haut, à trois mille mètres. Le but est d'amorcer une descente rapide sur les lignes allemandes et d'incendier, en un minimum de temps, tous les *Drachen*. L'artillerie française attend la fin de ce travail de repérage et d'élimination pour lancer son bombardement général du front. Il n'y a pas de temps à perdre.

Une légère brume empêche de localiser les *Drachen*. Raymond suit Durand, qui lui-même cherche sa route. Un chasseur allemand surgit, en sens inverse. Surpris de tomber sur une patrouille, il se dérobe. Durand le prend aussitôt en chasse, fait signe à Raymond de l'appuyer. Le reste de la patrouille poursuit tranquillement sa recherche des *Drachen* en descendant à mille mètres pour accroître la visibilité.

Le capitaine Durand fonce en direction du Fokker vert et brun, marqué de signes cabalistiques et doté de deux mitrailleuses. Pas de traînées de balles dans l'air. La Lewis du patron s'est enrayée. Il vire à la verticale pour rompre le combat. Au tour de Raymond d'attaquer.

Il s'avance, pleins gaz, sur le Boche, le nez dans le viseur, et appuie sur la gâchette. Quelques balles crépitent, mais très vite la Lewis s'enraye.

Profitant de l'aubaine, le Fokker prend de la hauteur, vire de bord, et pique sur le Spad de Raymond. Sa mitrailleuse Maxim lâche des balles incendiaires, suivies de longues traînées blanches qui miaulent aux oreilles du pilote français.

Vite, une chandelle, d'un coup de pied. L'avion de Raymond se met en vrille pour redescendre et échapper ainsi à son poursuivant. Le Boche ne suit plus. Raymond prend le temps de retaper sa mitrailleuse pendant qu'au-dessus de lui, Durand est revenu au combat. Il affronte le Fokker de face, de toute sa vitesse. À dix mètres l'un de l'autre, ils plongent d'un commun accord afin d'éviter le choc frontal, puis se mettent tous les deux en vrille, décrivant des sinusoïdes parfaitement parallèles.

Raymond entre en course et fait crépiter sa mitrailleuse. Sur sa droite, Durand se redresse pour attaquer d'en bas.

L'Allemand se sent en mauvaise posture. Il pique, abandonnant la partie tandis que son mitrailleur arrière lâche quelques rafales afin de décourager la poursuite.

Le capitaine Durand change de cap pour rejoindre sa patrouille naviguant en altitude au-dessus des lignes. Raymond ne peut le suivre. Son moteur tousse, une fumée noire s'en échappe. Il se repère grâce au cours brillant de la Meuse qu'il longe en toute hâte vers l'amont, afin de regagner son terrain de Vadélaincourt. Il réussit à se poser sans casse.

Les mécanos examinent aussitôt le Spad : sept ou huit balles dans le fuselage et les roues. C'est miracle qu'il n'ait pas capoté. Le moteur est endommagé, et l'aileron décapité. La rafale du Fokker l'a fauché de plein fouet.

Le soir, l'escadrille atterrit saine et sauve sur l'herbe rase de la piste de Vadélaincourt. Le capitaine Durand, revenu le dernier, donne l'accolade à Raymond.

— Tu n'as pas reconnu notre adversaire ? C'était Boelke, l'as des as allemand en personne !

Le 19 octobre, Durand demande à Raymond, doté d'un nouveau Spad, de partir avec lui pour éclairer les tranchées ennemies de première ligne. On dit qu'elles semblent abandonnées, sur la crête avant Douaumont.

— Le plafond est trop bas, mon capitaine, nous risquons le pire à cinq cents mètres.

— Suis-moi.

Ils décollent par une pluie battante, sous les nuages plombés. Ils longent le front, à très basse altitude, sans essayer un coup de feu. Les tranchées semblent désertes.

Ils piquent pour mitrailler. Pas de riposte. Soudain, un nuage noir leur barre la route. Le capitaine fonce le premier, suivi par Raymond qui ne voit plus le sol sous ses ailes. Son pare-brise est opaque, les ailes de son Spad résonnent comme un tambour battu de mille coups. C'est la grêle. Raymond prend de l'altitude, au risque de percuter le Spad de Durand, lui-même perdu dans le nuage enveloppant.

D'un coup, le ciel s'éclaire. Le rideau est tiré. Raymond n'aperçoit plus ni le capitaine, ni les lignes au-dessous de lui. Il met le cap sur l'ouest. Depuis quand vole-t-il en solitaire ? Il ne sait. La peur émousse ses réflexes. Il consulte le niveau d'essence : vide. Encore deux minutes, et le moteur se mettra à tousser. Il doit se poser sans perdre une minute.

Un nouveau nuage arrive, si bas qu'il semble s'effiloche sur la cime des arbres. Un guéret se présente, Raymond abat l'appareil aussitôt. Le nez dans la carlingue, attaché au siège par sa ceinture, il est sauf. Le train d'atterrissage a très bien soutenu le choc.

Il abandonne le Spad et part à travers champs.

Des tentes camouflées sous les arbres. Il s'approche en faisant des signes d'amitié. Des artilleurs au repos reconnaissent sa tenue d'aviateur et lui font fête. Il se réchauffe devant un brasero, se jette sur le rata du cuistot en buvant un verre d'alcool.

On dépêche avant la nuit un tracteur pour dépanner l'appareil. Le mécano vérifie le moteur, remplit le réservoir d'essence, et Raymond peut revenir à la base, où le capitaine, également éprouvé par la tempête, l'attend pour le féliciter. Le soir venu, Durand, au mess des officiers, raconte avec force détails leur équipée.

Le 23 octobre 1916 est un grand jour. Il pleut sur Verdun depuis l'aube, mais l'escadrille est tout de même prête au départ. Raymond, réveillé avant le lever du soleil par le capitaine Durand en personne, se hâte de revêtir sa tenue de vol. Deux de ses camarades, les sergents Jérémie Moch et Max Lenoir, l'accompagnent pour une opération spéciale, programmée par l'état-major.

La mission est de protéger un Caudron de reconnaissance, chargé d'aider au réglage de l'artillerie lourde. Raymond aperçoit aux commandes son vieux Giquel, ancien mécano devenu pilote.

— Dépêche-toi, dit Durand. Le Caudron de Giquel va décoller le premier, avec son frère siamois, piloté par Henri Spade.

Les chasseurs attendent l'envol des deux coucous, qui décollent en rasant le bois au bout du terrain.

— La visibilité est nulle, avertit Durand. Tâchez de ne pas me perdre de vue. Volez collés !

La combinaison est bientôt trempée, les lunettes inutiles, la carlingue envahie d'eau de pluie. Le ciel se dégage un peu au-dessus de Verdun. Les Caudron tournent autour du fort de Regret. Les Spad suivent, descendent à deux cents mètres et ralentissent le moteur. Leurs pilotes aperçoivent les positions creusées en profondeur d'énormes obusiers de 400 savamment camouflés. Manifestement, Giquel prend ses ordres de la

batterie du commandant Martin, le responsable du groupement d'artillerie lourde des armées du Centre.

Les Caudron mettent le cap sur Douaumont, qu'ils survolent avec insistance. Les quatre chasseurs ne lâchent pas d'un pouce les avions d'observation. Les Caudron s'écartent brusquement, prenant de l'altitude. L'escadrille s'écarte. Deux minutes s'écoulent. Soudain, une explosion formidable retentit.

À la batterie des obusiers du commandant Martin, l'aspirant Gaspard Leroi, pointeur, saisit les écouteurs du poste radio, enclenche les fiches. Les Caudron font crépiter leurs rapports en morse. Gaspard saute de joie.

— Cible touchée, mon commandant ! annonce-t-il à Martin.

Raymond Aumoine met les gaz à son tour, arrive au-dessus du fort. Pulvérisé par une marmite gigantesque ! L'obus de 400 a crevé la carapace bétonnée de deux mètres cinquante d'épaisseur.

Le ballet aérien se reproduit : approche, virage autour de l'objectif, puis retrait rapide en prenant de l'altitude pour éviter l'effet de souffle. Le second obus de 400 touche sa cible dix minutes plus tard.

Les aviateurs, gênés par la fumée, ne peuvent guère distinguer ce qui se passe à l'intérieur du fort. Ils envoient le message aux obusiers : le fort est toujours occupé. Il n'a pas été abandonné, en dépit des énormes cratères creusés dans sa carapace.

— Il faut mettre la gomme, dit Gaspard au commandant Martin.

Il prévoit un tir courbe à plus haute altitude. Ainsi, l'obus tombera avec une force accrue. Le commandant approuve.

À la sixième prise, une déflagration puissante répand son onde de choc sur toute l'étendue du front. Le réglage de Gaspard Leroi, affiné grâce aux renseignements fournis par Giquel, a permis de toucher la cible en plein cœur. L'obus a éclaté à l'intérieur du fort, détruisant un important dépôt de munitions. Le feu a pris dans le sous-sol.

Une fumée noire s'échappe du centre de l'ouvrage et grimpe lentement vers le ciel. Elle s'épanouit en champignon, à mille mètres d'altitude, comme pour annoncer à l'observatoire du *Kronprinz* l'ampleur du désastre.

Sur l'ordre du commandant Rosendhal, qui dirige la garnison du fort, un groupe de pompiers du génie déploie ses lances, puis un autre groupe. Ces hommes doivent très vite renoncer. Impossible d'approcher à dix mètres de l'incendie.

Les émanations du stock d'obus à gaz intoxiquent les sauveteurs qui tentent de pénétrer dans la place. Nul ne peut espérer porter secours aux victimes. Les Allemands sont condamnés à périr étouffés, brûlés, gazés. Douaumont n'est plus à prendre, il n'existe plus. Inutile que l'obusier poursuive ses tirs. Dans les lignes françaises, les soldats applaudissent les aviateurs et exultent.

Rendus fous furieux par la catastrophe, les chasseurs allemands décollent malgré le mauvais temps. Une escadrille de douze Albatros fond sur les avions ennemis de toute la vitesse de leurs nouveaux moteurs.

Le groupe des Français se disloque. Les Caudron poursuivent seuls leur route vers la Meuse, pendant que le capitaine Durand amorce une manœuvre de diversion.

La manœuvre réussit. L'escadrille d'Albatros, à douze contre quatre, se croit sûre de l'emporter et concentre son tir sur les Spad. Max Lenoir le premier se dérobe et grimpe en fusée à deux mille mètres.

Deux appareils le prennent en chasse et l'accablent de rafales. Son avion perd de l'altitude. Il coupe son moteur, tente de se poser, mais un Albatros, piquant en rase-mottes, l'achève en le mitraillant sous le ventre. L'appareil prend feu. Max Lenoir meurt carbonisé.

Raymond plonge sur l'assaillant, lui sert une rafale complète de sa Lewis. Deux cents balles bien ajustées ont raison de l'Albatros qui part en vrille. Raymond redresse son appareil. À son nez, deux avions ennemis apparaissent, qui crachent sur lui de toutes leurs mitrailleuses. Les balles criblent les ailes du Spad et atteignent l'hélice, qui cesse bientôt tout service. Raymond a seulement le temps de piquer dare-dare vers le sol. Des virages à plat, sans gauchissement, quelques tours de vrille. Les Albatros le poursuivent. La mitrailleuse ne répond plus. Raymond se sent perdu. Sa seule chance est de se poser n'importe où, en planant.

Deux Spad surgissent opportunément par-derrière, arrosant les Albatros, qui prennent alors la fuite, en mauvaise posture. L'un d'eux a cependant le temps d'envoyer une nouvelle salve sur l'avion de Raymond en détresse. Le bois de son fuselage vole en éclats. Touché en plusieurs endroits, Raymond ne maîtrise plus sa chute.

Le Spad s'écrase sur les trous de marmites du champ de bataille du côté de Vaux. Raymond est éjecté et retombe au milieu d'une mare de boue.

Une patrouille de tirailleurs somalis, aventurée dans les lignes ennemies abandonnées, le repère. Il est hissé au bord du cratère, étendu sur le sol fangeux. À la hâte, les Somalis confectionnent au coupe-coupe un brancard et y déposent le blessé.

La patrouille se faufile à travers les trous d'obus vers les lignes françaises.

Raymond a repris connaissance. Les doigts gourds des brancardiers déboutonnent sa vareuse et lui retirent sa chemise. Une balle lui a tracé une longue ecchymose sur la peau du ventre, sans l'avoir pénétrée toutefois.

La hanche aussi est éraflée. On descend jusqu'aux chevilles le pantalon de l'aviateur, sans lui retirer ses bottes. Il a une entaille à la cuisse, une autre au mollet.

— Pas de balles jusqu'ici, constate le brancardier. Pourquoi souffre-t-il tant ?

On le retourne. Une ouverture minuscule apparaît en bas de la fesse.

— Il faut l'opérer, dit l'infirmier. Transportez-le au poste opératoire. Une balle dans le cul, on en revient. Il a de la chance, il aurait pu mourir dix fois.

De poste en poste, Raymond traverse tout le champ de bataille de Verdun. Il aboutit enfin, rompu, au centre chirurgical de Vadélaincourt, où sont soignés tous les aviateurs.

En rouvrant les yeux après l'opération, au matin du 24 octobre, Raymond pense à Jean qui va risquer sa peau pour reprendre Douaumont.

AU 321^e, l'ordre de départ est donné à onze heures quarante par le général Passaga. Les poilus d'avant-garde de la Gauloise savent qu'ils précèdent immédiatement les groupes d'assaut, derrière le feu roulant des 75.

L'artillerie ennemie est presque silencieuse. Les canons lourds français, grâce à l'appui des saucisses et des avions d'observation, ont neutralisé la plupart de ses batteries.

Dès qu'elles se manifestent, les canons de 380 les prennent pour cible, par-dessus la tête des fantassins.

Les biffins du 321^e se sentent soutenus. Ils avancent directement sur Douaumont, en grimpant la côte jonchée de cadavres, au-dessus des ruines de Fleury, flanqués à leur gauche des coloniaux du général de Salins. Sur leur droite marchent les chasseurs alpins et les Jurassiens du général de Lardemelle.

Au-dessus de la 133^e division, l'escadrille des vieux Caudron

diffuse régulièrement ses messages radio au sol. Une saucisse observe le terrain en permanence.

En face, les Allemands tentent d'élever un *Drachen* au-dessus de Douaumont. Deux Spad foncent aussitôt sur l'objectif, larguant leurs fusées *Le Prieur*. Le ballon tombe en flammes.

Aucune précipitation dans la marche de l'avant-garde. La cadence est calme, puissante, machinale, régulière. Le groupe d'attaque avance de concert avec les premiers mitrailleurs de la division d'infanterie coloniale. Les réseaux allemands de tranchées sont en vue. Les piquets de barbelés sautent. Les canons ouvrent de vrais couloirs.

Les premières tranchées sont occupées presque sans coup férir. Les Allemands surpris se rendent. Ils se dirigent seuls vers l'arrière, en colonne par un, les mains sur la nuque, sans armes.

La position prise sans combat est aussitôt organisée par Aumoine. Les fusils-mitrailleurs sont mis en place. On attend l'arrivée de la compagnie de mitrailleuses, dont les engins sont chargés sur des mulets bâtés. S'installer solidement dans la première position avant de poursuivre, tels sont les ordres.

Le reste du régiment arrive. Il est onze heures et demie. Pour le 321^e, la marche sur Douaumont a été parfaitement régulière. Passaga vient en première ligne pour constater le bon état des troupes, fatiguées mais quasi intactes.

Une heure et demie. Le colonel Picart donne l'ordre de la reprise de l'assaut. Toujours pas de riposte de l'artillerie ennemie dans le secteur, pas de contre-attaque en vue. La croupe dénudée du bois de la Caillette est occupée et aménagée aussitôt sans pertes importantes. Quelques mitrailleuses ennemies, égarées dans les trous d'obus, sont rapidement réduites au silence par les grenadiers.

Les voltigeurs profitent du moindre obstacle pour se planquer, observant le terrain. Ils progressent ainsi par bonds, sans essuyer de décharges ni devoir se protéger du canon. La route de Douaumont est-elle ouverte ?

Les avions d'observation et les saucisses dominent le champ de bataille, prêts à informer les généraux du moindre mouvement de l'ennemi. Dès que les Caudron signalent des mouvements de troupes, l'artillerie, prévenue par radio, entre en action.

— C'est trop facile ! Nous ne sommes qu'une partie de la pince sur Douaumont, dit Aumoine au colonel Picart. La division coloniale a-t-elle progressé aussi vite que nous ?

— Je n'en sais rien, répond Picart. Nous n'en avons pas de nouvelles. Vous entendez la mitraille ? J'ai peur qu'ils n'aient eu de la casse.

Jean Aumoine fait signe à Jean-Marie Colonna, dont il connaît la bravoure.

— Partez aussi vite que vous pouvez avec un volontaire. Il faut savoir ce que devient le régiment du Maroc, dont nous sommes sans nouvelles.

Colonna part aussitôt, accompagné par le jeune Duval, qui se porte volontaire. Ils marchent plein ouest, dans la direction de Thiaumont, où les cadavres de zouaves et de tirailleurs gisent nombreux dans la boue.

L'accrochage a été violent, mais la position est prise. Colonna et Duval poursuivent leur course vers le ravin de la Dame. Sur les croupes boisées, laminées par le canon, ils rencontrent un commandant du nom de Nicolaï, qui s'est perdu avec sa compagnie de tirailleurs.

— Où sont les tirailleurs des autres compagnies du 8^e régiment ? demande Nicolaï.

— Ils ont pris le bois Nawé, répond Colonna qui tient le renseignement des zouaves rescapés de Thiaumont. Ils avancent sans doute vers le ravin de la Couleuvre.

— Par tous les diables ! hurle Nicolaï. Ils arriveront avant nous ! Ce ravin donne accès au fort de Douaumont !

Jean-Marie Colonna comprend à l'instant que s'il n'avertit pas Aumoine et Picart, les coloniaux seront les premiers à prendre la forteresse isolée. La course de vitesse est engagée.

Près de lui, une pièce de 75 hissée par six chevaux de trait vient de trouver son emplacement. Les servants détellent les montures essoufflées.

— Ordre du général Passaga ! bluffe Jean-Marie sans vergogne. J'ai besoin d'un cheval.

Colonna saute à cru sur le cheval de flèche déjà dételé, suivi par Duval qui monte en croupe. Les artilleurs les laissent faire, résignés.

La traversée du champ de bataille à cheval n'est pas une promenade. Si dominée qu'elle soit, l'artillerie allemande tonne encore de ses 77, embusqués non loin des premières lignes.

Jean-Marie Colonna grimpe la pente, arrosée par le canon, qui conduit au ravin de Bazil. Le cheval d'artillerie est bientôt frappé d'un éclat à la cuisse et roule à terre. Jean-Marie et Jean Duval remontent la pente en s'accrochant aux racines. Crottés,

méconnaissables, ils découvrent enfin le PC de rondins du colonel Picart, où se tient aussi Passaga.

Des patrouilles de reconnaissance y envoient des messagers. Elles annoncent que Douaumont est réoccupé par des unités ennemies en armes, postées dans les caponnières, les bastides, les tourelles blindées. Des nids de mitrailleuses et des mortiers interdisent les voies d'accès, à l'ouest comme au sud.

— Les Allemands portent le masque, explique le colonel Picart au général Passaga. Ils sont encore très gênés par les émanations de gaz. Le fort a été évacué à quatre ou cinq heures du matin en raison de son insalubrité, mais à huit heures du matin, un groupe est sorti des lignes pour en réoccuper les extérieurs. Ils seraient une vingtaine à l'intérieur, commandés par un certain Prollius, capitaine observateur.

— Il est temps de donner l'assaut, conclut le général. Les Marocains sont-ils déjà partis ?

— Ils attendent la relève du 4^e zouaves. Leur départ est imminent, dit Jean-Marie Colonna.

Simultanément, ou presque, le colonel Régnier, du régiment d'infanterie coloniale du Maroc, et le général Passaga, commandant la Gauloise, donnent à leurs troupes l'ordre d'assaut.

Le commandant Dorey, qui emmène les zouaves du 4^e régiment, commence par nettoyer le ravin des Vignes en ordonnant aux hommes de mettre des masques, car l'odeur de chlore devient insupportable.

Avant trois heures de l'après-midi, les observateurs postés au-dessus du fort de Souville affirment au général Mangin, accouru aux nouvelles, qu'ils aperçoivent des silhouettes marchant sur la carapace du fort de Douaumont. Les Marocains ont-ils réussi ?

À cinq heures, les biffins, eux, pataugent toujours dans la boue, lourdement chargés. Jean Aumoine les dirige, suivi par Débarbat et Dutoit, porteurs de F-M.

Le soleil commence à décliner sur la ligne d'horizon en cette fin du mois d'octobre. Jean lance des fusées rouges pour signaler sa progression aux artilleurs.

À cent mètres du fort, les grenadiers débusquent des Allemands retranchés dans un tronçon de boyau. Ceux-ci lèvent les mains en l'air, pour attirer les Français, pendant que leurs camarades, cachés dans un trou, à dix mètres, préparent leurs armes.

Le caporal Javelon, du 2^e bataillon, chargé de liquider les poches de résistance, s'approche en reconnaissance, le fusil levé,

prêt à tirer. Une salve de mitrailleuse l'abat. Aussitôt Débarbat réplique, son F-M campé sur la hanche. Les faux prisonniers s'écroulent. Une grenade V-B, lancée par Roland Martin, détruit la mitrailleuse portative allemande.

— Attention, dit Aumoine au lieutenant Bériot. Le moindre obstacle peut cacher un piège. Méfiez-vous des prisonniers !

La montée vers le fort, que l'on croyait facile, est une suite ininterrompue d'obstacles mortels. Les Allemands, embusqués derrière le moindre repli de terrain, lancent des grenades, brancardent d'un trou à l'autre leurs petites mitrailleuses qui accablent les fantassins, gênés par leur lourd fardeau. Les nids de résistance tombent l'un après l'autre, mais jamais sans combat acharné. D'un obstacle à l'autre, les pertes s'accumulent.

— Le fort ! crie le lieutenant Bériot. Regardez-le ! Il est juste au-dessus de nous.

Jean envoie en reconnaissance Duval et Colonna. En rampant, en sautant d'un trou à l'autre, ils approchent à vingt mètres.

— Des Français, dit Duval en apercevant les casques des zouaves sur la carapace du fort.

— Prenez garde au piège, répond Aumoine.

— Ce sont bien des Français, crie à son tour Colonna. Ils ont hissé sur la tourelle le drapeau tricolore.

— En avant ! crie Aumoine, entraînant la section.

À vingt pas, devant lui, Jean Duval tombe mort. Une rafale de mitrailleuse — la dernière — lui a troué le ventre.

Déjà, Roger Nigon a balayé les *Feldgrau*, tirant à dix mètres tout son magasin. Dans ses jumelles, Passaga reconnaît ceux de la Gauloise sur le dos voûté et bétonné de Douaumont. Ils fraternisent avec les zouaves du 4^e régiment. Ils sont vainqueurs.

Jean Aumoine a grimpé avec les siens la forte pente devant l'entrée du fort. La vieille forteresse a vécu.

Aumoine regarde sa montre, il est huit heures du soir. Avec ses camarades, il fait le tour du périmètre tragique, que les canons allemands ont renoncé à battre. À quoi bon ? La résistance s'organise un peu plus loin, les tranchées se creusent dans les bois, les troupes de renfort sont en marche. La guerre continue.

LA reprise de Douaumont, transformée aussitôt en symbole de gloire pour l'armée de Verdun, encensée dans plus de cent quotidiens français enfin en mesure d'annoncer au pays une vraie victoire, a été obtenue au prix des divisions sacrifiées, des disparus du ravin de la Dame, des gueules cassées du Mort-Homme,

LE SERMENT DE VERDUN

des martyrs du fort de Vaux, des chasseurs exterminés de Driant, des Sénégalais, des Algériens, des Marocains et de la moitié de l'armée française, tous livrés à la mort par la noria empressée des camions de la Voie sacrée, tous enterrés à la diable dans la boue sanglante du triangle tragique.

Amère victoire. Jean Aumoine a vu périr Javelon, son camarade de communion. Pourquoi le revoit-il soudain, un brassard au bras, tordant sa mèche rebelle, dans la chapelle de l'église Saint-Pierre ? Il a tenu dans ses bras le petit Duval, le frère de son meilleur copain. Dans le portefeuille de celui-ci, les photos jaunies de sa mère, ses sœurs et son grand frère Maurice, le sourire crispé.

Le capitaine Lacassagne pleure sous son casque devant le corps de Javelon. Jean fait signe à Dutoit et à Nigon. Posant les armes, ils sortent les bêches et creusent, juste à l'entrée du fort, pour élargir un tronçon de boyau allemand.

Lacassagne décroche les plaques d'identification, réunit les objets personnels. Les autres disposent au fond de la fosse les deux corps, allongés côte à côte, mains jointes. Beaujon coupe à la cisaille des branches de sapin, les assemble en forme de crucifix. Il en recouvre les visages, dont on a clos les yeux. Et la terre les avale pour toujours, une pelletée après l'autre.

Deux croix, deux écriteaux marqués au couteau de leurs noms et de leurs prénoms. Lacassagne, d'une voix brisée par l'émotion, parle d'eux, de leurs mères, de leurs jeunes vies brisées. Un long silence. Les hommes fourbus, perdus dans le brouillard du soir tombant, recueillent les paroles du serment de Douaumont, tombées des lèvres terreuses de Jean Aumoine.

— Jurons, camarades, de rendre à jamais impossible un tel massacre.





Kristin Hannah
Retour
à Summer
Island



Travail de numérisation par Université de Sherbrooke

Nora Bridge a quitté son mari et ses deux filles, sans motif apparent. Dix ans après son divorce, elle est devenue l'une des plus célèbres animatrices de radio des États-Unis. Mais voilà qu'un scandale touchant à sa vie privée menace de ruiner sa carrière. Pour fuir les tabloïds, elle décide de se réfugier à Summer Island, une île de rêve où, autrefois, elle passait ses vacances en famille. C'est là que vient la rejoindre Ruby, sa fille cadette, qui ne lui a jamais pardonné son départ, et à qui un magazine avide de sensationnel a offert une forte somme pour obtenir sur elle de croustillantes révélations. S'ensuivent des retrouvailles pour le moins tumultueuses, tandis que peu à peu remontent à la surface des secrets soigneusement enfouis.

1



A pluie, qui était tombée tout l'après-midi, changeait les rues de Seattle en miroirs étincelants. L'explosion économique avait transformé cette ville autrefois si tranquille en un chantier gigantesque où résonnait le vacarme incessant des grues et des marteaux piqueurs. Du jour au lendemain, les édifices, de plus en plus hauts, poussaient comme des champignons, s'élançant vers le ciel plombé.

Érigé près d'un siècle auparavant, le petit immeuble en bois de Radio KJZZ occupait l'angle d'un pâté de maisons modernes dans le quartier résidentiel de Belltown, loin du cœur de la ville. Les propriétaires de l'antenne ne prêtaient guère attention à son architecture surannée. En une cinquantaine d'années, cette modeste radio locale était devenue la plus importante de l'État de Washington. Ce succès éclatant résultait en partie d'une émission animée par Nora Bridge. *Guérison spirituelle* avait fait bondir l'Audimat de façon spectaculaire. Les annonceurs se bouscuaient au portillon. Quant à la chronique hebdomadaire de Nora, *Il y a toujours une solution*, elle était reprise par de nombreux journaux et magazines à l'échelle nationale.

L'animatrice la plus connue d'Amérique avait commencé sa carrière en tant que conseillère conjugale dans une obscure revue locale. Elle devait son ascension à un travail acharné et à sa vision du monde reposant sur la moralité et le bon sens.

Ses admirateurs affirmaient que Nora était capable de trouver une issue aux conflits les plus inextricables. Ils se fiaient à son

cœur pur, comme ils disaient, mais ils se trompaient. Selon elle, c'était son côté « impur » qui l'avait propulsée aux sommets de la gloire. Elle était une femme ordinaire qui avait commis des erreurs irréparables, et c'était pour cela qu'elle comprenait mieux que personne les nuances de l'affliction et du deuil. Chaque nuit, en s'installant derrière son micro, elle apportait avec elle son lot de regrets, et c'est à cette source secrète qu'elle puisait sa compassion.

Nora menait sa carrière tambour battant. Elle n'avait dévoilé que les grandes lignes de son passé à la presse. Ses admirateurs savaient seulement qu'elle était divorcée et que ses filles étaient grandes. Les causes de l'éclatement de sa famille demeuraient secrètes.

Ce soir-là, Nora conduisait son émission avec son panache habituel. Approchant son fauteuil à roulettes du micro, elle rajusta les écouteurs tout en parcourant sur l'écran de l'ordinateur la liste des correspondants en attente. Elle choisit le deuxième de la liste : « Marge, problèmes mère/fille. »

— Bonsoir, Marge, Nora Bridge à l'appareil, je vous écoute.

— Allô, Nora ? questionna son interlocutrice.

Nora sourit. Son expérience lui avait appris à déceler l'anxiété dans la voix de ses auditeurs.

— Oui, Marge, répondit-elle d'une voix douce. Que puis-je pour vous ?

— J'ai des ennuis avec ma fille, Suki.

— Quel âge a-t-elle ?

— Elle aura soixante-sept ans en novembre.

— Comme quoi, certaines choses ne changent jamais entre mère et fille, répondit Nora avec humour. Alors, Marge, que vous arrive-t-il exactement ?

— Suki est partie en croisière il y a une semaine et aujourd'hui, elle m'a annoncé qu'elle allait épouser un homme rencontré à bord. À son âge ! Elle aurait voulu que je sois heureuse pour elle, mais comment le pourrais-je ?

— Aimez-vous votre fille ? demanda Nora.

— Je l'ai toujours aimée ! répondit Marge dans un sanglot étouffé. Vous ne pouvez pas savoir, Nora, ce que c'est que d'adorer ses enfants et de se rendre compte qu'ils n'ont plus besoin de vous. Que vais-je devenir, moi, si elle se marie ?

Nora hocha la tête. Souvent, les préoccupations de ses correspondantes lui rappelaient cruellement les siennes.

— Toutes les mères du monde ont peur de rester seules,

Marge. Mais la seule façon de rendre ses enfants heureux, c'est de les laisser partir. Suki emportera dans ses bagages l'affection qu'elle a pour vous, et ce sentiment fera que vous resterez proches.

À l'autre bout du fil, Marge fondit en larmes.

— Pensez-vous que je devrais l'inviter à dîner avec son fiancé ?

— Excellente idée, Marge. Vous avez trouvé la solution. Rappelez-moi pour me tenir au courant.

Nora coupa la communication, se pencha de nouveau vers le micro :

— Chers auditeurs, vous qui avez réussi à reconstituer vos familles, appelez-nous afin de nous prouver à Marge et à moi que l'amour est moins fragile qu'il n'en a l'air.

Durant deux heures encore, Nora prodigua ses conseils à ses auditeurs. Elle ne prétendait pas remplacer un médecin ni un psychothérapeute, seulement apporter un peu de réconfort à ceux qui en avaient besoin. Une fois l'émission terminée, elle se rendit dans son bureau, où elle écrivit plusieurs lettres à des auditeurs qui avaient laissé leur adresse au standard. Elle se faisait un point d'honneur de répondre à chacun.

Lorsqu'elle eut terminé, Nora se dépêcha de rejoindre sa voiture. Par chance, la clinique se trouvait à proximité. Elle se gara dans le parking souterrain, prit l'ascenseur et émergea sous les néons du vestibule.

Au cours du mois passé, elle était devenue une visiteuse assidue, qui passait tous les samedis et les mardis. Elle adressa quelques sourires et signes de la main à des infirmières qu'elle connaissait, puis prit le couloir menant à la chambre d'Eric. Malgré leur fréquence, ces visites n'étaient jamais faciles. Il faut du courage pour assister à l'ultime combat d'un être cher contre la mort. Eric Sloan n'avait plus qu'elle au monde. Aux yeux de Nora, il représentait le fils qu'elle n'avait jamais eu. Les parents d'Eric avaient renié leur enfant, et son frère cadet, Dean, donnait rarement de ses nouvelles.

Nora ouvrit la porte. Allongé sur son lit, le malade dormait. Eric n'avait pas encore fêté son trente et unième anniversaire, mais avec ses cheveux clairsemés, son visage émacié et sa bouche ouverte, il ressemblait à un vieillard vaincu par la maladie.

Elle s'approcha de lui et caressa son crâne presque chauve. Il cligna des paupières et s'efforça de sourire.

— Bonjour, Nora ! J'ai de bonnes et de mauvaises nouvelles !

— Commençons par les bonnes, dit-elle d'une voix faible.

— Plus de chimio. On laisse tomber les traitements.

Nora posa sa main sur l'épaule du jeune homme.

— Et les mauvaises ?

— Plus de chimio. C'est le Dr Calomel qui a pris cette décision.

Elle hocha la tête en silence. Hélas, tout avait déjà été dit en onze mois, depuis le diagnostic fatal. Ils avaient passé des nuits entières à envisager le pire. Nora avait même cru y être préparée, mais en ce jour, elle se rendait compte de sa naïveté.

Eric avait fermé les paupières. Elle se demanda s'il songeait à Charlie, son compagnon, décédé quelques années plus tôt à l'hôpital à l'issue d'une bataille perdue contre le sida.

Il rouvrit les yeux, tenta de sourire, et elle eut toutes les peines du monde à dissimuler son émotion. Elle le revit, âgé de huit ans, petit gamin aux genoux perpétuellement écorchés, le visage semé de taches de rousseur et les oreilles en feuilles de chou, assis à la table de sa cuisine, se gavant de bonbons.

— Je rentre à la maison, annonça-t-il tranquillement.

— Formidable ! s'exclama Nora avec un enthousiasme feint. Je conduirai l'émission la nuit, mais nous serons ensemble toute la journée.

— Je rentre vraiment à la maison, Nora. Sur l'île.

— Tu vas enfin prévenir ta famille ?

Elle n'avait jamais été d'accord avec sa décision de leur dissimuler sa maladie, mais Eric s'était montré intraitable.

— Oh, mais bien entendu ! ricana-t-il. Ils m'ont tellement soutenu par le passé !

— Eric, il est grand temps que tu l'annonces à ton frère. Et à tes parents.

Il la regarda, l'air soudain très triste.

— Suppose que j'annonce à maman que je suis mourant et qu'elle ne vienne pas me voir !

Nora le comprenait, mais elle insista.

— Préviens au moins ton frère. Si tu peux attendre jusqu'à mardi, je te conduirai à...

— Je n'ai plus beaucoup de temps devant moi, Nora. Je prendrai l'avion. Lottie est déjà sur place pour préparer la maison.

Nora déglutit.

— Tu ne dois pas rester seul.

— Je suis grand, tu sais !

Dans sa voix douce vibrait un vestige de sa force d'autrefois.

— Allons ! reprit-il en tapant dans ses mains. Parlons d'autre chose. J'ai écouté ton émission ce soir. Mères et filles, hein ? Toujours aussi dur ?

— Oui, parfois, je ne sais pas quoi dire. Que dirait Marge si elle savait que je n'ai pas adressé la parole à ma propre fille depuis onze ans ?

Eric ne répondit rien, mais le seul fait qu'il reconnût combien il était pénible pour elle de supporter le silence de sa fille cadette suffisait à apaiser Nora.

— Je me demande ce qu'elle devient.

— La connaissant, tout est possible, répondit Eric. Elle peut aussi bien être en train de déjeuner avec Spielberg... que de se faire faire un piercing sur la langue.

Nora laissa échapper un rire qui s'éteignit presque aussitôt.

— Ça va, Nora. Elle n'est pas morte, reprit Eric en la regardant d'un air grave.

— Je sais. C'est ce que je me dis aussi pour me consoler.

— Trêve de plaisanteries ! dit Eric en souriant. Prends le backgammon dans la penderie. Et prépare-toi à essuyer la défaite de ta vie !

CE n'était que la deuxième semaine de juin et, déjà, la température frôlait les 40 degrés, en raison, disaient les météorologues, d'une vague de chaleur précoce et inattendue.

Personne n'arrivait à dormir et Ruby ne faisait pas exception. Étendue sur son lit, elle était trempée de sueur, malgré les draps rejetés par terre et la poche de glaçons posée sur son front.

Les minutes s'écoulaient lentement. Elle se sentait seule. Quelques jours plus tôt, son petit ami, Max, l'avait quittée. Après cinq ans de vie commune, il était parti sans prévenir, laissant seulement quelques meubles derrière lui.

Le plus surprenant, c'était qu'il ne lui manquait même pas. Ce qu'elle regrettait, c'était l'idée d'avoir quelqu'un. La seconde assiette à table. Un second corps dans le lit, devenu trop large pour elle. Et par-dessus tout, la comédie de l'amour.

Le réveil sonna à 7 heures. Ruby se leva et passa dans la salle de bains, où elle se précipita sous le jet d'eau tiède.

À peine eut-elle terminé de prendre sa douche qu'elle se remit à transpirer. Ramassant au passage le pantalon de polyester noir taché de graisse et le chemisier de coton blanc qu'elle avait portés la veille, elle s'habilla et sortit dans la fournaise.

Au troisième essai, sa Volkswagen cabossée démarra enfin,

et la jeune femme prit la direction de *La Table d'Irma*, le restaurant où elle travaillait depuis quatre ans.

Le métier de serveuse n'avait jamais été qu'une solution temporaire, destinée à lui permettre de payer ses factures en attendant de réussir dans le show-biz et d'avoir, un jour, son propre sitcom. Mais à vingt-huit ans, après dix ans d'efforts désespérés, les directeurs de casting commençaient à la trouver trop vieille. Tout le monde le sait, il faut percer avant trente ans.

Elle se gara sur le parking de l'établissement. Le carillon de la porte tintinnabula gaiement, signalant son entrée.

Aussitôt, Irma, sa patronne, fonça vers elle, fendant l'air de son chignon de trois étages.

— Vous étiez de service hier soir, ma petite ! lâcha-t-elle, fixant sur Ruby ses yeux lourdement maquillés.

— Oh, mince !

— Décidément, on ne peut pas compter sur vous. Debby a dû assurer le service toute seule... Je vous vire ! Votre chèque pour solde de tout compte est à la caisse. N'oubliez pas de me rendre l'uniforme. Et propre !

Ruby frémit.

— Irma, je vous en prie. J'ai besoin de travailler.

— Désolée, mais vous l'avez cherché !

Elle lui tourna le dos et Ruby resta immobile à humer les odeurs familières de sirop d'érable et de friture. Puis elle prit son chèque sur le comptoir et fit demi-tour.

Elle monta dans sa vieille Volkswagen et se mit à errer sans but dans les rues de la ville. Il faisait si chaud dans la voiture que Ruby croyait sentir la peau de son visage fondre comme de la cire. Elle déboucha sur Wilshire Boulevard, et s'arrêta devant un immeuble élancé. Sans réfléchir davantage, elle prit l'ascenseur jusqu'au dernier étage, et poussa la double porte de verre dépoli qui menait aux bureaux de son agent artistique. La réceptionniste, Maureen Wachsmith, plongée dans la lecture d'un roman à l'eau de rose, leva les yeux.

— Salut, Ruby. Tu tombes mal, il est débordé. Tu veux prendre rendez-vous ?

Ruby dépassa le standard et poussa la porte du fond. Valentin Lightner, son agent, nonchalamment installé à son bureau en acajou, leva les yeux. Son sourire s'effaça aussitôt.

— Ah... C'est toi ? Je ne t'attendais pas.

Maureen arriva derrière Ruby.

— Monsieur Lightner... Je suis désolée...

— Ce n'est pas grave, Maudeen. Laissez-nous. (Il se renversa sur son fauteuil.) Eh bien, ma chère Ruby, quel bon vent t'amène ?

Ruby attendit que la réceptionniste se retire.

— Il est toujours disponible, ce boulot de comique sur le bateau de croisière ?

Trois mois plus tôt, elle avait ri au nez de Valentin lorsqu'il le lui avait proposé. Les bateaux de croisière étaient selon elle les mouvoirs des talents. Aujourd'hui, elle était prête à s'en accommoder. Elle était prête à tout !

— Ruby, j'ai essayé de te placer. Tes sketches sont drôles, mais tu es brûlée dans ce métier. Personne ne veut plus t'engager. Rappelle-toi le rôle que je t'ai décroché dans ce sitcom. Tu as rendu les scénaristes dingues à force de récrire toutes les scènes. Résultat, tu as ralenti la production d'une semaine.

— C'était un rôle d'idiote, sans une seule réplique marrante. Les yeux bleu acier de Valentin se plissèrent.

— Pourtant, une comédienne infiniment moins talentueuse que toi empoche trente mille dollars par épisode, en s'en tenant strictement au texte.

Ruby se laissa tomber dans un fauteuil en face de son agent.

— Je suis sans le sou. Irma vient de me flanquer à la porte.

— Pourquoi tu n'appelles pas ta mère ?

— Tout mais pas ça !

— Bon, j'essaierai l'Asie, soupira l'agent. Là-bas, ils raffolent des comédiens américains. Ça te dirait, un circuit de cabarets ?

Ruby s'imagina dans un de ces bars pour hommes seuls où, à l'arrière-plan, des femmes nues se trémoussent.

Depuis ses débuts à la Comedy Store, Val l'avait toujours soutenue avec ardeur. Il avait cru en elle. Mais ces derniers temps, elle l'avait déçu. Elle était sans cesse habitée par une sourde colère, mais elle ne savait pas pourquoi.

— J'apprécie tout le mal que tu t'es donné pour moi, Val. Ce n'est pas évident de caser une nullité.

— Tu n'as rien à envier aux célébrités, au fond, dit-il. Tu as un sourire irrésistible, un humour décapant, mais... Ruby, puis-je te poser une question ? Quand as-tu cessé de sourire ?

Elle connaissait la réponse. Cela remontait au lycée, mais elle refusait d'y penser.

— Je ne sais pas, murmura-t-elle.

Elle évita de croiser le regard de Val. Elle aurait voulu

pouvoir lui dire combien elle avait peur, combien elle était seule. Mais c'était au-dessus de ses forces.

Elle se redressa, bombant la poitrine comme un moineau blessé s'efforçant d'impressionner un faucon.

— Bon, je dois y aller, il faut encore que j'apprenne le japonais.

L'ombre d'un sourire effleura les lèvres de Val.

— Je passerai quelques coups de fil pour la tournée en Asie.

— Merci. *Sayonara* !

Elle remua les doigts en guise d'au revoir et fit de son mieux pour sortir la tête haute, malgré son uniforme miteux de serveuse. Mais une fois hors du bureau, son sourire s'évanouit.

Dehors, un PV de stationnement bruissait sous l'essuie-glace de la Volkswagen. Elle arracha le bout de papier et le roula en boule. Il lui sembla que verbaliser ce piège à rats équivalait à présenter l'addition aux SDF après une nuit dans un refuge.

Des larmes lui piquèrent les yeux, tandis qu'une pensée absurde lui traversait l'esprit : pourvu qu'il pleuve !

LE mois de juin était rude à Seattle. En cette période où fleurissaient les delphiniums et les pivoinés, les habitants se plaignaient. Les pluies qui avaient commencé début octobre n'avaient pas cessé un seul instant. Depuis la dernière semaine de mai, durement éprouvés par les caprices de la météo, ils ne rêvaient plus que de soleil, mais celui-ci se faisait attendre.

Nora Bridge fêta donc ses cinquante ans sous des trombes d'eau. Elle n'y vit aucun mauvais présage, aucune menace. Rétrospectivement, elle aurait dû.

Debout dans son bureau, elle sirotait sa boisson favorite : du champagne avec une rondelle de pêche. Elle avait reçu des dizaines de cartes de vœux. Celle qui lui avait fait le plus plaisir était celle de sa fille aînée, Caroline.

Pourtant le silence de Ruby avait quelque peu terni sa joie. Cette année encore, sa cadette ne s'était pas manifestée. Mais quinze ans de psychanalyse avaient aidé Nora à relativiser les choses, à mettre de l'ordre dans ses émotions. Elle jeta un coup d'œil à la pendule de cristal trônant sur son bureau. 16 h 38.

Dans la salle de réunion, ses collègues devaient préparer les bouteilles de champagne, les rondelles de pêche et les amuse-gueule destinés à fêter dignement l'anniversaire de la star de la radio. Nora posa sa flûte vide sur le bureau et prit le chemin de la salle de réunion.

La pièce était vide. Rien sur la longue table. Seule une banderole suspendue au lustre, où était inscrit « Joyeux anniversaire », attestait un début de préparatifs.

Il fallut un moment à Nora avant de remarquer les deux hommes qui se tenaient à sa gauche. Bob Wharton, propriétaire et directeur de la radio, et Jason Close, son avocat d'affaires.

Elle les salua d'un sourire chaleureux.

— Bob ! Jason ! Quel plaisir de vous voir.

Ils échangèrent un bref regard.

— Mauvaises nouvelles, Nora, dit Bob.

— Bob a reçu cet après-midi un appel d'un dénommé Vince Corell, dit Jason en s'approchant d'elle.

Nora tressaillit comme sous l'effet d'une gifle.

— Corell affirme avoir eu une aventure avec vous à l'époque où vous étiez encore mariée. Il se dit prêt à monnayer son silence.

— Bon sang, Nora ! explosa Bob. Vous, une aventure, pendant que vos enfants étaient à la maison ! Vous auriez dû nous prévenir.

— C'est sa parole contre la mienne, répondit-elle d'une voix désespérée.

Jason sortit de son attaché-case une enveloppe de papier kraft et la tendit à Nora. Les mains tremblantes, Nora l'ouvrit. Des photos en noir et blanc ! Elle sortit le premier cliché.

— Oh, mon Dieu ! gémit-elle en le repoussant d'un geste sec dans l'enveloppe. Il y a sûrement un moyen d'arrêter ça, Jason. Ce sont des photos privées...

— Oui... mais ce sont les siennes. Visiblement, vous étiez consentante. Vous posiez.

Elle leva les yeux vers les deux hommes.

— Combien demande-t-il ?

— Un demi-million de dollars, déclara Jason, après un lourd silence.

— Je pourrais réunir cette somme...

— Pas question, Nora. L'argent n'a jamais étouffé un scandale. Tôt ou tard, il éclatera.

— Je vois. Vous avez déjà dit non au maître chanteur. Il va donc approcher la presse.

— Désolé, se contenta de dire Jason.

— J'expliquerai cette histoire à mes fans. Ils comprendront. Bob haussa les épaules.

— Nora, à leurs yeux, vous personnifiez la morale. Le scandale va être énorme. Avec la publication de ces photos, nous

allons perdre tous nos annonceurs. Nous vous avons lancée comme une sorte de mère Teresa, et vous voilà transformée en Lucrèce Borgia.

Nora s'obligea à garder son calme.

— Très bien. Que fait-on, alors ?

Jason, l'avocat, lui toucha gentiment l'épaule :

— Je suggère que vous preniez des vacances. Vous avez passé dix ans à brandir l'étendard des valeurs familiales. D'après vous, combien de temps faudra-t-il aux journalistes pour découvrir que vous n'avez jamais revu votre fille depuis votre divorce ?

Nora frissonna. Sa vie lui filait entre les doigts.

— Tous les scandales finissent par se tasser, murmura-t-elle sans grande conviction. Je vais prendre quelques semaines de congé. Suivant ce qui se passera, j'aviserais.

— La version officielle, reprit Jason, sera que ces vacances étaient programmées depuis longtemps. Nous nierons un quelconque rapport avec le scandale.

— Merci.

— J'espère que tout finira par s'arranger. Nous l'espérons tous.

Un silence pesant s'abattit ensuite sur le petit groupe. Les deux hommes sortirent discrètement. Au bruit feutré de la porte, Nora sut qu'elle était seule.

Les larmes, trop longtemps contenues, débordèrent. Après onze ans de dur labeur à raison de soixante-dix heures par semaine, son existence s'effondrait. Et tout cela à cause de quelques photos prises un siècle plus tôt. La terre entière connaîtrait son hypocrisie, et ses filles aussi. Elles découvriraient que leur mère leur avait menti lorsqu'elle avait brisé son mariage.

UNE migraine carabinée réveilla Ruby. Elle avait dormi toute la journée. Elle se leva et, s'étant traînée jusqu'à la salle de séjour, elle s'adossa à la cloison et se laissa glisser en position assise, les jambes allongées. Elle aurait dû faire un saut jusqu'au kiosque à journaux, mais la seule idée d'éplucher les offres d'emploi lui donnait la nausée.

Le téléphone sonna. « Ne réponds pas ! » cria une petite voix intérieure. Avec sa chance, cela ne pouvait être qu'une mauvaise nouvelle ou, au mieux, sa sœur Caroline, grande bourgeoise heureuse en ménage et mère de deux enfants parfaits. Il était aussi possible que ce fût son père, même si c'était peu probable. Depuis qu'il s'était remarié, il se passionnait davantage pour les

couches-culottes de ses nouveaux enfants que pour les tourments de sa fille adulte.

La sonnerie continuait de retentir. Ruby finit par décrocher.

— Allô ? fit-elle, presque surprise par son propre ton irrité.

— C'est moi, trésor. Ton agent préféré !

— Val ? Tu m'as l'air drôlement content. Savoir que ma carrière est définitivement à l'eau te fait un sacré effet !

— Oui, je suis content. (Val eut un beau rire sonore.) Tu ne devineras jamais qui m'a appelé... Joe Cochran. Un de ses invités s'est décommandé. Il veut que tu le remplaces pour l'émission de demain.

Le monde évoluait dans une spirale vertigineuse. Hier, Ruby n'était rien, un zéro, plus bas que terre. Aujourd'hui, Joe Cochran, l'animateur de *Tapage*, le talk-show le plus célèbre des États-Unis, la réclamait. L'émission s'inspirait de *Politiquement correct*, mais *Tapage*, produit par une chaîne câblée, se voulait plus osé. Tous les jeunes comédiens rêvaient de passer dans cette émission.

— Tu auras deux minutes pour te présenter, poursuivit Val. À ta place, je m'exercerais toute la nuit ! J'enverrai une voiture te chercher demain 11 heures.

— Merci, Val. Au fait, quel est le thème de l'émission ?

— Le titre est « Crime et châtiment : les parents sont-ils responsables de tout ? »

— Je suis invitée parce que je suis la fille de Nora Bridge ?

— Et alors ? Ça te pose un problème ?

— Non !

Ruby était sincère. C'était une chance unique et elle avait l'intention d'en profiter. Après des années de rendez-vous dans des bars enfumés, avec l'espoir de décrocher un rôle dans une pièce minable, elle allait enfin apparaître sous les projecteurs.

Elle remercia Val encore une fois et raccrocha. Son cœur battait si fort qu'elle en était étourdie. Se précipitant dans sa chambre, elle ouvrit sa penderie ; elle ne pouvait pas se permettre la moindre dépense.

« Le pull-over en cachemire noir », se souvint-elle. Un cadeau de Noël de sa mère reçu *via* Caroline deux ans plus tôt. Le seul qu'elle n'eût pas renvoyé, séduite par la beauté de la matière.

Elle le décrocha du cintre et l'étala sur le lit. Elle le mettrait avec une jupe courte en cuir. Sur des bas noirs, bien sûr. Et des colliers à profusion.

Satisfaite, elle ramassa ses vêtements et, du pied, poussa la porte de la salle de bains. Derrière le panneau, un miroir lui

renvoya son image. La chaleur de la nuit avait transformé ses courts cheveux noirs en un casque hérissé de pointes.

— Je suis Ruby Bridge, dit-elle au miroir en brandissant sa brosse à cheveux en guise de micro. Mon nom de famille vous rappelle quelque chose ? Eh bien oui, je suis la fille de Nora Bridge, le gourou spirituel de l'Amérique.

Elle se déhancha de manière à se donner une idée de l'image qu'elle offrirait le lendemain, et poursuivit :

— Non mais, regardez-moi et dites-moi si cette bonne femme a le droit de vous dire comment élever vos marmots. C'est comme...

La sonnerie du téléphone l'interrompit en plein élan.

Ruby se précipita dans la salle de séjour et arracha la prise de l'appareil. Pour les prochaines vingt-quatre heures, rien ne comptait en dehors de sa préparation pour l'émission.

COMME tous les soirs, San Francisco scintillait de mille feux. Les néons multicolores dessinaient un jardin de lumières autour de la baie sombre.

Dean Sloan contempla d'un œil envieux la vue panoramique à travers la baie vitrée. Hélas, prisonnier de l'étiquette, il ne pouvait se permettre de quitter sa place.

Dans la vaste salle de bal de la somptueuse demeure s'alignaient une dizaine de tables. Autour de chacune étaient assis quatre ou cinq couples. Les femmes, belles à couper le souffle, rivalisaient d'élégance. Les hommes étaient en smoking. La maîtresse de maison, personnalité éminente de la haute société, avait choisi ses invités parmi les familles les plus riches de la côte Ouest. L'opéra constituait le thème de cette soirée de charité.

Sarah, la cavalière de Dean, était une exquise blonde.

— Bien senti, ne trouvez-vous pas ? dit-elle doucement.

Dean, qui ignorait de quoi elle parlait, se renseigna d'un coup d'œil circulaire. À côté d'un Steinway ébène, une dame d'un certain âge, ayant encore de beaux restes, venait de finir son discours, probablement un éloge de l'opéra suivi d'un appel à contribution. Des applaudissements polis crépitèrent, puis on repoussa les chaises.

Dean prit la main de Sarah et ils se glissèrent parmi les danseurs. L'orchestre jouait un morceau langoureux. Sur la piste de danse, il enlaça sa cavalière et laissa descendre sa main le long de son dos nu. Il la sentit frissonner. S'il le désirait, il pourrait ce soir l'entraîner jusque dans son lit. Après ça, ils se reverraient

une fois ou deux. Puis il l'oublierait. L'an passé, un magazine local l'avait présenté comme le célibataire le plus en vue de la côte, un Don Juan réputé pour ses aventures sans lendemain.

Mais Dean en avait assez de cette existence superficielle. À vingt-neuf ans, il se sentait déjà vieux. Depuis quelque temps, sa vie lui semblait dénuée de sens. Quelque chose lui manquait. Au début, croyant à une lassitude passagère, il s'était plongé corps et âme dans les affaires. Il avait travaillé d'arrache-pied quatre-vingts heures par semaine chez Harcourt et Fils, sa société. Il avait seulement réussi à amasser un peu plus d'argent. Et le vide avait persisté.

Il avait essayé d'en parler à ses parents, mais en vain. Edward Sloan demeurait ce qu'il avait toujours été : un play-boy charmant et frivole qui se pliait aux exigences de sa femme. M^{me} Sloan tirait les ficelles, et elle avait de l'ambition. Des notions telles que la « satisfaction personnelle » ou l'« épanouissement psychologique » ne faisaient pas partie de ses préoccupations. Sa réaction avait été sans appel : « J'ai dirigé cette société pendant trente ans. À ton tour, et pas d'états d'âme s'il te plaît ! » Sous la poigne de fer de sa mère, l'entreprise familiale était devenue une société estimée à plus de cent millions de dollars. Cette réussite suffisait à sa mère, mais le succès paraissait de plus en plus futile au jeune homme.

Il avait tenté d'exposer son problème à des amis. Ceux-ci lui avaient prêté une oreille complaisante, mais n'avaient pas compris ses réticences — certainement parce que Dean avait grandi dans un univers quelque peu différent du leur.

Lopez Island. Summer Island.

Il avait vécu dix années merveilleuses dans les îles San Juan. Là-bas, son frère Eric et lui avaient été des garçons comme les autres. Ces îles à l'écart représentaient pour Dean le refuge idéal. Bien sûr, à l'époque, il y avait Ruby. Ruby, avec qui il avait découvert l'amour. Avant qu'elle lui brise le cœur.

Un soupir lui échappa. Pourquoi pensait-il à Ruby maintenant, alors qu'une superbe créature se trouvait à son côté ? La lassitude lui tomba dessus d'un seul coup. À quoi bon passer la nuit avec une femme pour laquelle il n'éprouvait rien ?

— Je ne me sens pas bien, Sarah. Demain à la première heure, j'ai un rendez-vous téléphonique avec Tokyo. Je vais vous raccompagner, si cela ne vous ennuie pas.

Elle fit une si jolie moue qu'il se demanda si la bouderie faisait partie de l'éducation des jeunes filles riches.

Sa décision prise, il n'eut plus qu'une hâte : s'en aller. Il se fraya un chemin parmi les danseurs, salua quelques connaissances et se précipita presque vers sa voiture.

Le trajet jusqu'au manoir du père de Sarah fut meublé par un bavardage anodin. Moins d'un quart d'heure après avoir déposé la jeune femme, Dean était chez lui. Il se servit un cognac, qu'il but pensivement. Des photos qu'il avait prises tapissaient les murs. Jadis, il aimait les regarder. À présent, elles lui rappelaient que sa vie lui échappait.

Le téléphone sonna derrière lui. Il décrocha.

— C'est toi, Dino ?

— Eric ! Mais où es-tu ?

Son frère ne lui avait pas donné signe de vie depuis des mois.

— Tu es assis ?

— Je n'aime pas t'entendre dire ça.

— Tu as raison. Je suis mourant.

Dean éprouva une vive douleur au plexus, comme si on l'avait frappé.

— Tu as... le sida ? murmura-t-il.

— Il existe aussi d'autres maladies, tu sais ! Le cancer, par exemple. Je n'en ai plus pour longtemps.

Dean déglutit péniblement.

— Tu n'as que trente ans, dit-il, désespéré.

— J'ai voulu te prévenir après avoir appris le diagnostic. Je ne l'ai pas fait avant, dans l'espoir que nous ririons de tout ça une fois la thérapie terminée.

— Y a-t-il une chance pour que nous en riions ?

Eric attendit un instant avant de répondre :

— Non.

— Que puis-je faire ?

— Je retourne sur l'île. Lottie est déjà sur place.

— Sur l'île..., répéta lentement Dean.

Une étrange sensation d'inéluctable l'envahit. Il avait toujours su qu'un jour ils se retrouveraient là-bas, que la boucle serait bouclée là où tout avait commencé. Où tout avait dérapé...

— Est-ce que tu viendras ? demanda Eric.

— Oui, bien sûr.

— Je voudrais que nous redevenions frères.

— Mais nous l'avons toujours été, affirma Dean, mal à l'aise.

— Non, dit doucement Eric. Cela fait des années que nous sommes seulement des « membres de la même famille ».

LE scandale éclata avec la force dévastatrice d'un ouragan. Les clichés humiliants fleurirent. Les radios et les chaînes de télévision qui n'avaient pas eu les moyens de se les procurer les décrivirent en détail.

Nora s'était enfermée dans son appartement. Elle refusait d'en sortir. L'idée d'être reconnue dans la rue la terrorisait.

Dee Langhor, son assistante, avait fait irruption chez elle de bon matin. À présent, Dee répondait au téléphone dans le bureau, tandis que Nora restait prostrée sur son canapé.

Des pensées anarchiques l'assaillaient, dont une obsédante : la veille, elle aurait dû avertir Caroline de la tempête à venir. Mais finalement, Nora n'en avait pas eu la force. Devant le désastre imminent, elle avait pris un somnifère et débranché le téléphone. À présent, toutes les chaînes de télévision étalaient sa mésaventure. Elle n'avait plus le choix. Il fallait qu'elle appelle. Elle composa le numéro de Caroline.

— Allô ?

Nora se fit violence pour ne pas raccrocher.

— Caro ? C'est moi, maman, parvint-elle à articuler.

— J'ai appris la nouvelle ce matin en emmenant Jenny à la maternelle, répondit Caroline avec un rire sec. Mona Carlson m'a demandé ce que ça me faisait de voir des photos de ma mère nue dans les journaux.

Nora ne savait que dire. Se défendre aurait été inutile.

— Je suis navrée. Je n'ai pas pu t'appeler plus tôt.

— Je l'ai remarqué, figure-toi. Et je ne sais même pas pour quoi cette ignominie me touche tant. Mais, comme ces dernières années...

— Je sais, Caroline. Ces dernières années, nous nous sommes beaucoup rapprochées, toi et moi.

— Moi, je me suis rapprochée ! Toi, tu n'as pas changé. Tu n'as jamais eu le moindre sentiment à mon égard. Et j'ai été assez stupide pour croire à ta sincérité.

— S'il te plaît, implora Nora. J'ai fait une erreur. Mais ne me chasse pas une nouvelle fois de ta vie.

— Quel toupet ! Mais c'est toi, ma chère maman, qui nous as chassées de ta vie. Ruby est plus futée que moi — elle ne t'a pas laissée lui faire du mal une nouvelle fois.

— Je t'aime, ma petite fille, murmura Nora précipitamment, de crainte que Caroline n'interrompe la communication.

— Le plus triste... (La voix de la jeune femme se brisa.) ... c'est que je te crois, sanglota Caroline avant de raccrocher.

Le bourdonnement de la tonalité retentit douloureusement dans l'oreille de Nora. Dee entra en trombe dans le salon, les yeux écarquillés.

— M. Adams sur une autre ligne ! annonça-t-elle. Je lui ai dit que tu n'étais pas là, mais il a menacé d'appeler ses avocats si tu ne répondais pas.

Nora soupira. Si Tom Adams était devenu un nabab de la presse c'était avant tout parce qu'il ne lâchait jamais prise.

— Passe-le-moi.

— D'accord !

Dee se rua vers le bureau de Nora. Celle-ci décrocha.

— Oui, Tom.

— Nom d'un chien, Nora, qu'est-ce qui se passe ? J'ai vu cette histoire à la télé pendant que je déjeunais.

— Je suis navrée, Tom. Moi-même, je suis dépassée par les événements.

— Ben, vous avez intérêt à les rattraper, ma belle ! Il n'y a pas encore de courrier au journal, mais ça ne saurait tarder.

— J'ai déjà des articles pour deux mois. Vous pouvez les utiliser en attendant de voir venir.

— De voir venir ? Vous vous fichez de moi ? Je vous paie une fortune pour répondre au courrier des lecteurs. Pas question de vous défiler maintenant qu'ils vont avoir des questions intéressantes. Le scandale décuplera nos tirages. Désolé, Nora, je vous aime bien, mais le business est le business !

L'estomac de Nora se noua.

— La radio m'a donné un congé d'une durée indéterminée...

— Je me fous de ces rigolos ! La polémique ne me fait pas peur, je ne vais pas me défiler.

— D'accord, Tom, dit-elle doucement. Accordez-moi quelques jours pour me remettre. Je répondrai ensuite au courrier.

— Je savais que vous finiriez par vous ranger à mon opinion, répondit-il, satisfait. Entendu pour quelques jours.

Nora reposa le combiné. Tom Adams exigeait qu'elle réponde à des lettres d'insultes envoyées par des admirateurs qui la méprisaient après l'avoir adulée.

C'était au-dessus de ses forces.

RUBY étudiait son visage dans le miroir embué de sa salle de bains. Les cernes sous ses yeux bouffis semblaient avoir été brodés à la machine à coudre. Elle paraissait dix ans de plus que son âge, défaut rédhibitoire à Hollywood. Elle entreprit de se maquiller pour effacer les outrages du temps.

Ruby s'habilla avec soin : le pull-over en cachemire, la minijupe en cuir noir, des collants. Elle ébouriffa ses cheveux en tous sens avec du gel, puis attrapa son sac et sortit.

La limousine l'attendait en bas. Un chauffeur en livrée se tenait près de la longue voiture noire et lustrée.

— Mademoiselle Bridge ?

Elle lui sourit. On ne l'avait encore jamais appelée ainsi.

— C'est moi.

Le chauffeur lui ouvrit la portière. Ruby s'installa. Douze roses blanches enveloppées étaient posées sur la banquette. Savourant le moment, elle prit la carte de bristol qui accompagnait le bouquet :

Pour les artistes de ton talent, une seule chance suffit
— et cette chance, tu l'as aujourd'hui. Bises.

VAL

Quel bonheur ! Le destin exauçait tous ses rêves au moment où elle s'y attendait le moins. Jamais elle n'aurait cru qu'elle désirerait à ce point une vie de luxe. Mais tout avait changé à partir du moment où sa mère les avait quittés... Non ! C'était Ruby qui avait changé. Elle avait cruellement souffert de cet abandon. La suite n'avait plus été qu'une quête éperdue de reconnaissance, la reconnaissance que seule la célébrité avait le pouvoir de lui procurer.

La limousine climatisée s'arrêta devant la cabine de sécurité à l'entrée de la Paramount. Ruby admira les arcs jumeaux de marbre blanc : c'était la porte d'un paradis inaccessible au commun des mortels. Le gardien leur fit signe d'avancer. Le nez collé à la fenêtre, Ruby scrutait les environs à la recherche de célébrités, mais elle ne vit que des gens ordinaires dans les contre-allées. Elle aperçut toutefois une Ferrari vermillon sous un abri orné d'un écriteau où l'on pouvait lire : JULIA ROBERTS.

La limousine se gara devant le plateau numéro neuf, un bâtiment fraîchement repeint. Le chauffeur lui ouvrit la portière.

Ruby sortit du véhicule et marqua une pause avant de pousser la porte. À l'intérieur, des spots multicolores ménageaient une

savante pénombre. Des hommes et des femmes marchaient en tous sens, munis de blocs-notes qu'ils ne cessaient de consulter.

— Vous êtes Ruby Bridge ?

Sursautant, Ruby se tourna vers la petite blonde platinée qui venait de l'interpeller.

— Oui, c'est moi.

— Bien. Par ici.

La blonde l'entraîna vers une petite salle d'attente, dont un sofa et une table basse portant une bouteille de Perrier dans un seau à champagne près d'une corbeille de fruits constituaient le seul mobilier.

— Asseyez-vous. Je reviendrai vous chercher. Voici les consignes de M. Cochran : soyez rapide, et soyez drôle.

Ruby s'effondra sur le sofa. La nervosité la gagnait, la terreur n'était pas loin. « Soyez drôle ! » Mais je ne suis pas drôle ! se dit-elle, soudain découragée. Enfin, pas sur commande ! « Calme-toi, ma vieille ! » dit-elle en se concentrant sur sa respiration.

Un coup à la porte la surprit en plein exercice.

— Mademoiselle Bridge, on vous attend.

— Oh, mon Dieu !

Cela faisait une demi-heure qu'elle attendait. Elle se sentait complètement vidée.

— Je suis prête, répondit-elle.

La blonde la guida vers le plateau. Ruby transpirait à grosses gouttes. Son mascara devait couler et former sur son visage brûlant un masque d'extraterrestre.

— Ruby Bridge !

Son nom retentit comme un rugissement. Ruby écarta le rideau. Elle dut faire un effort pour ne pas cligner des yeux sous les projecteurs aveuglants. La salle, plongée dans l'ombre, restait invisible. Ruby avança vers le micro.

— Salut à tous ! commença-t-elle avec un sourire éclatant. Ça fait plaisir de voir que je ne suis pas la seule à avoir le temps de participer à une émission télé au milieu de la journée. Fastoche pour moi, vous me direz, vu que j'ai été virée de mon boulot pas plus tard qu'hier. Dans un restau, *La Table d'Irma*, pour ne pas le nommer. Je ne vous dis pas comme ça tombe bien.

Les rires fusèrent.

Ruby se détendit et poursuivit son numéro, gardant les meilleures plaisanteries — celles destinées à sa mère — pour la fin. Une fois qu'elle eut fini, elle recula d'un pas. Alors

qu'éclataient des salves d'applaudissements, Joe Cochran s'approcha d'elle, tout sourire. L'animateur posa une main chaleureuse sur son épaule.

— Nous venons de faire connaissance avec la très spirituelle Ruby Bridge. À présent, tournons-nous vers notre autre invitée, Elsa Line, psychothérapeute et auteur du best-seller *Parents mortifères*.

Elsa Line fit son entrée. Elle et Ruby suivirent l'animateur en direction des fauteuils disposés au milieu du plateau. Joe Cochran prit place et sourit au public.

— Je ne sais pas comment vous réagissez, vous, mais personnellement, je suis révolté par la manière dont notre système judiciaire s'occupe des criminels. On ne peut pas ouvrir le journal sans apprendre qu'un meurtrier ayant sauvagement massacré une petite fille a été relaxé par un jury trop complaisant. Mais qui a pitié des victimes ?

— Vous exagérez, Joe, commença Elsa. On ne naît pas assassin. C'est la société qui fabrique ces monstres. Et il est compréhensible que quelqu'un qui a été traumatisé par ses parents ne sache plus distinguer le bien du mal.

Joe se tourna vers Ruby.

— Vous êtes bien placée pour nous parler de parents mortifères, mademoiselle Bridge. Considérez-vous que votre vie soit fichue à cause de votre mère ?

Elsa hocha la tête.

— Oui, Ruby. De nous tous, vous êtes la plus apte à comprendre combien un parent est capable de blesser son enfant. Votre mère, par exemple, prône les valeurs du mariage, du serment sacré échangé devant Dieu et les hommes. Vous êtes probablement la seule personne en Amérique qui n'ait pas été surprise par la dernière édition du *Tattler*.

— Je ne lis pas les journaux à sensation, répondit Ruby.

Une rumeur ébranla l'auditoire. Le sourire de Joe perdit de sa jovialité.

— Vous n'avez pas lu le *Tattler* aujourd'hui ?

— Non. Ce n'est pas un crime, quand même.

Joe fouilla sous son fauteuil et, pour la première fois, Ruby remarqua le journal. Il le saisit et le lui tendit.

— Désolé. Vous étiez censée être au courant.

Une tension presque palpable figea la salle. Ruby prit le journal. Le titre annonçait : « Elle ne s'occupe pas que de l'élévation des âmes. » Puis la photo lui sauta aux yeux. Un cliché

granuleux, flou, en noir et blanc, montrait un couple enlacé. De minces bandes noires dissimulaient l'anatomie des deux amants, mais il fallait être aveugle pour ne pas deviner ce qu'ils faisaient... Et pour ne pas reconnaître la femme.

Ruby leva un regard désespéré sur les visages qui l'entouraient, puis jeta le journal par terre, dégoûtée.

— Comme quoi, quand l'élue de votre cœur vous propose une séance photo, mieux vaut remonter votre petite culotte et déguerpir au plus vite.

Elsa l'observait intensément.

— Qu'éprouvez-vous devant ces...

— On s'éloigne du sujet, interrompit Joe. La question qui se pose est : les parents sont-ils toujours responsables de nos erreurs ? Un mauvais parent vous donne-t-il le droit de commettre un crime ?

Ruby demeura silencieuse. Elle n'avait aucune raison d'intervenir. Elle avait déjà procuré à *Tapage* ce qu'on attendait d'elle. Une réaction. Demain, sa douloureuse surprise, doublée d'un mutisme évocateur, face au scandale, ferait les gros titres. Elle aurait dû s'en douter ! Elle pouvait dire adieu à ses espoirs. Sa naïveté lui avait joué un sale tour.

Joe conclut l'émission par un petit couplet moralisateur. Le signal lumineux « Applaudissez » s'alluma, déclenchant un tonnerre d'applaudissements.

Ruby se fraya un passage en direction des coulisses.

— Ruby ? appela Joe, une expression renfrognée sur son beau visage. Navré pour ce guet-apens. Le scandale a éclaté hier. L'idée que vous n'étiez pas au courant ne nous a pas effleurés. Et comme vos sketches s'inspirent principalement de vos déboires avec votre mère...

— Je ne suis pas sortie et j'avais débranché le téléphone. Je me préparais pour votre émission.

— Vous pensiez percer...

— Et ce fut un ratage de plus.

Elle ne pouvait supporter la pitié dans les yeux de l'animateur.

— Il faut que je m'en aille, lâcha-t-elle.

Sans un regard en arrière, elle s'élança hors du studio.

RUBY avait éteint les lumières et fermé les stores. Elle était affalée sur son canapé élimé.

« Ma chère maman a donc eu une liaison, en fin de compte. »

Cela ne l'étonnait pas outre mesure. Une femme qui abandonne mari et enfants pour se consacrer à sa gloire personnelle n'hésite pas à prendre un amant. Ce qui surprenait Ruby, c'était que cette constatation lui faisait encore mal.

Les doigts tremblants, elle composa le numéro de sa sœur. Caroline répondit à la deuxième sonnerie.

— Allô ?

— Salut, sœurette, dit Ruby, soudain submergée par la solitude comme par une lame de fond.

— Enfin, tu as rebranché ton téléphone. J'ai cru devenir folle...

— Désolée, murmura Ruby, la gorge nouée. J'ai vu les photos. Tu t'en serais doutée, toi, qu'elle avait eu une aventure ?

— J'avais des soupçons.

— Et tu ne m'as rien dit !

— Comment voulais-tu que je t'en parle ? Cela fait des années que tu n'as pas prononcé son nom. Tu l'as purement et simplement rayée de ta vie.

— Et je suppose que tu lui as déjà donné l'absolution, sainte Caroline ?

— Non. Cette fois-ci, c'est encore plus dur. Hier, je lui ai dit des choses vraiment affreuses. C'était plus fort que moi. Mais je la rappellerai quand je me serai calmée. Peut-être que nous arriverons à avoir une explication.

— Encore faudrait-il qu'elle soit sincère, Caro.

— Maman peut être sincère, Rube. Un jour tu t'en rendras compte.

Avant que Ruby puisse répondre, le carillon de la porte retentit.

— On sonne chez moi, Caro. Je t'embrasse.

Elle raccrocha, traversa le minuscule appartement et regarda par l'œilleton. Val se tenait sur le palier, flanqué d'une inconnue mince comme du papier à cigarettes.

Ruby ouvrit la porte. Val lui décocha un sourire resplendissant. Il se pencha en avant, l'embrassa sur la joue.

— Comment se porte ma nouvelle star ?

— Va te faire voir ! chuchota-t-elle. Je n'ai rien vu venir.

— Je t'ai pourtant appelée, déplora Val.

Ruby aurait bien répliqué, mais le regard pénétrant de la femme la gênait. Se tournant vers elle, elle remarqua sa coupe de cheveux stricte, sa robe noire d'une élégance discrète.

— Ruby Bridge, dit-elle à l'inconnue, lui tendant la main.

L'autre lui rendit sa poignée de main. Elle avait la peau froide et humide, comme un poisson.

— Joan Pinon.

— Enchantée, entrez.

Ruby s'effaça pour laisser passer ses visiteurs. De toutes ses forces, elle tâcha de ne pas voir son appartement par leurs yeux. Mais comment ignorer le mobilier délabré, les cloisons décaties, la vétusté de l'ensemble ?

Val s'installa sur une vieille causeuse en velours pendant que Joan s'asseyait sur le canapé. Ruby s'assit à côté d'elle sur un coussin.

— Joan est rédactrice en chef de *Cache magazine*, à New York, dit Val. Elle est ici à cause de ta mère.

— Que voulez-vous ? demanda Ruby.

— Je voudrais que vous écriviez un article sur Nora Bridge. Val m'a assuré que vous étiez un auteur accompli.

Enfin un compliment ! Ruby se cala dans le canapé et observa attentivement sa visiteuse.

— En somme, vous voulez que je trahisse ma mère.

— Qui trahit qui ? Votre mère n'a cessé de pousser ses auditeurs et ses lecteurs à honorer leurs engagements matrimoniaux et à se sacrifier pour leurs enfants. Ces photos sont la preuve que c'est une menteuse et une hypocrite.

— Trésor, c'est juste un article qu'on te demande, intervint Val. Pas plus de 15 000 mots — et ça te rendra célèbre.

— Riche et célèbre, ajouta la rédactrice en chef.

— Riche comment ?

— 50 000 dollars. La moitié tout de suite et l'autre à la remise du texte.

— 50 000 dollars...

Pour 15 000 misérables mots. Tout ce qu'elle aurait à faire serait de livrer Nora Bridge à la curiosité avide du public.

— Je ne la connais pas si bien que ça, dit-elle afin de gagner du temps. La dernière fois que je l'ai croisée, c'était au mariage de ma sœur, il y a neuf ans. On ne s'est pas adressé la parole.

— Nous ne voulons pas de faits, insista Joan. Nous voulons votre avis sur elle, sur la mère qu'elle a été.

— C'est facile ! Elle aurait tué ses vieux parents pour réussir. Rien ne compte à ses yeux en dehors de ses intérêts.

— Vous voyez ? répondit Joan, l'œil brillant. Vous avez saisi la quintessence de l'article. J'ai apporté avec moi le contrat et le chèque de 25 000 dollars.

Ouvrant sa mallette noire en peau de serpent, elle sortit une liasse de feuillets et un chèque, et posa le tout sur la table basse. Ruby n'avait jamais gagné autant d'argent en une seule fois.

— Ruby, saisis ta chance ! la pressa Val. Pense à la couverture médiatique. Tout le monde se battra pour t'avoir.

Un voile brûlant empourpra les joues de Ruby.

— Je suis un bon auteur, s'entendit-elle répondre.

Joan sourit.

— Je vous ai fait inviter, sous réserve que vous ayez terminé votre article d'ici là, à l'émission de Sarah Purcell dans une semaine au sujet de... la promotion de votre travail.

Ruby avait désespérément envie de ce genre de reconnaissance. Elle avait trop longtemps attendu, trop longtemps espéré, toujours dans l'ombre... Mentalement, elle énuméra les raisons qui s'opposaient à ce qu'elle accepte. La morale. L'éthique. Mais aucune ne trouva d'écho dans son âme. Lentement, elle allongea la main et prit le chèque.

— D'accord, dit-elle. Je marche.

RUBY mit le volume à fond, et la musique tonitruante de Metallica emplit l'habitable de la Volkswagen.

50 000 dollars ! L'envie de partager sa joie avec quelqu'un la suffoqua. Si Max avait daigné lui laisser son nouveau numéro de téléphone, elle l'aurait appelé pour lui raconter ce qu'il avait manqué.

Elle mit le cap sur Beverly Hills, un quartier où habituellement l'étalage de luxe la déprimait. Mais aujourd'hui, elle avait un moral d'acier. Elle se sentait invincible.

Elle se gara sur Rodeo Drive, prit son sac, au fond duquel reposait le récépissé de dépôt de 25 000 dollars, et sortit de la voiture.

Elle déambula dans les rues ; dans une vitrine, une robe attira son attention : un modèle en soie véritable, bleu argenté, entièrement brodé de strass, fendu sur le côté jusqu'à mi-cuisse et largement décolleté. Le genre de tenue qu'elle n'aurait jamais osé s'offrir. Elle poussa la porte vitrée du magasin.

— Que puis-je pour vous ? lui demanda une vendeuse.

— J'ai vu une robe bleue en vitrine...

— Excellent choix.

La vendeuse la conduisit vers un salon d'essayage aussi vaste que son appartement.

— Puis-je vous offrir une coupe de champagne ?

Ruby rit. Ça c'était du shopping !

— Je ne dis pas non.

Comme par magie, un serveur en smoking apparut avec une coupe du précieux breuvage.

— Merci.

Ruby se laissa tomber sur la banquette du salon d'essayage. Pour la première fois depuis des lustres, elle avait l'impression d'être quelqu'un. La vendeuse réapparut, la robe sur le bras.

— La voilà. Sonnez quand vous serez prête.

Ruby retira ses vieilles hardes et enfila la robe. Elle se mit à tourner dans la pièce, de miroir en miroir. Son reflet lui coupait le souffle. En dépit de ses cheveux trop courts qui rebiquaient dans tous les sens, elle était transfigurée. Éblouissante ! La toilette mettait en valeur ses petits seins et sa taille fine, tandis que la fente sur le côté découvrait ses jambes de ballerine.

— Ravissant ! s'exclama la vendeuse.

— Je la prends ! décida Ruby d'une voix rauque.

Elle rédigea un chèque — presque 3 500 dollars, chaussures comprises — puis étala son acquisition sur la banquette arrière de la Volkswagen.

Elle démarra, la musique à fond, avant de foncer sur l'auto-route. En passant devant la rutilante vitrine de Porsche, elle écrasa la pédale de frein, avec un rire enchanté.

NORA était prostrée dans son salon obscur. Elle avait renvoyé Dee chez elle et débranché le téléphone. Puis elle avait regardé les informations. Sur chaque canal, le scandale était repris. Les photos racoleuses passaient et repassaient à l'écran, tandis qu'on entendait la voix de Nora prêchant la fidélité dans le mariage. Les interviews de l'homme de la rue étaient ce qui la blessait le plus. Ses ex-admirateurs la condamnaient sans appel. Certaines femmes criaient à la trahison.

Les paparazzis avaient envahi le vestibule de son immeuble. Les reporters guettaient l'apparition de Nora Bridge comme une meute de chiens traque son gibier. Le garage possédait une issue de secours ; cependant Nora n'osait pas risquer une sortie.

Elle se redressa et, comme une somnambule, se dirigea vers le bar. Elle n'avait pas bu d'alcool fort depuis longtemps, mais ce soir, elle en ressentait le besoin. Elle se servit un grand verre de gin. Une boule de feu dégringola dans son estomac vide.

Il y avait des photos de famille sur le piano à queue. Elle ne les regardait jamais... Enfin, pas de près. Elles lui donnaient

l'impression de refermer la main sur un éclat de verre tranchant.

L'une d'elles capta son attention. On l'y voyait flanquée de son ex-mari Rand et de leurs filles, devant leur maison de bord de mer, enlacés, souriants.

Elle but son verre d'une traite, se resservit. Lorsqu'elle l'eut vidé, elle tenait à peine debout. Titubante, elle rebrancha le téléphone et composa le numéro de son psychiatre. Une voix féminine annonça dans l'écouteur :

— Cabinet du Dr Allbright.

— Salut, Midge. Nora Bridge, articula-t-elle d'une voix qu'elle espérait pas trop pâteuse. Le docteur est-il là ?

— Non, madame Bridge. Désirez-vous laisser un message ?

Madame Bridge ! Quelques jours plus tôt, Midge l'aurait appelée par son prénom.

— Savez-vous s'il est chez lui ?

— Il est injoignable, mais son remplaçant, le Dr Hornby, est disponible.

— Non, merci, Midge. Ce n'est pas la peine !

Elle raccrocha et débrancha de nouveau l'appareil.

Eric ! Il devait être sur l'île à présent. En se dépêchant, elle aurait une chance d'attraper le dernier ferry.

Elle rafla ses clés de voiture sur la table de la cuisine avant de se diriger d'un pas incertain vers sa chambre. Le tube de somnifères était posé sur la table de chevet. « Surtout ne pas en prendre en état d'ébriété », se dit-elle, l'esprit dans le brouillard. Ce n'était pourtant pas l'envie qui lui manquait ! Elle enfouit le tube dans son sac, au cas où, et sortit de l'appartement.

L'ascenseur l'amena jusqu'au parking souterrain de l'immeuble. Les portes coulissèrent. Le garage était vide. D'un pas vacillant, elle avança vers sa Mercedes noire et s'appuya contre la carrosserie étincelante. Elle dut s'y prendre à plusieurs reprises pour introduire la clé dans la serrure de la portière, puis elle se glissa maladroitement derrière le volant. Le moteur démarra au quart de tour, rugissant dans l'obscurité.

— Mon Dieu, murmura-t-elle. Faites qu'Eric soit là-bas.

Elle fit marche arrière et lança la Mercedes en avant dans un crissement de pneus, sans un seul regard pour le flot de circulation tandis qu'elle débouchait sur la Deuxième Avenue.

DEAN se tenait debout sur le ponton de bois moussu. L'hydravion avait fait demi-tour sur les flots bleus et repris la direction de Seattle.

Il avait oublié combien l'île était belle, paisible.

C'était la marée basse et l'odeur familière des varechs brûlés par le soleil l'entraînait inéluctablement vers le passé. Ici, Eric et lui avaient bâti des châteaux de sable et enfoui des trésors de pacotille. Ils s'étaient écorché les genoux sur les rochers lors de mémorables pêches aux petits crabes noirs qui grouillaient sous les pierres grises. En ce temps-là, ils étaient inséparables.

Des deux, Eric était le plus fort, le plus combatif. Il se battait toujours pour réaliser ses rêves. À sept ans, il avait demandé qu'on l'emmène à la maison de son grand-père sur Lopez Island. Et c'est lui qui avait convaincu leur mère de les inscrire à l'école élémentaire de l'île.

Dean détestait la raison qu'il avait ramené sur l'île, détestait le malaise qu'il éprouvait quand il songeait à son aîné. Ils s'étaient tellement éloignés. Et c'était sa faute.

C'était arrivé un dimanche. Dean avait quitté l'île pour entamer une année de prépa. Eric, lui, avait entrepris des études à Princeton. Mais ils n'étaient alors séparés que par la distance. Et ils s'appelaient tous les dimanches. Un de ces coups de fil transforma radicalement leurs relations.

« Je suis amoureux, petit frère. Il s'appelle Charlie ! »

Dean était incapable de se rappeler la suite. Le choc l'avait laissé sans voix. Il s'était senti trahi. Le grand frère qu'il aimait et admirait lui était soudain apparu comme un étranger.

Désormais, autre chose que la distance les séparait. Une fois Dean diplômé de Stanford, trop de temps s'était écoulé. Eric s'était installé à Seattle pour enseigner la littérature anglaise dans un lycée. Souvent, par la suite, Dean avait voulu appeler Eric, mais il avait toujours renoncé, ne sachant quoi lui dire.

Tournant le dos au ponton, il gravit le chemin qui conduisait au sommet de la colline. La demeure victorienne surgit soudain, exactement comme dans ses souvenirs, avec ses murs saumon, son toit en pente, ses élégants stucs blancs. Des rosiers impeccablement taillés bordaient la pelouse émeraude.

Dean se dirigea vers la maison. Son œil capta un reflet argenté : la vieille balançoire abandonnée oscillait au souffle du vent. Un souvenir mal venu s'imposa à lui.

Ruby ! Il crut la revoir adossée au montant de métal rouillé, les bras croisés. À l'instant, à la seconde même où il avait pris conscience que son meilleur copain était une fille et qu'il l'aimait. Il avait voulu lui déclarer sa flamme, mais, faute de trouver les mots appropriés, il l'avait embrassée. Cela avait été leur premier

baiser à tous les deux et, depuis, chaque fois qu'il embrassait une femme, Dean songeait à l'odeur de la mer.

Il se détourna de la balançoire et, d'un pas résolu, s'engagea dans l'allée. Sur le perron, il fit une halte, rassembla son courage, puis frappa à la porte.

Le battant s'ouvrit sur Lottie. Sa vieille gouvernante écarta ses bras dodus.

— Dean !

Il se blottit dans les bras qui l'avaient bercé toute son enfance.

— Salut, Lottie ! Content de te revoir.

Le sourcil levé, elle lui décocha son fameux regard : un mélange de douceur et de réprobation.

— Tu n'es pas revenu souvent, dis-moi, mon garçon !

Les dix ans écoulés avaient à peine vieilli la domestique. Sa peau rose n'avait pas pris une ride et ses yeux d'un vert pétillant étaient restés les mêmes. Il s'aperçut soudain combien elle lui avait manqué. Lottie n'avait jamais eu d'enfants, mais pendant dix ans, elle avait élevé Dean et Eric avec l'affection d'une mère.

— J'aurais voulu être ici pour une visite ordinaire, Lottie. Elle cligna des paupières.

— Il me semble qu'hier encore, je nettoiais son petit minois barbouillé de chocolat. Je n'arrive pas à y croire.

Il la suivit au salon. Deux élégants canapés crème se faisaient face de part et d'autre d'une magnifique table basse ovale en bois de rose. Dean jeta un coup d'œil vers l'escalier.

— Comment va-t-il ?

— Pas très bien ! dit Lottie, les yeux pleins de tristesse.

— A-t-il appelé les parents pour leur parler de son cancer ?

— Oui. Ils sont en Grèce... À Athènes.

— Je sais. A-t-il parlé à maman ?

Lottie contempla ses mains jointes.

— Non, mais il a eu sa secrétaire. M^{me} Sloan faisait les boutiques.

Dean fit ce qu'il put pour conserver son calme. S'il haussait le ton, il ne pourrait pas s'empêcher de hurler.

— Ma mère a-t-elle rappelé ?

— Non.

Dean eut un soupir las.

— Allez, monte, lui dit Lottie avec un sourire tendre. Il n'est plus comme avant, mais c'est toujours notre petit chéri.

Dean acquiesça, cala son sac de voyage sur son épaule et se mit à gravir l'escalier. À l'étage, il passa devant son ancienne

chambre et s'arrêta devant celle d'Eric. Là, il marqua une pause, puis entra dans la chambre de son frère. Le lit métallique d'hôpital lui sauta aux yeux. C'était un lit réglable et Lottie l'avait placé face à la fenêtre. Eric dormait.

Dean fut éprouvé par ce spectacle : les cheveux clairsemés qui laissaient transparaître le cuir chevelu par endroits, la pâleur des joues creuses, les cernes noirs sous les paupières. L'ombre de son frère.

Dean s'appuya au pied du lit, qui grinça. Le malade ouvrit lentement les yeux.

— Eric, murmura Dean.

Eric leva sur son frère un regard d'une terrible franchise.

— J'étais persuadé que tu ne viendrais pas.

— Bien sûr que je suis venu. Tu aurais dû me le dire plus tôt.

— Vraiment ? Comme quand je t'ai avoué que j'étais gay ? Crois-moi, j'ai retenu la leçon. Les Sloan n'aiment pas les mauvaises nouvelles !

Dean s'efforça, sans y parvenir, de retenir ses larmes. Des larmes de honte, qui jaillissaient de la certitude qu'il avait mal agi, qu'il avait profondément blessé son frère sans jamais essayer de se racheter. Eric esquissa un faible sourire.

— Tu es là. C'est ce qui compte.

Dean voulut écarter la maigre mèche de cheveux du front moite d'Eric, mais ses mains tremblaient trop. Il aurait payé cher pour effacer le passé, pour remonter le temps jusqu'à ce fameux dimanche après-midi, pour entendre la confession d'Eric et partager tout simplement son bonheur. Mais comment s'y prendre ? Comment démêler les fils enchevêtrés de leurs vies ?

— Parle-moi, dit Eric avec un sourire ensommeillé. Parle-moi donc comme avant, petit frère.

3

LA sonnerie du téléphone retentit en pleine nuit. Avec un grognement, Ruby allongea le bras vers le combiné, décrocha et porta l'écouteur à son oreille. À une heure pareille, ce ne pouvait être qu'un journaliste.

— Allez-y ! Faites-moi mal !

— Figure-toi que j'y ai renoncé depuis la maternelle.

— Caro ! Excuse-moi ! Je t'ai prise pour un de ces vautours du *Tattler*.

Sur la ligne, on entendait pleurer un bébé : une sorte de vagissement persistant, comme une plainte de chiot.

— C'est l'enfant Jésus qui couine ? demanda-t-elle.

— Mère a eu un accident de voiture.

Ruby s'étrangla.

— Où ? Quand ? Comment ?

— Je l'ignore. Tout ce que je sais, c'est qu'elle a été transportée à Bayview. Il paraît qu'elle était ivre au volant.

— Elle ne boit jamais. Enfin, elle ne buvait jamais, avant ! C'est grave ?

— Je n'en sais rien. Je vais à l'hôpital demain. Mais je préférerais ne pas y aller toute seule. Tu m'accompagnes ?

— Je ne sais pas.

— Elle est peut-être mourante ! trancha sa sœur d'un ton sec.

Ruby émit un long soupir.

— Bon, bon, d'accord. J'arriverai vers midi, déclara-t-elle avant de raccrocher.

Elle n'avait jamais pardonné à sa mère, et les derniers événements n'avaient fait que jeter de l'huile sur le feu. Mais l'accident remettait tout en question. Des images horribles lui traversèrent l'esprit. Paralytie, dommages au cerveau, coma, mort... Elle ferma les yeux. Il lui fallut un instant pour se rendre compte qu'elle priait.

— Prenez soin d'elle. S'il vous plaît !

LORSQUE Nora se réveilla, le lendemain matin, elle eut un accès de panique. Elle se trouvait dans un lit inconnu. Puis la mémoire lui revint. L'accident... L'ambulance... Les médecins... et finalement, l'orthopédiste qui était passé la voir avant et après les rayons X.

« Cheville cassée, fracture au genou, poignet foulé. »

Elle avait une jambe dans le plâtre, éprouvait un tiraillement lancinant dans sa chair meurtrie. La honte se mêla au désespoir. Conduite en état d'ébriété. Comme si les photos du *Tattler* ne suffisaient pas pour détruire sa carrière, elle avait encore ajouté un délit à la liste de ses crimes.

Un bref coup à la porte la tira de ses réflexions moroses, puis Caroline entra, sublime dans son tailleur-pantalon de cachemire beige, ses cheveux platinés parfaitement coupés au carré.

— Bonjour, mère !

— Bonjour, ma chérie. C'est gentil d'être venue.

Sa propre voix, trop distante, la fit tressaillir. Caroline la regarda, l'air vulnérable. Un silence pesant s'abattit sur la chambre blanche, et Nora dit la première chose qui lui vint à l'esprit :

— Les médecins m'ont condamnée au fauteuil roulant pendant quelques jours, le temps que mon poignet soit suffisamment fort pour que je puisse me déplacer avec des béquilles.

— Qui s'occupera de toi ?

— Je vais probablement embaucher une infirmière. La question qui se pose, en revanche, est : où vais-je habiter ? Impossible de retourner chez moi. La presse fait le siège de mon immeuble.

— Pourquoi pas le cottage ? suggéra Caroline en avançant d'un pas vers le lit. Jere et moi n'avons jamais le temps d'y aller et Ruby n'y remettra plus les pieds. La vieille maison est disponible.

La maison de Summer Island ! À un jet de pierre de chez Eric. Autrement dit, la solution idéale. Nora dévisagea sa fille.

— Tu ferais ça pour moi ?

Caroline lui lança un regard triste.

— Tu vois, mère, tu ne me connais toujours pas !

— Désolée, murmura Nora.

— Bon Dieu, ce mot, je l'ai entendu tant de fois ! Au lieu de le répéter, essaie plutôt d'agir comme si tu l'étais vraiment, désolée.

Caroline fouilla dans son sac, retira un trousseau de clés, en détacha une et la posa sur la table de nuit.

— Appelle-moi quand tu seras installée. Je dois partir.

— Merci d'être venue, dit Nora en s'efforçant de sourire.

Elle aurait voulu saisir la main de Caroline pour la retenir mais elle n'osa esquisser le moindre geste.

— Au revoir, mère !

RUBY sortit du terminal de l'aéroport international SeaTac. La pluie formait un rideau fluide à l'extérieur du bâtiment. L'air sentait la verdure et l'humus. Et, telle une ultime pincée d'épices dans une recette subtile, s'y mêlait une vague senteur marine.

Ruby héla un taxi, puis lança son sac de voyage sur la banquette arrière avant de s'y glisser.

— Bayview ! lança-t-elle en se calant sur la banquette arrière. Arrivée à l'hôpital, elle régla la course, empoigna son sac de

voyage, et se dirigea vers l'hôpital. Une petite foule s'agglutinait devant la double porte vitrée, mais il lui fallut arriver au milieu de l'attroupement pour s'apercevoir qu'il s'agissait de paparazzis. Tous se tournèrent vers elle, caméra au poing.

— Votre mère était-elle ivre quand elle a eu l'accident ?

— Que pensez-vous des photos...

Les appareils la mitraillaient. Elle joua des coudes pour se frayer un passage, la tête haute, regardant droit devant elle. Les questions la suivirent jusqu'à ce qu'elle ait franchi les portes couissantes, qui se refermèrent sur elle dans un chuintement.

Le calme régnait à l'intérieur du hall blanc, où flottaient des effluves de désinfectant.

— Rube !

Caroline courut au-devant de sa sœur. Elle se jeta dans ses bras, manquant de lui faire perdre l'équilibre. Ruby étreignit sa sœur, qui tremblait de tout son corps. Puis Caroline recula enfin.

— Comment va Nora ? demanda Ruby.

Caroline lui jeta un regard perçant.

— Elle déteste qu'on l'appelle Nora.

— Ah oui ! J'avais oublié.

— Je n'en crois pas un mot, mais passons ! Elle a une jambe cassée, un poignet foulé. Pendant plusieurs jours, elle devra se déplacer en chaise roulante. C'est-à-dire qu'elle ne sera pas autonome, elle aura besoin d'aide, tu comprends ?

— Je plains la malheureuse infirmière qui héritera de ce sale boulot.

Caroline la regarda fixement.

— Tu aimerais être soignée par une étrangère, toi ?

Il fallut un instant à Ruby pour saisir l'allusion de sa sœur. Un rire sarcastique lui échappa.

— Tu rêves !

— Écoute-moi, une étrangère n'aura aucun scrupule à révéler à la presse la cachette de Nora Bridge. Il lui faut quelqu'un de confiance.

— Je ne corresponds pas vraiment à cette définition.

— Rube ! Tu auras bientôt trente ans et mère en a cinquante. Quand vas-tu enfin essayer de mieux la comprendre ?

— Qui t'a dit que j'en avais envie ?

Caroline se rapprocha.

— Ose affirmer que tu n'y as pas pensé hier soir.

— Pensé à quoi ?

— Que nous aurions pu la perdre.

La flèche atteignit sa cible. Si elle s'était écoutée, Ruby aurait pris ses jambes à son cou, mais cette fois, la fuite ne représentait pas l'issue idéale, compte tenu du contrat qui la liait à *Cache magazine*. Un peu de temps en compagnie de Nora Bridge ne pourrait être que bénéfique à son article. Il serait bien plus expressif. Elle respira profondément.

— Une semaine ! déclara-t-elle. Pas un jour de plus.

Caroline la serra dans ses bras.

— Je le savais ! Je savais que tu accepterais ! Va le lui dire. Elle est dans l'aile ouest, chambre 612. Je t'attends ici.

— Lâche !

Ruby prit la direction de la chambre de sa mère. La porte de la 612 était entrebâillée. Elle entra.

Sa mère dormait. À la regarder, l'aiguillon d'une nostalgie inattendue égratigna le cœur de Ruby. Elle dut se répéter que cette jolie rousse qui ressemblait à Susan Sarandon n'était jamais que sa génitrice biologique. La vraie mère de Ruby, la femme qui l'avait élevée, qui jouait au Scrabble avec elle et lui préparait des cookies au chocolat tous les dimanches, était morte dix ans plus tôt. Et la femme allongée sur ce lit d'hôpital était sa meurtrière !

Nora ouvrit les yeux, et se redressa péniblement en découvrant sa visiteuse.

— Tu es venue, murmura-t-elle d'une voix douce, presque émerveillée.

— Comment vas-tu ?

— Bien. Et toi ? fit Nora avec un sourire hésitant.

— Ta compagnie d'assurances va te retirer ton bonus de bonne conduite.

— Toujours le mot pour rire. Je retrouve ma Ruby.

— Je ne suis pas ta Ruby.

— Bien entendu, soupira Nora. Tu sais toujours tout et tu ne fais pas de quartier.

— Non, je ne sais pas tout. La preuve ? Je ne connais même pas ma propre mère.

Nora laissa échapper un rire las.

— Alors on est deux.

Ruby sentit qu'une semaine auprès de cette femme ne changerait en rien ses sentiments. La colère qui flambait en elle avait réduit tout le reste en cendres. Mais elle n'avait pas le choix.

— Je... compte rester avec toi quelques jours, pour t'aider à t'installer, parvint-elle à articuler.

Une surprise presque comique se peignit sur la face de Nora.

— Pourquoi ?

Ruby haussa les épaules.

— Tu aurais pu mourir. Peut-être que l'idée de te perdre m'a émue. Ou peut-être que l'heure de ta punition a sonné et que je ne veux pas perdre une miette de ta longue agonie. Ou encore, qui sait, je t'ai peut-être déjà vendue à un journal à sensation.

— Je vois. Tu n'as rien de mieux à faire...

— Comment fais-tu pour m'assener un coup vache à chaque fois que tu devrais me dire merci ? C'est un véritable don !

— Ne recommençons pas, tu veux ? (Nora faillit poser sa main sur celle de sa fille, mais se ravisa.) Je vais à Summer Island, tu es au courant ?

— Quoi ?

— Les reporters campent devant mon appartement en ville. (Nora détourna les yeux.) Ta sœur m'a proposé la maison d'été. Si tu changes d'avis, je comprendrai.

Un instant plus tôt, Ruby avait presque cru pouvoir passer une semaine auprès de Nora, dans son somptueux appartement de Seattle — et encore seulement pour rédiger son article. Mais revoir la maison des vacances... Là-bas, trop de bons et de mauvais souvenirs l'attendaient. Elle se força à penser aux 50 000 dollars qu'elle allait recevoir.

— Le lieu n'a aucune importance.

— Tu en es sûre ? demanda Nora sur un ton empreint de nostalgie. Il faudra aussi louer un fauteuil roulant, et j'aurai besoin de quelques affaires à l'appartement.

— Je m'en charge.

— Bien. Je signerai une décharge à mon médecin. Nous quitterons l'hôpital discrètement, par l'entrée de service.

— Je louerai une voiture et je reviendrai te chercher... dans trois heures, ça te convient ?

— Parfaitement. Mon sac est dans le placard. Sers-toi de mes cartes de crédit pour les frais. Et... Ruby ? Choisis une jolie voiture.

La jeune femme acquiesça. Ça commençait mal. Sa mère faisait les questions et les réponses, donnait des ordres.

— Mais oui, Nora ! Une superbe bagnole !

Dans le placard, elle attrapa l'élégant sac noir. Sans un regard en arrière, elle se dirigea vers la sortie. La voix de sa mère l'arrêta.

— Ruby ? Merci.

D'un geste sec, Ruby referma la porte derrière elle.

RUBY pénétra dans l'appartement de sa mère et referma la porte. Elle laissa tomber sa veste sur le sol de marbre brillant. Un soupir envieux lui échappa à la vue du salon, avec ses hautes baies vitrées donnant sur Elliot Bay. Ici, tout dénotait un luxe insolent, depuis les fauteuils tapissés de brocards anciens autour de l'élégante table basse en pâte de verre jusqu'à l'imposant Steinway noir agrémenté de photos dans des cadres dorés.

Un couloir discrètement éclairé menait à la chambre principale, qui renfermait deux penderies et était décorée de rideaux de soie grise assortis au couvre-lit. La première penderie révéla une double rangée de vêtements classés par couleur. Ruby toucha du bout des doigts les étoffes précieuses, soies sauvages, cachemires, laines duveteuses, satins. Une pensée jaillit dans l'esprit de Ruby : « Voilà pourquoi elle nous a abandonnés. »

Ruby regagna la chambre. Dans la console en bois de rose ornée de poignées dorées délicatement ouvragées, elle découvrit des piles de lingerie impeccablement rangée. Elle en choisit plusieurs pièces, et les jeta en tas sur le lit avant d'ouvrir la seconde penderie.

La garde-robe de cette dernière semblait appartenir à une autre femme : vieux pantalons flottants et tee-shirts usés jusqu'à la trame jouchaient des jeans datant de Mathusalem et des robes d'été aux couleurs vives.

Ruby saisit une robe au hasard. L'ourlet s'accrocha à quelque chose. Un carton portant l'inscription « Ruby » à l'encre rouge. Ruby laissa tomber la robe et s'agenouilla. Ses doigts tremblaient lorsqu'elle souleva le couvercle.

Une multitude de petits cadeaux lui apparut. Les uns étaient enveloppés dans du papier rouge et vert, les autres, argentés, étaient ornés de ballons et de bougies. Les Noël et les anniversaires.

Elle compta les paquets. Vingt et un. Tous les présents que Nora lui avait envoyés chaque année et que Ruby lui avait réexpédiés sans les ouvrir, moins le pull en cachemire qu'elle avait gardé.

— Oh, mon Dieu !

En soupirant, elle prit l'un des paquets. Prudemment, elle défit l'emballage, mettant au jour un écrin. Elle l'ouvrit. Sur un lit de soie opaline luisait un pendentif en argent imitant un gâteau d'anniversaire en miniature. Au dos du bijou, elle lut : « Pour tes vingt et un ans, avec tout mon amour, maman. »

Les yeux de Ruby s'emplirent de larmes.

Elle imagina Nora sur son trente et un, faisant le tour des boutiques et expliquant aux vendeuses : « Je cherche quelque chose de spécial pour l'anniversaire de ma fille. » Sous-entendu : « Tout va bien, nous formons une famille unie, je n'ai pas abandonné mes enfants. »

L'émotion céda immédiatement le pas à une colère froide. Ces babioles ne compensaient pas les souffrances que sa mère lui avait infligées. L'important ne résidait pas dans ce que Nora avait voulu lui offrir, mais dans ce qu'elle lui avait refusé.

RUBY aurait dû louer une voiture plus grande. Le minivan était trop exigü pour Nora et elle. Une fois les vitres remontées, avec pour seule interlocutrice sa mère, l'atmosphère parut asphyxiante à Ruby. Elle mit la musique à fond.

— Tu peux baisser le son, s'il te plaît ? gémit Nora. J'ai l'impression que ma tête va éclater.

Ruby lui lança un regard oblique. En effet, sa mère paraissait à bout de forces. Son teint naturellement pâle avait acquis la transparence d'une coquille d'œuf, de fines veines bleuissaient ses tempes. Nora se tourna vers sa fille, tenta de sourire, puis ferma les paupières. Elle avait l'air fragile, mais Ruby avait peine à y croire. À ses yeux, Nora avait toujours été une femme d'acier.

— Ruby ? La musique...

La jeune femme éteignit la radio et seul le chuintement des essuie-glaces sur le pare-brise meubla le silence.

Le centre-ville céda peu après la place à des centres commerciaux surmontés de toits plats, puis au paysage urbain succédèrent les collines boisées et les verts pâturages.

À Anacortes, localité portuaire perchée au bord de l'eau, elle acheta un ticket de ferry avant de se ranger dans la file. Un employé en uniforme orange fit signe à Ruby d'avancer vers la bouche géante du navire. Elle gara le véhicule, puis tira le frein à main. Dehors, le ciel gris se fondait dans la mer. Une colonie de phoques se disputait les bouées de sauvetage rouges.

Constatant que Nora dormait, Ruby sortit de voiture et monta sur le pont supérieur. La pluie s'était muée en crachin. Le ferry commença à gagner le large. La mer était grise et plate, festonnée d'îles verdoyantes et d'îlots de granit escarpés, auréolés d'écume. De temps à autre, on entrevoyait le toit d'une maison, mais la plupart des îles semblaient désertes.

Les yeux clos, Ruby respira à fond l'air iodé, salin, familier.

Jadis, elle avait souvent fait ce parcours, entre Summer Island et le lycée de Friday Harbor. Dean et elle se tenaient toujours là, à cet endroit précis, même quand il pleuvait.

Dean ! Cela faisait plus de dix ans qu'elle ne l'avait pas revu, mais chaque fois que son souvenir jaillissait, elle éprouvait la même peine. Certaines nuits, un réveil en sursaut, les joues ruisselantes de larmes, l'avertissait qu'elle avait rêvé de lui. Elle savait par Caroline, qui le tenait de Nora, que Dean avait succédé à sa mère à la tête de l'empire familial. Cela n'avait pas étonné Ruby. Elle avait toujours pressenti que cela arriverait.

Le ferry obliqua vers Summer Island. La voix du capitaine grésilla dans les haut-parleurs, incitant les passagers à regagner leur véhicule. Ruby retourna au minivan. Le ronronnement des machines s'éteignit et le bateau continua sur son erre. Une fois le ferry à quai, le minivan descendit la rampe, dépassa le poste de police, puis le supermarché. Aucun changement notable ne s'était produit. À Summer Island, le calendrier semblait s'être arrêté en 1985.

À gauche, le paysage rappelait un tableau de Monet, tout en herbe dorée et en arbres luxuriants sous un ciel délavé. À droite, la Bottleneck Bay miroitait et, au-delà, la masse verte de Shaw Island émergeait de la mer. Des épaves de bateaux de pêche gisaient sur la grève.

Nora se réveilla alors que Ruby s'engageait sur la route qui longeait la côte déchiquetée. La route étroite serpentait parmi les arbres. Enfin, le minivan déboucha dans l'allée de la maison d'été. La poussière et les herbes folles avaient depuis longtemps englouti les graviers. Au bout de l'allée, Ruby freina.

À travers le pare-brise mouillé, elle contempla son enfance.

Sur une éminence qui dominait la mer, le cottage aux bardeaux blancs et aux fenêtres bordées de bois rouge s'érigait au milieu d'une clairière ceinte d'ormes. Une véranda épousait les contours de la maison. Une clôture blanche délimitait la cour. Le jardin explosait de mille couleurs.

Soupirant, Ruby mit pied à terre. Le ressac de la mer faisait contrepoint au gazouillis des oiseaux. Ruby contourna le minivan, sortit le fauteuil roulant du coffre et aida Nora à s'y installer. Elle la poussa ensuite doucement le long de l'allée et fit une halte devant le perron.

— Laisse-moi sur la véranda, tu veux ? dit Nora. (Elle remit la clé à sa fille.) Reviens me dire à quoi ressemble l'intérieur.

— Tu ne vas pas rester sous la pluie !

— Si. La pluie sied à mon humeur.

Ruby avança vers la porte d'entrée. Sous ses pieds, les lattes de bois jouaient une mélodie de soupirs et de grincements. Elle glissa la clé dans la serrure.

— Attends ! cria Nora.

Ruby se retourna. Le sourire de sa mère tenait plus du rictus que d'une expression de joie.

— Je crois qu'il vaut mieux que nous entrions ensemble.

— Pour l'amour du ciel, Nora, n'en fais pas tout un plat. Ce n'est qu'une vieille baraque, pas le caveau de tes ancêtres.

Ruby poussa le battant puis alla chercher sa mère. Les roues du fauteuil butèrent contre le seuil, mais elle réussit à le franchir. Les meubles, recouverts de draps blancs, leur parurent des fantômes.

— Caroline s'est bien occupée de la maison, fit remarquer Nora avec une pointe d'admiration. Je suis surprise qu'elle n'ait pas changé la décoration.

— Tu connais Caro. Elle aime sauvegarder les apparences...

— Pas du tout. Caro...

Ruby fit volte-face.

— N'essaie pas de m'expliquer le caractère de ma sœur !

Nora referma la bouche. Un éternuement, puis un second secouèrent ses épaules.

— Je suis allergique à la poussière. Tu pourrais passer un chiffon sur les meubles ?

Ruby la regarda.

— C'est ta jambe qui est cassée, pas ta main.

— Je sais, mais avec mon allergie, il m'est vraiment impossible d'épousseter.

— Très bien. Je vais m'en occuper.

— Je crois qu'il sera plus simple que je dorme dans votre ancienne chambre, suggéra Nora. Tu ne pourras pas m'emmener en haut.

Ruby s'exécuta. La chambre à coucher du rez-de-chaussée contenait deux lits jumeaux entre lesquels une fenêtre ombrée d'un voilage brodé s'ouvrait sur le jardin.

— Je vais m'étendre un peu, décida Nora. Cette satanée migraine me tараude depuis hier.

— Tu peux descendre toute seule du fauteuil ?

— J'ai intérêt à apprendre, non ?

— Je suppose que oui.

Ruby se dirigea vers la porte. Elle était presque dehors quand sa mère dit dans son dos :

— Merci. J'apprécie tout ce que tu fais pour moi.

Ruby se figea. Elle aurait dû répondre quelque chose de gentil, mais rien ne lui vint à l'esprit. Dans ces pièces, les souvenirs bourdonnaient comme une ruche en pleine effervescence. Hochant la tête, elle sortit et referma hâtivement la porte.

4

DEAN laissa tomber son sac de voyage sur le sol de son ancienne chambre et s'assit sur le bord du lit. Tout était à sa place : les trophées de base-ball et de football poussiéreux sur le bureau, les posters jaunis aux coins racornis sur les murs couleur crème, le coffre à jouets.

En partant, Dean n'avait rien emporté, pas même une photo de Ruby. Surtout pas d'elle ! Il s'avança vers le bureau et ouvrit le tiroir du bas, qui céda en grinçant.

Tous les souvenirs de Ruby s'y trouvaient. Photos, coquillages qu'ils avaient ramassés ensemble sur la plage, fleurs séchées. Sa main fourragea à l'intérieur, pour en rapporter une série de clichés en noir et blanc, pris dans un Photomaton du marché couvert. Sur le premier, Ruby était assise sur les genoux de Dean, elle souriait. Sur le suivant, elle tirait la langue, et sur le troisième, ils s'embrassaient.

On frappa à la porte. Dean ouvrit. Lottie se tenait là, son porte-monnaie à la main.

— Je dois aller au supermarché, déclara-t-elle.

Elle lui remit une coupe à champagne contenant un liquide épais de couleur rose.

— Le médicament de ton frère, expliqua-t-elle. Il doit le prendre maintenant. À plus tard.

Dean entra dans la chambre d'Eric. La pièce baignait dans une chaleur moite. Les rideaux étaient tirés. Eric dormait. Dean posa la coupe sur la table de nuit.

— Ah ! mon Viagra ! plaisanta le malade, s'éveillant.

— En fait, c'est une double tequila. J'y ai ajouté du Pepto Bismol pour t'éviter de vomir.

Eric rit. Dean écarta les rideaux et ouvrit les fenêtres. Un rayon de soleil poudreux se déversa dans la pièce.

— Merci, petit frère. Lottie est convaincue que j'ai besoin de calme. Je n'ai pas eu le cœur de lui dire que je m'ennuie dans le noir. J'aurai toute l'éternité pour m'embêter dans mon cercueil.

— Ne parle pas de ça.

— De quoi d'autre tu voudrais que je parle ? De la prochaine saison de football ? Du réchauffement de la planète ? (Eric soupira.) Nous étions si proches avant.

— Je sais, répondit Dean.

Soudain le visage d'Eric blêmit sous l'effet d'une douleur fulgurante. Les mains tremblantes, il saisit la coupe que Dean lui tendait et la porta à ses lèvres décolorées. Parcouru d'un frisson, il avala le liquide d'un trait.

— Est-ce que ce médicament est efficace ? s'enquit Dean.

— Génial. Dans dix minutes, je serai capable d'escalader l'Everest d'un seul bond...

Eric pouffa de rire. Dean se détendit.

— Ça fait plaisir d'entendre ce rire, fit Dean. Je ne l'avais pas entendu depuis longtemps.

Dean se mit à fourrager dans les tiroirs de la console, près du lit, mettant au jour une collection de photos. La plupart dataient de leur adolescence. Sur l'une d'elles, ils figuraient avec un de leurs camarades de l'équipe de foot. Tous trois se tenaient par les épaules et souriaient béatement à l'objectif. Dean se demanda malgré lui si, déjà à cette époque, son frère était différent. Y avait-il eu, depuis le début, quelque chose qu'il n'avait pas vu ?

— Je regrette maintenant de t'avoir dit que j'étais homosexuel, dit Eric, comme s'il avait lu dans ses pensées. Je savais que les parents ne l'accepteraient pas. Mais toi... Je ne m'attendais pas à ta réaction. Tu m'as brisé le cœur.

— Je n'ai pourtant jamais eu cette intention.

— Tu as cessé de me téléphoner.

— Tu ne sais pas ce que j'ai vécu ici quand tu étais à l'université, soupira Dean. Les Bridge se sont séparés. Un finale en Technicolor. Et puis j'ai rompu avec Ruby.

— Je m'étais toujours demandé, pour vous deux. Je croyais...

— Ce fut affreux. J'ai appelé maman et je l'ai suppliée de m'inscrire à l'école de Choate... Là-bas, j'ai détesté l'ambiance. Je n'avais plus d'amis. Mais il me restait nos coups de fil du dimanche... Une heure bénie, qui m'aidait à surmonter la semaine. Un dimanche, tu as oublié de m'appeler. Et lorsque,

enfin, tu m'as téléphoné, c'était pour me parler de Charlie. Je n'avais que dix-sept ans, je pensais mes blessures après ma première déception amoureuse, et toi, tu n'ouvrais plus la bouche que pour me parler de Charlie ! Et puis, oui, le fait que tu sois tombé amoureux d'un homme m'a d'abord choqué, c'est vrai.

— Quand tu as cessé de m'appeler, j'ai pensé que tu me détestais. Je n'ai jamais cherché à comprendre ce que tu vivais. Je suis désolé.

— Oui. Moi aussi.

— Où nous mènent toutes ces excuses ?

— Je n'en sais rien. Je suis là. N'est-ce pas assez ?

— Non.

Soudain, Dean comprit ce que voulait Eric.

— Non ? Tu veux que je me souviene de qui tu étais, de qui nous étions ? Et tu veux que je te regarde mourir ?

— Je voudrais qu'un membre de ma famille m'aime pendant que je suis encore vivant. (Il ferma les yeux, épuisé.) Je t'en prie, reste près de moi jusqu'à ce que je m'endorme. Tu veux bien ?

— Bien sûr.

Dean resta assis au chevet de son frère pendant que celui-ci s'enfonçait peu à peu dans le sommeil. Il ne partit pas tout de suite. Il aurait donné toute sa fortune en échange de la seule chose qu'il avait toujours cru acquise et qui, à présent, manquait cruellement à Eric : le temps.

NORA appuya sa tête sur le montant de bois du lit. Elle devait manœuvrer avec doigté, elle le savait. Lui laisser l'initiative des premiers pas vers la réconciliation. « Surtout ne pas la brusquer, pensa-t-elle, même si elle me blesse. »

Ailleurs, les choses auraient peut-être été plus faciles, sur un sol moins contaminé par le passé. C'était ici, dans cette maison, que Nora avait commis sa faute la plus grave. C'était ici qu'elle s'était réfugiée lorsqu'elle avait quitté Rand. Au début, elle croyait seulement avoir besoin d'un peu d'espace, de répit... Cet été-là, elle avait ruminé le désastre de son existence dans ses détails les plus infimes. La dépression qui couvait en elle s'était peu à peu renforcée, telle une prison dont les parois se referment autour de vous, vous isolant du reste du monde.

Elle saisit le combiné du téléphone et composa le numéro du Dr Allbright, son psychiatre. Il décrocha presque immédiatement.

— Allô ?

— Bonjour, Leo. C'est Nora.

— Comment allez-vous ?

— Ça va.

— Ça n'a pas l'air, à vous entendre.

— Eh bien, Ruby et moi sommes aux prises avec de vieux fantômes. Cette maison...

— Vous avez eu tort d'y retourner. Vous auriez mieux fait de rester en ville.

— Pour que les vautours me dévorent ? Ils se sont donné le mot : haro sur Nora Bridge.

— Nora, nous en avons longuement débattu. Ruby vous déteste parce qu'elle était trop jeune pour comprendre.

— Moi-même, je ne comprends pas tout.

— Vous avez le devoir de lui dire la vérité. Envers vous-même comme envers elle.

Elle refoula un soupir d'anxiété.

— Leo, vous en demandez trop.

— Et vous, vous n'en demandez pas assez, Nora. Vous avez si peur de votre passé ! Essayez cet exercice : confiez-lui une anecdote personnelle chaque jour, et essayez d'en obtenir une de sa part. Ce serait un bon début...

Nora considéra ce que le médecin venait de lui dire. Oui, c'était possible. Cela ne changerait peut-être pas tout mais... c'était possible.

RUBY déambulait dans la maison, écartant les rideaux de coton fleuri des fenêtres pour laisser entrer la lumière du soleil. Pour finir, elle se retrouva dans la grande cuisine.

Sous la fenêtre se dressait une table ronde en érable, entourée de quatre chaises en bois. Dessus étaient posés un vieux bouquet de géraniums en plastique, une salière et un poivrier en forme de petites maisons, ainsi qu'un livre de recettes.

Ruby passa sous la voûte qui séparait le coin cuisine de la salle à manger, où un canapé rebondi et deux fauteuils de cuir faisaient face à une grande cheminée de pierre. Sur un mur, une étagère accueillait des volumes du *Reader's Digest* accumulés en l'espace de deux générations. Une autre portait la chaîne stéréo et les disques préférés de la famille. Le regard de Ruby fut attiré par les photos alignées sur le manteau de la cheminée. Toutes représentaient les enfants de Caroline. Il n'y en avait pas une seule de Ruby, pas même avec sa sœur.

— Pas très sympa, Caro... murmura-t-elle.

Se sentant un peu abandonnée, elle monta à l'étage, entra dans l'ancienne chambre à coucher de ses parents, meublée d'un grand lit de cuivre encadré par deux tables d'angle françaises. Les lampes de chevet étaient jaunes.

Ruby se souvint de sa grand-mère, assise dans le rocking-chair, ses mains noueuses crispées sur ses aiguilles à tricoter. « On n'a jamais assez de couvertures », déclarait-elle à chaque fois qu'elle s'attaquait à un nouvel ouvrage. Cela faisait longtemps que Ruby ne s'était pas rappelé sa grand-mère avec une telle précision. La chambre portait son empreinte. Nora ne s'était jamais donné la peine de la redécorer. Après la mort de mamie et papy, le père de Ruby avait logé sa famille dans une maison plus vaste, sur Lopez Island, et celle-ci avait été conservée comme résidence secondaire.

Ruby traversa la pièce, ouvrit les portes-fenêtres, huma la senteur suave de la pluie. Le vent fit valser les rideaux de dentelle. Elle sortit sur le petit balcon, entre deux chaises blanches en fer forgé, emperlées de pluie. Elle se demanda ce qu'elle était allée faire en Californie où, par temps de chaleur, les tuyaux d'arrosage laissent échapper un jet d'eau brûlant.

Avant de quitter la pièce, elle aperçut du coin de l'œil d'autres photos de Caroline, de son mari et de ses enfants.

À nouveau vexée, elle dégringola les marches, sortit, puis revint de la voiture chargée de deux valises. Elle posa celle de sa mère devant la porte fermée de la chambre du rez-de-chaussée, avant de monter la sienne dans la chambre du haut. Elle ouvrit le placard et y jeta son bagage. Un bruit mat s'ensuivit. À la lueur de l'ampoule, elle vit un carton. Sur le couvercle, quelqu'un avait tracé au marqueur le mot « Avant ». Elle ouvrit... et tomba sur les photos qui, jadis, étaient disséminées dans toute la maison. Ruby et Caroline, petites, vêtues de robes roses identiques. Eric et Dean en scouts. Son père saluant du haut de la passerelle du *Captain Hook*. Nora...

Caroline avait voulu effacer les années interdites, les conflits. Mieux valait repartir de zéro. Faire comme si ces étés heureux n'avaient jamais existé.

Ruby poussa un soupir et remit les photos dans la boîte. Cela faisait un jour à peine qu'elle était revenue, et déjà elle perdait son équilibre. Il lui fallait se reprendre.

L'article. Voilà qui l'aiderait à se concentrer.

Elle tira un cahier jaune et un stylo bleu de sa valise, s'assit sur le lit, et écrivit :

Pour être tout à fait honnête, je dois vous avouer que j'ai été payée pour écrire cet article. J'ai empoché une coquette somme, dirait-on dans les restaurants chics où une personne comme moi n'a pas les moyens de s'offrir une salade. Assez, en tout cas, pour troquer ma vieille Volkswagen cabossée contre une Porsche d'occasion en parfait état.

Je vous avoue, aussi, que je n'aime pas ma mère. Non, ce n'est pas tout à fait exact ! En fait, je la déteste !

L'histoire commence il y a onze ans, dans les îles San Juan, dans l'État de Washington. Mon père était — est encore — un honnête marin pêcheur. Il est né et a toujours vécu à Lopez Island. Bien que ma mère soit née sur le continent, elle habitait sur l'île lorsque je suis venue au monde. Elle organisait des ventes de charité et passait pour un pilier de l'association des parents d'élèves. En d'autres termes, nous formions la famille parfaite, dans une tranquille petite ville où rien ne se passait jamais. Durant mon enfance, je n'ai jamais entendu mes parents se disputer.

Puis, l'été de mon seizième anniversaire, tout a basculé. Ma mère nous a quittés. Elle a pris sa voiture et s'est tout simplement volatilisée.

Je ne sais plus combien de temps j'ai attendu son retour. Tout ce que je sais, c'est que, peu à peu, de « maman » elle est devenue « mère » avant de se transformer purement et simplement en « Nora ». Ma maman était partie. Il m'a alors fallu accepter que je ne faisais pas partie de ce qu'elle attendait de la vie.

C'est pour mon père que ça a été le plus dur. Pendant mes deux dernières années de lycée, je l'ai regardé... se détruire. Il s'est mis à boire. Il restait assis des heures durant dans le noir.

Voilà pourquoi, quand *Cache magazine* m'a commandé cet article, j'ai accepté. Je pense qu'il est grand temps que l'Amérique découvre celle dont elle a religieusement écouté, des années durant, les leçons de morale — une femme qui a brisé son foyer du jour au lendemain...

— RUBY ? Tu arrives à respirer avec toute cette poussière ?
Ruby leva les yeux au plafond. Sa mère avait toujours été aussi subtile qu'un point d'exclamation.

— Toi, en tout cas, tu respirez suffisamment bien pour m'appeler, maugréa-t-elle en descendant l'escalier.

Dans la cuisine, elle s'agenouilla sous l'évier, d'où elle sortit une demi-douzaine de produits ménagers. Ils avaient été rangés par ordre alphabétique. Elle éclata de rire.

— Pauvre Caro ! murmura-t-elle. Tu n'es pas née dans la bonne famille !

POUR Nora, regarder Ruby faire le ménage relevait du supplice. Pour faire la poussière, Ruby contourna les objets sans les déplacer et elle n'utilisa pas de dépoussiérant. Mais quand elle entreprit de passer la serpillière sans ajouter de détergent dans l'eau, Nora ne put se retenir.

— Tu ne donnes pas un coup de balai avant ? s'enquit-elle depuis son fauteuil roulant.

Ruby se retourna lentement.

— Pardon ?

Trop tard pour se taire. Nora se lança :

— Il faut balayer avant de laver par terre, et mettre du détergent dans l'eau.

Ruby lâcha le balai-brosse. Le manche heurta le sol avec fracas.

— Tu ne serais pas en train de critiquer ma technique de nettoyage, par hasard ?

— Mais non ! C'est une simple question de bon sens.

— Donc je n'ai aucun bon sens !

Furieuse, Ruby regagna la cuisine, attrapa une bouteille de détergent et la pressa au-dessus du seau de plastique blanc. Puis elle se mit à passer la serpillière avec de grands gestes rageurs.

Nora tenta une autre approche.

— Puis-je me rendre utile ?

— Tu n'as qu'à t'occuper de laver les draps.

Nora acquiesça. Il lui fallut plus d'une heure de manœuvres pour défaire son lit avant de se rendre dans la buanderie et de faire tourner la machine.

De retour dans la cuisine, elle constata que tout rutilait. Ruby avait même remplacé les affreux géraniums en plastique par un bouquet de roses cueillies dans le jardin.

— Oh ! fit-elle en respirant normalement pour la première fois depuis son arrivée à la maison. Magnifique ! Je vais t'aider à préparer le dîner.

Ruby fit la grimace.

— Je ne sais pas faire la cuisine.

— Quelle chance !

Nora se mit à fureter dans les placards du bas. Deux boîtes de tomates pelées, un paquet de spaghettis, une bouteille d'huile d'olive neuve, un bocal de cœurs d'artichaut marinés, des câpres et du parmesan râpé s'alignèrent bientôt sur le comptoir.

— Tu vois la grosse poêle suspendue au mur ? Mets-la sur la cuisinière, ajoute une cuillerée d'huile d'olive et allume le feu.

Ruby posa sans ménagement la poêle sur la cuisinière et versa dedans l'équivalent d'une tasse d'huile. Nora se retint de faire une remarque et ouvrit la boîte de tomates pelées.

— Tiens, ajoute ça, dit-elle à Ruby. Baisse le feu.

La jeune femme s'exécuta, et Nora reprit :

— Coupe les cœurs d'artichaut et mets-les dans la poêle.

Ruby se mit à l'ouvrage.

— Aïe !

Nora propulsa son fauteuil vers sa fille.

— Ça va ?

Du sang coulait de l'index de Ruby. Nora tira un chiffon propre du porte-serviette.

— Viens ici, ma chérie.

Nora lui prit gentiment la main. La vue du sang — le sang de son enfant — lui causait une douleur presque physique. Elle fit un bandage à l'aide du chiffon et pressa la main blessée entre les siennes. Une lueur d'émotion passa dans les yeux de Ruby. Elle se rappelait, elle aussi, ce rituel de son enfance. Il ne manquait plus que « le bisou pour guérir le bobo » ! Puis Ruby retira brusquement sa main.

— Ce n'est qu'une coupure, inutile de chercher mon doigt par terre !

De nouveau, le gouffre s'était creusé et Nora se demanda si elle n'avait pas imaginé l'émotion fugace dans le regard de sa fille.

— Maintenant, il faut faire bouillir de l'eau dans une grande casserole, dit Nora.

Durant une demi-heure, Ruby suivit les indications de sa mère.

La préparation terminée, elles s'assirent face à face à la table de la cuisine. Ruby commença aussitôt à manger. Nora essaya de l'imiter, mais le silence la rendait nerveuse. Le conseil de Leo lui revint en mémoire : confier à Ruby une anecdote personnelle.

Tandis qu'elle cherchait frénétiquement une phrase susceptible de briser la glace, Ruby se leva, et ouvrit en grand le robinet de l'évier. Pour elle, le repas était terminé. Nora ramassa les

assiettes et les porta jusqu'à l'évier. Dans le même silence pesant, les deux femmes firent la vaisselle côte à côte, Ruby lavant les assiettes et les couverts avant de les passer à Nora, qui les essuyait. Lorsque les derniers rangements furent terminés, Nora fit rouler son fauteuil jusqu'au salon. Ruby traversa rapidement la pièce en direction de l'escalier. Il fallait intervenir vite.

— Tu ne veux pas faire du feu dans la cheminée, ma chérie ? Les soirées sont fraîches en juin.

La jeune femme fit demi-tour, et s'agenouilla devant l'âtre, où elle disposa des bûches comme papy Bridge le lui avait appris.

— Certaines choses ne s'oublient jamais, commenta Nora.

Ruby s'accroupit, les mains tendues vers les flammes.

— Mais le sentiment d'avoir une mère n'en fait pas partie, rétorqua Ruby.

— Ce n'est pas juste ! Caroline et toi étiez le centre de mon univers.

Avec un rire sec, Ruby se redressa.

— Mais pas l'été de mes seize ans. Cette année-là, tu as bel et bien envoyé balader le centre de ton univers ! Tu es arrivée dans le salon, tu as posé tes bagages et tu nous as annoncé : « Je m'en vais. » Ensuite, tu as demandé : « Qui veut venir avec moi ? » Comme si Caroline et moi allions laisser tomber notre père sous prétexte que tu avais décidé que tu n'avais plus envie de rester.

— Je n'ai rien décidé... Je suis partie parce que...

— Je me moque de tes raisons. Tu es la seule que ça intéresse !

Nora aurait voulu que Ruby la comprenne.

— Tu ne sais pas tout sur moi.

Ruby semblait en proie à un conflit intérieur. Elle oscillait entre la guerre et la paix sans pouvoir se décider.

— Alors, vas-y. Dis-moi.

Nora saisit cette perche.

— Viens. Allons nous asseoir sur la véranda comme avant. Nous nous ferons chacune une confidence.

Un ricanement secoua Ruby.

— Je t'ai demandé de me parler de toi. Sans réciprocité.

— Moi aussi j'ai besoin de mieux te connaître, insista Nora. Ruby l'étudia intensément.

— Pourquoi pas ? J'ai vingt-huit ans. Tu en as eu cinquante... Quand ? Avant-hier ? En effet, il est temps que nous parlions.

Nora eut un sourire. Ainsi donc Ruby se rappelait la date de son anniversaire ! Elle suivit sa fille jusqu'à la véranda.

UN vent frais charriait un parfum de roses, de sable et de sel. Le crépuscule tintait l'horizon de mauve et de pourpre.

Ruby avait l'air si jeune, si vulnérable avec ses cheveux bruns mal coupés et ses habits élimés. Nora aurait voulu repousser la mèche sur son front et lui dire...

— Ne le dis pas, Nora !

— Quoi donc ?

— « Oh ! Ruby, tu serais si jolie si tu faisais quelques efforts ! »

C'était de la télépathie ! Nora avait maintes fois débité cette phrase. Un grain de sable dans le désert de ses conseils maternels. À ses yeux, cela ne prêtait pas à conséquence et, pourtant, Ruby semblait en avoir gardé un souvenir pénible.

— Excuse-moi, ma chérie. Ce que j'aurais dû dire, c'est : « Tu es très jolie comme tu es. »

Le silence s'installa à nouveau entre elles, traversé par le bruissement des vagues et le croassement d'un corbeau solitaire. Ruby s'appuya sur la rambarde de la véranda avec une feinte nonchalance.

— Eh bien, raconte-moi quelque chose que je ne sais pas.

— Tu crois que je ne te comprends pas, commença Nora d'une voix douce. Mais je sais ce qu'on ressent lorsqu'on tourne le dos à l'un de ses parents. Le jour où j'ai eu terminé le lycée, j'ai quitté la maison de mes parents. Je ne suis jamais revenue.

— Tu as pris la fuite ?

— J'ai fui mon père, oui. J'adorais maman.

— Et tu n'as jamais revu ton père ?

— Jamais.

Ce mot faisait toujours aussi mal.

— Je ne suis même pas allée à son enterrement et, toute ma vie, j'ai dû vivre avec ça. Je n'ai pas de regrets, seulement j'aurais souhaité que mon père soit différent... pour pouvoir l'aimer.

— Tu n'as jamais songé à lui pardonner ?

Un mensonge aurait certainement facilité leurs rapports. Il était évident que Ruby posait cette question en attendant une explication à son propre éloignement de sa mère. Celle-ci opta pourtant pour la vérité.

— Longtemps après, quand j'ai eu moi-même des enfants et que j'ai perdu leur affection, j'ai regretté ma conduite vis-à-vis de mon père. La vie est dure, mais j'étais trop jeune pour le comprendre. Je sais maintenant ce qu'il a éprouvé. Malheureusement, je l'ai su trop tard : il était déjà décédé.

— Autrement dit, je devrais te pardonner pendant qu'il est encore temps...

Nora leva brusquement les yeux.

— Tout ne tourne pas autour de toi, ma chère ! Je viens de te confier quelque chose de douloureux, de personnel. À défaut de ton affection, j'attends au moins un peu de respect de ta part.

Ruby parut désarçonnée.

— Je te présente mes excuses.

— Je les accepte. Maintenant, à toi de me raconter quelque chose que je ne sais pas.

Ruby fixa Nora.

— L'été-là qui a suivi celui où tu es partie, j'ai craqué. J'ai pris la voiture et je suis allée à Seattle, dans une boîte de nuit. J'ai dragué un type, il m'a emmenée chez lui et il m'a fait l'amour. (Elle marqua délibérément une pause.) J'étais vierge. Je l'ai fait pour te blesser. Je me disais que, si tu revenais, je te le dirais. Je m'imaginais ta tête au moment où tu l'apprendrais.

— Tu voulais me voir pleurer.

— C'était la moindre des choses.

— Je l'aurais fait, si ça pouvait te soulager.

— Il est trop tard pour ça, soupira Ruby. Mais Dean en a eu le cœur brisé.

À la mention du nom de Dean, la douleur submergea Nora. Parfois, des heures s'écoulaient sans qu'elle pense à Eric, puis, soudain, le chagrin rejaillissait. Elle aurait dû dire quelque chose à sa fille, dont la peine était manifeste lorsqu'elle évoquait Dean, mais l'émotion empêchait Nora de parler.

— Assez de confidences pour ce soir, déclara Ruby brutalement. Je vais me doucher.

Nora la regarda s'éloigner.

— Bonne nuit, Ruby, dit-elle à voix basse.

RUBY prit son cahier jaune et se pelotonna sur son lit.

On en a des batailles à livrer, ma mère et moi. Toutes les deux, c'est sûr. Mais j'ai peur de poser certaines questions et, je le sens, elle a peur de devoir y répondre.

« Je te dis un secret si tu m'en dis un. » Tel est le jeu que nous avons entrepris. J'apprends des choses sur ma mère que je n'ai pas envie de savoir. Par exemple, qu'elle s'est enfuie de chez elle à la fin de sa scolarité et qu'elle n'a plus jamais reparlé à son père.

Hier encore, je n'aurais pas été surprise. Je me serais dit : « Naturellement ! Fuir, c'est la spécialité de Nora Bridge ! » Pourtant, tandis qu'elle parlait de son père, j'ai vu qu'elle avait vraiment de la peine. Oui, de la peine d'avoir pris la fuite. J'aurais préféré ne pas m'en apercevoir, car, alors que je l'écoutais, je me suis demandé pour la première fois si elle n'avait pas aussi souffert d'avoir quitté ses enfants.

5

Assis en tailleur sur le ponton, Dean regardait le soleil se lever. La marée haute augmentait la violence des vagues. Un ronronnement de moteurs lui parvint du large. Dean sourit. Les bateaux de pêche étaient de sortie. Combien de fois avait-il assisté au départ du chalutier de Rand en compagnie de Ruby ? Ruby serrait toujours la main de Dean au moment où la poupe du *Captain Hook* disparaissait derrière le promontoire rocheux. Il savait, sans qu'elle le lui ait jamais avoué, qu'elle avait peur qu'un jour son père ne revienne pas.

Dean se releva et rebroussa chemin. À sa droite, le vieux voilier familial cognait contre le ponton. Les pluies et le vent avaient décoloré le mât, jadis d'un blanc éblouissant. De la mousse et des algues noirâtres recouvraient le timon d'acier.

« Hé, Dino, sortons *La Fille du vent*. »

Le souvenir de Ruby reparut, plus tenace que jamais. Au début, il avait lutté contre ces réminiscences. À présent, c'était lui qui les suscitait, comme un aveugle recompose dans sa mémoire des images qu'il a pu voir longtemps auparavant.

Il saisit le cordage, tira le bateau vers le ponton, sauta sur la passerelle. Il s'était toujours senti libre sur ce bateau. Le claquement des voiles au vent l'avait souvent enivré. Il adorait faire de la voile, mais avait abandonné ce sport le jour où il avait quitté l'île. Soudain, il sut ce qu'il devait faire : restaurer *La Fille du vent*. S'il arrivait à emmener Eric en promenade, ne serait-ce que pour un après-midi, peut-être que la mer et le vent les ramèneraient sur l'île de leur enfance.

L'ODEUR appétissante du café et du bacon réveilla Ruby. Elle enfila son vieux pantalon flottant sous sa chemise de nuit, puis descendit d'un pas pesant.

Nora, dans la cuisine, pilotait son fauteuil roulant avec la dextérité du général Patton parcourant les premières lignes du front. Sur le fourneau étaient posés deux poêlons en fonte, dont l'un fumait.

— Bonjour ! fit Nora. Bien dormi ?

— Pas mal...

Ruby se servit une tasse de café. Après la première gorgée, elle se sentit plus éveillée. Sa mère avait préparé du bacon et des crêpes.

— Je n'ai pas dégusté un tel festin depuis que tu nous as quittés.

Nora s'efforça de conserver le sourire.

— Veux-tu des tartines au chocolat, comme avant ?

— Non, merci. Je n'aime plus le chocolat.

Ruby posa deux assiettes sur la table et s'assit. Nora prit place en face d'elle.

— Tu as bien dormi ? s'enquit-elle à nouveau.

— Tu me l'as déjà demandé.

La fourchette de Nora heurta le bord de son assiette.

— Demain, rappelle-moi d'enfiler un gilet pare-balles sous mon peignoir.

— Qu'est-ce que tu attends ? Que je fasse semblant que tout va bien entre nous, comme Caroline ?

— Tu n'as pas à juger ma relation avec Caroline, rétorqua Nora d'un ton sec. Tu as toujours pensé que tu détenais la vérité. Mais il y a un défaut à cela, Ruby. Souvent tu... blesses les gens. (Elle s'interrompit un instant, blanche de colère, puis retrouva peu à peu sa contenance.) Je suppose que ce n'est pas entièrement ta faute.

— Pas entièrement ? Pas du tout, tu veux dire.

— J'ai quitté Caroline aussi. Cela ne l'a pas rendue pour autant froide, dure, inapte à l'amour.

— Qui t'a dit que j'étais incapable d'aimer ? J'ai vécu avec Max pendant cinq ans.

— Et où est-il maintenant ?

Ruby repoussa sa chaise et se leva.

— Rassieds-toi, dit Nora d'un ton apaisant. Je te promets, nous n'évoquerons plus que des sujets anodins.

Le ton de Nora était de ceux qui ont le don de transformer une femme adulte en petite fille. Ruby se rassit. Sa mère avala une bouchée de bacon, puis reprit :

— Aujourd'hui, il faudra faire des courses.

— Très bien. On peut partir d'ici une demi-heure.

— Une heure, je préfère. J'aurai tout le mal du monde à prendre un bain avec ma patte folle.

— Je pourrais passer une corde autour de tes pieds et te descendre dans la baignoire.

Nora rit.

— Sans façon ! Je n'ai aucune envie de mourir noyée, nue et les pattes en l'air.

Il fallut un instant à Ruby pour comprendre.

— Je ne te laisserais pas te noyer, dit-elle.

— Je sais. Mais volerais-tu à mon secours ?

Sans attendre de réponse, Nora fit demi-tour et partit vers sa chambre.

ASSISE sur son lit, les genoux sous le menton et le cahier jaune à portée de main, Ruby feuilletait un exemplaire de *USA Today* qu'elle avait acheté à l'insu de sa mère, pendant qu'elles faisaient les courses. En première page, le journal posait la question : « Où se cache Nora Bridge ? » Ruby avait l'impression que la photo granuleuse de sa mère au-dessous du titre la dévisageait. Dans son cahier, elle écrivit :

La presse est en train de démolir ma mère. Ce n'est que justice ! Elle a abandonné sa famille pour sa carrière : à présent, elle récolte ce qu'elle a semé.

J'ai souvent souhaité cette revanche du destin. Et pourtant, quelque chose me gêne dans cette histoire...

— Ruby ? Viens m'aider à préparer le dîner !

Ruby ouvrit le tiroir de l'ancienne table de nuit de sa mère. Stylos, breloques et autres babioles tintèrent à l'intérieur. Elle s'apprêtait à ranger son cahier quand elle aperçut le petit flacon brun. « Valium. Nora Bridge. 1985. » Le médecin qui avait rédigé l'ordonnance était le Dr Allbright.

Ruby fronça les sourcils. Sa mère prenait du Valium en 1985 ? En 1985, tout allait pourtant bien. Du moins, Ruby l'avait cru. Elle descendit à la cuisine. Nora s'activait aux fourneaux.

— Gratin de poulet aux brocolis, ça te dit ?

— On va encore faire la cuisine ensemble ? se plaignit Ruby.

Pendant une demi-heure, elles travaillèrent côte à côte en silence. Ruby coupa les brocolis et dépeça le poulet pendant que Nora mélangeait les ingrédients. Enfin, le plat fut au four.

— J'ai une surprise pour toi, dit Nora. Il y a une grosse boîte dans mon placard. Veux-tu aller la chercher ?

Ruby se rendit dans la chambre, prit la boîte et la rapporta au salon. Elle la posa sur la table basse.

— Ouvre-la, intima Nora.

Ruby souleva le couvercle et jeta un coup d'œil à l'intérieur : c'était un vieux projecteur de 16 millimètres avec une bobine.

— Du cinéma maison, dit Nora avec un sourire forcé.

Ruby se sentit prise au piège. À contrecœur, elle sortit de la boîte un drap blanc soigneusement plié et des punaises.

Elle installa le projecteur sur la table, fixa le drap sur le mur d'en face et éteignit les lumières. Elle lança le film, puis s'assit sur le bras du canapé.

Un brouhaha de voix se fit entendre, parmi lesquelles elle reconnut celle de sa mère : « Rand. Elle arrive ! »

Ruby n'a pas tout à fait cinq ans, petit bout de chou haut comme trois pommes, aux joues rondes, vêtu d'un tutu rose. Elle se met à virevolter sur ses jambes maigrichonnes, les bras déployés comme des ailes.

— Oh, Rand ! Elle est parfaite !

— Tais-toi, je me concentre.

L'image s'obscurcit avant de renaître. Changement de décor : la plage... Caroline, en maillot une pièce, barbote dans l'eau en riant. Ruby, en Bikini, joue sur le sable. Maman admire un seau rempli de pierres et de coquillages. Ruby court vers elle. Maman se penche pour rattacher une sandalette, puis attire dans ses bras pour lui faire un bisou la fillette qui gigote et s'esclaffe.

Ruby avait oublié combien ils riaient, tous, à quel point sa mère la serrait souvent dans ses bras pour l'embrasser...

Nouvelle séquence : papa faisant tourner Ruby, maman lui apprenant à lacer sa chaussure... Un Halloween pluvieux où deux princesses, main dans la main, triment une lanterne sculptée dans une citrouille grimaçante... Maman et papa valsant dans la salle de séjour.

Lorsque le film s'échappa de la bobine et que l'écran rede-vint noir, Ruby eut la sensation d'avoir couru un marathon. La main tremblante, elle éteignit l'appareil et ralluma les lumières.

Des larmes miroitaient sur les cils et les joues de Nora. À leur vue, Ruby eut un pincement au plus profond du cœur.

— Vous aviez l'air si heureux, papa et toi.

— Nous avons été heureux, oui, pendant des années. Et puis, nous ne l'avons plus été.

— Toi, tu ne l'as plus été. Papa, lui, t'aimait, il a sombré quand tu es partie.

— Oh! Ruby, il y a tant de choses que tu ignores! Aucun enfant ne peut juger le mariage de ses parents.

La colère qui couvait dans le cœur de Ruby ne lançait plus de flamme. Le film lui avait brouillé les idées.

— Je t'avais oubliée, dit-elle doucement. Je n'ai jamais fait un rêve dans lequel tu sois présente. Je n'avais plus un seul souvenir d'enfance avec toi... Mais ce soir, je me suis rappelé le médaillon que tu m'as offert pour mes onze ans.

Nora hocha la tête en s'essuyant les yeux.

— Tu l'as toujours?

Ruby se leva. Elle avait seize ans quand elle l'avait porté pour la dernière fois.

La famille Bridge avait passé cet été-là terrée dans la maison devenue trop calme. Le père de Ruby s'était mis à boire et à fumer depuis juin, après le départ de Nora. En août, il ne sortait plus de sa chambre. Le *Captain Hook* était resté amarré des mois durant. En automne, Rand avait dû vendre une parcelle de terrain pour payer les factures. Finalement, le premier jour de l'année scolaire, Ruby avait ôté son médaillon.

— Je l'ai jeté.

— Je comprends.

— Non, tu ne comprends pas. Je ne l'ai pas jeté parce que je te détestais... Je l'ai jeté parce que ça me faisait trop de peine de me souvenir de toi.

— Oh! Ruby...

L'alarme du four sonna. Ruby se redressa.

— Sauvées par le gong! Allons dîner.

CETTE nuit-là, Nora se tourna et se retourna dans son lit sans trouver le sommeil. À l'aube, elle sortit sur la véranda pour contempler le lever de soleil. « Je t'avais oubliée. » Nora savait que Ruby l'avait tenue pour coupable, qu'elle l'avait haïe. Elle ignorait qu'elle l'avait oubliée. Comment combattre cet oubli? Elle avait besoin d'un plan pour reconquérir sa fille. Mais lequel?

— Très bien, monologua-t-elle. Que répondrais-tu s'il s'agissait de la lettre d'une de tes lectrices?

Chère Nora,

Il y a plusieurs années, j'ai brisé mon mariage et abandonné mes enfants. La plus jeune de mes filles ne me

l'a jamais pardonné. Aujourd'hui, elle affirme m'avoir oubliée. Comment dois-je m'y prendre pour lui exprimer mes regrets ?

ELLE inspira profondément. Si elle avait reçu une lettre comme celle-ci, elle aurait répondu à sa correspondante que son acte était impardonnable, puis après quelques considérations moralisatrices, elle aurait conseillé : forcez-la à se souvenir de vous. Derrière elle, la porte de la véranda grinça.

— Nora ?

— Bonjour, ma chérie, dit Nora en se retournant avec un grand sourire.

Ruby fronça les sourcils.

— Tu es bien gaie, pour une heure aussi matinale. Tu veux du café ?

— Non, merci, j'en ai déjà bu un. Mais sers-toi donc et viens me rejoindre.

Sans un mot, Ruby s'éclipsa, puis reparut une tasse entre les mains. Elle se laissa tomber dans un fauteuil en rotin. Pendant un moment, elles regardèrent la plage sans se parler.

— Te souviens-tu de ces barbecues géants que nous organisions pour la fête nationale ? demanda Nora. Pendant que ton père allait à la pêche, nous préparions le feu d'artifice.

Ruby sourit.

— J'adorais les feux de Bengale. J'avais hâte qu'il fasse nuit.

— Nous nous adressions des petits messages en utilisant leur lumière. Moi, j'écrivais toujours : j'aime mes filles. Toi, année après année, tu écrivais le nom de Dean.

— Ouais, lui et Eric montraient le bout de leur nez chaque fois que papa mettait le saumon à griller. (Ruby soupira.) Caroline m'a dit que tu es restée en contact avec Eric. Qu'est-ce qu'il devient ?

Nora savait que cette question viendrait. Elle s'était crue prête, mais elle ne l'était pas. Comment annonce-t-on à sa fille qu'un de ses amis d'enfance est en train de mourir ? Nora s'essuya les yeux et soutint le regard curieux de Ruby.

— Eric a un cancer.

— Oh ! mon Dieu ! Est-ce qu'il... va mourir ?

Nora eut du mal à surmonter sa peine.

— Malheureusement oui, ma chérie.

Ruby se prit la tête dans les mains.

— J'aurais dû continuer à prendre de ses nouvelles... (Elle

se tut et pleura en silence.) Il me semble qu'hier encore nous étions tous ensemble, gémit-elle. Je n'arrive pas à l'imaginer malade. Pourrons-nous lui rendre visite ?

— Oui, bien sûr. Il s'est retiré dans leur maison d'été, à Lopez Island. Il sera ravi de te revoir.

La sonnerie du téléphone retentit. Ruby alla répondre.

— Nora ! hurla-t-elle, c'est Dee, ton assistante.

Nora roula jusqu'à la cuisine et décrocha.

— Oui, Dee ?

— Nora, un paquet de lettres vient d'atterrir sur ton bureau. Je n'ai pas pu faire autrement. Tom Adams m'a menacée de me mettre à la porte si je ne faisais pas suivre le courrier.

— Est-ce que tu as lu les lettres ? Comment sont-elles ?

— Elles ne disent pas que des gentilleses. Une dame de l'Iowa a intenté un procès contre toi pour « conseils frauduleux ».

— D'accord, Dee. Envoie-moi ces lettres.

— J'ajouterai une compilation de tes lettres préférées dans l'enveloppe, comme ça, tu pourras t'y référer si besoin est.

— Bonne idée. Merci pour tout, Dee. Au revoir.

Nora raccrocha. Les bras croisés, adossée au réfrigérateur, sa fille l'étudiait.

— Alors ?

— Mon patron souhaite que je réponde à une correspondance injurieuse.

— C'est ton boulot, non ?

Nora ne dit rien. Ruby grimpa l'escalier quatre à quatre. L'instant suivant, elle était de retour avec une coupure de journal.

— Je l'ai acheté hier. Il vaut mieux que tu saches ce qu'ils écrivent sur toi.

Nora prit le journal et parcourut rapidement l'article.

— Tout est fini, murmura-t-elle lugubrement, laissant le journal tomber par terre.

— Ne sois pas stupide ! Tu t'en sortiras. Regarde Monica Lewinsky, elle a créé sa propre ligne de sacs à main.

— Merci pour cette comparaison réconfortante, Ruby. Ma carrière est fichue. Je n'ai pas l'intention de répondre à une seule lettre. Je continuerai à me terroriser jusqu'à ce que le scandale soit éventé. Bientôt, une autre affaire accaparerait la presse. On m'oubliera. Je m'évanouirai dans la nature.

— Avec la bonne méthode, tu pourrais...

— Tu ne comprends pas comment j'ai bâti ma carrière, Ruby. J'ai toujours mis toute ma sincérité dans les conseils que je donnais à mes admirateurs. C'est pour ça qu'ils m'admiraient.

— D'après les journalistes, tu faisais l'apologie du mariage. C'est ça, ta sincérité ?

— Mais je crois sincèrement au mariage. À l'amour. À la famille. Aux engagements. Seulement... j'ai échoué.

Ruby parut surprise par cette réponse.

— Je ne m'attendais pas à ce que tu parles d'échec. Après tout, tu nous as quittés pour réussir ta carrière — comme on quitte un travail embêtant pour l'emploi dont on rêve.

— Non, je ne suis pas fière de moi.

— Pourquoi ? murmura Ruby. Pourquoi nous avoir quittés ? Ne pouvais-tu pas poursuivre ta carrière tout en élevant tes enfants ?

Un soupir gonfla la poitrine de Nora.

— Ce qui s'est passé n'avait pas l'ampleur du naufrage du *Titanic*. Il s'agit de toutes petites choses, de détails qui s'accumulent pendant des années. Pour comprendre, il faudrait que tu acceptes de voir comment fonctionnait notre famille. Mais ça, tu ne le veux pas. Tu préfères oublier que j'ai existé.

— C'est plus facile, admit calmement Ruby.

— Tout comme il est plus facile pour moi de renoncer à ma carrière... Je n'ai pas le cœur de me battre, et, de toute façon, la bataille est perdue d'avance.

— J'ignorais que tu étais une lâcheuse.

Nora lui adressa un sourire triste.

— Tu es pourtant la mieux placée pour le savoir !

Le paquet arriva en fin d'après-midi, pendant la sieste de Nora. Ruby savait ce qu'il contenait. Après un rude combat intérieur, elle défit la ficelle. Jusqu'à présent, elle s'était toujours refusée à lire les articles de sa mère. Désormais, comme elle travaillait pour *Cache magazine*, elle avait besoin de savoir en quoi consistait *Il y a toujours une solution*.

Elle retira une enveloppe de papier kraft portant le mot « Compil ». À l'intérieur, la première lettre datait de décembre 1989.

Chère Nora,

Auriez-vous un truc pour enlever une tache de vin rouge sur une robe de soie blanche ? J'ai un peu trop bu au

RETOUR À SUMMER ISLAND

mariage de ma sœur et j'ai renversé mon verre sur sa robe. Résultat, elle ne m'adresse plus la parole. C'est trop triste.

MÉLANCOLIE

La réponse de Nora était courte et gentille :

Chère Mélancolie,

Commencez par une petite visite à la laverie de votre quartier. Si les résultats sont médiocres, proposez à votre sœur de remplacer la robe : elle souhaite sûrement conserver intact le souvenir du plus beau jour de sa vie. Vous aurez peut-être quelques difficultés à rassembler la somme, mais vous vous sentirez soulagée. On commet tous des erreurs dans la vie. Il faut saisir les occasions de les réparer.

NORA

EN parcourant les colonnes imprimées, Ruby remarqua que le courrier évoluait entre questions purement ménagères et interrogations existentielles. Les réponses de Nora étaient toujours concises, intelligentes et pleines de compassion.

La lettre d'une adolescente aux prises avec la drogue rappela à Ruby ses quatorze ans, époque où elle trouvait Lopez Island étriquée et sans intérêt. Pendant un temps, ne pas aller en cours et fumer du cannabis lui avait procuré un exutoire.

Rand avait failli avoir une attaque quand le directeur de l'école l'avait convoqué pour lui annoncer que sa fille fumait. Nora, elle, était restée très calme. Elle avait emmené sa fille à l'extrémité de l'île, sur une plage depuis laquelle on apercevait un quartier de Victoria. Nora s'était assise à même le sable et avait tiré de son sac le joint découvert dans le casier de Ruby. À la surprise de sa fille, elle l'avait allumé, avait aspiré quelques bouffées et l'avait passé à sa fille. Effarée, Ruby s'était assise à côté de sa mère et, ensemble, elles avaient fumé en silence.

Le soir tombait. Soudain, Nora demanda : « Est-ce que Victoria te semble différente ? » Ruby avait eu du mal à fixer son regard sur la ville. « Elle a l'air plus éloignée que d'habitude », finit-elle par répondre.

— C'est exact. Les choses s'éloignent quand on prend de la drogue. Tout ce que tu désires obtenir de la vie te paraîtra de plus en plus inaccessible. C'est agréable de gratter une allumette et de se dire qu'on est plus fort que les autres. Mais c'est faux.

On est plus fort quand on devient astronaute, ou comédien, ou scientifique. Ne gâche pas ta vie. Tu n'en as qu'une seule. (Nora s'était levée.) C'est ton choix. Ta vie.

Ruby tremblait de tous ses membres lorsqu'elle s'était redressée. Le discours de sa mère l'avait profondément touchée. Très doucement, elle avait chuchoté : « Je t'aime, maman. » Elle ne se rappelait pas avoir redit ces mots depuis.

De nouveau, Ruby se pencha sur les lettres. La première phrase de l'une d'elles capta son attention.

Chère Nora,

Ma fille, mon précieux petit trésor, a été tuée par un chauffard cette année. Je n'ai pas la force de parler aux gens, pas même à ma femme. Je la vois assise sur le lit, les cheveux décoiffés, les yeux rouges, et je suis incapable de lui offrir le moindre réconfort.

Si je m'écoutais, je rassemblerais mes affaires dans un chariot et j'irais rejoindre la foule des vagabonds et des ivrognes de Pioneer Square. Mais je n'ai même pas ce courage. Alors je reste à la maison. Je ressasse mes souvenirs. Et je me demande pourquoi je me donne encore la peine de respirer.

SEUL ET PERDU

EN marge de la lettre, quelqu'un avait écrit : « Envoyer immédiatement cette réponse à l'expéditeur. » Une photocopie était agrafée à la lettre.

Cher Seul et Perdu,

Je ne perdrai pas de temps à envelopper votre chagrin dans de belles phrases. Vous êtes en danger. Vous êtes en train de sombrer, mais vous n'avez pas encore atteint le fond. Je vais faire une chose que je n'ai jamais faite jusqu'à présent. Je vous propose de venir me parler. Ne refusez pas.

Ma secrétaire attendra votre coup de fil demain pour vous fixer un rendez-vous. Je sais combien la vie peut blesser les cœurs les plus vaillants mais, parfois, il suffit de saisir la main que l'on vous tend. Appelez-moi. Je serai là.

NORA

LES mains de Ruby tremblaient. Pas étonnant que les lecteurs aient adoré sa mère. Elle glissa les feuillets imprimés et les lettres manuscrites dans l'enveloppe brune avant de poser

le paquet sur la table de cuisine. Ensuite, elle monta à l'étage.

Elle ne prit conscience qu'elle s'apprêtait à appeler Caroline qu'une fois le combiné en main. Normal ! Chaque fois que la nervosité gagnait Ruby, elle trouvait un solide appui auprès de sa sœur. Celle-ci décrocha à la troisième sonnerie.

— Allô ? fit Caroline d'une voix lasse.

— Salut, sœurlette. Tu as besoin d'une sieste, on dirait.

Caroline rit.

— Je suis toujours en manque de sommeil. Passons ! Comment te débrouilles-tu avec notre mère ?

— Elle n'est pas celle que je croyais, admit doucement Ruby. Est-ce que tu savais, toi, qu'elle voyait un psy, quand elle était encore mariée avec papa, ou qu'elle prenait du Valium en 1985 ?

— Ah oui ? s'étonna Caro. Et si c'était ce psy qui lui avait conseillé de quitter papa ?

— Pourquoi aurait-il fait ça ?

— Parce qu'ils sont tous pareils, Rube. Ils disent aux femmes malheureuses d'aller chercher le bonheur ailleurs. Si j'avais reçu dix centimes chaque fois que mon thérapeute m'a incitée à quitter Jere, je serais riche.

— Parce que tu vois un psychiatre, toi aussi ? Je croyais que toi et M. Parfait étiez parfaitement heureux.

— Nous avons des problèmes, comme tous les couples. Et je... Ah, non, Jenny ! Excuse-moi, Rube, il faut que je te laisse. Jenny a renversé un verre de jus de pamplemousse sur la tête de son frère.

Avant que Ruby puisse répondre, Caroline raccrocha.

TOUT était prêt. Dean frappa à la porte d'Eric et entra.

Assis dans son lit, le malade lisait. À la vue de Dean, un large sourire éclaira ses traits tirés.

— Dino, où étais-tu passé ? Il est presque l'heure de dîner.

— Je travaillais... à quelque chose, annonça Dean tout en rabattant la rambarde métallique du lit d'hôpital. Ça te dirait un petit voyage ?

— C'est un euphémisme. Je ne supporte plus ce lit.

Dean se pencha et souleva son frère dans ses bras. « Bon sang, il ne pèse rien du tout. » Il avait la sensation de tenir un petit enfant frêle. Dean porta son frère au rez-de-chaussée, puis dehors. Ils traversèrent la pelouse et descendirent jusqu'à la plage.

— *La Fille du vent*, murmura Eric.

Dean posa lentement son frère sur la chaise roulante qu'il

avait laissée sur le sable, et lui enveloppa les jambes d'une couverture de laine.

Le crépuscule embrasait l'horizon. Le ciel était bas, à portée de main. Les lueurs du couchant teintaient de rose le sable, les flots, les nuages, la côte rocheuse. Le bateau était toujours en mauvais état, mais propre.

Dean s'assit près d'Eric.

— J'ai encore du pain sur la planche. Les voiles seront prêtes demain. Les coussins de la banquette aussi... Je me suis dit que nous pourrions nous offrir une virée... pour nous souvenir d'autrefois... du bon vieux temps...

Eric avait immédiatement compris.

— Oui, bonne idée, répondit-il. (Il remonta la couverture jusqu'à son menton.) Alors, c'est comment d'être le fils favori ?

— On se sent seul.

Le malade laissa sa tête reposer sur l'oreiller.

— Te rappelles-tu quand elle m'aimait ? Quand j'étais un jeune homme athlétique et promis à un brillant avenir ?

Dean s'en souvenait. Leur mère adorait littéralement Eric. Leurs parents venaient sur l'île une fois par an pour assister au championnat de football. Maman applaudissait à tout rompre son joueur préféré. À la fin des matchs, ils repartaient.

— J'ai entendu la sonnerie du téléphone hier soir vers onze heures, reprit Eric. C'était elle, n'est-ce pas ?

— Oui.

— Est-ce qu'ils viendront me voir ?

Inutile de mentir.

— Non.

— À quoi sert d'avoir un cancer si votre famille ne pleure pas à votre chevet ? dit Eric avec un soupir rauque.

— Je suis là. Tu n'es pas seul.

— Je sais, petit frère, je sais, fit Eric, les larmes aux yeux.

Dean déglutit péniblement.

— Ne la laisse pas te détruire.

Eric ferma les yeux.

— Un jour, elle le regrettera. Mais il sera trop tard... Elle... (Il rouvrit les yeux.) Parle-moi. Raconte-moi ta vie.

— Il n'y a pas grand-chose à dire. Je travaille.

— Très drôle. Je lis les journaux de San Francisco, tu sais. Tu es le célibataire le plus en vue de la ville... Si je ne te connaissais pas aussi bien, je dirais que tu es un homme qui a tout pour être heureux.

Dean retint un rire. En effet, il avait tout. Mais il n'était pas heureux.

— Il y a un vide dans ma vie, avoua-t-il. Mais je ne sais pas de quoi il s'agit.

— Est-ce que tu aimes ton travail ?

Cette question surprit Dean.

— Non.

— Es-tu amoureux ?

— Non. Il y a très longtemps que je n'ai pas aimé quelqu'un.

— Et tu ne sais pas à quoi correspond ce manque ? Voyons, Dino ! Tu ne te poses pas la bonne question, je crois. Le vrai problème est le suivant : qu'est-ce que tu as fait de ta vie ? (Il bâilla.) Te rappelles-tu le camp Orkila ? demanda-t-il soudain.

— C'est là où nous avons rencontré Ruby, dit doucement Dean. Elle avait grimpé sur ce grand arbre de la plage en disant que les seaux et les pelles étaient pour les gosses et qu'elle était une grande fille.

— Et elle n'a pas voulu descendre avant que tu le lui demandes.

— Oui. C'était le début, n'est-ce pas ? Nous n'avions jamais vu une vraie famille avant...

Les mots s'égrenaient, s'emboîtaient, formaient un chapelet. Le chapelet de leur vie, qui maintenant semblait s'enrouler autour du corps amaigri de son frère.

6

NORA s'éveilla de sa sieste complètement groggy. Par la fenêtre lui parvenait le bruissement incessant des vagues. Il faisait presque nuit. « Eric. »

Elle posa le téléphone sur ses genoux et composa le numéro. Lottie répondit. Elle lui passa Eric.

— Nora ? Eh bien, il était temps !

Elle rit.

— J'ai eu quelques journées intéressantes. Je suis à Summer Island. Caroline m'a prêté le cottage.

— Ma chère ! Le style de vie des célébrités m'a toujours ébloui. Difficile de trouver le temps de rendre visite à un vieux copain à l'article de la mort.

Il rit de sa plaisanterie, mais son rire s'étrangla dans une

quinte de toux. À cet instant, Nora décida de taire le scandale pour ne pas le bouleverser. Mais si elle voulait lui rendre visite, il fallait trouver une explication à la chaise roulante.

— J'ai eu un accident de la route. On m'a transportée à Bayview.

— Comment vas-tu ?

— Pour une quinquagénaire qui s'est emplafonnée dans un arbre, je me porte comme un charme. Je m'en suis sortie avec une jambe cassée et un poignet foulé. Rien de grave, mais c'est la raison pour laquelle je n'ai pas pu venir te voir.

— Toi, tu me caches quelque chose.

Elle eut un rire forcé.

— Mais non, vraiment, je...

Elle se mit à pleurer.

— Nora, tu sais que tu peux tout me dire.

— Je ne veux pas t'embêter avec mes ennuis.

— Qui me tenait la main tous les soirs à l'hôpital quand Charlie était mourant ? Qui me tenait toujours la main lorsque j'ai commencé la chimio ?

Nora renifla.

— Moi.

— Alors, parle !

Le calme remplaça les sanglots, les mots effacèrent les larmes.

— Le *Tattler* a publié des photos de moi au lit avec un homme.

— Oh, Seigneur..., murmura-t-il.

— Ce n'est pas tout. Les photos étaient datées et, à l'époque, j'étais encore mariée à Rand. La presse me traque sans relâche. Ma carrière est terminée.

— Allons, nous sommes en Amérique. Les célébrités commettent des impairs tous les jours. Garde la tête haute, pleure un bon coup, admetts ton erreur et implore une seconde chance. Tes fans ne verront pas d'inconvénient à ce que, finalement, tu sois comme eux, humaine.

— C'est pour ça que je t'aime, Eric. Avec toi, le verre est toujours à moitié plein. (Elle soupira.) Veux-tu que je vienne te voir demain ? Entre ma chaise roulante et ton lit d'hôpital, on aura l'air de sortir de *Vol au-dessus d'un nid de coucou*.

— Excellente idée. Tu ne devineras jamais qui est ici.

Nora rit.

— Toi non plus, tu ne devineras jamais qui est ici.

— Dean.

— Ruby.

Ils avaient parlé en même temps. Nora fut la première à recouvrer ses esprits.

— Dean est sur l'île ? Comment ça se passe entre vous deux ?

— Bien, mais le malaise persiste. Et Ruby ?

— Toujours égale à elle-même. Elle me déteste.

— Mais elle est avec toi. Ça veut dire quelque chose, tout de même. Hé, tu sais ce qui s'est passé entre Ruby et Dean ? Il refuse d'en parler.

— Elle aussi.

— Ça a l'air d'avoir carrément marqué Dean. Il est parti au pensionnat dans le seul but de s'éloigner d'elle... Intéressant, toutefois, que ni l'un ni l'autre ne se soit marié.

— Tu penses ce que je pense ?

— Comment doit-on faire pour les remettre ensemble ?

Nora sourit. Enfin un sujet qui n'avait rien à voir avec la maladie d'Eric ou le scandale. Pour la première fois depuis des années, elle se sentit mère.

— Doucement, mon garçon. Très doucement.

APRÈS avoir raccroché, Nora sortit de sa chambre. Dans la cuisine, elle aperçut le paquet sur la table. Elle s'arrêta net. Lentement, elle s'approcha. Le paquet avait été ouvert.

Elle le plaça sur ses genoux et se rendit dans le salon. Elle défit la liasse de lettres sur laquelle son assistante avait marqué : « Nouveau courrier. » Sur le dessus, une enveloppe blanche, oblitérée à Great Falls dans le Montana. Les doigts tremblants, Nora la décacheta et commença à lire.

Nora,

Je n'arrive plus à vous appeler « chère Nora ». Je vous ai écrit une bonne douzaine de fois ces dernières années. Deux fois, vous avez publié mes lettres. Une fois, vous m'avez personnellement écrit pour me dire que vous espériez que j'allais mieux.

Vous imaginez donc mon trouble lorsque j'ai découvert qui était ma bonne conseillère ! Ne vous donnez pas la peine de répondre à cette lettre. Si j'ai envie de lire de la fiction, j'irai chez mon libraire. Vous n'avez plus le droit de donner des conseils à qui que ce soit.

Que Dieu vous pardonne, Nora Bridge. Vos fans ne le feront pas.

NORA plia la lettre et la glissa dans l'enveloppe. Après avoir lu encore quelques lettres, elle se sentit incapable de bouger. Un tremblement montait en elle, la glaçant jusqu'aux os.

— Nora ?

Ruby entra dans le salon. Elle s'assit sur le canapé, face à sa mère.

— As-tu bien dormi ?

Nora contempla ses mains, songeant : « S'il te plaît, ne me parle pas. Pas maintenant. »

— Oui... réussit-elle à répondre. Merci.

— Tu as lu les nouvelles lettres, n'est-ce pas ?

Nora chercha une répartie susceptible de dédramatiser la situation, mais les seules paroles qui lui vinrent furent :

— Ils me détestent !

— Ce sont des étrangers. Ils ne t'ont jamais vue. (Ruby lui adressa un sourire.) Laisse les grands sentiments à ta famille.

— Qu'est-ce qu'il me reste comme famille ? gémit Nora.

Au lieu de répondre, Ruby lui demanda :

— Tu te rappelles quand j'avais douze ans et que j'avais été élue par ma classe pour ouvrir le bal ?

— Oui, renifla Nora. Je m'en souviens.

— Je voulais que la presse locale couvre l'événement. Tu es la seule à ne pas t'être payé ma tête. (Ruby sourit.) Tu as même réussi à séduire le vieux rédacteur en chef de l'*Island Times*.

Nora hocha la tête :

— Dès l'instant où je suis entrée dans le bureau, j'ai adoré l'atmosphère. Je me suis sentie appartenir à un univers pour la première fois de ma vie. J'ai toujours eu envie de jouer avec les mots, mais j'ignorais comment.

— Plus tard, j'ai eu l'impression de t'avoir montré le chemin qui menait loin de notre famille, dit Ruby.

— Je ne vous ai pas abandonnés pour ma carrière, Ruby. Ça n'avait rien à voir... La démarche qui m'a conduite à quitter ton père a commencé avant même que je l'aie rencontré.

— Je ne comprends pas.

Nora regarda par la fenêtre.

— Mon père était alcoolique, commença-t-elle. Sobre, il était presque humain, mais lorsqu'il était ivre, ce qui lui arrivait souvent, il était d'une humeur de chien. C'est un secret que j'ai appris à garder. Il m'a fallu quinze ans de thérapie pour arriver à prononcer le mot « alcoolique ».

— Quoi ? Tu ne nous l'as jamais dit !

— Dans une ferme isolée comme la nôtre, les voisins ne pouvaient pas entendre les cris d'une femme... Ou d'une petite fille. On apprend vite que ça ne sert à rien de crier. On se fait toute petite, dans l'espoir d'échapper à la punition.

— Il a abusé de toi ?

— Il n'a pas commis le pire crime qu'un père puisse infliger à sa fille, mais il m'a... cassée. J'ai grandi en m'efforçant d'être invisible, dans une peur constante. (Elle regarda sa fille au fond des yeux.) Pendant des années, j'ai cru que si je ne mentionnais pas mon père, je pourrais l'oublier.

Ruby respira profondément.

— Ça a marché ?

Nora savait que sa fille avait fait le rapprochement.

— Non. Je n'ai fait que lui donner encore plus d'importance. Et je me suis convaincue qu'aucun homme ne m'aimerait jamais. Un peu comme une fille peut refuser l'amour sous prétexte que sa mère l'a abandonnée. (Elle marqua une pause.) Es-tu tombée amoureuse... après Dean ?

— J'ai vécu avec Max pendant cinq ans. Un jour, je suis rentrée après le travail et, surprise ! Il avait déménagé.

— Lui as-tu jamais dit que tu l'aimais ?

— Presque, une fois.

— Et lui ? Il t'a dit qu'il t'aimait ?

— Oui, mais Max était ainsi. Il était capable de déclarer sa flamme à la caissière du supermarché.

— Tu as vécu avec un homme pendant cinq ans et tu ne lui as jamais dit que tu l'aimais, alors qu'il t'avait fait la plus belle déclaration qui soit. La question n'est pas de savoir pourquoi il est parti, mais pourquoi il est resté aussi longtemps !

La mâchoire de Ruby se décrocha presque.

— Je n'ai jamais considéré le problème sous cet angle.

— J'ai dit à ton père que je l'aimais la première fois que nous avons fait l'amour. Je n'avais encore jamais dit ces mots à personne. Ce genre de vocabulaire était banni de ma famille. Et sais-tu quand Rand m'a dit qu'il m'aimait ?

— Quand ?

— Jamais. J'ai attendu cette phrase comme un gosse attend son cadeau de Noël.

— Non, murmura Ruby. Assez...

— J'ai voulu vous élever de manière que vous soyez plus fortes, mais j'ai échoué. Tu as peur de l'amour, du rejet. J'ai été une mère minable et tu as payé le prix de mes erreurs.

— Tu n'étais pas une mère minable... avant de nous quitter.

— Merci, murmura Nora avec émotion.

Elle progressait sur un terrain glissant, elle le savait. Si elle s'autorisait à aimer de nouveau sa fille, elle en souffrirait. Mais comment étouffer son affection pour Ruby ?

— Je me souviens encore d'une petite fille qui pleurait chaque fois qu'un oisillon tombait du nid.

Ruby se leva.

— Cette petite fille a disparu depuis longtemps.

— Tu la retrouveras, déclara doucement Nora. En même temps que l'amour. Et quand l'amour sera là, Ruby, tu le sauras. Et tu n'auras plus peur.

DEAN apporta le plateau du petit déjeuner dans la chambre de son frère. Le malade était déjà éveillé, assis dans son lit.

— Salut, Dino ! dit-il.

Dean posa le plateau sur les genoux de son frère. Il constata que celui-ci avait l'air épuisé.

— Mauvaise nuit ?

Eric hochait la tête.

— Je dors mal, et c'est franchement ridicule vu que c'est la seule chose que je puisse faire. Les analgésiques me mettent KO, mais ça ne vaut pas une nuit de sommeil.

Il eut un sourire fatigué. Dean tira une chaise près du lit, s'y assit et saisit la main de son frère. Eric lui sourit.

— Je me suis toujours dit que nous reviendrions dans cette maison quand nous serions vieux. Je nous imaginais, regardant tes gosses pêcher des crevettes autour du ponton. (Les yeux d'Eric vacillèrent.) Ruby et toi, vous en avez passé du temps, sur ce ponton.

Dean fut tenté de changer de sujet, puis se ravisa. Il avait envie de parler de Ruby à son frère.

— Je pensais être un jour témoin à votre mariage, poursuivit Eric. Vous aviez à peine seize ans, mais j'étais convaincu qu'entre vous, c'était le grand amour.

— Moi aussi.

Eric le regarda.

— Et maintenant ?

— Je le pense encore.

— Elle est à Summer Island.

Dean tressaillit. Il lui fallut quelques secondes pour assimiler l'information.

— Ruby? Elle est au cottage?

Eric sourit.

— Oui.

— Avec... son mari et ses enfants, je suppose?

— Elle ne s'est jamais mariée. Je me demande pourquoi...

Le cœur de Dean battait si fort que la tête lui tournait. Ruby était là.

— Va la voir, dit Eric doucement.

DEAN enfourcha sa bicyclette et se mit à pédaler à toute vitesse sur le chemin sinueux menant au port. Un ferry s'appêtait à appareiller. Il y monta.

Arrivé à Summer Island, il débarqua à toute vitesse. Lorsqu'il longea à vive allure l'allée ombragée des Bridge, il suait à grosses gouttes. Au bout du chemin, il mit pied à terre, laissant tomber lourdement le vélo sur le sol. Que diable faisait-il ici, courant comme un dément vers son premier amour, comme si onze années ne s'étaient pas écoulées?

Le souvenir de leur dernier jour ensemble lui revint, tel un kaléidoscope de sons et d'images. Le ciel était d'un bleu pâle, strié par le sillage dentelé d'un avion. Lorsqu'il s'était tourné vers Ruby, pour lui montrer l'appareil, elle pleurait.

« J'ai couché avec un garçon hier soir. » Une déclaration sans préambule, comme pour le blesser délibérément.

Il avait réussi à la persuader de lui raconter cette histoire sordide, mais le récit de Ruby ne l'avait pas aidé à comprendre. S'il avait été plus âgé, plus expérimenté, il aurait posé la seule question importante : « Pourquoi? » Mais il venait d'avoir dix-sept ans et il était vierge. Il ne pouvait penser qu'à une chose, la promesse qu'ils s'étaient faite l'un à l'autre de demeurer intacts jusqu'au mariage.

La colère, la douleur l'avaient aveuglé. Il s'était senti stupide et dupé. Il avait attendu qu'elle lui demande pardon, mais elle était restée là, si près de lui et si loin à la fois. Puis les larmes qui lui brouillaient la vue avaient changé Ruby en une fille qu'il n'avait jamais vue auparavant.

« Va-t'en! » avait-elle dit d'une voix dure. « Va-t'en, c'est fini. »

Il avait déguerpi le plus vite possible, afin de cacher ses larmes. Il lui avait tourné le dos et avait enfourché sa bicyclette. Il avait pédalé comme un fou, comme pour fuir la douleur, mais la douleur était en lui.

Dean prit une grande respiration. Plus moyen de faire marche arrière. Il se dirigea vers le cottage et frappa à la porte.

Elle ouvrit.

— Ruby, murmura-t-il.

Prononcer son nom lui procura une douleur fulgurante. Elle était si belle qu'il en eut le souffle coupé.

— Dean, souffla-t-elle, les yeux écarquillés.

Il avait la sensation d'être si frêle qu'un coup de vent aurait pu l'emporter.

— Je... euh... suis revenu voir Eric.

— Comment va-t-il ? s'enquit-elle d'une voix à peine audible.

— Mal.

— Je suis ici avec ma mère. Elle a eu un accident de voiture et je prends soin d'elle.

— Toi ?

La question lui avait échappé. Il eut peur de l'avoir offensée.

— Tu lui as pardonné, alors.

La tristesse assombrit les yeux de Ruby.

— Le pardon importe peu, Dean. Quand une chose est faite, on ne peut pas la défaire.

Elle sourit, mais son sourire n'avait plus l'éclat qui allumait des étincelles dans ses prunellès. Elle semblait attendre une réponse qu'il ne trouva pas et, comme à son habitude, elle n'attendit pas.

— Eh bien, c'était bon de te revoir. Va saluer Nora avant de repartir. Elle serait déçue de te rater.

Là-dessus, elle le planta là et disparut sur le sentier qui menait à la plage.

RUBY avait envie de vomir, c'était la raison pour laquelle elle avait quitté Dean si vite. Elle n'arrivait pas à rester là à lui faire poliment la conversation. Elle s'assit sur la plage, sur son rocher préféré, couvert de mousse.

— Ruby ?

En entendant sa voix, elle se figea. Son cœur fit un bond dans sa poitrine. Elle n'avait pas entendu Dean arriver.

— Puis-je m'asseoir près de toi ?

Elle se décala et Dean s'assit à côté d'elle. Elle sentit sa cuisse contre la sienne et se retint d'y poser la main, comme elle l'avait fait tant de fois. Elle avait perdu ce droit.

— Cet endroit est hanté de souvenirs, fit-il remarquer.

Elle ne put s'empêcher de le regarder. Son regard croisa les

yeux bleus de Dean et, d'un seul coup, elle le revit tel qu'il était à dix-sept ans. Sauf qu'il était devenu un homme. Il était encore plus beau à présent. Une vague de honte l'inonda et elle prit conscience de sa tenue négligée : short usé, tee-shirt blanc en haillons. Elle était si moche qu'il devait en être dégoûté. Elle lutta pour déclarer d'une voix normale :

— Je sais par Caro que tu es devenu le big boss de la société de ta mère.

— Ça ne veut rien dire.

— Tous les hommes riches disent ça.

Elle essaya de sourire.

— Je t'ai vue jouer, une fois, à la Comedy Store, fit Dean. Tu étais très bonne.

Le sourire de Ruby s'élargit.

— Ah oui ?

— J'aurais voulu te féliciter après le spectacle, mais il y avait un homme...

— Max.

À la pensée de cette occasion manquée, l'aiguillon de la déception égratigna le cœur de la jeune femme.

— Nous avons rompu... Et toi ? Es-tu marié ?

— Non.

Une sorte d'euphorie enveloppa un instant Ruby, puis la laissa remplie de confusion. Elle l'aimait et pourtant elle lui avait brisé le cœur.

— Cet été-là, Lottie m'a appris que tu avais quitté l'île.

— Je n'avais pas le courage de me retrouver face à face avec toi. Tu ne m'as pas seulement blessé, Ruby. Tu m'as littéralement détruit.

— Je sais. (Elle se leva brusquement, de peur de fondre en larmes.) Il faut que je retourne auprès de Nora.

Il se leva lentement, tendit la main vers elle. Ruby recula en trébuchant. La main de Dean retomba. Elle vit la déception dans ses yeux bleus.

— Le temps est précieux, dit-il. Je ne le savais pas avant cette semaine. À présent, j'en ai conscience. Alors je ne dirai qu'une chose : tu m'as manqué.

Elle ne répondit rien. Il lui avait manqué lui aussi. Une autre femme, plus confiante, aurait changé l'avenir à ce moment précis. Mais Ruby n'avait pas cette forme de courage.

Il attendit, en vain. Le silence tomba entre eux. Alors il tourna les talons et s'éloigna à grands pas.

NORA prenait l'air sur la véranda. De sa place, elle voyait Ruby et Dean assis sur leur vieux rocher moussu. Ruby fut la première à se lever. Dean l'imita. Ils se tenaient assez près l'un de l'autre pour s'embrasser. Mais Dean fit demi-tour et se dirigea vers la maison, laissant Ruby derrière lui. Il s'arrêta devant la véranda et adressa à Nora un sourire un peu las.

— Bonjour, madame Bridge.

Elle lui rendit son sourire.

— Je vous en prie, appelez-moi Nora. Je suis ravie de vous revoir, Dean.

— Content de vous voir aussi. (La tristesse assombrit soudain ses yeux.) Et merci, Nora. Vous êtes tout pour Eric, vous savez.

Elle acquiesça. Les mots semblaient de trop. Le courant passait entre eux sans qu'ils aient besoin de parler.

Dean tourna la tête vers la plage, puis se prépara à partir.

— Voulez-vous venir samedi? J'ai fait réparer *La Fille du vent*. J'ai l'intention d'emmener Eric en promenade.

— Ce serait formidable.

Dean lança un ultime regard en direction de Ruby, puis décida de partir. Quelques minutes plus tard, Ruby apparut sur le sentier. Voyant Nora, elle fit une halte. Les yeux de la jeune femme étaient rouges et le cœur de Nora se serra.

— Viens, dit-elle. Assieds-toi avec moi.

Ruby avança vers la véranda, et s'assit sur la balustrade.

Nora aurait voulu serrer sa fille contre elle, mais de tels gestes n'avaient plus cours entre elles.

— Sais-tu à quoi je pensais? À l'hiver où j'étais enceinte de toi. La neige s'était mise à tomber juste après Thanksgiving. Pendant un mois, il y a eu des phénomènes incroyables sur l'île. Les roses ont fleuri avant l'heure, nous avons essuyé de violentes averses alors que le ciel était dégagé. Mais ce qui m'a le plus frappée, c'étaient les crépuscules. Jusqu'au Nouvel An, toutes les nuits, le ciel a été rouge. Nous avons appelé cet hiver-là « la saison de rubis ».

— C'est de là que vient mon nom? demanda Ruby.

— Nous n'étions pas convenus de t'appeler ainsi, mais quand tu es née, ça nous a semblé évident. Tu serais notre Ruby. Notre petit bout de magie. (Nora marqua un temps.) Dean nous a invitées à une promenade en voilier samedi.

— Qu'est-ce que je vais dire à Eric?

— Je ne sais pas... « Bonjour »?

RUBY ne ferma pas l'œil de la nuit. Elle savait qu'elle avait le don de blesser les gens, et elle ne voulait plus blesser Dean. Il méritait une femme qui lui rendrait son amour aussi spontanément et librement qu'il le donnait.

Vers 3 h 30 du matin, elle alla s'asseoir sur le balcon. « Écris, se dit-elle. L'écriture apaise les angoisses. » Pour la première fois, elle envisagea les conséquences de son article. Elle avait accepté de le rédiger dans l'intention de blesser sa mère. Pour se venger de ce qu'elle avait subi, étant jeune. Mais elle n'était plus une enfant. Et depuis quelques jours, Ruby avait eu l'occasion de constater certaines choses qui ne cadraient pas avec l'opinion qu'elle s'était faite de sa mère.

Ruby ferma les yeux. Elle se rappela un jour froid d'octobre, quelques mois après que sa mère était partie.

Son père, assis dans son fauteuil en cuir, buvait et fumait cigarette sur cigarette... Caroline était partie visiter le musée de l'aviation à Seattle... Ruby lisait *Misery* de Stephen King dans sa chambre. Quelqu'un avait frappé à la porte de la maison. Les pas de son père avaient retenti dans le couloir. « Nora. » La voix de Rand était épaisse, agressive. Ruby s'était figée. Elle s'était glissée hors de sa chambre.

Son père s'était rassis dans le fauteuil. Nora était agenouillée devant lui.

— Rand, il faut que je te parle.

Il avait passé les doigts dans ses cheveux sales, trop longs.

— C'est trop tard. On n'a plus rien à se dire.

La peine de son père avait frappé Ruby en plein cœur. Elle ne pouvait en supporter davantage.

— Va-t'en! avait-elle hurlé à Nora.

Sa mère s'était retournée et redressée.

— Oh! Ruby, avait-elle murmuré en ouvrant les bras.

Elle avait changé. Elle avait perdu du poids. Ses joues accusaient une teinte grisâtre. Ses mains, toujours si fortes, étaient veinées de bleu et tremblaient. Ruby avait reculé.

— Va-t'en! On ne veut plus de toi dans cette maison.

Sa mère s'était arrêtée net.

— Ne dis pas ça, ma chérie. Il y a des choses que tu es trop jeune pour comprendre.

— En tout cas, je sais comment on se sent lorsqu'on vous abandonne comme si vous n'étiez rien du tout...

Sa voix s'était fêlée. Son chagrin l'empêchait de respirer normalement.

— Va-t'en, maman ! Plus personne ne t'aime ici !

Nora avait jeté un regard vers son mari. Il s'était de nouveau affalé dans le fauteuil, la tête entre les mains.

Ruby avait eu envie de le prendre dans ses bras et de lui dire combien elle l'aimait, mais elle avait trop de mal à contenir ses pleurs. Elle avait battu en retraite dans sa chambre et avait claqué violemment la porte.

Combien de temps était-elle restée là, immobile ? Après un long moment, elle avait entendu des pas traverser la cuisine, suivis par le bruit d'une porte qu'on ouvre et qu'on referme. Dehors, une voiture avait démarré, des pneus avaient crissé sur les graviers. Puis le silence était retombé, brisé seulement par les sanglots étouffés d'un homme.

À cette époque, déjà, sa mère avait une histoire à raconter. Une histoire que personne n'avait voulu écouter. À présent, Ruby était prête. Elle voulait coûte que coûte apprendre ce qui s'était passé dans sa famille plus d'une décennie auparavant.

Elle demanderait à son père.

7

SORTIR de la maison ne présentait aucune difficulté particulière. Ruby avait simplement laissé un mot sur la table de la cuisine : « Je vais chez papa. » Elle se trouvait désormais au volant du minivan, sur la route bordée de saules qui partait du terminal des ferries de Lopez Island.

Elle appartenait à la quatrième génération des insulaires. Les villas et les motels qui avaient éclos un peu partout sur l'île heurtaient d'emblée son sens esthétique. Elle avait ici ses racines, profondément enfoncées dans le riche terreau noir.

Son arrière-arrière-grand-père avait débarqué sur cette île chassé par la misère des zones industrielles anglaises. Il avait acheté deux cents acres sur Lopez et son frère s'était installé sur Summer Island. Quelques années plus tard, les Bridge s'étaient forgé une réputation de fermiers et d'éleveurs de bétail. Aujourd'hui, un siècle plus tard, il ne restait plus à Lopez que dix acres qui appartenaient encore au père de Ruby.

Rand Bridge était un véritable insulaire. Né sur ce monde flottant, il y avait fondé sa famille, élevé ses enfants. Entre deux saisons de pêche, il avait toujours tiré le diable par la queue, et

l'hiver, le pêcheur devait se faire réparateur de bateaux pour joindre les deux bouts.

Ruby quitta la grand-route pour un sentier de gravier entre des pommiers. Elle était arrivée. La maison de bois jaune, bâtie dans les années trente, s'érigait entre deux grands ormes.

Elle se gara à côté de la vieille camionnette Ford de son père. Tout était resté comme dans son souvenir. La cour était toujours envahie par une explosion de verdure et de fleurs. Elle s'avança jusqu'au porche et marqua une pause, se préparant à découvrir la nouvelle famille de son père.

Elle allait pénétrer sur le domaine d'une femme qu'elle connaissait à peine et voir son petit frère pour la première fois. Elle prit une profonde inspiration et frappa à la porte. N'obtenant aucune réponse, elle tourna la poignée et entra dans la cuisine.

— Papa ? appela-t-elle d'une voix faible.

Elle contourna la table et jeta un coup d'œil dans le salon. Il était là, agenouillé devant l'âtre qu'il garnissait de bûches. Il se retourna, un large sourire sur sa figure burinée.

— Ruby ! s'exclama-t-il bruyamment.

Il remit le pare-feu en place, s'approcha d'elle et la gratifia d'une accolade maladroite. Elle s'accrocha à lui, luttant contre les larmes.

— Salut, papa.

— Tu m'as manqué, fit-il en lui caressant la joue.

— Toi aussi, papa.

C'était la vérité. Il lui avait manqué à chaque instant. Elle jeta un coup d'œil en direction de l'escalier, se demandant si Marilyn était à l'étage.

— Je ne te dérange pas, j'espère.

— Marilyn a conduit Ethan chez le médecin, sur le continent. Ne fais pas semblant d'être déçue, je ne te croirai pas.

— Pourquoi ? J'avais envie de voir le petit. Mon frère, se corrigea-t-elle.

Elle s'en voulut de sa première formulation distante.

— T'inquiète ! lâcha-t-il.

Il se détourna rapidement, s'assit sur le canapé fleuri et croisa les jambes. Elle sentit qu'elle l'avait blessé.

— Comment ça marche entre toi et ta mère ? demanda-t-il. Caroline m'a dit qu'elle vous avait prêté le cottage.

Ruby se laissa tomber dans le fauteuil capitonné près de l'âtre.

— Comme chien et chat.

— Je ne vois pas d'hématomes ! Mais je dois avouer que ça m'a fait un choc quand Caro m'a annoncé que tu t'étais portée volontaire pour t'occuper de Nora. Et j'ai aussi été fier de toi.

— Nora n'est pas une sinécure, déclara-t-elle sur un ton neutre.

Pendant un instant, le courage lui manqua. Puis elle se lança.

— Que s'est-il passé entre vous deux ?

Son père se leva et s'approcha de la fenêtre.

— Es-tu sûre de vouloir le savoir ?

— Que veux-tu dire ?

— Ah... Rube ! soupira-t-il. Tu as une façon bien particulière d'affronter la vie. Tu es partie en Californie où tu as commencé une nouvelle vie loin de nous tous... Mais très vite, ça a été notre faute, à Caroline et à moi. Nous ne t'appelions pas assez souvent, ou pas les bons jours. Bref, nous ne faisons rien quand il fallait... Tu n'es pas venue à mon mariage, tu n'as pas téléphoné quand ton frère est né, et tu n'as pas rendu visite à ta sœur après cet accouchement atroce où elle a failli laisser la peau. Et maintenant, tu veux remuer les eaux troubles du passé. Seras-tu là demain, dans un mois ou dans un an, pour voir ce qui en sortira ?

Ruby aurait voulu crier qu'il avait tort. Mais il avait raison.

— Je ne sais pas..., murmura-t-elle péniblement.

Il l'étudia un long moment, puis se dirigea vers la cuisine. Ruby le suivit. Elle le trouva debout, une bouteille de tequila à la main. Il la posa lourdement sur la table et s'affala sur une chaise.

Ce geste réveilla une pléiade de souvenirs chez Ruby.

— Je croyais que tu avais arrêté de boire.

— J'avais arrêté.

— Tu me fais peur.

— Et ce n'est qu'un début, ma chérie. Assieds-toi.

La jeune femme tira une chaise et s'y installa nerveusement.

Rand semblait différent. L'homme assis en face d'elle, penché sur la bouteille de tequila, semblait avoir perdu le sourire depuis des années. Soudain, il leva le regard.

— Je t'aime. Et je veux que tu t'en souviennes.

Elle vit l'émotion dans ses yeux.

— Je ne l'oublierai jamais.

— Je n'en sais rien. Tu es passée maîtresse dans l'art d'oublier les gens qui t'aiment. Bon ! L'histoire commence en 1967. J'étais

à l'université de Washington, en dernière année. J'étais tellement persuadé que je deviendrais footballeur professionnel que je ne me suis pas donné la peine d'obtenir mon diplôme.

» J'ai rencontré Nora. Une petite maigrichonne qui avait peur de son ombre, mais surtout la plus jolie fille que j'aie jamais vue. Elle a cru dur comme fer à ma future gloire dans le football américain, mais ce n'est jamais arrivé. Personne ne m'a contacté. J'ai été appelé sous les drapeaux. J'aurais pu échapper au service militaire, mais je détestais l'île. J'avais envie qu'une fille m'attende au pays, m'écrive des lettres, alors j'ai demandé à Nora de m'épouser.

Ruby fronça les sourcils. Cette histoire, mille fois entendue dans son enfance, prenait soudain une tournure inattendue.

— Tu ne l'aimais pas ?

— Pas quand je l'ai épousée... Non, ce n'est pas vrai. Mais disons que j'avais déjà aimé d'autres femmes davantage. Nous nous sommes mariés et nous avons passé une merveilleuse lune de miel à Lake Quinalt Lodge. Ensuite, j'ai appareillé.

» Les lettres de ta mère m'ont maintenu en vie, là-bas. C'est étrange. Je suis tombé amoureux de ta mère quand nous nous sommes retrouvés sur deux continents différents. J'avais envie de l'aimer pour toujours, mais le garçon plein d'allant que j'étais quand je suis parti n'existait plus. La guerre du Vietnam nous a tous mutilés dans l'âme.

Avec un sourire triste, il poursuivit :

— Je suis devenu dur et cynique. Ta mère a tout fait pour recoller les morceaux, et pendant plusieurs années, nous avons été heureux ensemble. Caroline est née, puis toi...

» À mon retour, ta mère et moi avons emménagé dans la maison de Summer Island. J'ai trouvé un travail dans un magasin de produits alimentaires. Tout le monde me considérait comme un raté. Je détestais la vie que je menais. Je ne voulais pas que cela arrive, mais...

Ruby avala la grosse boule qui lui obstruait la gorge.

— Ne dis rien...

— J'ai couché avec d'autres femmes.

— Non...

— Au début, ta mère ne s'en est pas aperçue. Je buvais énormément, et Dieu sait si l'alcool n'arrange rien. Je sais exactement quand elle a conçu les premiers soupçons, mais elle m'a toujours accordé le bénéfice du doute. Finalement, cet été-là, quelqu'un lui a révélé la vérité. Elle m'a interrogé.

Malheureusement, j'étais ivre et je lui ai dit des... des vilaines choses. Le lendemain, elle est partie.

Ruby avait la sensation de se noyer, ou de tomber.

— Nous avons tous porté ce fardeau trop longtemps. Certains d'entre nous ont essayé de continuer à vivre. D'autres ont refusé. Mais nous avons tous souffert. Elle est ta mère, quoi qu'elle ait fait, quoi qu'elle ait dit. Tu fais partie d'elle et elle de toi. Sans elle, tu ne peux être une personne à part entière.

Le passé défila dans l'esprit de la jeune femme à une vitesse vertigineuse. Elle n'avait plus rien à quoi se raccrocher.

— Je m'en vais.

— Oui, bien sûr, dit son père avec un sourire triste.

— Rends-moi un service. Appelle Nora et dis-lui que je vais chez Caroline.

— Je t'aime, Ruby, dit-il. S'il te plaît, ne l'oublie pas.

Il attendait qu'elle lui réponde par les mêmes mots, elle le savait. Mais il lui était impossible de les prononcer.

RUBY n'était jamais allée chez sa sœur, mais l'adresse était gravée dans sa mémoire. Caroline était le seul être sur terre à qui elle envoyait chaque année une carte de vœux à Noël.

Les voitures avançaient pare-chocs contre pare-chocs aux abords de la banlieue de Redmond. Il n'y avait pas si longtemps, c'était encore la cambrousse. Aujourd'hui, la région était devenue un fief de l'informatique. Ruby consulta sa carte routière puis tourna dans Emerald Lane. La rue était bordée de maisons de brique identiques entourées de jardins. Enfin, le 12712 Emerald Lane fut en vue.

Elle gara le minivan dans l'allée bétonnée, près d'une grosse Mercedes gris métallisé, sortit de son véhicule et se dirigea vers la double porte de chêne décorée d'ornements en bronze doré.

Ruby frappa. De l'intérieur lui parvint un « J'arrive » étouffé.

L'un des battants s'ouvrit et Caroline apparut sur le perron, tirée à quatre épingles comme toujours.

— Ruby!

Caroline serra sa sœur dans ses bras.

— Oh! je suis si contente que tu sois venue!

Elle attira Ruby dans la maison. Comme cette dernière s'y attendait, l'ordre régnait dans les pièces merveilleusement décorées. Pas un objet qui ne fût à sa place. Elles traversèrent la cuisine rutilante. Puis Caroline guida sa sœur jusqu'au salon. Deux

fauteuils capitonnés de soie fauve encadraient un canapé tapissé de velours or et bronze.

— Où sont les enfants ?

— Ils font la sieste, et je t'assure qu'il vaut mieux en profiter.

Ruby eut l'impression d'entrevoir brièvement quelque chose, ou quelqu'un d'autre derrière le joli visage souriant de sa sœur, mais cette sensation disparut presque aussitôt. Elle en éprouva un léger malaise.

— Quelque chose ne tourne pas rond, observa Ruby. Qu'est-ce qui t'arrive ?

Caroline s'assit sur le bord d'un des fauteuils. Ses mains manucurées étaient crispées l'une sur l'autre, phalanges blanches. Un sourire illumina sa face sereine.

— Mais non, ce n'est rien. Une semaine un peu mouvementée.

Ruby ne savait pas quoi, mais quelque chose la dérangerait. Soudain, elle crut deviner.

— Tu as un amant !

Cette fois-ci, le sourire de Caroline se fit resplendissant.

— Depuis la naissance de Fred, je préfère me taper la tête avec un marteau plutôt que de faire l'amour.

— C'est peut-être là le problème. Moi, j'essaie de faire l'amour deux fois par semaine, parfois même avec le même partenaire.

Sa sœur éclata de rire.

— Oh, Ruby ! Comme tu m'as manqué ! (Sa voix était redevenue normale.) Mais raconte-moi donc pourquoi tu arrives en courant chez moi. As-tu planté maman sur sa chaise roulante et pris tes jambes à ton cou en hurlant ?

Caro sourit, amusée par son propre humour noir. Ruby annonça, impassible :

— Je suis allée chez papa ce matin. Quand Nora est partie, papa avait une liaison.

— Ah... c'est ça !

— Tu le savais ?

— Tout le monde sur l'île était au courant.

— Pas moi. Maman n'est pas celle que je croyais, Caro. Nous sommes toutes les deux prises au piège, dans cette maison. Je commence à mieux la connaître... Nous parlons...

— Tu commences à mieux la connaître ?

La lueur qui traversa les iris gris-bleu de Caroline aurait pu

passer pour de l'envie. Elle se leva puis revint avec un paquet de cigarettes. Ruby éclata de rire.

— Non, sans blague, tu fumes ?

— Ne plaisante pas, je t'en prie !

Caroline ouvrit l'une des portes-fenêtres et les deux sœurs s'installèrent devant une table de jardin, à l'ombre d'un parasol, face au jardin fleuri. Caroline prit une cigarette et l'alluma.

— Je discute avec mère depuis des années. On se rencontre de temps à autre pour déjeuner. Je l'appelle tous les dimanches matin comme une bonne fille, et pourtant nous sommes toujours comme deux étrangères. (Elle eut un regard amer.) Toi, tu l'as toujours traitée comme un monstre, et elle te parle !

— Lui as-tu pardonné ? demanda Ruby. Je veux dire, vraiment ?

— J'ai essayé de toutes mes forces. Et je continue. Je fais comme si tout cela était arrivé à une autre famille que la nôtre.

Un hurlement traversa la porte-fenêtre. Ruby sursauta.

— Bon sang ! Qui est-ce qu'on égorge ?

Caroline se tassa, ses épaules se voûtèrent, la couleur se retira brusquement de ses joues.

— La princesse est levée.

— Caro, ça va ?

— Mais oui.

Son sourire était trop éblouissant pour être sincère. Caro se leva et se dirigea d'un pas traînant vers le salon. On entendit un second hurlement.

— C'est reparti, murmura Caroline. Sauve ta peau.

Les cris redoublèrent de volume et Ruby se boucha les oreilles.

— Je monte. Je voudrais voir les petits chenapans.

— Il n'y a rien à voir. Jenny est de mauvaise humeur, elle te ferait regretter d'avoir grimpé l'escalier. Tu ferais mieux de rentrer. Les ferries sont bourrés à cette heure-ci.

Ruby consulta sa montre.

— Zut ! Tu as raison.

Caroline passa un bras autour des épaules de sa sœur et la raccompagna jusqu'à la porte.

— Ça me fait de la peine que tu aies découvert les frasques de papa, mais après tout, ça peut t'aider. Nous sommes tous humains, Rube. Simplement humains.

Ruby ne s'attarda pas. Elle sentit que, dans le cas contraire, sa sœur allait s'effondrer.

ASSISE à la table de la cuisine, Nora contemplait le paquet de lettres tout en massant son poignet endolori. Elle avait passé plus d'une heure à s'exercer avec ses béquilles dans la matinée. Elle espérait pouvoir se passer de cette satanée chaise roulante avant la fin de la semaine.

Elle avait essayé de se reprendre. Ce n'étaient que des mots, après tout, des reproches faits par des inconnus. Il ne devait pas être bien difficile de prendre un stylo et de façonner une réponse type du genre : « Au revoir et merci ! » Faux ! Chaque lettre qu'elle avait tenté de rédiger commençait de la même manière : « Je souffre plus que vous ne pouvez l'imaginer... » ou « Comment vous dire ce que j'ai sur le cœur ? »

Puis la lettre se terminait là. De surcroît, elle se faisait un sang d'encre pour Ruby. Son regard effleura le mot trouvé le matin même : « Chère Nora, je vais chez papa. » Un billet apparemment inoffensif, mais Nora était bien placée pour savoir combien les apparences sont trompeuses. Ruby ne reviendrait pas ! Et c'était la faute de Nora. Ces derniers jours, elle avait poussé le bouchon trop loin avec sa fille, et celle-ci en avait eu assez.

Soudain, Nora entendit le moteur d'une voiture... des pas sur la véranda... La porte s'ouvrit et Rand pénétra dans la cuisine. Nora se raidit. Évidemment Ruby envoyait son père porter les mauvaises nouvelles.

— Salut, Randall, dit-elle. Assieds-toi.

— J'ai une meilleure idée.

Il traversa la pièce, la souleva dans ses bras, et la porta dehors. Il se dirigea vers le jardin et, précautionneusement, gentiment, posa Nora par terre sous le grand chêne, après quoi il se laissa tomber près d'elle.

— Tu te refuses toujours à rester à l'intérieur quand il fait beau, à ce que je vois, fit-elle.

— Certaines choses ne changent pas. (Il se tourna vers elle, solennel.) Désolé, Nora.

— De quoi ?

Le regard de Rand se déroba.

— De tout. J'aurais dû m'excuser depuis longtemps.

Le temps semblait suspendu. Nora sentait l'odeur familière de la marée basse qui moirait l'air d'embruns. De nouveau, il la regarda avec des yeux qui, tels de sombres miroirs, reflétaient leur vie passée.

— Désolé, répéta-t-il. (Il lui effleura la joue.) Tout était ma

faute. Absolument tout. J'étais jeune, stupide et frivole. J'ai détruit ce que j'avais de plus précieux au monde.

Elle s'étonna de sa propre faculté à sourire. Peut-être était-ce ça qu'elle avait attendu toute ces années. Ces quelques mots d'excuse. Elle se sentait enfin en paix.

— Nous avons commis des erreurs tous les deux, dit-elle.

Il se pencha vers elle. L'espace d'une seconde, elle crut qu'il allait l'embrasser. Mais, au dernier moment, il recula et lui adressa un sourire empreint de tendresse, plus délicieux encore qu'un baiser.

— Le jour où tu es revenue, j'aurais dû tomber à genoux et te supplier de rester. Mon cœur était rempli d'amour, mais j'avais entendu parler de toi et de cet homme... et mon égoïsme de mâle l'a emporté sur mes sentiments. (Il émit un rire rauque.) Moi, jaloux, après la façon dont je t'avais traitée !

Nora allongea la main pour repousser une mèche rebelle sur le front de Rand.

— Mais tu as refait ta vie. Tu t'es remarié. Je suis contente pour toi. (Avec un sourire, elle haussa un sourcil.) Es-tu devenu un garçon sage, Rand ?

Il rit.

— Un chien ne se laisse pas écraser deux fois par le même bus ! (Il la regarda dans les yeux.) J'ai dit la vérité à Ruby.

— Ne risques-tu pas de le regretter ? s'inquiéta Nora.

— Non, j'aurais dû le faire bien avant.

— Peut-être, mais nous avons enterré ensemble cette petite histoire familiale... Tu n'aurais pas dû la remettre sur le tapis. Ça n'a plus d'importance, à présent.

— Tu l'as mérité, Nora. Après toutes ces années...

— Oh, Rand ! Elle croyait en toi. Tes aveux lui auront brisé le cœur.

— Sais-tu ce que j'ai appris, Nora ? Le véritable amour ne meurt jamais. Il est grand temps que Ruby le sache aussi. Elle t'a toujours aimée. Je lui ai fourni une raison de l'admettre enfin.

APRÈS deux heures d'attente, Ruby réussit enfin à caser le minivan dans le ferry. Tandis que l'embarcation s'éloignait du quai, elle inclina son fauteuil et ferma les yeux. Elle se sentait toute tremblante, faible, comme si son existence s'était soudain liquéfiée et qu'elle sombrait lentement dans une eau trouble.

« J'ai couché avec d'autres femmes. »

Ça changeait tout. Dans son roman personnel du passé,

Randall jouait le rôle du héros, tandis que Nora incarnait la traî-trise. Mais cette version ne tenait plus debout.

Elle fureta sous le siège et en sortit son cahier jaune. Armée du stylo bleu, elle commença à écrire.

J'avais seize ans quand ma mère nous a quittés, par une belle journée de mai. Le soleil naviguait dans un ciel d'azur. C'est drôle, les choses dont on se souvient.

Nous étions une famille normale. Mon père, Rand, pêcheur professionnel, exerçait l'hiver le métier de réparateur de bateaux. C'était le père parfait et l'idée qu'il pouvait aussi avoir des torts n'avait effleuré personne, surtout pas moi.

La vie était calme. Pas de cris, pas de disputes. J'ai souvent cherché des signes annonciateurs de ce qui allait suivre, mais jusqu'ici, je n'en avais trouvé aucun.

Aujourd'hui, pourtant, le rideau s'est écarté et mon père m'est apparu comme un homme ordinaire.

Jusqu'à présent, je ne savais rien. Ma version des faits était la suivante : par une belle journée de mai, maman était entrée dans le salon avec une valise. Elle avait annoncé : « Je m'en vais. Quelqu'un veut venir avec moi ? » — question qui s'adressait à ma sœur et à moi.

C'est à partir de ce jour-là que j'ai appris la notion de « l'avant » et de « l'après ». Le départ de ma mère avait gravé dans notre chair une ligne aussi nette que si elle avait été tracée au scalpel. Son départ a transformé mon père. Il buvait comme un trou, fumait comme un sapeur et passait la journée en pyjama. Il ne mangeait que lorsque Caroline ou moi lui préparions un plat, délaissait ses affaires.

À partir de ce fameux été, j'ai fabriqué dans ma tête une figure de femme que j'ai appelée « mère ». Une statue aux rudes arêtes d'égoïsme, de mensonge et d'abandon.

Aujourd'hui, je connais la vérité : mon père a trompé ma mère. Il couchait avec d'autres femmes que celle qu'il avait juré d'honorer, d'aimer et de protéger.

Ma mère ne l'a pas quitté, ne nous a pas abandonnés, pour la renommée et la fortune : elle est partie parce que l'homme qu'elle aimait lui avait brisé le cœur.

LE mugissement de la sirène mit fin à son récit. Le ferry accostait Lopez Island. Bientôt, il repartirait vers Orcas. Summer était le terminus, avant le retour vers le continent.

Ruby prit une décision soudaine. Elle démarra, descendit la rampe et gagna la route principale.

La résidence des Sloan était toute proche de la station des ferries. Ruby engagea le minivan dans l'allée, se gara. Le crépuscule répandait une clarté pourpre sur le jardin. Ruby remonta l'allée menant à la porte principale. Elle sonna.

Le battant s'ouvrit sur Lottie. Elle était exactement la même que dans le souvenir de Ruby.

— Ruby ! s'écria-t-elle en joignant ses mains potelées.

— Je voudrais voir Eric, dit Ruby, tâchant de sourire.

— Il est en haut. Dean s'est envolé pour Seattle.

Ruby se sentit soulagée.

— Puis-je monter ?

— Oui, file donc.

Ruby respira profondément avant de gravir les marches. Sur le palier, elle chercha des yeux la chambre d'Eric, puis poussa doucement le battant entrebâillé.

— Eric ?

— C'est toi, Ruby ?

— Oui, mon pote !

Seule une volonté surhumaine l'empêcha de crier. Les beaux cheveux noirs d'Eric avaient presque disparu. Des cernes bruns enfonçaient ses yeux dans leurs orbites et ses pommettes saillaient sous sa peau transparente. Il eut un sourire déchirant.

— De retour au bercail, dit-elle en détournant les yeux.

— Ça va, dit-il. Je sais de quoi j'ai l'air.

— Eric, murmura-t-elle.

Elle se sentit soudain incapable de lui faire la causette, de prétendre que tout allait bien.

— J'aurais dû rester en contact avec toi. Tu n'avais rien à voir avec ce qui s'est passé entre Dean et moi, dit-elle.

— Tu lui as brisé le cœur, murmura-t-il.

— Nous avons tous eu le cœur brisé, cette année-là.

— Ta mère a peut-être fichu ta vie en l'air, mais tu n'as plus seize ans. Tu es en âge de voir la situation sous un autre angle.

— Lequel ?

— Voyons, Ruby ! L'île entière savait que ton père couchait avec d'autres femmes. Tu ne crois pas que ça change tout ?

— Pourtant, Caroline et moi n'y étions pour rien, et ça ne l'a pas empêchée de nous quitter aussi. C'est dur à avaler.

— Sais-tu qui m'a aidé à faire face quand j'ai découvert mon homosexualité et que mes parents m'ont renié ?

— Dean ?

— Non. Ta mère. Je lui ai écrit — d'abord anonymement. Elle m'a répondu en me félicitant de ma franchise et en m'incitant à garder la tête haute. Selon elle, ma mère finirait par comprendre son erreur. Cela m'a redonné courage. Puis au bout de quelques années, j'ai compris que ma mère ne changerait pas d'avis.

Il prit son portefeuille sur la table de nuit, en extirpa une feuille de papier qu'il déplia soigneusement.

— Là. Lis-moi ça.

Ruby saisit le feuillet jauni par le temps, couvert de caractères nets et précis.

Cher Eric,

Les mots me manquent pour exprimer ma sympathie pour tes souffrances. Le fait que tu aies choisi de les partager avec moi est un honneur que je ne prends pas à la légère.

Pour moi, tu seras toujours Eric, le roi du saut à la corde. Je n'ai qu'à fermer les yeux pour te revoir, petit Tarzan accroché à la corde d'Anderson Lake, hurlant : « Banzai ! » Je me souviens aussi du garçon de quatrième, la figure bourgeonnante d'acné, avec sa voix qui muait, et qui n'avait pas peur de tenir la main de M^{me} Bridge dans le couloir de l'école.

Voilà qui tu es, Eric. Qui tu choisis d'aimer est une part de toi, mais pas la plus importante. J'espère qu'un jour, ta mère se rappellera quel être merveilleux elle a mis au monde, et qu'elle adressera un tendre sourire à l'homme que tu es devenu. Mais si cela n'arrivait pas, je t'en prie, va de l'avant. La vie est pleine de gens cassés, dans l'affliction, qui continuent à poser un pied devant l'autre et à avancer.

J'ai plus peur pour ta mère que pour toi. Le chemin de l'intransigeance ne mène pas au bonheur et, un jour, elle découvrira qu'il est des souffrances sans fin. Pardonne-lui donc. C'est la seule façon d'adoucir la douleur dans ton cœur. Pardonne-lui et vis ta vie.

Je t'aime, Eric Sloan. Ton frère et toi êtes les fils que je n'ai pas eus. Si j'avais été ta mère, j'aurais été fière de toi.

NORA

RUBY replia soigneusement la missive et la glissa dans le portefeuille d'Eric.

— Belle lettre. Je comprends pourquoi tu l'as conservée.

— Elle m'a sauvé. Il m'a fallu beaucoup d'efforts, mais j'ai réussi à pardonner à maman. Après, la douleur dans ma poitrine a disparu. (Il lui sourit.) Pardonne à ta mère, Ruby.

Elle le regarda longuement.

— Comment fait-on pour pardonner ?

— On se laisse aller. On défait le nœud. (Il posa un baiser sur le bout de ses doigts et souffla en direction de la jeune femme.) Je t'aime, Ruby. Ne l'oublie pas.

— Non, jamais, murmura-t-elle. Jamais.

LE lendemain matin, Ruby se réveilla tard. Une douche la revigora. Elle resta longtemps sous le jet d'eau brûlante. Puis, à travers les volutes de vapeur, elle s'aperçut dans le miroir.

Pour la première fois, elle eut l'impression de se voir à travers les yeux de quelqu'un d'autre. Une fille aux cheveux trop courts, hérissés en tous sens. Et pourquoi avoir choisi de se teindre en Elvira-Reine-des-Ténèbres ? Pourquoi s'enlaidir ? Toutes ces couches de mascara, d'eye-liner, de poudre compacte, la coupe désastreuse de ses cheveux, leur couleur horrible ! Oui, tout ça n'était que du camouflage.

Elle jeta sur-le-champ sa trousse de maquillage à la poubelle. Fini les fards livides, les fringues de réfugiée ! Fini aussi les teintures. Sa couleur naturelle, châtain clair si ses souvenirs étaient exacts, lui seyait infiniment mieux.

Cela fait, elle se sentit mieux. Dans sa chambre, elle passa un tee-shirt vert jade et un jean, puis dévala les marches.

Nora se tenait devant l'évier, appuyée sur ses béquilles. Le ronflement de la machine à café troublait le silence. Elle se retourna et exprima une surprise presque comique.

— Tu es belle ! s'exclama-t-elle, avant de rougir. Pardon ! Je ne voulais pas paraître aussi surprise.

— Ce n'est pas grave. J'en avais assez d'être maquillée comme un clown. Je voudrais changer ma coupe de cheveux. Y a-t-il un salon de coiffure à Friday Harbor ?

— Avant, c'est moi qui te coupais les cheveux...

De nouveau, les souvenirs surgirent. Le clip-clip des ciseaux le samedi soir dans la cuisine, la serviette autour du cou de Ruby, fixée par une épingle à nourrice.

— Tu saurais encore ?

— Bien sûr. Va chercher le tabouret dans la buanderie, dit-elle. Tu n'as qu'à le porter dehors. Il fait si beau !

Ruby s'exécuta et, peu après, les pas de sa mère et le toc-toc

des béquilles retentirent sur les tomettes. Nora passa une serviette autour du cou de sa fille et la fixa avec une épingle à nourrice.

— Je vais tenter de remettre tes cheveux en forme !

Clip-clip-clip. Le bruit hypnotisait Ruby, tout comme les doigts agiles de sa mère sur son cuir chevelu. Au bout de quelques minutes, les ciseaux s'arrêtèrent et Nora lui tendit un miroir.

— Je crois que ce n'est pas mal.

Ruby contempla son reflet. Elle avait l'air plus jeune. Une femme qui avait toute la vie devant elle. Envolé, le clown triste qui avait usé sa jeunesse sur les tabourets de bars.

— Formidable !

Ruby se tourna vers Nora. Elles eurent un regard complice.

— J'ai vu papa, hier.

— Je sais. Il est venu ici après.

— Il faut que nous parlions.

Nora poussa un soupir. Elle ramassa ses béquilles.

— Oui... Je ne sais pas ce que tu en penses, mais moi, je vais avoir besoin d'être assise pour aborder cette question.

Sans attendre, elle se mit à boitiller en direction de la véranda. Elle s'installa dans un transat. Ruby opta pour la balancelle.

— Papa m'a dit qu'il t'avait trompée, lança Ruby.

— Et quoi d'autre ?

— Il a dit que c'était à cause de la guerre du Vietnam, mais j'ai eu le sentiment que de toute façon, un jour ou l'autre, il t'aurait été infidèle.

— Ne le juge pas trop durement, Ruby. Ses infidélités ne constituaient qu'une partie du problème. Je manquais d'assurance et j'avais besoin de tant d'amour qu'il a pris peur. Aucun homme ne peut remplir les zones d'ombre dans le cœur d'une femme. Je me doutais qu'un jour ou l'autre, il me tromperait.

— Tu t'en doutais ? Comment ?

— Tu as vécu avec un homme. Étais-tu certaine de sa fidélité ?

— Évidemment, s'écria Ruby.

Elle avait parlé trop vite, en se redressant vivement. Elle se laissa retomber sur la balancelle.

— En fait... non. J'avais la sensation que je n'étais pas la seule femme qu'il désirait.

— Normal ! Comment veux-tu qu'un homme t'aime, puisque ta propre mère ne t'aimait pas suffisamment pour rester près de

toi, murmura Nora avec un sourire penaud. C'est l'héritage de mon père. Et je te l'ai transmis.

Ruby alla s'accouder à la rambarde, les yeux fixés sur l'océan.

— Je me souviens du jour où tu es revenue, dit-elle.

Elle entendit sa mère déglutir et se retourna.

— Je te demande pardon, maman. Je regrette de t'avoir dit toutes ces horreurs.

Des larmes brillèrent dans les yeux de Nora.

— Tu viens de m'appeler maman. (Elle se leva et boitilla vers Ruby.) Ne te sens pas coupable. Tu n'étais qu'une enfant et je t'avais profondément blessée.

— Pourquoi es-tu revenue à la maison ce jour-là ?

— Vous me manquiez trop, mes petites filles.

— Je comprends que tu aies quitté papa, mais pourquoi es-tu restée loin de nous ?

Nora soutint son regard.

— Mon départ... n'était pour vous que le début de l'histoire. Pour moi, il s'agissait du milieu. (Nora prit une profonde inspiration.) Tout le monde nous tenait, Rand et moi, pour le couple idéal. J'étais jeune alors et j'accordais trop d'importance aux apparences. Vivre avec un alcoolique façonne le caractère.

» Soupçonner ton père de me tromper me désespérait, mais le pire était ailleurs. Randall buvait. Il commençait à se soûler chaque soir après dîner. À dix heures du soir, il vacillait. À onze, il titubait. Alors, il devenait agressif. Il se mettait à crier et ça me faisait penser à mon père. Et, bien que Rand ne m'ait jamais frappée, j'ai commencé à le craindre. Je me suis mise à l'éviter et il n'en devenait que plus furieux. Donc tu vois, j'étais responsable de la moitié du problème. Je n'arrivais pas à séparer le passé du présent. Pourtant, je tenais vaille que vaille, jusqu'au jour où Emmaline Fergusson m'a révélé que ton père entretenait une liaison avec Shirley Comstock.

— Ma prof de foot ?

— C'est une petite île, répondit Nora d'un air malicieux. Le choix était limité. Il s'est mis à boire davantage et à rentrer moins souvent. J'ai fini par craquer. L'insomnie fut le premier symptôme. Ensuite, j'ai eu des accès de panique. On me prescrivait du Valium, mais cela ne suffit pas. Je restais allongée dans le noir, le cœur battant à se rompre, en nage. Chaque fois que je venais te chercher sur le terrain de football, je vomissais au retour. À la fin, des troubles plus graves se sont manifestés. Je me réveillais

couchée par terre dans la cuisine. De grands moments de la journée étaient engloutis dans un trou noir.

Nora se tut un instant en se demandant s'il était possible de faire comprendre à une célibataire de vingt-huit ans combien la maternité et le mariage peuvent être étouffants. Le souvenir qu'elle avait si difficilement refoulé émergea dans sa mémoire. Elle était arrivée au terrain de foot en avance pour apporter des cookies aux enfants. Là, elle les avait vus. Rand et Shirley, en train de s'embrasser, comme s'ils avaient tous les droits.

— J'ai pris des somnifères. Quand je me suis réveillée à l'hôpital, j'ai su que je devais réagir rapidement, ou je risquais de mourir. Alors j'ai bouclé mes bagages et j'ai pris la fuite. J'avais l'intention de m'absenter seulement quelques jours, le temps de me refaire une santé.

— Et puis ?

Nora contempla ses mains.

— Puis j'ai rencontré Vince Corell.

— Le gars qui a vendu les photos au *Tattler*.

— Exact. Il était photographe et prenait des vues des îles pour un calendrier. Il disait que j'étais la plus belle femme du monde. À cette époque, ton père et moi n'avions pas eu un instant d'intimité depuis des mois et je me trouvais affreuse. Lorsque Vince m'a touchée... je l'ai laissé faire. Nous avons passé une semaine fabuleuse. Pour la première fois, je rencontrais un homme à qui je pouvais tout dire : mes rêves, mes craintes, mes déceptions. Et un beau jour, il est parti.

» Ça m'a anéantie. Je savais que ton père devait avoir eu vent de mon aventure. Lorsque Vince a disparu dans la nature, j'ai compris que j'avais fichu mon mariage en l'air et que j'avais perdu mes enfants. J'ai avalé des barbituriques. Cette fois, j'ai échoué dans un hôpital psychiatrique, à Everett.

— Combien de temps y es-tu restée ? murmura Ruby.

— Trois mois. C'est le Dr Allbright qui m'a sauvée. Il m'a rendu visite chaque jour, m'a fait parler. Peu à peu, j'ai remonté la pente. Enfin, j'ai pu rentrer à la maison... Mais quand je l'ai fait...

— Oh, mon Dieu ! C'était ce jour-là...

Les larmes brûlèrent les yeux de Nora.

— Ce n'est pas ta faute, dit-elle.

— Mais papa aurait dû te laisser revenir.

— Je ne voulais plus de notre union bancale, expliqua Nora. Je voulais me retrouver, moi. C'est horrible à dire, mais c'est la

seule vérité que je puisse t'offrir. Le monde est plein de regrets. Ton père était furieux et arrogant. J'étais apeurée et fragile. Et toi, tu te débattais en pleine révolte. En un instant, le désastre fut consommé... Mais je voudrais que tu saches une chose, Ruby. Je n'ai jamais cessé de t'aimer et tu m'as manqué chaque jour.

Ruby la dévisagea un long moment. Puis elle chuchota :

— Je te crois.

Nora sut alors que la guérison avait enfin commencé.

8

RUBY se réfugia dans sa chambre. Elle ouvrit le tiroir de la table de chevet, sortit le cahier jaune, le posa sur ses genoux et se mit à écrire.

J'ai toujours pensé que la vérité était simple comme une ligne noire sur une page blanche. Maintenant, je m'interroge.

Dernière révélation en date : ma mère a fait un séjour dans un hôpital psychiatrique... Ce soir, elle m'a brossé un tableau de notre famille telle que je ne l'avais jamais imaginée : un mari alcoolique et infidèle, une femme déprimée... une union malheureuse. Elle a eu raison de me cacher la vérité. J'aurais préféré rester dans l'ignorance.

Le téléphone sonna. Ruby sursauta, puis alla décrocher.

— Rube ?

La voix de Caroline. Douce. Hésitante.

— Qu'est-ce qui ne va pas ?

— Rien. Je n'ai plus le droit d'appeler ma petite sœur ?

Ruby se cala sur l'oreiller. Caroline semblait avoir retrouvé ses esprits, mais la sensation que quelque chose clochait persista.

— Si, bien sûr. Mais tu avais l'air... fatiguée.

Sa sœur éclata de rire.

— J'ai deux enfants en bas âge. Je suis toujours crevée !

— La maternité te pèse ?

— Parfois, j'ai l'impression de ne plus exister, répondit Caroline après un silence. Avant, je rêvais d'aller à Paris. Maintenant, je me contenterais de pouvoir passer un moment seule dans la salle de bains.

— Pourquoi ne m'as-tu jamais rien dit ?

— Il n'y a rien à dire.

— Es-tu heureuse, Caro ?

— Bien sûr que je suis heureuse...

Caroline éclata en sanglots qui bouleversèrent Ruby.

— Caro ?

— Excuse-moi. J'ai passé une journée épouvantable.

La voix de Nora retentit en bas de l'escalier.

— Ruby ?

Ruby pressa l'écouteur sur sa poitrine.

— Oui, j'arrive. Hé, Caro, reprit-elle en portant le combiné à son oreille. Pourquoi ne pas venir passer une nuit ici avec nous ?

— Je ne peux pas. Les enfants...

— Laisse-les à ton cher et tendre. Tu n'es quand même pas enchaînée à ta maison.

Le rire de Caroline dérapa.

— Je t'assure que parfois j'en ai l'impression.

— Ruby ! Tu m'entends ?

La voix de Nora se fit à nouveau entendre.

— Je dois te laisser. Je t'aime, grande sœur, dit Ruby.

Elle raccrocha avant de dégringoler les marches.

— Bon Dieu, il y a le feu ou quoi ?

Elle s'arrêta net sur le seuil de la cuisine. Dean était là, un bouquet de marguerites à la main.

— Tu as un visiteur, fit Nora avec un grand sourire.

— Oh..., fit Ruby en rougissant.

Dean lui tendit le bouquet.

— Ruby, dit-il, il faut que nous parlions. S'il te plaît.

Sa voix douce et son regard implorant la décidèrent.

— D'accord.

Ils restèrent debout à se regarder en chiens de faïence. Finalement, Nora prit doucement les fleurs des mains de sa fille.

— Je vais les mettre dans un vase.

— Merci, maman.

Ruby se tourna vers Dean. Il lui sourit. Ils sortirent. Dean avait apporté deux bicyclettes.

— Tu me prends pour Lance Armstrong ? ironisa Ruby.

Il sourit.

— Que se passe-t-il, Ruby ? dit-il avec un grand sourire. Serais-tu trop vieille pour pédaler ou n'est-ce pas la grande forme ?

Il savait qu'elle ne pouvait résister aux défis.

— Après toi ! lança-t-elle en saisissant le guidon.

Il enfourcha son vélo et partit comme une flèche. Elle le ratrapa. Bientôt, ils filaient côte à côte sur la route à deux voies, à travers des champs dorés, plantés de pommiers. La route les conduisit en sinuant jusqu'à l'entrée de Trout Lake State Park.

Ruby aurait dû se douter qu'il l'emmènerait ici.

— Tu triches, Dino ! murmura-t-elle, certaine qu'il ne l'entendrait pas.

Mais il l'entendit et lui lança :

— À la guerre comme en amour, la fin justifie les moyens.

— Et là, s'agit-il de guerre ou d'amour ?

— À toi de voir.

Ruby sauta à terre et appuya sa bicyclette contre la rampe de bois de la piste cyclable. Elle avait oublié la beauté du paysage. Une eau de saphir, ceinte de grands arbres luxuriants et de roches de granit. Dans le miroir calme du lac, une petite cascade tombait de la « lèvre du géant », un roc plat en surplomb.

— On grimpe là-haut ?

— Après toi.

Sans un mot, ils se frayèrent un passage parmi les pique-niqueurs, les chiens frétilants et les enfants. Lorsqu'ils atteignirent l'orée de la forêt, les sons s'évanouirent dans la distance. Seule la chute d'eau brisait le silence paisible.

Le sentier, rocailleux et étroit, serpentait à travers les arbres. Enfin, ils atteignirent la « lèvre du géant », une pierre de granit de la taille d'une piscine, plate comme une planche à repasser. Une mousse épaisse tapissait le rocher.

Ruby ébaucha un pas et... surprise ! Un panier de pique-nique trônait sur une vieille couverture rouge et noire que Dean avait pris soin de déployer là où la mousse s'épaississait. Ils s'assirent et Ruby s'allongea sur le plaid, appuyée sur un coude.

— Nous venions souvent ici, fit-elle remarquer.

— Et c'est là que tu m'as dit pour la première fois que tu voulais devenir comédienne. Et célèbre, répondit-il.

— Je cours toujours après la célébrité. Toi, tu rêvais d'être un photographe de renom.

Elle évitait de le regarder. Mieux valait garder une certaine distance, se comporter comme deux anciens camarades d'école.

— Le rêve n'est pas mort. Si je m'écoutais, je laisserais tout tomber et je repartirais de zéro. L'argent ne fait pas le bonheur.

Le silence s'installa. Ruby essaya de changer de sujet.

— J'ai vu Eric, hier.

— Il me l'a dit. Ta visite lui a fait vraiment plaisir.

— Je regrette de ne pas être restée en contact avec lui.

— Toi ? s'exclama-t-il avec un rire amer. Je suis son frère et je ne l'ai pas vu pendant des années.

Elle se tourna vers lui, étonnée.

— Vous étiez si proches...

Il leva les yeux au ciel.

— Apparemment, j'ai un problème avec les gens que j'aime. Je deviens aveugle, par moments.

— Tu fais référence à son homosexualité ?

— En partie. Mais ce n'est pas tout.

Ruby hocha la tête. Le temps des explications était venu. Depuis plus de dix ans, elle s'était juré que si l'occasion se présentait, elle essaierait d'expliquer à Dean son attitude.

— Je suis désolée, dit-elle. Je ne voulais pas te blesser.

— Tu n'en avais pas l'intention ? Bon sang, Ruby, tu comptais plus que tout pour moi. J'ai essayé d'être là pour toi quand ta mère est partie, mais ce n'était pas facile. Tu recherchais constamment le conflit. Mais je n'ai jamais cessé de t'aimer.

Ruby ne savait comment lui expliquer son comportement.

— Tu croyais en nous, mais pas moi. Chaque nuit, je fermais les yeux et j'avais peur que tu me quittes, répondit-elle.

— Qu'est-ce qui te faisait penser que j'allais te quitter ?

— Oh, Dean, j'étais jeune, mais je n'étais pas idiote. Tu allais partir à l'université et m'oublier. Je le savais ! Et cela, je ne pouvais l'affronter.

Il la regarda et elle se noya dans le bleu de ses yeux.

— Alors, tu as pris les devants.

Elle eut un sourire triste.

— En quelque sorte. Maintenant, changeons de sujet. Raconte-moi plutôt ta vie. Qu'est-ce que ça fait d'être le célibataire le plus en vue de la jet-set ?

— Et si je te disais que je t'aime encore ?

Ruby tressaillit.

— Ne dis pas ça. Je t'en prie.

Dean lui prit le menton et la força doucement à relever la tête.

— As-tu cessé de m'aimer, Ruby ?

Elle aurait voulu répondre : « Bien sûr, nous n'étions que des gosses », mais elle ne put émettre qu'un soupir d'abandon. Il l'embrassa avec douceur. Elle se pressa contre lui, tandis que

la main de Dean se nichait au creux de sa nuque. Leur baiser, brûlant, affamé, désespéré, n'avait rien à voir avec leurs étreintes d'adolescents. Il s'agissait des retrouvailles de deux adultes restés seuls trop longtemps.

— J'ai attendu des siècles pour avoir une seconde chance avec toi, Ruby, déclara Dean lorsqu'ils se détachèrent enfin.

Un grand accablement la submergea. Les expériences de ces derniers jours auraient dû la faire mûrir, la changer profondément, mais ce n'était pas si évident. Sa peur d'être rejetée était tellement enracinée en elle qu'elle semblait impossible à surmonter. « Tomber » amoureuse, elle le savait, impliquait une chute vertigineuse. Et si elle tombait, qui la rattraperait ? Elle le repoussa.

— Je ne peux pas... C'est trop... rapide. Tu as toujours trop exigé de moi.

— Mon Dieu, Ruby ! Tu n'as donc pas grandi ?

— Je ne veux plus te blesser, répondit-elle avec ardeur.

Il lui toucha le visage.

— Rien que de te regarder me blesse.

DEAN suivait Ruby sur le sentier. Leur silence faisait ressortir les sons de la forêt : gazouillis d'oiseaux dans les arbres, cris d'écureuils, ruissellement d'eau.

Une fois en bas, Dean jeta à la poubelle le panier de pique-nique encore rempli du repas, se drapa les épaules dans la lourde couverture, grimpa sur sa bicyclette.

Lorsque le cottage fut en vue, il mit pied à terre sur le bas-côté de la route. Ruby s'arrêta également et se tourna vers lui.

— Je suppose que c'est ici qu'on se dit au revoir, dit-elle.

Il perçut dans sa voix une intonation qui lui donna un espoir.

— Ce n'était qu'un baiser, reprit-elle. Pas la peine de se croire dans *Autant en emporte le vent*.

— Et toi, inutile de me prendre pour un hurluberlu d'Hollywood, dit-il en faisant un pas vers elle.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

Il était assez près pour la toucher, mais il n'en fit rien.

— Tu as beau le nier, ce baiser n'était pas anodin. Ce soir, quand tu seras au lit, penses-y. J'en ferai autant.

— Tu m'as fréquentée adolescente, il y a dix ans. Ça ne veut pas dire que tu me connais, dit-elle, le visage en feu.

Il eut un sourire.

— On peut ériger des murs, on ne change pas son cœur,

Ruby. Quelque part, au fond de toi, tu restes la fille que j'ai aimée.

Il lui toucha la joue en une caresse fugitive. La lèvre inférieure de Ruby se mit à trembler.

— J'ai peur.

— La fille que je connaissais n'avait peur de rien.

— Cette fille-là a disparu il y a des années.

— Ne reste-t-il vraiment rien d'elle ?

Elle le fixa longuement, sans rien dire. Il comprit qu'elle ne lui répondrait pas.

— D'accord, soupira-t-il. Tu as gagné le premier round.

Il monta sur sa bicyclette, donna un tour de pédales.

— Attends !

Il pila si brutalement qu'il faillit perdre l'équilibre. La bicyclette s'abattit sur le sol, tandis que Dean se retournait. Elle s'avança vers lui.

— Tu as l'air si sûr, murmura-t-elle.

Il sourit.

— Tu m'as appris l'amour, Ruby. Chaque fois que tu m'as donné la main, j'en ai appris un peu plus. Peut-être que, quand nous étions enfants, j'ai cru que c'était acquis. Mais j'ai passé des années seul et mes conquêtes féminines m'ont apporté la preuve que notre relation était unique.

— Celle de mes parents aussi était unique.

Il hocha tristement la tête. Ceux qui auraient dû protéger Ruby l'avaient brisée.

— L'amour fait souffrir, admit-il, mais la solitude est pire.

— Je ne suis pas seule.

Elle fit demi-tour, reprit sa bicyclette et commença à pédaler.

— C'est ça ! cria-t-il. Fuis ! Tu ne fuiras jamais assez vite !

LORSQUE Ruby entra dans la cuisine, elle trouva sa mère, aux fourneaux, remuant une mixture dans une vieille casserole.

— Ah ! Ruby, s'exclama-t-elle en levant les yeux, surprise. Je ne t'attendais pas si tôt. Où est Dino ?

La cuisine sentait bon la purée de pommes de terre et de carottes. Sur la table, des biscuits achevaient de lever. L'arôme qui s'échappait de la casserole ne trompait pas : de la crème à la vanille ! Nora avait préparé le dîner préféré de sa fille.

Entre les efforts de sa mère pour lui faire plaisir et l'absence de Dean, qui ne dégusterait pas ce festin en sa compagnie, Ruby se sentit bouleversée.

— Dino est rentré chez lui, répondit-elle.

Une ombre passa sur les traits de Nora. Elle éteignit le gaz.

— Que s'est-il passé ?

— Je ne sais pas. On a commencé quelque chose que nous ne pouvions pas finir. Ou alors on a fini quelque chose que nous avions commencé il y a des siècles.

— Dean n'est pas Max, observa Nora.

— Je l'aime, admit Ruby. Mais ça n'est pas suffisant. Notre couple ne tiendrait pas.

— L'amour n'est rien sans la foi.

— J'ai perdu cette foi-là depuis des lustres.

— Es-tu prête à sauter sans filet ? Car c'est ça, l'amour, c'est ça la foi. Tu cherches des garanties ? En amour, il n'y en a pas.

C'était agréable de pouvoir discuter ainsi avec sa mère, comme deux amies. Ruby ne l'aurait pas imaginé, à peine une semaine plus tôt. Sa mère lui avait tellement manqué que Ruby avait fait semblant de se complaire dans la solitude.

« Je ne suis plus seule désormais. » Cette petite phrase, cette pensée toute simple, constituait pour Ruby le chemin qui menait à son âme. « Je ne peux plus écrire cet article », se dit-elle soudain.

— Je monte ! déclara-t-elle tout à trac.

Au grand étonnement de sa mère, elle se rua à l'étage, sauta sur le téléphone et composa le numéro de Val. Maudeen décrocha à la deuxième sonnerie.

— Salut, Maudeen, c'est Ruby Bridge à l'appareil. Le magicien d'Oz est-il là ?

La secrétaire pouffa.

— Il est parti à New York, mais il m'appelle tous les jours pour prendre connaissance de ses messages.

— Dites-lui que je n'écirai pas l'article.

— Oh, oh... Donnez-moi votre adresse et votre numéro de téléphone. Il voudra sûrement vous parler.

Ruby obtempéra et raccrocha. Saisissant son calepin et son stylo, elle se mit à écrire :

Je viens d'appeler mon agent. Lorsqu'il me contactera, je lui annoncerai que je n'écirai pas l'article. Je n'avais pas pensé à ce que cela me coûterait de rédiger une confession sur ma propre mère.

J'ai rêvé. Je me suis vue devenir une star. Je ne me suis pas rendu compte qu'il me faudrait marcher sur le cadavre

de ma mère pour arriver jusqu'au micro. Mes rêves n'incluaient personne d'autre que moi ; mais quand je vois les gens qui m'entourent, je m'aperçois des conséquences que mes agissements égoïstes auraient sur eux.

En écrivant, je repense à ce passage de la Bible qu'on lit à tous les mariages : « Quand j'étais enfant, je voyais le monde avec les yeux d'un enfant. »

Maintenant, je suis adulte. Je vois clair. C'est la première fois que ça m'arrive. Cet article aurait brisé le cœur de ma mère. Il y a une semaine, c'était le but que je recherchais.

Pourtant je ne peux pas faire ça à maman, et à moi non plus. Pour la première fois, j'ai écarté le sombre rideau de la colère et j'ai vu la lumière. Je peux redevenir la fille de ma mère. Elle est la gardienne de mon passé. Des étapes secrètes qui ont modelé ma personnalité. Et malgré ce que je lui ai fait endurer, elle m'aime encore. Qui pourrait m'aimer d'une façon aussi inconditionnelle ?

À FRIDAY HARBOR, la marina fourmillait d'activités : bateaux en partance, gosses courant sur le quai, vacanciers poussant des chariots. Le centre-ville grouillait de galeries d'art, de boutiques de souvenirs et de restaurants.

Dean errait sans but dans les rues, en proie au désespoir. Il aurait pourtant dû s'y attendre : avec Ruby, rien n'avait jamais été simple. L'amour encore moins que le reste.

La sirène du ferry l'avertit qu'il était grand temps de regagner le quai. Il sauta sur sa bicyclette, dégringola la rue en pente et parvint à monter à bord juste derrière la dernière voiture.

À Lopez, il fit quelques emplettes au supermarché, après quoi il se mit à pédaler à toutes jambes. Lorsqu'il arriva à la maison, il monta quatre à quatre jusqu'à la chambre d'Eric.

— Salut, frérot ! dit le malade. Content de ta promenade à vélo ?

Dean s'approcha de son frère.

— Devine ce que j'ai acheté.

Ouvrant le petit sachet blanc, il en retira une glace fondante. Les yeux d'Eric pétillèrent.

— Une fusée arc-en-ciel ! Je n'aurais pas cru qu'ils en faisaient encore.

Dean défit le papier d'emballage et tendit à son frère l'esquimaux multicolore. Eric grogna de bonheur en léchant la glace. Lorsqu'il eut terminé, il poussa un soupir satisfait.

— Mmm, délicieux ! murmura-t-il. J'avais oublié combien j'aimais ces friandises.

— Pas moi, répondit Dean. Je me suis rappelé un tas de détails ces jours-ci. (Dean s'appuya sur la rambarde métallique du lit.) Je suis allé voir Ruby aujourd'hui.

— Et alors ?

— Disons qu'elle m'a claqué la porte au nez.

Eric eut un rire.

— Je reconnais là notre Ruby. Elle ne cède jamais d'un centimètre. À quand le deuxième round ?

— Je n'en sais rien, soupira Dean. Peut-être demain, lors de la promenade en mer.

— J'espère que ça ira, et vite. Je voudrais être ton témoin.

— Tu le seras, dit Dean d'une voix douce.

Leurs regards se croisèrent. Une lueur de désespoir brûlait dans celui d'Eric. Tous deux savaient qu'il ne pourrait pas se tenir auprès de son frère devant l'autel.

— Je suis content que tu sois revenu à la maison, Dino. Sans toi, je n'aurais pas eu le courage de traverser cette épreuve.

La main pâle et veinée de bleu d'Eric recouvrit celle de Dean. Le malade sourit et ferma les yeux, luttant contre le sommeil.

— Depuis que tu es revenu, je rêve de nouveau. C'est chouette..., murmura Eric.

— Fais de beaux rêves, chuchota Dean. (Il reposa la main squelettique d'Eric sur le drap.) Rêve à ce que tu serais devenu, à ce que tu as été. Le grand frère le plus gentil, le plus intelligent, le plus extraordinaire qu'un gosse ait jamais eu.

NORA était assise sur la véranda. À cette heure magique après le dîner, le ciel adoptait une douce nuance bleutée, satinée. La porte-moustiquaire claqua.

— Je t'ai apporté du thé, dit Ruby en émergeant dans la lueur de l'ampoule du porche.

— Merci. Assieds-toi donc.

Avant que Ruby puisse s'installer sur la balancelle, le vrombissement d'un moteur se fit entendre, puis il s'éteignit et une portière claqua. Ruby jeta un coup d'œil vers le jardin.

— Est-ce qu'on attend quelqu'un ?

— Non.

Des pas crissèrent sur le gravier. Le portail rouillé gémit. Il y eut des pas sur les marches de la véranda. Enfin, une silhouette apparut dans la lumière du porche.

NORA regarda sa fille aînée, médusée.

— Caroline ?

— Je n'y crois pas ! s'exclama Ruby.

Elle s'élança vers sa sœur, la prit dans ses bras.

Nora se redressa maladroitement et boitilla dans leur direction.

— Bonsoir, Caro. Content de te voir.

Caroline se dégagea de l'étreinte de Ruby.

— Bonsoir, mère.

Son sourire forcé n'avait rien de surprenant. Même petite, Caroline avait toujours mis un point d'honneur à sourire quand ça n'allait pas.

Nora étudia sa fille : tirée à quatre épingles, un pantalon de lin blanc et un chemisier rose pâle, les cheveux blond cendré impeccablement coiffés. Néanmoins, sous l'absolue perfection de la mise, on devinait une sorte de fissure, une fragilité quasi imperceptible mais bel et bien présente.

— Qu'as-tu fait de tes enfants ? s'enquit Ruby.

— Je les ai confiés à la mère de Jere pour la nuit, répondit Caroline en jetant un regard anxieux à Nora. Je suis seule. J'espère que je ne dérange pas.

— Tu plaisantes ! fit Ruby. Je t'ai suppliée de venir.

Elle passa le bras autour des épaules étroites de sa sœur. Ensemble, têtes jointes, elles entrèrent dans la maison. Nora les suivit clopin-cloplant.

Dans le salon, Caroline se tourna vers Nora. La jeune femme esquissa un sourire.

— Veux-tu voir les photos de tes petits-enfants ?

— On peut toujours commencer par là, dit Nora. Mais si on veut mieux se connaître, il faudra plus que quelques photos.

Caroline pâlit, mais sortit de son sac deux albums de photos.

— Bien. Allons nous asseoir.

Elle prit place sur le canapé et Ruby se dépêcha de s'asseoir près d'elle. Nora, ignorant ses béquilles, sautilla sur sa jambe valide pour se laisser tomber de l'autre côté de sa fille aînée.

Lentement, Caroline ouvrit un album. La première photo avait été prise le jour de son mariage. On la voyait debout, la tête haute, un peu raide, vêtue d'une magnifique robe de soie brodée de perles, qui dévoilait ses épaules. À son côté, Jere, beau comme un dieu, posait en habit.

— Pardon, s'excusa Caroline, les dernières photos sont à la fin.

Elle se mit à tourner les pages mais Nora posa la main sur celle de sa fille.

— Attends !

« Qui donne cette femme en mariage à cet homme ? » Lorsque le prêtre avait posé cette question, Randall avait répondu : « Moi. » Nora, assise au fond de l'église, avait retenu ses larmes. Normalement, il aurait dû déclarer : « Nous. Sa mère et moi. »

Nora avait assisté au mariage de Caroline comme une étrangère. Elle s'était vu placer à la table des amis, loin de sa famille. Pour Caroline, cela n'avait été qu'un détail sans plus d'importance que l'arrangement floral. Nora, écrasée par la culpabilité, avait remercié le Seigneur d'avoir été conviée.

Qui avait joué le rôle de mère auprès de la jeune mariée ce jour-là ? Qui avait cousu au dernier moment les perles sur la robe de Caroline ? Qui l'avait accompagnée dans les boutiques de lingerie ? Qui l'avait serrée dans ses bras, juste avant la cérémonie, en murmurant « je t'aime » ?

Nora retira sa main et Caroline tourna la page.

— Notre lune de miel, commenta-t-elle.

Les doigts de Caroline tremblaient. Nora le remarqua.

— Vous paraissez au comble du bonheur sur ce cliché, dit-elle gentiment.

— Nous étions heureux.

Nora vit l'expression maussade de sa fille. Elle comprit.

— Oh ! Caro...

— Assez de photos de mariage ! interrompit Ruby. Je veux voir mon neveu et ma nièce.

Caroline fit défiler les pages jusqu'à une photo d'elle prise dans une chambre d'hôpital. Elle était au lit, les cheveux décoiffés pour une fois, et elle tenait dans ses bras un bébé minuscule. Elle souriait à l'objectif.

Ce sourire, Nora aurait dû être là pour le voir. Mais elle n'avait rendu visite à sa fille que quelques jours plus tard, les bras chargés de cadeaux. Elle l'avait félicitée, s'était extasiée sur le bébé... et était repartie.

Nora n'avait pas été là pour aider Caroline à faire face aux angoisses de la maternité. Qui l'avait rassurée, alors ? Qui lui avait dit : « Ça va aller, Caro, les femmes sont faites pour donner la vie. » Personne.

Nora porta la main à sa bouche, mais trop tard. Des larmes lui brûlèrent les yeux. Elle étouffa un sanglot.

— Mère ? fit Caroline en la regardant.

Nora n'osa pas soutenir le regard de sa fille.

— Je suis désolée.

Caroline garda le silence un instant. Nora se rendit compte que sa fille pleurait quand elle vit une larme s'écraser sur l'album.

— Ce que tu as pu me manquer ce jour-là ! chuchota-t-elle. Je n'oublierai jamais la première nuit où j'ai eu Jenny à côté de mon lit à la maison. Je n'arrêtais pas de la regarder, de toucher ses petits doigts. Cette nuit-là, j'ai rêvé que tu étais près de moi. Tu me disais qu'il ne fallait pas que j'aie peur et que tout irait bien. Mais je me suis réveillée seule.

Nora déglutit péniblement.

— Oh ! Caroline... il n'y a pas de mots pour dire combien je regrette de vous avoir quittées, Ruby et toi.

Caroline se pencha vers sa mère et celle-ci la prit dans ses bras. Alors son cœur s'ouvrit comme une coquille d'œuf. Les pleurs la suffoquaient. À travers ses larmes, elle aperçut Ruby. Son visage était pâle et ses yeux brillaient de larmes. Ruby se redressa.

— Je crois qu'on a toutes besoin d'un petit verre.

Caroline s'essuya les yeux.

— Je ne bois pas, dit-elle.

— Depuis quand ? Au bal de fin d'année, à l'école...

— C'est pourquoi j'ai décidé de rester sobre. À l'université, Jere m'avait surnommée « Petite descente ». Après trois gouttes d'alcool, j'étais capable de faire un strip-tease !

— « Petite descente » ? gloussa Ruby. Génial !

— Quant à moi, la dernière fois que j'ai bu, j'ai percuté un arbre, dit Nora en pouffant.

À son tour, Caroline s'esclaffa.

— Bon, d'accord. Un petit verre. Un seul !

Ébauchant un pas de cha-cha-cha, Ruby se rendit dans la cuisine et en revint munie d'une bouteille et de verres.

— Margaritas pour tout le monde ! annonça-t-elle.

Nora trempa les lèvres dans le breuvage, puis éclata de rire quand Ruby mit un disque sur la platine et régla le volume à fond. Un rock endiablé déferla des vieux haut-parleurs, faisant vibrer les vitres.

Ruby avala une gorgée en riant, posa son verre sur la table basse et tendit la main à sa sœur.

— Allez, viens danser avec la comique la plus lamentable d'Hollywood.

D'abord réticente, Caroline finit par se laisser entraîner dans le tourbillon. Nora sirotait son cocktail à petites gorgées. Ses filles semblaient si gaies, si heureuses qu'elle en eut le cœur serré.

Les deux jeunes femmes continuèrent à boire et à danser jusqu'à ce que Caroline lève les bras.

— Assez, Ruby. J'ai la tête qui tourne.

— Ça ne t'arrive pas assez souvent ! proclama Ruby en tendant un verre à sa sœur. Cul sec !

Caroline balaya une mèche humide de son front.

— Au diable l'abstinence ! s'écria-t-elle. (Vidant son verre d'une traite, elle le rendit à sa sœur.) Encore un, s'il te plaît.

— Victoire ! exulta Ruby.

La plage suivante du disque, un vieil enregistrement des Eurythmics, fusa dans la pièce. Trébuchant, Caroline alla se planter devant Nora.

— Danse avec moi, maman !

— Si je te marche sur les pieds, je te briserai les os.

Caroline pouffa.

— Pas de problème. Je suis anesthésiée, marmonna-t-elle d'une voix pâteuse. Soule comme une grive !

Nora attrapa une béquille et claudiqua vers Caroline. Elle passa un bras autour de la taille mince de sa fille, et prit appui sur la béquille de l'autre bras. Ensemble, elles se mirent à osciller au rythme de la musique.

— J'ai fait jouer cette chanson à mon mariage, tu t'en souviens ?

— Oui, très bien, répondit Nora. Tu veux qu'on en parle ?

Un éclair de frayeur passa dans les yeux de Caroline.

— Parler de quoi ?

Nora cessa de danser.

— De ton mariage.

Le beau visage de Caroline se décomposa. Sa bouche trembla.

— Oh ! maman, je ne saurais pas par où commencer.

Ruby, qui était retournée dans la cuisine, fit irruption dans la pièce en dansant et en chantant :

— Margaritas pour les señoras !

Voyant Nora et Caroline debout, face à face, elle s'arrêta net.

— Nom d'une pipe ! Je vous laisse seules cinq minutes et les chutes du Niagara recommencent !

Caroline recula d'un pas incertain. Son regard passa de Nora à Ruby, puis de nouveau à Nora. Elle sanglotait sans bruit.

— Je... ne voulais rien vous dire..., réussit-elle à bredouiller.

Ruby s'approcha, la main tendue.

— Ne me touche pas ! s'écria Caroline. Sinon je vais me désintégrer. J'ai tellement peur de finir en morceaux que j'ai envie de hurler !

Lentement, elle se laissa tomber à genoux, par terre. Ruby s'assit près d'elle et Nora l'imita maladroitement.

— As-tu parlé de tes angoisses à Jere ? demanda Nora.

Caroline secoua la tête.

— Je ne peux pas. Il est toujours par monts et par vaux. La plupart du temps, j'ai l'impression d'être une mère célibataire. Je me sens seule. Parfois la solitude est tellement insupportable...

— Crois-moi, dit Nora, je sais ce que tu endures. Tu penses que ton existence n'a plus de sens, mais tu ne sais pas comment te libérer de ton fardeau.

Caroline étouffa un sanglot. Ses yeux s'arrondirent.

— Comment le sais-tu ?

Nora lui caressa la joue.

— Je suis passée par là. Jere voit-il une autre femme ?

— Tout le monde dit qu'il est comme papa, murmura Caroline en essuyant ses joues. De toute façon, je vais le quitter.

— Tu l'aimes ? questionna Nora gentiment.

Une pâleur de cire envahit le visage de Caroline.

— Oui. Je l'aime tant...

Nora crut que son cœur allait éclater. Encore une belle leçon qu'elle avait enseignée à ses filles. Que le mariage ne dure qu'un temps. Elle fixa Caroline.

— Tu sais comment on se sent après avoir quitté l'homme qu'on aime ? dit-elle. On n'a plus qu'une moitié de cœur. On se couche le soir et il vous manque. On se lève le matin et il vous manque. On se fait couper les cheveux et on se dit : à quoi bon, personne ne va le remarquer. Mais le pire n'est pas là. Le pire réside dans le mal que l'on fait à ses enfants. Bien sûr, ce n'est pas toujours vrai. Parfois, quand un amour est vraiment terminé, la souffrance est moins intense. Mais si tu l'aimes encore et que tu le quittes sans avoir essayé de sauver ta famille, alors tu seras brisée. Tu ne pleureras pas seulement la nuit. Tu pleureras tout le temps. Jusqu'à ce que ton cœur s'assèche complètement. Alors, tu sauras ce qu'est le véritable chagrin.

Nora savait pertinemment que ce discours ne s'appliquait pas à tous les couples. Mais elle savait aussi que Caroline n'avait pas assez essayé de se ressaisir, si elle aimait encore Jere.

— Tu trouveras peut-être un emploi qui te rendra riche et

célèbre, reprit Nora. Mais ça n'aura plus d'importance. Tu ne ressentiras plus rien. Tu sauras que quelque part, tes enfants continuent à vivre, qu'ils tiennent la main de quelqu'un d'autre, qu'ils s'épanchent sur l'épaule d'une étrangère. Chaque jour ne fera qu'augmenter ta culpabilité... Ne commets pas la même erreur que moi, Caro ! Bats-toi. Bats-toi pour ton amour, pour ta famille. Et à la fin, tu auras gain de cause, tu verras.

— Et si je le perds malgré tout ? chuchota Caroline.

— Oui, je sais. Mais si tu le retrouves ?

9

LE lendemain matin, Nora se réveilla fraîche et dispose. Presque rajeunie. Elle se félicita de n'avoir bu qu'une seule margarita de toute la soirée.

Les vestiges de la fête jonchaient le salon : trois verres contenant un fond de liquide verdâtre, un cendrier débordant de mégots — ceux de Caroline — et une pile de disques. Pour la première fois de l'été, la maison semblait véritablement habitée.

Nora grimpa les marches en s'aidant de sa béquille. La porte de la chambre des filles était fermée. Elle l'ouvrit. Ruby et Caroline dormaient. Elles paraissaient jeunes et vulnérables. Caroline, en chien de fusil, occupait le bord du matelas, tandis que Ruby, les bras en croix, avait coincé le drap entre ses jambes. Nora s'approcha et caressa la joue endormie de sa fille cadette.

— Debout, les marmottes !

Ruby cligna des yeux et passa la langue entre ses lèvres comme pour déguster une dernière goutte de tequila.

— Bonjour, maman !

À son côté, Caroline soupira à son tour, puis s'étira comme un chat. Voyant Nora, elle voulut s'asseoir, mais elle n'en eut pas la force et se laissa retomber sur l'oreiller.

— Oh ! mon Dieu, ma tête va exploser.

Nora tapa dans ses mains.

— Debout, les filles. On a une balade en mer de prévue, avec Dean et Eric, n'est-ce pas, Ruby ? Lottie préparera le dîner pour 19 heures.

Caroline blêmit.

— La mer ? Doux Jésus...

Elle se laissa tomber du lit, atterrit à quatre pattes, et se

traîna jusqu'à la salle de bains. Elle se hissa péniblement sur ses pieds et tira la langue à sa sœur.

— Hé! cria Ruby. Laisse-moi un peu d'eau chaude.

Nora sourit.

— Comme au bon vieux temps, commenta-t-elle. Je vais faire le petit déjeuner et préparer le pique-nique pour notre virée en mer. Dean accostera à 11 heures.

Nora redescendit l'escalier. Elle était sur le point d'entrer dans la cuisine quand quelqu'un frappa. Elle alla ouvrir.

Sous le porche se tenait un homme, l'un des plus beaux que Nora eût jamais vus. Elle ne l'avait pas revu depuis le mariage, mais elle aurait reconnu son gendre entre mille.

— Bonjour, Jere, dit-elle en souriant.

— Nora? répliqua-t-il, surpris.

— Ça doit vous faire un choc de découvrir que vous avez une belle-mère.

Elle s'effaça pour le laisser entrer, et il lui adressa un sourire las.

— À côté de tous les chocs que j'ai encaissés ces dernières vingt-quatre heures, ce n'est rien.

— Caroline est en haut, déclara Nora. Attendez, je vais la chercher.

— Je suis là.

Nora et Jere se retournèrent. Caroline franchit le seuil, vêtue de son costume de lin et soie de la veille. L'ensemble était complètement froissé, la jeune femme avait des traces de mascara sous les yeux.

— Bonjour, Jere, dit-elle doucement. J'ai entendu ta voix.

Ruby dévala les escaliers et se jeta sur sa sœur. Lorsqu'elle découvrit son beau-frère, son rire se fonda dans un silence embarrassé. Jere s'approcha de Caroline.

— Caro?

La tendresse dans sa voix ne trompait pas. Nora sut que, même s'ils avaient des problèmes, Jere et sa fille s'aimaient. Ils avaient encore toutes leurs chances.

— Tu n'aurais pas dû venir! dit Caroline en croisant les bras.

— Non, répondit celui-ci sans hausser le ton. C'est toi qui n'aurais pas dû partir. Pas sans m'avoir parlé d'abord. Est-ce que tu peux imaginer ce que j'ai éprouvé quand j'ai lu ta lettre me disant que tu reviendrais quand tu te sentirais mieux?

Sa voix se brisa. Caroline le fixa.

— Je croyais que tu serais content d'être débarrassé de moi, et je ne voulais pas être là pour voir ça.

— Je t'en prie, reviens, souffla-t-il. Ma mère gardera les enfants tout le week-end.

Un semblant de sourire étira les lèvres pâles de Caroline.

— Elle ne tardera pas à attraper la migraine.

— C'est son problème. Nous avons besoin d'un peu de temps.

— D'accord.

Caroline monta à l'étage et revint une minute plus tard avec son sac de voyage. Elle serra Ruby dans ses bras avec ferveur, puis traversa la cuisine en direction de Nora.

— Merci, dit-elle. Désormais, je n'aurai plus cette sensation de manque.

— Aucun danger. Dorénavant, tu ne pourras plus te débarrasser de moi. Je t'aime, Caro.

— Moi aussi, maman.

Nora embrassa sa fille, puis, lentement, desserra son étreinte. Jere prit le sac de voyage, avant de refermer son autre main autour de celle de sa femme. Ensemble, ils sortirent de la maison. Ruby et Nora regardèrent la Mercedes gris métallisé suivre la Range Rover blanche le long de l'allée.

Debout près de sa mère, Ruby murmura :

— Je te demande pardon, maman.

— Pour quoi ?

— Pour les cadeaux que je t'ai renvoyés. Pour toutes ces années d'absence. Et pour avoir été si intransigente.

Nora n'aurait pas su dire laquelle des deux avait esquissé le premier mouvement, mais, peu après, elles se retrouvèrent dans les bras l'une de l'autre, riant et pleurant en même temps.

À 11 HEURES tapantes, le rugissement d'une sirène se fit entendre. *La Fille du vent* accosta le quai, et Ruby aperçut au loin Dean qui amarrait le bateau.

— Les voilà.

La pointe d'anxiété dans sa voix n'échappa pas à Nora.

— Tu as peur de revoir Dino ?

Ruby acquiesça de la tête.

— Tu peux faire le tour du monde, tu ne trouveras pas meilleur homme que Dean Sloan. Laisse-toi aller, Ruby. Amuse-toi. Souviens-toi des bons moments, pas uniquement des mauvais.

— Je le voudrais bien, soupira sa fille. Je le voudrais tant.

La sirène mugit de nouveau.

— Prends le panier de pique-nique, dit Nora.

Peu après, elles descendaient la pente menant à la plage. Dean se tenait sur le pont.

— Bienvenue à bord ! lança-t-il.

Nora passa ses béquilles à Ruby avant de gravir prudemment la passerelle. En boitillant, elle s'installa près d'Eric, engoncé dans une couverture, la tête calée sur un oreiller. Son sourire ne suffisait pas à faire oublier sa terrible pâleur. Nora passa un bras autour de ses épaules et l'attira à elle.

Ruby hala les cordages tandis que Dean faisait démarrer le moteur. Ils sortirent de la baie. Une fois la pointe de l'île dépassée, Dean déploya la grande voile. Le bateau frémit, le vent gonfla l'étoffe, et la coque se mit à fendre l'eau. Eric laissa le vent lui caresser le visage avec un large sourire.

Nora posa sa tête contre celle de son ami et contempla avec lui les îles d'un vert luxuriant. Ruby était debout à la proue, dans le vent. Nora n'avait pas besoin de voir son visage pour savoir qu'elle souriait.

Eric regarda Ruby, puis Dean, chacun à une extrémité du bateau, qui se jetaient des coups d'œil à la dérobée.

— Tu crois qu'ils finiront par se rabibocher, ces deux crétins ?

— Je l'espère, répondit Nora. Ils ont besoin l'un de l'autre. Une forte brise fit claquer les voiles.

— Tu veux prendre la barre ? demanda Dean à son frère.

— Oh, oui ! dit Eric avec un large sourire.

Dean souleva le corps frêle du malade et le déposa devant le timon étincelant. Eric s'y agrippa de toutes ses forces, tandis que son cadet se campait derrière lui, la main sur son épaule pour assurer son équilibre. Le vent striait les tempes d'Eric de larmes involontaires, ses cheveux clairsemés lui venaient dans la figure.

— Je suis la reine de l'univers ! hurla-t-il en écartant les bras.

Il éclata de rire, de son vrai rire généreux, pas du timbre désaccordé que la maladie lui avait laissé.

Nora sut qu'elle conserverait à jamais cette image, celle de son jeune ami dressé sous le soleil, riant à gorge déployée.

LORSQU'ILS rentrèrent, Lottie avait préparé un dîner succulent : tourteaux, salade, pain croustillant. Ils y firent tous honneur, jusqu'à Eric qui réussit à avaler quelques bouchées.

Pendant que les femmes lavaient et essuyaient la vaisselle, Dean transporta Eric dans sa chambre, où, leur tâche terminée, Ruby et Nora vinrent les rejoindre. Tous les trois se rassemblèrent autour du lit d'hôpital, discutant à voix basse, jusqu'à ce que le malade s'endorme.

Peu après, ils reprirent *La Fille du vent*, cap sur Summer Island. Le trajet de nuit dura deux fois plus longtemps que le matin. Malgré cela, Ruby n'eut pas le courage d'ouvrir son cœur à son ancien amour. Toute la journée, elle avait attendu le moment propice. Elle voulait lui prendre la main et lui dire qu'elle n'avait plus peur. Elle attendait toujours quand le voilier accosta à Summer Island.

— Les amarres ! lança Dean.

La jeune femme bondit pour exécuter l'ordre. Alors qu'elle faisait les derniers nœuds, sa mère descendit sur le quai.

— Merci, Dino, dit Nora. Ruby, ma chérie, le terrain est glissant. J'aurais besoin de ton aide.

Ruby jeta un coup d'œil à la silhouette sombre du bateau. Elle n'aperçut Dean nulle part. Et s'il repartait avant qu'elle revienne ?

— Ruby ? insista Nora.

Dean émergea à côté du timon. Sa chevelure dorée, la blancheur de son pull se détachèrent dans la pénombre.

— Au revoir, dit-il à mi-voix.

— Écoute ! cria Ruby. Si tu as besoin de moi... Je veux dire, si tu veux que je défasse les cordages, je redescends tout de suite.

Après une pause, il répondit :

— Bon, d'accord.

Une vague de soulagement envahit la jeune femme. Soutenant Nora, elle la raccompagna le long du sentier en pente, jusqu'à la maison. Sous le porche, sa mère lui sourit.

— Allez, file... Ruby ?

Celle-ci saisit la couverture sur la balancelle et, frissonnante, se couvrit les épaules. Le temps avait fraîchi.

— Oui ?

— Il t'aime. Essaie de te montrer moins bornée que d'habitude.

Ruby ne put s'empêcher de rire.

— Merci, maman.

Ruby retraversa la pelouse en courant. Au début du quai, elle s'arrêta. Dean se tenait debout à l'autre extrémité. Il lui

tournait le dos. Le cœur battant à se rompre, elle s'avança sur les vieilles planches de bois, qui grincèrent sous ses semelles.

— Te souviens-tu quand on faisait des plongeurs, d'ici, à marée haute ? dit-elle doucement.

Il se retourna.

Une sourde terreur paralysait la langue de Ruby. Elle avait seulement envie de le prendre dans ses bras et de l'embrasser mais elle lui devait quelques mots d'explication.

— Je me souviens de la première fois que tu m'as embrassée, dit-elle. J'avais la tête qui tournait tellement que je ne pouvais plus respirer. Heureusement que nous étions assis, sinon je serais tombée. Mais je suis tombée de toute façon, n'est-ce pas ? Tombée amoureuse de mon meilleur ami. À sept ans, tu m'as promis qu'un jour nous aurions notre propre yacht avec une énorme baignoire dans notre cabine, et qu'Elvis chanterait à notre mariage. On aurait dû s'inquiéter quand Elvis est mort.

Dean avait fermé les yeux et elle se demanda s'il ne lui en voulait pas d'avoir réveillé leurs vieux souvenirs.

— Oui, dit-il enfin d'une voix blanche. Nous étions jeunes.

— J'ai essayé d'oublier notre premier baiser, reprit-elle. Je me répétais que ce n'était pas sérieux, nous deux, que lorsque je serais grande, je retrouverais la même sensation avec quelqu'un d'autre. Mais je ne l'ai jamais retrouvée.

Dans le silence qui suivit, elle se sentit toute petite et fragile.

— Tu n'es jamais retombée amoureuse ?

— Comment l'aurais-je pu, alors que je n'avais pas oublié mon premier amour ?

— Dis-le, alors.

Elle leva son visage vers lui.

— Je t'aime, Dean.

L'espace d'un battement de cœur, il ne dit rien. Puis, très lentement, il l'attira dans ses bras pour un baiser aussi suave que dans leurs rêves.

Haletante, Ruby aida Dean à enlever son tee-shirt et enfouit son visage dans la douce toison de son torse. Ses mains se promenaient, avides, sur ses épaules carrées, son dos musclé, au creux de ses reins.

Dean jeta la couverture par terre, telle une mare sombre à leurs pieds. Il retira à Ruby son chemisier et le lança au loin.

Étroitement enlacés, ils s'agenouillèrent sur la couverture. Il se remit à l'embrasser, et elle ne pensa plus à rien. Son corps

était en feu. Elle sentait les mains de Dean partout sur elle et s'abandonna à lui comme elle ne l'avait fait avec aucun autre.

Alors, elle rejeta la tête en arrière et ferma les yeux.

ELLE posa la joue contre son torse. Il la pressa contre lui.

— Il y a longtemps qu'on aurait dû le faire, fit-il.

— Ça n'aurait pas été aussi bon. (Elle roula de côté et le regarda dans les yeux.)

Ils se turent et levèrent les yeux vers le ciel étoilé.

C'était si simple. Oui, ç'avait toujours été simple, finalement. Un attouchement, la sensation de sa peau contre la sienne, elle avait toujours su qu'il était le seul homme apte à lui apporter la paix. Une sérénité qu'elle n'avait trouvée nulle part ailleurs. Se hissant sur un coude, elle le dévisagea.

— Vivons ensemble.

Il lui décocha un coup d'œil bizarre.

— Où ça ? À Hollywood ?

— Ça non !

Elle n'avait plus envie de retourner dans la jungle.

— En revanche, je pourrais vivre à San Francisco, ajouta-t-elle.

— Non, merci ! refusa-t-il en riant.

Il leva la main pour lui caresser les cheveux.

— Nous avons déjà mené ce genre d'existence, Ruby. Je ne sais pas ce que tu en penses, mais moi, je ne veux plus refaire les mêmes erreurs. Je veux recommencer tout de zéro... Et, non, je ne vivrai pas avec toi.

Elle chancela, comme sous l'effet d'une gifle.

— Mais..., murmura-t-elle.

— Nous allons nous marier, Ruby ! Plus d'excuses. On va s'installer ici et décider ce que nous voulons faire de nos vies. Je crois que je vais m'essayer à la photographie, comme j'en ai toujours rêvé. Plus important, nous vieillirons ensemble.

— Nous aurons des enfants, dit-elle rêveusement.

— Au moins deux, pour qu'ils aient chacun un meilleur ami.

— Nous appellerons notre fils Eric.

RUBY aurait volontiers dormi sur le quai, toute la nuit, dans les bras de Dean, mais celui-ci désirait retourner auprès de son frère. Ils s'embrassèrent tant et plus, puis elle l'aida à jeter les amarres et resta sur le quai pour le regarder partir.

Lorsque l'obscurité eut avalé le bateau, elle fit demi-tour et reprit le chemin de la maison. La cuisine était encore allumée, mais la porte de Nora était fermée. Elle s'apprêtait à frapper quand la sonnerie du téléphone retentit. Elle s'élança vers la cuisine et décrocha.

— Allô ?

— Ruby, où diable étais-tu ? Je t'ai appelée toute la soirée...

— Val ?

Ruby jeta un coup d'œil à la pendule murale : 1 heure du matin.

— Qu'est-ce que c'est que cette histoire d'article ?

— Ah, ça ! Je ne l'écrirai pas, c'est tout.

— C'est tout ! *Cache magazine* a déjà réservé l'emplacement dans le prochain numéro. La couverture est bouclée, avec ta photo dessus ! J'ajoute qu'ils ont habilement laissé filtrer l'information. De plus, j'ai reçu des propositions pour toi. NBC voudrait que tu proposes un pilote à la direction des programmes.

— Un pilote ? Mon propre sitcom ?

L'estomac de Ruby se noua.

— Oui, ton propre sitcom. Alors, pas de blagues, d'accord ? Tu es censée rendre l'article demain. Je t'ai envoyé tes billets d'avion par courrier express hier. À l'heure qu'il est, ils doivent être sous ton paillason. Tu es attendue à l'émission de Sarah Purcell, lundi matin.

— Je ne peux pas, Val, dit Ruby, soudain prise de panique. L'agent eut un profond soupir.

— Je leur ai donné ma parole, Ruby. Tu ne peux pas rompre le contrat comme ça ! Est-ce que tu as écrit l'article, au moins ?

— Oui, dit-elle en regrettant la faiblesse de sa voix.

— Alors où est le problème ?

— J'aime ma mère, répondit-elle au bord des larmes.

Un bref silence flotta sur la ligne, puis Val dit :

— Désolé, ma belle.

— Pas autant que moi, répliqua-t-elle d'un ton morose.

— Bon, tu prends l'avion demain, d'accord ? J'enverrai Bertrand te chercher à l'aéroport. Salut !

Elle raccrocha, flageolante. Elle alla jusqu'au porche et y trouva l'enveloppe. Elle en retira un billet de première classe ainsi qu'un bref itinéraire. Pour célébrer son succès, après l'émission télévisée, ils se retrouveraient chez Spago.

Avec un soupir, elle gravit l'escalier. Dans sa chambre, elle s'affala sur le lit et saisit son cahier.

Je viens de recevoir un coup de fil de mon agent. Le piège s'est refermé sur moi. Je ne peux pas rompre mon contrat sans encourir des poursuites de la part du magazine. Lundi, je participerai à l'émission de Sarah Purcell.

Je vais perdre ma mère, la femme que j'ai attendue, espérée même, toute ma vie. Tout ce que nous avons bâti ensemble s'écroulera et, cette fois-ci, ce sera par ma faute.

Pourtant, je voudrais dire — bien que ce soit trop tard et quitte à en payer le prix — que j'aime ma mère.

Oui, je l'aime !

ATTABLÉE dans la cuisine, Nora prenait son café. Elle guettait l'apparition de Ruby. Elle l'avait attendue, la veille, puis, vers minuit et demi, elle avait renoncé. Le téléphone sonna.

— Oui ? fit-elle en décrochant.

— C'est moi, Dee.

— Bonjour, Dee... Quelles bonnes nouvelles m'apportes-tu aujourd'hui ?

— Je crains qu'elles ne soient mauvaises. Je viens d'avoir une conversation téléphonique avec Tom Adams. Il m'a juré que si tu ne déposais pas tes réponses au courrier des lecteurs sur son bureau avant mercredi prochain, il te ferait un procès et réclamerait 10 millions de dommages et intérêts.

— Il ne peut pas faire ça ! répondit Nora, sans savoir au juste s'il était possible à Adams de mettre une telle menace à exécution. Quelles sont les autres nouvelles ?

— Le *Tattler* rapporte que le gars sur les photos n'était pas ton premier amour. Selon le chroniqueur, ton mari et toi pratiquiez le mariage libre et multipliez les aventures. Parfois même... (La voix de Dee se fondit dans un murmure :) vous faisiez ça en groupe ! Comme dans le dernier film de Stanley Kubrick, tu sais, *Eyes Wide Shut* ?

La tête de Nora lui tournait. Pour la première fois depuis le début de cette affaire, la colère flamba en elle. Certes, elle avait commis des erreurs, mais elle ne méritait pas de tels affronts. La presse s'efforçait de la présenter comme une espèce de putain.

— Ah oui ? Ils n'ont pas dit que je portais le bébé d'un extra-terrestre, pendant qu'ils y étaient ?

Un rire nerveux échappa à Dee.

— Non, mais ce n'est pas tout. Dans sa chronique, Liz Smith a laissé entendre qu'une personne de ton entourage proche serait

en train d'écrire une sorte de confession sur toi... Une histoire plutôt moche.

— Je vois.

Plus rien n'étonnait Nora, mais chaque coup bas l'atteignait au plus profond de sa dignité.

— Au revoir, Dee, murmura-t-elle, sans chercher à savoir si son assistante avait fini son rapport.

Ayant raccroché, elle ouvrit en grand les portes du placard. Un assortiment d'assiettes jaunes, dénichées des siècles auparavant dans une braderie, se présenta à sa vue. Elle en saisit une, la soupesa, hésita... « Comme dans *Eyes Wide Shut*... en groupe... »

Elle leva le bras, lança l'assiette de toutes ses forces et la regarda se briser sur le mur d'en face.

« Mariage libre... » Une deuxième assiette alla heurter le mur dans un fracas réconfortant. Nora souriait. Elle aurait dû essayer cette thérapie plus tôt. Elle attrapa une autre assiette...

Ruby fit irruption dans la pièce. Elle se baissa au dernier moment. L'assiette lui frôla la tête et se pulvérisa contre la cloison.

— Bon Dieu, maman ! Si ces assiettes ne te plaisent pas, achètes-en d'autres.

Nora tomba à genoux sur le sol dur et froid. Un rire la secoua, mêlé de pleurs qui se muèrent en sanglots. Ruby s'agenouilla devant elle.

— Maman, que s'est-il passé ?

— Quelqu'un de proche, apparemment un ami, est en train d'écrire une confession accablante sur ma vie... Il paraît aussi que ton père et moi étions un couple échangiste ! (Elle tenta de sourire.) Ne t'inquiète pas. Je m'en sortirai. J'ai vu pire... Tout ce qui compte, c'est que je t'aime.

Ruby sursauta, la main sur son cœur.

— Oh ! murmura-t-elle.

Nora se redressa maladroitement et claudiqua jusqu'à la table de cuisine. Elle s'affala sur une chaise.

Sa fille resta à genoux, la tête baissée. « Il n'est de silence plus cruel, plus vide, que celui qui suit une déclaration d'amour », songea Nora. Elle avait en vain attendu ces mots de son père, puis de son mari, pendant une éternité. Il semblait qu'elle dût encore attendre avant que sa fille ne prononce ces mots.

— Veux-tu du café ? demanda-t-elle.

Ruby leva les yeux.

— Maman, ne fais pas comme si tu n'avais rien dit.

Ruby se leva et sortit. Ses pas retentirent sur les marches, puis à l'étage. Au nom du ciel, que s'était-il passé ? Les pas reprirent. Ruby descendait. Elle réapparut dans la cuisine une mallette dans une main et une liasse de feuilles dans l'autre. Nora porta la main à sa bouche.

— Ne pars pas, implora-t-elle. Je suis désolée. J'ai seulement cru que je pouvais m'autoriser à te dire que je t'aimais.

La jeune femme laissa tomber la mallette. Elle atterrit sur le carrelage avec un bruit sourd.

— Je t'aime, maman.

La voix de Ruby était si douce que Nora crut un instant avoir imaginé ces mots.

— Tu... m'aimes ? osa-t-elle chuchoter.

Ruby hocha la tête, chancelante.

— Tâche... de t'en souvenir, d'accord ? (Elle posa la liasse de papier sur la table.) J'ai passé la nuit à recopier ça. Lis ! Clignant des yeux, elle fixa les mots sur la feuille.

Pour être tout à fait honnête, je dois vous avouer que j'ai été payée pour écrire cet article. J'ai empoché une coquette somme, dirait-on dans les restaurants chics où une personne comme moi n'a pas les moyens de s'offrir une salade. Assez, en tout cas, pour troquer ma vieille Volkswagen cabossée contre une Porsche d'occasion en parfait état.

Je vous avoue, aussi, que je n'aime pas ma mère. Non, ce n'est pas tout à fait exact ! En fait, je la déteste !

NORA leva soudain la tête.

Ruby pleurait si fort que ses épaules tremblaient.

— Ce... c'est un article pour... *Cache magazine*, balbutia-t-elle.

Nora savait que ses yeux la trahissaient. Tout y était : la déception devant une telle trahison, la souffrance déchirante et... oui, la colère.

— Comment as-tu pu ?

Ruby saisit la mallette et se précipita hors de la maison. Nora entendit le rugissement d'un moteur, le crissement des pneus sur le gravier. Nora s'efforça de ne pas regarder les feuillets jaune pâle, mais elle ne put résister bien longtemps.

Les mains tremblantes, elle lut le premier feuillet. Au bout de quelques phrases, elle laissa libre cours à ses larmes.

AU bout de l'allée, Ruby écrasa la pédale de frein. Une fois de plus, elle prenait la fuite, à ceci près qu'elle ne savait plus où aller. Une seule issue s'offrait à elle : affronter l'épreuve. Au regard de ses actions, si égoïstes et si odieuses, elle devait à sa mère plus qu'une maison vide. Elle remonta l'allée en marche arrière. Le minivan garé, elle se dirigea vers la plage et s'y assit, bien en vue. Quand Nora finirait la lecture de l'article, elle irait s'asseoir sous le porche, son endroit de prédilection. Alors, elle apercevrait sa fille, assise à l'autre bout de la propriété.

Ruby savait qu'elle se rappellerait cette journée toute sa vie. Elle s'en souviendrait aux moments les plus inopportuns, les avant-bras plongés dans l'eau de vaisselle, sous la douche, entourée de l'odeur du shampooing, ou au-dessus du berceau de ses bébés, si elle en avait. D'une certaine manière, ce jour marquait le début de son existence d'adulte. Tout ce qui suivrait pousserait dans le riche terreau de ce qu'elle et sa mère se seraient dit ce jour-là.

— Ruby ?

Elle se retourna. Sa mère se tenait debout à côté d'elle, appuyée sur ses béquilles. Ruby se releva aussi vite qu'elle le put.

— Maman...

— Je suis contente que tu sois revenue, dit Nora. Tu ne peux pas m'échapper si facilement sur ma propre île.

Elle laissa choir ses béquilles et s'installa à côté de sa fille.

— J'ai lu chaque mot que tu as écrit sur moi. J'admets que ça m'a brisé le cœur.

— Je savais que cet article te blesserait. Au départ, c'était le but, et maintenant, je donnerais ma vie pour empêcher sa publication.

Un triste sourire éclaira les traits de Nora.

— Il n'y a que la vérité qui blesse, Ruby. (Son regard dériva vers l'océan.) Dans tes phrases, je me suis vue. J'ai passé ma vie à fuir... à me fuir. Quand j'ai commencé à rédiger mes conseils, je savais ce qui plairait aux gens, alors j'ai fabriqué Nora Bridge de toutes pièces. Une femme qu'ils admireraient, à qui ils se fieraient. Ensuite, j'ai tenté de donner vie à ma création. Mais comment cela aurait-il pu être possible ? Mes anciennes erreurs me condamnaient à n'être que la spectatrice de ma propre vie. Cependant à toi, je te faisais confiance.

Ruby ferma les yeux.

— Je sais.

— Et j'avais raison. Je l'ai su quand j'ai eu fini ton article. En fait, tu m'as révélée. De la petite fille qui se cachait sous l'escalier, en passant par la femme prisonnière derrière les barreaux d'un hôpital psychiatrique et l'animatrice qui se cachait derrière son micro, jusqu'à la femme qui aujourd'hui ne se cache plus.

— Il est hors de question que je publie cet article. Je ne te ferai pas ça.

— Oh, si, tu le feras. (Nora prit les mains de sa fille dans les siennes.) Je veux que tu le publies. C'est un portrait solennel et puissant de nous. Il montre ce que nous sommes, toi et moi. Comment l'amour peut se fourvoyer, puis retrouver son chemin.

Ruby avala péniblement sa salive.

— Je t'aime, maman. Et je suis désolé...

— Chut! Plus de ça entre nous. Nous sommes une famille. Il est inévitable qu'on se marche sur les pieds de temps en temps. (Des larmes embuaient ses yeux.) Nous allons appeler ton agent. Je vais avec toi à l'émission de Sarah Purcell.

— Pas question! Les journalistes te dévoreront toute crue.

— Qu'ils essaient! Avec ma fille à mes côtés, j'aurai la force de lutter.

Ruby regarda sa mère avec respect.

— Tu es formidable!

Nora éclata de rire.

— Tu en as mis du temps pour le remarquer!

J'ai eu mon quart d'heure de gloire. Bizarrement, quand la pendule en a sonné la fin, j'étais toujours célèbre. Ma mère et moi étions devenues, semblait-il, un symbole d'espoir et de réconciliation en ce bas monde.

Maman et moi avons découvert que les gens aiment les bonnes nouvelles tout autant que les mauvaises. Ils ont adoré l'histoire de ma rédemption. Ils m'ont portée aux nues. Mais plus encore, ils ont été fascinés par ma mère. Ils ont accueilli l'histoire de sa vie comme on lit un roman, et ils l'ont admirée pour avoir surmonté tant d'épreuves...

C'est temps-ci, j'écoute l'émission de ma mère à la radio. De temps à autre, elle tombe sur une furie qui la traite de tous les noms, l'accusant d'avoir abandonné ses enfants. L'ancienne Nora Bridge aurait flanché. Désormais, elle discute, elle admet. Elle démontre les aspects positifs des erreurs et prêche le miracle de la famille. Le charme opère toujours.

Envoûtés, ses auditeurs arrivent à la fin de l'émission la larme à l'œil et commencent à remettre en question leur attitude à l'égard de leur propre famille. Les plus futés décrochent déjà leur téléphone.

Personne ne peut parler à votre place aux personnes que vous aimez. Quelqu'un doit faire le premier pas. C'est l'une des choses que j'ai apprises cet été. En tant que mère et fille, nous sommes intimement liées. Ma mère est comme ma colonne vertébrale, elle me permet d'avancer la tête haute. Elle coule dans mes veines comme mon sang. Elle fait battre mon cœur. Je ne peux imaginer la vie sans elle. Une fille sans sa mère est une femme mutilée.

Quand j'ai quitté Los Angeles, j'étais une jeune actrice cynique. Je suis repartie de Summer Island femme et adulte. Au fond, c'était simple. Je suis partie à la recherche de ma mère et j'ai trouvé le véritable sens de ma vie.

— EST-CE que tu crois qu'elles reviendront bientôt ?

Dean n'eut pas besoin de demander de qui Eric voulait parler. Pendant les trois jours qui avaient suivi le départ de Ruby et de Nora, les deux frères avaient spéculé indéfiniment sur leur retour. Souvent, Eric oubliait leurs conversations sur ce sujet. Parfois, à peine la discussion terminée, il posait de nouveau la question : « Est-ce qu'elles reviendront bientôt ? »

— Elles seront ici d'un jour à l'autre, répondit Dean.

Il donnait toujours la même réponse, mais l'incertitude le rongait. Nora appelait tous les soirs et demandait à parler à Eric. Ruby, elle, était toujours « ailleurs », accaparée par ses obligations, publicités, rencontres. Elle ne les avait appelés qu'une seule fois et, malgré la tendresse de ses propos, Dean avait senti comme un fossé entre eux.

— Et si on sortait ? suggéra Eric. Il fait si beau aujourd'hui.

— D'accord.

Dean se rendit dans le jardin, où il installa un fauteuil en rotin garni de coussins, afin que son frère puisse admirer l'océan. Revenu dans la chambre, il enveloppa le malade dans une couverture chaude, le porta à l'extérieur et le posa doucement sur le fauteuil. Eric s'enfonça dans les coussins.

— Ça fait du bien, le soleil sur ma peau, murmura-t-il.

Dean le regarda. Il ne vit plus l'homme chauve, miné par la maladie, mais un soldat qui se battait encore : la quintessence même du courage. Il prit place sur l'herbe à côté de son frère.

— Est-ce que tu crois qu'elles reviendront bientôt ?

— Elles ne devraient plus tarder, répondit Dean. Ruby est devenue célèbre. Nous l'avons vue hier à la télévision. Tu t'en souviens ?

— Penses-tu que la célébrité lui suffise ?

— C'est formidable d'être adulé par tout le monde.

— Mais ce n'est pas de l'amour. Elle te reviendra. Sinon, c'est qu'elle est trop stupide. (Il ferma les yeux, pris de somnolence, puis les rouvrit brusquement.) Où est ma gomme ?

— Sur la table de la cuisine.

La chaleur du soleil les enveloppait dans une léthargie bien-faisante. Eric s'endormit et Dean lui aussi ferma les yeux. Un bruit de moteur déchira le silence. Dean agita paresseusement la main sans se donner la peine d'ouvrir les yeux.

— Salut, Lottie !

— Eh bien, c'est comme ça que tu accueilles ta célèbre fiancée ?

Dean ouvrit les yeux en sursaut. Ruby était debout au-dessus de lui. Il bondit sur ses pieds, la prit dans ses bras et la couvrit de baisers. En riant, elle recula.

— Nom d'un chien ! L'absence renforce l'amour ! Et les retrouvailles. Je m'en souviendrai, quand nous serons mariés.

Elle se pencha vers Eric, qui dormait toujours.

— Salut, Eric.

Le malade cligna des paupières.

— Ah, Sally, c'est toi ?

Ruby échangea un regard avec Dean.

— Son état a empiré, murmura-t-il. Par moments, il est désorienté.

Ruby se serra contre Dean, et il la prit par la taille.

— Nous vous avons regardées, Nora et toi, à l'émission de Sarah Purcell. Vous avez été formidables.

Ruby sourit.

— C'était très amusant. Les journalistes nous couraient derrière comme si nous étions des stars. Pas évident d'être connue ! J'ai dû refuser pas mal d'offres de sitcoms. En définitive, j'ai signé un contrat pour écrire un roman. J'ai toujours été assez douée pour les fictions...

— Salut, les garçons ! cria Nora de loin en agitant la main.

Elle s'approcha en boitillant. Les paupières d'Eric frémirent, s'ouvrirent à moitié.

— C'est toi, Nora ?

— Oui, Eric, dit-elle en lui tendant la main. Je suis là.

— J'étais sûr que vous reviendriez d'un instant à l'autre. As-tu vu ma gomme ?

— Non, mon chéri, je ne l'ai pas vue, dit Nora d'une voix rauque. Mais tu sais quel jour nous sommes ? Le 4 juillet.

— Nous allons faire la fête, alors ?

— Naturellement !

— Avec des feux de Bengale ?

— Bien sûr. En attendant, repose-toi un peu pendant que ton frère s'occupe du barbecue.

Nora l'embrassa sur la joue. Eric se rendormit. Nora se redressa, les yeux humides. Dean lui prit la main et tous les trois se tinrent sans parler autour du malade. Au bout d'un long moment, Ruby rompit le silence :

— Allons ! Commençons les préparatifs !

Juin avait cédé le pas à juillet et cette fête était exactement ce dont Eric avait besoin. Tandis que Nora et Ruby entassaient les provisions sur la table de jardin, Dean monta à l'étage et mit en marche la chaîne stéréo. Il posa les vieilles enceintes sur la fenêtre et les orienta vers la cour. Le temps de redescendre, les deux femmes avaient déjà tout préparé. Le maïs dorait sur le gril et les tranches de saumon macéraient dans une mixture de citron vert et d'oignons doux.

Le reste de la journée s'écoula parmi des rires et des chansons, l'évocation du passé et de l'avenir. Ils dégustèrent leur repas dans des assiettes en carton posées sur leurs genoux ; Eric parvint à avaler un peu de saumon grillé.

Lorsque l'obscurité remplaça les dernières lueurs du jour, ils allumèrent les feux de Bengale. Dos à l'océan, Ruby traça dans la nuit en lettres blanches et étincelantes : « Ruby aime Dean. » Nora écrivit : « J'aime mes filles. » Toutes deux saluèrent à grands gestes les deux frères restés dans le jardin.

Eric tourna la tête. Quand son regard croisa celui de Dean, ce dernier éprouva une bouffée d'angoisse. Le malade semblait désespérément vieilli, fatigué à l'extrême.

— Je t'aime, petit frère.

— Moi aussi, je t'aime, Eric.

— Ni fleurs ni couronnes. Une belle surprise-partie à ma mémoire. Répandez mes cendres dans l'océan.

Dean s'imagina à la proue de *La Fille du vent*, contemplant les cendres grises qui s'éparpillaient sur les flots bleus.

Le malade respirait laborieusement. Il ferma les yeux.

— Dis à maman de venir. Je voudrais lui parler. Elle est là, n'est-ce pas ?

Son frère hocha la tête et essuya subrepticement ses larmes.

— Oui, bien sûr qu'elle est là. Je vais l'appeler.

Il fallut une éternité à Dean pour traverser la pelouse. Ruby lui tendit la main, un sourire aux lèvres.

— Ah, Dino ! Tu n'as pas encore écrit mon nom !

Il n'eut pas la force de prendre la main de Ruby.

— Il réclame sa mère.

Nora ne put retenir un cri désespéré, vite étouffé dans sa paume. Le feu de Bengale échappa à Ruby dans une gerbe d'étincelles qu'elle écrasa du pied.

Dans un silence pesant, tous les trois se dirigèrent vers Eric. Ruby fut la première à se mettre à genoux près du malade. Des larmes brillaient dans ses yeux. Eric lui sourit.

— Tu as défait le nœud...

Dean fronça les sourcils, s'efforçant de saisir ce que son frère voulait dire. Ruby, elle, semblait avoir compris.

— Oui, dit-elle en posant un baiser sur la joue hâve.

— Prends soin de mon frère.

— Promis.

Eric sombra de nouveau dans la torpeur quelques minutes, puis rouvrit les yeux.

— Maman ? fit-il, une note de panique dans la voix. Maman ?

Nora s'assit sur le bras du fauteuil.

— Je suis là, mon chéri. Je suis là.

Eric leva sur elle un regard embrumé.

— Dino est revenu... J'étais sûr que tu viendrais aussi. Je savais que tu ne m'abandonnerais pas.

Nora lui caressa le front.

— Bien sûr que je suis revenue.

Eric émit un long soupir.

— Prends soin de Dino à ma place. Il aura besoin de toi.

Nora déglutit.

— Nous nous occuperons de lui, papa et moi.

— Merci... Nora ! Tu as toujours été comme une mère pour moi.

L'ombre d'un sourire étira les lèvres d'Eric. Il murmura encore :

— C'est toi, Charlie ?

Puis il s'éteignit.

Épilogue

LA chapelle de Summer Island était un petit bâtiment en bois, niché contre le flanc d'une colline. Même en plein hiver, le lierre étranguait la façade de ses feuilles vernissées.

— Quand je pense que tu ne m'as pas laissée remplir l'église de fleurs ! dit Nora.

En riant, Ruby se tourna vers sa mère. Les deux femmes se tenaient dans un parking recouvert de gravier attendant à l'église et attendaient l'arrivée du ferry.

— Désolée, mais nous avons préféré la simplicité. À mes yeux, une seule décoration compte.

Nora croisa les bras, superbe dans l'élégant tailleur qui mettait en valeur l'ivoire sans défaut de sa peau. Le thermomètre était descendu au-dessous de zéro. Un froid inhabituel enveloppait l'île. Nora s'efforça de sourire.

— Je voulais que ce jour soit parfait à tous points de vue... Pour toi.

Le sourire de Ruby était doux, compréhensif.

— Non, maman ! Pour toi !

— Et j'en ai le droit, bon sang ! (Nora se rapprocha de sa fille.) Je t'aime, Ruby... Oh zut ! Je pleure déjà.

La jeune femme ouvrit la bouche pour répondre, mais la sirène du ferry l'interrompt. Cinq minutes plus tard, trois voitures descendaient la rampe et se garaient côte à côte. Les portières s'ouvrirent et le reste du clan en émergea. Caroline, fraîche et élégante comme une fleur, était drapée de soie bleu ciel. Jere et les enfants l'accompagnaient. Caroline étreignit sa sœur, les yeux brillants de larmes.

— Oh ! ma petite sœur embrasse... (Elle leva les sourcils.) Mais qu'est-ce que c'est que cette robe ?

Ruby prit la pose. La robe achetée dans une boutique de Beverly Hills avait enfin trouvé son emploi.

— Joli, non ? C'est du Versace.

Caroline sourit, remarquant le décolleté plongeant et la fente sur le côté.

— Je me disais aussi ! Tu es somptueuse !

Rand s'approcha à son tour, vêtu d'un élégant costume foncé, Marilyn près de lui, leur fils dans les bras. Lottie était également présente. Rand embrassa Ruby.

— Salut, Hollywood, murmura-t-il. Tu as l'air d'une princesse !

— Salut, papa.

La future mariée lança un coup d'œil à Marilyn, restée à l'écart.

— Bonjour, Marilyn ! Merci d'être venue. Comment va mon petit frère ?

L'autre femme répondit spontanément à son sourire.

— Il est mignon, n'est-ce pas ? Et toi, tu es fantastique.

Une autre voiture arriva. Dean en sortit. Il était si beau dans son habit que Ruby en eut le souffle coupé. Il s'avança vers elle, plus séduisant que jamais, et lui prit la main.

— Es-tu prête, ma chérie ?

La gorge serrée par l'émotion, elle fit « oui » de la tête.

Ensemble, ils se dirigèrent vers l'église. À l'intérieur, une allée séparait les bancs de bois brut. L'autel était une simple table à tréteaux surmontée de deux gros cierges blancs. Dans un coin, un petit sapin de Noël clignotait de tous ses lampions.

La famille s'installa sur les bancs. Dean remonta l'allée tout seul et prit place devant l'autel.

— Alors, prête ?

Au son de la voix de son père, Ruby se retourna. Rand lui offrait son bras. Elle glissa le bras sous celui de son père et se laissa guider le long de l'allée. Devant l'autel, il se pencha pour l'embrasser sur la joue.

— Je t'aime, Hollywood.

Il s'écarta et Ruby resta à côté de son futur époux. Sur l'autel, dans un cadre sculpté et doré, se trouvait la seule décoration qui comptait : une photo agrandie d'Eric, alors qu'il devait avoir quinze ans. L'objectif l'avait saisi sur le pont de *La Fille du vent*. À moitié tourné vers l'objectif, il arborait un sourire éclatant.

Dean contemplait le cliché, plongé dans ses souvenirs.

Ruby lui prit la main et murmura :

— Il est avec nous en ce moment.

— Je sais, répondit-il en pressant la main de Ruby. Je sais.

— Chers amis, nous sommes réunis aujourd'hui pour célébrer l'union d'un homme et d'une femme, lança le prêtre de sa riche voix de baryton.

Peu après, il demanda :

— Qui donne cette femme en mariage à cet homme ?

Cette question, Ruby avait absolument tenu à l'inclure dans

la cérémonie. Tournant la tête, elle aperçut son père et sa mère côte à côte. À ce moment-là, elle sut que cette image l'accompagnerait jusqu'à la fin de ses jours.

Rand regarda Nora, qui pleurait ouvertement. Il l'entoura de son bras avant de déclarer :

— Nous. Sa mère et moi.

Caroline fondit en larmes, et Jere l'enlaça.

Ruby se tourna vers Dean et elle oublia tout le reste... La cérémonie continua, avec ses phrases entrecoupées par la musique de l'orgue.

— Vous pouvez embrasser la mariée.

Dean la regarda, les yeux humides.

— J'ai attendu cet instant toute ma vie, dit-il doucement. Je t'aimerai tant que je vivrai, Ruby.

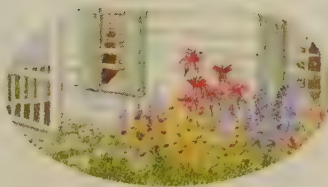
— Tant... m... mieux, bredouilla-t-elle avec un large sourire.

Levant le visage pour se laisser embrasser, elle goûta la saveur salée de ses propres larmes.

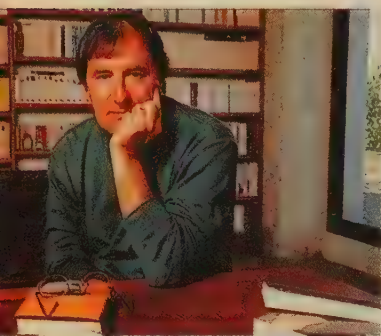
Dean pencha la tête. Leurs lèvres s'unirent.

Sur les bancs, la famille applaudit dans des éclats de rire.

Alors Elvis, en costume blanc pailleté, les cheveux gominés, franchit le seuil de la double porte. Le King passa la main sur sa coiffure, sourit à l'assistance et entonna un de ses succès. Il paraissait tout ému.



Nos auteurs



CHRISTIAN SIGNOL

Né en 1947 dans un hameau du Quercy, Christian Signol y vit une enfance champêtre, mais, à l'âge de onze ans, il est mis en pension au lycée de Brive. « Cette déchirure, dira-t-il, a fait de moi un écrivain. » Après des études de lettres et de droit, il travaille à la mairie de Brive. En 1984, un premier roman, *les Cailloux bleus*, le rend célèbre. Suivront, entre autres : *les Menthes*

sauvages, *les Chemins d'étoiles* et *la Rivière Espérance*, adapté par France 2 en neuf épisodes, dont chacun aura plus de sept millions de téléspectateurs ! *La Promesse des sources*, *les Chênes d'or* et *Bleus sont les étés*, publiés par Sélection du Livre, le confirment comme le romancier-poète de l'École de Brive. Souvent primée, son œuvre est traduite jusqu'en Chine !

PIERRE MIQUEL

Historien et écrivain, Pierre Miquel mène brillamment de front ses deux carrières. Né le 30 juin 1930 à Montluçon, dans l'Allier, agrégé d'histoire et docteur ès lettres, professeur à la Sorbonne, il a su conquérir le public par ses ouvrages tant romanesques que savants. Après sa magistrale *Grande Guerre* et l'immense succès des *Poilus*, le voilà qui écrit le roman de l'une de ces familles rurales qui, par centaines de milliers, payèrent à la « der des der » le sinistre tribut du sang. Il met en scène des personnages si vrais qu'ils nous émeuvent plus que ne le ferait une simple chronique, nous faisant vivre au quotidien ce drame vieux de près d'un siècle, dont demeurent encore des séquelles.



BRAD MELTZER

Diplômé de l'université du Michigan et de la Columbia Law School, Brad Meltzer se destinait initialement au barreau. Mais avant même la fin de ses études, sa passion de l'écriture le propulsa sur la liste des best-sellers du *New York Times*, jusqu'à en faire un « écrivain à temps plein ». Fort de son bagage juridique et politique — il rédigea certains discours de Bill Clinton —, il s'imposa vite parmi cette jeune génération de romanciers américains qui cisèlent leurs intrigues avec rigueur et efficacité. En témoignent ses précédents ouvrages dont : *Délit d'innocence*, *Chantage* et *Mortelle défense*. Avec *les Millionnaires*, le voilà qui démonte avec virtuosité le mécanisme des sociétés fantômes et de l'argent virtuel : un sujet brûlant d'actualité !



KRISTIN HANNAH

Avant de devenir romancière, Kristin Hannah se destinait à la carrière juridique. L'année où elle achevait ses études de droit, sa mère mourut. Depuis, une question obsédait l'auteur de *Retour à Summer Island* — elle-même aujourd'hui mère d'une fille de quatorze ans : « Quels seraient mes rapports avec ma propre mère, à présent que je suis adulte ? » De là le thème central de son roman. Kristin Hannah connaît bien le monde du show-business, son mari travaillant dans le cinéma ; quant aux îles San Juan, elle y possède une demeure familiale. Mais ce vécu si personnel, elle a su l'étendre à un problème plus général et que, tous, nous rencontrons d'une façon ou d'une autre : les relations entre parents et enfants, au moment de l'adolescence.

*Le texte intégral des ouvrages présentés
dans « Sélection du Livre »
a été publié par les éditeurs suivants :*

Éditions Albin Michel

UNE ANNÉE DE NEIGE
Christian Signol

Éditions Belfond

LES MILLIONNAIRES
Brad Meltzer

Librairie Arthème Fayard

LES ENFANTS DE LA PATRIE
III. LE SERMENT DE VERDUN
Pierre Miquel

Presses de la Cité

RETOUR À SUMMER ISLAND
Kristin Hannah

CRÉDITS PHOTOGRAPHIQUES : PREMIUM STOCK/STOCK IMAGE : 6 (à gauche), 8-9, 11, 117; The Image Bank/Gettyone Stone/FPG/photomontage Curtis Cozier : 6 (à droite), 118-119, 121; *Salut aux blessés* (1915), œuvre de Charles Fouqueray (1872-1956), G. DAGLI ORTI/Musée des deux guerres mondiales, Paris, © ADAGP, Paris, 2003 : 7 (à gauche), 282-283, 284-285, 413; Carolyn Bucha : 7 (à droite), 414-415, 417, 537; GAMMA/L. Monier : 538 (en haut); OPALE/J. Foley : 538 (en bas); Jackie Merri Meyer : 539 (en haut); Sigrid Estrada : 539 (en bas).

Édité le 24 septembre 2003.

Impression : Maury SA, Malesherbes.

Numéro d'impression : 103120 C.

Reliure : Reliures Brun, Malesherbes.

Flashage : Maury SA, Malesherbes.

Photogravure : Maury SA, Malesherbes.

Dépôt légal en France : octobre 2003.

Dépôt légal en Belgique : D/2003/0621/105.

